This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Fr 13.18

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

GEORGE FRANCIS PARKMAN

(Class of 1844)

OF BOSTON

A fund of $25,000, established in 1909, the Income of which is used

"For the purchase of books for the Library"

Digitized by Google

ALPHONSE PICARD & FILS
ÉDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VIe ARRond^t

LIBRAIRIE ANCIENNE D'OCCASION
COMMISSION LIVRES NEUFS FRANÇAIS & ÉTRANGERS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE

à l'État-Major de l'Armée

(SECTION HISTORIQUE)

Xe ANNÉE

VINGT-NEUVIÈME VOLUME

N° 85 Janvier 1908

PARIS

R. CHAPELOT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1908

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
MAY 13 1916
LIBRARY
G. F. PARKMAN FUND

SOMMAIRE

La Campagne de 1794 à l'armée du Nord (*à suivre*)..... 1

La cavalerie pendant la campagne de 1796-97 en Italie (*à suivre*)..... 91

La Guerre de 1870-1871. — L'investissement de Paris (*à suivre*)..... 120

Bulletin bibliographique.

CARTE

La Campagne de 1794 à l'armée du Nord :

Emplacements au 28 floréal an II (17 mai 1794) dans la soirée.

Digitized by Google

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

(SECTION HISTORIQUE.)

N° 85 Janvier 1908

SOMMAIRE

La campagne de 1794 à l'armée du Nord (à suivre).
La cavalerie pendant la campagne de 1796-97 en Italie (à suivre).
La guerre de 1870-1871 (à suivre).
Bulletin bibliographique.

LA CAMPAGNE DE 1794 A L'ARMÉE DU NORD

(17 Pluviôse-8 Messidor An II)

CHAPITRE VI.

La victoire de Tourcoing [28-29 floréal an II] (17-18 mai 1794).

Les renseignements sur l'ennemi. — Le plan des Alliés. — Le plan des Français. — Les combats du 28 floréal (17 mai). — Plan d'attaque de Souham. — La victoire du 29 floréal : Rôle de la brigade Desenfans, des

Digitized by Google

colonnes de von dem Bussche, Kinsky et de l'archiduc Charles; les succès de Macdonald et de Bonnaud. — Considérations sur la victoire de Tourcoing. — La journée du 30 floréal (19 mai).

Les renseignements sur l'ennemi.

Le mouvement des Alliés sur Tournay ne fut ordonné par l'Empereur que le 24 floréal, et pourtant, dès le 20, la « Partie secrète » commençait à fournir des indices sur cette éventualité. Un émissaire, arrivant de Valenciennes à cette date, assurait que l'Empereur était arrivé le 19 à Tournay et qu'il y était venu incognito.

Au moment même où Souham prenait l'offensive contre le général von dem Bussche, un rapport du 21 floréal au soir signalait qu'il y avait, aux abords de Tournay, deux camps importants, l'un de 12,000 hommes à Pecq, l'autre de 7,000 à 8,000 à Orcq. Cette indication était répétée le 22.

A cette date, une correspondance de Douai se faisait l'écho d'un bruit qui circulait à Valenciennes et d'après lequel Cobourg enverrait 45,000 hommes sur Tournay et autant sur Maubeuge.

Le même jour, à 7 heures du soir, le service des renseignements montrait l'esplanade de Tournay remplie de caissons et le canal couvert de bateaux chargés de munitions de guerre et de bouche.

Le matin du 23, un prisonnier du régiment de Beaulieu « rapportait que le camp de Tournay était fort de 18,000 hommes depuis le renfort qu'il avait reçu depuis trois jours, tant Anglais qu'Autrichiens qui étaient venus du Cateau et du Quesnoy..... Il assurait aussi que le duc d'York avait son quartier général à Tournay ». Trois déserteurs anglais confirmaient le même jour cette assertion.

Tous ces bruits de renforts pouvaient, il est vrai, s'appliquer aux troupes que Souham avait rejetées sur l'Es-

Digitized by Google

pierre et qui avaient fait subir à Bonnaud l'échec de Baisieu. Mais, si l'on rapprochait ces données des renseignements qui vont suivre, on pouvait en conclure que de nouveaux renforts s'expédiaient sur Tournay. En effet, un rapport de la Partie secrète, daté du 23 au matin, signalait que « le nombre des tentes du camp de Marquain était augmenté depuis le matin pour au moins 3,000 hommes » et « qu'on ne pouvait savoir si elles étaient toutes garnies, car on n'avait pas vu arriver de nouvelles troupes ». Pourquoi cette augmentation de tentes vides, si ce n'était pour recevoir des renforts ? Ce jour-là, du reste, Pichegru adressait au Comité de Salut public un extrait de correspondance secrète qui annonçait que l'ennemi tournait ses efforts sur l'armée du Nord.

Aux indices résultant de l'arrivée, vraie ou fausse, de l'Empereur à Tournay; de la présence du duc d'York dans cette place; des préparatifs faits pour recevoir à Marquain de nouveaux renforts, s'ajoutaient encore les relevés de leur passage dans les gîtes d'étapes qui jalonnaient la route directe du Cateau à Tournay.

C'est ainsi que l'espionnage annonçait, le 23, que le camp de Maulde avait été évacué sur Leuze et qu'il n'y restait que 1,000 hommes environ; le 24 au soir, que « le camp de Maulde, où il ne restait plus que 1,200 hommes environ, avait été renforcé, dans la nuit du 23 au 24, de 3,000 hommes..... venant des environs de Valenciennes et n'ayant avec eux que des canons de bataillon..... » « Ces 3,000 hommes, qui étaient restés à Maulde (le 24), s'étaient portés le 24 au soir au camp d'Orcq et avaient été remplacés par 6,000 autres venant des environs de Valenciennes. » Ainsi s'exprimait un rapport daté de Froyennes le 25, à 7 heures du soir; un autre de la même date, mais plus vieux d'une heure, annonçait aussi qu'il « était arrivé dans la nuit du 24 au 25, 6,000 hommes tant du camp de Denain que de

Digitized by Google

celui d'Hélesmes à Anzin et qu'ils avaient bivouaqué entre Beuvry et Orchie, leur cavalerie à Landas et à l'hôpital proche d'Orchie et à Nomain ». « La force de l'ennemi, ajoutait ce rapport, augmente dans les environs de Tournay. »

En rapprochant ces derniers renseignements, on pouvait en conclure que les renforts envoyés du Cateau sur Tournay marchaient en plusieurs colonnes par Leuze, Valenciennes et Maulde, enfin par Denain et Orchie.

Le passage des renforts dans cette dernière localité était encore signalé le 25, à 8 heures du soir, à Liébert par Bonnaud, qui ajoutait : « Un ex-curé conduit à Paris par la gendarmerie avait dit tenir d'un émigré en prison à Lille depuis ces jours-ci, que cette division (la division Bonnaud) devait être attaquée demain 26. Je te prie de faire passer de suite cet avis au général Souham, qui commande l'armée en l'absence du général en chef Pichegru. »

D'autre part, la Partie secrète signalait, le 23, la présence de 3,000 hommes à Rousselaere, d'un poste de 200 hommes à Waereghem et d'un autre de 1,000 à Saint-Éloy ; le 24, que l'ennemi battu et poursuivi était allé jusqu'à Thielt, Ardoye, Peteghem et Rousselaere pour se couvrir par la Mandel ; qu'également poursuivi et battu à Ingelmunster, il y était resté et y avait établi des avant-postes ; que le gros du corps d'armée se trouvait à Thielt avec le parc d'artillerie et le quartier général de Clerfayt. Le 25, une lettre de Bruxelles confirmait ce renseignement. Enfin, d'après un rapport secret du 26, on pouvait croire qu'il y avait à Rousselaere 4,000 hommes, dont beaucoup de cavalerie ; derrière Ingelmunster, un camp d'environ 3,500 à 4,000 hommes tant Anglais qu'Autrichiens ; et, si l'on ne savait pas le nombre des troupes reployées sur Thielt, on pouvait dire qu'elles étaient en force. Ce renseigne-

Digitized by Google

ment concluait donc, comme celui du 25, à la présence du gros à Thielt.

Mais, ce dernier document ne se bornait pas à cette indication; il ajoutait encore que le duc d'York avait reçu un renfort considérable commandé par le comte Kinsky, ce qui faisait présumer qu'il y aurait bientôt un événement important en Flandre.

L'impression d'ensemble qui se dégageait de tous ces renseignements était que l'ennemi avait préparé deux fortes masses, l'une au camp de Tournay, l'autre à Thielt, et préparait une affaire sérieuse en Flandre. La présence de l'Empereur et du duc d'York à Tournay semblait, en outre, indiquer que le rôle décisif était dévolu à la masse de Tournay. Si le commandement français rapprochait de ces emplacements généraux de l'adversaire celui de l'aile gauche de l'armée du Nord, il se trouvait placé entre les deux masses ennemies et devait, par suite, manœuvrer entre elles en lignes intérieures en opposant sa plus forte masse à celle de Tournay et en contenant par sa plus faible la force secondaire de Thielt.

Le plan des Alliés.

Le 11 mai, l'empereur François avait invité son « cher F. Z. M. comte Clerfayt » à ravager la frontière française en se portant le long de la rive gauche de la Lys vers Armentières, et de là, vers Bailleul et Cassel. « Votre armée, lui écrivait-il, comprend environ 40 bataillons, 32 compagnies d'infanterie légère et 40 escadrons » ; sur ce nombre, toute l'infanterie légère, 20 bataillons et leurs 40 canons régimentaires, soutenus par 15 à 20 pièces de réserve et 12 à 15 escadrons pourraient jouer ce rôle; 6 à 8 bataillons resteraient dans les garnisons, et 12 à 15 bataillons, éclairés par 20 escadrons, pourraient couvrir Tournay. L'Empereur espérait que ces incursions, loin de découvrir Ypres ou Ostende, auraient peut-être

Digitized by Google

le résultat de faire délivrer Menin et Courtrai qu'on s'empresserait de mettre en état de défense et d'approvisionner. Ce corps mobile pourrait du reste, avec l'autorisation du duc d'York, se baser sur le magasin de Gand auquel celui de Tournay rendrait les quantités consommées.

En indiquant ainsi ses vues à Clerfayt, l'Empereur ajoutait : « Vous reconnaîtrez vous-même combien mes entreprises ultérieures dépendent de vos opérations (1). »

Le grand quartier général était donc encore loin de la conception d'une manœuvre décisive et ne pensait pour le moment qu'à faire une sorte de diversion qui n'avait d'autre but que de faire reprendre par un coup de main les places de Menin et de Courtrai.

L'auteur de la conception hardie qui, si elle avait été bien calculée, pouvait justement punir Pichegru de la lourde faute stratégique commise en s'échelonnant en pointe sur Menin et Courtrai, ne fut donc pas le quartier général autrichien, mais bien le duc d'York lui-même, comme on le verra par ce qui va suivre.

Dès le 11 mai (2), c'est-à-dire le lendemain du jour où il avait été attaqué à Baisieu et à Camphin par la division Bonnaud, le duc d'York, en relatant cette affaire à Clerfayt, lui exposait le plan qu'il allait soumettre sans retard à l'approbation de l'empereur d'Autriche. « Ce plan consistait à envelopper l'ennemi de tous côtes et à l'attaquer partout. Clerfayt devait masquer à peu près Courtrai par un faible détachement, et avec le reste franchir la Lys au-dessous de sa position et attaquer le flanc gauche de l'ennemi. Pendant ce temps, le général von dem Bussche fondrait de Warcoing sur Courtrai tandis

(1) L'Empereur à Clerfayt, le 11 mai 1794.

(2) Tous les détails qui suivent sont extraits des *K. u. K. Kriegs Archiv.* de Vienne.

Digitized by Google

que le duc d'York l'attaquerait de dos par Lannoy et autres localités. » Revenant sur cette idée, le 12, il écrivait encore à Clerfayt : « J'espère après-demain pouvoir entreprendre quelque chose de décisif contre l'ennemi. » Enfin, le lendemain, l'Empereur adressait du Cateau à ses deux lieutenants, Clerfayt et York, l'instruction qui fixait nettement le plan à suivre : constatant que leurs forces s'élevaient à plus de 80 bataillons, il invitait Clerfayt à appuyer à droite pour se baser sur Ypres, et à franchir ensuite la Lys vers Wervicke ; en même temps, le duc d'York se porterait à sa rencontre, et tous deux attaqueraient l'ennemi à revers et lui couperaient ses communications. Il appartenait au duc d'York de prendre l'initiative de l'opération et de fixer à Clerfayt le jour et le mode de l'attaque.

Le plan était donc arrêté dans ses grandes lignes, et il ne restait plus qu'à en étudier les détails, malgré la hâte que voulait apporter le duc d'York à l'exécution de ce projet ; le 14, en effet, il envoyait son aide de camp, le lieutenant-colonel Calvert, à Clerfayt, pour le prévenir qu'il avait l'intention d'attaquer Courtrai le 15 et qu'il espérait que Clerfayt s'avancerait aussi loin que possible vers la Lys en amont de la place, autant pour en détourner l'attention de l'ennemi que pour jeter un pont sur la rivière et assurer ainsi sa liaison avec York. Mais le même jour, le prince anglais apprit que Clerfayt avait ses forces disséminées, ce qui ne lui permettait pas de donner suite à son projet ; il invita Clerfayt à les concentrer au plus tôt, car il était presque décidé à attaquer Courtrai le samedi 17.

Comme Clerfayt devait, d'après l'instruction du 13, se conformer, autant que possible, aux directives du duc d'York, il s'empressa de porter dès le 15 son corps d'armée, en trois colonnes, de son camp de Thielt à celui d'Oyghem-Ingelmunster entre la Mandel et la Lys.

La première formait : 1° une avant-garde, sous les

Digitized by Google

ordres du G. M. de Borös, forte de 2 compagnies légères (chasseurs de Leloup et Laudon Vert), des hussards de Blankenstein, d'un demi-escadron de dragons impériaux et d'un demi-escadron de dragons de Latour; 2° le gros, commandé par le F. M. L. comte Sztarray et le général-major Kollowrath, comprenant 20 pionniers, 2 bataillons Clerfayt, 2 bataillons Sztarray, 2 bataillons Archiduc-Charles, 2 bataillons Wurtemberg et 6 escadrons de dragons impériaux.

Dans la 2e colonne, l'avant-garde, sous les ordres du G. M. de Düring, était formée de chasseurs, d'un bataillon d'infanterie légère et de 2 escadrons de chevau-légers de Darmstadt; le gros comptait 20 pionniers, 4 bataillons (2 de Wenckheim et 2 de grenadiers hanovriens) sous le commandement du G. M. comte Sporck et 3 bataillons (1 de Schröder et 2 de Darmstadt) et 7 escadrons (2 de chevau-légers de Darmstadt et 5 de Latour) sous celui du G. M. baron Ott.

Enfin la 3e colonne comprenait la réserve d'artillerie, les passerelles, les bagages du quartier général, les bagages légers des régiments, et le magasin de pain et de fourrages. Les bagages devaient rester à Wacken à la disposition des corps.

Le quartier général s'installa le 15 à Oyghem, et le camp s'établit entre Oyghem et Ingelmunster.

Le même jour 15, Clerfayt reçut de Cobourg l'ordre de lever ce camp le 16 au matin et d'aller prendre position sur la route entre Ypres et Menin. De là, il devait se porter le 17 au point du jour sur la Lys pour la franchir vers Wervicke, en masquant Menin et se basant sur Ypres. Du moment qu'on voulait envelopper et détruire l'aile gauche de l'armée du Nord et que l'on avait pour cela des forces suffisantes, il semble que l'ordre pour le 17 n'aurait pas dû admettre même l'éventualité d'une retraite, et rester muet sur ce point. Mais, comme si, dans toute cette guerre, l'armée autrichienne ne devait

Digitized by Google

jamais pousser ses attaques en rase campagne jusqu'à la décision, l'ordre en question ne manque pas de prévoir qu'en cas d'insuccès Clerfayt devra se retirer sur la route Menin-Ypres en conservant ses communications avec cette dernière place. En vertu de cet ordre, Clerfayt quitte le 16, à 1 heure de l'après-midi, son camp d'Oyghem et porte son corps en deux colonnes sur la chaussée de Menin à Rousselaere.

1re colonne formant 1re ligne (1). — Avant-garde : G. M. de Borös (chasseurs Leloup et Laudon Vert ; régiment de hussards Blankenstein) ; gros : F. M. L. Sztarray, G. M. Kollowrath (20 pionniers avec une passerelle), 8 bataillons (2), 6 escadrons (3).

2e colonne formant 2e ligne (1). — Avant-garde : G. M. de Düring (chasseurs, 1 bataillon léger et 2 escadrons de chevau-légers de Darmstadt) ; gros : G. M. baron Ott, G. M. baron Sporck (20 pionniers avec une passerelle, 8 bataillons (4), 7 escadrons (5).

La 2e colonne, la plus éloignée de l'ennemi, était suivie de la réserve d'artillerie, des pontons, des passerelles, des bagages légers, des tentes et des cuisines.

La 1re colonne, servant de flanc-garde à la 2e, devait se couvrir sur son flanc gauche par de nombreuses patrouilles. Les 1re et 2e colonnes étaient conduites, comme dans la marche du 15, chacune par un officier d'état-major.

---

(1) En disant que la 1re colonne forme la 1re ligne, l'ordre de marche veut dire sans doute que cette colonne est au Sud de la 2e et plus rapprochée de l'ennemi que celle-ci, dite 2e ligne.

(2) 2 bataillons Clerfayt, 2 Sztarray, 2 Archiduc Charles, 2 Wurtemberg.

(3) Escadrons de dragons impériaux.

(4) 2 bataillons Wenckheim, 2 grenadiers hanovriens, 2 Darmstadt, 1 Callenberg, 1 Schröder.

(5) 2 escadrons chevau-légers de Darmstadt, 5 de Latour.

Digitized by Google

Une fois rendu sur la route de Menin à Rousselaere, le 16, le corps de Clerfayt avait mission de se porter, le 17, à l'attaque de Wervicke.

En résumé, Clerfayt, à la tête d'une vingtaine de bataillons et d'autant d'escadrons (1), devait, le 15, se diriger de Thielt sur la ligne Ingelmunster-Oyghem; le 16, de cette ligne à la route de Rousselaere à Menin; enfin, le 17, franchir la Lys à Wervicke pour se joindre à l'armée principale et prendre l'aile gauche de l'armée du Nord à revers.

Sur ces entrefaites, le quartier général de Cobourg (2) et une colonne de 10 bataillons et de 16 escadrons sous les ordres du F. Z. M. Kinsky (3) entraient à Tournay le 14 mai. L'archiduc Charles arrivait le lendemain avec 18 bataillons 1/3 et 32 escadrons (4) à Saint-Amand, après une forte marche qui avait nécessité une grand'halte de deux heures. Le 16, il atteignait le camp de Marquain.

A cette date, les forces alliées, s'élevant à environ 50 bataillons et 70 escadrons, étaient en quelque sorte rendues à pied d'œuvre, un tiers sur la route de Rousselaere à Menin et les deux tiers au camp de Marquain, pour entamer la manœuvre enveloppante qui devait couper, par Wervicke, les communications de l'aile gauche de l'armée du Nord avec Lille.

Pour utiliser ces forces, Cobourg n'eut garde d'oublier

---

(1) Sichart dit 24 bataillons et 20 escadrons. En décomptant les forces énumérées par les ordres de marche des 15 et 16, nous ne trouvons que 21 bataillons et 19 escadrons.

(2) Les ordres de Cobourg, datés du 14 (K. K. A.) sont de Tournay, tandis que ceux du 13 sont du Cateau. Toutefois l'*Œstreichische Militärische Zeischrift* dit que le grand quartier général de l'Empereur arriva le 16 à Tournay.

(3) D'après Sichart.

(4) *Ibid.*

Digitized by Google

le facteur principal du succès, la rapidité dans l'exécution. Dès le 16, en effet, il ordonnait pour le 17 le mouvement général dont l'exposé va suivre.

Clerfayt devait, comme on l'a déjà dit, masquer Menin, franchir la Lys en amont et tendre la main à l'armée combinée.

Celle-ci, rassemblée vers Tournay, sur la rive gauche de l'Escaut, devait attaquer l'ennemi en cinq colonnes, maintenues en liaison constante et agissant avec « toute l'habileté, la résolution et l'opiniâtreté nécessaires ».

La nomenclature de ces colonnes et de leurs chefs, leurs effectifs, leurs points de départ et leurs objectifs sont indiqués par le tableau ci-après :

Digitized by Google

NUMÉROS des colonnes.	COMMANDANTS DES COLONNES.	FORCE des COLONNES. Bataillons.	FORCE des COLONNES. Escadrons.	EFFECTIF.	POINTS de DÉPART.	OBJECTIFS DES COLONNES.
1	Général-lieutenant von dem Bussche	11	10	4,000	Warcoing.	Mouscron par Dottignies. Quatre bataillons et trois escadrons laissés sur l'Espierre pour couvrir la route de Tournay à Courtrai, faire des démonstrations offensives dans cette direction et assurer la liaison avec la 2e colonne.
		Hanovriens.				
2	F. M. L. Otto	12	10	10,000	Baillœul.	Tourcoing par Leers et Watrelos.
3	Duc d'York	12	25	10,750	Templeuve.	Mouvaux par Lannoy et Roubaix.
4	F. Z. M. comte Kinsky	10	16	11,000	Marquain.	Forcer la Marque par une attaque décisive contre Bouvines, tandis que trois bataillons et seize escadrons, s'avançant par la grande route, feront des démonstrations contre la Marque et détacheront un bataillon et deux escadrons à droite pour couvrir la gauche de la 3e colonne et assurer la liaison avec elle. La liaison à gauche avec la 5e se fera par des troupes légères.
5	F. Z. M. archiduc Charles	17	32	18,000	Marquain.	Pont-à-Marque, en détachant deux bataillons avec l'infanterie légère et de la cavalerie à droite par Templeuve sur la Marque. Ce détachement se tiendra en liaison avec la 4e colonne.

Digitized by Google

Après avoir repoussé l'ennemi derrière la Marque, la 5e colonne devait se réunir à la 4e et avec elle à la 3e. Elles laisseraient sur la Marque, face à Lille, un corps d'observation qui garderait aussitôt les ponts, notamment ceux des chemins de Tournay, Lannoy, Roubaix et Tourcoing afin de couvrir leur flanc gauche dans leur marche vers Wervicke à la rencontre de Clerfayt.

Comme cette marche devait avoir lieu dans un terrain très coupé, facilitant la guerre de tirailleurs propre à l'ennemi, d'ailleurs supérieur en nombre, les colonnes seraient précédées d'une artillerie assez nombreuse, pourvue de servants d'infanterie en nombre suffisant pour la faire avancer, et de pionniers et de travailleurs pouvant lui ouvrir des communications. Dans chaque colonne seraient désignés 200 volontaires destinés à gagner les flancs de l'ennemi et à précipiter ainsi sa retraite; on allait en un mot employer tous les moyens d'accélérer l'attaque, et, notamment, ne pas s'arrêter à des tirailleries, mais ébranler l'adversaire par un feu très vif d'artillerie et l'attaquer à la baïonnette en le tournant par les flancs.

Dans la nuit du 16, les 2e, 3e, 4e et 5e colonnes devaient abattre les tentes, se porter dans le plus grand silence et bivouaquer sans feu sur la ligne des avant-postes afin d'entamer la marche au point du jour. A ce moment, les bagages des 2e, 3e et 4e colonnes se porteraient en arrière de Tournay, ceux de la 1re sur la rive orientale de l'Escaut, ceux de la 5e sur Saint-Amand.

Ici encore, l'ordre prévoyait la possibilité d'une retraite, sur les points de départ pour les cinq colonnes de l'armée combinée, et sur Ypres, puis sur la Mandel, pour le corps de Clerfayt.

Digitized by Google

*
* *

Pour que ce plan pût réussir, il fallait que l'aile marchante, l'attaque décisive, constituée par la colonne de l'archiduc Charles, arrivât sur la Marque au moment même où les quatre autres y fixeraient l'ennemi. Malheureusement, comme on le verra plus loin, elle n'atteignit qu'Orchie, au moment où il aurait fallu qu'elle fût sur la Marque et où les autres abordaient ce cours d'eau. L'état-major de Cobourg dut être averti de ce fâcheux retard dans la nuit du 17 au 18, craindre que la colonne de l'Archiduc n'arrivât même pas à Orchie, renoncer par conséquent à son concours et élaborer pour cette circonstance imprévue un nouveau plan qui ne vit pas le jour mais qu'il semble intéressant de mentionner.

D'après cette « Disposition (1) », la 5e colonne, qu'on avait perdu l'espoir de voir arriver, n'entrait plus en compte; celles de Kinsky, du duc d'York et de von dem Bussche, dont les points de départ, Marquain, Templeuve et Warcoing, étaient suffisamment rapprochés de leurs objectifs, entraient seules en ligne pour le 17; quant à celle d'Otto, qui devait partir de Baillœul et était trop éloignée du point qu'on lui assignait sur la Marque, son mouvement n'était prévu que pour le 18.

En conséquence, le 17 mai, dans l'après-midi, le F. Z. M. comte Kinsky, à la tête de 8 bataillons et 16 escadrons (2) devait camper à Orchie, jeter ses avant-postes au delà de la Marque en vue d'assurer son

---

(1) Disposition pour l'attaque du camp et des postes ennemis sur et derrière la Marque (K. K. A).

(2) 2 bataillons Michel Wallis, 2 Carl Schröder, 4 hessois, 4 escadrons Archiduc Ferdinand (hussards), 4 Karaczay (chevau-légers), 8 hessois.

Digitized by Google

débouché le 18; couvrir son flanc gauche en faisant occuper les villages de Coutiche et de Bersée par les 2 bataillons de Keuhl déjà stationnés à Orchie; enfin jeter 3 bataillons et 2 escadrons (1) à Cobrieu et Genech sur son flanc droit pour se lier au duc d'York.

Le Duc, à la tête de 17 bataillons et 38 escadrons (2) camperait à Cysoing. De là, il chercherait à chasser l'ennemi au delà de la Marque, à s'assurer le passage et à jeter un pont pendant la nuit du 17 au 18 sur cette rivière. Il ferait occuper Lannoy par 3 bataillons, 3 compagnies légères et 2 escadrons (3).

Le général von dem Bussche partagerait ses troupes en deux colonnes. L'une de 5 bataillons et 4 escadrons (4) marcherait par Evregnies contre Watrelos qu'elle occuperait et d'où elle pousserait ses avant-postes vers Tourcoing et Roubaix en se liant avec le détachement de Lannoy. La 2e, de 3 bataillons et 2 escadrons (5) pousserait ses troupes légères vers Loinge aussi loin que possible afin d'alarmer l'ennemi; elle se tiendrait en liaison à gauche avec Watrelos et à droite, par Dottignies, avec les 6 bataillons et 4 escadrons (6) s'avançant sur la chaussée contre Coeyghem pour inquiéter l'adversaire.

Le 18, au point du jour, le F. Z. M. Kinsky franchi-

---

(1) 2 bataillons Kaunitz, 1 O'Donnell et 2 escadrons de hussards Archiduc Ferdinand.

(2) 3 bataillons de grenadiers impériaux, 2 Wentzel-Colloredo, 2 Joseph Colloredo, 4 garde anglaise, 3 infanterie anglaise, 3 grenadiers hessois, 28 escadrons de cavalerie anglaise, 10 de hussards impériaux.

(3) 3 bataillons d'infanterie anglaise, 2 compagnies O'Donnell, 1 de chasseurs de Mahony, 2 escadrons de hussards Archiduc Ferdinand.

(4) 1 bataillon Kaunitz, 2 hessois, 2 hanovriens, 4 escadrons de cavalerie hanovrienne.

(5) Hanovriens.

(6) Hanovriens.

Digitized by Google

rait la Marque à Pont-à-Marque, laisserait en arrière un bataillon pour occuper le défilé, pousserait sa colonne contre l'aile droite du camp ennemi situé entre Frétain et Ascq et faciliterait le passage de la Marque au détachement de Coutiche et Bersée en se liant à lui. Ce dernier, après avoir franchi la Marque avec ou sans ce secours, s'emparerait du village de Péronne; et, au cas où le passage de Bouvines n'aurait pas encore été enlevé, il s'efforcerait d'envoyer de l'infanterie prendre ce défilé à dos et faciliter le passage.

Enfin le F. M. L. Otto devait diviser sa colonne en trois : la première, sous les ordres directs d'Otto, forte de 7 bataillons, 20 escadrons et 22 pièces (1) s'emparerait du pont de Bouvines et attaquerait l'ennemi de concert avec la colonne à sa gauche et avec celle du G. L. Erskin.

Cette dernière, forte de 4 bataillons, 12 escadrons et 16 pièces (2) passerait la Marque à Gruson, tandis que celle du G. M. Abercromby, de 4 bataillons, 7 escadrons et 8 pièces (3), la franchirait à Pont-à-Tressin. Elle enverrait sa cavalerie sur Sainghin pour se lier au général Erskin et son infanterie légère sur Forest et Hem pour se lier par la rive occidentale de la Marque aux troupes occupant Lannoy et marchant sur Hem. Lorsque cette colonne verrait la retraite de l'ennemi et

---

(1) 1 bataillon O'Donnell, 3 grenadiers hessois, 3 grenadiers impériaux, 4 escadrons de hussards Archiduc Ferdinand, 4 de hussards Archiduc Léopold, 6 de cavalerie anglaise brigade Lawrée, 6 de cavalerie anglaise brigade Mansel. Artillerie, 4 pièces de 18, 6 de 12, 2 obusiers, 6 de 6, 2 à cheval de 6, 2 obusiers à cheval.

(2) 2 bataillons Wentzel-Colloredo, 2 Joseph Colloredo, 6 escadrons de chevau-légers anglais, 6 de cavalerie lourde anglaise. Brigade artillerie, 10 pièces de 12, 2 obusiers anglais, 4 pièces de 6 anglaises.

(3) 4 bataillons garde anglaise, 4 escadrons chevau-légers anglais, 3 de cavalerie anglaise du G. M. White. Artillerie anglaise, 4 pièces de 12, 2 de 6, 2 obusiers.

Digitized by Google

la réussite de l'attaque sur son aile gauche, elle marcherait sur Ascq, mais pas avant.

Les deux colonnes Otto et Erskin seraient sous la haute direction du duc d'York. Les troupes de Pont-à-Tressin et de Lannoy, sous celle du général Abercromby.

Les troupes de Lannoy et celles du général von dem Bussche seraient des flanc-gardes défensives de droite, destinées seulement à contenir l'ennemi.

Le plan des Français.

Au moment où se préparaient ces graves événements, Pichegru, appelé sur la Sambre par un nouvel échec de Charbonnié, se trouvait près de Charleroi pour y réorganiser le commandement. Le 24 floréal (13 mai), Souham se rendit donc à Lille pour y remplir par intérim les fonctions de général en chef (1) « de toutes les troupes, depuis le camp de Sainghin jusqu'à Courtrai (2) (3) ». Il réclama aussitôt tous les rapports que ses lieutenants pouvaient avoir sur l'ennemi et les projets qu'ils pourraient concevoir pour le battre (2). Le 26, Souham, inquiet de la situation, retourna à Courtrai où il manda Moreau pour conférer avec lui sur toutes les opérations : « Il est important, lui écrivait-il, que tu te rendes ici. Le bien du service exige d'ailleurs que tu sois près des brigades commandées par les généraux Macdonald et Malbrancq (4). » Déférant à cette invitation, Moreau arriva à Courtrai le même jour (5).

Si, dans cette lettre, Souham laissait percer son

(1) Souham à Macdonald, 24 floréal.
(2) Souham à Bonnaud et à Compère, 25 floréal.
(3) Souham à Moreau, 26 floréal.
(4) *Ibid.*
(5) Reynier à Vandamme, 26 floréal.

Digitized by Google

anxiété, il croyait cependant que l'ennemi était encore « éloigné (1) ». Tout ce qu'il en savait, en effet, par la « partie secrète », était qu'une masse sérieuse se concentrait à Tournay et que Clerfayt était avec la sienne à Thielt. Le 26, Reynier écrivait en outre à Vandamme (2) que Clerfayt s'était porté de son camp de Thielt à Pithem, et lançait des patrouilles vers Haerlebeke, et que des dragons de Latour avaient pris à Audenarde la route de Beveren. Aussi Moreau ordonna-t-il le lendemain (3) que la brigade de Vandamme fît le 28, à la pointe du jour, une forte reconnaissance vers Bavichove et Hulste, et cherchât à reconnaître la force du camp de Roosebeke; qu'il poussât sur Ingelmunster des forces suffisantes pour assurer son flanc gauche. A cet effet, le 20e de cavalerie était mis le 17, au point du jour, à sa disposition au pont de la route de Bruges sur la Heule; Moreau prescrivit en outre que les brigades Malbrancq et Dewinter fissent pareilles reconnaissances sur Rousselaere et la route d'Audenarde (4).

Les nouvelles reçues, dans la nuit du 27 au 28, ne firent que confirmer cette résolution (5).

Le général Vandamme ne trouva à Roosebeke que quelques traces de l'ennemi et poussa jusqu'à Ingel-

---

(1) Souham à Moreau, 26 floréal.

(2) Reynier à Vandamme, 26 floréal.

(3) Moreau à Vandamme, 27 floréal.

Dans son *Récit abrégé*, Vandamme dit en effet : « Le 27 (16 mai) il fut fait une forte reconnaissance sur Ingelmunster. » On voit que Vandamme prend l'objectif accessoire pour le principal et se trompe d'un jour.

(4) *Ibid.*

(5) Souham à Pichegru, 30 floréal. — « Enfin, avertis dans la nuit du 27 au 28 de la retraite de Clerfayt, de Roosebeke et Thielt et de sa marche sur Rousselaere, le général Vandamme avait déjà ordre de faire une forte reconnaissance sur le camp de Roosebeke..... »

Digitized by Google

munster (1). Là, l'ennemi avait évacué le 27 floréal au soir les postes et petits camps pour se porter vers Rousselaere et Ypres (2). Vandamme trouva à Ingelmunster plusieurs voitures vides et beaucoup de fourrage qu'il fit charger et conduire à Courtrai (3).

De plus, sa reconnaissance, qui rentra au camp derrière la Heule, le 28 à 2 heures de l'après-midi, rapporta que le pont d'Ingelmunster était détruit, et que, d'après le dire de plusieurs traînards autrichiens, faits prisonniers par elle, et de tous les habitants, « toutes les forces de l'ennemi s'étaient portées sur Moorseele, dans le dessein de faire quelque entreprise sur Wervicke et Commines ». C'est du moins la version que donne Vandamme dans son *Récit abrégé*, écrit un demi-siècle après; les documents de l'époque, moins affirmatifs, annonçaient seulement, le 28 au matin, que « l'ennemi était sur la chaussée de Menin à Rousselaere (4) (5) ». Clerfayt, en effet, n'ayant reçu à Oyghem que le 16, à 10 heures du matin (6), par le prince de Lichtenstein (7), les ordres de Cobourg pour le 17, ne s'était mis en route que le 16, à midi (8), en deux colonnes : l'une de Ingelmunster par Cachtem ; l'autre d'Oyghem par Ouckene. A cause de l'épaisseur du sable sur le chemin, la 1re colonne n'arriva qu'à minuit au Molenberg, sur la route de Rousselaere à Menin, où le corps prit quelques

(1) Souham à Pichegru, 30 floréal.

(2) Vandamme à Moreau. Courtrai, 1er prairial.

(3) *Ibid.*

(4) Moreau à Vandamme, 28 floréal.

(5) Dans son *Précis des opérations de la brigade Macdonald*, P. Lacroix dit que tous les rapports signalaient Clerfayt en marche sur Ypres. Mais cette relation est, comme celle de Vandamme, postérieure aux événements.

(6) Clerfayt à Cobourg. Thielt, le 26 mai 1794 (K. K. A.).

(7) *Ibid.*

(8) *Ibid.*

Digitized by Google

heures de repos. Le 17 (28 floréal) au point du jour, ce corps s'avança par Moorseele et Becelaere sur Gheluvelt où il entra, le même jour, entre 10 et 11 heures du matin (1).

De son côté, le général Hammerstein s'avança avec 4 bataillons, 8 escadrons et 10 pièces vers Gheluwe, afin de couvrir la marche de Clerfayt en faisant des démonstrations contre Menin.

Il était donc bien exact, comme le disait Moreau, dans son ordre du 28 à Vandamme, que l'ennemi s'avançait sur la route de Menin à Rousselaere.

Dans ces conditions, Souham, sachant qu'il était menacé du côté de Tournay, où le duc d'York ne bougeait pas encore; voyant d'autre part Clerfayt se déplacer vers Ypres, et l'ennemi occuper les environs de Rousselaere, se décida à opposer à Tournay un cordon défensif s'appuyant par sa droite à Hem, par sa gauche à Courtrai, et constitué par la division Bonnaud et les brigades Compère, Thierry, Jardon, Daendels, Dewinter; en même temps, il prenait l'offensive contre Clerfayt, qui se mouvait le premier, en l'attaquant avec les brigades Vandamme, Macdonald et Malbrancq.

Ces dispositions firent l'objet des ordres ci-après donnés le 28 au matin pour la journée même.

Le général de division Moreau au Commandant de Menin.

Courtrai, 28 floréal (17 mai).

Nous attaquons ce soir l'ennemi à Rousselaere, Macdonald par la rive droite de la Heule, Malbrancq et Vandamme par la gauche, de sorte que les postes que l'ennemi occupe du côté de Clippe, Dadizeele, seront attaqués par leur flanc gauche.

Aussitôt le présent ordre reçu tu prendras un bataillon de ta garnison et le 14e de chasseurs; tu tâcheras de débusquer le poste de Keselbergh

(1) D'après l'ouvrage de Sichart.

Digitized by Google

en l'attaquant par le flanc droit, même le poussant plus loin si tu peux le faire, sans commettre le peu de force que tu as. Au surplus, tu dirigeras tes mouvements sur le succès des attaques de ta droite. Je m'en rapporte à ton intelligence pour inquiéter l'ennemi et lui faire croire qu'il est attaqué par de grandes forces de ton côté.

Salut et fraternité.

MOREAU.

P.-S. — Il existe de Gheluwe à Keselbergh un chemin propre à faire ton attaque; il est extrêmement couvert et, par conséquent, propre à l'arme que tu as.

MOREAU.

Le général Moreau au général Vandamme.

Courtrai, 28 floréal (17 mai).

ORDRE :

Le général de brigade Vandamme rassemblera sur-le-champ toutes les troupes qu'il commande, et les fera partir le plus promptement qu'il sera possible pour attaquer l'ennemi qui est sur la chaussée de Menin à Rousselaere. Il passera par Gulleghem, Over-Heule, Rolleghem-Capelle, afin de joindre le pavé de Rousselaere, vers le cabaret Saint-Pieter et d'attaquer l'ennemi.

Le général Vandamme se gardera soigneusement par sa droite et fera, pour cet effet, passer des flanqueurs par Heule et Winckel-Saint-Éloy, qui le rejoindront sur la route de Rousselaere.

MOREAU.

P.-S. — Le général Malbrancq passe la Heule à Moorseele, s'avance par la droite de cette rivière sur Ledeghem, et ensuite sur le pavé de Menin à Bruges. Le général Macdonald fait le même mouvement par la rive gauche de la Heule.

MOREAU.

Comme Moreau prévoyait que Vandamme n'était pas encore rentré de sa reconnaissance sur Bavichove, Hulste et Roosebeke, il chargea l'adjudant général Séron de mettre les troupes en mouvement, et de les porter à Gulleghem (1).

(1) Souham à Pichegru, 30 floréal (19 mai).

Digitized by Google

De son côté, Souham donna les ordres ci-après pour la même attaque :

Le général Souham au général Macdonald, à Marcke.

Courtrai, 28 floréal (17 mai).

Le général de brigade Macdonald voudra bien faire rassembler toutes les troupes qu'il commande sur la hauteur d'Oudesmesse et les tenir prêtes à partir au premier ordre que je lui enverrai.

Le général Jardon viendra occuper les hauteurs de Sainte-Anne et Rolleghem.

Le général Thierry, Ælbecke.

SOUHAM.

Le général Souham au général Macdonald.

Courtrai, 28 floréal (17 mai).

Il est ordonné au général Macdonald de partir sur-le-champ, avec toutes les troupes qu'il commande, pour aller attaquer l'ennemi à Keselbergh, Clippe et Dadizeele. Il passera par le pont établi sur la Lys, à Bisseghem, ensuite à Nederbeke, Poeselhoeck à la gauche de Moorseele, et marchera sur Keselbergh.

Le général Macdonald mettra ses troupes en mouvement, et viendra auprès de moi prendre de nouvelles instructions et conférer avec les généraux qui doivent agir avec lui.

En passant à Bisseghem, il prendra avec lui les deux régiments de carabiniers.

Mais cet ordre « ayant été retardé par erreur de l'ordonnance (1) », ne paraît pas avoir reçu d'exécution.

Le général Souham au chef de brigade Dehay.

Courtrai, 28 floréal (17 mai).

Le chef de brigade Dehay est prévenu que toutes les troupes qui sont sur la gauche de la Lys, et gardent la Heule, vont partir pour attaquer l'ennemi vers Ledeghem et Dadizeele. Par ce mouvement, les portes de Bruges et de Menin se trouvent découvertes. Le chef de bri-

(1) Souham à Pichegru, 30 floréal (19 mai).

Digitized by Google

gade Dehay y placera les troupes nécessaires pour leur défense, et enverra des patrouilles et postes d'observation sur les routes de Cuerne, Bruges, Wætermeulen et Heule, afin d'être averti si l'ennemi envoyait quelque parti de ce côté.

A ces ordres d'attaque, Souham ajouta ceux qui devaient opposer aux forces de Tournay le cordon défensif dont on a déjà parlé.

Le général Souham au général de division Bonnaud.

Courtrai, 28 floréal (17 mai).

Le général de division Bonnaud voudra bien envoyer, aussitôt la présente reçue, un corps de troupes sur la hauteur derrière Lannoy. Il fera occuper Hem, Lannoy et Watrelos, fera faire des patrouilles fréquentes entre ces troupes, et entre Watrelos et Mouvaux que le général Compère occupe. Le corps doit être aussi considérable qu'il sera possible, ne laissant au camp de Sainghin que 8,000 ou 10,000 hommes, très suffisants pour garder la rivière de Marque.

Aussitôt que j'aurai l'état des troupes que le général Bonnaud commande, je lui enverrai de nouvelles instructions.

Il est nécessaire d'avoir beaucoup de surveillance et d'être instruit de tous les mouvements de l'ennemi.

Le général Souham au général Compère.

Courtrai, 28 floréal (17 mai).

Le général de brigade Compère partira, sur-le-champ, avec toutes les troupes qu'il commande, pour le mont Castrel, où il placera son corps de troupes, sa droite vers les moulins de Castrel, et sa gauche du côté du mont Cornelis. Il fera occuper Mouscron et le château de Mouscron, appuyant la gauche de ses troupes à celles du général Thierry. Il laissera à Watrelos un détachement d'infanterie et cavalerie qui le rejoindra lorsque le général Bonnaud y enverra des troupes.

Le général Souham au général de brigade Thierry.

Courtrai, 28 floréal (17 mai).

Le général de brigade Thierry partira, sur-le-champ, avec toutes les troupes qu'il commande pour Ælbeke; il placera son corps de troupes

Digitized by Google

sur la hauteur en avant du village, sa droite vers le moulin Cornelis, mais plus près d'Ælbeke, sa gauche au delà du moulin nommé Hœghen-Molen. Il appuiera la gauche de ses avant-postes à ceux du général Jardon qui occupent Rolleghem, et sa droite à ceux du général Compère qui le remplacera au mont Castrel et occupera Mouscron.

Le général Thierry me rendra compte de tout ce qu'il aura appris sur l'ennemi.

Le général Souham au général Jardon.

Courtrai, 28 floréal (17 mai).

Le général de brigade Jardon partira, sur-le-champ, avec toutes les troupes qu'il commande, pour aller occuper les hauteurs de Sainte-Anne et Rolleghem. Il placera son principal corps sur la hauteur de Sainte-Anne et joindra ces postes de gauche avec ceux du général Daendels, qui occupent Belleghem, et ceux de droite avec ceux du général Thierry, qui doit venir à Ælbeke.

Le général Souham au Commandant du parc d'artillerie.

28 floréal (17 mai).

Le parc d'artillerie passera, sur-le-champ, la Lys, sur le pont établi vers Courtrai, et suivra le chemin de Lille jusqu'au moulin de Lauwe. Il prendra de là le chemin à droite, pour passer par Lauwe et Reckem, et parquera à Halluin. Les ponts de Bisseghem et celui de Courtrai devront être retirés.

L'équipage qui est à Bisseghem suivra le parc, l'autre restera au faubourg de Lille, à la disposition du chef de brigade Dehay ou de Dewinter.

Ces ordres étaient donnés le matin du 28, pour la journée ou la soirée. Mais tandis que Souham les dictait, l'ennemi exécutait son « plan de destruction », qui allait jeter le trouble dans les premières dispositions prises, et obliger le commandement français à les modifier. Entre Pont-à-Raches et Pont-à-Marque, les troupes de la division Drut, manœuvrant sur Douai, se voyaient enlever les postes de Fauxmont et de Bersée. L'ennemi poussait même jusqu'à Mons-en-Pesvele, et forçait Drut à se retirer sur le mont Écouvet « pour l'inquiéter et le tenir

Digitized by Google

en échec (1) ». Souham apprenait en outre que l'ennemi avait forcé Lannoy (2).

Sachant d'une part que Clerfayt était sur la chaussée de Rousselaere à Menin, et voyant l'ennemi déboucher sur Lannoy et aux abords de Pont-à-Marque, Souham comprit, non seulement qu'il lui était impossible de maintenir ses premiers ordres, mais encore devina aussitôt le plan des Alliés : « Le mouvement que fait l'ennemi, écrit-il à Bonnaud, a, suivant toutes les apparences, le but de nous chasser de Tourcoing et de gagner la droite de la Lys, afin de couper notre communication par la droite de cette rivière, tandis que le général Clerfayt s'avance sur Menin et Wervicke par Rousselaere (3). » Aussi prescrit-il tout d'abord à Bonnaud de regarder son ordre du matin comme nul et non avenu, de réunir toutes ses troupes, et de les porter en masse et vivement de Sainghin contre le flanc des colonnes ennemies. « Devant agir en masse, ajoute-t-il, il n'est pas nécessaire de laisser beaucoup de monde au camp de Sainghin; quelques détachements ou postes seront suffisants pour que l'ennemi ne passe pas la rivière, et ne soit pas trop vite instruit de notre mouvement (4). »

Pendant que Bonnaud exécutera cette attaque décisive coutre le flanc de l'ennemi, Compère et Thierry devront le fixer. « Tiens toujours fortement ainsi que Thierry, écrit Souham à Compère..... Écris-moi sur-le-champ quelle est ta position ainsi que celle du général Thierry, et celle de l'ennemi ainsi que la force que tu conjectures qu'il peut avoir (5). » Il demande le même

(1) Drut à Liébert, Douai, 28 floréal.
(2) Souham à Bonnaud, 28 floréal.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) Souham à Compère, 28 floréal.

Digitized by Google

renseignement à Jardon qui est à Sainte-Anne et l'invite à pousser de ce point une reconnaissance sur Tombrouck, c'est-à-dire sur le flanc droit de l'ennemi, et à surveiller en même temps les forces ennemies qui bordent l'Espierre à Évregnies et Estaimpuis.

Cependant, tandis qu'il concentre presque toutes ses forces contre les troupes ennemies qui se sont avancées de Tournay (1) Souham veut pouvoir contenir Clerfayt dont il surveille le mouvement, et contre lequel il a envoyé Vandamme, Malbrancq et Macdonald. Aussi va-t-il, dès la rentrée de ces brigades, les répartir ainsi le 28 dans la soirée.

Vandamme se placera derrière la Lys et gardera cette rivière « en renforçant Wervicke et Commines et envoyant quelques troupes à Reckem, Lauwe et Marcke, afin d'observer le cours de la Lys et de la défendre en cas d'attaque (2) ». Quant à Malbrancq, il devait « traverser Menin afin de se rendre à Roncq, en avant duquel village il se placerait, en appuyant sa droite au Blanc-Four et envoyant quelques postes en avant, du côté de Tourcoing (3) ». Enfin, Macdonald devait le soir « occuper le mont Halluin et le Dronquart ainsi que Neuville (4) ».

En donnant ces ordres, Souham annonçait son intention de combiner une attaque générale de toutes les forces ainsi ramenées sur la droite de la Lys, attaque qui aurait lieu au point du jour, le 29.

Mais, en ce moment, son plan était de garder seulement la Lys contre une attaque éventuelle; en outre, il ne savait encore que peu de choses sur les mouvements de

---

(1) Souham à Bonnaud, 28 floréal.
(2) Souham à Vandamme, 28 floréal.
(3) *Ibid.*
(4) Souham à Compère, 28 floréal.

Digitized by Google

l'ennemi au Sud de la Lys. Il ne connaissait que la prise de Lannoy et le débouché de l'adversaire entre Pont-à-Marque et Pont-à-Raches. Il réunissait les généraux subordonnés en conseil, à Menin, pour discuter sur l'attaque générale qu'il projetait, lorsqu'il apprit coup sur coup les plus mauvaises nouvelles. « J'avais, dit P. Lacroix, accompagné mon général (Macdonald) chez Souham. J'étais présent à la réception des désastreuses nouvelles qui y affluaient de toutes parts. C'était un rapport qui annonçait la prise de Mouscron, un autre celle de Tourcoing, un autre celle de Mouvaux, de Boudues, de Marque-en-Barœuil, un autre celle de Pont-à-Marque, sur la route de Douai. Enfin, pendant plus de trois quarts d'heure, on ne fit qu'apprendre malheurs sur malheurs. » « Tu as sans doute appris, écrivait Liébert à Drut, que l'ennemi nous a attaqués ce matin, qu'il s'est emparé de Pont-à-Marque et qu'il a intercepté la route de Lille à Douai. » A Pichegru qui, par un fâcheux hasard, ne se trouvait jamais au point décisif, et qui passa la nuit du 28 au 29 à Réunion-sur-Oise, Liébert écrivait encore : « J'arrive à l'instant de Courtrai. Je n'ai malheureusement, mon cher général, que de très mauvaises nouvelles à t'annoncer. L'ennemi a attaqué aujourd'hui. Il s'est emparé de Wervicke et Commines autrichiens, de Tourcoing, Watrelos, Roubaix, Lannoy, Mouvaux, Sainghin, Lesquin et Pont-à-Marque. »

Que s'était-il passé? par quelle suite d'échecs ces localités étaient-elles tombées aux mains de l'ennemi?

Les combats du 28 floréal (17 mai) (1). — On a vu plus haut que Clerfayt était arrivé à Gheluvelt, le 17 entre 10 et 11 heures du matin, et, qu'à la même heure, Ham-

(1) Tout ce récit est emprunté à la Relation de Clerfayt sur l'affaire de Linselles (K. K. A.), et au Récit abrégé..... de Vandamme.

Digitized by Google

merstein était à Gheluwe (1), lui servant ainsi de flanc-garde contre Menin. L'arrivée de Hammerstein fit retirer du Keselbergh, puis de Gheluwe, sur Commines, le 14e bataillon de chasseurs que le commandant de Menin avait détaché sur le Keselbergh, pour se conformer à l'ordre de Moreau.

De son côté, Clerfayt, se dérobant derrière la flanc-garde d'Hammerstein, qui « plaça devant Menin plusieurs batteries et tira sur la ville (2) » pour faire des démonstrations (3), marcha sur Wervicke et se présenta, entre 1 h. 30 et 2 heures de l'après-midi, devant cette ville défendue par le bataillon de l'Égalité, de la division Moreau (4). Clerfayt fit aussitôt attaquer la partie de Wervicke située sur la rive gauche de la Lys; mais, sur la rive droite, cette ville était défendue par des retranchements ; le bataillon de l'Égalité, abandonnant la rive gauche, se jeta dans les retranchements et empêcha, tout l'après-midi les Autrichiens de franchir le fleuve. En outre, il n'y avait pas de pont sur la Lys, en dehors de ceux de Menin et de Courtrai; les pontons de Clerfayt qui lui auraient été si utiles en ce moment, n'arrivaient

---

(1) Le détachement de Hammerstein à Gheluwe se composait de : un bataillon anglais, un bataillon de grenadiers hanovriens, un bataillon du 14e régiment d'infanterie légère hanovrienne, un bataillon du Loyal-Émigrans, deux escadrons du régiment du corps, deux escadrons du 9e régiment de dragons légers, deux escadrons du 10e, deux escadrons de gendarmes hessois. En artillerie, il avait un obusier de 7 livres, six pièces de 6 et trois amusettes. Total : 10 pièces.

(2) Voir Vandamme à Moreau, 1er prairial (20 mai).

(3) Sichart.

(4) Deux situations de l'armée du Nord, aux dates des 14 et 24 mai, mentionnent le bataillon de l'Égalité comme faisant partie de la division Moreau. Bien que les situations ne donnent pas la répartition des brigades dans les divisions, on peut, par différence avec les troupes de Vandamme, en conclure que le bataillon de l'Égalité appartenait à la brigade Desenfans.

Digitized by Google

pas, et ce ne fut que le soir qu'ils purent être employés à jeter un pont en aval de Wervicke. Ce retard nous sauva : Vandamme, en effet, ne rentrait d'Ingelmunster et de Bavichove à son camp sur la Heule que vers 2 heures de l'après-midi, c'est-à-dire au moment même où Clerfayt arrivait devant Wervicke. Il y trouvait, tout d'abord, l'ordre de Moreau lui prescrivant de se porter par Gulleghem sur la chaussée de Rousselaere. Il se remettait aussitôt en route pour exécuter cet ordre; mais, aux environs de Ledeghem (1), il recevait de Moreau un nouvel ordre, déjà cité, qui lui prescrivait de s'échelonner le long de la Lys à Marcke, Lauwe, Reckhem, Wervicke, et dans lequel Moreau s'étonnait à tort du retard apporté à l'exécution par Vandamme. Il se reportait donc de Ledeghem sur Menin. Là, il recevait de Moreau un troisième ordre lui annonçant que « les postes de Wervicke venaient d'être attaqués. Au reçu de la présente, ajoutait-il, porte-toi avec toutes tes forces par Halluin sur Wervicke pour défendre le passage de la Lys; tu préviendras du mouvement ta gauche et ta droite, et Souham (2) ». Comme ses troupes étaient probablement très fatiguées, Vandamme résolut d'exécuter cet ordre, le lendemain, dès l'aube, et de s'arrêter à Menin (3). Pendant ce temps, le 14e bataillon de chasseurs occupait Commines.

Au moment où Clerfayt put jeter son pont, les deux localités de Wervicke et de Commines étaient donc respectivement occupées par le bataillon de l'Égalité (4) et par le 14e bataillon de chasseurs. Le pont jeté, Clerfayt

---

(1) Vandamme à Moreau, 1er prairial (20 mai).

(2) Moreau à Vandamme. L'original de ce document appartient à M. le lieutenant-colonel Chéré.

(3) Vandamme à Moreau, 1er prairial (20 mai).

(4) Situations de l'armée du Nord des 14 et 24 mai.

Digitized by Google

traversa la Lys, le 29 floréal (18 mai), à 1 heure du matin, avec deux bataillons de Wurtemberg, deux escadrons de Latour et un de Blankenstein; ces forces tournèrent Wervicke et les retranchements qui le soutenaient, et forcèrent le bataillon de l'Égalité à se retirer sur Commines. Maître de Wervicke, Clerfayt dirigea sur Commines un bataillon de Wurtemberg, qui força les Français à reculer sur Warneton (1).

Le général von dem Bussche rassembla ses troupes, dans la nuit du 16 au 17 mai (27 au 28 floréal), à Saint-Léger; et, après avoir détaché quatre bataillons et trois escadrons à Coeyghem, pour couvrir la chaussée de Courtrai à Tournay, il fit marcher ses forces à l'attaque de la position de Mouscron, dès qu'il put percevoir le bruit de l'artillerie de la colonne du général Otto. Cette marche s'exécuta en deux colonnes : la gauche, comprenant le 1er régiment d'infanterie et le 1er escadron du 7e de cavalerie, passa par Herseaux; la droite, par Dottignies et Loinge. Ces deux colonnes repoussèrent, il est vrai, les troupes avancées de la brigade Compère, qu'elles replièrent, de poste en poste, avec la plus grande vivacité; elles s'emparèrent même de Mouscron et du château de Mouscron. Mais bientôt, et malgré les progrès de la colonne Otto, vers Tourcoing, la brigade Compère tout entière prit l'offensive. Le 1er régiment d'infanterie, coupé de la 1re colonne par deux régiments de la cavalerie ennemie, perdit 5 officiers et 200 hommes, avant de pouvoir se faire jour dans la direction d'Herseaux. Tandis que la 1re colonne se retirait sur ce point, la 2e avait réussi à faire sa retraite sans pertes jusqu'à Dottignies. La colonne de von dem Bussche ne dépassait donc pas, le 17, la ligne Herseaux-Dottignies, alors que, d'après

(1) Ce récit est emprunté à la Relation de Clerfayt sur l'affaire de Linselles (K. K. A.), et au Récit abrégé de Vandamme.

Digitized by Google

le programme, elle aurait dû atteindre la position de Mouscron (1).

Le 16 (2), à l'entrée de la nuit, le F. M. L. Otto fit rompre ses troupes, du camp de Marquain, pour aller prendre leur position de rassemblement à Baillœul, où elles arrivèrent, dans le milieu de la nuit. Convaincu de la nécessité de disposer d'une avant-garde pour entamer l'action, et d'une réserve pour limiter les revers ou achever les succès, et ne disposant que d'une seule route, Otto divisa ainsi ses troupes :

Avant-garde. — Le colonel Devay, avec quatre escadrons des hussards Archiduc Ferdinand, quatre compagnies du corps franc d'O'Donnel, et deux bataillons d'infanterie Joseph-Colloredo.

Corps principal. — Le général Montfrault et le général hessois Hannstein avec trois bataillons de Kaunitz, trois bataillons d'infanterie hessoise et deux escadrons de hussards Archiduc Ferdinand.

Corps de réserve. — Le géneral baron Petrasch avec 3 bataillons de grenadiers, la cavalerie anglaise et l'artillerie de réserve.

L'avant-garde du F. M. L. Otto s'avança, le 17, à 7 heures du matin contre Leers, et en chassa les postes avancés de la division Bonnaud; comme ces derniers occupaient aussi, avec deux bataillons, le village de Lis, situé sur la gauche de la colonne, force fut au F. M. L. Otto d'attaquer tout d'abord cette localité, avant de progresser sur Watrelos. Ce village enlevé, l'avant-garde

(1) D'après Sichart.

(2) Relation sommaire sur les affaires qui ont eu lieu les 17 et 18 mai 1794 à Leers, Watrelos et Tourcoing par le F. M. L. Otto (*K. u K. Kriegs Archiv.*).

Digitized by Google

marcha contre Watrelos, jeta des ponts sous le feu de l'ennemi sur l'Espierre, et en chassa les postes de la division Bonnaud. Elle s'élança alors rapidement sur Tourcoing, où elle surprit tellement le défenseur qu'il y abandonna sa viande dans ses marmites. A 2 heures de l'après-midi, Otto était maître de toute cette région. Comme le canon de von dem Bussche ne se faisait pas entendre, Otto envoya à Herseaux une patrouille qui s'y heurta aux Républicains. Enfin, à 4 heures, le bruit de ce canon put se percevoir; mais au moment où le capitaine Meyer de l'état-major général, envoyé par Otto, pénétrait, à la tête de 60 chevaux, à Mouscron, il y trouvait les troupes de von dem Bussche en déroute. Pour remédier à cet échec et couvrir son flanc droit, Otto plaça sa réserve au delà de l'Espierre et occupa Watrelos par son corps principal. Comme il reçut alors l'ordre de renforcer son poste de Tourcoing, il y envoya le général Montfrault avec quatre bataillons (1). Il avait donc à Tourcoing son avant-garde renforcée de quatre bataillons; à Watrelos son corps principal réduit à deux bataillons et deux escadrons; enfin sa réserve au delà de l'Espierre (2).

La colonne du duc d'York (3), forte de quatorze bataillons, dix escadrons et dix-huit pièces (4), se mit en marche, à minuit, de Marquain en poussant aussi loin

---

(1) Relation sommaire sur les affaires qui ont eu lieu les 17 et 18 mai 1794 à Leers, Watrelos et Tourcoing, par le F. M. L. Otto (K. K. A.).

(2) D'après Sichart, il y aurait eu 7 bataillons 1/2 et 8 escadrons à Tourcoing; 2 bataillons à Watrelos, et 3 bataillons et 3 escadrons à Leers.

(3) Relation des événements des 17 et 18 mai en ce qui concerne la colonne de Son Altesse le duc d'York. Tournay, le 22 mai 1794.

(4) 1 bataillon O'Donnel, 4 gardes anglaises, 3 infanterie anglaise, 2 Wenzel-Colloredo, 2 grand-duc Toscane, 2 régiments garde hessoise,

Digitized by Google

que possible, sans toutefois inquiéter l'ennemi. Elle s'arrêta à Templeuve, avec l'intention de reprendre sa marche, le 17, au point du jour; mais un brouillard épais empêcha de le faire avant 9 heures du matin. De même qu'Otto avait marché sur Leers avant d'attaquer Watrelos, la colonne, arrivée à la bifurcation de Willem et de Lannoy, prit ce double objectif. Le colonel comte Merveldt enleva Willem, sans grandes pertes, au moyen de l'infanterie I. et R., tandis que le reste de la colonne, sous les ordres du lieutenant général Abercromby, attaquait Lannoy, occupé par trois bataillons incomplets, quelques chasseurs, deux canons de 8 et un obusier de 6. L'avant-garde commença à tirailler avec le défenseur qui lui envoya quelques coups de canon auxquels elle riposta. Mais, sans attendre le résultat de cette préparation, la garde anglaise avança toujours en ordre, malgré le feu assez vif des Français, qui finirent par abandonner la localité. Ils le firent si hâtivement que deux escadrons de dragons légers, ne purent arriver à les tourner et à les couper (1). Les Républicains se retirèrent, partie sur Roubaix, partie sur les postes les plus voisins. Après avoir pris Lannoy, la colonne se porta aussitôt sur la hauteur en avant, où elle prit position, pour assurer la liaison avec les trois bataillons de ligne qui s'étaient jetés plus à gauche, et pour attendre l'arrivée de l'infanterie I. et R. de Willem. Dans Lannoy même, resta le régiment de la garde hessoise à qui furent envoyés, le lendemain matin, deux pièces anglaises de 6 et un obusier. Dès que la majeure partie de ces troupes fut avancée, la marche fut aussitôt continuée sur Roubaix; en s'appro-

---

4 escadrons hussards A. Ferdinand, 6 dragons légers anglais des 9e, 15e et 16e. Artillerie : huit pièces de 12, six obusiers, quatre de 6.

(1) Le major d'artillerie Wright fut tué dans cette attaque qui ne coûta cependant guère de pertes à l'ennemi.

Digitized by Google

chant de cette localité, dans un terrain coupé et difficile, la garde et les trois bataillons de ligne, qui lui servaient de soutien, furent en butte à un feu de tirailleurs qui dégénéra en une vive canonnade et fusillade sous lesquelles ils progressèrent courageusement avec l'appui de leur artillerie. Comme le défenseur opposait une résistance assez opiniâtre, le duc d'York fit avancer les deux bataillons de Wenzel-Colloredo par un petit thalweg qui leur permettait de tourner la localité par son flanc droit. Mais, avant même que ce mouvement débordant ait pu faire sentir ses effets, elle fut enlevée à la baïonnette par les grenadiers et chasseurs réunis de la Garde suivis par toute la ligne qui s'avançait courageusement sur leurs traces.

A ce choc, les Républicains se retirèrent rapidement sur Mouvaux.

Cependant le régiment Grand-Duc de Toscane, qui s'était avancé juste à droite de Roubaix et un peu plus à gauche que Wenzel-Colloredo, nettoya de l'ennemi les buissons et les champs. Toute la ligne vint en même temps prendre position au delà de Roubaix, d'où elle détacha des troupes légères.

A peine étaient-elles à mi-distance de Mouvaux, qu'un feu violent les accueillit. Aussitôt, des dispositions furent prises pour résister à l'ennemi s'il prenait l'offensive ; ce qu'il n'osa pas. Comme, du reste, il se faisait tard ; que la troupe était fatiguée par les veilles, les marches, les combats et la chaleur ; et qu'enfin la subite résistance de l'ennemi laissait supposer qu'il avait fait de sérieux travaux défensifs à Mouvaux, le duc d'York décida de s'en tenir là pour le 17, d'occuper Roubaix par une forte avant-garde et de laisser le gros sur la hauteur de Lannoy. Il prenait déjà ses dispositions dans ce sens, quand l'Empereur lui ordonna d'enlever Mouvaux le soir même. Aussitôt le duc d'York remit ses troupes en mouvement et confia cette mission aux

Digitized by Google

quatre bataillons de la Garde sous les ordres du général-lieutenant Abercromby.

Mouvaux est assez élevé et était couvert du côté de l'assaillant par d'épais buissons et de nombreux arbres ; aussi ne pouvait-on s'en approcher que par des chemins déjà frayés. L'attaque principale eut lieu sur la chaussée; et le 3e bataillon de la Garde fut envoyé à droite par un chemin latéral pour attaquer ce village sur son flanc gauche. Malgré le feu violent d'artillerie et d'infanterie du défenseur, les troupes d'Abercromby ne cessèrent de progresser jusqu'à un long glacis au pied duquel s'arrêta l'attaque. Mais à ce moment, Abercromby, qui avait remarqué que le seul obstacle défendant les abords du village était un retranchement à fossé de faible largeur, fit venir les quatre escadrons du 7e et du 15e régiment de dragons légers. Sous la conduite du lieutenant-colonel Churchill, les dragons franchirent le fossé en poussant des hourras, tandis qu'au même moment le bataillon de flanc donnait l'assaut aux ouvrages situés devant lui. Devant cette double attaque, les Républicains abandonnèrent la lutte en laissant aux mains de l'assaillant deux canons et un obusier, et furent poursuivis sur une bonne distance à l'Ouest du village par la cavalerie et l'infanterie légère. Mais, comme il faisait nuit, le duc d'York occupa Mouvaux avec les quatre bataillons de la Garde, qui détachèrent les avant-postes nécessaires ; les autres troupes, à l'exception de seize escadrons qui s'étaient joints à la 4e colonne, prirent leurs bivouacs à Roubaix.

La brigade anglaise de ligne, placée à cette occasion sous les ordres du général-major Fox, prit position en arrière de Roubaix pour observer Croix ; les cinq bataillons autrichiens couvrirent, du côté de Tourcoing, Roubaix, où le duc d'York établit son quartier général. « Les avant-postes communiquaient sur la droite avec ceux du général Otto du côté de Tourcoing et de Watrelos ; il

Digitized by Google

ne fut pas possible d'en faire autant avec la colonne de gauche (1). »

La 4e colonne devait faire des démonstrations à Pont-à-Tressin et forcer le passage à Bouvines. A cet effet, son chef, le F. Z. M. Kinsky qui, dans la nuit du 16 au 17, avait rassemblé ses troupes à Froidmont, les divisa en deux masses dont la principale opéra sur Bouvines. L'autre, placée sous les ordres du G. M. de Wurmb, comprenait trois bataillons, trois compagnies d'infanterie légère et six escadrons (2). Dès l'aube, elle marcha du point de rassemblement de Froidmont sur la Maison-Blanche par Camphin et Baisieu, et détacha un bataillon et deux escadrons (3) sur Willem pour en chasser les défenseurs. Cette flanc-garde de droite, trouvant cette localité inoccupée, marcha parallèlement à la colonne en se dirigeant vers la Marque.

La division Bonnaud qui, par ordre de Souham, occupait le camp de Sainghin avec 10,000 hommes, et devait avec cet effectif défendre les passages de la Marque, de Hem à Pont-à-Marque, avait occupé Pont-à-Tressin et détaché à Camphin un poste qui se couvrait lui-même par une grand' garde à Petit-Baisieu. Le pont de Pont-à-Tressin était battu par de l'artillerie de position, et au château d'Anstaing se trouvait une batterie de quatre pièces qui prenait d'écharpe et presque d'enfilade le chemin Baisieu—Pont-à-Tressin.

La colonne principale du G. M. de Wurmb refoula les avant-postes de Petit-Baisieu et les rejeta sur leur

---

(1) D'Arnaudin. *Mémoires.*

(2) 1 bataillon Karl-Schröder, 1 de grenadiers hessois Eschwege, 1 de grenadiers hessois de Wurmb, 3 compagnies légères (1 de chasseurs tyroliens, 2 de fusiliers hessois), 1 escadron de chevau-légers Karaczay, 5 de dragons de la Garde.

(3) 1 bataillon de grenadiers de Wurmb et 2 escadrons de dragons de la Garde.

Digitized by Google

gros, qui fit mine de vouloir résister à Camphin. Alors les trois compagnies d'infanterie légère, soutenues par deux bataillons (1) attaquèrent Cherang et en repoussèrent les défenseurs sur Pont-à-Tressin. Pour faciliter cette attaque, la flanc-garde de droite qui avait passé par Willem voulut tourner Cherang; mais, manquant de vues par suite des couverts qu'offrait son terrain de parcours, elle se jeta trop à droite et vint se heurter contre un détachement de la division Bonnaud qui se tenait derrière la Marque.

La colonne de Wurmb et sa flanc-garde de droite étaient donc parvenues toutes deux sur la Marque; mais là, la première fut arrêtée par le tir de l'artillerie qui battait le pont et la chaussée de Pont-à-Tressin; l'autre, par l'obstacle de la Marque qu'elle ne pouvait ni ne devait passer d'après les ordres donnés. L'action sur ces deux points se borna donc à un combat indécis, pendant lequel les Républicains tentèrent en vain des retours offensifs au delà de la Marque. Devant la supériorité de notre artillerie, le G. M. de Wurmb, qui manquait d'ailleurs de munitions, fit rompre le combat, en retirant sa colonne principale entre Camphin et Baisieu, et sa flanc-garde de façon à couvrir le flanc droit de ce rassemblement. Toutes deux, hors de portée des feux des défenseurs, se tenaient cependant prêtes à profiter des progrès de Kinsky à Bouvines pour enlever le passage de Pont-à-Tressin.

Au Sud de Pont-à-Tressin, et à l'Est de la Marque, la division Bonnaud tenait encore le poste de Gruson. Cette occupation menaçait le flanc gauche de la colonne de Wurmb et gênait la liaison entre celle-ci et celle de Kinsky. Aussi le G. M. de Wurmb ordonna-t-il à sa cavalerie d'observer sérieusement ce point et de repous-

(1) 1 bataillon de grenadiers Eschwege et 1 bataillon Karl-Schröder.

Digitized by Google

ser l'ennemi s'il cherchait à en déboucher. Mais, vers 3 heures, le F. M. L. Kinsky craignant d'être ainsi tourné sur sa droite, envoya sur ce point un bataillon de Michel Wallis et un de Kospoth qui, éclairés par une division de hussards Archiduc-Léopold, en chassèrent les défenseurs, y prirent position et repoussèrent les tentatives qu'ils firent pour en redevenir maîtres.

La colonne de Kinsky se mit en route avant le jour et marcha droit sur Bouvines, en détachant sept compagnies d'infanterie légère (1), sous les ordres du major Lukich par Wannain sur Cysoing et au delà; et une autre (2), sous ceux du capitaine Oxs, par Cobrieu sur Louvil.

Après s'être emparé de la majeure partie du village de Louvil, le capitaine Oxs dut céder au nombre des défenseurs; mais le major Lukich, avec ses compagnies, vint le soutenir et l'aida à occuper ce point et à rejeter l'ennemi dans ses retranchements derrière la Marque. Il en résulta un combat d'usure qui dura de 9 heures du matin à 4 heures du soir.

Quant à la colonne principale de Kinsky, elle s'arrêta tout d'abord entre 7 et 8 heures du matin à la Chapelle-aux-Arbres, tant à cause du brouillard que du retard qu'avait subi la colonne de l'archiduc Charles et qui ne lui permettait pas d'arriver sur la Marque à 6 heures du matin. Vers 8 heures, Kinsky se remit en marche.

La division Bonnaud occupait, entre Louvil et Bouvines les censes de Clou et de Méchaume ainsi que les saillants des haies et les buissons s'étendant de Bouvines à Cysoing. Bouvines était lui-même défendu par une

---

(1) 2 compagnies de tirailleurs des frontières, 4 compagnies de fusiliers slavons.

(2) 1 compagnie de chasseurs hessois, dépendant du commandement de Lukich.

Digitized by Google

redoute armée de canons. L'attaque de cette dernière fut préparée par un feu violent d'artillerie sous l'appui duquel progressait l'infanterie. Mais, tandis que Kinsky attaquait la redoute de front par un bataillon et cherchait à la tourner par un autre, soutenu en arrière par un troisième, les défenseurs de l'ouvrage, profitant du répit que donnait l'arrêt produit dans ce mouvement par l'enlèvement des censes de Clou et de Méchaume, retirèrent tous les canons de la redoute et les reportèrent derrière la Marque. L'infanterie quitta elle-même cet ouvrage avec assez de célérité pour ne laisser aux mains de l'assaillant que dix prisonniers lorsqu'il se présenta à la barrière.

Grâce au renfort de ces pièces et de cette infanterie et aux batteries de position qu'ils avaient établies en arrière du pont; grâce enfin aux renforts d'infanterie venant de la redoute et de l'intérieur, les Républicains empêchèrent Kinsky de déboucher de Bouvines au delà de la Marque; mais ils échouèrent aussi dans toutes leurs tentatives pour reprendre pied au delà de ce cours d'eau.

Telle était la situation vers 4 heures. A ce moment, se fit sentir l'action de l'archiduc Charles, et la division Bonnaud, craignant d'être tournée, retira des hauteurs de Péronne les canons avec lesquels elle battait Louvil et Bouvines, et se replia dans la direction de Flers après avoir détruit les premières travées du pont de Bouvines.

Aussitôt, Lukich jeta une passerelle à Louvil, franchit la Marque et se mit à la poursuite du défenseur en retraite dans la direction de Sainghin. Au même moment, le G. M. Kovachevisch avec le bataillon de la garde Schröder arriva au pont de Bouvines, en fit rétablir les travées détruites, franchit la Marque et marcha vers Sainghin.

Comme la nuit était venue et qu'il était environ 8 heures du soir, Kinsky se borna à laisser à Sainghin

Digitized by Google

l'avant-garde formée par l'infanterie légère de Lukich et le bataillon du général Kovachevisch, afin de s'assurer le débouché éventuel de Bouvines le lendemain; il laissa le reste de ses troupes sur la rive droite de la Marque, sur la ligne Gruson-Bouvines-Louvil.

La 5e colonne (1), sous les ordres de l'archiduc Charles, était forte de quatorze bataillons, dix-neuf compagnies d'infanterie légère et de trente-deux escadrons de cavalerie. Son avant-garde, commandée par le général comte Bellegarde, comptait trois bataillons d'infanterie, sept compagnies d'infanterie légère et sept escadrons (2). La colonne partit de Saint-Amand le 16 à 10 h. 30 du soir et arriva à Orchie le 17 au point du jour. Là, la nécessité de faire reposer la troupe et l'apparition d'un épais brouillard rendant tout mouvement impossible avant qu'il se fût dissipé, occasionnèrent un arrêt dont on profita pour former, en dehors de l'avant-garde, deux autres colonnes de manœuvre, l'une sous les ordres du prince d'Orange, l'autre sous ceux du G. M. Gumoens. La première comptait cinq bataillons, deux compagnies légères et six escadrons (3); la seconde, trois divisions, deux bataillons, deux compagnies légères et deux escadrons (4). Le reste des troupes était sous les ordres directs de l'archiduc Charles qui laissa à

---

(1) Emprunté à la Relation de l'archiduc Charles (K. K. A.).

(2) 1 bataillon de grenadiers Mallowetz, 2 bataillons Murray, 2 escadrons de carabiniers chevau-légers impériaux, 2 de hussards impériaux, 2 de uhlans Keglewitz. L'archiduc Charles y ajouta un escadron de Latour.

(3) 2 bataillons Jordis, 3 bataillons hollandais, 4 escadrons hollandais, 2 de hussards de Blankenstein. D'après le prince d'Orange, il n'y avait que 2 escadrons de hussards de Blankenstein (K. K. A.). D'après ce Prince également, un de ces 5 bataillons aurait été laissé pour occuper Orchie.

(4) 2 divisions Keuhl, 2 bataillons hollandais, 2 escadrons Blankenstein. D'après le prince d'Orange, il y aurait eu 3 bataillons dont

Digitized by Google

Orchie une garnison provisoire de deux bataillons hollandais.

Dès que les diverses colonnes furent formées et le brouillard dissipé, l'avant-garde s'avança sur Capelle, que la division Bonnaud occupait avec un bataillon; attaqué par les compagnies légères, il fut bientôt repoussé, et, pendant sa retraite, il fut chargé par un escadron de hussards impériaux appartenant à l'avant-garde et commandé par le lieutenant-colonel Nagy. Mais en voulant avancer plus loin, cet escadron fut arrêté par un feu violent venant de Templeuve-en-Pesvele et du retranchement de Lalouette armé de canons. En attendant que l'infanterie pût arriver et déboucher de Capelle, Bellegarde fit partir en avant quatre escadrons (1) avec l'artillerie à cheval pour réduire au silence le feu de l'ennemi.

Comme la colonne hollandaise du général Gumoens, chargée de l'attaque de Templeuve-en-Pesvele n'arrivait pas, sans doute à cause des chemins fangeux qu'elle rencontra, Bellegarde fit avancer contre ce village l'infanterie légère qu'il détacha sous les ordres du colonel Jellachich du régiment de Murray, et qu'il fit soutenir par les volontaires de ce régiment. Appuyé par le feu bien dirigé de l'artillerie à cheval, ce détachement ne tarda pas à repousser les Français de Templeuve et des retranchements de Lalouette. Enfin Bellegarde assurait sa liaison par un petit détachement (2) avec la colonne du prince d'Orange. Quant à celle de Gumoens, voyant Templeuve pris, elle se dirigeait sur Pont-à-Marque où elle se réunissait à Bellegarde.

---

2 hollandais et 1 impérial, et les 2 divisions de Keuhl auraient été à sa colonne.

(1) 1 escadron de uhlans, 1 de Latour, 1 division de carabiniers chevau-légers impériaux.

(2) 1 compagnie légère et 1 escadron de uhlans.

Digitized by Google

La colonne du prince d'Orange s'avançait pendant ce temps contre Bersée; et, pour couvrir son flanc gauche dans la direction de Douai, le Prince fit traverser le bois de Bersée par 60 chasseurs et un peloton de dragons de Latour. En tête, il se fit précéder, comme avant-garde, d'un peloton de hussards (1), d'une compagnie légère, de 60 volontaires impériaux et de 60 volontaires hollandais. Comme il n'y avait aucune chaussée, le Prince héritier dut se frayer un passage à travers prairies et champs. Les Républicains occupaient une position fortifiée entre Vieux-Dieu et Pont-à-Beuvry. Le prince d'Orange fit alors ses dispositions pour les attaquer par les deux ailes, mais les Français ne l'attendirent pas; après avoir tiré quelques coups de canon, ils abandonnèrent leurs retranchements en y laissant 30 caissons que le Prince fit brûler; puis ils se retirèrent sur les hauteurs de Mons-en-Pesvele.

Le prince d'Orange se borna à les suivre dans cette retraite par quelques coups de canon, occupa les retranchements avec un bataillon et deux canons, et poursuivit sa marche avec le reste de sa colonne sur Pont-à-Marque.

Les colonnes du général Gumoens, de l'archiduc Charles et du prince d'Orange convergeaient donc sur cette localité par Templeuve, Capelle et Bersée. Dès que les Républicains s'en aperçurent, et qu'ils virent leur retraite sur Lille compromise, ils se hâtèrent de se replier sur Pont-à-Marque, et, vigoureusement poursuivis dans ce mouvement, ils éprouvèrent de grandes pertes.

Pont-à-Marque était en effet l'objectif principal de Bellegarde. En vue de l'attaque de ce poste important et tirant une force considérable de ses retranchements,

(1) Hussards de Blankestein.

Digitized by Google

l'archiduc Charles se porta à l'avant-garde et la renforça de deux bataillons et de quatre escadrons (1).

En avant de ce village se trouvaient trois escadrons de cavalerie française qui parurent vouloir résister au début; mais, devant les pertes que leur occasionna la canonnade de l'attaque, ils se retirèrent bientôt. L'infanterie des Républicains postée derrière les retranchements commença alors à répondre par son feu.

Devant cette attitude, les Autrichiens s'efforcèrent de faire avancer leurs pièces de 12 et les déployèrent, ainsi que l'artillerie à cheval, à droite et à gauche de la chaussée pour faire un feu croisé.

Le bataillon de Murray fut détaché à droite vers le château d'Aigremont, et celui de Giulay à gauche vers Rupilly ; soutenus par un bataillon, ils devaient envelopper le retranchement par les deux ailes.

Cette menace provoqua du flottement chez les Républicains, qui emmenèrent les canons de la batterie placée près du pont et enfilant la chaussée. Pendant ce temps, l'archiduc Charles faisait avancer toutes ses troupes d'infanterie; mais, comme elles devaient toutes déboucher en forces suffisantes par cet unique défilé, la cavalerie en fut d'autant retardée, et l'on ne put lancer à la poursuite que de faibles détachements au fur et à mesure de leur débouché.

Ces derniers ne pouvaient attaquer les 5,000 Républicains qui se trouvaient derrière la hauteur de Fache. Cependant le mouvement et les progrès de ces détachements provoquèrent la retraite des Républicains jusque vers les moulins de Lille.

Une fois la brigade Osten refoulée, l'archiduc Charles ordonna à Bellegarde de se tourner vers Kinsky pour lui faciliter l'enlèvement de Bouvines, et, dans ce but, de

(1) 1 bataillon Giulay et 4 escadrons de hussards impériaux.

Digitized by Google

menacer le flanc droit de Bonnaud qui, par un feu très violent dirigé des hauteurs de Noyelle et de Sainghin, cherchait à empêcher la cavalerie autrichienne de s'avancer. Les carabiniers du duc Albert et les cuirassiers de Zeschwitz s'avancèrent en soutien de l'artillerie légère que Bellegarde poussait en avant avec ses troupes légères ; mais la grosse artillerie dont disposaient les Républicains eut raison de cette artillerie légère et empêcha de déboucher avec la seule cavalerie et son soutien. Force fut donc d'attendre l'arrivée de l'infanterie ; mais, fatiguée par une marche de nuit, par une longue étape, par les attaques précédentes, elle ne put arriver que trop tard et épuisée vers 5 heures du soir.

Néanmoins, comme l'archiduc Charles s'avançait avec elle en trois colonnes, ce dispositif fit encore craindre au général Bonnaud d'être tourné et coupé de Lille. Aussi abandonna-t-il le poste fortifié de Sainghin que l'archiduc Charles fit occuper aussitôt (1).

Cette Relation de l'archiduc Charles concorde assez bien avec celle que fit le soir même du 28 floréal, le général Bonnaud à Liébert : « Dans plusieurs endroits l'ennemi a essayé à passer l'eau ; partout il a été repoussé avec perte, jusque vers les 11 heures où j'ai appris qu'il avait forcé Pont-à-Marque et qu'une forte cavalerie cherchait à me tourner par ma droite, tandis que leur infanterie filait le long de la Marque dans le pays couvert. J'ai été obligé de mettre ma droite en potence, et à l'aide d'une redoute que j'avais fait construire hier, je suis parvenu, après une canonnade très vive, à les faire renoncer à leur projet ; mais instruit de leur force dans cette partie, j'ai cru ne pouvoir me dispenser de faire retraite..... J'occupe en ce moment la position entre

(1) D'après la Relation de l'archiduc Charles sur la journée du 17 mai (K. K. A.).

Digitized by Google

Lezenne et Flers. » Son quartier général était à Hellemmes (1).

La tombée de la nuit et la grande fatigue des troupes de l'Archiduc ne leur permirent pas de dépasser la ligne Seclin — Grand-Ennetières — Pont-à-Marque. L'avant-garde observait à Grand-Ennetières l'ennemi retiré vers Lille, tandis que d'autres détachements couvraient les flancs et les derrières à Seclin et à Pont-à-Marque (2).

A la suite de cette journée, les colonnes de Cobourg n'avaient d'ailleurs aucune nouvelle de Clerfayt. A ce sujet d'inquiétude s'ajoutait encore celui que causait le retard de l'archiduc Charles : loin d'avoir atteint Lannoy, il s'était arrêté à Grand-Ennetières. Vainement le général Mack lui envoya-t-il à 1 heure du matin le capitaine Koller pour le prier de marcher aussitôt sur Lannoy. Le capitaine Koller s'acquitta de sa mission à 4 heures du matin ; mais malgré ses prières, l'entourage de l'archiduc Charles se refusa à l'éveiller, et la 5e colonne ne se remit en marche que le 18 assez tard dans la matinée (K. K. A.).

L'échec de von dem Bussche à Dottignies ; la position avancée qu'occupait le duc d'York à Mouvaux, et le retard de l'archiduc Charles modifiaient complètement l'aspect que devait présenter le 17 au soir les emplacements respectifs des deux adversaires.

Position respective des Alliés et des Français le 17 au soir. — Le contour apparent des têtes de colonnes des Alliés était marqué par la ligne Commines—Wervicke—Herseaux — Dottignies — Tourcoing — Mouvaux — Sainghin—Grand-Ennetières—Seclin.

---

(1) Voir lettre de Liébert à Bonnaud, à Hellesmes, 28 floréal.

(2) D'après la Relation de l'archiduc Charles sur la journée du 17 mai (K. K. A.).

Digitized by Google

En face de ce contour apparent, la brigade Vandamme était à Menin; celle de Malbrancq à Roncq; Macdonald au Dronquart et à Neuville; Compère à Mouscron; Thierry à Ælbeke; Jardon à Rolleghem; Daendels à Belleghem; enfin Bonnaud s'était retiré sur la ligne Tourcoing—Flers—Hellemmes (1) — Lezenne (2).

Plan d'attaque de Souham. — La seule comparaison de ces deux masses fait voir que toute celle des Français était concentrée vers le Nord à proximité des deux colonnes d'Otto et du duc d'York, tandis que celles de Kinsky et de l'archiduc Charles en étaient beaucoup plus éloignées.

Si l'on ajoute que Vandamme était au contact de Clerfayt, il était tentant, pour le commandement français, de neutraliser l'une de ces deux masses par l'autre qui l'attirerait au besoin aussi à l'Ouest, autant que possible sous le canon de Lille, pendant que toutes les forces françaises écraseraient Otto et le duc d'York, avant que Kinsky et l'archiduc Charles intervinssent.

Ce fut cette solution qu'adopta finalement Souham dans le conseil de guerre qu'il avait commencé à tenir lorsque lui arrivèrent « les désastreuses nouvelles qui affluaient de toutes parts (3) ».

« Dans cette situation critique, raconte Thiébault, les généraux Souham, Moreau, et, je crois, Bonnaud..... réunirent un conseil de guerre..... Au nombre des propositions qui furent faites, celle d'un colonel frappa tous les assistants par l'importance des avantages qu'elle semblait assurer; toutefois, il semblait impossible que la destruction d'une partie de la division du général Moreau

(1) Journal de Bonnaud.
(2) Voir lettre de Bonnaud à Liébert, 28 floréal.
(3) Précis des opérations de la brigade Macdonald.

Digitized by Google

n'en fût pas la conséquence. Un moment de silence succéda à la péroraison de ce colonel; mais il fut de suite rompu par le général Moreau et en ces termes : « Il faudrait un bonheur sur lequel on ne doit pas compter pour que la moitié de ma division et moi nous ne fussions pas sacrifiés d'après ce plan; mais ce n'en est pas moins le meilleur qui puisse être proposé, et par conséquent celui qui doit être adopté. »

Il ne semble pas que, comme le dit Thiébault, Bonnaud ait assisté à ce conseil. Il résulte, en effet, de la correspondance de Liébert, que les généraux qui y étaient présents étaient Souham, Moreau et Macdonald. L'archiduc Charles complète justement cette liste en y ajoutant le nom de Reynier (1) qui, étant alors adjudant général de Souham et ayant rédigé tous les ordres de cette division, semble avoir été un conseiller écouté de son général et avoir dû assister à cette délibération, ne fût-ce que pour en traduire rapidement la décision dans des ordres immédiats. Enfin, P. Lacroix, qui servait auprès de Macdonald, affirme qu'il a également pris part au conseil.

Quoi qu'il en soit, ce qui est à retenir ici comme une preuve de l'indomptable énergie et de l'esprit d'offensive qui animait alors les généraux de la République, c'est la décision qui résulta de ce conseil de guerre.

Trop souvent, dans des circonstances semblables, le conseil de guerre n'est qu'un moyen d'éviter les responsabilités et de se laisser aller sous le voile de l'anonymat à des résolutions dont on ne veut pas s'avouer l'auteur. Ici au contraire ce fut, suivant l'expression de l'archiduc Charles, « un des très rares exemples de l'histoire, où une conférence de plusieurs hommes a engendré une résolution vigoureuse, conforme au but; il est à l'éloge

(1) Archiduc Charles, Mémoires.

Digitized by Google

de l'esprit qui animait alors les généraux de l'armée française (1) ».

Cette résolution et les circonstances critiques qui l'avaient provoquée étaient ainsi exposées le soir même du 28 floréal, par Liébert à Pichegru, alors en route pour rentrer, de l'armée des Ardennes, à l'aile gauche de celle du Nord, et arrivé à Réunion-sur-Oise.

Le général Liébert au Général en chef de l'armée du Nord.

28 floréal (17 mai).

J'arrive à l'instant de Courtrai et je n'ai malheureusement, mon cher général, que de très mauvaises nouvelles à t'annoncer. L'ennemi a attaqué aujourd'hui. Il s'est emparé de Wervicke et Commines autrichien, de Tourcoing, Watrelos, Roubaix, Lannoy, Mouvaux, Sainghin, Lesquin et Pont-à-Marque.

Bonnaud a établi son quartier général à Hellemmes, près Five. Les généraux Souham, Moreau, Macdonald ont arrêté que nous garderions la rive droite de la Lys, depuis Courtrai jusqu'à Commines, que la brigade de Malbrancq occuperait la gauche de Touques, sa droite appuyant au Blanc-Four, celle de Macdonald la position du Dronquart et Neuville, celle de Thierry le mont Castrel, celle de Daendels les hauteurs du Pottelberg, et celle de Vandamme la rive droite de la Lys, depuis Menin jusqu'à Courtrai. Cette disposition n'est combinée que pour la nuit du 28 au 29. Demain, le matin, nous attaquerons le flanc droit de l'ennemi avec toutes les forces que le général Souham a sous ses ordres dans la partie qu'il commande; les troupes aux ordres du général Bonnaud l'attaqueront de leur côté. Reviens le plus vite que tu pourras; si l'attaque réussit je t'expédierai un courrier le soir.

En résumé, cette décision du conseil de guerre faisait tenir la Lys de Courtrai à Commines par la brigade Vandamme, et concentrer sur l'ennemi tous les efforts des divisions Souham et Bonnaud, soit d'une quarantaine de mille hommes. D'après les emplacements respectifs que nous avons signalés plus haut, cette attaque décisive allait fatalement se heurter aux têtes de colonnes d'Otto

(1) Archiduc Charles. Mémoires.

Digitized by Google

et du duc d'York à l'exclusion des autres. C'étaient donc 40,000 hommes qui allaient se ruer sur 20,000 ; et comme l'attaque allait avoir lieu à 3 heures du matin, ils allaient ajouter à l'effet matériel de la masse l'effet moral de la surprise. Du reste, pour faciliter cette attaque, pour immobiliser les têtes de colonnes de l'archiduc Charles et de Kinsky, la garnison de Lille devait faire une démonstration sur les routes de Carvin et de Pont-à-Marque ; et la division Drut, de Douai sur Pont-à-Marque par Pont-à-Raches en observant avec soin le chemin de Raches à Flines. « Le but principal, écrivait Liébert à Drut (1), est de faire diversion, d'inquiéter l'ennemi, de l'amuser, de l'occuper et de le forcer à diviser ses forces dans cette partie. » En dehors de ces deux diversions destinées à fixer l'archiduc Charles et Kinsky, la brigade Dewinter devait encore faire une autre démonstration sur les routes de Courtrai à Tournay et à Gand tout en couvrant Courtrai au Sud au moyen d'avant-postes occupant la ligne Bisseghem—Oudesmesse—le Pottelberg. Enfin, Dehay gardait Courtrai et pouvait la défendre éventuellement du haut de ses remparts.

Pour réaliser ce plan, les ordres suivants furent immédiatement envoyés par Reynier au nom de Souham. Il n'y avait pas de temps à perdre car l'attaque devait avoir lieu à 3 heures du matin. Aussi quelques-uns portent-ils la mention « Pressé » ou même « Très pressé ».

Le général de division Moreau au général de brigade Vandamme.

Monin, 28 floréal (17 mai).

ORDRE.

Le général de brigade Vandamme est prévenu que toutes les troupes à droite de la Lys attaquent demain matin l'ennemi du côté de

(1) Liébert à Drut, 28 floréal.

Digitized by Google

Tourcoing. Il sera chargé, avec sa brigade, de défendre le passage de la Lys depuis Courtrai jusqu'à Wervicke, Commines et Warneton.

L'ennemi est actuellement maître de Gheluwe et de Wervicke-Nord; outre le bataillon de l'Égalité, j'y ai envoyé le 14e bataillon de chasseurs, 400 hommes et deux pièces de 4. J'ai donné l'ordre d'envoyer à Warneton 100 hommes et une pièce.

En arrivant à Menin, il disposera ses troupes de manière à assurer toutes les communications de la Lys, et s'il croit devoir faire l'attaque de Wervicke-Nord et de Gheluwe par la rive gauche, il pourra l'exécuter. Je m'en rapporte sur ce mouvement à sa prudence et qui se trouve subordonné aux manœuvres que fera l'ennemi. Je te préviens que Desenfans a été attaqué. Il paraît qu'il a tenu. Watrelos et Pont-à-Marque ont été forcés; on croit même que l'ennemi est maître de Tourcoing et de Lannoy. A l'attaque du premier de ces deux endroits, une de ses colonnes a été battue. On amène actuellement à Menin 400 prisonniers. On a aussi pris 4 pièces de canon.

MOREAU.

P.-S. — Je t'ai fait chercher par un détachement de chasseurs qui n'a pu te joindre, il n'a trouvé que Malbrancq.

Le général Souham au général Malbrancq.

28 floréal (17 mai).

Le général Malbrancq attaquera demain, à 3 heures du matin, l'ennemi qui est à Tourcoing, en tournant le bourg par la gauche et passant pour cet effet par le Blanc-Four, jusque vers les moulins de Tourcoing. Il passera à droite vers le Franc-Fief et attaquera l'ennemi en flanc à Tourcoing, et de front, s'il se présente du côté de Roubaix. Il laissera quelques troupes pour occuper l'ennemi de front par le chemin de Blanc-Four.

Tourcoing forcé, le général Malbrancq poursuivra les troupes et se portera sur Roubaix, par le chemin du Carlier et se tournera par la fosse aux Chênes et Lommelet, en même temps que le camp de Sainghin attaquera Roubaix et Baisieu, et que les généraux Macdonald, Thierry et Compère attaqueront Watrelos.

Le général Malbrancq évitera, autant qu'il sera possible, de passer dans les villes et tiendra soigneusement ses troupes en ordre. Il correspondra avec le général Macdonald qui passera par Neuville et le pont de Neuville sur la droite de Tourcoing.

Mon quartier général sera à Menin, le parc à Halluin.

Le premier choc ayant réussi, je donnerai de nouvelles instructions

Digitized by Google

sur les positions qu'on devra prendre. On devra toujours les pousser vivement et ne pas leur donner le temps de se rallier.

Le général Souham au général Macdonald, au Dronquart. (Pressé.)

Courtrai, 28 floréal (17 mai).

Le général de brigade Macdonald partira demain, à 3 heures du matin, pour attaquer l'ennemi à Tourcoing. Il passera pour cet effet par Neuville, le pont de Neuville, suivra de là le chemin de Tourcoing. Il attaquera par ce chemin du côté des moulins de Pontrain et des Récolets, tandis qu'avec le reste de sa troupe il prendra un chemin pour tourner Tourcoing par sa droite en s'emparant du moulin Fagot et en joignant le chemin qui conduit à la porte de Tournay.

L'ennemi forcé dans Tourcoing, le général Macdonald marchera sur Watrelos ou le point où il aura placé ses troupes de ce côté et l'attaquera en même temps que le général Malbrancq marchera par le chemin du Carlier, sur la droite de Roubaix et que les généraux Compère et Thierry attaqueront Watrelos, en passant par la Chapelle-Marlière et le Haut-Judas. Il le poursuivra ensuite du côté d'Estaimpuis, ou d'après les nouvelles instructions que je pourrais lui donner pendant l'affaire.

Le parc d'artillerie sera à Halluin.

SOUHAM.

Le général Souham au général Daendels.

28 floréal (17 mai).

Le général de brigade Daendels partira demain à 3 heures du matin, avec toutes les troupes qu'il commande, pour coopérer à l'attaque de l'ennemi, du côté de Watrelos ; il passera par Ælbecke, le moulin Cornélis, le château de Mouscron et Loinge. Il attaquera Herseaux et restera en observation du côté d'Estaimpuis et d'Évregnies, lorsque les généraux Compère et Thierry marcheront sur Watrelos.

Le général Daendels correspondra avec les généraux Compère et Thierry, qui partent de Mouscron sur sa droite, avec le général Jardon, qui passe par Tombrouck, Malcense et l'Épinette. Il ralentira ou accélérera sa marche, de manière à être toujours à la même hauteur que le général Thierry.

Le général Daendels éclairera soigneusement sa gauche et m'avertira promptement de tous les mouvements que l'ennemi pourra faire de ce côté.

Le parc sera à Halluin.

Digitized by Google

Le général Souham au général de brigade Jardon, à Sainte-Anne.
Très pressé.

28 floréal (17 mai).

Le général de brigade Jardon partira demain à 3 heures du matin, avec toutes les troupes qu'il commande, pour flanquer la gauche des troupes qui marchent du côté de Mouscron, Herseaux et Watrelos, observer tous les mouvements que l'ennemi pourrait faire du côté de Dottignies et Évregnies et l'inquiéter de ce côté.

Il passera par Tombrouck, ensuite Malcense et les moulins de Bourguerie où il restera en observation et poussant des partis sur Dottignies et Évregnies.

Il suivra ensuite le mouvement de la colonne du général Daendels sur Herseaux en se portant toujours à sa gauche et ayant bien soin d'éclairer le côté de Dottignies.

Il attaquera ensuite l'ennemi suivant les circonstances et les ordres que je pourrai lui faire passer par le général Daendels.

SOUHAM.

Le général Souham aux généraux Thierry et Compère.

28 floréal (17 mai).

Les généraux Thierry et Compère se concerteront pour attaquer demain à 3 heures du matin, sur deux colonnes, tandis que le général Macdonald attaquera et tournera la droite de Tourcoing par Neuville, le pont de Neuville et le moulin Fagot, le général Malbrancq par le Blanc-Four, sur la gauche de Tourcoing et le Carlier. Le camp de Sainghin attaquera Lannoy et Roubaix et le général Daendels par Ælbeke et Loinge sur Herseaux, le général Jardon par Tombrouck et Malcense, pour couvrir la gauche de l'armée, du côté de Dottignies.

L'une de ces deux colonnes devra se porter, à 3 heures du matin, sur la Chapelle-Marlière, en chasser l'ennemi qui pourrait y être, et envoyer un fort parti sur les derrières de Tourcoing et communiquer avec la gauche du général Macdonald. L'autre colonne passera par Mouscron au Haut-Judas, ces deux colonnes marcheront ensuite sur Watrelos, la première par Montalleux en laissant des troupes sur le petit pont jusqu'à ce que Tourcoing soit évacué, et par le petit Courtrai; la seconde colonne passera sur la gauche d'Herseaux par le chemin qui passe au Toucquet et au petit Tournay, et attaquerait l'ennemi à Herseaux, s'il y tenait, tandis que Daendels attaquerait par la droite, en venant de Loinge.

Digitized by Google

Les généraux Thierry et Compère combineront la marche de ces colonnes et détermineront leurs points d'attaque d'après la connaissance qu'ils auront de la position de l'ennemi et feront part de tout aux généraux Macdonald et Daendels.

Nous devrons mettre de l'opiniâtreté dans cette attaque importante.

Si les généraux Compère et Thierry apprennent quelques mouvements de l'ennemi qui puissent annoncer qu'il évacue les postes qu'il a pris aujourd'hui, et qu'il se porte sur notre gauche du côté d'Évregnies et Dottignies, ils m'en donneront avis sur-le-champ. Le parc d'artillerie sera à Halluin. Le quartier général à Halluin.

Le général Souham au général de division Bonnaud.

28 floréal (17 mai).

J'ai été instruit fort tard de l'attaque que l'ennemi a faite sur la droite. J'étais occupé à suivre un mouvement que Clerfayt a fait sur la gauche de la Lys, et par lequel il est venu attaquer Wervicke et Commines, et à faire des dispositions pour l'attaquer. Il s'est maintenant trop éloigné vers Ypres, pour que j'aie pu l'attaquer. Je fais porter ce soir les brigades des généraux Macdonald et Malbrancq, formant 14,000 hommes, au mont Halluin, Neuville et Roncq; Compère et Thierry se battent encore au mont Castrel. Je les ferai attaquer demain à la pointe du jour Tourcoing et Watrelos et je les renforcerai encore par des troupes que j'enverrai d'ici.

Il est très nécessaire que tu fasses une attaque de ton côté, sur Lannoy et Roubaix, avec toutes les troupes que tu pourras y employer. Tu ne laisseras à Hellemmes, Flers, Annappes et Forest que les troupes qui seront nécessaires pour garder ta droite; pendant l'attaque sur Lannoy, tu devras laisser un corps en observation du côté de Sailly, afin de couvrir la droite. Tu feras, du reste, toutes les dispositions, d'après la connaissance que tu as de tes forces et de celles des ennemis. L'attaque doit être vive et opiniâtre. Il est de la plus grande importance que l'ennemi soit battu demain.

Mon quartier général sera à Menin, où tu m'adresseras les rapports que tu pourras avoir sur l'ennemi, sa position et les progrès de ton attaque. Je tâcherai d'aller voir ton attaque.

Le général Liébert au général Drut, commandant à Douai.

28 floréal (17 mai).

Tu as sans doute appris, Général, que l'ennemi nous a attaqués ce matin, qu'il s'est emparé de Pont-à-Marque, et qu'il a intercepté la

Digitized by Google

route de Lille à Douai. Demain, à la pointe du jour, nous l'attaquerons à notre tour sur toute la ligne jusqu'à Courtrai; j'espère que nous reprendrons les postes que nous avons été forcés d'abandonner aujourd'hui. La garnison de Lille fera une sortie sur la route de Pont-à-Marque et sur celle de Carvin; mais, pour seconder favorablement cette opération, il est de toute nécessité que tu fasses une diversion sur la route qui conduit à Pont-à-Marque. Il s'agit donc de porter un corps de troupe par Pont-à-Raches sur la route de Pont-à-Marque, d'éclairer avec beaucoup de précautions le chemin de Raches à Flines, ainsi que les bois, de pousser en avant sur la route de fortes patrouilles de cavalerie avec une égale prudence, de reconnaître les positions et l'intention de l'ennemi, d'éclairer enfin la droite et la gauche et d'assurer la retraite par des corps placés en échelons. Je t'observe que les troupes qui feront ce mouvement s'avanceront sans se compromettre, ne s'engageront à rien de sérieux, le but principal étant de faire diversion, d'inquiéter l'ennemi, de l'amuser, de l'occuper et de le forcer à diviser ses forces dans cette partie. Je m'en réfère d'ailleurs à ta prudence et à la sagesse des mesures que tu prendras en conséquence pour concourir au succès des armes de la République.

Tu voudras bien, Général, m'accuser réception de cette lettre et me prévenir du résultat du mouvement que tu feras faire par des officiers intelligents, autant que possible.

Le général Souham au chef de brigade Dewinter.

28 floréal (17 mai).

Le chef de brigade Dewinter est prévenu que demain, à 3 heures du matin, les troupes des généraux Daendels et Jardon, qui sont à sa droite, en partiront pour attaquer l'ennemi du côté d'Herseaux et Watrelos. Il fera toutes les dispositions nécessaires pour rassembler le plus de troupes qu'il pourra sur la hauteur du Potteberg et resserrer un peu ses avant-postes, afin qu'étant moins écartés, ils aient plus de forces. Il établira de nouveaux postes pour garder sa droite du côté de Belleghem et d'Oudesmesse.

Le chef de brigade Dewinter fera partir, avant 3 heures du matin, des découvertes sur toutes les routes, principalement de Tournay et de Gand, afin de cacher à l'ennemi notre mouvement et reconnaître ceux qu'il pourrait faire. Ces découvertes devront se répéter toute la journée et les troupes avoir la plus grande surveillance, afin d'être prêtes à bien recevoir les partis que l'ennemi pourrait envoyer.

Le triomphe du 29 floréal (18 mai 1794). — Nous avons

Digitized by Google

laissé Clerfayt au moment où, le 18 mai à 1 heure du matin, il franchissait la Lys avec deux bataillons de Wurtemberg, deux escadrons de Latour et un de Blankenstein, tournait Wervicke et dirigeait sur Commines un bataillon de Wurtemberg qui refoulait sur Warneton le 14e bataillon de chasseurs et le bataillon de l'Égalité.

Le passage de la Lys par le gros des forces de Clerfayt se fit alors en deux colonnes de la façon suivante (1) :

Le détachement d'avant-garde cité plus haut restait à Wervicke sous les ordres du colonel Vogelsang.

La 1re colonne, commandée par le F. Z. M. comte Sztarray, comprenait une avant-garde et un gros. L'avant-garde, sous les ordres du général-major de Borös, comptait un détachement d'infanterie légère (Laudon vert et Leloup) et trois escadrons de Blankenstein ; le gros, dont le chef était le G. M. Kollowrath, se composait de six bataillons et quatre escadrons (2).

La 2e colonne était sous les ordres directs de Clerfayt. Son avant-garde, conduite par le G. M. de Düring, comprenait deux compagnies de chasseurs hessois, quatre escadrons de chevau-légers de Darmstadt, et trois bataillons de Darmstadt. Le gros, sous les ordres des G. M. Spork, White et baron Ott, était formé de six escadrons et de cinq bataillons (3) dont l'un (4) restait rassemblé sur les hauteurs en avant de Wervicke. La réserve d'artillerie suivait la 2e colonne et avait pour soutien un escadron de Latour.

---

(1) Tableau de marche réglant le passage de la Lys en deux colonnes, le 18 mai au matin, à partir de la position de Wervicke, et la marche pour se rendre de Wervicke à Linselles (K. K. A.).

(2) 2 bataillons Wenkheim, 2 Sztarray, 2 Archiduc-Charles et 4 escadrons de dragons impériaux.

(3) 1 bataillon de grenadiers hanovriens, 2 anglais, 1 Schröder, 1 Callenberg, 2 escadrons anglais, 4 de Latour.

(4) Bataillon Callenberg.

Digitized by Google

La 1re colonne passait par le pont d'équipages jeté sur la Lys en aval de Wervicke et était dirigée par le capitaine d'état-major Petrich ; la 2e, par le pont fixe de Wervicke, guidée par le capitaine d'état-major Buday. L'une se dirigeait à travers champs sur Linselles; l'autre sur le même point par le Blaton.

Du côté des Français, à la brigade Vandamme, le 29 floréal (18 mai) vers 1 heure du matin, le 14e chasseurs avait été refoulé de Commines sur Warneton. Dès l'aube, Vandamme alla occuper une position sur la hauteur d'Halluin, faisant face aux deux villages de Bousbeck et de Linselles. Les deux bataillons du Mont-Cassel et du Mont-des-Chats (1) « furent, par un malentendu, retenus près de Gulleghem et n'arrivèrent à la position de Menin que (le 28) à 7 heures du soir, ce qui nous fit beaucoup de tort. Trois bataillons et le détachement des chasseurs du 21e régiment devaient encore rester à Menin, de manière qu'on n'avait en ce moment en forces disponibles qu'un bataillon de grenadiers, huit bataillons d'infanterie, un escadron de hussards du 8e, le 20e régiment de cavalerie, 30 cavaliers du 21e, deux pièces de 8 et deux obusiers d'artillerie légère et de position, sans infanterie légère pour l'attaque qui était ordonnée (par Moreau). Toutes ces troupes rassemblées près d'Halluin formaient à peu près un total de 10,000 hommes, et, d'après tous les rapports, le général Clerfayt occupait Bousbeck, Linselles, Wervicke et Commines avec 21,000 hommes de troupes autrichiennes ».

C'est dans cette situation que Vandamme devait, le 29 au plus tard dès l'aube, exécuter l'ordre déjà cité, qui le mettait au courant du plan des Alliés et qui lui enjoignait de défendre le passage de la Lys en lui laissant le choix des moyens.

---

(1) Récit abrégé....., par Vandamme.

Digitized by Google

« Il était très instant, écrit-il dans son Abrégé, d'attaquer l'ennemi pour l'arrêter dans sa marche et l'empêcher de couper la route de Lille en faisant sa jonction avec les Hanovriens et les Hessois. » Du reste, comme Clerfayt s'était déjà assuré le passage de la Lys, le seul moyen de l'empêcher de progresser était de l'attaquer de flanc (1).

« Les grenadiers, le 9e de Paris, le 1er régiment, le 2e bataillon du 45e régiment, 100 hussards et le détachement du 21e régiment de cavalerie se portèrent sur Bousbeck. Le 22e régiment, le 6e de la Seine-Inférieure, le 5e de Rhône-et-Loire et un escadron du 20e se portèrent sur Linselles. Le 24e et le Calvados occupèrent le centre avec le 20e et l'artillerie afin de se porter où leur secours pourrait être nécessaire (2). »

L'offensive que méditait Vandamme et en vue de laquelle il avait pris cette position d'attente, allait se réaliser fatalement par la direction et le but de la marche de Clerfayt; en prenant comme objectif Linselles, le F. Z. M. allait forcément se heurter à l'une des avant-gardes de Vandamme. Le choc se produisit en effet tout d'abord entre la colonne du F. M. L. Sztarray et le détachement de Linselles.

Ayant vu, dans la nuit du 17 au 18 mai (27-28 floréal) le 17e bataillon de chasseurs et le bataillon de l'Égalité se retirer sur Warneton, dès qu'ils avaient été chassés de Wervicke et de Commines, le F. M. L. Sztarray était persuadé qu'il n'y avait personne à Linselles. Aussi fût-ce contre toute attente (*ganz unvermuthet*) qu'arrivé à la ferme des Houblars, il vit attaquer en même temps l'avant-

(1) « L'ennemi étant parvenu à passer, j'ordonnai à Vandamme de l'attaquer. » (Souham à Pichegru, 30 floréal.)

(2) Récit abrégé....., par Vandamme.

Digitized by Google

garde et la tête de sa colonne par des feux d'artillerie qui venaient des moulins situés à sa gauche et à environ 500 pas. Pour comble de malheur, la colonne traversait un défilé, en dehors duquel ne se trouvait encore que la tête du régiment de Wenkheim, lorsqu'elle fut attaquée de tous côtés. A cette attaque, le F. M. L. Sztarray opposa une division de Wenkheim et un escadron de dragons impériaux, et réussit ainsi à se procurer l'espace nécessaire à sa colonne pour se déployer hors du défilé.

A ce moment, Clerfayt arrivait à Linselles avec la colonne de droite; il en détacha aussitôt les renforts nécessaires pour prendre les Républicains en flanc, menacer leur retraite et les forcer ainsi à abandonner Linselles. La lutte se continua alors très vivement avec des alternatives diverses pendant quatre heures, de 10 heures du matin à 2 heures de l'après-midi; à ce moment, les troupes de Vandamme se trouvèrent refoulées vers le Nord, près de Bousbeck, et les charges de cavalerie, notamment celles d'une division de dragons sous les ordres du colonel comte Klenau, d'un escadron du même régiment sous le major comte Nostiz, et de deux escadrons de cavalerie anglaise, commandés par le lieutenant-colonel Hart, n'y contribuèrent pas médiocrement, en se répétant fréquemment et en empêchant les Républicains de se reformer. Cette charge de cavalerie, qui est ainsi signalée dans le rapport de Sztarray, l'est aussi par Vandamme en ces termes : « A Bousbeck, le 8e régiment de dragons anglais chargea avec la plus grande impétuosité sur l'infanterie et enfonça les bataillons (1). »

Au même moment, le colonel baron Vogelsang débouchait de Wervicke sur Bousbeck avec ses deux bataillons et emportait ce dernier village où les Français

(1) Récit abrégé....., par Vandamme.

Digitized by Google

perdirent 5 canons « appartenant au 6e de la Seine-Inférieure, au 1er régiment et au 9e de Paris (1) ».

Mais les dragons anglais ne bornèrent pas là leurs attaques. « Il continuèrent de charger avec beaucoup de témérité. Ils vinrent même jusqu'au village d'Halluin. Ils mirent l'épouvante dans le parc placé près de ce village. On a vu alors tous les caissons, toutes les voitures des vivandiers ainsi que l'artillerie, quoique peu nombreuse, fuir dans le plus grand désordre sur la route de Lille (2). » Toutefois « l'espèce de folie avec laquelle (les dragons anglais) avaient chargé ayant donné aux troupes (de Vandamme) la facilité de se rallier, il leur fut impossible de se retirer sans éprouver la plus grande perte (3) ».

La situation des deux adversaires était donc la suivante : Clerfayt occupait Bousbeck et Linselles et ses charges répétées avaient refoulé Vandamme, privé de tout point d'appui, jusque sur la route de Lille que bordaient ses troupes. « Les soldats fatigués des marches de la veille, de la nuit et de cette journée, découragés et effrayés surtout par la cavalerie, se battaient avec peine; mais alors arrivent les deux bataillons des chasseurs du Mont-Cassel et du Mont-des-Chats (4) » qui, par erreur, avaient tout d'abord été retenus près de Gulleghem. Ces bataillons « ont aussitôt l'ordre de se jeter en tirailleurs. Les compagnies d'infanterie de ligne détachées comme tirailleurs rentrent dans leurs bataillons; le calme et l'ordre se rétablissent; un nouveau combat s'engage, et tout prend une face nouvelle; on était réduit à se défendre, et maintenant on attaque. Honteux, pour ainsi

(1) Récit abrégé....., par Vandamme.

(2) *Ibid.*

(3) « Les Républicains prirent le colonel, l'étendard, 100 dragons et plus de 200 chevaux. » (Récit abrégé....., par Vandamme.)

(4) Récit abrégé....., par Vandamme.

Digitized by Google

dire, d'avoir cédé à l'ennemi quoiqu'il fût supérieur en forces, les soldats se battent avec un acharnement qui n'appartient qu'aux Français seuls. La résistance est longue, opiniâtre mais inutile ; en vain l'ennemi veut conserver la position qu'il occupe en avant de Bousbeck et de Linselles, il est obligé de l'abandonner, et la nuit seule peut mettre fin au combat. L'ennemi occupait encore ces deux villages, là étaient ses avant-postes. La brigade (Vandamme) bivouaqua à droite (à l'Ouest) de la route de Lille, faisant face aux villages de Bousbeck et de Linselles ; les deux bataillons d'infanterie légère furent placés en avant de la ligne, et leurs postes passèrent la nuit à la portée du fusil de l'ennemi (1). »

Clerfayt ne donne pas à son arrêt à Linselles et à Bousbeck les mêmes raisons que Vandamme. « Mon avant-garde, dit-il, était déjà voisine de Roncq où je poussais des patrouilles, quand j'appris que l'ennemi était très nombreux et que 5,000 hommes de renfort arrivaient encore de Lille ; je crus donc nécessaire de me rapprocher de mes ponts pendant la nuit et je me postai sur les hauteurs fortifiées du Blaton dans l'intention de reprendre le lendemain (19 mai) l'offensive. »

Des versions de Vandamme et de Clerfayt, il semble qu'il ne soit pas téméraire de conclure que la résolution, prise par Clerfayt, de se retirer sur le Blaton, a dû coïncider avec l'entrée en ligne des deux bataillons d'infanterie légère du Mont-Cassel et du Mont-des-Chats.

Le général de Hammerstein fut averti le 18 mai (2), par le capitaine Scharnhorst, envoyé par le F. Z. M. Clerfayt, que Commines et Wervicke étaient pris, et que

---

(1) « Je fis retirer ensuite une partie de ma troupe sur la hauteur d'Halluin, une autre à Roncq et le reste du côté de la Croix-Blanche. Nous passâmes la nuit dans cette position. » (Vandamme à Moreau, 20 mai-1er prairial.)

(2) Sichart.

Digitized by Google

l'on marchait au delà de la Lys. Hammerstein reçut en même temps l'ordre du F. Z. M. de faire une attaque brusquée sur Menin qu'on présumait être faiblement occupé. Cette attaque devait avoir pour but de détourner l'attention de l'ennemi de la marche de Clerfayt sur Linselles et de le fixer en l'inquiétant pendant cette marche. En conséquence, Hammerstein fit reconnaître la place et attaquer le faubourg de Bruges par le Loyal-Émigrans et une compagnie du 4e bataillon de grenadiers avec quatre pièces de 6. Reçu par un feu violent de l'artillerie ennemie, il plaça la sienne de façon à battre les parapets, sans souffrir cependant du tir de son adversaire. Contre l'attente des Alliés, les canons de la place étaient nombreux, bien en position, et la garnison forte de 2,000 hommes. Hammerstein renonça donc à tout espoir d'enlever Menin et, dans la nuit du 18 au 19, il ramena ses troupes dans leur ancienne position de Gheluwe, qu'elles atteignirent à 2 heures du matin.

Rôle de la brigade Desenfans (1) *pendant l'attaque de Clerfayt.* — Pendant cette attaque, Moreau eut l'idée de prescrire à Desenfans « d'envoyer quelques forces (2) » joindre le bataillon du 14e chasseurs et celui de l'Égalité qui, chassés de Commines par la colonne de droite de Clerfayt, s'étaient retirés sur Warneton. Moreau pensait que ces forces pourraient « inquiéter beaucoup le flanc droit des troupes (de Clerfayt) qui avaient passé la Lys, et opérer une diversion heureuse (3) ». Malheureusement, ne sachant exactement où trouver Desenfans et

(1) La brigade Desenfans comprenait, le 29 floréal : le 4e bataillon du Nord, le 6e des fédérés, les 1er et 3e bataillons de la Marne, le 9e du Pas-de-Calais, et 2 escadrons très faibles du 21e chasseurs. — Voir Desenfans à Liébert, Bailleul, 29 floréal.

(2) Moreau au général Liébert, Roncq, 29 floréal.

(3) *Ibid.*

Digitized by Google

disposant d'un service d'ordonnance déplorable (1), il ne put mettre cette idée à exécution et dut laisser Desenfans agir de sa propre initiative. Mais ce dernier, qui était à Wytschaete en observation devant Ypres, loin de penser à une contre-attaque de flanc, se vit tourné et opéra sa retraite sur Bailleul et environs, où il vint prendre la position suivante :

4e bataillon du Nord : 4 compagnies au Sceau (2) (3) ;

6e des Fédérés : 3 compagnies sur la route de Bailleul à Armentières ; 7 compagnies à Steenwoorde ;

1er bataillon de la Marne : 4 compagnies à Meteren ; le reste à Boesschepe ;

3e bataillon de la Marne : 3 compagnies au Mont-Noir ; le reste au camp sous Bailleul ;

9e du Pas-de-Calais : 5 compagnies au camp sous Bailleul ; 4 compagnies à Armentières et Houpplines (2) (3).

La colonne de von dem Bussche, le 18 mai. — Von dem Bussche resta toute la matinée du 18 dans la position qu'il occupait le 17 après son échec de Mouscron, c'est-à-dire à Dottignies, et envoya constamment de fortes patrouilles vers Loinge, Belleghem, et vers le F. M. L. Otto.

Il attendit ainsi les renforts que lui avait annoncés l'ordre du 18 mai au matin, pour marcher sur Mouscron, lorsque vers 8 heures il entendit sur la gauche un feu violent qui semblait s'éloigner : il en conclut que le F. M. L. Otto était vivement attaqué ; et, de fait, vers 11 heures, les patrouilles ne purent plus communiquer avec lui. Vers 3 heures de l'après-midi, Otto lui fit dire

(1) Moreau au général Liébert, Roncq, 29 floréal.

(2) Desenfans à l'adjudant général Augé, 29 floréal.

(3) Desenfans avait détaché quatre compagnies du Nord et la valeur d'un escadron, sur la demande d'Augé.

Digitized by Google

qu'il était obligé de se retirer. Il ne resta donc à von dem Bussche que le parti de reculer derrière l'Espierre. A cet effet, il envoya à Saint-Léger un bataillon et deux pièces d'artillerie légère, sous la protection desquels la retraite se fit sans être inquiétée (1).

La colonne de Kinsky, le 18 mai. — On se rappelle que, le 17 à 8 heures du soir, Kinsky s'était assuré du débouché éventuel au delà de la Marque, en plaçant à Sainghin l'infanterie légère de Lukich et le bataillon du général Kovachevisch et laissant le reste de ses troupes sur la ligne Gruson—Bouvines—Louvil. A droite, le général de Wurmb tenait Baisieu et Camphin, prêt à profiter des progrès de Kinsky pour passer à Pont-à-Tressin.

Mais, le 18, le corps de Kinsky resta immobile, sans qu'on en trouve aucune explication dans son rapport, ni que la conduite de l'adversaire l'y ait en rien forcé. En effet, Bonnaud avait l'ordre de ne laisser qu'un rideau sur la Marque et de marcher avec le gros de ses forces contre Lannoy et Roubaix. Le rapport de Wurmb signale d'ailleurs que « l'ennemi resta tranquille toute la nuit; qu'au point du jour il avait disparu et que les chasseurs tyroliens et l'infanterie légère occupèrent les ponts et les rétablirent (2) ». Quant au rapport de Kinsky, il est muet sur toute opération pour le 18. Faut-il chercher l'explication de son inaction dans cette phrase des Mémoires de l'archiduc Charles : « La 5e colonne, colonne Kinsky, avait attendu la 6e, celle de l'archiduc qui, pour se reposer des fatigues de la veille, avait rompu tard. » Faut-il accepter les motifs invoqués par d'Arnaudin : « (Le 18) Kinsky n'avancera pas davantage.

(1) Rapport du général von dem Bussche, daté d'Audenarde, le 30 mai 1794 (K. K. A.).

(2) Relations sur l'affaire de Cherain et de Pont-à-Tressin, le 17 mai 1794. Camp de Marquain, le 18 mai 1794 (K. K. A.).

Digitized by Google

Kinsky sait ce qu'il a à faire, disait le général de ce nom aux aides de camp envoyés par l'Empereur, l'archiduc Charles et le duc d'York, pour lui recommander de poursuivre sa marche, de traverser la rivière de Marque et de tomber sur le camp de Sainghin, que la colonne de sa gauche était sur le point de prendre de flanc et par derrière. Dans le compte que le général Kinsky rendit depuis de sa conduite en cette occasion, il s'excusa sur l'extrême fatigue qu'avaient éprouvée ses troupes dans la marche qu'elles avaient eu à faire pour atteindre Cysoing et Pont-à-Tressin. Mais il est de fait que, de leur point de départ qui était à la gauche du camp en avant de Tournay, elles avaient eu au plus deux lieues à parcourir pour atteindre le lieu où elles s'arrêtèrent. On dirait que, dans ce quartier, on commençait déjà à se prêter à l'exécution du plan qui avait pour objet l'abandon des Pays-Bas dont on a parlé à la fin de la 2e partie du 1er volume (1). »

Sans nous associer à cette dernière insinuation, nous nous bornerons à noter cette inaction inexplicable qui a du reste été constatée généralement. « Les 10,000 hommes de la 4e colonne du F. Z. M. Kinsky, écrit Sichard, restèrent immobiles du soir du 17 à l'après-midi du 18 à 2 heures dans les plaines de Cherang et de Gruson pendant que, dans le voisinage, les ennemis prenaient à dos le duc d'York (2). » De Cherang, la colonne de Kinsky, après avoir été jointe par celle de l'archiduc Charles, rentrait à Marquain.

La colonne de l'archiduc Charles, le 18 mai. — On a déjà vu précédemment que fort inquiet du retard de l'archiduc Charles, le grand quartier général avait tout

(1) Mémoires de d'Arnaudin.
(2) Sichart.

Digitized by Google

d'abord élaboré un plan qui faisait abstraction de la 5e colonne. Mais Mack avait tâché de remédier à la situation en dépêchant à 1 heure du matin le capitaine Koller, dont on a lu plus haut l'infructueuse tentative. A 3 heures du matin, nouvelle solution : un ordre de l'Empereur prescrivait à l'archiduc Charles de laisser au delà de la Marque, devant Lille, dix bataillons et vingt escadrons, et de joindre avec le reste le corps de Kinsky pour marcher aussitôt avec lui sur Lannoy. (K. K. A.)

En exécutant cet ordre l'archiduc Charles voulut aussi parer aux diversions de la division Drut sur la route de Douai à Lille (1) et de la garnison de Lille qu'avait imaginées Souham et par lesquelles il s'en laissa imposer.

Aussi, non content d'être couvert dans la direction de Lille par l'avant-garde de Bellegarde, qui était à Grand-Ennetières, l'archiduc laissa sur la rive droite de la Marque, dès 5 heures du matin, un corps composé de dix bataillons et vingt escadrons pour garder les ponts et les routes de Douai, de Lille, de Tournay, Lannoy et Tourcoing. Ce corps fut confié au G. M. Keim qui fut placé sous les ordres du prince d'Orange.

Celui-ci, ralliant le détachement du général Gumoens, se plaça à Pont-à-Marque et le détacha à Antreulle avec mission de se relier par Grand-Ennetières avec Bellegarde. Il eut à résister aux diversions de la division Drut venant de Douai.

Ayant ainsi pris ces mesures de sûreté exagérées, l'archiduc Charles devait, avec Kinsky, marcher sur Lannoy ; mais l'absence de toutes nouvelles de Clerfayt, l'éloignement des troupes, leur fatigue, le relèvement des

(1) Voir à ce sujet la lettre de Drut à Liébert, datée de Pont-à-Raches, 29 floréal, 8 heures soir.

Digitized by Google

sentinelles et des postes, enfin les démonstrations venant de Lille retardèrent assez la marche de la colonne pour qu'à midi elle ne fût encore qu'à hauteur de la route de Lille à Tournay. Mais déjà la tournure, généralement défavorable de l'entreprise, avait motivé la résolution de l'abandonner entièrement. L'archiduc y reçut donc l'ordre de revenir au camp, où il arriva à 5 heures de l'après-midi. Quant aux colonnes du prince d'Orange elles n'y rentrèrent qu'à 11 heures du soir.

Il semble qu'en dehors de la fatigue des troupes qui devait être réelle, il y eut de la part de l'archiduc une prudence aussi exagérée que celle de Clerfayt au Nord. Dans ses Mémoires, l'archiduc se borne à dire que, le 17, sa colonne n'avait atteint Pont-à-Marque qu'au prix de grands efforts et que le 18, pour se reposer, elle n'avait rompu que tard. Il ajoute du reste que sa colonne et celle de Kinsky « se réunirent à Cherang, d'où elles se dirigèrent sur Marquain pour se réunir avec le reste de l'armée devant Tournay (1) ».

En résumé, la brigade Vandamme, la division Drut de Douai, une partie de la garnison de Lille et quelques postes de la division Bonnaud avaient tracé autour des 40,000 hommes des divisions Bonnaud et Souham une zone de manœuvre passant par Ennetières, Sainghin, la Marque, Sailly, Lannoy, Roubaix, Mouvaux, Tourcoing, Watrelos, l'Espierre, la Lys de Courtrai à Bousbeck, Lille.

Dans cet immense polygone, les divisions Souham et Bonnaud avaient toute liberté de manœuvre pour tomber de toute leur masse contre les deux colonnes d'Otto et d'York qui semblaient s'offrir en victimes à leurs coups, grâce au saillant très prononcé qu'elles formaient entre

(1) Mémoires de l'archiduc Charles.

Digitized by Google

les deux divisions. Ce saillant était d'autant plus facile à embrasser que, d'après d'Arnaudin, « les postes importants de Croix et de Lamponpont qui couvraient Roubaix et Lannoy du côté de Lille » n'étaient pas gardés par les troupes des Alliés.

A ces chances de succès, une seule condition pouvait manquer, c'est que le 18, les colonnes du duc d'York et d'Otto devançassent les Républicains. De fait, l'Empereur leur avait adressé pour le 18 (1) un ordre aux termes duquel le duc d'York devait pousser un fort détachement vers Linselles et faire tout le possible pour établir la communication avec Clerfayt, qui, selon toute vraisemblance, devait avoir au moins atteint la Lys le 17 au soir et y avoir jeté des ponts. En dehors de ce détachement, la colonne du duc d'York devait s'ébranler à midi le 18 pour attaquer Mouscron, en ne laissant à Tourcoing qu'une garnison d'un bataillon et de quelque cavalerie, qui enverrait de fréquentes patrouilles vers Roncq et Neuville.

Otto devait appuyer cette attaque au moyen de six bataillons pourvus de la cavalerie nécessaire; avec un autre détachement il devait faire des démonstrations contre Courtrai; enfin, le reste de sa colonne ferait sa jonction avec celle de von dem Bussche pour appuyer l'attaque de Mouscron.

De même que von dem Bussche assurait l'aile droite d'Otto et du duc d'York, l'archiduc Charles et Kinsky, qui devaient, dans l'esprit du commandement, être le 18 avant midi à Lannoy, s'avanceraient l'après-midi sur Watrelos où ils attendraient de nouveaux ordres.

Mais, comme on l'a vu précédemment, si Kinsky et l'archiduc Charles arrivèrent à se réunir le 18 à Antoing, ils n'allèrent pas plus loin et n'occupèrent ni Lan-

(1) Ordre de Sa Majesté l'Empereur pour le 18 mai 1794 (K. K. A.).

Digitized by Google

sentinelles et d
de Lille retard
qu'à midi elle
Lille à Tourn
défavorable d
de l'abandon
l'ordre de re
l'après-midi.
elles n'y rentr

Il semble q
devait être ré
prudence auss
Dans ses Mém
sa colonne n'a
grands efforts
rompu que tard
de Kinsky « se
gèrent sur Ma
l'armée devant

En résumé,
de Douai, une
postes de la di
40,000 hommes
zone de manœu
la Marque, Sail
coing, Watrelos
beck, Lille.

Dans cet imm
Bonnaud avaient
ber de toute leu
et d'York qui sem
grâce au saillant

(1) Mém

Frenoy (1). P
débouchant d
cours d'e
cherchai
elle faisait d
sur le Frenoy.
batterie de Cong
développés et coupés du

dès l'aube, à Roubai
Malbrancq. Pour satisfair
d'York posta sur la route
Grand-Duc de Toscane. P
s'accentuait surtout dan
Frenoy et la brigade
sur sa droite. Elle
régiment Wenzel-Colloredo
d'York voulut alors renforcer par le régim
Grand-Duc de Toscane, mais ce dernier s'était p
alors sans qu'on pût savoir par quel ordre.
Le moment approchait où les troupes de Bonn
au bout et finalement, en même temps, les
quand qu'elles s'acheminaient sur Lannoy.
Vers 8 heures du matin, et la situation
: Au Nord, Otto était tiré de front par M
bordé sur sa gauche par Malbrancq; en
Bouvaux, Bonnaud avait fait sa jonct
vers le Frenoy et coupé les qua
garde, la batterie de Congrève et
Bonnaud attaquait Roubaix, Lannoy,

Digitized by Google

Dès qu'il fut maître de ce village, il poussa ses troupes sur Néchin et Estaimbourg, pour couper la retraite d'Otto tout en couvrant sa gauche par sa cavalerie (1) qui, de Hem et Forest, surveillait Kinsky. Pour répondre à cette tentative, Otto couvrit ses flancs et ses derrières par ses hussards Archiduc-Ferdinand et la cavalerie lourde anglaise, qui ne pouvait être employée ailleurs. La résistance de ces troupes, des grenadiers impériaux de la réserve et de l'infanterie hessoise du corps principal, arrêta les progrès des Républicains et donna le temps de se retirer au colonel Devay, qui commandait l'avant-garde près de Tourcoing et au général Montfraut, qui s'était joint à lui, le 17 au soir, avec quatre bataillons. C'est sans doute à ce moment qu'il faut placer la charge dont parle P. Lacroix : « Mon général (Macdonald) avait envoyé un bataillon de la 24e demi-brigade pour garder la route de Mouvaux et pour communiquer avec le général Malbrancq, qui devait attaquer à notre droite ; mais le chef de bataillon prit une position trop à gauche, ce qui risqua de devenir très funeste, car, l'instant d'après, nous vîmes arriver, par la rue de Mouvaux, des volontaires qui se sauvaient en criant : « Au secours » ! Ils étaient poursuivis par de la cavalerie que nous entendîmes fort distinctement. Dans la minute, il se fit un mouvement de bagarre parmi les hussards (pliés en colonne serrée sur la grande place de Tourcoing). Chacun quitta son rang en désordre. Rien ne put les arrêter. Ils étaient sourds aux cris de leurs officiers. (Mais) plusieurs de ceux-ci, qui se trouvaient vis-à-vis de la rue de Mouvaux, s'y précipitèrent ventre à terre en criant : « A moi hussards ! » Ils furent aussitôt suivis (vers Mouvaux) par une grande partie du régiment et s'aperçurent que quelques ennemis qu'ils poussèrent

(1) Bonnaud à Richard et Choudieu, 29 floréal.

Digitized by Google

noy ni Watrelos ; von dem Bussche demeura inactif derrière l'Espierre.

Par conséquent, les deux colonnes d'Otto et d'York restaient découvertes sur leurs flancs et s'offraient toujours à l'enveloppement. Enfin, loin de s'y soustraire par le mouvement, elles se laissaient devancer dès l'aube par la division Souham.

La victoire de Macdonald et de Bonnaud, 29 floréal (18 mai). — D'après les ordres de Souham, le 29 à 3 heures du matin, Jardon devait surveiller l'Espierre, fixer éventuellement le général von dem Bussche, et couvrir ainsi le flanc gauche de Daendels qui devait attaquer Herseaux. En même temps Thierry et Compère attaqueraient Watrelos ; Macdonald et Malbrancq, Tourcoing ; Bonnaud, Lannoy et Roubaix en débouchant de la Marque.

La colonne Otto allait donc être attaquée par les brigades Compère, Thierry, Macdonald et Malbrancq.

En effet, le 29, dès le point du jour, il fut assailli du côté de Watrelos et Tourcoing. « Tourcoing, dit P. Lacroix, était notre lot (de la brigade Macdonald)..... Nous nous y portâmes le 29 à la toute petite pointe du jour. L'ennemi ne l'occupait pas. Sa ligne passait derrière le village dont il tenait les bouts de rues. Il les défendait par une grêle de boulets, de mitraille et de balles..... Nous entrâmes dans Tourcoing sans difficulté ; mais quand nous voulûmes le dépasser, alors s'engagea un feu des plus nourris et des plus meurtriers. Un seul coup de canon tiré par les ennemis du bout de la rue qui conduit à Roubaix cassa la tête à 13 soldats de la 3e demi-brigade. Cette troupe, comme toutes nos autres, souffrit beaucoup avant que de pouvoir trouver un terrain propice à son déploiement. Elle était suivie du 3e régiment de hussards qu'on avait plié jusqu'à nouvel ordre en colonne serrée sur la grande place. On le tenait là pour

Digitized by Google

l'avoir sous la main. L'ennemi tirait à toute volée sur Tourcoing, et ses boulets sillonnaient partout (1). »

Otto s'opposait donc, par sa position à l'Est de Tourcoing, au débouché de la brigade Macdonald. En résistant ainsi, il se conformait à l'ordre qu'il avait reçu le 18 au point du jour, de se maintenir jusqu'à l'entrée en action de l'archiduc Charles. Conformément à cet ordre, il resta en position jusqu'à 8 heures malgré les attaques furieuses des troupes de Macdonald. Mais, à ce moment, Otto entendit une canonnade vers Lannoy sur ses derrières, et le duc d'York lui fit même annoncer que ses troupes étaient battues et que Lannoy était occupé.

Voici ce qui s'était en effet passé du côté de la 3e colonne.

Le 17 à l'aube, le duc d'York occupait avec « quatre bataillons de la Garde la position retranchée de Mouvaux; la brigade de la ligne était en arrière de Roubaix, observant Croix ; dans Roubaix il n'y avait qu'un demi-bataillon ; deux bataillons de hussards occupaient Lannoy ; deux bataillons autrichiens, formant la réserve du duc d'York, avaient été, contre tout ordre et sur la sollicitation pressante du colonel Devay, portés à la colonne d'Otto..... La batterie de Congrève avait sa gauche à Mouvaux et sa droite protégée par quatre compagnies de la Garde ; les Coldstream furent retirés du corps d'Abercromby pour être joints à ces quatre compagnies... (2) ».

Telle était la situation du duc d'York, lorsque la brigade Malbrancq, qui devait tout d'abord déborder Tourcoing à la droite de Macdonald, fut dirigée par Souham contre Mouvaux. Masquant cette localité de front, elle la

(1) P. Lacroix. Précis des opérations de la brigade Macdonald.
(2) Journal de Harry Calvert, p. 215 et 216.

Digitized by Google

déborda au Nord dans la direction du Frenoy (1). Pendant ce temps les troupes de Bonnaud, débouchant de la Marque par les ponts laissés libres sur ce cours d'eau, c'est-à-dire par Lamponpont et Pont-à-Bruck, cherchaient à cerner Roubaix; une partie d'entre elles faisait donc jonction avec la brigade Malbrancq sur le Frenoy. Les quatre bataillons de la Garde, la batterie de Congrève et son soutien furent ainsi enveloppés et coupés du duc d'York.

Celui-ci avait bien entendu dès l'aube, à Roubaix, le bruit d'une tiraillerie lontaine; puis le colonel Devay lui avait appris que Tourcoing était vivement attaqué et lui demandait d'empêcher son aile gauche d'être tournée par la brigade Malbrancq. Pour satisfaire à cette demande, le duc d'York posta sur la route de Tourcoing le régiment Grand-Duc de Toscane. Peu à peu, le bruit de la fusillade s'accentuait surtout dans la direction de Favreuil—le Frenoy et la brigade Malbrancq gagnait de plus en plus sur sa droite. Elle s'engagea bientôt avec le régiment Wenzel-Colleredo que le duc d'York voulut alors renforcer par le régiment Grand-Duc de Toscane, mais ce dernier s'était porté ailleurs sans qu'on pût savoir par quel ordre.

A ce moment apparurent les troupes de Bonnaud entre Mouvaux et Roubaix; en même temps, le duc apprenait qu'elles s'avançaient sur Lannoy.

Il était environ 8 heures du matin, et la situation était la suivante : Au Nord, Otto était fixé de front par Macdonald et débordé sur sa gauche par Malbrancq; entre Roubaix et Mouvaux, Bonnaud avait fait sa jonction avec Malbrancq vers le Frenoy et coupé les quatre bataillons de la Garde, la batterie de Congrève et son soutien; enfin, Bonnaud attaquait Roubaix et Lannoy.

---

(1) « Une autre partie de ma colonne se porta sur Mouvaux..... » (Malbrancq à Moreau, 2 prairial-21 mai 1794.)

Digitized by Google

Dès qu'il fut maître de ce village, il poussa ses troupes sur Néchin et Estaimbourg, pour couper la retraite d'Otto tout en couvrant sa gauche par sa cavalerie (1) qui, de Hem et Forest, surveillait Kinsky. Pour répondre à cette tentative, Otto couvrit ses flancs et ses derrières par ses hussards Archiduc-Ferdinand et la cavalerie lourde anglaise, qui ne pouvait être employée ailleurs. La résistance de ces troupes, des grenadiers impériaux de la réserve et de l'infanterie hessoise du corps principal, arrêta les progrès des Républicains et donna le temps de se retirer au colonel Devay, qui commandait l'avant-garde près de Tourcoing et au général Montfraut, qui s'était joint à lui, le 17 au soir, avec quatre bataillons. C'est sans doute à ce moment qu'il faut placer la charge dont parle P. Lacroix : « Mon général (Macdonald) avait envoyé un bataillon de la 24e demi-brigade pour garder la route de Mouvaux et pour communiquer avec le général Malbrancq, qui devait attaquer à notre droite ; mais le chef de bataillon prit une position trop à gauche, ce qui risqua de devenir très funeste, car, l'instant d'après, nous vîmes arriver, par la rue de Mouvaux, des volontaires qui se sauvaient en criant : « Au secours » ! Ils étaient poursuivis par de la cavalerie que nous entendîmes fort distinctement. Dans la minute, il se fit un mouvement de bagarre parmi les hussards (pliés en colonne serrée sur la grande place de Tourcoing). Chacun quitta son rang en désordre. Rien ne put les arrêter. Ils étaient sourds aux cris de leurs officiers. (Mais) plusieurs de ceux-ci, qui se trouvaient vis-à-vis de la rue de Mouvaux, s'y précipitèrent ventre à terre en criant : « A moi hussards ! » Ils furent aussitôt suivis (vers Mouvaux) par une grande partie du régiment et n'aperçurent que quelques ennemis qu'ils poussèrent

(1) Bonnaud à Richard et Choudieu, 29 floréal.

Digitized by Google

très loin sur la route de Mouvaux. Ils revinrent ensuite prendre leur ancienne position (sur la place de Tourcoing). Cette première bagarre, occasionnée par une trentaine de hussards autrichiens, nous faisait mal augurer de la journée (1). »

Pendant ce temps, les troupes de Macdonald avaient la plus grande peine à déboucher de Tourcoing; néanmoins on parvint, dit encore Pamphile Lacroix, « à les former dans des jardins dont est entrecoupé le village. Dès lors nos attaques furent si vivement dirigées qu'à midi l'ennemi fut enfoncé et chassé de tous les points qu'il nous défendait. Nous mîmes parmi eux le désordre à son comble (2) ».

Otto était donc obligé de se retirer devant Macdonald et Malbrancq, de Tourcoing sur Watrelos; mais, menacé au Nord de cette localité par le mouvement débordant des brigades Compère et Thierry qui forçait même Watrelos (3) et, plus au Nord encore, par celle de Daendels, Otto ne put tenir Watrelos et rétrograda jusqu'à Leers.

La résistance, opposée par Otto à Macdonald et Malbrancq jusqu'à midi, avait donné quelque répit au duc d'York, qui en avait profité pour ordonner à Abercromby de quitter Mouvaux en se retirant sur Roubaix; à la brigade de ligne d'y attendre Abercromby; enfin à l'infanterie autrichienne de rompre le combat et de se retirer en échiquier, sinon sur Lannoy, du moins sur Leers que tenait Otto. Mais ces prescriptions ne furent pas exécutées et la troupe recula dans le plus grand désordre, sous la pression de la brigade Noël de

(1) Bonnaud à Richard et Choudieu, 29 floréal.

(2) *Ibid.*

(3) « Le général Thierry forçait Watrelos. » (Souham à Pichegru, 30 floréal.)

Digitized by Google

la division Bonnaud, qui cernait la ville avec l'appui d'une charge du 6e hussards (1). Le duc d'York ne pouvant se diriger sur Lannoy, qui était aux mains de Bonnaud, voulut au moins le faire sur Watrelos; mais il apprit, à son grand étonnement, que Watrelos était également abandonné et occupé par les Républicains, qui tirèrent sur lui. Il fut donc forcé de s'échapper à travers champs en sautant avec peine un profond et large fossé. Suivant l'expression de Souham dans son Journal, « le duc d'York ne dut son salut qu'aux jarrets de ses chevaux (2) ».

A Leers, le duc d'York retrouva une partie de la colonne Otto qui, déjà rassemblée, lui permit de rallier ses troupes dispersées et de les renvoyer à l'occupation de la ligne Templeuve—Néchin—Leers.

Pendant ce temps, le général Abercromby cherchait à sauver son artillerie à la Congrève et ses quatre bataillons de la Garde en les ramenant en ordre de Mouvaux sur Roubaix. A Roubaix, il se trouva à la gauche de la brigade Malbrancq, qui crut lui couper la retraite en se dirigeant de Roubaix sur Leers; mais Albercromby, s'apercevant de la manœuvre, se rabattit sur Lannoy. Le général Bonnaud venait d'en chasser les Hessois sans avoir toutefois dépassé le village. Abercromby en profita pour défiler rapidement sous le feu des tirailleurs de Bonnaud, qui débouchaient de Lannoy. Son bataillon de flanc fut bien attaqué par des hussards républicains, mais ceux-ci furent contre-attaqués par des dragons légers. Abercromby put ainsi échapper à une perte qui paraissait certaine; il vint se former à Templeuve, non sans avoir perdu le bon ordre du début et la majeure partie de son artillerie.

---

(1) Bonnaud à Richard et Choudieu, 29 floréal.

(2) « Le duc d'York doit à ses chevaux le bonheur de nous avoir échappé. » (Souham à Pichegru, 30 floréal.)

Digitized by Google

Dans son rapport sur la bataille, Otto prétend avoir dirigé contre Lannoy un retour offensif qui aurait réussi; mais, après le succès, la fatigue considérable de ses troupes qui, depuis huit jours, ne cessaient de se battre de l'aurore à la nuit, et l'abandon par l'Empereur de tout espoir de voir arriver l'archiduc Charles, empêchèrent de pousser plus loin ce succès, et la retraite fut ordonnée à 5 h. 30 du soir. Toutefois, pour ne pas la rendre désastreuse, Otto se borna à renvoyer à Marquain sa cavalerie lourde anglaise qui ne pouvait, dans cette région, lui être d'aucune utilité, et attendit la nuit pour retirer son infanterie.

Il était resté du reste dans l'ignorance absolue de Clerfayt, dont on n'eut des nouvelles qu'à 7 heures du soir, le 18 (1).

Cette déroute coûtait au duc d'York : en tués, 2 officiers, 149 hommes de troupe et 74 chevaux; en blessés, 34 officiers, 662 hommes de troupe et 69 chevaux; en disparus, 17 officiers, 1,019 hommes de troupe et 186 chevaux; sept canons de 12, quatre de 6 lourds, quatorze de 6 régimentaires, cinq de 3 livres, deux obusiers de 5 pouces 1/2, cinquante-sept caissons. Sur les chevaux perdus, il y en avait 165 de la cavalerie et 164 de l'artillerie.

Les pertes de la seule colonne du duc d'York étaient donc de 53 officiers, 1,830 hommes, 329 chevaux, 32 pièces et 57 caissons (2).

---

(1) Archives de Vienne (K. K. A.).

(2) Le 29 floréal, Bonnaud écrivait, de Lannoy, à Liébert : « Le général Noël me prévient qu'il est maître du parc de l'ennemi..... C'est une prise considérable en canons. »

Le même jour Donzelot écrit de Lille au général Desjardins : « On nous amène 3 pièces de canon de l'ennemi, 5 caissons, 30 prisonniers. Ce matin on nous en a amenés 309. »

Souham écrivait le 30 floréal à Pichegru : « On a pris à l'ennemi

Digitized by Google

Quant à la perte totale des Alliés, le 18, elle était, d'après Sichart, de 100 officiers, 4,000 hommes, 60 canons, 2 drapeaux, 2 étendards et 1,500 prisonniers.

En l'absence de Pichegru et de Richard, qui n'arrivèrent que le 30 floréal, Choudieu rendit compte de cette belle victoire au Comité de Salut public : « La lettre de change tirée par les armées d'Italie et des Pyrénées sur celle du Nord, commence à s'acquitter ; la victoire est ici à l'ordre du jour comme sur les autres points de la République..... La division commandée par le général Bonnaud (1) a fait des prodiges de valeur. L'arme des Républicains (la baïonnette) a fait presque tous les frais du combat. L'ennemi est en pleine déroute ; plus de 60 pièces de canon sont en ce moment en route pour la ville de Lille, ainsi qu'environ 2,000 prisonniers..... La brigade du général Noël s'est emparée du parc d'artillerie tout entier..... »

Considérations sur la victoire de Tourcoing. — « Comme toujours, dit l'archiduc Charles dans ses Mémoires, le 18 mai, les dispositions simples triomphèrent des conceptions complexes ; l'idée vraiment pratique, décidée et énergiquement exécutée, de la théorie creuse qui minutieusement calculée sur le papier, est appliquée avec hésitation. De mouvements exécutés trop lentement résultent, dans la situation, des modifications auxquelles ne peuvent correspondre des modifications dans les dispositions. »

---

dans cette affaire 60 pièces de canon de divers calibres, des caissons et bagages, environ 1,500 prisonniers, dont plusieurs officiers supérieurs et 2 drapeaux..... »

(1) Choudieu au Comité de Salut public, le 29 floréal. Choudieu omettait Vandamme, Macdonald et Malbrancq parce qu'il n'avait encore reçu que la lettre de Bonnaud et qu'il n'avait « point encore de nouvelles officielles des divisions des généraux Souham et Moreau..... »

Digitized by Google

On ne saurait mieux résumer les causes de la défaite du côté des Alliés. Si l'idée générale de la manœuvre était simple en elle-même, le mode d'exécution était défectueux. Le point de départ de la principale colonne, celle de l'archiduc Charles, était trop éloigné; l'envergure du mouvement trop grande. A quoi servait de vouloir englober toute la division Bonnaud pour ne pas être menacé de flanc par elle, alors qu'on s'exposait au même inconvénient de la part de la division Drut en débouchant de Pont-à-Marque, et de la garnison de Lille en longeant la rive gauche de la Marque pour marcher sur Roubaix. N'était-il pas beaucoup plus simple de fixer la division Bonnaud par des attaques démonstratives contre les ponts de la Marque et de concentrer tout l'effort sur le seul front Mouscron-Tourcoing-Mouvaux, c'est-à-dire sur trois colonnes très liées entre elles et débouchant à même hauteur.

Dans l'exécution du mouvement, la faute principale incombe à la fois à Clerfayt et à l'archiduc Charles. On ne saurait admettre avec l'empereur François (1) que Clerfayt ait fait tout le possible jusqu'à la fin; si sa manœuvre jusqu'à Linselles est exempte de reproches, pourquoi est-il revenu de là au Blaton au lieu de poursuivre ses avantages? L'archiduc et lui avaient tous deux un objectif à atteindre, Clerfayt le 18 à Tourcoing, l'archiduc le 17 à Pont-à-Marque. Puisque ces objectifs étaient fixés et que le succès dépendait du moment où les généraux devaient s'y trouver, toute considération devait céder le pas à celle-là. Sichart admet que l'archiduc Charles a été atteint, dans la nuit du 16 au 17, d'une maladie chronique qui le laissa pendant plusieurs heures sans connaissance. Si le fait est vrai, pourquoi, comme le dit Sichart, son état-major ne se

(1) L'empereur François à Clerfayt, 20 mai 1794 (K. K. A.).

Digitized by Google

substitua-t-il pas à lui pour faire partir la colonne à temps? Le lendemain, quand l'archiduc Charles marcha de Grand-Ennettières sur Lannoy, il se laissa abuser par de simples démonstrations venant de Douai et de Lille, de même que Clerfayt se laissa tromper par l'intervention de deux bataillons légers de Vandamme. Tous d'ailleurs, sauf Otto et York, péchèrent le 18 par un excès de prudence extraordinaire : Kinsky en attendant l'archiduc ; von dem Bussche en se laissant amuser par Jardon et Daendels. Cet excès de prudence, cette extrême lenteur dans les mouvements eurent pour effet d'offrir tout spécialement aux coups de l'ennemi les colonnes d'Otto et du duc d'York qui seules avaient exécuté les ordres reçus. Sir Harry Calvert, l'aide de camp du duc d'York, reproche amèrement à l'empereur d'Autriche d'avoir forcé le duc d'York à prendre Mouvaux le 17 au soir. « Rien, dit-il, ne peut égaler la folie qui dicta cet ordre, si ce n'est l'aveugle obstination avec laquelle l'Empereur y persista malgré toutes les représentations. » Certes, l'occupation de Mouvaux facilita l'enveloppement et empêcha la Garde de défendre Roubaix et Lannoy; mais, à l'exception de ce surcroît de quatre bataillons dont ces deux villages auraient bénéficié, l'abandon de Mouvaux le 17 n'aurait empêché ni Bonnaud, ni Macdonald, ni Malbrancq, ni Thierry ni Compère de produire, par leur action convergente et leur supériorité numérique écrasante, l'effet de surprise qui amena la déroute des Anglais.

Du côté des Français les causes du succès étaient dans la vigilance de Souham qui suivit pas à pas les mouvements de l'ennemi et déploya le 18 une activité extraordinaire; celle-ci se traduisit par trois séries d'ordres respirant avant tout l'offensive, et indiquant à chacun la nécessité de vaincre. Non contents d'avoir ainsi préparé la victoire, les généraux Souham et Moreau mirent le plus grand soin à surveiller l'exécution de la manœuvre qu'ils

Digitized by Google

avaient combinée. Au plus fort de la bataille, Souham, qui vient de pénétrer dans Tourcoing avec Macdonald, écrit à Moreau qui est à Roncq : « Macdonald avance ses troupes dans Tourcoing..... Malbrancq va attaquer Mouvaux et de là se porter sur Roubaix. Je vais voir Thierry, Compère et Daendels pour les faire agir vivement sur le flanc de l'ennemi. De ton côté, fais promptement avancer Vandamme..... (1). » Aussitôt Moreau met en deux mots Vandamme au courant de la situation et lui signale la nécessité de « se mettre en travers de Linselles », « d'empêcher la jonction des colonnes ennemies » et de ne pas laisser « prendre Malbrancq à dos (2) ». Enfin Souham et Moreau ne cessent de correspondre avec Liébert à Lille : « En adressant à Roncq tes dépêches, lui dit-il, elles y trouveront ou Souham ou moi. Nous y viendrons d'heure en heure (3).

A cette activité de tous les instants, qui se manifestait aussi bien dans la préparation que dans l'exécution, ces jeunes généraux de 30 ans ajoutaient la plus noble conception de leurs devoirs envers la Patrie. Quelle abnégation sublime que celle de Moreau se sacrifiant pour le salut commun ! Quel exemple — d'autant plus frappant qu'il est plus rare — que celui de ces lieutenants privés de leur chef, mais sachant malgré tout prendre en conseil de guerre une résolution des plus énergiques et éminemment appropriée au but à atteindre. Suivant l'expression de l'archiduc Charles, cet exemple « fait l'éloge de l'esprit qui animait alors les généraux de l'armée française ! »

La journée du 30 floréal (19 mai 1794). — On a vu que le soir du 29 (18 mai), Vandamme avait bivouaqué à

(1) Souham à Moreau, Tourcoing, 29 floréal (18 mai).
(2) Moreau à Vandamme, Roncq, 29 floréal.
(3) Moreau à Liébert, Roncq, 29 floréal.

Digitized by Google

droite de la route de Lille ou plus exactement partie sur la hauteur d'Halluin, partie à Roncq, et le reste du côté de la Croix-Blanche, face à Bousbeck et à Linselles occupés par Clerfayt. Ce résultat avait été dû aux décisions concordantes prises par Clerfayt pour se rapprocher de ses ponts, et par Vandamme pour reprendre l'offensive à l'arrivée des bataillons de chasseurs du Mont-Cassel et du Mont-des-Chats. Mais, avant d'obtenir ce résultat, la brigade de Vandamme avait été vigoureusement chargée par le 8e dragons anglais qui y avait semé une panique momentanée.

Pour remédier à cette situation, Souham profita de la déroute d'York, qui était un fait accompli dès 5 h. 30 du soir, et retira de cette partie du champ de bataille les brigades Macdonald, Daendels (1) et Malbrancq; il les dirigea le soir même vers Vandamme, tandis qu'il laissait Bonnaud, Compère et Thierry (2) pour surveiller le duc d'York en gardant la position de Lannoy et de Watrelos. « Il est important, écrivait-il à Macdonald, que tu reviennes ici avec toutes tes troupes et la cavalerie que tu pourras, ne laissant à la poursuite de l'ennemi que ce qui sera nécessaire pour qu'il ne s'aperçoive pas du mouvement..... Envoie toujours des chasseurs à cheval en avant. Nous devons attaquer promptement Clerfayt. » Et il ajoutait : « Malbrancq marche sur Linselles (3). » « De Mouvaux, dit en effet Malbrancq (4), je reçus l'ordre du général Souham de me porter de suite avec toute ma brigade à Linselles que je devais attaquer par la gauche pour favoriser le général Vandamme. J'y arrivai sur les 8 heures du soir. » Quant à Macdonald et

(1) Souham à Pichegru, 30 floréal (19 mai).
(2) *Ibid.*
(3) Souham à Macdonald, 29 floréal (18 mai).
(4) Malbrancq à Moreau, 2 prairial (21 mai).

Digitized by Google

à Daendels, qui étaient à la poursuite du duc d'York vers Leers, ils revenaient promptement, le premier au Blanc-Four et à la Croix-Blanche, le second au mont Halluin (1). Mais « toutes ces troupes avaient beaucoup de chemin à faire pour revenir dans ces positions ; elles ne purent y arriver qu'à la nuit, et trop tard pour attaquer Clerfayt (2) ». Seul Malbrancq put engager le combat ; mais il n'y avait pas une heure qu'il se battait à Linselles, lorsqu'il « reçut ordre de se retirer sur Bondues jusqu'au lendemain matin (3) ».

La situation dans la nuit du 29 au 30 floréal était donc la suivante. En face de Clerfayt, dont le gros occupait le Blaton et les avant-postes Bousbeck et Linselles, se trouvaient Vandamme à Halluin, Roncq et la Croix-Blanche ; Macdonald au Blanc-Four et à la Croix-Blanche ; Daendels au mont Halluin.

L'attaque devait recommencer le 30 floréal dès l'aube sous les ordres de Moreau d'après l'ordre ci-après dont on ne saurait trop remarquer la netteté et la vigueur.

Le général Moreau au général Vandamme.

Tourcoing, 29 floréal (18 mai).

ORDRE.

Le général Vandamme réunira demain à 3 heures du matin toutes ses troupes à Roncq, afin de marcher directement sur Linselles, et, par les moulins des Voirines, sur la droite de ce village ; il retirera ses troupes qui sont à Halluin et en avant, lorsque les troupes du général Daendels descendront du mont Halluin pour marcher sur le Colbra.

Le général Malbrancq fera en même temps l'attaque de Linselles et du Blaton par la gauche.

Le général Macdonald reste en observation au Blanc-Four et à la Croix-Blanche pour servir de réserve.

---

(1) Souham à Pichegru, 30 floréal (19 mai).
(2) *Ibid.*
(3) Malbrancq à Moreau, 2 prairial (21 mai).

Digitized by Google

Si l'ennemi s'était retiré cette nuit, le général Vandamme m'en donnera sur-le-champ avis afin que je fasse mes dispositions pour le poursuivre.

MOREAU.

P.-S. — Mon quartier général sera établi demain au Blanc-Four.

En se rapprochant le 18 au soir de ses ponts, Clerfayt avait aussi l'intention de reprendre l'attaque le 19 mai (30 floréal) dès l'aube. Mais, dans la nuit, il apprit, par le capitaine Palfy, la retraite des deux colonnes d'Otto et du duc d'York et reçut l'ordre de repasser la Lys et de se retirer sur Rousselaere (1). Il commença donc aussitôt à retirer ses troupes de Linselles et de Bousbeck pour les rapprocher de la Lys. Aussi, lorsque le 30 floréal à 3 h. 30 du matin, Vandamme et Malbrancq marchèrent sur Linselles, ils le trouvèrent évacué. Ils entamèrent alors la poursuite de l'ennemi, l'un par les Voirines, l'autre par le Blaton, et vinrent tous deux se placer en face des hauteurs de Wervicke, Vandamme à droite, Malbrancq à gauche et vis-à-vis « des deux moulins qui font face au Blaton (2) ». Lorsqu'ils prirent position, Clerfayt avait déjà passé la Lys, replié ses ponts de bateaux et rendu impraticables les ponts fixes. La cavalerie des Républicains, qui s'y présenta la première, ne put donc passer et fut même canonnée par l'arrière-garde qu'y avait laissée Clerfayt sous les ordres du colonel de Gontreuil. Cette arrière-garde continua encore à se canonner avec Vandamme et Malbrancq jusqu'à ce que Clerfayt eût pris avec son gros une avance suffisante. Elle rompit alors le combat, et tandis que Vandamme perdait une demi-heure (3) à rétablir le pont, Macdonald

(1) K. K. A. de Vienne.
(2) Malbrancq à Moreau, 2 prairial (21 mai 1794).
(3) Récit abrégé....., par Vandamme.

Digitized by Google

et Daendels allaient passer la Lys à Menin (1); enfin Malbrancq restait sur la rive gauche pour surveiller ce fleuve entre Wervicke et Commines (2) (3). En même temps que Malbrancq couvrait ainsi la gauche de Vandamme, Macdonald et Daendels, en débouchant de Menin sur Gheluwe, le mettaient à l'abri de tout retour offensif de l'ennemi dont ils précipitaient la retraite.

Tandis que Vandamme et Malbrancq attaquaient Clerfayt sur les hauteurs de Wervicke, la garnison de Menin attaquait les avant-postes d'Hammerstein à 4 h. 30 du matin le 30 floréal. « Je fis faire, dit Vandamme (4), par 150 hommes et 30 hommes à cheval une sortie de Menin le 30 au matin avec une pièce de canon. » Ils se portèrent sur Gheluwe, afin de donner ainsi des craintes aux défenseurs de Wervicke sur leur ligne de retraite. Ce petit détachement réussit bien en effet à refouler les avant-postes d'Hammerstein au delà de Gheluwe ; mais celui-ci fit aussitôt avancer ses trois régiments de cavalerie, le régiment du Corps et le 10e régiment de dragons légers sur la chaussée ; à droite le major de Linsingen avec le 9e régiment de dragons légers investit Gheluwe ; le 1er bataillon de grenadiers avec deux pièces de 6 suivait en soutien. Les piquets de dragons attaquèrent le détachement de Vandamme avec une grande vio-

---

(1) Souham à Pichegru, 30 floréal (19 mai).

(2) Vandamme à Moreau, 1er prairial (20 mai).

(3) Moreau à Vandamme, 30 floréal (19 mai) : « Tu te rabattras sur-le-champ vers Menin où tu passeras la Lys et tu te mettras à la suite de l'ennemi avec Macdonald et Daendels qui y sont actuellement. Cependant il vaudrait mieux que tu puisses passer par Wervicke..... en prévenant Malbrancq de défendre le passage de la Lys, même d'attaquer Commines..... »

— Souham à Macdonald, Menin, 30 floréal : « Le général de brigade Macdonald viendra sur-le-champ à Menin..... afin de faire une sortie par la porte d'Ypres sur Gheluwe et Wervicke .... »

(4) Vandamme à Moreau, 1er prairial (20 mai).

Digitized by Google

lence (1) (2); ils tombèrent sur lui avant qu'il ait pu se retirer; les trois quarts en furent pris, et le reste se retira sur Menin avec sa pièce de canon (3). Cet échec retarda sans doute la poursuite de Macdonald et de Daendels.

Après ce succès, Hammerstein fut renforcé par le F. Z. M. Clerfayt, de deux bataillons, une division de hussards, un escadron anglais et quatre compagnies de Laudon-vert pour former l'arrière-garde; il prit dans ce but une position à Dadizeele. Pendant ce temps, les autres troupes de Clerfayt se retiraient par Becelaere et Moorseele (4).

Comme à 2 heures du soir (5), les colonnes de Clerfayt étaient hors de cause; comme les brigades Daendels et Vandamme n'atteignaient que les arrière-gardes d'Hammerstein à Dadizeele (6), celui-ci se retira sur Rousselaere tandis que Clerfayt arrivait à Iseghem; ainsi toutes les forces alliées de la West-Flandre prenaient une position provisoire derrière la Mandel (7).

Quant aux brigades Vandamme, Macdonald et Daendels, elles cessèrent bientôt la poursuite dans cette direction et vinrent occuper les positions indiquées plus loin.

Emplacements du 19 mai (30 floréal). — a) Troupes alliées. — On vient de voir que le corps de Clerfayt

---

(1) Sichart.

(2) Vandamme à Moreau, 1er prairial (20 mai).

(3) *Ibid.*

(4) D'Arnaudin.

(5) Sichart.

(6) Souham à Moreau, 30 floréal : « L'ennemi étant déjà trop éloigné, je n'ai pas pu le poursuivre..... »

Souham à Pichegru, 30 floréal : « On ne joignit près Dadizeele qu'une petite arrière-garde que l'on poursuivit jusque près de Rousselaere..... »

(7) D'Arnaudin.

Digitized by Google

s'était retiré sur Iseghem et celui d'Hammerstein sur Rousselaere, derrière la Mandel.

Les troupes de Cobourg, qui s'étaient repliées le 18 au soir sur le camp en avant de Tournay, employèrent la journée du 19 à rectifier leur répartition dans ce camp.

Un ordre de Cobourg, daté du 19, semble en effet régler cette répartition pour le jour même.

Les troupes du camp se divisaient en aile droite sous le commandement de l'archiduc Charles et aile gauche sous celui du duc d'York.

L'aile droite était sur deux lignes, couvertes dans la direction la plus dangereuse par une avant-garde et sur le flanc droit par une nombreuse cavalerie et par une flanc-garde : la 1re ligne comprenait dix bataillons (1); la 2e, huit bataillons et quatre escadrons (2); l'avant-garde forte de trois bataillons, dix escadrons et six compagnies légères de Slavons, campait sur les hauteurs de Marquain; la cavalerie de l'aile droite comptait vingt-quatre escadrons (3); enfin le corps de flanc-garde stationné à Ramegnies était composé de quatre bataillons, deux escadrons et huit compagnies d'infanterie légère (4). Il était destiné à soutenir le corps de von dem Bussche sur l'Espierre; et pour protéger l'aile droite de l'armée de Cobourg, il se tenait en constante liaison avec le général von dem Bussche.

L'aile gauche comptait seize bataillons et douze esca-

---

(1) F. M. L. Bruglach. — G. M. Keim : 2 bataillons Giulay; 2 Kaiser; 2 Jordis. — G. M. Finke : 2 bataillons Joseph-Colloredo ; 2 Grand-Duc de Toscane.

(2) Hollandais.

(3) F. M. L. Schmerzing. — G. M. Prince de Lorraine : 6 escadrons Archiduc Albert; 6 Zeschwitz ; 4 Karaczay; 4 Blankenstein; 4 hussards de Léopold.

(4) G. M. Kovachevisch : 2 bataillons Michel Wallis; 2 Carl Schröder ; 2 escadrons de uhlans.

Digitized by Google

drons (1) devant lesquels se trouvait une avant-garde sur les hauteurs de Lamain. Sa cavalerie se composait de trente-cinq escadrons (2) dont dix à l'avant-garde de Lamain. Enfin à Bachy, se trouvait une flanc-garde de quatre bataillons et huit escadrons, destinée à soutenir le poste d'Orchie, à occuper par une compagnie et un canon le château d'Ercus et à assurer en même temps la communication entre Orchie et Tournay.

Les avant-postes de la flanc-garde de Ramegnies se reliaient à ceux du général von dem Bussche à la cense Lannetières et s'étendaient à gauche jusqu'à Templeuve exclusivement; là commençaient ceux de l'avant-garde de Marquain qui allaient à gauche jusqu'à Baisieu inclusivement; ils se soudaient là à ceux de l'avant-garde de Lamain qui s'étendaient jusqu'à Wannain inclusivement, et à partir de ce point à ceux du corps de Bachy.

Emplacements du 19 mai (30 floréal). — b) *Troupes françaises.* — Le soir du 30 floréal, Vandamme « bivouaqua sous les murs de Menin, la droite au faubourg de Bruges et la gauche au faubourg d'Ypres, faisant face à cette dernière ville (3) ».

Quant à la brigade Macdonald, qui avait marché aussi par Menin sur Gheluwe, elle ne trouva aucun autre vestige de Clerfayt qu'un hussard de Blankenstein qui fut pris dans une ferme, et revint occuper le soir son ancien bivouac au-dessus de la porte de Courtrai (4).

---

(1) F. M. L. Otto. — G. M. Petrasch : 3 bataillons de grenadiers. — G. M Montfrault : 3 bataillons Kaunitz; 2 W. Colloredo; 3 d'infanterie anglaise; 5 bataillons et 12 escadrons hessois.

(2) Cavalerie de l'aile gauche : 10 escadrons de hussards Archiduc-Ferdinand; 25 anglais.

(3) Récit abrégé....., par Vandamme.

(4) Précis de la brigade Macdonald, par P. Lacroix.

Digitized by Google

Le soir du 30 floréal, la position de l'armée française était donc la suivante, de la gauche à la droite :

Desenfans, dans la même position que le 29 floréal.

Malbrancq, entre Commines et Wervicke.

Vandamme, à Menin, la droite au faubourg de Bruges, la gauche à celui d'Ypres.

Daendels, à Moorseele (1).

Macdonald, à Menin, au-dessus du faubourg de Courtrai et à Wevelghem (2).

Jardon, à Ælbeke.

Bonnaud, en position derrière Lannoy.

Compère, à Watrelos.

Thierry, à Mouscron.

Emplacements du 20 mai (1er prairial). — a) *Troupes alliées.* — Le 20 mai, les forces stationnées autour de Tournay, gardèrent la même position que le 19 ; il en fut de même d'Hammerstein ; mais Clerfayt, ayant appris que Souham rapprochait beaucoup de troupes le 19 et le 20 de Courtrai, crut devoir se rapprocher de la Lys en venant camper entre Thielt et Pitthem. Aussi conduisit-il son corps d'Iseghem à Thielt en deux colonnes.

La 1re colonne, sous les ordres du F. M. L. comte Sztarray, comprenant une avant-garde de trois bataillons et d'un escadron (3), un gros de dix bataillon (4) et une arrière-garde de 10 escadrons (5), marcha directement d'Iseghem à Thielt.

---

(1) Souham à Moreau, 30 floréal. « ..... J'ai fait prendre à Daendels position à Moorseele et à Macdonald à Wevelghem..... »

(2) *Ibid.*

(3) Général-major de Borös : 1 bataillon Wenkheim, 1 escadron Blankenstein, 2 de dragons impériaux.

(4) Général-major G. Sporck : 1 bataillon Wenkheim, 2 Clerfayt, 2 Sztarray, 2 Wurtemberg, 1 Schröder, 2 grenadiers hanovriens.

(5) Général-major baron Ott : 3 escadrons dragons impériaux, 5 Latour, 2 Blankenstein.

Digitized by Google

La réserve d'artillerie et les ponts légers tournèrent à Emelghem et vinrent prendre la chaussée d'Ingelmunster puis celle de Thielt. Derrière ce groupe suivaient les bagages.

La 2e colonne, formée par la brigade Düring prenait aussi ce dernier itinéraire. Elle était suivie à une heure de distance d'un détachement de trois bataillons, deux escadrons (1) et quelques troupes légères qui en formaient l'arrière-garde.

« Quant aux Anglais et Hanovriens, écrivait Clerfayt le 20 à Cobourg (2), ils viendront stationner vers Thourout et Lichtervelde. »

Emplacements du 20 mai (1er prairial). — b) *Troupes françaises.* — Les positions du 19 mai n'étaient pas encore définitives et donnèrent lieu aux ordres ci-après destinés à faire rentrer nos troupes dans les emplacements qu'elles occupaient avant la lutte.

Division Moreau. — La brigade Desenfans reçut le 1er prairial à 9 heures du matin « l'ordre d'aller reprendre sa position à Wytschaete (3) ». Vandamme vint le matin du même jour « reprendre son ancienne position en avant du faubourg de Bruges à Courtraï, depuis la Lys jusqu'à Waetermeulen (4) ».

---

(1) Général-major Kollowrath : 2 bataillons Archiduc-Charles, 1 Callenberg, 1 escadron de dragons impériaux, 1 Blankenstein.

(2) Clerfayt à Cobourg. Camp d'Iseghem, le 20 mai 1794. « Je suis resté aujourd'hui ici pour attendre des ordres; mais comme j'apprends par mon service de renseignements que l'ennemi a fait marcher plusieurs troupes par Courtrai, je pense être dans le vrai, pour raccourcir la communication, en me rapprochant de la Lys et en faisant camper le corps entre Pitthem et Thielt. Les Anglais et Hanovriens viendront stationner vers Thourout et Lichtervelde. »

(3) Desenfans à Moreau, 1er prairial (20 mai).

(4) Vandamme à Moreau, 1er prairial (20 mai).

Digitized by Google

Le général Souham au général Daendels.

Courtrai, 30 floréal (19 mai).

Le général Daendels se préparera demain à la pointe du jour à partir, pour rentrer dans la position qu'il occupait au Pottelberg et à Belleghem. Il se mettra en marche aussitôt que les généraux Vandamme et Malbrancq seront arrivés à Heule et Gulleghem et passera sur les ponts établis sur la Lys entre Courtrai et Bisseghem.

Avant son départ il enverra des découvertes du côté de Rousselaere, pour avoir des nouvelles de l'ennemi.

Le général Souham au général Macdonald.

Courtrai, 30 floréal (19 mai).

Le général Macdonald fera partir demain, à 3 heures du matin, toutes ses troupes pour la position qu'elles occupaient à Oudesmesse et Sainte-Anne.

Les troupes qui sont à Wevelghem passeront par la route de Courtrai et Bisseghem, jusqu'au pont établi entre Courtrai et Bisseghem. Toutes les autres troupes passeront par Menin, Halluin, le Dronquart et Marcq.

SOUHAM.

Fais passer la lettre ci-jointe au commandant du parc à Halluin par une ordonnance sûre.

Le général Souham au général Jardon.

Menin, 30 floréal (19 mai).

Le général de brigade Jardon partira sur-le-champ avec toutes ses troupes, pour reprendre poste à Ælbeke.

Il prendra sa route par Tombrouck et enverra plus avant du côté de Dottignies pour côtoyer les postes ennemis et reconnaître leur position.

Il enverra des postes en avant et fera de fréquentes patrouilles jusqu'à Mouscron, Tombrouck, Rolleghem et Belleghem, afin de correspondre par la droite avec le général Thierry et par la gauche avec ceux du chef de brigade Dewinter qui sont en arrière de Belleghem.

Le général Jardon me fera rapport à Menin de tout ce qu'il aura appris sur l'ennemi.

Je lui enverrai ce soir de nouveaux ordres pour demain matin.

Digitized by Google

Le général Souham au général Bonnaud.

Menin, 30 floréal (19 mai).

J'ai reçu différentes lettres de toi; par une dernière, datée de Lannoy, tu ne crois pas devoir quitter Lannoy sans ordres ultérieurs. Il paraît que tu as mal compris ma lettre. Je te disais de garder avec toutes les troupes que tu as employées à l'attaque, la position derrière Lannoy, la droite vers Hem, et la gauche s'étendant du côté de Watrelos et occupant Hem et Lannoy. Les généraux Compère et Thierry ont gardé la position à droite et à gauche de Watrelos qu'ils occupent. Ils doivent correspondre avec toi. Je t'ai écrit ainsi qu'à eux d'inquiéter l'ennemi du côté de Templeuve, Néchin, etc., afin de l'occuper et de lui faire croire qu'on va continuer la marche sur Tournay, lui faire réunir les troupes qu'il a à Pont-à-Marque et de l'empêcher de se porter sur Courtrai.

Tu ne dois laisser pendant ce temps que les forces nécessaires pour tenir le camp de Flers, parce que les partis que l'ennemi a faits à Pont-à-Marque ne sont qu'une fausse attaque pour nous inquiéter de ce côté et nous forcer à revenir de Courtrai. En nous réunissant en masse sur tous les corps, nous les battrons l'un après l'autre et il sera bientôt obligé à se retirer de là.

Tu ne peux que rester en observation jusqu'à ce que j'aie complètement chassé l'armée de Clerfayt dont une partie avait passé la Lys à Wervicke et Commines et occupe Linselles avec l'intention de se réunir à l'autre corps de troupes qui était venu jusqu'à Mouscron. La victoire que nous avons remportée hier a fait échouer ce projet, mais nous devons tâcher de le battre dans la retraite qu'il commence à faire. On l'a déjà forcé dans Linselles et on l'attaque au moulin de Wervicke. Je fais passer 16,000 hommes par Menin, pour l'attaquer du côté de Gheluwe.

Ce soir, je prendrai de nouvelles mesures dont je t'adresserai le résultat pour ce qui te concerne. Écris-moi si l'ennemi tient encore à Pont-à-Marque parce que demain nous l'en chasserons, ou le forcerons par d'autres mouvements à en partir.

Inquiète toujours fortement l'ennemi par des patrouilles et fortes découvertes très fréquentes. Je n'ai aucun général de brigade à t'envoyer, j'en manque aussi; adresse-toi au général Liébert.

Le général Souham au général Thierry.

Menin, 30 floréal (19 mai).

Le général Thierry est prévenu que je donne ordre au général Jardon de partir avec ses troupes pour se rapprocher de Courtrai et couvrir

Digitized by Google

davantage la route qui y conduit. Dans le même but, il se rapprocherait de Mouscron qu'il doit occuper, et placera ses troupes sur les hauteurs du haut Judas. Le général Compère gardera sa position à Watrelos et correspondra avec les troupes du général Bonnaud, à Lannoy.

Vous continuerez tous les deux à inquiéter l'ennemi par des patrouilles et fortes découvertes très fréquentes afin de le retenir dans sa position si, malgré sa perte d'hier, il se trouvait en état de marcher et de l'empêcher de se porter sur Courtrai.

Ce soir, j'adresserai au général Thierry de nouveaux ordres pour sa brigade et le général Compère.

L'ennemi a été forcé de se retirer à Linselles. On l'attaque dans ce moment au moulin de Wervicke. Je fais passer par Menin la brigade de Macdonald et Daendels pour attaquer Clerfayt à Gheluwe ou dans sa retraite. J'espère le battre encore aujourd'hui. Fais passer par une ordonnance sûre la lettre ci-jointe au général Jardon.

Le général Souham au Commandant du génie.

Courtrai, 2 prairial (21 mai).

Le Commandant du génie voudra bien s'occuper, le plus promptement possible, de faire abattre toutes les maisons de la place de Courtrai qui pourront être nuisibles à la défense de cette place, en commençant par celles du faubourg de Bruges, Gand et Courtrai.

(*A suivre.*) B.

Digitized by Google

LA CAVALERIE

PENDANT LA CAMPAGNE DE 1796-97

EN ITALIE

Une fois le Piémont hors de cause, Bonaparte (1) avait à entamer de nouvelles opérations contre les troupes de Beaulieu, s'élevant à 22,000 hommes, dont une très forte proportion de cavalerie, qui, après avoir passé le Pô à Valenza, s'étaient retirées dans l'angle de ce fleuve et de la Sésia.

L'armée française, renforcée et réorganisée, comprenait 4 divisions d'infanterie, La Harpe, Augereau, Masséna, Sérurier, avec une avant-garde de grenadiers et carabiniers sous le général Dallemagne, et 2 divisions de cavalerie : Kilmaine 1,350 hommes, Beaumont 2,170. Au total un peu moins de 40,000 hommes.

Le plan général consistait à filer par la rive gauche du Pô et le défilé de Stradella pour forcer le passage à Plaisance, menaçant ainsi la ligne de retraite des Autrichiens.

Le 3 mai, la situation était la suivante :

La division Augereau, avec la cavalerie de Beaumont

(1) Dont le quartier général était à Acqui.

Digitized by Google

(10e chasseurs (1), 5e, 20e, et 25e dragons), a son avant-garde à Castelnuovo di Scrivia.

A sa gauche la division Masséna, avec laquelle marchent les 24e chasseurs (2) et 8e dragons, est à Sale ; toutes deux observent le Pô.

En arrière, la division La Harpe avec les 1er hussards, 13e hussards, 15e dragons et deux escadrons du 20e, est à Tortone.

La division Sérurier, avec le 22e chasseurs, est cantonnée à Alba sur le Tanaro.

Des partis de cavalerie ont enlevé les bateaux et contribué par leurs démonstrations à entretenir Beaulieu dans l'idée que le passage sera tenté au Nord de la ligne Alexandrie—Tortone.

Le 4, tandis que la division La Harpe restait à Tortone, Sérurier se porta sur Asti. Masséna rejoignit son avant-garde à Sale en multipliant les démonstrations (3). Augereau faisait de même à Castelnuovo, tandis que Beaumont, avec six régiments de cavalerie, se portait vers l'Est à Casei Gerola (4). Il lançait sur Voghera (5) deux escadrons du 10e chasseurs dirigés par l'adjudant général Vial, qui poussait une pointe de 20 chasseurs jusqu'à Montebello (6), évacué par l'ennemi. De sa personne, Kilmaine, avec 500 chevaux, devait marcher sur Rivalta di Scrivia avec deux pièces de canon et y retrouver le général en chef (7).

Le 5 mai, l'avant-garde, formée des trois bataillons de

---

(1) 10e chasseurs à Tortone. (Historique du corps.)

(2) 24e chasseurs à Casale. (Historique.)

(3) Au moyen de son régiment de dragons. Lettre de Masséna, du 1er mai. (Archives du prince d'Essling. Fonds Masséna.)

(4) 5 kilomètres Nord-Est de Castelnuovo.

(5) 6 kilomètres Est de Casei Gerola.

(6) 8 kilomètres de Voghera.

(7) Correspondance de Napoléon, n° 302.

Digitized by Google

grenadiers et des deux de carabiniers du général Dallemagne, avec le 1er hussards, le 7e *bis* de hussards, le 10e chasseurs, le 20e dragons (1), au total 1,570 cavaliers, entrait de bonne heure à Casteggio (2). Le reste des troupes à cheval allait à Voghera (3).

La division La Harpe alla de Tortone à Voghera : la division Augereau, longeant la rive droite du Pô, vint à Branduzzo et Pizzale, à 5 kilomètres Nord-Ouest de Casteggio. Masséna simula des préparatifs de passage devant Sale, Sérurier gagna Alexandrie. Un escadron de cavalerie dut, dans la soirée (4), pousser sur Stradella (5) et y commander 15,000 rations pour la division La Harpe.

Le 6 mai l'avant-garde, partant à 6 heures du matin de Casteggio, marcha sur Castel San Giovanni; la cavalerie du général Kilmaine la suivit de Voghera sur Stradella, avec la division La Harpe. Augereau se porta de Pizzale jusqu'à un point situé en face de l'embouchure du Tessin dans le Pô (6) et à Broni. Sérurier resta entre Alexandrie et Valenza, Masséna à Sale.

Dans la nuit du 6 au 7, l'adjudant général Guasco, avec 50 cavaliers du piquet du général en chef et un détachement d'infanterie, dut se porter le long du Pô en

---

(1) 70 cavaliers seulement.

(2) 10 kilomètres Est de Voghera.

(3) Correspondance de Napoléon, n° 319.

(4) Ordre n° 368, au général Dallemagne.

(5) 15 kilomètres Nord-Est de Casteggio.

(6) Ce point est dénommé Castellazo dans l'ordre n° 370 et n'existe pas sur la carte de l'état-major italien. Il figure sur celle de Bacler d'Albe. Feuille n° 12.

Ordre du jour du 7 mai. Correspondance générale. Emplacement du 6 mai : La Harpe, Stradella ; Augereau, Castellazo ; Masséna, Sale, avant-garde à Gerola ; Sérurier, Alexandrie. Corps d'élite : 6 bataillons de grenadiers et 1,600 chevaux, Castel San Giovanni. Troupes à cheval : 8 régiments à Stradella, 2 à Sale, 1 à Alexandrie.

Digitized by Google

remontant la rive droite pour prendre le contact avec l'avant-garde Masséna et prévenir de tout mouvement que ferait l'ennemi sur les derrières des premières troupes engagées vers Plaisance (1).

De sa personne, Bonaparte se rend à Broni puis à Castel San Giovanni avec l'avant-garde. De là, à 11 heures du soir, il lance sur Plaisance (2) l'adjudant général Lanusse, avec le commandant Andréossy et 100 cavaliers du 10e chasseurs (3), précédés de l'adjudant général Frontin, pour s'emparer des bateaux, préparer des vivres et s'assurer de la personne du gouverneur (4).

Ce détachement trouva près de Plaisance six bateaux portant une ambulance qu'escortaient quelques fantassins. Embarquant une partie de ses cavaliers sur des barques qui se trouvèrent là, le capitaine Quillet enleva à l'abordage le convoi ennemi.

Les ordres donnés pour le 7 mai prescrivirent à l'avant-garde de Dallemagne de partir à 4 heures du matin pour le faubourg de Plaisance appelé Borgo San Antonio. Il devait être suivi à une heure d'intervalle de toute la cavalerie venant de Stradella. La Harpe, partant du même point à la même heure, devait obliquer au Nord sur Calendasco et s'y masser en préparant le passage. Augereau devait suivre sur Castel San Giovanni, Masséna sur Voghera (5).

Arrivée à 9 heures du matin devant Plaisance, l'avant-garde force le passage défendu par 150 cavaliers autrichiens. La division La Harpe, puis la cavalerie, devaient

---

(1) Ordre n° 379.

(2) A 20 kilomètres de Castel San Giovanni.

(3) 1er escadron. Capitaine Quillet.

(4) Ordre n° 383. Historique du 10e chasseurs.

(5) Correspondance de Napoléon, n° 343. La cavalerie formait l'avant-garde. Ordre du 7 mai. (Fonds Masséna.)

Digitized by Google

passer à Calendasco (1). Enfin Augereau, appelé de Castel San Giovanni, découvre un passage à Veratto, à 7 kilomètres en aval de celui de Calendasco et parvient à franchir le fleuve avant la nuit. Masséna et Sérurier sont appelés à marche forcée sur Plaisance, mais il leur faut encore deux journées avant d'y arriver (2).

Le rôle de la cavalerie dans cette audacieuse marche de flanc est digne de remarque. Si Bonaparte veut avoir le gros de ses troupes à cheval près de son avant-garde pour s'en servir dès que le passage sera assuré vers Plaisance, il se garde bien de le lancer d'avance sur la ligne de marche, afin de ne pas donner l'éveil à l'ennemi. La mission de saisir les bateaux ne sera confiée qu'à un faible détachement, au moment où l'armée sera prête à utiliser les moyens de franchir le fleuve. Au contraire les trois régiments des divisions Masséna et Sérurier ont fait un actif service de patrouilles le long du Pô, à la fois pour couvrir les derrières de l'armée et pour maintenir Beaulieu dans l'incertitude.

Celle-ci ne se prolonge cependant pas aussi longtemps que Bonaparte pouvait l'espérer. Dès le 4 Beaulieu a lancé Lipthay avec 6 bataillons et 7 escadrons qui descendent la rive gauche du Pô vers Somaglia, puis, le 6, il lui a envoyé Schurbitz avec 3 bataillons et 2 escadrons, tandis que lui-même, laissant 2 bataillons et 2 escadrons sur la Sesia, 4 bataillons et 2 escadrons devant Milan, enfin Sebottendorf, avec 6 bataillons et

(1) Correspondance de Napoléon, n° 354. Beaumont devait prendre le commandement des troupes au fur et à mesure qu'elles auraient gagné la rive gauche du Pô. Kilmaine restait à surveiller le passage.

(2) « Vous savez, écrivait Masséna à Berthier (Correspondance générale, 8 mai), que, de Voghera à Plaisance, il y a 35 milles ; plusieurs volontaires sont pieds nus. »

Digitized by Google

6 escadrons à Pavie, se porte avec 7 bataillons et 12 escadrons vers Belgiojoso, à la suite de Lipthay.

Dans la soirée du 7 mai, Lipthay a atteint Guardamiglio à moins de 4 kilomètres du point où la division La Harpe et la cavalerie franchissent le Pô. Au lieu d'attaquer à fond avec les 4,000 fantassins et les 1,000 cavaliers dont il dispose (1), il se borne à se retrancher dans Guardamiglio et dans le village de Fombio à 3 kilomètres en arrière. Beaulieu ne fut prévenu du passage que le 8 au matin à Belgiojoso et se trouvait alors beaucoup trop loin pour s'y opposer. Il se mit pourtant en marche et arriva le soir à Casalpusterlengo, puis à Codogno (2) où nous le retrouverons.

L'avant-garde de Dallemagne enleva dans la matinée du 8 mai le village de Guardamiglio faiblement occupé et poussa sur Fombio. Avec l'aide d'une colonne dirigée par Lanusse sur San Fiorano, elle put forcer Lipthay à se retirer.

Les 50 hussards du 7e *bis* qui marchaient avec elle chargèrent l'ennemi en retraite sur Codogno, traversèrent le village et se trouvèrent en présence de 200 uhlans et hussards (3) qui se retiraient par la route de Maleo. Agacés par les coups de carabine dont les harcelaient une douzaine de tirailleurs envoyés par l'adjudant général Lanusse, ces cavaliers firent demi-tour et se portèrent au-devant des hussards français, qui, les chargeant sur la route, les bousculèrent, les mirent en fuite et les poursuivirent jusqu'à la forteresse de Pizzighettone.

---

(1) *Œsterreichische Militärische Zeitschrift*, année 1825. 8 bataillons, 8 escadrons.

(2) 3 kilomètres de Belgiojoso.

(3) D'après l'ouvrage : *Die Reiter Regimenter der K. K. Œsterreichischen Armee.* Vienne, 1862, 2e vol., p. 8, il y avait là 2 escadrons de uhlans et 2 de hussards, qui protégèrent la retraite et dont 6 pelotons furent ensuite envoyés sur Pizzighettone.

Digitized by Google

Le lieutenant Desvernois, qui commandait nos hussards, se replia sur Maleo où il fut rallié par le général Beaumont qui amenait un escadron et qui « avait recueilli sur la route 34 chevaux, 22 prisonniers, et compté 16 cadavres de uhlans et hussards hongrois (1) ». Plus de 200 fantassins, qui s'étaient vus dépassés dans le mouvement rapide des quelques cavaliers français, avaient déposé les armes. Le reste des troupes de Lipthay s'était replié au delà de Pizzighettone (2) que Bonaparte vint reconnaître en personne, dans la soirée, avec l'escadron Quillet du 10e chasseurs. L'avant-garde cantonna à Maleo, la division La Harpe à Codogno. Masséna activa son passage pendant la nuit. Craignant que l'infanterie ne pût arriver le soir près du pont, il se préparait à effectuer le passage avec les deux régiments de cavalerie (3).

A part ces deux épisodes, la cavalerie était restée inactive, n'ayant sans doute pas terminé le passage du Pô. Aucune reconnaissance n'avait été faite vers l'Ouest, de sorte que Beaulieu put arriver, sans être signalé, à Casalpusterlengo et qu'à 10 heures du soir Schurbitz (1,000 fantassins et 580 uhlans), formant son avant-garde, put entrer à l'improviste dans Codogno et y surprendre la division La Harpe (4). Celle-ci, mise en plein désordre, perdit son général tué, 6 canons et de nombreux prisonniers. Schurbitz se retira sur Casalpusterlengo, tandis que Beaulieu se repliait sur Lodi, où il laissait Schurbitz avec quatre bataillons et quatre escadrons, puis sur Crema (5).

---

(1) Le général baron Desvernois et le 7e *bis* de hussards (*Carnet de la Sabretache*, février 1895).

(2) Lipthay avait perdu 10 officiers, 558 hommes, 79 chevaux ; trois de ses bataillons avaient été coupés et forcés de se retirer sur Lodi.

(3) Lettre du 9 mai. (Fonds Masséna.)

(4) Six escadrons de uhlans se distinguèrent dans cette surprise. (*Die Reiter Regimenter der K. K. øst. Armee, loc. cit.*).

(5) Dans une lettre adressée, le 9, à Carnot, Bonaparte demandait

Digitized by Google

La journée du 9 avait été employée par les Français à concentrer sur la rive gauche du Pô, entre le Lambro et l'Adda, la division Ménard (remplaçant La Harpe) à Maleo, l'avant-garde de Dallemagne avec 1,500 chevaux et 12 pièces légères à Zorlesco sur la route de Lodi, la division Masséna et la cavalerie de Kilmaine (1) à Casalpusterlengo, la division Augereau, qui avait achevé son passage à Veratto, à Borghetto-Lodigiano à 3 kilomètres du Lambro. Sérurier était encore à Castel San Giovani (2). On ne trouve aucune trace de reconnaissances exécutées ce jour-là. Cependant Augereau devait faire patrouiller son régiment de cavalerie « sur la route, le long du Lambro jusqu'au Pô, et sur la route de Lodi (3) ».

Arrivé de sa personne le 10 mai, à 3 heures du matin, à Casalpusterlengo, Bonaparte apprit que l'ennemi était en pleine retraite. Il prescrivit au général Masséna de

---

4,000 cavaliers démontés et ajoutait : « Je ne vous cache pas que, depuis la mort de Stengel, je n'ai plus un officier supérieur de cavalerie qui se batte..... » (Correspondance de Napoléon, n° 366). — Il demandait « deux ou trois adjudants généraux sortant de la cavalerie, qui aient du feu et une ferme résolution de ne jamais faire de savantes retraites ».

(1) Qui reprenait les deux régiments à cheval de la division Masséna, ne laissant qu'un régiment à Augereau. (Correspondance de Napoléon, n° 372.)

(2) Emplacements, le 21 au matin (Registre d'ordres de Berthier.)

Quartier général : Casalpusterlengo.

Avant-garde : Zorlesco ; 1er et 7e *bis* hussards, 20e dragons à Maleo.

1re division : Maleo.

2e division : Borghetto.

3e division : Casalpusterlengo, à l'exception de 2,000 hommes demeurés sur les bords du Pô. (Il restait donc à Casalpusterlengo les 24e et 25e chasseurs, 5e et 8e dragons.)

4e division : Castel San Giovanni.

Troupes à cheval : à Casalpusterlengo, excepté un régiment à Maleo et à Borghetto.

15e régiment de dragons au quartier général.

22e chasseurs à Castel San Giovanni.

(3) Ordres nos 418, 419, 420, 421.

Digitized by Google

pousser des reconnaissances jusqu'à 3 ou 4 milles de Lodi (1), au général Kilmaine, avec 500 chevaux (2), de se porter au Nord-Ouest sur San Colombano et San Angelo-Lodigiano (3) pour recouper la route de Lodi à Pavie; à Augereau, de pousser des reconnaissances sur la route de Lodi et de suivre l'ennemi, « sans se compromettre ». Ménard restait à Maleo, face à Pizzighettone. Sérurier était appelé sur Plaisance (4). Puis Bonaparte rejoignit l'avant-garde à Zorlesco et se mit en marche vers Lodi.

Cependant le détachement Sebottendorf (5), qui avait marché de Pavie par San Angelo sur Lodi, avait atteint ce point sans être signalé, et l'avant-garde française se heurta vers 1 h. 30 à un détachement autrichien : 1 bataillon et 2 escadrons de uhlans, qui barraient la chaussée au Sud de Lodi (6). La cavalerie rejoignit tandis que les divisions Masséna et Augereau convergeaient sur Lodi. Après un engagement dont les péripéties sont peu certaines, mais dans lequel la cavalerie conduite par l'aide de camp Marmont paraît avoir exécuté une charge sur la chaussée, l'ennemi se retira en toute hâte, et l'avant-garde prit possession de la ville (7).

---

(1) Distant de Casalpusterlengo de 18 kilomètres.

(2) Dont le 24e chasseurs. (Historique du corps.)

(3) Même distance.

(4) Ordres nos 428 et 429.

(5) 12 bataillons, 16 escadrons dont 8 napolitains, soit : 7,227 fantassins, 2,400 cavaliers. (*Œsterreichische Militärische Zeitschrift.*)

(6) En un point qui n'est pas déterminé. Mais d'après le terrain, et les dires de Marmont (Mémoires) fixant un emplacement à « 2 milles de Lodi », il est probable que le combat se livra sur la ligne San Martino—Caviaga, derrière le canal Muzza.

(7) Marmont dit avoir été mis à la tête du 7e *bis* hussards et avoir chargé sur la route jusqu'aux murs de Lodi. L'Historique du 7e *bis* hussards mentionne le fait, mais en le plaçant au 9 mai et l'attribue à une avant-garde de 25 cavaliers. Il y a peut-être confusion avec l'affaire de

Digitized by Google

A ce moment tout le corps de Sebottendorf était passé sans encombre sur la rive gauche de l'Adda. Seule, son arrière-garde paraît avoir été inquiétée vers 9 h. 30 du matin, entre San Angelo et Lodi, par un parti de cavalerie française, sans doute du détachement Kilmaine. Les 2 bataillons du colonel Vukassovich n'en avaient pas moins poursuivi leur marche et passé la rivière avant l'arrivée des Français.

Le général Sebottendorf occupait en arrière du pont le faubourg de Revellino, situé sur la rive gauche de l'Adda, avec 4 bataillons soutenus par 5 autres et 6 escadrons. 8 escadrons étaient en arrière, à Fontana, 3 bataillons et 2 escadrons étaient à gauche, à Corte-Palasio.

Pendant qu'Augereau, encore à 15 kilomètres en arrière, et Masséna, encore plus loin, accouraient au canon, Beaumont, avec la cavalerie (1), se portait vers le Nord de Lodi à la recherche d'un gué. Le sous-lieutenant Desvernois du 7e *bis* hussards en reconnut un, très mauvais d'ailleurs, vers Montanaso (2), à 2,500 mètres au Nord de Lodi, tandis que Kilmaine, qui était revenu de son exploration sur la route de Pavie et n'était peut-être pas allé bien loin, se portait plus haut. Le passage de la cavalerie de Beaumont paraît avoir été fort long. Ce ne fut qu'après que le pont eût été enlevé de vive force que le chef d'escadrons Ordener, avec 300 chasseurs du 10e, put atteindre la route de Crema, chargeant le flanc des Autrichiens en retraite. Ceux-ci furent aussi attaqués à leur autre aile par le 25e chasseurs, qui arrivait avec la division Augereau et qui franchit l'Adda à la nage.

Desvernois vers Pizzighettone. D'autre part, l'Historique du 10e chasseurs parle d'un engagement livré en avant de Lodi par un « détachement de 100 hommes commandés par le capitaine Jacquin ».

(1) 15e et 20e dragons, 10e et 25e chasseurs, 7e *bis* hussards.

(2) Dénommé Mozzanica dans les Mémoires de Napoléon.

Digitized by Google

Malgré les énergiques retours offensifs de la cavalerie napolitaine, Sebottendorf dut se replier par les deux routes de Crema et de Rivolta, suivi jusqu'à 9 heures du soir par quelques cavaliers français (1).

Une patrouille de 50 chevaux, lancée sur la route de Crema à Mantoue, rentra sans avoir rien vu.

Le rôle de la cavalerie avait été cependant fort peu considérable dans cette glorieuse journée, et Salicetti devait être l'interprète du mécontentement de Bonaparte dans la lettre qu'il écrivait le lendemain au Directoire (2):

« Dans ma dépêche d'aujourd'hui, relative à la grande victoire remportée à Lodi, je me tais sur la cavalerie, parce que je présume qu'elle pourra être publiée... Je crois dès lors prudent de vous informer, par une dépêche particulière, de mon opinion sur ce corps. Je dois à la confiance dont vous m'avez investi... de vous dire que si la cavalerie eût, dans la brillante affaire d'hier, secondé l'infanterie, ainsi qu'elle le devait, c'en était fait de l'armée ennemie. Elle avait reçu les ordres nécessaires; les chefs qui la commandent ont au moins apporté dans cette action une négligence que je ne puis, pour la chose publique, vous dissimuler.

« Il est de mon devoir, citoyens Directeurs, de vous apprendre tout ce que j'en pense et ce que, peut-être par le sentiment qui l'anime de ramener par des moyens de douceur les officiers de cette arme à l'élan de valeur qui caractérise le soldat républicain, le général en chef diffère de vous dire.

« La cavalerie n'a encore rien fait. Il y a plus : elle n'a pas fait ce qu'on attendait des ordres qui lui étaient

(1) Il avait perdu 2,036 hommes, 12 canons et 2 obusiers. (*Œsterreichische Militärische Zeitschrift.*)

(2) Correspondance générale, 11 mai.

Digitized by Google

donnés. Mais ce corps en masse présente néanmoins des moyens. Elle n'a besoin que d'être bien dirigée. Son inertie procède des officiers et des commandants qu'on leur a donnés. Les chefs de brigade sont tous vieux, se soucient peu de se battre et n'ambitionnent pas d'honorables blessures. Le général de division Kilmaine, le général de brigade Beaumont, ne me paraissent pas et ne sont pas, à coup sûr, par leurs principes, capables d'inspirer de la confiance et de l'énergie à leurs soldats. Je ne vous le dissimule pas, citoyens Directeurs, si vous voulez que la cavalerie remplisse vos espérances et qu'elle seconde l'infanterie, hâtez-vous ; il est (1)... urgent de confier le commandement à des hommes moins glacés par l'âge, sur les principes de qui l'on puisse mieux compter, et de lui donner d'autres généraux de brigade et de division plus animés de désir pour la prospérité des armes de la République. Le citoyen Murat, officier de cavalerie et aide de camp du général Bonaparte, le même qui a été envoyé à Paris, serait par son courage, par son audace et les talents militaires qu'il a déployés et dont je vous ai fait part, à même de remplacer très avantageusement le général Beaumont.

« Il me peine infiniment d'avoir à vous mander cette opinion sur la cavalerie ; mais l'intérêt public doit l'emporter sur toute considération, dans la surveillance que vous m'avez confiée. »

Le 11, Kilmaine marcha sur Cassano (2) pour y couper les bagages dirigés de Milan à Bergame, mais, avant d'arriver à Melegnano, ce général rendit compte que, depuis la veille à 10 heures du matin, les Autrichiens avaient déjà passé à San Angelo avec le régiment de

(1) Mot illisible.

(2) Correspondance de Napoléon, nos 392, 394 et 395. — Réponses de Kilmaine. Correspondance inédite.

Digitized by Google

Belgiojoso, 1 bataillon de garnison et 1,000 chevaux. Sans donner de détails, Kilmaine ajoutait qu'un détachement de cavalerie de l'avant-garde était tombé sur cette force et avait été maltraité « faute de précaution et faute d'infanterie ». Il s'agissait vraisemblablement de l'arrière-garde de Sebottendorf, deux bataillons croates conduits par le colonel Vukassovich qui, en effet, avaient été inquiétés le 10, vers 9 h. 30 du matin, entre San Angelo et Lodi, mais avaient gagné ce point avant l'attaque de l'avant-garde française.

A la suite de Kilmaine, Masséna devait se porter sur Mulazzano avec son avant-garde. Ménard, n'ayant reçu qu'à 7 heures du matin l'ordre de marcher sur Pizzighettone (1), se borna à reconnaître la place et à la canonner à distance. Sérurier parvint à Plaisance, d'où il détacha un régiment à Codogno en soutien de la division Ménard (2).

Tandis que la division Augereau occupait Lodi et Fontana, l'avant-garde de Dallemagne poussait sur Crema avec les grenadiers et carabiniers et la cavalerie de Beaumont (3). Celui-ci paraît être revenu à Lodi, dans la soirée, avec sa cavalerie.

Pendant cette journée, le contact avait été complètement perdu, sauf devant Pizzighettone. Sebottendorf avait abandonné Crema dès le point du jour et marché sur Casalbuttano. Beaulieu, avec la division Pittoni, était à Acquanera entre Pizzighettone et Cremone, Schurbitz à Formigara, poussant ses postes jusqu'à l'Adda. Pizzighettone avait été abandonné par Lipthay, en route sur Casalmaggiore et n'ayant laissé que 300 hommes dans la for-

(1) Correspondance générale. Lettres de Ménard, 11 mai. — Des prisonniers l'avaient renseigné sur les forces de l'ennemi.

(2) Correspondance générale, 11 mai. Berthier à Ménard.

(3) Correspondance de Napoléon, nos 396 et 394.

Digitized by Google

teresse. Ceux-ci l'évacuèrent dans la soirée et il n'y resta que 5 officiers et 200 hommes (1).

Le 22 au matin, Beaulieu se concentra à Crémone, laissant Schurbitz avec une arrière-garde à Acquanera. De là l'armée autrichienne gagna Marcaria; l'arrière-garde s'établit à Bozzolo sur l'Oglio (2).

Très mal renseigné sur les mouvements de l'ennemi, Bonaparte avait d'abord prescrit à Augereau de partir le 12, « à la pointe du jour, pour se rendre le plus tôt possible à Pavie... avec un régiment de troupes à cheval... » Un contre-ordre fut envoyé (3) lorsque Bonaparte eut décidé de lancer Beaumont une heure avant le jour, avec 800 chevaux et deux pièces de canon, « pour battre la grande route, en avant de l'armée, sur Crema et Crémone, vers Pizzighettone, à la rive gauche de l'Adda.

« L'objet de cette reconnaissance, qu'il commandera lui-même, est d'enlever tout ce que l'ennemi pourrait avoir sur la route et de prendre connaissance de sa position (4)... »

Beaumont devait prendre avec lui les 5e, 8e, 15e dragons et 22e chasseurs, et être suivi des 51e et 69e demi-brigades, puis de la division Masséna, sauf la brigade Joubert laissée à Mulazzano. Augereau devait rester à Lodi, où Kilmaine fut rappelé (5) dans la soirée ainsi que Joubert.

Pendant que la ville de Pizzighettone, attaquée de

---

(1) *Œsterreichische Militärische Zeitschrift.*

(2) Les relations autrichiennes placent à Bozzolo, le 12 au soir, un engagement de cavalerie dans lequel les Français auraient perdu 50 morts et 5 prisonniers, et les hussards et uhlans autrichiens, 7 hommes seulement. Les témoignages français sont muets sur ce combat douteux, car il ne semble pas que la cavalerie française ait dépassé Crémone ce jour-là.

(3) Correspondance de Napoléon, nos 391 et 396.

(4) Correspondance de Napoléon, n° 390.

(5) Correspondance de Napoléon, n° 401.

Digitized by Google

divers côtés, capitulait, Beaumont, avec ses 800 chevaux, avait filé à l'Est de la place sur la route de Crémone, « franchissant 5 lieues au trot et au galop par toutes sortes de terrains ». Avant d'arriver à la ville, il tomba sur la queue d'une colonne de uhlans qui, faisant demi-tour, attaquèrent énergiquement et bousculèrent les pelotons français les uns sur les autres. Mais le 5e dragons, attaquant à son tour, repoussa les Autrichiens jusque dans la ville où pénétra le lieutenant Desvernois avec 2 cavaliers seulement (1). Après des péripéties peu claires (2), mais qui aboutirent, probablement par suite de la connivence des habitants, à la délivrance du chef d'escadrons Cuoq pris dans l'échauffourée livrée sur la route, et à la capture du lieutenant-colonel des uhlans autrichiens, Beaumont, soutenu par une colonne d'infanterie, entra à Crémone. On n'y laissa cependant qu'une grand'garde de 200 chevaux qui devait être relevée toutes les vingt-quatre heures, et l'avant-garde et la cavalerie de Beaumont revinrent à Pizzighettone (3), à 23 kilomètres en arrière. Ménard resta à Maleo et Codogno, Masséna et Kilmaine étaient autour de Lodi, surveillant la route de Milan, Sérurier près de Plaisance (4).

Augereau entra le 13 à Pavie et Masséna le 14 à Milan.

Le rôle joué par la cavalerie dans ces glorieuses opérations fut donc peu considérable. Cependant, dans

---

(1) Le général Desvernois et le 7e bis de hussards, *loc. cit.*

(2) L'ouvrage déjà cité *Die Reiter Regimenter*, 2e vol., p. 10, dit que la première attaque, qui réussit, fut conduite par le lieutenant Lang avec son peloton, puis avec le soutien du peloton Lœwenfeld, et que la retraite fut opérée sur l'ordre du général Schurbitz.

(3) Correspondance de Napoléon, n° 406.

(4) Correspondance de Napoléon, nos 408, 409, 410 et 412.

Il y avait le 13, d'après le cahier des ordres de Berthier, 4 régiments à Pizzighettone, 800 chevaux à Crémone, 7 régiments à Lodi, et, le 14, 1,500 chevaux à Pizzighettone, dont 800 à Crémone.

Digitized by Google

quelques rencontres, elle avait eu le succès contre sa rivale plus nombreuse. Sans atténuer pour cela le mérite de ces exploits, on doit remarquer que toutes ces actions de cavalerie s'étaient passées sur les chaussées bordées de fossés infranchissables qui caractérisent la Lombardie, par suite dans des conditions où la vigueur de l'attaque suppléait au nombre. On doit aussi noter que les uhlans autrichiens, armés de lances, n'intimidèrent jamais nos cavaliers simplement pourvus du sabre.

Après l'occupation de Milan, l'armée réorganisée ne forma plus que trois divisions (1) Masséna, Augereau, Sérurier, et une avant-garde placée sous les ordres de

---

(1) *Situation de l'armée d'Italie au 4 prairial an IV (23 mai 1796) :*

	Force de la cavalerie.	Force totale.
Avant-garde (général Kilmaine)	»	6,856
1er hussards	407	»
7e *bis* —	340	»
10e chasseurs	513 (1)	»
22e —	309	»
1re division (2) (général Masséna)	»	4,979
Général Ménard	»	4,743
2e division (général Augereau)	»	6,606
8e dragons	339 (3)	»
3e division (2) (général Sérurier)	»	6,366
Troupes à cheval (4)	»	1,368
5e dragons	150	»
15e —	300	»
20e —	470	»
24e chasseurs	248	»
25e —	200	»
TOTAUX	3,276	30,918

(1) Dont 200 hommes à Crémone avec la 3e division.
(2) Situation au 3 prairial (22 mai).
(3) Dont 57 hommes détachés.
(4) Situation au 29 floréal (18 mai).

Digitized by Google

Kilmaine qui eut cinq bataillons de grenadiers, trois de carabiniers (1) et 1,600 chevaux sous le commandement direct du chef de brigade Bougon Duclos du 1er hussards (2). D'autre part, Beaumont restait commandant de « la troupe à cheval au corps d'armée ». On devait adjoindre à la cavalerie les généraux Sahuguet et Beaurevoir envoyés en Italie par le Directoire, et on l'avait débarrassée de plusieurs colonels incapables ou fatigués. Le 13e hussards, indisciplíné et réduit à 32 officiers et 148 hommes, était licencié (3).

Marche vers le Mincio. — D'après les renseignements parvenus le 20 mai, Bonaparte savait que les Autrichiens étaient « entièrement de l'autre côté de l'Oglio » avec « avant-postes sur la rive gauche et la cavalerie en avant de l'infanterie ; le gros de l'armée campé en arrière de Mantoue... avec un camp considérable à Baselga. » Un parlementaire avait constaté que le pont de Marcaria, sur la route de Crémone à Mantoue par Bozzolo, était occupé avec du canon (4).

En réalité, à cette date, les avant-postes autrichiens occupaient par leur gauche, qui était commandée par les généraux Ruccavina et Vukassovich et qui comptait cinq bataillons et trois escadrons, la ligne du Pô et de l'Oglio par Governolo, Borgoforte, Marcaria et Mariana ; elle se

(1) Plus tard sept bataillons de grenadiers et quatre de carabiniers.

(2) Correspondance de Napoléon, n° 466.

(3) « Il n'a jamais été dit, écrivait le 16 mai Bonaparte à Beaumont (Correspondance de Napoléon, n° 436), que la cavalerie ne valait rien ; il y a des preuves du contraire ; elle est composée de républicains.... il est vrai qu'il y a plusieurs hommes qui se sont mal conduits, et c'est à leurs camarades à les faire connaître ou à les faire chasser. A la première action, le général en chef compte donner à la cavalerie les moyens de se signaler. »

(4) Lettres de Dallemagne à Bonaparte. Correspondance inédite, 20 mai.

Digitized by Google

prolongeait au Nord jusqu'à Castiglione delle Stiviere, partie gardée par Schurbitz avec trois compagnies de Croates et quatre escadrons de uhlans. En arrière de la droite et derrière le Mincio, le général Lipthay, avec deux bataillons et demi et six escadrons, occupait le terrain entre Castelnuovo sur le Tione et Peschiera, poussant ses avant-postes sur la Chiese à Montichiari et Ponte San Marco. Enfin le major Malcamp, avec six compagnies et trois escadrons, était à l'extrémité Nord du lac de Garde, à Torbole et Riva. Au camp de Roverbella, au Nord de Mantoue, se trouvaient Sebottendorf et Colli avec douze bataillons deux tiers et vingt-neuf escadrons ; la garnison de Mantoue comptait 13,000 hommes formant vingt-quatre bataillons et trois escadrons (1).

Le 23 mai, l'armée française occupait les emplacements suivants :

Quartier général à Lodi ;

Avant-garde : général Kilmaine à Pizzighettone avec quatre régiments de cavalerie (2) ;

3e division : général Sérurier à Crémone (3) avec 200 chevaux détachés de l'avant-garde ; Ménard à Codogno ;

1re division : général Masséna à Lodi ;

2e division : général Augereau à Cassano.

Cavalerie : quatre régiments à Milan (4), en route pour Lodi. Un à Lodi (5), un à Cassano (6).

Les ordres pour le 24 étaient les suivants.

---

(1) *Œsterreichische Militärische Zeitschrift*, année 1825.

(2) 8e dragons, 10e et 22e chasseurs, 7e *bis* hussards.

(3) Détachement de la 15e légère, 14e de bataille, un bataillon de la 46e, un de la 51e, un de la 54e au blocus de la citadelle de Milan.

(4) 5e, 15e et 20e dragons, 24e chasseurs.

(5) 25e chasseurs.

(6) Peut-être 1er hussards. Cependant, d'après la situation de même date, c'est le 8e dragons ; le 1er hussards est à Pizzighettone.

Digitized by Google

L'avant-garde de Kilmaine devait partir à 4 heures du matin pour Soncino en remontant l'Oglio par Bordolano, s'emparer « du passage de l'Oglio entre Soncino et Orri Novi et du pont de pierre de Bordolano » que Kilmaine devait tenir jusqu'à l'arrivée de l'avant-garde du général Sérurier. « Il aura soin de faire éclairer le pays par sa cavalerie légère à 2 lieues en avant de lui. »

Sérurier, avec 150 cavaliers fournis par Kilmaine, devait partir de Crémone à 5 heures du matin pour Casalbuttano, poussant son avant-garde à Bordolano.

Augereau devait aller de Cassano à Fontanello; Ménard, laissant 300 hommes à Pizzighettone, de Codogno à Farfengo; Masséna, suivi de la cavalerie de Beaumont sauf le 5e dragons (1), à Offanengo près de Crema où se portait le quartier général (2).

Le 25, Kilmaine devait aller à Brescia suivi par la division Masséna, laquelle avait à s'arrêter à Casaglia, sur la route de Soncino : Augereau devait venir à sa hauteur jusqu'à Baitella (3), sur la route de Bergame; Sérurier avait l'ordre de se porter au delà de la Mella, entre Bagnolo et Quinzanello. Le quartier général s'établissait le soir à Soncino (4). Mais le soulèvement de Pavie, et une certaine effervescence qui se manifestait à Milan, obligèrent à ramener en arrière la cavalerie de Beaumont (5) qui, avec deux bataillons de la 21e demi-brigade et quelques détachements de grenadiers et de carabiniers, participa à la répression des troubles à Milan, Pavie et Binasco, les 24, 25 et 26 mai.

---

(1) Resté à Milan.

(2) Correspondance de Napoléon, nos 480, 481, 483.

(3) Ce point n'a pas été retrouvé sur la carte. D'après l'Historique de la 4e demi-brigade, l'itinéraire fut par Cassano, Fontanella, Urago d'Oglio et Ospitaletto.

(4) Correspondance de Napoléon, nos 487, 488, 489, 490.

(5) Les 5e, 15e, 20e dragons, 24e chasseurs.

Digitized by Google

L'armée allait ainsi se trouver considérablement réduite en fait de cavalerie.

Le dispositif de marche consista donc à pousser l'avant-garde de Kilmaine, comprenant quatre régiments de cavalerie (8e dragons, 10e et 22e chasseurs, 7e *bis* hussards) sur Brescia ; la 1re division (Masséna) avec un régiment de cavalerie (25e chasseurs), la 2e (Augereau) avec un régiment de cavalerie (1er hussards), et la 3e (Sérurier) sans cavalerie, formant un total de 27,000 hommes, « en arrière de Brescia, dans un espace de 10 à 12 milles (1) », en réalité, sur la ligne Ospitaletto, Casaglia, Bagnolo, longue de 17 à 18 kilomètres.

Bien que Berthier eût recommandé aux divisionnaires de « bien faire attention à (leur) droite et de prendre des mesures qui la mettent à couvert », ce n'est pas sans surprise qu'on constate que la division la plus exposée, celle de Sérurier, qui tenait la droite du dispositif, était seule à ne pas posséder de troupes à cheval.

On connaît peu de détails sur la manière dont le mouvement fut exécuté. On sait seulement que Kilmaine ne parvint à Brescia qu'à 8 heures du soir, avec une troupe très fatiguée « tant par la chaleur que par la longueur de la marche et à cause des souliers neufs (2) » reçus récemment.

Il n'avait d'ailleurs aucune nouvelle de l'ennemi mais comptait effectuer le lendemain matin une reconnaissance sur Castiglione, distant de 22 à 23 kilomètres (3).

La division Masséna, partie à 4 heures du matin d'Offanengo, n'était parvenue qu'à 8 heures du soir à Casaglia, après avoir été jointe à Soncino par les 70e et 99e.

---

(1) Correspondance inédite. Lettre de Berthier, 25 mai.
(2) Correspondance inédite. Lettre de Berthier.
(3) Correspondance générale, 25 mai. Kilmaine à Berthier.

Digitized by Google

Retardé au passage de l'Oglio, Sérurier était aussi arrivé très tardivement à Bagnolo où il bivouaqua (1).

Prévenu du mouvement des Français, Beaulieu se hâta de renforcer sa droite; il jeta, dès le 26 au matin, Lipthay avec 2 bataillons, 1 compagnie, 2 escadrons et 6 canons dans Peschiera; dirigea de Roverbella sur Oliosi 5 bataillons, 4 compagnies et 4 escadrons sous Beust et Gummer; établit 4 bataillons, 5 escadrons aux ordres de Nicoletti à Campanola, près de Valeggio, et en arrière de ce point la brigade Pittoni (3 bataillons, 6 escadrons) et 4 escadrons napolitains. 4 escadrons de uhlans étaient à 18 kilomètres en avant du Mincio, à Castiglione. 7 bataillons, 1 escadron autrichien de la garnison de Mantoue et 4 escadrons napolitains poussèrent également sur Goïto; 4 autres bataillons, avec 1 escadron, tenaient l'Oglio à Marcaria et le Tartaro à Mariana; 2 bataillons et 1 escadron tenaient le Pô, de Governolo au confluent du Mincio.

La ligne très étendue des Autrichiens était garantie par cette rivière, que traversaient 4 ponts seulement, à Rivalta, Goïto, Borghetto et Peschiera (2).

Dans la journée du 26, les 4 escadrons de hussards du major Esterhazy, qui occupaient Castiglione et Desenzano, virent 6 escadrons français s'approcher de Montichiari avec plusieurs généraux qui reconnurent la position. Dans l'après-midi, cette cavalerie tourna bride vers Brescia (3).

Effectivement, tandis que privée de son chef, encore occupé à réprimer les soulèvements qui avaient éclaté, l'armée restait dans ses positions de la veille, où elle recevait le renfort des 15e et 20e dragons, arrivés à Pam-

---

(1) Correspondance générale. Monnier, adjudant général, à Berthier et Sérurier à Guieu.

(2) *Œsterreichische Militärische Zeitschrift* (*loc. cit.*).

(3) *Ibid.*

Digitized by Google

piano (1), à portée de la division Sérurier, Kilmaine avait exécuté vers Castiglione la reconnaissance annoncée la veille et que Berthier lui avait de plus prescrite le matin même (2). On ne possède aucun détail de cette opération, dont les historiques ne font pas mention (3). Toujours est-il que, le soir, Berthier avait, soit par cette voie, soit par l'espionnage, des renseignements assez complets sur l'ennemi (4).

Le 27, une nouvelle reconnaissance fut dirigée sur Calcinatello, où le pont sur la Chiese fut forcé par le 10e chasseurs, qui vint passer la nuit à Ponte San Marco (5).

Lipthay renforça ses postes de ce côté par quatre escadrons napolitains dont la moitié vint à Cavriana. Le gros de l'avant-garde de Kilmaine bivouaqua à l'Est de Brescia où Bonaparte, revenu de son expédition, établit son quartier général. Masséna resta à Casaglia, Sérurier à Bagnolo et Quinzanello, Augereau vers Ospitaletto.

Pour le 28, les ordres portaient que le général Augereau détacherait, dès 3 heures du matin, la brigade Rusca sur Salo, et, avec le reste de sa division, irait à Ponte San Marco sur la route de Brescia à Peschiera par Desenzano; que Masséna irait à Montichiari avec les 15e et 20e dragons; que Sérurier se porterait en arrière de la droite, à Ghedi par Bagnolo (6).

---

(1) 10 kilomètres Nord-Nord-Est de Soncino. Correspondance générale, 26 mai. Ordres de Berthier.

(2) *Ibid.*, Berthier à Kilmaine.

(3) Augereau entendit le canon vers Brescia. Correspondance générale, Augereau à Berthier.

(4) *Ibid.*

(5) Historique du 10e chasseurs et *Œsterreichische Militärische Zeitschrift.*

(6) Correspondance de Napoléon, nos 498, 499, 500.

Digitized by Google

Quant à l'avant-garde, elle devait pousser sur Lonato (1).

La pointe, formée par 25 cavaliers du 10e chasseurs, suivie du reste du régiment, se heurta, à Lonato, à l'escadron de hussards autrichiens Ratkowski qui, bousculé, se retira sur Desenzano puis Peschiera, ayant perdu 16 hommes et 14 chevaux (2). A cette nouvelle, Beaulieu rappela en deçà du Miniola les trois escadrons restés à Castiglione. Seuls, les avant-postes de Lipthay demeurèrent sur la rive droite en avant de Peschiera, de Bettola à Monzambano par Ponti.

L'avant-garde de Kilmaine occupa dans la soirée Lonato et Desenzano (3); Masséna, rejoint par le 8e dragons envoyé par Augereau, Montichiari (4); Sérurier, Ghedi; Augereau, Ponte San Marco et Salo. Beaumont, revenu à marches forcées, était arrivé avec 480 chevaux du 1er hussards à Brescia, laissant le 24e chasseurs à Pavie et le 5e dragons à Milan (5).

---

(1) *Kilmaine à Bonaparte.*

Desenzano, 9 prairial an IV (28 mai 1796).

« ..... J'ai prévenu vos intentions par rapport à Castiglione, sachant que la division de Masséna devait arriver à Montichiari. J'ai envoyé 500 chevaux et trois compagnies de grenadiers pour tourner Castiglione. Ils ont pris un peu trop à droite, mais ils ont trouvé 600 hussards autrichiens embusqués près de Montichiari. Ils leur ont donné la chasse et sont revenus par Montichiari sur la rive droite de la Chiese..... » (Fonds Masséna.)

(2) Ces chiffres sont ceux de la Relation autrichienne. L'Historique du 10e chasseurs dit 9 hussards.

(3) Ordre du jour du 18. Historiques du 10e chasseurs, du 7e *bis* hussards.

(4) Correspondance générale, 28 mai. Berthier à Augereau.

(5) Emplacements de la cavalerie, le 28 au soir :

Dragons : 5e, à Milan; 8e, à Autgarde; 15e et 20, à Montichiari (2 escadrons).

Chasseurs : 10e et 22e, à Lonato-Desenzano; 24e, à Pavie; 25e, à Salo.

Hussards : 1er, à Brescia; 7e *bis* à Lonato-Desenzano.

Digitized by Google

Le 29, Kilmaine laissant des postes à Desenzano et poussant des reconnaissances sur Goïto, dut marcher sur Castiglione; Masséna, renforcé sur sa demande du 8e dragons enlevé à la division Augereau, resta à Montichiari; Sérurier vint à Mezzane sur la Chiese, Augereau à Desenzano.

Le 30, Kilmaine partant à 2 heures du matin, avait à se porter par Solférino et Cavriana sur Borghetto; il devait être suivi jusqu'à ce dernier point par la division Masséna et un équipage de pont. Sérurier, en arrière et à droite, marchait sur Guidizzolo; Augereau à gauche sur Castellaro, à 5 kilomètres à l'Ouest de Monzambano. Beaumont, revenu de Pavie et qui avait atteint Calcinato, devait, à partir de 4 heures du matin, se tenir prêt à suivre le mouvement vers l'Est.

Les avant-postes autrichiens de la brigade de Lipthay étaient à courte distance de Peschiera, poussant de fortes patrouilles vers Desenzano. Devant le centre étaient trois escadrons de hussards, savoir : 1 escadron 1/4 devant Borghetto, les autres à Volta, Monte Olivetto (1) Monzambano, Ponti, observant les chemins venant de Cavriana, Castiglione, Pozzolengo, Desenzano et envoyant des patrouilles à droite vers Peschiera, à gauche vers Goïto. L'aile gauche des avant-postes consistait en 1 escadron 1/4 de uhlans répartis entre la Volta, Ceresura, Rodigo et Gazzoldo, se reliant de ce dernier point, par des piquets, aux troupes du général Vukassowich à Mariana et Castellucchio. Repoussés dans l'après-midi du 29 presque jusqu'au Mincio, ces postes avaient ensuite repris leurs emplacements primitifs (2). Mais, le 30 au matin, celles des troupes de la brigade Lipthay (3) qui étaient

(1) A 5 kilomètres en avant du Mincio.

(2) *Œsterreichische Militärische Zeitschrift.*

(3) Au total : 5 demi-bataillons, 2 compagnies croates, 3 escadrons de hussards, 4 de dragons napolitains.

Digitized by Google

placées sur le Mincio s'étaient repliées sur la rive gauche et s'étendaient de Peschiera à Salionze (sur 5 kilomètres de front). Elles consistaient en 2 compagnies croates, soutenues par 1 bataillon à Molini et un autre à la Gera, avec 1 escadron entre eux deux avec postes à Salionze et à Casina Paradiso ; à Peschiera se trouvaient 11 compagnies.

A la suite d'une série d'ordres et de contre-ordres, le centre, fort au total de 13 bataillons et 17 escadrons, avait le 30 au matin : à Salionze, 2 bataillons 2/3 ; en face de Monzambano, 3 bataillons ; à Oliosi, 1 ; à Casina Borosina 1 bataillon (1). Aux avant-postes : à Valeggio 1 bataillon, 10 escadrons (4 de uhlans, 2 de hussards, 4 de dragons napolitains) ; à Campagna di Valeggio (Campagnola), 2 bataillons et 7 escadrons ; à Borghetto, 1 bataillon ; à Pozzolo, 1 bataillon.

Au point essentiel de Borghetto il n'y avait donc qu'un seul bataillon du régiment Straffoldo, réparti de la façon suivante : 50 hommes sur la rive droite aux dernières maisons, 30 au débouché du pont, 3 compagnies avec 1 canon sur la rive gauche, une autre plus bas, 2 enfin avec un canon en réserve sur la droite.

A l'aile gauche, outre la garnison de Mantoue, il y avait encore 4 escadrons de uhlans dont 1 escadron 1/4 était aux avant-postes, 2 escadrons 3/4 au bivouac à gauche et près de Goïto, et 4 escadrons napolitains à droite de cette localité.

Le total formait 18 bataillons, 2 compagnies, 32 escadrons soit 11,218 fantassins et 3,760 cavaliers.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'extrême défectuosité de ces dispositions. Mais, en ce qui concerne l'emploi de la force imposante de la cavalerie dont on disposait, on peut s'étonner qu'on n'ait pas envoyé un gros

(1) A 2 kilomètres au Nord de Valeggio.

Digitized by Google

corps à la rencontre des Français pour rechercher un combat de cavalerie, dans lequel on avait toutes chances de succès, pour ensuite harceler les colonnes ou tout au moins reconnaître leur approche.

Vers 7 heures du matin, Kilmaine, avec sa cavalerie et son avant-garde, se trouvait devant Borghetto et se heurtait à 3 escadrons de hussards et au piquet de 50 hommes dont il a été question plus haut et qui fut renforcé par quelques pelotons de cavalerie et 2 canons envoyés de Valeggio. 90 cavaliers du 10e chasseurs, qui formaient la pointe sous les ordres du chef de brigade Leclerc (1), bousculèrent la grand'garde autrichienne et refoulèrent vivement les hussards autrichiens sur le pont, tandis que d'autres, se repliant sur le gué situé au-dessous du village et gardé comme on l'a vu par une seule compagnie, en firent connaître l'existence aux Français. Gardanne s'y jeta aussitôt avec ses grenadiers. Une fois le passage forcé par l'infanterie, les 10e chasseurs, 8e dragons et 7e *bis* hussards vinrent se déployer sur la rive gauche, tandis que l'ennemi se retirait « avec assez d'ordre vers Castelnuovo ».

Pendant ce temps, Hohenzollern, qui avait pris le commandement à Oliosi, ayant tenté un retour offensif vers Valeggio, se voyait, à la suite de la défaite des dragons napolitains, menacé sur son flanc gauche par la cavalerie française et forcé à la retraite.

---

(1) Leclerc (Pierre), né à Marcellus (Lot-et-Garonne) en 1741, entra au service comme cavalier au régiment Clermont-Prince (4e dragons) le 13 janvier 1762 et assista à la dernière campagne de la guerre de Sept Ans. Il fut nommé sous-lieutenant le 1er juin 1772. Après avoir pris part aux premières guerres de la Révolution dans les armées du Rhin et de la Moselle, il commanda, au début de la campagne de 1796, le 10e régiment de chasseurs à cheval, et fut fait général de brigade par Bonaparte, le 11 septembre 1796. (Archives administratives de la guerre.)

Digitized by Google

Le colonel Matiochowsky, qui commandait la cavalerie rassemblée près de Valeggio, avait, avec un escadron de uhlans, attaqué les fractions de la cavalerie française qui poursuivaient les dragons napolitains et les avait d'abord rejetés sur Valeggio. Devant le déploiement du gros des forces de Kilmaine, il avait battu en retraite avec quatre escadrons de uhlans, quatre de hussards et six compagnies, constamment harcelé et menacé sur son flanc gauche (1).

Le général Beaulieu se décida à se replier sur l'Adige et confia à Hohenzollern, avec trois bataillons et huit escadrons, le soin de couvrir la retraite. En arrivant entre 6 et 7 heures du soir à Castelnuovo, cette arrière-garde y retrouva Lipthay aux prises avec l'avant-garde d'Augereau. Ce général, après avoir franchi le Mincio à Borghetto, avait marché sur Peschiera évacué par Lipthay et où il était parvenu vers 5 heures du soir. Son avant-garde avait été vigoureusement chargée par deux escadrons de hussards Archiduc-Joseph, ce qui avait donné à Lipthay le temps d'effectuer sa retraite sur Castelnuovo. A la tombée de la nuit, Augereau d'une part et Kilmaine

(1) Dans une lettre datée du 1er janvier 1798, Leclerc donna au général Desaix d'intéressants détails sur ce combat. En arrivant sur le plateau planté d'arbres qui borde la rive droite du Mincio, il aperçut 50 hussards en tirailleurs. Faisant cacher 90 chasseurs, il se porta de sa personne au travers de ces tirailleurs et reconnut l'emplacement du gros qu'il attaqua et culbuta et poursuivit 600 pas, le forçant à repasser le pont en désordre. Une fois toute la cavalerie, 700 chevaux environ, arrivée, Leclerc traversa Valeggio au galop et se trouva en présence d'une forte cavalerie autrichienne et napolitaine. Dans l'attaque d'ensemble qui eut lieu, deux escadrons français battus se replièrent sur des embuscades d'infanterie, le reste eut le dessus. « C'est la première fois, dit Leclerc, que je voyais une plaine dans ce pays-ci susceptible de tirer parti de la cavalerie. Depuis cette époque, je n'ai eu occasion de charger que sur les grands chemins, ce qui m'est arrivé plus de cent fois..... » (Archives historiques de la guerre.)

Digitized by Google

de l'autre, attaquèrent Lipthay et Hohenzollern réunis en ce point, mais sans pouvoir les entamer ni les empêcher d'effectuer leur retraite au delà de l'Adige pendant la nuit.

Après Kilmaine et Augereau, Sérurier avait aussi passé à Borghetto, mais il s'était arrêté à Valeggio; Masséna était resté sur la rive droite près de Borghetto et Bonaparte s'était installé de sa personne à Valeggio. Le général Sebottendorf, qui, ainsi qu'on s'en souvient, gardait le Pô inférieur, ayant au bruit du combat dirigé un escadron de uhlans (1) sur sa droite, celui-ci entra dans le village et faillit enlever le général en chef. Sebottendorf put se retirer sans encombre sur l'Adige par Somma Campagna, Sona et Bussolengo. Colli, laissé sans ordres ni nouvelles à Goito, avait envoyé son infanterie et ses canons en arrière, et, se portant avec sa cavalerie sur Villafranca d'où il chassa un poste français, il put rallier le gros de l'armée autrichienne à Castelnuovo et opérer sa retraite vers Dolce. Ces fractions autrichiennes avaient ainsi échappé à un grave danger.

La part prise par la cavalerie française dans l'heureuse issue de la journée était considérable (2), mais les mesures de surveillance vers le Sud avaient été tout à fait insuffisantes, et l'incertitude où se trouvait Bonaparte de la situation de son adversaire devait se manifester par les ordres donnés pour le 31 (3). Tandis que Kilmaine et Augereau devaient attaquer Castelnuovo vers 5 heures du matin, Beaumont et Sérurier venir à Borghetto, Masséna

---

(1) Capitaine Domokos.

(2) On avait fait 400 prisonniers et enlevé 5 pièces de canon, 9 caissons et beaucoup de munitions. Ordre du jour n° 530. Correspondance de Napoléon.

(3) Correspondance de Napoléon, n°s 524, 525, 526, 527, 528, datés de Valeggio, 9 heures soir.

Digitized by Google

était lancé sur Villafranca (1), « où il attaquera l'ennemi s'il l'y trouve. Dans le cas contraire, il se rapprochera de la droite de l'avant-garde... ». Le retard de la division de cavalerie de Beaumont, et la tâche très lourde qui incomba à celle de Kilmaine, expliquent d'ailleurs la surprise de Valeggio et le salut de l'aile gauche autrichienne.

Ce ne fut que le lendemain, à 3 heures du soir (2), que, la situation paraissant éclaircie, Kilmaine fut arrêté à Ponton. Mais déjà sa cavalerie avait gagné Rivoli (3) et Augereau, derrière lui, était sur les hauteurs de Piovezzano.

Le 1er juin, Masséna entrait à Vérone; le 2, Augereau s'avançait jusqu'à Castiglione Montovana, près de Roverbella; Sérurier se portait sur Goïto, préparant l'investissement de Mantoue; Masséna répartissait les nouvelles troupes mises sous ses ordres entre Salo, Montebaldo, Peschiera et Vérone; Kilmaine, avec six pièces de canon et sa cavalerie, devait se porter sur Goïto (4) et ensuite prendre part à l'investissement de Mantoue.

(*A suivre.*)

---

(1) A 12 kilomètres au Sud de Castelnuovo.

(2) Correspondance de Napoléon, n° 533.

(3) Historiques des 10e chasseurs et 7e *bis* hussards.

(4) Correspondance de Napoléon, nos 543 et 563. Historique du 10e chasseurs.

Digitized by Google

LA

GUERRE DE 1870-1871

L'INVESTISSEMENT DE PARIS

IIe PARTIE.

Mise en état de défense de Paris.

(*Suite.*)

CHAPITRE VI.

Service de l'artillerie.

Bouches à feu. — On a déjà vu (1) que, au début de la guerre, il manquait à Paris 650 bouches à feu pour constituer la réserve destinée à renforcer l'artillerie des secteurs attaqués.

Pour armer les ouvrages nouveaux dont la construction avait été décidée, 150 autres pièces étaient devenues nécessaires (2). C'était, au total, un déficit de 800 bouches à feu.

(1) Voir *Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 353.

(2) *Note* de la Direction de l'Artillerie au Ministère de la Guerre

Digitized by Google

Pour le combler, le Ministre de la Guerre ordonna tout d'abord l'envoi à Paris de 75 canons de 12 et de 24 (1), puis, vers le 26 août, celui de 100 pièces des mêmes calibres. Enfin, il tira des arsenaux du territoire, 175 canons rayés et mortiers de différents modèles (2).

D'autre part, le Ministre de la Marine prescrivit, le 12 août, aux divers ports de guerre, d'expédier sur Paris 100 pièces de 16 centimètres (3) et 28 de 19 centimètres avec leurs armements et un approvisionnement de 200 projectiles pour chacune d'elles (4). Le 31 août, il ordonna un nouvel envoi de 100 pièces de 16 centimètres, avec la même quantité de munitions. En outre, 20 pièces de campagne et de montagne furent expédiées par divers arsenaux de la marine.

Presque toutes ces bouches à feu avec leurs armements entrèrent dans la capitale avant la rupture des communications, de sorte que le matériel d'artillerie, pour l'enceinte, les forts, la réserve et la défense mobile, était plus que complet comme nombre au moment de l'investissement.

A ce matériel s'ajoutèrent encore les pièces de campagne que l'on fit sortir des arsenaux, celles qui se trouvaient dans les magasins de Paris, les pièces de tous calibres éparses dans les Directions et Écoles d'artillerie de Paris, de Vincennes, de Versailles, dans les ateliers

---

sur le matériel d'artillerie nécessaire pour l'armement de Paris. Paris, 1er septembre.

(1) Le Ministre de la Guerre au général Princeteau, Paris, 11 août.

(2) *Note* de la Direction de l'Artillerie au Ministère de la Guerre sur le matériel d'artillerie nécessaire pour l'armement de Paris. Paris, 1er septembre.

(3) Ces canons sont appelés, dans certains documents, canons de 30 rayés.

(4) *Note* déjà citée sur le matériel d'artillerie nécessaire pour l'armement de Paris. Paris, 1er septembre.

Digitized by Google

de construction, dans les commissions d'expériences, enfin les mitrailleuses ramenées de l'atelier de fabrication de Meudon, etc., etc.

D'après un état inséré dans l'Enquête parlementaire, sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale (1), le nombre des bouches à feu existant dans Paris au moment de l'investissement, était, *approximativement*, de 3,255, se décomposant ainsi :

1° Bouches à feu de place, de siège et de côte :

Canons de 24 de place rayés	281
— de 24 de siège rayés	47
— de 12 de place rayés	202
— de 12 de siège rayés	431
— de 16 de place lisses	198
Obusiers de siège de 22	93
Mortiers de 32	91
— de 27	133
— de 22	208
— de 15	236
Canons de 16 centimètres (dits de 30 rayés) de la marine	200
Canons de 19 centimètres de la marine	28
TOTAL	2,143

2° Bouches à feu de campagne et de montagne :

Canons de 12 de campagne rayés	52
— de 8 — —	36
— de 4 — —	265
— de 4 de montagne rayés	73
Canons obusiers de 12 lisses	202
Obusiers de campagne de 16	99
Obusiers de campagne de 15	385
TOTAL	1,112

Cette nomenclature, d'ailleurs, n'est pas complète,

(1) *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, édition 1875, t. VII, p. 128.

Digitized by Google

faut y ajouter, au moins, six batteries de mitrailleuses, comptant aux 13e et 14e corps.

L'armement de sûreté des forts et de l'enceinte fut réparti, en principe, d'après les bases adoptées dans les études de 1867. Toutefois, dans quelques forts, et en quelques points de l'enceinte, on remplaça certaines bouches à feu de la guerre par des pièces de marine à plus longue portée et de plus grande efficacité (1).

« Quand l'armement de sûreté, écrit le général Guiod, a été mis en place, l'aspect de ces longs parapets où apparaissaient de loin en loin quelques canons séparés par de grands intervalles vides, a frappé les imaginations toujours promptes à s'alarmer et l'opinion publique s'est émue (2). »

Cette émotion s'accrut encore après le désastre de Sedan, quand on vit les armées régulières prisonnières ou investies.

« On a pu penser, écrit encore le général Guiod, que l'ennemi victorieux, maître de tout le pays, libre de ses mouvements, essayerait peut-être de brusquer le dénouement en attaquant Paris précisément là où il ne serait pas attendu, comptant sur la fortune qui, jusque-là, lui avait été si propice et à nous si contraire. C'est pourquoi on a redoublé de précautions contre une attaque de vive force et l'on a été ainsi conduit à multiplier, dans les forts et sur plusieurs fronts de l'enceinte, les pièces destinées à prémunir contre une semblable éventualité. L'armement de sûreté des points faibles est ainsi devenu presque un armement de défense (3). »

Les accroissements de l'armement portèrent surtout sur la rive droite par où l'on attendait plus vraisembla-

---

(1) *Rapport* du général Guiod sur les travaux de l'artillerie pour la défense de Paris. Paris, 9 octobre 1870.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

Digitized by Google

blement le premier effort de l'assaillant. Le nombre des pièces des forts de cette rive fut porté de 275, chiffre prévu, à 540 ; sur l'enceinte, on renforça l'armement de sûreté de 109 pièces réparties principalement aux saillants, puis l'on arma les deux batteries de Montmartre, l'une de 8 canons de 19 centimètres, l'autre de 5 canons de 16 centimètres, les trois batteries de Saint-Ouen, comprenant ensemble 2 canons de 19 centimètres et 12 de 16, enfin la batterie des Buttes-Chaumont avec 6 canons de 16 centimètres (1).

Sur la rive gauche, le fort d'Issy reçut six nouvelles pièces dont quatre de la marine, et le fort de Vanves trois canons de la marine. Quarante canons et vingt mortiers nouveaux furent ajoutés aux 7e, 8e et 9e secteurs (2).

Au total 2,140 bouches à feu furent ainsi mises en batterie sur l'enceinte et dans les forts (3).

Au Palais de l'Industrie, dans la grande nef, on organisa un dépôt de bouches à feu, non encore utilisées (4) et on forma, dans le jardin des Tuileries, un parc de réserve de campagne et un parc de réserve de siège (5).

Le parc de campagne des Tuileries fut constitué par la réunion de débris de parcs de diverses origines à l'ancien parc du 12e corps (6). Il était destiné à subvenir aux besoins des 13e et 14e corps dont les parcs avaient été dirigés sur Tours (7).

---

(1) *Rapport* du général Guiod sur les travaux de l'artillerie pour la défense de Paris. Paris, 9 octobre 1870.

(2) *Ibid.*

(3) Non compris celles de Montmartre.

(4) Le Gouverneur au général Soumain, Paris, 1er septembre. *Note* du Colonel directeur de l'artillerie, Paris, 2 septembre.

(5) Le Ministre de la Guerre au général Guiod, Paris, 8 septembre.

(6) Le Ministre de la Guerre au général Guiod, Paris, 12 septembre.

(7) Le 12 septembre. Le Ministre de la Guerre au Président du Gouvernement, Paris, 11 septembre.

Digitized by Google

Dans ces deux dépôts des Tuileries et du Palais de l'Industrie, il restait au moment de l'investissement, environ 200 pièces de 24 et de 12 rayés, plus de 150 mortiers et enfin 202 canons obusiers de 12 (1).

En outre, le parc de réserve de campagne comprenait, dès le 8 septembre, 35 batteries de campagne: 30 d'entre elles appartenaient organiquement aux 13e et 14e corps et les 5 autres, armées de canons de 12 rayés, étaient réservées pour la défense mobile. Après l'investissement, d'ailleurs, le nombre de batteries affectées à ce dernier objet, s'accrut au fur et à mesure que l'on put organiser de nouvelles unités (2).

On a résumé, dans le tableau que l'on trouvera ci-après, le détail de l'armement progressif des forts et de l'enceinte, tel qu'il résulte des différentes pièces retrouvées aux Archives du Ministère de la Guerre. Les totaux reproduits ci-dessous indiquent approximativement, pour l'ensemble, la marche de l'opération.

Dates.	Nombre de pièces en batterie. Sur l'enceinte.	Dans les forts.	Total.
5 août	12	»	»
8 août	31	258	289
24 août	640	1,049	1,689
4 septembre	640	1,175	1,815
19 septembre	829 (3)	1,264	2,093 (3)
6 octobre	829 (3)	1,311	2,140 (3)

(1) *Rapport* du général Guiod sur les travaux de l'artillerie pour la défense de Paris. Paris, 9 octobre.

(2) Vers le 25 septembre, la défense mobile compta 8 batteries, puis 10 au 1er octobre, 22 au 1er novembre. A cette même date, 17 autres batteries étaient prêtes comme matériel et pouvaient être attelées en quelques jours.

(3) Non compris celles de Montmartre.

Digitized by Google

Équipages de pont. — Au moment de l'investissement, deux équipages de pont se trouvaient à Paris et stationnaient au Champ de Mars. L'un était un équipage de réserve, venu de Belfort et arrivé à Paris dans les premiers jours de septembre (1).

L'autre était l'équipage du 5e corps qui, parti de Sedan le 31 août, par ordre du maréchal de Mac-Mahon, avait pu rétrograder sur Givet, sous les ordres du capitaine Grisey qui l'avait ramené à Paris.

Poudres. — L'approvisionnement en poudres qui n'était que de 540,000 kilogrammes au début de la guerre devait être porté à 3 millions, chiffre indiqué au Comité, le 20 août, par le général Susane (2).

Dès le 12 août, en effet, le Ministre avait prescrit aux différentes Directions d'artillerie ou aux Poudreries de faire des envois sur Paris (3), et, en fait, d'après ses ordres successifs (4) plus de 2 millions de kilogrammes arrivèrent à Paris avant le 19 septembre, de sorte que le chiffre fixé fut à peu près atteint avant cette date.

Malgré cela, les approvisionnements paraissant encore insuffisants, le Gouverneur ordonna dans les premiers

---

(1) Cet équipage, servi par la 10e compagnie du 16e régiment d'artillerie (pontonniers), avait été appelé à Paris par une dépêche du 25 août. Il remplaçait un autre équipage qui, arrivé à Paris le 27 août, en était reparti le 28 pour Sedan, sous les ordres du commandant Carré. Ce dernier équipage put échapper au désastre et, par Amiens et Rouen, gagna Angers (*Historique* manuscrit du 16e régiment de pontonniers).

(2) Procès-verbaux des séances du Comité de défense. Séance du 20 août. *Revue d'Histoire*, 1907, 28e volume, p. 405.

(3) Le général Guiod au Colonel directeur de l'artillerie, Paris, 13 août.

(4) Le général Guiod au Colonel directeur de l'artillerie, Paris, 18 août, 22 août, 30 août, 2 septembre, 5 septembre.

Digitized by Google

jours d'octobre l'installation d'une fabrique de poudres boulevard Philippe-Auguste.

Mais la grande difficulté fut d'emmagasiner cette énorme quantité de matières explosibles. On a vu que le génie avait, dès le 5 août (1), commencé la construction de magasins à poudre sous l'enceinte et l'aménagement des caves des casernes d'octroi et de quelques maisons particulières. Comme ces travaux ne pouvaient être rapidement terminés et qu'il fallait cependant débarrasser les gares des quantités de poudres qui arrivaient chaque jour, on dut avoir recours à des abris de fortune. On utilisa un manège de l'École militaire puis l'ancienne église de Montrouge, l'Orangerie du Luxembourg près de l'École des mines, un magasin, 170 avenue du Maine, les caves de l'Odéon (2).

Tous ces abris n'étant pas à l'épreuve de la bombe ne pouvaient être conservés indéfiniment. Aussi au fur et à mesure que le génie livrait des locaux appropriés furent-ils évacués. Leur affectation provisoire causa cependant quelques réclamations, comme ce fut le cas pour l'orangerie du Luxembourg dont la destination provoquait des inquiétudes pour les collections de l'École des mines (3).

Quand ces premiers tâtonnements furent passés, l'artillerie disposa sur l'enceinte de 35 casemates-magasins d'une contenance de 20,000 kilogrammes, dont 18 étaient terminées dès le 19 septembre, de 11 magasins de siège, de 13 caves de casernes d'octroi sur la rive droite et de 6 caves particulières sur la rive gauche.

A l'intérieur de la ville, l'artillerie eut pour magasins les caves de la brasserie Peters, avenue de la Grande-

---

(1) *Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 519.

(2) Situation des magasins à poudre à la date du 21 septembre 1870.

(3) Le Ministre des Travaux publics au Gouverneur de Paris. Paris, 12 septembre.

Digitized by Google

Armée, les caves du dépôt des fleurs de la ville de Paris, celles du n° 19, boulevard Lannes, enfin un souterrain de 150 mètres, rue Delessert à Passy. Une réserve importante fut constituée dans les caves du Panthéon dont les voûtes de la travée centrale, de peu d'épaisseur, reçurent un remblai de terre et un approvisionnement de sacs de farine. Les caves des Invalides reçurent le complément de la réserve, qui put ainsi être portée à 900,000 kilogrammes (1).

Tous ces arrivages et ces déplacements successifs de grandes quantités de poudre augmentèrent encore la série déjà si considérable des transports de toute espèce que le service de l'artillerie avait à effectuer.

Munitions d'artillerie. — Le nombre de projectiles nécessaires pour l'armement de Paris avait été fixé, d'après les bases réglementaires, pour les canons de 24 et de 12 à 700 coups par pièce dans les forts et à 400 sur l'enceinte. Pour les autres calibres, on s'était arrêté au chiffre de 350 coups par pièce dans les forts et 300 sur l'enceinte (2).

Un état des existants (3), dressé le 22 août par le colonel directeur d'artillerie de la place, faisait ressortir, d'après ces bases, pour l'armement des forts et de l'enceinte, non compris la défense mobile, les déficits et excédents ci-après :

En ce qui concernait les canons de 12 et de 24 rayés, les déficits en projectiles de tout genre (obus oblongs, obus à balles, boîtes à mitrailles) étaient considérables. Il manquait 62,695 obus oblongs pour le premier

(1) *Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 519.

(2) *Rapport* au général Guiod sur les travaux de l'artillerie pour la défense de Paris. Paris, 9 octobre.

(3) Voir aux Documents les lettres échangées les 23 et 24 août entre le général commandant supérieur de l'artillerie et le colonel directeur de l'artillerie.

Digitized by Google

calibre, 162,303 pour le second. Les obus à balles, dont aucun n'existait pour le canon de 24, étaient en quantité insignifiante pour celui de 12. Quant aux boîtes à mitraille, elles manquaient presque totalement.

Pour les canons de 4, les obusiers et les mortiers de 22, les projectiles étaient au contraire en excédent.

Les approvisionnements pour les obusiers de 12, de 16 et de 15, variaient du huitième au quart des besoins. Enfin le chiffre nécessaire était presque atteint pour les canons de 16 (1).

---

(1) *État des projectiles existants au 22 août.*

	NÉCESSAIRES.	EXISTANTS.	DÉFICITS.	EXCÉDENTS.
Canons de 24 rayés.				
Obus oblongs	149,515	86,820	62,695	»
Obus à balles	17,590	»	17,590	»
Boîtes à mitraille	8,795	770	8,025	»
Canons de 12 rayés.				
Obus oblongs	337,344	175,041	162,303	»
Obus à balles	32,128	4,883	27,245	»
Boîtes à mitraille	32,128	4,649(1)	27,479	»
Canons de 4 rayés de campagne et de montagne.				
Obus oblongs	28,126	66,300	»	38,174
Obus à balles	2,744	11,200	»	8,456
Boîtes à mitraille	3,430	3,929	»	499
Canons de 16.				
Boîtes à mitraille	15,400	14,495	905	»
Canons obusiers de 12.				
Boîtes à mitraille	4,928	613	4,315	»
Obusiers et mortiers de 22				
Obus de 22 centimètres	20,282	105,650	»	85,368
Bombes de 22 centimètres	50,950	»	»	» (2)
Boîtes à mitraille	1,068	615	413	»
Obusiers de 16.				
Boîtes à mitraille	5,810	1,579	4,231	»
Obusiers de 15.				
Boîtes à mitraille	22,380	16	22,364	»

(1) Y compris les boîtes à mitraille affectées aux parcs de campagne.
(2) L'état dressé par le Colonel directeur portait 50,950 bombes en déficit, mais le lendemain il prévenait le Ministre que ces bombes existaient au contraire en grand excédent.

Digitized by Google

Le Ministre, auquel cette situation fut signalée, fit remarquer, non sans raison, qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, outre mesure, de ces déficits théoriques car, en réalité, étant donnés les manquants en bouches à feu des modèles de l'artillerie de terre, les canons de 24 et de 12 rayés se trouvaient approvisionnés en obus oblongs à plus de 300 coups environ par pièce ce qui lui semblait suffisant, les bouches à feu de l'enceinte ne devant vraisemblablement pas être toutes utilisées. Il indiqua en outre le moyen de confectionner rapidement des boîtes à mitraille, pour lesquelles les balles ne manquaient pas, en les fabriquant en papier, en plâtre ou encore en sacs de toile selon un procédé utilisé par les Russes à Sébastopol (1).

Le général de Palikao, dans une lettre datée du 1er septembre, revint sur ces questions. Après avoir constaté que les projectiles pour bouches à feu à âme lisse étaient en quantités plus que suffisantes, il s'exprimait ainsi au sujet des munitions pour pièces rayées :

« Les canons rayés au contraire ne sont approvisionnés qu'à un peu plus de 300 coups par pièce. Cela tient à plusieurs circonstances sur lesquelles il n'y a pas lieu de revenir et notamment à ce qu'il a fallu, depuis quatre ans, avec des allocations restreintes, fabriquer des projectiles pour un nombre considérable de bouches à feu rayées, c'est-à-dire créer des approvisionnements très nouveaux qui ont dû être répartis entre les diverses places au prorata de leurs besoins. Dès le début de la guerre, des commandes importantes ont été faites au service des forges; celles de ces commandes que l'on a données aux établissements de l'Ouest et du Midi commencent à produire. On dirigera sur Paris ce dont on

(1) Le général commandant supérieur de l'artillerie au Colonel directeur de l'artillerie, Paris, 23 août.

Digitized by Google

pourra disposer. En outre, des industriels de Paris ont offert de couler des projectiles. Bien que chacun d'eux ne puisse en fournir beaucoup, surtout au début d'une fabrication nouvelle, l'ensemble de leurs efforts suffirait sans doute pour alimenter les approvisionnements dans le cas d'un siège prolongé, ce qui est l'essentiel, car il doit se passer bien du temps avant que l'on vienne à s'apercevoir du manque de projectiles lorsqu'on a 300 coups par pièce pour 1,200 pièces rayées qui certainement ne tireront pas toutes à la fois (1). »

L'idée contenue dans ce dernier membre de phrase était si juste que, dès la veille, 31 août, le général Guiod, directeur de l'artillerie, au lieu de répartir uniformément les munitions entre chaque pièce de même calibre placée dans les forts ou sur l'enceinte, avait fixé à 500 coups par pièce le nombre de projectiles de 24 et de 12 à envoyer au Mont-Valérien, et à 400 celui destiné aux autres forts. Les projectiles restants furent répartis entre les canons de l'enceinte, ce qui donna une moyenne de 270 coups par pièce pour le 24 rayé, et de 260 pour le 12 rayé (2).

Quant aux pièces de gros calibres fournies par la marine, elles étaient approvisionnées à 200 coups chacune (3).

---

(1) Le Ministre de la Guerre au général Guiod, Paris, 1er septembre.

(2) Le général Guiod aux généraux de Bentzmann et Frébault, Paris, 31 août.

(3) Les boîtes à mitraille furent réparties dans les proportions suivantes :

Pour les canons de 24 rayés.	5	p. 100 du nombre des coups.	
Pour les canons de 12 rayés.	12	—	—
Pour les canons de 16 lisses.	8	—	—
Pour les canons obusiers de 12	25	—	—
Pour les obusiers de 22	5	—	—
Pour les obusiers de 16	20	—	—
Pour les obusiers de 15	21	—	—

(Note du général Frébault, Paris, 15 septembre. — Voir aussi le tableau

Digitized by Google

Telle était la situation dans les premiers jours de septembre. Mais, grâce aux mesures indiquées par le Ministre, dans la lettre reproduite en partie plus haut, on put l'améliorer.

Avant la rupture des communications, en effet, une partie des commandes faites aux établissements industriels arriva à Paris et augmenta les approvisionnements. On ne peut toutefois préciser l'importance de ces fournitures.

Dans la ville même, l'industrie privée organisa des ateliers pour la fonte des projectiles et la pose des ailettes (1).

Pour la fabrication des gargousses, on installa à la manufacture des tabacs du Gros-Caillou un atelier de fabrication de 300 ouvriers qui produisit 70,000 à 80,000 gargousses par jour (2). Le nombre de celles-ci fut toujours égal au moins au nombre des projectiles, de sorte que, le 19 septembre, le feu pouvait être ouvert et conduit avec une certaine énergie, s'il le fallait.

Le 24 et le 25 août, on donna l'ordre de faire rentrer à Paris le personnel et le matériel de l'atelier de cartouches de canons à balles de Meudon et de celui de Puteaux, qui fut transféré au Dépôt central. Un autre atelier du même genre fut créé rue de Vanves, par ordre ministériel du 31 août (3). Enfin, le 5 septembre,

---

de répartition des boîtes à mitraille dans les différents forts annexé à la lettre du général Guiod aux généraux de Bentzmann et Frébault, Paris, 31 août.)

(1) Le Gouverneur au général de Bentzmann, Paris, 24 août; le Ministre de la Guerre au Gouverneur, Paris, 25 août.

(2) *Réquisition* du général Guiod au Directeur de la manufacture des tabacs, Paris, 21 août; *Note* du chef d'escadron Caron, Paris, 4 septembre.

(3) Le général Guiod au général de Ménibus, Paris, 31 août.

Digitized by Google

on fit venir à Paris la 2e compagnie d'artificiers qui évacua la poudrerie du Bouchet (1).

Dans les forts, projectiles et gargousses étaient à proximité des bouches à feu. Sur l'enceinte, ils étaient répartis dans chaque secteur de la rive droite. Mais sur l'autre rive, le général de Bentzmann ayant transformé en parc d'artillerie le dépôt de remonte de Montrouge, y avait emmagasiné une partie de son matériel et de ses munitions et n'avait envoyé sur l'enceinte même que 30 à 40 coups par pièce. Cette manière de faire avait déterminé certains habitants à écrire au Gouverneur que les secteurs de la rive gauche manquaient de projectiles. En réponse à ces attaques, le général de Bentzmann envoyait, le 20 septembre, au général commandant supérieur de l'artillerie l'état de répartition des munitions dont il disposait, puis ajoutait : « Vous verrez, en parcourant cet état, que la pénurie qui vous a été signalée pour la rive gauche n'existe pas. Il serait bien à désirer que l'on cessât enfin de tenir à cet égard des propos sans valeur et de se plaindre constamment sans motif. On me paraît trop oublier, même dans les sphères où on ne doit pas l'ignorer, ce que c'est qu'un siège. L'ennemi n'a pas encore investi la place, et déjà on veut qu'il l'enlève sans même se donner la peine d'attaquer les forts. Nous avons, avant d'entrer en action, plus de 40 coups par pièce en moyenne sur l'enceinte, et plus de 100 coups par pièce en moyenne, en tenant compte de ce qui est au parc (2). »

Armes d'infanterie. — D'après l'état n° 7, publié dans

(1) Le Ministre de la Guerre au Directeur de la poudrerie du Bouchet, Paris, 5 septembre.

(2) Le général de Bentzmann au Ministre de la Guerre, Paris, 20 septembre.

Digitized by Google

l'*Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale* (1), le nombre des armes à feu, tant en service que dans les magasins, existant à Paris au moment de l'investissement était de 497,921, se décomposant ainsi :

Armes modèle 1866, dites Chassepot :	
Fusils d'infanterie	150,000
Armes transformées se chargeant par la culasse (dites à tabatière) :	
Carabines	14,339
Fusils d'infanterie	95,000
Fusils de dragons	17,565
Armes à percussion rayées :	
Carabines	5,477
Fusils d'infanterie	120,000
Fusils de dragons	6,407
Mousquetons de gendarmerie	7,678
Mousquetons d'artillerie	5,902
Pistolets de cavalerie	12,900
Armes à percussion à canon lisse :	
Fusils	60,000
Pistolets de gendarmerie	2,653
TOTAL	497,921

Une note placée au bas de cet état indique, avec raison, que ces chiffres ne sont qu'approximatifs. Le nombre des fusils d'infanterie notamment fut bien plus considérable (2).

Au 1er juillet, il y avait à Paris 37,053 fusils Chasse-

(1) *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, édition 1875, t. VII, p. 130.

(2) Le général Ducrot, dans son ouvrage sur la défense de Paris, l'évalue à 540,000, dont 200,000 fusils Chassepot. (*La Défense de Paris*, t. I, p. 157.)

Digitized by Google

pot(1); au commencement d'août, on en fit venir 100,000 retirés de Metz (2). Les deux régiments de ligne et les quatrièmes bataillons appelés dans la capitale pour constituer les 13e et 14e corps, les compagnies de chasseurs, les 80 compagnies de dépôt destinées à la garnison des forts, les bataillons d'infanterie de marine, le tout représentant un effectif de 45,000 à 50,000 hommes (3), arrivèrent à Paris tout armés. On obtint ainsi un total de 180,000 fusils environ, desquels il faut déduire 20,000 armes destinées à des détachements de troupes ayant rejoint l'armée du Rhin et le 12e corps, ou égarées pour l'armement des bataillons de mobiles de la Seine lors de leur envoi au camp de Châlons, à Besançon et dans le Nord (4). Il reste un minimum de 160,000 fusils modèle 1866, auxquels il faut ajouter les carabines de cavalerie du même modèle dont le nombre ne peut être déterminé, mais qui armaient au moins les régiments de cavalerie, puis la gendarmerie, les douaniers, les forestiers.

Au 1er octobre, 60,000 fusils modèle 1866 étaient entre les mains des troupes de ligne ; 90,000 entre celles des mobiles de Paris ou de province ; 10,000 seulement étaient en réserve (5). Il faut noter, d'ailleurs, qu'en raison du nombre relativement restreint de cartouches disponibles, le Ministre avait retardé le plus possible la distribution des armes modèle 1866.

Les armes transformées se chargeant par la culasse,

---

(1) *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, édition 1875, t. VII, p. 129, état n° 4.

(2) *Ibid.*, t. VII, p. 129, état n° 4, observations.

(3) Les 4es bataillons arrivèrent avec des effectifs variant de 500 à 800 hommes ; les compagnies de dépôt étaient en moyenne à 200 fusils.

(4) *Revue d'Histoire* 1907, 26e vol., p. 351, note 1.

(5) *Rapport* du Ministre de la Guerre au Gouvernement de la Défense nationale, 1er octobre 1870. (*Journal officiel* du 2 octobre.)

Digitized by Google

dites à tabatière, étaient, à Paris, le 1er juillet, au nombre de 76,467 (1); les armes à percussion rayées s'élevaient à 95,045 (2), et enfin il y avait 31,040 fusils à percussion lisses. Ces différents lots formaient un total de 202,552 fusils, carabines ou mousquetons pour armer les mobiles et les gardes nationaux sédentaires. A ces chiffres vinrent s'ajouter les 80,000 armes de modèles analogues apportées à Paris par les mobiles venus de province; 60,000 fusils rayés que l'on fit venir de Douai et d'autres Directions d'artillerie; 22,000 fusils à canon lisse repris aux Domaines.

En résumé, l'on put disposer, au début du siège, de plus de 365,000 fusils de modèles divers, non compris les chassepots.

Avec ceux-ci, le nombre total des armes existant à Paris approchait de 525,000 fusils.

Malheureusement il manquait, tout au moins dans les premiers temps, beaucoup de pièces de rechange (aiguilles, extracteurs, etc.) (3).

Pour entretenir et réparer le grand nombre d'armes en service et dont beaucoup, surtout celles d'ancien

---

(1) Carabines, 14,339; fusils d'infanterie, 44,563; fusils de dragons, 17,565. *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, édition 1875, t. VII, p. 129, état n° 4.

(2) Carabines, 5,477; fusils d'infanterie, 69,581; fusils de dragons, 6,407; mousquetons de gendarmerie, 7,678; mousquetons d'artillerie, 5,902. *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, édition 1875, t. VII, p. 129, état n° 4.

(3) Le général de Bellemare au Gouverneur, D. T., Saint-Denis, 16 septembre, 12 h. 45 soir. — Ces dernières pièces, les plus délicates du fusil Chassepot, se trouvaient souvent cassées ou perdues. Dans 3,000 fusils que l'on avait pu faire sortir de Metz avant l'investissement, elles avaient été enlevées au profit des approvisionnements de réserve de l'armée du Rhin. On parvint néanmoins à s'en assurer un jeu suffisant. (Le Ministre de la Guerre au Ministre de l'Intérieur, Paris, 21 septembre.)

Digitized by Google

modèle, étaient à revoir ou à réparer avant d'être distribuées, on organisa des ateliers de réparations dans divers établissements publics ou dans des ateliers mis à la disposition de l'autorité militaire par quelques industriels (1).

Munitions d'infanterie. — La question des approvisionnements en munitions d'infanterie préoccupa à juste titre le Comité de défense qui y revint à différentes

---

(1) Le 17 septembre, ces ateliers étaient ainsi répartis :

Rive droite :

Mairie du 8e arrondissement, 11, rue d'Anjou-Saint-Honoré, atelier créé par l'artillerie pour les fusils à percussion et à tabatière de la garde nationale sédentaire.

Atelier du Louvre, créé par le Ministre des Travaux publics (guichet des nouveaux bâtiments, place du Carrousel), pour les fusils à tabatière principalement.

Ateliers des chemins de fer de l'Ouest (Batignolles), pour fusils divers.

Ateliers des chemins de fer du Nord, principalement pour les fusils modèle 1866.

Ateliers des chemins de fer de l'Est (la Villette), pour les fusils à tabatière.

Ateliers des chemins de fer de P.-L.-M., pour les fusils modèle 1866.

Ateliers de MM. Mignon et Rouard, 151, rue Oberkampf, pour les fusils à tabatière.

Ateliers de M. Guettier, 74, rue Oberkampf, pour les fusils à tabatière.

Rive gauche :

Atelier des Invalides, créé par l'artillerie, pour les fusils 1866 de la garde nationale mobile de la Seine.

Atelier de la manufacture des tabacs, créé par l'artillerie, pour les fusils 1866 des troupes de ligne et de la garde mobile des départements.

Ateliers des chemins de fer d'Orléans, pour fusils divers.

Ateliers de MM. J.-F. Cail et Cie, 15, quai de Grenelle, pour fusils divers.

Ateliers de M. Clair, 5, rue Duroc, pour fusils divers.

(*Journal officiel* du 17 septembre 1870.)

Digitized by Google

reprises dans ses séances des 2, 3, 4, 5, 12 et 13 septembre (1).

Une note du général Susane, lue à la séance du 4 septembre (2) indiquait que la situation approximative de ces approvisionnements dans Paris était la suivante :

	Existant dans Paris.	Production journalière dans Paris.
	—	—
Cartouches modèle 1866.....	30 millions (3)	130,000
— 1867.....	32 —	100,000
— 1863.....	8 —	225,000

Le Comité aurait voulu que l'on fît venir à Paris toutes les cartouches modèle 1866 existantes ou fabriquées (4) sur le territoire, et que l'on portât à 65 millions le nombre des cartouches modèle 1867, dont 80 millions existaient dans les divers arsenaux (5).

Les approvisionnements réunis dans Paris n'étaient certes pas suffisants : le nombre total des cartouches modèle 1866 ne donnait qu'une moyenne de 200 cartouches pour les 150,000 armes de ce modèle qui pouvaient être mises en service (6); de même, les 32 millions de cartouches 1867 ne donnaient qu'une moyenne de 400 cartouches pour les 80,000 gardes nationaux sédentaires, et les 8 millions de cartouches 1863, 80 cartouches seulement pour les 100,000 mobiles que l'on se proposait de faire venir de province.

---

(1) *Revue d'Histoire* 1907, 28e vol., p. 555, 556, 561, 578, 580.

(2) *Ibid.*, p. 561.

(3) Non compris les 90 cartouches entre les mains des hommes de la garnison armés du fusil Chassepot, et les approvisionnements revenant de l'armée du maréchal de Mac-Mahon.

(4) On en fabriquait environ 5 millions par semaine dans toute la France. (Communication du général Guiod, séance du Comité de défense du 3 septembre, *Revue d'Histoire*, 28e vol., p. 556.)

(5) *Revue d'Histoire* 1907, 28e vol., p. 557.

(6) *Ibid.*, p. 556.

Digitized by Google

A plusieurs reprises, le général commandant supérieur de l'artillerie et le Comité de défense signalèrent cette situation au Ministre, mais celui-ci ne paraît pas s'être laissé influencé par ces réclamations. Songeant à la défense du reste du territoire et à l'organisation des armées de province, il estima que les premiers approvisionnements réunis à Paris offraient des ressources déjà considérables qui pouvaient s'accroître facilement, au moyen des fabrications nouvelles qu'il n'était pas impossible d'organiser dans une ville présentant des ressources industrielles aussi importantes.

Les envois de cartouches de la province sur Paris furent donc très restreints et paraissent avoir été limités à 3 millions de cartouches modèle 1866 prélevées à Bourges et à quelques autres envois, entre autres une expédition de 60,000 cartouches du même modèle expédiées par l'arsenal de Lorient.

En revanche, des ateliers de fabrication de cartouches modèle 1866 furent installés :

1° A Vincennes (cet atelier fut transféré fin septembre, 34, rue de Picpus);

2° A Montrouge (transféré fin septembre, 110, avenue d'Orléans);

3° A la manufacture des tabacs du Gros-Caillou (1) (fabrication des étuis et amorçage);

4° 42, avenue de Suffren (chargement de cartouches) (2);

5° Avenue de La Bourdonnais.

Chacun de ces ateliers était dirigé par un capitaine d'artillerie ayant sous ses ordres des détachements de

---

(1) On a vu qu'en outre de cet atelier de cartouches, un atelier pour la fabrication des gargousses fut installé dans ce même local du Gros-Caillou, conformément à une réquisition du 21 août.

(2) Le 2 septembre, le Ministre avait fait venir de Bourges un détachement de la 1re compagnie d'artificiers fort de 1 lieutenant, 2 maré-

Digitized by Google

compagnies d'artificiers ou des artilleurs ainsi qu'un nombreux personnel d'ouvriers civils et surtout de femmes (1).

La production journalière de ces cinq ateliers qui n'était au commencement de septembre que de 130,000 atteignit 392,000 le 8 octobre (2).

Pour la fabrication des cartouches à balle sphérique on installa des ateliers spéciaux à l'orangerie du Luxembourg et rue d'Alésia. Les ateliers de Vincennes et du Gros-Caillou fabriquèrent aussi ce modèle destiné aux fusils lisses à percussion, ainsi que des cartouches modèle 1863 pour les fusils rayés ; le premier fournissait chaque jour 55,000 et le second 150,000 de ces dernières munitions (3).

Enfin, l'atelier de Montreuil pour la fabrication du fulminate et le chargement des capsules fut transféré à la fin d'août, 7, rue de l'Arsenal (4).

L'administration militaire avait en outre traité pour les cartouches 1863 et 1867 (fusils à tabatière) avec un industriel, M. Gevelot, qui transporta, un peu avant l'investissement, sa fabrique de Meudon au cirque de l'Im-

---

chaux des logis, 32 brigadiers et soldats, pour être employé à l'atelier de l'avenue de Suffren. (Le Gouverneur au général Guiod, Paris, 2 septembre.)

(1) Les ateliers de l'avenue de Suffren et de la manufacture des tabacs comptaient ensemble 1,000 ouvriers et ouvrières. En dehors du détachement d'artificiers de Bourges, on avait fait venir du Bouchet 1 sous-officier et 10 hommes de la 2e compagnie et un autre détachement prélevé sur la 4e compagnie d'artificiers à Saint-Thomas pour concourir au travail de fabrication des cartouches. (Le général Guiod au Colonel directeur de l'artillerie, Paris, 18 août.)

(2) Le Ministre de la Guerre au général Guiod, Paris, 16 septembre, note en marge du général Guiod.

(3) *Ibid.*

(4) *Revue d'Histoire* 1907, 28e vol., p. 404 ; *Note* du général Susane, Paris, 22 août.

Digitized by Google

pératrice. Il produisit tout d'abord, par jour, 130,000 cartouches 1863 et 100,000 cartouches 1867, mais, certains de ses ateliers, placés hors de l'enceinte, ayant dû être fermés, il ne fournissait plus journellement, le 8 octobre, que 60,000 de ces dernières. Par contre, il avait pu élever la livraison des premières au chiffre de 180,000.

Toutes les cartouches fabriquées à l'intérieur de Paris étaient livrées au manège de l'École d'état-major (1), où elles étaient conservées. Un certain nombre étaient cependant envoyées dans les magasins du Luxembourg et dans les caves des Invalides (2).

Ainsi que le Ministre l'avait prévu, ces mesures suffirent pour satisfaire tous les besoins.

Le 8 septembre, après avoir pourvu à l'approvisionnement des troupes, l'artillerie possédait dans ses magasins de la place et des forts (sans compter les munitions entre les mains des hommes) :

26,442,528 cartouches modèle 1866;
29,563,699 cartouches 1867 (fusils et carabines à tabatière);
11,685,073 cartouches 1863 et 1859 (fusils et carabines rayés à percussion);
2,062,874 cartouches à balle sphérique (fusils à percussion à âme lisse) (3).

Ces nombres, d'ailleurs, ne comprenaient pas les cartouches des parcs de l'armée du maréchal de Mac-Mahon qui avaient pu échapper à la catastrophe de Sedan et battaient en retraite sur Paris, dont on ne connaissait pas encore la quantité.

---

(1) A partir du 18 septembre, les ateliers de Vincennes et de Montrouge ayant été transférés à l'intérieur de la ville, toutes les cartouches fabriquées étaient livrées à ce manège.

(2) Le général de Martimprey, Gouverneur des Invalides, au Gouverneur de Paris, Paris, 10 septembre.

(3) Situation des cartouches pour armes portatives existant à Paris le 8 septembre.

Digitized by Google

Ce stock subit une diminution de 1,026,000 cartouches modèle 1866 (1), par suite du départ pour Tours des parcs de réserve des 13e et 14e corps mais ce déficit fut vite comblé grâce à l'activité de la fabrication (2).

L'opinion publique et les journaux s'inquiétèrent à plusieurs reprises des approvisionnements de cartouches, et leur préoccupation donna lieu à des incidents qu'il convient de signaler, ne serait-ce que pour en éviter le retour.

Vers le 15 août, une dénonciation accusa le service de l'artillerie de remplir certaines cartouches avec du sable. L'émotion causée par cette nouvelle fut assez forte pour que le Ministère crut devoir autoriser, le 16, un commissaire de police à pénétrer, avec ses agents, dans les forts d'Issy et de Charenton, et à faire dans les ateliers de fabrication toutes les perquisitions qu'il jugerait convenables. Il est inutile d'ajouter que ces perquisitions eurent un résultat négatif, et que, jamais, on n'avait chargé en sable des cartouches destinées aux troupes (3).

Mais, vers le 4 septembre, des bruits du même genre se répandirent encore et, le 5, le Gouverneur télégraphiait au commandant de l'artillerie de Vincennes : « On signale de toutes parts des cartouches en sable et en

---

(1) Le général Guiod au Gouverneur, Paris, 12 septembre.

(2) Dès le 8 septembre, le Gouverneur avait porté de 200 à 300 cartouches par homme l'approvisionnement des forts et cet accroissement avait nécessité un prélèvement de 4 millions de cartouches modèle 1866. (Le Gouverneur au général Guiod, Paris, 8 septembre.) Le 16 septembre, il y avait dans ces ouvrages 16,198,083 cartouches, chiffre qui dépassait la quantité indiquée par le Gouverneur. (Le Ministre de la Guerre au général Guiod, Paris, 16 septembre.)

(3) *Rapport* du commandant du fort d'Issy, supplément du 16 au 17 août, fort d'Issy, 17 août; *Rapport* de M. Marseille, contrôleur général des services extérieurs à la Préfecture de police, au commandant Barry, officier d'ordonnance du Ministre de la guerre, Paris, 17 août.

Digitized by Google

ardoise pilée. C'est bien grave. Une partie de la population en est déjà informée (1). » Il ne fut pas difficile au lieutenant-colonel Morel, qui reçut ce télégramme, de prouver au Gouverneur que ces accusations n'avaient pas plus de valeur que celles formulées quinze jours plus tôt.

Deux caissons destinés à l'instruction des recrues avaient été, il est vrai, chargés avec des cartouches en sable, mais ce fait était antérieur à la guerre et n'avait eu d'autre but que de permettre de donner aux jeunes soldats une idée du chargement des coffres (2).

Ce fait et d'autres analogues qu'on pourrait signaler devraient servir à mettre l'opinion publique en garde contre des accusations malveillantes lancées au hasard par des fauteurs de trouble, ou, quelquefois, par des agents intéressés à ébranler la confiance de la population.

CHAPITRE VII.

Approvisionnement de Paris et Service des subsistances.

Au début de la guerre, le sous-intendant militaire Perier, de la 1re sous-intendance de Paris avait été chargé, sous la direction de l'intendant militaire Danlion, des achats de vivres. Il avait eu à faire des opérations considérables, mais il ne s'agissait alors que de constituer les approvisionnements à envoyer à l'armée du Rhin et aux places fortes menacées sur la frontière (3).

Ne prévoyant pas le siège de la capitale, on ne pensait

---

(1) Le Gouverneur au lieutenant-colonel Morel, D. T., Paris, 5 septembre.

(2) Le lieutenant-colonel Morel au Gouverneur, Vincennes, 5 septembre; le général Guiod au Gouverneur, Paris, 6 septembre.

(3) Voir aux Documents l'état des vivres envoyés de Paris aux places fortes.

Digitized by Google

nullement à réunir les quantités de denrées dont pouvait avoir besoin une population et une garnison aussi nombreuses que celles de Paris (1).

Comme pour les travaux de défense, ce ne fut qu'après les premiers revers que l'on songea à la question des subsistances. Il fallut se préoccuper alors, non seulement de la nourriture des troupes, mais aussi de celle des habitants dont le nombre était estimé à 2 millions.

M. Perier resta chargé du service des vivres de l'armée : il lui incomba bientôt la charge de pourvoir aussi à une partie de l'approvisionnement de la population civile.

En effet, M. Louvet, Ministre du Commerce, créa le 8 août une commission composée de MM. Dumas, sénateur, président, Darblay, député, Chevreau, sénateur, etc. et de M. Perier, sous-intendant militaire. Cette commission devait s'occuper de réunir les denrées de toutes espèces nécessaires aux Parisiens pendant 45 jours (2).

Elle décida, par suite, l'acquisition de :

50,000	quintaux	de blé;
100,000	—	de farine;
90,000	—	de viandes salées ou de conserve;
5,000	—	de poissons salés;
45,000	—	de riz;
18,000	—	de sel (3).

(1) *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, édition 1875, t. I, p. 296.

(2) D'après les idées professées alors, on admettait que les forts résisteraient 15 jours et l'enceinte un temps égal. La place, espérait-on, lutterait donc pendant un mois, temps supposé nécessaire à la réorganisation d'une armée de secours. On croyait donc, au point de vue des approvisionnements, prévoir largement en adoptant pour eux la base de 45 jours. En réalité, le siège de Paris, du 19 septembre 1870 au 28 janvier 1871, dura 4 mois et 10 jours.

Voir *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, édition de 1875, t. I, p. 372, 419 et suiv.

(3) M. Clément Duvernois, Ministre de l'Agriculture et du Commerce, au Ministre de la Guerre, Paris, 14 août.

Digitized by Google

Les 150,000 quintaux de blé et de farine, ainsi fixés, ne correspondaient en réalité qu'à une consommation de 25 jours (1). La commission avait compté sur 200,000 sacs de farine existants dans les entrepôts de la ville et sur les approvisionnements des boulangers qui représentaient aussi une quinzaine de jours.

Mais la composition de la commission du 8 août fut remaniée avant qu'elle n'ait eu le temps de commencer ses opérations.

M. Louvet, démissionnaire avec le Ministère Ollivier, fut remplacé par M. Clément Duvernois qui prit la présidence de ce Comité, en y faisant entrer le général Mellinet et l'intendant général Guillot (2).

On jugea alors insuffisants et incomplets les achats décidés antérieurement et les chiffres suivants furent adoptés :

75,000	quintaux	de blé;
210,000	—	de farine;
80,000	—	de riz;
80,000	—	de sel;
75,000	—	de viandes de conserve;
5,000	—	de café;
4,000	—	de beurre salé;
24,000	—	de légumes secs;

(1) Pour établir ces chiffres, la Commission avait pris pour base en ce qui concerne le pain, une consommation de 6,000 quintaux par jour, d'après les comptes de la Caisse de la boulangerie de 1864 à 1870. Elle augmenta légèrement ce chiffre en raison du déficit probable des autres aliments usuels.

Quant à la viande, elle avait adopté le chiffre de 245 grammes par jour et par tête, chiffre légèrement supérieur à la moyenne qui était de 210 grammes environ, mais il fallait tenir compte du manque de poissons, volailles, œufs, beurre, etc.

Voir A. Morillon. *L'Approvisionnement de Paris en temps de guerre*, Paris, 1888, Perrin, in-8°, p. 7.

(2) *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, édition 1875, t. I, p. 372.

Digitized by Google

2,000 quintaux d'oseille;
12,000 — de poissons salés.
1,000 — de poivre;
60,000 — de pommes de terre;
1,000 — de fromage;
3,000 hectolitres de vinaigre;
60,000 kilogr. d'huile;
500,000 œufs;
25,000 quintaux de foin;
20,000 — de paille;
30,000 — d'orge (1).

Le Ministre décidait en même temps de faire entrer dans Paris des quantités considérables de bestiaux sur pied afin d'assurer la fourniture de la viande fraîche (2). Afin d'éviter la concurrence et une hausse trop exagérée des cours, le Ministre du Commerce et celui de la Guerre se partagèrent les achats à faire.

Le sous-intendant Perier reçut l'ordre d'acquérir toutes les denrées dont il vient d'être question, à l'exception de la viande sur pied, aussi bien pour la garnison que pour la population civile. Cette façon d'opérer présentait de grands avantages, car l'intendance militaire disposait, dans ses fonctionnaires, d'un personnel habitué à faire des achats considérables de vivres, à passer des marchés et avait en outre une grande quantité de fournisseurs de tous genres auxquels on pouvait s'adresser de suite sans hésitation (3).

Tous les achats ainsi faits étaient payés par le budget de la guerre. Celui-ci faisait cession à la Ville de Paris des quantités nécessaires à son approvisionnement et devait en poursuivre plus tard le remboursement.

---

(1) *Histoire de la Défense de Paris en 1870-71*, par le major H. de Sarrepont, Paris, Dumaine, 1872, in-8°, p. 196.

(2) *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, édition 1875, t. V, p. 97.

(3) *Ibid.*, t. I, p. 372.

Digitized by Google

Au contraire, il fut convenu que le sous-intendant Perier n'achèterait pas de bétail sur pied, les achats de ce genre devant être faits directement par les soins du Ministère du Commerce. Le bétail nécessaire à la garnison devait être cédé à l'autorité militaire au fur et à mesure des besoins. Par contre, cette dernière fournirait les fourrages pour l'entretien de tous les animaux vivants (1).

En conséquence, le 19 août, M. Clément Duvernois chargea MM. Cardon et Robin, commerçants honorablement connus sur le marché de la Villette, de la mission d'acheter 21,000 bœufs, 12,000 moutons et 12,000 porcs (2).

Le 22, M. Lacombe de la Tour reçut une mission analogue et se rendit dans le département des Vosges pour acheter des bestiaux en quantité aussi grande que possible afin de les soustraire à l'ennemi menaçant cette région (3).

Les ordres donnés à M. Lacombe comportaient aussi l'achat de tout ce qu'il pourrait trouver de farine et de foin dans ce même pays.

En effet, le Ministre du Commerce, préoccupé à juste titre de réunir des vivres de toutes espèces en quantités considérables, ne crut pas devoir s'en tenir strictement à la lettre de son accord avec l'intendance. Il passa lui-même des marchés, dès le 20 août, pour des fournitures de bétail, de riz, d'avoine, de farine. Il traita avec des négociants français et étrangers, mais quelquefois aussi avec des personnes qui n'avaient en réalité aucun com-

---

(1) *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, édition 1875, t. I, p. 372.

(2) A. Morillon. *L'approvisionnement de Paris en temps de guerre*, p. 28. — *Journal officiel*, année 1872, p. 6949.

(3) Le Ministre de l'Agriculture à M. Lacombe de la Tour, Paris, 22 août.

Digitized by Google

merce, aucun approvisionnement, et dont quelques-uns n'étaient que des courtiers peu scrupuleux (1).

Il avait été posé, comme principe, de faire tous les achats hors Paris, en France ou à l'étranger, de manière à bénéficier encore des subsistances diverses existant déjà dans la capitale, soit dans les entrepôts, soit chez les commerçants (2). Malheureusement les fournisseurs

---

(1) *Rapport* de la Commission des marchés. *Journal officiel*, année 1871, p. 2261 et 3180 ; année 1872, p. 6949, etc.

(2) Dans sa déposition devant la Commission d'enquête (séance du 25 juillet 1871), M. Clément Duvernois s'exprima en ces termes :

« L'approvisionnement du commerce ne fut pas amoindri par les achats que nous faisions; autant que je l'ai pu, je me suis attaché à n'acheter que des marchandises qui n'étaient pas à Paris. Pour les farines, par exemple, pour un approvisionnement de 2 mois, mon prédécesseur avait fait entrer dans ses prévisions la réserve réglementaire de la boulangerie; je n'avais pas à en tenir compte; je n'avais à tenir compte que de mon approvisionnement à moi. Il y avait aussi dans Paris des farines que les marchands de Paris sont venus m'offrir. J'aimais mieux acheter au Havre ou à Liverpool, parce que ces farines qu'on m'offrait, je voulais les utiliser plus tard par réquisition, s'il arrivait que Paris fût complètement investi.

« L'approvisionnement de farine était donc en quelque sorte illimité.

« Il y avait d'abord un approvisionnement de 2 mois que j'ai fait; il y avait ensuite l'approvisionnement de la boulangerie, l'approvisionnement du commerce, et enfin, mettant à profit le conseil qui m'avait été donné par M. Thiers, j'avait fait un appel à tous les blés des environs de Paris. La préoccupation de M. Thiers, c'était la nécessité de faire entrer dans Paris, autant que possible tous les grains qui étaient dans les environs, afin d'éviter que de grandes quantités de céréales ne tombassent entre les mains des ennemis.

« Parmi les propriétaires de blés, il y en avait qui ne voulaient pas vendre immédiatement, parce qu'ils espéraient que plus tard la ville de Paris leur offrirait une grande augmentation sur le prix. On a donné à ceux-là la faculté d'emmagasiner gratuitement leur blé dans la ville.

« Il y avait donc, et j'insiste sur ce point, un approvisionnement en farine extrêmement considérable et dont il n'est pas possible de donner le chiffre, par la raison que je n'ai pas l'état des blés, qui étaient vendus ou emmagasinés au jour le jour. » (*Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, édition 1875, t. V, p. 97.)

Digitized by Google

qui avaient traité directement avec le Ministre n'observèrent pas tous cette règle (1).

Les marchés furent passés de gré à gré, soit sur place à Paris, avec les représentants des maisons françaises ou étrangères, soit par l'intermédiaire des fonctionnaires de l'intendance dans les ports et les grands centres, ou des négociants connus envoyés à Londres, à Liverpool, etc. (2).

On se procura des blés en Hongrie ; des viandes salées ou de conserve (bœuf, lard, porc), du riz, des farines, du biscuit furent achetés plus spécialement en Angleterre; des marchés furent même passés avec des maisons de New-York (3).

L'administration militaire songea également à rechercher de grands approvisionnements en Belgique, mais la précipitation des événements ne lui en donna pas le temps (4).

Les payements devaient être effectués jusqu'à concurrence de 50 millions sur le budget extraordinaire de la guerre. En ce qui concerne les achats faits à l'étranger, et particulièrement en Angleterre, un crédit de 20 millions fut ouvert, le 19 août, au sous-intendant Perier dans une banque de Londres, qui devait percevoir 1 p. 100 de commission et un intérêt annuel de 6 p. 100 pour les sommes avancées (5).

L'ouverture de ce crédit avait été rendue nécessaire par ce fait que la plupart des fournisseurs anglais ne

---

(1) *Rapport* de la Commission des marchés. *Journal officiel*, 1872, p. 6949.

(2) *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, édition 1875, t. V, p. 97.

(3) Ceux-ci ne purent être exécutés.

(4) Renseignement fourni par M. l'intendant général Courtot, qui, en 1870, était attaché à l'intendance de la 1re division militaire.

(5) Archives de la Direction du contrôle au Ministère de la Guerre.

Digitized by Google

voulaient livrer leur marchandise que payée et reçue à Londres. D'autre part, il y avait urgence à faire les achats, non seulement par crainte de l'investissement, mais aussi en raison du renchérissement des denrées, aussi bien en France qu'à Londres, et surtout dans cette dernière ville où la Prusse s'approvisionnait également, et où, par mesure de prudence, la marine anglaise achetait ce qu'il y avait de meilleur en provisions salées. Le stock de ces denrées était, par suite, l'objet de demandes incessantes qui faisaient monter les prix. En outre, le change sur Londres augmentait chaque jour, le fret doublait et les assurances maritimes allaient en croissant.

Dans le but de faire cesser toute entrave à l'introduction sur le territoire français de la plus grande quantité possible de vivres, le Gouvernement suspendit dans certains ports la perception des droits d'entrée. Grâce à cette mesure, les livraisons au Havre, où arrivaient une grande partie des achats faits en Angleterre, et les expéditions sur Paris purent s'opérer avec plus de rapidité. L'administration des douanes prenait note de tous les chargements entrant en franchise momentanée de droits, pour pouvoir plus tard se faire rembourser par les destinataires (1).

Presque tous les achats furent terminés fin août, et le 4 septembre, une grande partie des denrées était déjà arrivée. Il fallut, devant les multiples difficultés qui étaient soulevées chaque jour, toute l'activité déployée par les fonctionnaires de l'intendance, notamment par le sous-intendant Perier et par les agents du Ministère du Commerce pour arriver à ce résultat.

On ne saurait non plus passer sous silence le zèle déployé par les compagnies de chemins de fer qui

(1) Archives de la Direction du contrôle au Ministère de la Guerre.

Digitized by Google

firent arriver tant de wagons chargés dans les gares de la capitale que celles-ci furent bientôt encombrées, le déchargement ne s'opérant pas assez vite. Certains envois même ne purent entrer dans l'enceinte avant l'investissement (1).

A elle seule, la compagnie de l'Ouest amena 14,982 wagons chargés de 72,442 tonnes de farines, grains, etc., et 67,716 têtes de bétail (2).

Les magasins ordinaires ne pouvaient évidemment suffire à loger les quantités énormes achetées par le Ministère du Commerce ou celui de la Guerre et entreposées par eux. En dehors de ses manutentions et des forts, l'autorité militaire dut créer de nombreux dépôts dont les principaux étaient avenue de Wagram, au nouvel Opéra, rue Copernic, rue d'Aubervilliers, aux écuries impériales du quai d'Orsay, à l'usine Cail, avenue Bugeaud, rue Laugier, aux Magasins généraux du pont de Flandre, aux Magasins de Bercy, etc., etc.

Quant aux approvisionnements du Ministère du Commerce, leur magasinage fut organisé par M. Pelletier, directeur des Affaires municipales et de la Caisse de la boulangerie. Celui-ci créa successivement 29 dépôts : aux Halles centrales, à la Halle au blé, dans les principaux marchés de Paris, dans les cours des Invalides, à l'École militaire, au collège Chaptal, dans quelques usines et quelques entrepôts de Bercy, cour Visconti au Louvre, etc. (3).

---

(1) En outre, 102 wagons se trouvèrent immobilisés le 19 septembre en gare de Sotteville. Ils comprenaient 40 wagons de blé, 36 de farine, 29 de riz, 2 de tourteaux, 2 de pommes de terre, 2 de morue, 1 de viande. (*État* dressé par la gare de Sotteville, 20 septembre 1870). Le même jour 67,094 colis de denrées se trouvaient en souffrance à la gare des Batignolles.

(2) Jacqmin, *Les Chemins de fer en 1870*, p. 155.

(3) Le Gouverneur se préoccupa également de mettre à l'abri les grands approvisionnements de vins et surtout de spiritueux à divers

Digitized by Google

En dehors des achats ainsi opérés, les approvisionnements de Paris s'accrurent encore par d'autres moyens. Le Ministère de la Marine fit venir les vivres nécessaires pour les troupes de son Département et pour approvisionner à quarante-cinq jours les forts qu'elles occupaient.

On avait eu l'idée de provoquer l'envoi dans la capitale de nombreux approvisionnements privés. La Préfecture de la Seine s'entendit avec les propriétaires de trois grands entrepôts, MM. Trotrot, Moranvillé et Godillot, qui lui cédèrent leurs vastes magasins (1). Ceux-ci, le 22 août, furent mis à la disposition des propriétaires et des agriculteurs qui pouvaient y envoyer blés, farines, fourrages, légumes (2). Toutes ces denrées étaient emmagasinées et conservées sans frais, et les dépositaires en pouvaient disposer à leur gré.

On mit aussi, dans les mêmes conditions, des emplacements considérables à la disposition des fermiers pour leurs bestiaux, et le 12 septembre, de nouveaux dépôts furent organisés pouvant recevoir les récoltes en meules (3). Par délibérations du Conseil municipal des 19 et 20 août, les marchandises amenées dans ces dépôts étaient exemptes de payer immédiatement les droits d'octroi, dont il devait leur être fait remise complète en cas

---

degrés, accumulés aux entrepôts de Bercy et qui, en raison de leur proximité des fortifications, étaient assez exposés. Le général Trochu, dès le 26 août, demanda au Ministre de l'Intérieur de faire mettre tous ces approvisionnements dans des locaux couverts à l'intérieur de Paris ou sur des bateaux couverts sur la Seine. Les quantités dont il s'agissait se montaient à 1 million d'hectolitres de vins et 30,000 hectolitres de spiritueux.

(1) A. Morillon. *L'Approvisionnement de Paris en temps de siège*, p. 40.

(2) *Journal officiel* du 22 août. Avis aux agriculteurs et au commerce agricole.

(3) Rue du Chevaleret, nos 36 et 50 (13e arrondt), 32,000 mètres de superficie; quai de Javel, nos 85 et 87 (15e arrondt), 34,000 mètres;

Digitized by Google

de réexportation. Le 31 août, cette mesure fut même étendue aux denrées entreposées dans des locaux particuliers. Enfin, le 9 septembre, un décret du Gouvernement, rendu sur la proposition du maire de Paris, suspendit provisoirement tous les droits d'entrée (1). L'ensemble de ces mesures produisit, sauf pour les bestiaux, de bons résultats. Bien avant le siège, les trois magasins publics étaient pleins, et, cependant, si l'organisation avait été prévue plus tôt, on aurait pu tirer beaucoup plus des départements agricoles voisins. En effet, quand l'arrivée de l'ennemi fut imminente, il restait encore des vivres dans les régions qu'il allait traverser et, le 5 septembre, le Ministre de l'Intérieur dut télégraphier aux préfets de Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise et Aisne de faire évacuer sur Paris toutes les récoltes ou denrées, et de brûler celles qui ne pourraient être enlevées (2).

Dans un autre ordre d'idées, dès le 29 août, le Gouvernement invita les habitants à faire d'amples provisions personnelles (3). Bien que cet avertissement eût été renouvelé à plusieurs reprises, presque personne, dit M. Jules Simon, « ne le prit au sérieux ». De fait, les approvisionnements particuliers furent d'importance négligeable, ce qui fut profondément regrettable.

Il serait intéressant de pouvoir déterminer exactement les quantités de chaque denrée mises en réserve à Paris au moment de l'investissement. Malheureusement, il semble que la chose est impossible.

---

rue de l'Ave-Maria, derrière le lycée Charlemagne, 10,000 mètres (*Journal officiel* du 12 septembre 1870). Voir aussi : le Gouverneur au Ministre de l'Intérieur, Paris, 24 août.

(1) *Journal officiel* du 10 septembre.

(2) Le Ministre de l'Intérieur aux Préfets de Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise, Aisne, D. T., Paris, 5 septembre, 11 h. 6 matin.

(3) *Journal officiel* du 29 août ; le Gouverneur au Ministre de l'Intérieur, 25 août.

Digitized by Google

Les statistiques de l'octroi pour les mois d'août et de septembre 1870, comparées à celles des mêmes périodes des années précédentes auraient pu fournir des données à ce sujet, mais on a vu que, par décret du 9 septembre, la perception des droits avait été provisoirement suspendue.

Les archives de l'administration municipale chargée de la gérance des magasins ont été brûlées lors de l'incendie de l'Hôtel de ville en 1870 et, d'ailleurs, cette comptabilité ne pouvait être qu'incomplète. Cette administration adressait tous les cinq jours un état des entrées et sorties dans les dépôts au Ministère du Commerce et au Gouverneur : il n'a pas été retrouvé trace de ces pièces qui ont peut-être été également brûlées.

Il ne peut donc être donné que des chiffres approximatifs et forcément incomplets.

L'approvisionnement de Paris, comme il a déjà été dit, se composait de l'approvisionnement pour la population civile et de l'approvisionnement pour la garnison.

En ce qui concerne le premier (on ne s'occupe d'abord ici que des denrées autres que la viande), un état signé du sous-intendant Perier et daté du 26 janvier 1871 que l'on trouvera *in extenso* aux Documents, nous fait connaître les quantités cédées par l'Intendance militaire à la Ville, ainsi qu'il avait été décidé le 8 août.

Pour les principales denrées ces quantités étaient :

77,180	quintaux	de blé;
210,077	—	de farine;
4,272	—	de viande salée;
319	—	de conserves;
47,939	—	de sel;
17,994	—	de riz;
31,822	—	de pommes de terre (1).

(1) *Service des subsistances militaires.* Cessions des denrées à la ville de Paris, Paris, 26 janvier 1871.

Digitized by Google

Ces chiffres correspondent en général à ceux arrêtés par la Commission. Toutefois, certains sont supérieurs et d'autres inférieurs, notamment pour le riz et les viandes de conserve, qu'il fut impossible de se procurer en quantités aussi considérables qu'on le désirait.

Mais la population civile disposa d'autres ressources : d'abord de celles produites par les achats effectués directement par le Ministère du Commerce, puis de celles produites par les réquisitions et recherches, enfin des provisions privées des commerçants et des particuliers.

D'après, M. Morillon (1), ancien chef du Bureau de l'approvisionnement à la préfecture de la Seine, les magasins de la Ville reçurent, pendant la période de l'approvisionnement et du siège, les quantités ci-dessous pour les matières qui ont été citées plus haut.

169,757	quintaux	de blé;
6,336	—	de lard et viande salée;
6,172	—	de conserves;
113,485	—	de sel;
32,043	—	de pommes de terre;
41,142	—	de riz.

Ces vivres provenaient : 1° des achats de M. Perier; 2° des cessions que l'Administration de la guerre put faire à la Ville postérieurement à l'investissement; 3° des réquisitions opérées et en particulier de celles qui s'appliquèrent aux grains déposés par les agriculteurs dans les magasins mis gratuitement à leur disposition; 4° de divers achats effectués par le Ministère du Commerce.

En l'absence de situations journalières, il n'est pas possible de dire quelle part de ces provisions se trou-

(1) A. Morillon. *L'Aporovisionnement de Paris en temps de guerre*, p. 54, 55 et 251.

Digitized by Google

vait le 19 septembre dans les magasins publics et par conséquent de déterminer la part du Gouvernement dans les précautions prises.

Quant à l'approvisionnement privé, on ne pourrait hasarder que des hypothèses.

Le *Bulletin de la Municipalité de Paris* du 20 septembre dit qu'il y avait, dans la ville, à cette date, 447,000 quintaux de farine (dont 292,000 dans les magasins publics) et 100,000 quintaux de blé devant fournir 75,000 quintaux de farine. Il y aurait donc eu — à raison de 6,000 quintaux par jour — environ 84 journées de pain (1). Mais ces chiffres étaient évidemment trop faibles puisque, pendant 139 jours, grâce, il est vrai, au rationnement, les distributions purent être assurées. D'autre part, les moulins créés produisirent 399,000 quintaux de farine : le Gouvernement avait donc commis une erreur considérable au détriment des prévisions, même si l'on tient compte de ce que l'Administration de la guerre, put lui fournir postérieurement.

D'après M. Morillon, la farine qui entra dans les dépôts de la Ville, y compris celle provenant de la mouture des blés, s'éleva à un total de 515,711 quintaux. Ce chiffre représente les deux tiers environ de la consommation du siège qui fut, pour la population civile, de 852,000 quintaux, le reste étant fourni par les emmagasinements des commerçants (2).

En ce qui concerne les céréales, on faillit se heurter à une grave difficulté. Personne ne songeait à l'impossibilité de transformer les blés en farine, avec les moyens existants à Paris, quand, le 21 août, M. Cail souleva la

---

(1) *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, édition 1875, t. I, p. 372.

(2) A. Morillon. *L'Approvisionnement de Paris en temps de siège*, p. 55.

Digitized by Google

question en proposant d'installer des moulins dans son usine. Cette proposition appela l'attention sur ce point : on ne pouvait compter que sur quelques meuneries installées à Charenton, Saint-Denis, Saint-Maur et Creteil représentant 64 paires de meules. Dès le lendemain, 22 août, le Ministre des Travaux publics chargeait un ingénieur des ponts et chaussées, M. Bouniceau, d'acheter 300 paires à La Ferté-sous-Jouarre. Ces meules, expédiées en toute hâte à Paris, y arrivèrent par les derniers trains qui circulèrent sur la ligne de l'Est avant l'investissement (1). Il était temps.

Pendant ces négociations, le service des moulins était créé sous la direction de M. Cheysson et de M. Krantz, sous le contrôle du Ministère du Commerce qui, avant le 21 septembre, avait déjà traité pour l'installation de 144 paires de meules avec différents propriétaires de locaux industriels (2).

D'autre part, et en dehors de cette organisation de l'Etat, la ville de Paris avait, le 9 et le 12 septembre, traité avec la maison Cail pour 100 paires de meules du système Falguière.

Plus tard, durant le siège, cette organisation fut considérablement augmentée et rendit d'immenses services. Les moulins de l'Etat, à eux seuls, produisirent 398,953 quintaux de farine (3).

Tout ce qui précède a trait aux approvisionnements pour la population. Il reste à dire un mot de ce qui fut fait pour la garnison.

Dès les premiers jours de septembre presque tous les forts avaient leur approvisionnement de 45 jours. De

---

(1) Ministère de l'Agriculture et du Commerce. *Compte rendu* administratif et financier des opérations effectuées pour la mouture des grains pendant le siège de Paris. Paris, Imprimerie nationale, 1872.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

Digitized by Google

plus, des provisions considérables étaient accumulées dans les magasins militaires. On verra aux Documents un état de ces denrées au 1er octobre, il en résulte qu'à cette époque, il y avait dans ceux-ci :

70,000	quintaux	de blé;
120,000	—	de farine;
20,000	—	de biscuit;
50,000	—	de riz, etc., etc.

D'autres états, qui devaient être annexés au rapport de M. Chaper (1), donnent la totalité des vivres qui, défalcation faite des cessions à la ville de Paris, furent employés à la nourriture des 150,000 rationnaires de l'armée active, des 110,000 de la mobile et des 20,000 divers recevant les subsistances militaires, du 1er juillet 1870 au 28 janvier 1871. A cette date, celle de la capitulation, il restait encore dans les manutentions militaires 15,394 quintaux de blé, 4,943 quintaux de farine, etc., etc (2).

Ainsi donc, l'intendance avait pu, sur les ressources accumulées par elle, nourrir la quantité d'hommes dont il vient d'être parlé, venir en aide à la population civile en cédant, même après l'investissement, des quantités considérables de vivres à la Ville et à l'Etat, et il lui restait encore près de 4 millions de rations de pain, 41 millions de rations de riz, etc. Cette constatation doit suffire pour montrer l'étendue et le haut mérite de l'œuvre accomplie par le sous-intendant Perier et ses collaborateurs.

En ce qui concerne la viande fraîche, il a déjà été dit (3)

---

(1) *Enquête parlementaire sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, édition 1875, t. I, p. 421.

(2) Voir ces états aux Documents.

(3) Voir plus haut, p. 147.

Digitized by Google

que le Ministre du Commerce avait chargé, le 19 août, MM. Chardon et Rolin, d'acheter 21,000 bœufs, 120,000 moutons et 12,000 porcs ; les achats effectués par ces deux délégués du Ministre du 20 au 31 août, et livrés avant le 4 septembre procurèrent en réalité 24,078 bœufs, 160,817 moutons et 9,213 porcs.

D'autre part les fournisseurs qui avaient traité directement avec le Ministre et avaient reçu des ordres d'achats assez considérables ne purent livrer que 12,142 bœufs et 25,272 moutons (1). Le nombre total des animaux ainsi réunis s'élève donc à 36,220 bœufs, 186,089 moutons et 9,213 porcs.

Ce sont à peu près les chiffres (2) que le sous-intendant Perier indique, dans un état daté du 5 septembre, comme composition du troupeau déjà réuni par la ville de Paris. Mais le *Bulletin de la Municipalité de Paris* donne, comme existant au 20 septembre, seulement 24,600 bœufs, 150,000 moutons et 6,000 porcs (3); la différence entre ces deux séries de chiffres représenterait, pour une durée de quinze jours, une consommation extraordinaire et les données du *Bulletin de la Municipalité* doivent être considérées comme inférieures à la réalité (4). Il semble toutefois que l'on peut conclure que le changement de ministère, survenu après le 4 septembre, eut pour effet de faire perdre de vue la question des approvisionnements, et que le successeur de M. Duvernois ne s'occupa guère de les accroître, mais laissa, au contraire, la population de Paris vivre pendant quinze jours avant l'investissement sur les

(1) *Journal officiel*, année 1872, p. 6950, 6952, 6953.

(2) 37,000 bœufs, 200,000 moutons, 10,000 porcs.

(3) *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, édition 1875, t. I, p. 372.

(4) *Ibid.*, p. 373.

Digitized by Google

ressources accumulées pour le siège par son prédécesseur (1).

L'administration de la Ville de Paris éprouva des difficultés assez sérieuses pour parquer l'énorme quantité de têtes de bétail qu'elle avait réunie. Outre les parcs de la Villette, on en avait formé tout d'abord au bois de Boulogne, à Longchamp, puis dans les plaines de Gennevilliers, d'où il fallut les retirer rapidement; on y ajouta bientôt les terrains en avant du Point-du-Jour, les espaces compris entre l'enceinte et les forts du Sud, le bois de Vincennes, les terrains du Ranelagh, les avenues convergeant vers les Invalides, les berges de la Seine en aval du Champ de Mars, etc. La surveillance de ces parcs fut dévolue à la Préfecture de police.

La réunion de troupeaux si considérables présenta bientôt des inconvénients; les animaux eurent à souffrir de diverses maladies (fièvre aphteuse, cachexie aqueuse, accidents d'étouffement et de rupture de membres dus

---

(1) Le nouveau Ministre du Commerce, M. Magnin, considéra la quantité des approvisionnements à peu près comme résolue. Dans la séance tenue par les membres du nouveau Gouvernement, le 4 septembre à 10 heures du soir, on introduisit M. Moring, chef de service à la Ville, qui rendit compte que les approvisionnements réunis étaient suffisants pour un mois, peut-être pour 45 jours. Puis, il fut décidé que la présidence du Comité d'approvisionnement serait donnée à M. Pelletier qui en faisait déjà partie.

A la séance du 7 septembre au soir, le Ministre du Commerce proposait à ses collègues une note qu'il avait rédigée pour l'*Officiel* et dans laquelle il annonçait aux habitants que les approvisionnements en pain, viande, liquides et objets d'alimentation de toutes espèces étaient largement suffisants pour trois mois. Cette note fut approuvée, avec l'indication de deux mois seulement; elle fut en effet insérée au *Journal officiel* du 8 septembre.

La question des approvisionnements de la capitale ne fut plus soulevée, au cours des réunions des membres du Gouvernement, jusqu'au 19 septembre. (*Procès-verbaux des séances du Conseil du Gouvernement de la Défense nationale.*)

Digitized by Google

à l'agglomération, etc., etc.). Aussi, dès le 4 septembre, dans un rapport au Comité d'hygiène, une commission (1) proposait de supprimer les parcs d'animaux dans l'intérieur de la ville, et, pour diminuer la quantité de troupeaux à entretenir, d'en abattre une partie et de fabriquer des viandes salées ou de conserve (2). Un atelier de salaison fut, en effet, installé à Grenelle, sous la direction d'un employé supérieur de la marine, et des conserves furent préparées par l'industrie privée.

En même temps, le Gouvernement prenait les mesures nécessaires pour parer à l'exagération des prix que l'on pouvait prévoir par suite de spéculations. Un décret du 11 septembre rétablit la taxe de la viande (3). Par arrêté du 12 septembre, le Ministre de l'Agriculture, qui avait été exceptionnellement chargé de les fixer, détermina les conditions du marché des bestiaux dans Paris (4).

Avant de quitter ce sujet des animaux vivants introduits dans la capitale, on doit noter que les vaches laitières avaient été oubliées et qu'il n'en existait que très peu dans les parcs. Cette situation fut la principale cause de l'effroyable mortalité infantile qui sévit pendant le siège.

En dehors des viandes et des denrées comestibles, la vie d'une cité comme Paris exige de nombreux approvisionnements de toutes espèces. Dans la fièvre de l'improvisation, beaucoup de choses indispensables furent négligées et leur oubli devait causer plus tard de dures souffrances.

---

(1) Composée de MM. Bouy, Würtz, Bouley, Tardieu et Georges Ville, rapporteur. *Rapport* fait au nom de cette commission au Conseil d'hygiène sur l'approvisionnement de Paris et la nécessité de supprimer les parcs d'animaux dans l'intérieur de la ville, Paris, 4 septembre.

(2) *Rapport* de M. Georges Ville, Paris, 4 septembre.

(3) *Journal officiel* du 12 septembre.

(4) *Journal officiel* du 13 septembre.

Digitized by Google

C'est ainsi que les stocks de combustibles furent notoirement insuffisants.

Le charbon de bois fut épuisé après quelques jours, et l'on dut organiser des charbonnières. De même pour le bois à brûler, que l'on dut se procurer en abattant en partie les bois de Boulogne et de Vincennes.

Quant à la houille, les usines à gaz déclaraient, le 22 août, avoir un approvisionnement suffisant pour soixante-dix-huit jours. Le Comité de défense chargea le Ministre des Travaux publics de donner des ordres aux compagnies de chemins de fer pour, qu'indépendamment des stocks nécessaires à leur exploitation, elles approvisionnassent Paris de charbon de terre pour quarante-cinq jours au moyen d'achats faits rapidement dans les mines du Nord (1). Cette mesure ne dut pas recevoir une application bien étendue, car, dès le 26 octobre, on dut — par économie de combustible — réduire l'éclairage au gaz de moitié et le supprimer complètement un mois plus tard. Bientôt la houille devint introuvable.

En ce qui concerne les besoins de la garnison, l'Intendance n'avait pas cru devoir prendre de mesures spéciales, et elle semble avoir compté uniquement sur les approvisionnements du commerce. A la fin de juillet, elle avait un marché en cours avec un fournisseur, M. Ouvré, chargé de procurer en temps de paix le charbon nécessaire à la cuisson des aliments et aux poêles des casernements, ainsi que le bois pour le chauffage des fours des manutentions. Après la déclaration de guerre, ce fournisseur, sur l'avis du service de l'Intendance, continua à satisfaire aux besoins de toutes les troupes séjournant ou de passage dans la capitale, et plus tard, pour ces fournitures, on lui accorda une

(1) *Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 409.

Digitized by Google

augmentation de prix de 20 p. 100. Dans le courant du mois d'août, il fut invité à faire transporter dans les forts le combustible nécessaire pour la garnison et le service des manutentions de chacun d'eux pendant 45 jours. Du 15 août au 3 septembre, il fit entrer dans les forts 2,480 stères de bois et 8,676 quintaux de charbon (1). Il se mit en mesure également de réunir les approvisionnements nécessaires pour une armée de 200,000 hommes pendant la même durée. En fait, cet entrepreneur put assurer son service sans difficultés jusqu'au 1er novembre, mais après cette date, il dut avoir recours aux approvisionnements constitués par les autres marchands de la place (2).

Le Gouvernement prit encore quelques mesures pour assurer l'approvisionnement de diverses denrées considérées comme nécessaires.

---

(1) *Mémoire* ampliatif pour M. Ouvré fils, Conseil d'État, Section du Contentieux.

(2) Pour pouvoir servir à la fois les nombreux corps qui chaque jour venaient s'approvisionner, il avait été créé, avant l'investissement, onze centres de distribution, savoir :

1° Le chantier militaire de Bercy, pour tous les corps stationnés ou campés à l'intérieur des fortifications;

2° Le chantier de Charenton, desservant Saint-Maurice, Charenton et Alfort;

3° Le chantier de Vincennes et un dépôt auxiliaire à Romainville, fournissant Vincennes, Nogent, Fontenay, Rosny, Noisy, Montreuil, Bagnolet, Romainville, Pantin et les Prés-Saint-Gervais;

4° Le chantier de Saint-Denis, alimentant Saint-Denis, Aubervilliers, Saint-Ouen et toutes les localités situées dans le rayon de Saint-Denis;

5° Un dépôt auxiliaire à Neuilly-sur-Seine, desservant Neuilly, le bois de Boulogne, Levallois-Perret, Asnières, Clichy, Gennevilliers;

6° Le chantier de Courbevoie, fournissant le Mont-Valérien et Colombes;

7° Un dépôt auxiliaire à Puteaux, distribuant aux troupes de Puteaux et de Suresnes;

8° Un dépôt à Sèvres et un dépôt auxiliaire à Saint-Cloud, pour

Digitized by Google

Il prescrivit le 6 septembre aux directeurs des usines à gaz de certaines grandes villes, Tours, Poitiers, Limoges, Bordeaux, etc., d'expédier de suite sur Paris tous les goudrons dont ils disposaient (1).

Il fit de même venir de province des quantités assez grandes de chlorure de chaux (2), d'acide phénique, etc. (3).

Le Comité de défense s'occupa, dès le 19 août, des stocks de pétrole qui existaient tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de la place. Il aurait voulu pouvoir faire rentrer les premiers, principalement ceux qui se trouvaient à Colombes où fonctionnait une raffinerie de cette substance. On prit en outre des mesures pour assurer la sécurité des dépôts, en les faisant recouvrir de terre ou en immergeant les tonneaux dans les lacs des Buttes-Chaumont et du bois de Boulogne. Avant l'investissement cependant, peu de pétrole rentra dans Paris ; on ne considérait pas cette huile minérale comme une ressource indispensable pour l'éclairage de la ville et des habitations et, par suite, il ne sembla pas utile d'en surveiller

---

les forces placées de ce côté. La retraite des troupes françaises sur la rive droite de la Seine, dès l'approche des troupes allemandes, rendit ces deux dépôts inutiles ;

9° Le chantier de Vanves, alimentant Vanves, Issy, Montrouge et Clamart ;

10° Toutes les troupes placées entre le pont de Sèvres et la route d'Orléans, en avant des forts, reçurent le combustible de trois dépôts créés sur la route de Châtillon à Issy. L'un d'eux fut toutefois occupé par l'ennemi dès le 20 septembre ;

11° Les forces placées entre la route d'Orléans et la Seine tirèrent leur bois du magasin de Bercy.

(1) Le Gouverneur de Paris aux Directeurs des usines à gaz de Tours, Poitiers, Limoges, Bordeaux. D. T., Paris, 6 septembre.

(2) Le Gouverneur de Paris à MM. Malétra, à Rouen, Kuhlmann, à Lille et à la Société de Saint-Gobain, D. T., Paris, 6 septembre.

(3) Le Gouverneur de Paris aux Commissions municipales de Lyon et de Saint-Denis, D. T., Paris, 6 septembre.

Digitized by Google

les approvisionnements et la consommation. Et même, contrairement au premier projet, l'octroi reçut l'ordre, vers le 26 août, d'interdire l'entrée à Paris du pétrole (1). On oubliait ainsi le service qu'il pouvait rendre en permettant d'économiser la houille par la réduction de l'éclairage au gaz.

L'eau ne donna pas lieu à de longues inquiétudes.

Quand les Allemands eurent coupé l'aqueduc de la Dhuys, achevé deux ans auparavant, et lorsqu'ils eurent pratiqué des sections dans le canal de l'Ourcq pour réduire les quantités fournies aux réservoirs de la Villette, il resta, outre l'eau des puits artésiens de Grenelle et de Passy, celle de l'ancien aqueduc d'Arcueil et enfin celle de la Seine, élevée par les pompes de Port-à-l'Anglais et de Chaillot. L'eau de cette dernière origine devait être filtrée et désinfectée.

L'administration fit, en outre, creuser en divers points, notamment devant l'Institut, des puits correspondants à des nappes d'eau encore inutilisées.

Ces mesures n'étant pas suffisantes, les compagnies de chemins de fer d'Orléans, de l'Ouest et de Lyon, peu de jours après l'investissement, le 29 septembre, offrirent leurs machines propres.

L'arrosage, le lavage, le service des pompes à incendie, étaient assurés par l'eau de Seine (2).

Solde et allocations. — Le Gouvernement impérial avait décidé, le 24 août, que, dans les places investies, les officiers et assimilés toucheraient la solde de guerre et seraient admis à percevoir les vivres en nature. Une

(1) Le Gouverneur de Paris au Préfet de la Seine, Paris, 25 août. — Le Conseil du Gouvernement de la Défense nationale, dans sa séance du 11 septembre, ordonna cependant le transport à Paris d'une énorme quantité de cette huile emmagasinée à Saint-Denis.

(2) *Journal officiel* du 1er octobre 1870. (Reproduction d'une note du journal l'*Avenir national*.)

Digitized by Google

circulaire du 4 septembre, signée du comte de Palikao, fixa au 30 août la date à partir de laquelles les militaires déjà stationnés à Paris avaient droit à cette solde (1).

La même circulaire fixait comme jour d'entrée en campagne, pour les troupes de toutes armes appelées à servir activement dans les régiments de marche, celui de l'envoi de l'ordre ministériel prescrivant la mobilisation de chaque corps (2).

D'autre part, le 26 août, une décision impériale accordait la haute paye d'ancienneté aux militaires rappelés à l'activité qui avaient servi plus de sept ans et, le 4 septembre, cette faveur (3) était étendue aux hommes de la garde nationale mobile qui se trouvaient dans ce cas (4).

La circulaire impériale du 24 août avait encore décidé que la gratification d'entrée en campagne ne serait pas attribuée aux officiers de l'armée de Paris, sous prétexte que, dans une place investie, ils ne faisaient pas campagne au sens strict du mot.

Cette interprétation, basée sur l'article 226 de l'ordonnance du 25 décembre 1837, d'après lequel a seul droit à cette gratification « l'officier qui reçoit l'ordre de se rendre à une armée active et qui exécute cet ordre (5) », ne tarda pas à soulever de nombreuses protestations. Celles-ci, du reste, étaient inévitables car la distinction que l'on voulait faire entre une armée défendant une place et une armée active, au point de vue des frais imposés aux officiers, était bien subtile.

Ce fut tout d'abord le Gouverneur qui réclama pour

---

(1) Le Ministre de la Guerre aux Généraux commandant les divisions et subdivisions militaires, aux Sous-Intendants, aux Chefs de corps et de service, Paris, 4 septembre ; *Journal militaire officiel*, 1870, 2e semestre, p. 413.

(2) *Ibid.*

(3) *Journal militaire officiel*, 1870, 2e semestre, p. 368.

(4) *Ibid.*, p. 414.

(5) Le Ministre de la Guerre au Gouverneur de Paris, Paris, 27 août.

Digitized by Google

son état-major, lequel avait dû se procurer montures et équipements. Le 27 août, le Ministre rejeta cette demande.

A la suite d'autres instances du même genre, le général Le Flô se décida, le 19 septembre, à proposer au Gouvernement de revenir sur la décision qui soulevait toutes ces réclamations. Dans son rapport, il faisait observer que les officiers de l'armée de Paris étaient astreints en grand nombre à bivouaquer soit dans la ville, soit dans l'enceinte des forts et qu'ils se trouvaient dans la nécessité de se procurer le matériel de campagne indispensable (1).

Le Gouvernement de la Défense nationale approuva les conclusions de ce rapport et décida, le 21 septembre, que tous les officiers et employés militaires présents dans la capitale à la date du 20 septembre auraient droit à la gratification d'entrée en campagne. Cette mesure fut étendue à toutes les places à dater du jour de leur investissement.

Le décret du 17 août nommant le général Trochu gouverneur de Paris, avait créé une fonction nouvelle. Une décision ministérielle du 23 août fixa les émoluments attachés à cette situation. Le traitement du Gouverneur, y compris la solde de général de division, était fixé à 40.000 francs par an. A cette somme s'ajoutaient 48,000 francs pour frais de représentation et 12,000 francs pour frais de bureau, de sorte que le traitement total ressortissait à 100,000 francs. De plus, le Gouverneur avait droit à des rations de fourrages pour 10 chevaux et il était accordé au général Trochu, à titre de frais d'installation, une somme de 25,000 francs (2).

---

(1) *Journal militaire officiel*, 1870, 2e semestre, p. 501.

(2) Sur ces 25,000 francs, le général Trochu restitua plus tard à la caisse du Ministère de la Guerre une somme de 5,630 fr. 20.

Digitized by Google

Le chef d'état-major du Gouverneur avait droit à 16,000 francs pour frais de représentation et de bureau.

Les officiers du génie et de l'artillerie employés sur le terrain aux travaux de défense de Paris, étaient assujettis à de nombreux et onéreux déplacements. Pour les aider à y faire face, le Ministre leur alloua, le 19 septembre, une allocation mensuelle à partir du jour de leur prise de service, allocation fixée à 200 francs pour les colonels, 150 pour les lieutenants-colonels, 125 pour les commandants, 100, 75 et 50 respectivement pour les capitaines, lieutenants et employés (1).

Le lendemain, 20 septembre, une décision du Ministre de la Guerre attribua aux généraux de division, aux généraux de brigade chargés du commandement des troupes employées à la défense de Paris et aux officiers supérieurs chefs d'état-major, des indemnités pour frais de bureau et de représentation se montant pour chacune de ces diverses catégories d'officiers à 9,533 francs, 7,800 francs et 2,400 francs (2).

Pour les troupes, tant que les vivres de campagne n'étaient pas perçus, la solde était augmentée de 0 fr. 03 par homme.

Avec cette solde, les ordinaires des troupes situées hors Paris ne tardèrent pas à se trouver aux prises avec de graves difficultés (3). Les localités voisines des forts étaient presque complètement abandonnées par les habitants et les ravitaillements y devenaient impossibles.

Aussi, le 15 septembre, l'intendant général de l'armée décidait-il, qu'à la date du même jour, toutes les troupes

---

(1) Le Ministre de la Guerre au Général commandant supérieur de l'artillerie, Paris, 19 septembre.

(2) *Ordre* du général commandant la 1re division militaire, Paris, 23 septembre.

(3) Le Général commandant la 1re division militaire au Gouverneur, Paris, 17 septembre.

Digitized by Google

placées dans les forts ou campées hors Paris recevraient les vivres de campagne (1). Le 17 septembre, le Ministre ordonnait la même mesure en faveur des troupes des 13e et 14e corps (2).

La fourniture de la viande fraîche à toutes ces troupes commença le 20 septembre. L'entrepreneur fournissait les bestiaux sur pied, l'administration était chargée de l'abat.

Quant aux troupes de l'intérieur de la ville, elles ne perçurent les rations de vivres de campagne qu'à une date postérieure à l'investissement.

La circulaire impériale du 24 août avait décidé que les rations de fourrages seraient allouées aux officiers de place ainsi qu'aux officiers et assimilés montés en temps de guerre (3).

La récolte de foin de 1870 avait été à peu près nulle en raison de la sécheresse. Aussi le Ministre de la Guerre avait décidé, le 5 juillet, que la ration de foin serait partout diminuée et qu'il serait donné de la paille en substitution.

Cette mesure, jointe aux distributions de paille de couchage, amena une telle diminution dans l'approvisionnement de la paille que, le 6 septembre, le sous-intendant Périer, établissant la situation des approvisionnements de fourrage, constatait qu'il était urgent de diminuer la ration de paille et de la ramener de 7 à 5 kilogrammes sous peine d'être exposé à ne plus avoir d'approvisionnement de cette denrée dans un délai très restreint (4). Le Ministre sanctionna cette proposition

---

(1) *Ordre* de l'Intendant général de l'armée de la Défense nationale, Paris, 15 septembre.

(2) Le Ministre de la Guerre au général Ducrot, Paris, 17 septembre.

(3) Le Gouverneur au général Soumain, Paris, 30 août.

(4) Situation des approvisionnements des fourrages, Paris, 6 septembre.

Digitized by Google

par un tarif établi dans ce sens, le 9 septembre. Les substitutions de foin ne pouvaient plus se faire qu'en avoine (1).

Ce tarif ne mit pas fin aux difficultés et, le 17 septembre, le général Soumain dut prendre une mesure plus radicale. Par un ordre daté de ce jour, il décida que la ration réglementaire de route, qui ne comprenait que du foin et de l'avoine, serait appliquée désormais aux chevaux de l'armée de Paris. Seules, les parties prenantes isolées pouvaient substituer de la paille au foin, poids pour poids (2).

Service médical (3). — Lors de la déclaration de guerre, le service hospitalier de la place de Paris était placé sous la direction de M. Blaisot, sous-intendant de 1re classe, relevant lui-même de M. Danlion, intendant militaire de la 1re division territoriale.

Outre les hôpitaux militaires de la place (Val-de-Grâce, 976 lits; Gros-Caillou, 633 lits; Saint-Martin, 496 lits), M. Blaisot avait la surveillance du Magasin central des hôpitaux, de la Pharmacie centrale et des Docks du campement. Au début, ces divers établissements eurent surtout à fournir et à expédier aux différentes

---

(1) Ordre du jour du Général commandant la 1re division militaire, Paris, 9 septembre.

(2) Ordre du jour du Général commandant la 1re division militaire, Paris, 17 septembre. — La situation ne fit qu'empirer et on verra plus tard que, le 11 octobre, la paille de couchage faisait complètement défaut dans Paris. Le Comité de défense, sur la proposition du général Frébault, dut étudier le remplacement de cette denrée par des copeaux de bois.

(3) Une grande partie de ce chapitre a été rédigée d'après un *Rapport* établi après la guerre par le sous-intendant, depuis intendant général Courtot, qui était alors adjoint de l'Intendance à Paris pendant le siège. (Archives du Ministère de la Guerre.)

Digitized by Google

formations de guerre le personnel médical et le matériel nécessaires.

Après les premières grandes batailles, on dut songer à l'évacuation des blessés et des malades des armées d'opérations. Les intendants généraux Bosq et Robert furent désignés pour diriger et assurer ce service. Tandis que le second s'occupait principalement de la partie matérielle des évacuations et se rendait aux armées, l'intendant général Bosq fut chargé surtout de l'hospitalisation des malades et de leur répartition dans les divers établissements du territoire.

Par suite de l'organisation des chemins de fer, des ressources de la capitale et de sa force attractive, la plus grande partie des blessés et malades furent, au début, dirigés sur Paris. Il fallut, dès lors, se préoccuper de créer dans cette ville les ressources nécessaires. Tout d'abord on envoya en province tous les malades, en traitement dans les hôpitaux de Paris, qui étaient susceptibles de voyager. Pour les loger on fit appel à la charité publique dans les départements qui, en peu de jours, offrit au Ministère de la Guerre 35,000 lits environ (1).

---

(1) 2e division militaire		.....	3,350 lits.
3e	—	.....	7,700 —
4e, 5e et 6e	—	(territoires envahis)	»
7e	—	.....	2,000 —
8e	—	.....	1,000 —
9e	—	.....	1,600 —
10e	—	.....	2,300 —
11e	—	.....	2,600 —
12e	—	.....	1,350 —
13e	—	.....	900 —
14e	—	.....	600 —
15e	—	.....	4,200 —
		A reporter.....	27,600 lits.

Digitized by Google

En outre, à leur arrivée à Paris, les blessés et malades pouvant voyager furent réexpédiés sur les autres grandes villes. Jusqu'au 15 septembre, l'administration organisa chaque jour des convois dont quelques-uns comptaient 350 hommes.

Mais dès le milieu d'août, quand la menace d'un siège parut imminente, il fallut songer à installer un service spécial d'hospitalisation en vue des événements qui allaient se dérouler.

Outre les hôpitaux militaires de l'intérieur de la place, on pouvait compter sur l'hôpital de Vincennes (621 lits) et sur l'infirmerie des Invalides (415 lits). On décida également d'installer un hôpital de 500 lits à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr (1) et d'utiliser les hospices du Vésinet et de Saint-Maurice.

Tous ces établissements étaient bien loin d'être suffisants : il fallait donc, de toute nécessité, créer de nouvelles ressources. Le Comité de défense s'en préoccupa dès le 25 août.

Ce jour-là il convoqua M. Husson, directeur de l'Assistance publique pour obtenir de lui des renseignements sur la possibilité d'évacuer les hôpitaux civils de la Ville en vue d'installer des blessés. Ce fonctionnaire fit connaître qu'il n'y avait à ce moment que 700 places

		Report.....	27,600 lits.
16e	—	.....	1,600 —
17e	—	(Corse).....	»
18e	—	.....	1,150 —
19e	—	.....	2,600 —
20e	—	.....	300 —
1e	—	.....	1,100 —
22e	—	.....	650 —
		TOTAL	35,000 lits.

(1) On renonça bientôt à cette installation en raison de l'imminence de l'investissement.

Digitized by Google

disponibles et disséminées dans les divers établissements hospitaliers et qu'il ne lui paraissait pas possible de faire évacuer les hôpitaux sauf peut-être l'hospice des aliénés de Bicêtre. Quant au personnel, M. Husson s'engageait à mettre 100 médecins à la disposition du Gouvernement ; il signala qu'il y avait encore 1,700 docteurs en médecine exerçant à Paris et ajouta que l'Assistance publique avait des quantités de médicaments suffisantes pour pouvoir en céder aux établissements militaires (1).

Le lendemain, 26 août, l'intendant militaire Danlion fit connaître, de son côté, au Comité que l'évacuation de l'hospice de Bicêtre donnerait 1,760 places et que les services municipaux allaient faire installer 1,200 lits au premier étage du Palais de l'Industrie (2).

D'autre part, l'intendant général Bosq avait, dès le 13 août, été chargé de rechercher dans Paris les locaux susceptibles d'être transformés en ambulances.

Son rapport du 4 septembre fit connaître au Ministre le résultat de son travail. Il avait noté 83 écoles communales, lycées, établissements religieux, pensionnats, pouvant être utilisés pour soigner 510 officiers et 12,656 sous-officiers et soldats. Dans ce chiffre étaient compris 55 locaux municipaux choisis parmi ceux offrant les conditions les meilleures pour leur destination au point de vue de l'hygiène ou des facilités d'occupation et d'organisation et permettant d'hospitaliser 101 officiers et 8,539 hommes de troupe.

Tous ces locaux étaient à meubler; il fallait, en outre, y organiser le service médical et pharmaceutique, puis y affecter le personnel chargé de soigner et nourrir les malades.

---

(1) *Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 428.
(2) *Ibid.*, p. 432.

Digitized by Google

L'intendant Bosq proposa d'utiliser, pour leur aménagement, les offres de lits faites par des particuliers. Bon nombre d'habitants s'étaient en effet engagés à recevoir des blessés; la majorité d'entre eux l'avait fait par charité, quelques-uns, peut-être, parce qu'aux termes de l'article 5 de la Convention de Genève du 22 août 1864, tout blessé recueilli et soigné dans une maison y sert de sauvegarde, et que l'habitant qui en a recueilli est dispensé du logement des troupes, ainsi que d'une partie des contributions de guerre. Mais, au triple point de vue des soins à donner, du maintien de la discipline et de l'état civil des hommes, il était impossible de répartir les blessés par petit nombre, et même quelquefois individuellement chez l'habitant. C'est pourquoi l'intendant général Bosq demanda au préfet de la Seine, d'inviter les personnes qui avaient offert des lits ou des ameublements à les envoyer dans un des locaux de leur arrondissement choisis pour servir d'ambulance (1).

En dehors des bâtiments dont il vient d'être question, on organisa des ambulances dans des salles de toute sorte.

Les appartements de réception des Tuileries, sauf la salle des Maréchaux et la salle du Trône, les appartements du pavillon de Marsan furent, dès le 14 septembre, aménagés pour recevoir 400 officiers. Les lits furent fournis par le Garde-meubles (2).

On installa aussi 200 lits, fournis par les Lits militaires, dans les galeries de l'ancien musée des Souverains, au Louvre, et on étudia l'appropriation au même

(1) *Compte rendu* au Ministre de l'exécution de ses ordres, en date du 13 août, au sujet du choix des emplacements susceptibles d'être convertis en ambulances, Paris, 4 septembre.

(2) L'intendant général Wolf au Gouverneur de Paris, Paris, 14 septembre; le chef d'escadron Dupérier au général Schmitz, Paris, 15 septembre; le Gouverneur au Directeur du Garde-meubles, Paris, 15 septembre.

Digitized by Google

but, pour 800 malades, de la caserne des gendarmes à pied qui faisait partie du même palais (1).

On utilisa aussi quelques salles du Palais-Royal (2).

Enfin le génie, comme on l'a vu, construisit de grands baraquements-hôpitaux au Luxembourg, près de l'Orangerie et dans la grande allée du Jardin des Plantes (3).

Un autre baraquement avait été entrepris sur la pelouse de Longchamp, mais il fut abandonné. Ces établissements de santé provisoires se composaient de baraques en planches, élevées au-dessus du sol et d'une contenance moyenne de 20 lits. L'ensemble de ces baraques pouvait contenir environ 2,240 hommes (4).

L'initiative privée aidait puissamment, dans ces circonstances, les efforts des pouvoirs constitués.

La Société française de secours aux blessés, la Société internationale, les Ambulances de la Presse, le Comité évangélique de secours pour les soldats blessés, nombre d'ambulances privées prodiguèrent leur concours. La première de ces sociétés pouvait mettre, dès le 26 août, 10,740 lits au service de l'autorité militaire, dont 3,479 à Paris (5). Son dévouement, d'ailleurs, ne la sauva pas d'insinuations malveillantes et calomnieuses contre lesquelles le Gouvernement dut s'élever publiquement (6).

Grâce à tous ces efforts, au 4 septembre, l'Adminis-

---

(1) Le Gouverneur au Directeur des bâtiments du Louvre, Paris, 15 septembre.

(2) L'intendant général Wolf au Gouverneur de Paris, Paris, 14 septembre.

(3) *Revue d'Histoire*, 28e vol., p. 528.

(4) Travail du général Petit. (Archives du Comité du génie.)

(5) Elle avait antérieurement créé un certain nombre d'ambulances qui avaient été envoyées aux armées.

(6) Le comte de Flavigny, président de la Société de secours aux blessés au Colonel, chef de cabinet du Ministre de la Guerre, Paris, 1er septembre; proclamation du Gouverneur de Paris, Paris, 3 octobre.

Digitized by Google

tration de la guerre disposait : des trois hôpitaux militaires à l'intérieur de l'enceinte, de ceux de Vincennes, du Vésinet, de Saint-Maurice, de Saint-Cyr, des cinq ambulances pourvues du matériel par le Magasin central et créées à l'école Colbert (230 lits), à l'école communale de la rue Balagny, à l'école communale de la rue du Poteau (120 lits), à celle de la rue Clignancourt et dans une maison de la rue de Clichy. Elle pouvait, en outre, utiliser 500 à 600 lits dans les hospices de l'Assistance publique, 500 à 600 lits dans des maisons particulières, soit un total de 5,000 à 6,000 lits auxquels s'ajoutèrent bientôt les installations en cours d'organisation préparées par l'intendant général Bosq et dont on vient de parler, aux Tuileries, au Louvre, dans les écoles publiques et privées, au Palais de l'Industrie, à l'École militaire où l'on créa quatre hopitaux de 500 lits, au Luxembourg, au Jardin des Plantes, etc. (1).

Toutes ces ressources formèrent, au moment de l'investissement, un ensemble d'environ 13,000 lits. Ce nombre allait se trouver momentanément diminué par la disparition des hôpitaux de Saint-Cyr et du Vésinet, mais de nouvelles installations vinrent bientôt combler ce déficit et, au mois de décembre, grâce à l'effort accompli, nos blessés pouvaient compter sur 37,000 lits (2).

---

(1) *Rapport* de l'intendant Courtot.

(2)

Hôpitaux militaires desservis par l'administration (personnel et matériel auxiliaires)	9,500 lits.
Assistance publique	3,000 —
Presse et Sociétés de secours	2,000 —
Ambulances municipales	2,000 —
Corporations religieuses	4,000 —
Ambulances privées (de toutes contenances et de toutes origines)	16,500 —
TOTAL	37,000 lits.

Digitized by Google

Ces lits venaient à propos.

Le jour de l'investissement, les hôpitaux militaires comprenaient déjà 1,386 malades (1).

La variole, qui avait sévi en août et avait diminué d'intensité à la fin de ce mois, avait repris un nouveau développement avec l'arrivée des mobiles de province, en particulier des bataillons de Vendée et de Bretagne. Les effectifs dépassaient d'ailleurs 100,000 hommes pour l'armée active et 100,000 hommes également pour la mobile.

Ces masses considérables comprenaient beaucoup de jeunes soldats transportés brusquement d'une vie calme dans une vie active. Mal casernés, ceux-ci fournissaient de nombreux malades dont une grande quantité de vénériens (2).

En dehors de ces ressources centrales, l'autorité militaire avait dû parer aux premiers besoins des blessés sur le terrain. Les grandes unités, notamment le 13e et le 14e corps, avaient conservé les formations qui leur étaient normalement affectées.

Dans chaque fort, une section d'ambulance desservie par un médecin-major et quelques étudiants en médecine, assurait le service d'une infirmerie de vingt lits destinée à recevoir les blessés non transportables, les

---

(1) Militaires en traitement dans les hôpitaux à la date du 19 septembre 1870, Paris, 19 septembre.

(2) Dans une lettre du 1er septembre au Gouverneur, le docteur Nélaton signale les difficultés que rencontre l'organisation de tout service de santé en présence du nombre considérable de maladies vénériennes. Il demandait que le préfet de police fût invité à faire des razzias chez les logeurs avoisinant les casernes, la prostitution clandestine étant la cause du mal. Il demandait, en outre, que l'entrée de la ville fût interdite aux filles de mauvaise vie que la banlieue et la province déversaient alors sur Paris dans des proportions inusitées, et il terminait sa lettre par ces mots : « Si Paris devait supporter l'épreuve d'un siège, en moins d'un mois, l'armée compterait de 4,000 à 5,000 vénériens. »

Digitized by Google

autres devant être évacués sur les formations sanitaires de la place (1). On utilisa ainsi, pour le Mont-Valérien et Vincennes, deux ambulances légères de cavalerie qui existaient alors, sans destination définitive, aux 13e et 14e corps d'armée (2). Deux grandes ambulances furent en outre créées à Saint-Denis et à Vincennes (3). Immédiatement derrière l'enceinte, un ordre du Gouverneur, daté du 16 septembre, organisa des « ambulances de rempart » destinées à donner les premiers soins. Dès ce jour-là, vingt-six emplacements étaient choisis pour celles-ci entre la porte d'Aubervilliers et la porte de la Gare (19e, 20e, 12e et 13e arrondissements).

Dans chaque secteur, en outre, le commandement fit créer, à proximité des fortifications, des ambulances dont l'installation continua, après l'investissement, avec la collaboration du génie militaire.

Enfin, le 10 septembre, un décret du Gouvernement institua une commission centrale d'hygiène et de salubrité (4) à laquelle le Gouverneur donna, le 15, mission d'organiser le service des ambulances dans tous les arrondissements de la périphérie : à cet effet, cette commission avait pleins pouvoirs « de requérir tous officiers municipaux, tous agents de la force publique, tous médecins et pharmaciens, de prendre possession de tous locaux publics et privés nécessaires à l'établissement

---

(1) *Rapport* du médecin principal Champouillon sur l'organisation des ambulances dans les forts, Paris, 1er septembre.

(2) L'intendant général Wolf au Gouverneur, Paris, 11 septembre; le Gouverneur au Général commandant le 13e corps, Paris, 11 septembre.

(3) Le Ministre de la Guerre à l'Intendant militaire de la 1re division, Paris, 13 septembre.

(4) Cette commission avait pour président Jules Ferry, pour vice-président, M. Henri Brisson, et pour membres : MM. Sainte-Claire Deville, Bouchardat, Chauveau-Lagarde, de Montmahou, et les docteurs Sée et Onimus (*Journal officiel* du 11 septembre 1870).

Digitized by Google

des ambulances, de requérir enfin tout le matériel et tous les médicaments propres à leur service (1) ».

Cette commission se chargea en outre de veiller à l'hygiène de la ville : enlèvement régulier des immondices sur la voie publique, arrosage des rues, approvisionnement et emploi des désinfectants, etc. (2).

Ainsi que l'avait fait prévoir au Comité de défense le Directeur de l'Assistance publique, le personnel médical put être recruté facilement (3). Tous les médecins civils offrirent leurs services aux ambulances. Les demandes furent centralisées par le médecin inspecteur Michel Lévy qui dressa des listes d'après lesquelles le Service de l'intendance fit appel, au fur et à mesure des besoins, aux médecins inscrits et les commissionna, en désignant généralement ceux dont le domicile était voisin des ambulances nouvellement créées. On utilisa comme aides-majors les étudiants en médecine pourvus de seize inscriptions.

Un médecin et deux aides-majors furent affectés au service de 50 blessés ou de 80 fiévreux; le premier reçut une solde mensuelle de 200 francs et les seconds 100 ou 150 francs, suivant qu'ils étaient ou non docteurs.

Les pharmaciens furent recrutés d'une manière analogue.

Quant aux infirmiers, ils furent fournis soit par le personnel militaire des sections (hommes de l'active et de la mobile), soit par des volontaires civils ou religieux (hommes ou femmes).

---

(1) *Journal officiel* du 17 septembre.

(2) Ce fut sur son initiative que, peu après l'investissement, toutes les ambulances particulières existant à l'intérieur de la ville furent réunies en dix groupes, un pour chacun des neuf secteurs, et un comprenant les quartiers du centre de la ville.

(3) L'intendant général Wolf au médecin inspecteur Larrey, Paris, 15 septembre.

Digitized by Google

Sous le rapport de la surveillance administrative et médicale, chaque ambulance militaire releva de l'un des quatre grands hôpitaux (y compris les Invalides). Des officiers d'administration auxiliaires, choisis et commissionnés par l'intendance, furent chargés de la gestion, sous l'autorité du comptable de l'hôpital, et reçurent pour ce service une solde mensuelle de 150 francs.

Au point de vue médical, le médecin en chef de l'hôpital avait la surveillance des annexes qui lui étaient rattachées.

Enfin, d'une manière générale, tous les hôpitaux et ambulances relevaient de l'intendant général Bosq, placé lui-même sous la direction de l'intendant général Wolf, directeur du service de l'intendance de l'armée de Paris.

La haute direction médicale de l'ensemble des forces militaires fut dévolue au baron Larrey, médecin inspecteur (1).

CHAPITRE VIII.

Services divers. — Mesures spéciales.

Organisation des transports dans la place. — Si l'on se rappelle ce qui a été dit précédemment concernant les divers travaux nécessités par l'armement de la place, on se rend compte que des transports considérables durent être effectués pour :

1° Mettre en place dans les forts et sur l'enceinte, les différentes bouches à feu emmagasinées dans les forts ;

2° Répartir dans les forts et sur l'enceinte les munitions et poudres existantes ;

3° Débarrasser les gares de tout le matériel d'artil-

(1) *Rapport* de l'intendant Courtot.

Digitized by Google

lerie expédié sur Paris (900 pièces avec leurs armements et munitions, 2 millions de kilogrammes de poudre) ;

4° Répartir dans les forts et magasins les approvisionnements en vivres, et retirer des gares les denrées arrivées journellement (1).

Dès le 26 juillet, le service de l'intendance avait passé un marché avec M. Dailly, maître de postes à Paris, pour assurer le service des transports dans le département de la Seine et dans les communes de Seine-et-Oise comprises dans le périmètre des forts (2).

Les unités d'artillerie ou du train d'artillerie, stationnées dans la place, pouvaient fournir également un certain nombre d'attelages.

Ces ressources furent suffisantes tant que l'on ne poussa pas activement l'armement de la place. Mais, après le 8 août, quand on voulut hâter les travaux, on dut avoir recours à d'autres moyens. On accepta tout d'abord le concours des ingénieurs et agents des Ponts et Chaussées qui, sous la direction de MM. Lalanne et Krantz, offrirent leurs services. Le premier de ces deux ingénieurs se chargea de la direction du transport des bouches à feu destinées à l'armement de l'enceinte et de leur mise en place sur les remparts ; le second s'occupa plus spécialement de quelques travaux dans les

---

(1) A ces catégories, il faudrait ajouter, pour être complet :

1° Les transports des denrées et du matériel expédiés en août aux différents corps d'armée du Rhin ;

2° Les transports nécessités par les constructions des travaux nouveaux (ceux-ci furent faits, il est vrai, en général, par les entrepreneurs des travaux).

On ne s'occupera pas de ces deux catégories de transports, et l'on s'en tiendra uniquement à ceux ordonnés par l'autorité militaire pour l'armement et l'approvisionnement de la place.

(2) Le Maréchal commandant le 1er corps d'armée au Général commandant les dépôts de la Garde impériale, Paris, 26 juillet.

Digitized by Google

forts et de l'approvisionnement en bois, nécessaire à la confection des gabions et des fascines (1).

Dans un rapport que l'on trouvera aux Documents, l'on verra que M. Lalanne, du 9 au 21 août, fit transporter, des forts sur les murs de l'enceinte, à une distance moyenne de 4 kilomètres, 524 pièces, représentant avec leurs accessoires un poids total de 976,255 kilogrammes (2).

Le service de l'artillerie avait néanmoins besoin d'un supplément d'attelages pour toutes ses manipulations de matériel. Le Ministre fit venir de province 1,000 chevaux du train d'artillerie qui arrivèrent à Paris le 16 août, et il ordonna le même jour la réquisition de 300 chevaux (avec harnais et conducteurs) appartenant à la Compagnie des omnibus (3).

Notons enfin que les Compagnies de chemins de fer mirent à la disposition de l'État tout leur matériel de camionnage, chevaux et voitures. L'effectif des premiers, en temps normal, était de 2,500 animaux. Ce renfort rendit de précieux services.

Pour coordonner les transports des grandes quantités de munitions et poudres à diriger des gares sur les forts ou les divers magasins, le Ministre créa, le 14 août, une commission spéciale chargée de l'arrivage du matériel d'artillerie dans Paris. La présidence en fut donnée au colonel d'artillerie Bossut (4). Cette commission recevait les avis des arrivages, centralisait les demandes des

---

(1) *Rapport* sur les travaux exécutés pour le compte de l'artillerie sous la direction de M. Lalanne, inspecteur général des Ponts et Chaussées, Paris, 5 octobre.

(2) Ces transports occasionnèrent une dépense de 39,472 francs.

(3) Le Ministre de la Guerre au général Princeteau, Paris, 16 août.

(4) Les autres membres en étaient le chef d'escadron Levassor-Sazeray, le capitaine Bey, le garde d'artillerie Laverné, le sous-chef artificier Cabry.

Digitized by Google

commandants d'artillerie des forts ou secteurs, et réglait les transports et le service des attelages.

Utilisation du chemin de fer de Ceinture pour le transport des troupes. — Dès le 16 septembre, le Gouverneur prescrivit d'étudier dans quelle mesure on pourrait utiliser les gares et voies ferrées à l'intérieur de Paris pour le transport des troupes.

Après entente avec les Compagnies, il fut admis :

1° Que le service des trains pour le public sur la ligne de Ceinture, toutes les demi-heures pendant le jour, serait maintenu, et que ces trains seraient composés de telle sorte que 800 à 900 places fussent toujours libres pour la troupe;

2° Qu'un service de nuit pourrait être organisé, s'il était nécessaire, à raison d'un train par heure, ou même d'un train toutes les demi-heures;

3° Que les embarquements pourraient avoir lieu dans l'une quelconque des vingt-cinq gares du chemin de fer de Ceinture, où l'autorité militaire pourrait embarquer, à n'importe quelle heure, sur une simple réquisition remise au chef de station, 3,000 à 3,500 hommes en une heure en utilisant les deux trains lancés dans chaque sens;

4° Que des embarquements de 3,000 hommes pourraient avoir lieu simultanément dans chacune des gares Saint-Lazare, du Nord et de l'Est, mais qu'il serait nécessaire de prévenir les chefs de ces stations trois heures d'avance, ou bien que 9,000 hommes pourraient être embarqués à la fois à la gare Saint-Lazare seule en prévenant dans le même délai (1).

Communications télégraphiques et optiques à l'intérieur de la ligne des forts. — Dès le commencement

(1) Travail du général Petit. Archives du Comité du génie.

Digitized by Google

d'août, le Gouvernement s'était préoccupé d'installer des communications télégraphiques entre les forts et les principaux établissements militaires de la capitale. Le Ministre de l'Intérieur prescrivit à la Direction générale des télégraphes (1) de procéder, d'après les instructions du service du génie, à l'installation d'un réseau aérien et d'un réseau souterrain pour relier entre eux le quartier général de la place Vendôme, les casernes, puis les forts. On commença par le réseau aérien.

Le 19 août, l'état-major du Gouverneur communiquait déjà avec le Bureau central de la rue de Grenelle, avec les principales casernes (2) et avec les forts de Vincennes et de Charenton, puis, le 24, avec tous les forts. Enfin, deux jours plus tard, toutes les casernes étaient reliées à la place Vendôme (3).

Mais, pour communiquer entre eux, les ouvrages, même voisins, devaient passer par l'intermédiaire du réseau de Paris. Aussi, le 19 septembre, le général commandant supérieur à Saint-Denis demanda l'établissement d'un réseau direct entre ceux de son commandement. Ce ne fut qu'en octobre que la mesure fut généralisée (4).

Le 26 août, le Directeur des télégraphes avait proposé de relier les forts à certains points de l'enceinte; cette proposition fut ajournée. Le 28, on décida de pourvoir de communications télégraphiques les sièges de com-

---

(1) Cette Direction était alors confiée à M. de Vougy qui fut remplacé, le 4 septembre, par M. Steenackers.

(2) École militaire, casernes Napoléon, du Prince-Eugène, de Reuilly. (Ordre du général commandant le 13e corps d'armée, Paris, 19 août.)

(3) *Rapports* du commandant Brossé sur la situation des communications télégraphiques de Paris et des forts, Paris, 26 août et 29 août.

(4) Le Chef de service des lignes télégraphiques à Saint-Denis au Directeur des télégraphes à Paris, D. T., Saint-Denis, 19 septembre 1870, 7 h. 30 soir.

Digitized by Google

mandement des neuf secteurs (1); cette installation n'était pas encore terminée le 19 septembre. Par contre, à cette date, les postes de sapeurs-pompiers étaient reliés entre eux (2).

Tous ces travaux furent exécutés par le personnel technique de la Direction des télégraphes. On dressa toutefois des escouades de soldats pour la réparation des lignes sous la direction des fonctionnaires qui les avaient construites (3).

D'autre part, les travaux du réseau souterrain, dont l'organisation était confiée au génie, avaient été poussés activement et, dès le 7 septembre, le Mont-Valérien, les forts de la Briche, l'Est, Aubervilliers, Ivry, étaient reliés télégraphiquement de cette manière avec Paris. Vincennes l'était également, sauf une courte lacune. Le même jour, le commandant Brossé, chargé de ce service, rendait compte au Directeur du génie que Romainville, Noisy et Rosny seraient reliés deux ou trois jours plus tard et que les forts du Sud auraient leurs communications établies la semaine suivante (4).

Toutefois, l'organisation n'était pas encore complète au 19 septembre. Tous ces réseaux aboutissaient au Bureau central de la rue de Grenelle ou aux bureaux de la Place.

Les transmissions dans les forts furent assurées par des agents civils mis à la disposition de l'autorité mili-

---

(1) Séance du Comité de défense des 26 et 28 août.

(2) Dépêche du 16 septembre du commissaire du Gouvernement au directeur général des télégraphes à Tours (*Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, t. IV, p. 19). — Voir aussi la déposition de M. Steenackers *Ibid*, (t. V, p. 330, col. 1).

(3) Le Directeur général des télégraphes au Gouverneur, D. T., Paris, 30 août, 4 h. 45 soir.

(4) Le commandant Brossé au colonel de Courville, Paris, 7 septembre.

Digitized by Google

taire, pourvus d'un uniforme, assimilés au grade de sous-lieutenant, et faisant partie de l'état-major du commandant du fort (1). Ils avaient en outre droit aux rations de vivres.

Au cours du siège, toutes ces installations furent encore améliorées, et presque tous les ouvrages pourvus d'un poste télégraphique.

Communications sémaphoriques. — Les lignes télégraphiques aériennes reliant les forts aux bureaux de l'intérieur de la place pouvant être détruites et les lignes souterraines n'étant pas prêtes, on songea dès le milieu d'août à créer des communications optiques. Dès le 12, le Ministre de la Marine appela à Paris quarante employés des postes sémaphoriques avec leur matériel, et l'on commença de suite l'installation d'un certain nombre de signaux optiques, sur le modèle de ceux organisés sur les côtes. On éleva sur les terre-pleins des forts, des bastions ou au sommet de certains monuments bien visibles, des mâts avec vergues pour l'usage du télégraphe marin à pavillons ou de signaux à grande distance au moyen de bombes et de cônes. Pour la nuit, on se servit de puissants réflecteurs munis de deux écrans mobiles, l'un opaque, l'autre rouge, permettant des combinaisons de signes analogues à celles du télégraphe.

Le lieutenant de vaisseau Kœnig fut chargé de centraliser le service des postes sémaphoriques. A chacun d'eux, on affecta plusieurs timoniers de la marine, habitués à ce service, munis des appareils d'observation nécessaires, de feux de Bengale et de fusées de diverses couleurs pour les communications de nuit (2).

---

(1) Le Ministre de la Guerre au Gouverneur de Paris, Paris, 4 septembre.

(2) Vice-amiral de La Roncière Le Noury, *La marine au siège de Paris*, p. 26 et suiv.

Digitized by Google

Le plus important des postes à l'intérieur de l'enceinte était à l'Arc de Triomphe : il communiquait avec ceux installés à la Tour Solférino (Butte Montmartre), à la Tour Saint-Sulpice, à la Tour Saint-Jacques, au Panthéon (1), à l'Opéra (alors en construction), et ceux-ci avec les postes des bastions 17, 23, 73, 76, 84, 91. A l'extérieur, les forts de l'Est, d'Aubervilliers, de Nogent, de Vincennes, la redoute de Gravelle, les forts de Charenton, Issy, Vanves, du Mont-Valérien, la cathédrale de Saint-Denis, l'ouvrage de Gennevilliers, etc. (2), communiquaient soit avec l'Arc de Triomphe, soit avec les organisations de l'intérieur.

On créa également, sur la proposition du comte Daru (3), un certain nombre de postes d'observation sur des points ou édifices élevés, d'où l'on pouvait surveiller les mouvements de l'ennemi. Lors de l'investissement, trois postes de ce genre seulement avaient été organisés, le premier à la Tour Solférino sous la direction de quatre ingénieurs-hydrographes, le second à l'Observatoire, d'où le commandant Bibesco suivit, le 19 septembre, tout le combat de Châtillon et le troisième, 100, rue Lepic, dans un observatoire privé mis à la disposition de la défense par son propriétaire. Par la suite, d'autres postes furent créés au Trocadéro, au Panthéon, à Passy (la Muette), au donjon de Vincennes, à la Porte-Maillot, aux forts de Romainville, Nogent, Bicêtre, Montrouge, du Mont-Valérien, etc., etc. (4).

Ces postes furent pourvus de bureaux télégraphiques et d'appareils optiques divers pour faciliter les observations. On repéra avec soin tous les villages et points

(1) Ce poste fut supprimé, un peu après l'investissement.

(2) Le nombre de ces postes varia naturellement selon les péripéties de la défense.

(3) Séance du Comité de défense du 30 août.

(4) De Sarrepont, *Histoire de la Défense de Paris*, p. 146.

Digitized by Google

du terrain remarquables, visibles de chaque point, on mesura les distances, et tous ces renseignements furent consignés dans des tables spéciales à chacun d'eux (1).

Cette dernière organisation fut l'œuvre du lieutenant-colonel du génie Laussedat.

Ballons-Observatoires. — Des propositions pour l'utilisation de ballons au cours des opérations militaires avaient été adressées au Ministre, dès le 16 juillet, par M. Godard, mais il semble qu'en raison des préoccupations du moment, elles furent négligées. Cependant, le Ministre des Travaux publics lut au Comité de défense, le 18 août (2), divers rapports établis par une commission d'ingénieurs créée par lui, et chargée d'étudier plusieurs questions parmi lesquelles l'usage de ballons captifs. Vers la même date de nouvelles offres de personnel et de matériel aérostatiques furent faites au Gouvernement par MM. Godard, Nadar et de Fonvielle, et, avec l'autorisation du Ministre, le Gouverneur nomma le colonel du génie Usquin président d'une commission ayant pour mission d'étudier ces propositions, et de traiter avec ces aéronautes (3).

Le 22 août, le colonel Usquin, rendant compte de ses premiers travaux, faisait connaître que des ballons captifs pourraient être utilisés, pour l'observation des mouvements de l'ennemi, à la condition qu'ils ne s'élèveraient pas à une hauteur supérieure à 250 ou 300 mètres, les difficultés d'attache du câble fixe et les mouvements du ballon rendant les observations difficiles à une hauteur

---

(1) Voir dans l'ouvrage de l'amiral de La Roncière Le Noury, p. 575, les renseignements spéciaux concernant les forts de Romainville, Noisy, Rosny, Ivry, Bicêtre, Hautes-Bruyères, Montrouge.

(2) *Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 395.

(3) Le général Véronique au Gouverneur de Paris, 22 août; le Gouverneur au colonel Usquin, Paris, 22 août.

Digitized by Google

plus grande. En même temps, il signalait que l'on pouvait utiliser de suite deux ballons de 1,200 et 1,400 mètres cubes appartenant aux frères Godard, et un de 800 mètres, propriété de l'Empereur, emmagasiné au Garde-meuble. Il proposait d'utiliser les deux premiers à Montmartre et à la barrière d'Orléans pour faire des observations au Nord et Sud de la place, et le troisième, plus léger, dans l'un des forts de Noisy, Rosny ou Nogent d'où il pourrait être déplacé à volonté (1).

Ces propositions furent agréées en partie, et, dans les premiers jours de septembre, les deux ballons Godard furent installés à Montmartre et au Nord du fort de Bicêtre, près de l'usine à gaz de Vaugirard. Un personnel militaire fut mis à la disposition du colonel Usquin et des aéronautes, pour la manœuvre des câbles, la transmission des renseignements, etc. Les ascensions commencèrent mais ne donnèrent pas grands résultats, même pendant les journées des 18 et 19 septembre où de si nombreuses colonnes ennemies étaient en marche autour de Paris (2). Mais, à ces dates, les aérostats s'élevaient à 120 ou 130 mètres à peine, et M. Nadar, rendant compte d'une de ses ascensions, disait qu'ils ne commenceraient à rendre des services réels que pendant le siège (3).

En fait, les observations de ce genre cessèrent peu de jours après l'investissement, car l'un des ballons utilisés à ce service, le *Neptune*, partit le 23 septembre, emportant les premières correspondances pour la province, et l'on ne songea plus à employer les aérostats comme postes d'observations.

---

(1) Le colonel Usquin au Gouverneur, Paris, 22 août.

(2) Différents Historiques de régiments allemands signalent qu'ils virent ces ballons en arrivant le 19 devant Paris.

(3) *Rapport* n° 3 de M. Nadar, Paris, 18 septembre.

Digitized by Google

Communications de Paris avec la province. — Il était facile de prévoir que les lignes télégraphiques reliant la capitale et les départements seraient interrompues. En fait, comme on le verra, le mouvement enveloppant des Allemands se termina le 19 septembre et ce jour-là, à 1 h. 10 de l'après-midi, le bureau central des télégraphes annonça au Gouvernement que le dernier fil qui mettait en communication Paris avec le reste du pays venait d'être coupé (1).

Dans la prévision de cet accident, l'idée avait été émise, dans le courant d'août, par le directeur général des lignes télégraphiques d'immerger deux câbles dans la Seine, l'un en amont se dirigeant vers Joigny, l'autre en aval descendant jusqu'à Rouen. Le 21 août, le Comité de défense, avait repoussé cette idée, craignant que ces câbles ne fussent détruits facilement. Le 26, revenant sur sa décision il en prescrivit l'exécution puis, pendant vingt jours, il se désintéressa de la question, et cependant le sujet avait une telle importance qu'il méritait qu'on ne le perdit pas de vue. Ce ne fut qu'à la séance du 14 septembre que, sur l'intervention de M. Dupuy de Lôme, le Comité revint à ce projet. Sur la demande de renseignements qu'il formula alors, il fut informé que le câble d'aval allait être posé, avec Rouen comme point d'atterrissement, mais qu'il n'avait pu être procédé à l'établissement de celui qui devait être immergé en amont (2).

Le câble de Rouen ne fut prêt à fonctionner que le 23 septembre. Le travail avait été assez long car, pour éviter les indiscrétions, l'inspecteur Richard, chargé de le poser, avait voulu n'opérer que la nuit.

A son arrivée à Rouen, le câble était relié, par une

---

(1) Le Bureau central des télégraphes au Gouverneur, D. T., Paris, 19 septembre, 1 h. 10 soir.

(2) *Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 407, 428, 584, 593.

Digitized by Google

ligne aérienne, aux bureaux du Havre. La transmission se faisait directement entre la capitale et cette dernière ville où les dépêches étaient reçues dans un local séparé, par des employés choisis, et réexpédiées à Tours. Il avait été décidé que tous les services de province, même ceux de Rouen et du Havre, adresseraient d'abord à Tours toutes leurs dépêches, et qu'à Tours on jugerait s'il y avait lieu de les transmettre. Tous les télégrammes devaient être chiffrés. Le personnel du bureau de Tours avait été choisi spécialement et avait prêté serment de ne pas révéler l'existence du câble, dont l'usage, du reste, était réservé au Gouvernement seul et caché soigneusement à tous les fonctionnaires et au public. Il semblerait même que tous les Ministres ne l'aient pas connu, et que seuls, ceux de l'Intérieur, de la Guerre et des Affaires étrangères aient été au courant de son installation.

Ce câble, malheureusement, ne fonctionna que jusqu'au 27 septembre. Interrompu, une première fois, le 24, à la suite de la rupture du pont de Mantes, il fut coupé définitivement le 27, par les Allemands, à la suite d'indications fournies par un éclusier de l'île Saint-Germain (1).

Dès lors, Paris n'eut plus que des communications accidentelles avec la province.

On avait bien tenté quelques autres efforts pour échapper à cet inconvénient, mais aucun ne donna de résultat jusqu'au moment où l'on utilisa les aérostats et les pigeons. Dans la séance du 21 août, le Comité de défense avait proposé de chercher à conserver le plus longtemps possible les lignes ferrées du Sud et de l'Ouest. Le général de Chabaud la Tour expliqua qu'on

(1) Collection des dépêches échangées par pigeons voyageurs, préface sommaire.

Digitized by Google

pourrait obtenir ce résultat en utilisant des troupes de cavalerie battant la campagne, appuyées sur de petites fractions d'infanterie occupant les points principaux des voies ferrées. On s'explique mal aujourd'hui comment cette proposition put satisfaire le Comité. Son énoncé suffit à montrer sa fragilité (1).

Dans cette même séance, il avait été décidé d'organiser un service de coureurs porteurs de nouvelles (2), et le 22 août, le Directeur général des Postes en avait reçu la mission. Quelques jours plus tard, ce fonctionnaire rendit compte au Gouverneur qu'il avait constitué un corps de trente hommes alertes, intelligents, sûrs, choisis avec soin parmi les employés de l'administration. Revêtus de vêtements civils, ces coureurs devaient chercher à franchir les lignes ennemies, à pied, en voiture ou à cheval, dès que Paris serait investi, et porter leurs correspondances en lieu sûr (3).

Les 19 et 20 septembre, trois voitures, deux cavaliers et cinq piétons, ainsi envoyés, ne purent franchir les lignes ennemies (4). Les jours suivants, ces tentatives

---

(1) *Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 407.

(2) Aucun service de renseignements sur le territoire n'ayant été organisé dès le temps de paix, le général Guiod signala, le 22 août, au Comité de défense des fortifications de Paris, « l'utilité qu'il y aurait à posséder des espions et surtout à organiser sur une grande échelle, dans tout le pays dont on est maître, un service de donneurs de nouvelles ». Le Comité décida de s'adresser, à cet effet, au Préfet de police. Mais celui-ci répondit que le personnel spécial dont il disposait ne pouvait rendre de services en dehors de Paris (*Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 407).

(3) M. Vandal, directeur général des postes, au Gouverneur, Paris, 23 août; le Gouverneur à M. Vandal, Paris, 23 août; M. Vandal au Gouverneur, Paris, 25 août; le Gouverneur au Ministre de la Guerre, Paris, 26 août; le Ministre au Gouverneur, Paris, s. d. (27 août).

(4) Le Directeur général des postes au général Trochu, Paris, 21 septembre.

Digitized by Google

furent renouvelées. Jusqu'au 30 septembre, cinq agents seulement purent passer; quatre rentrèrent à Paris, le cinquième fut fait prisonnier (1). Ces insuccès, qui amenèrent l'abandon rapide de cette organisation, furent d'ailleurs causés autant par la surveillance exercée par les Allemands que par celle de nos propres troupes (2).

M. Rampont, qui prit la Direction des postes le 11 septembre (3), se préoccupa de trouver d'autres modes de transport des lettres après l'investissement, et de suite, il songea aux ballons. Dès le 16, la construction de plusieurs aérostats avait été décidée. M. Cornu, ingénieur des mines et professeur à l'École polytechnique, avait été chargé de la direction de ce service, et des crédits lui avaient été ouverts pour la construction de trois de ces engins (4).

De son côté, le vice-amiral de La Roncière Le Noury avait préparé un traité à passer avec M. Godard, pour la fourniture au prix de 50 francs pièce, de ballons de 10 à 15 mètres cubes, destinés à emporter un kilogramme de correspondances, et construits de telle sorte qu'ils ne puissent tomber qu'à une distance de 12 lieues au moins de Paris. Le premier devait être prêt à partir le vendredi 23 septembre. Il semble que ce projet ait été établi à la suite de la réception d'un télégramme expédié le 17,

---

(1) Steenackers : *Les Télégraphes et les Postes pendant la guerre de 1870-1871*. Paris, Charpentier, 1883, in-12, p. 289 et suiv.

(2) M. Rampont, directeur des postes, consulté au sujet de nos communications avec l'extérieur, constate que les rigueurs des francs-tireurs et soldats français sont un obstacle plus difficile à vaincre que les lignes prussiennes. Tous ses courriers lui sont ramenés par nos postes avancés. *Procès-verbaux du Conseil du gouvernement de la Défense nationale*, p. 152.

(3) *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, édition 1875, t. V, p. 345.

(4) *Ibid.*, t. IV, p. 19.

Digitized by Google

à 1 heure du matin, par le sous-préfet de Neufchâteau, et annonçant la chute à Pargny, d'un petit ballon expédié par la garnison de Metz avec environ 5,000 petits billets adressés par les officiers et soldats à leurs familles.

Ce système de ballons non montés ne reçut pas toutefois d'application à Paris, et le *Neptune*, qui partit effectivement le 23, était conduit par l'aéronaute Duruof. Ceux qui furent lancés par la suite, transportèrent tous une ou plusieurs personnes. Jusqu'à l'armistice, 65 aérostats quittèrent Paris, ayant emporté 164 personnes, 381 pigeons, 5 chiens, des appareils et engins divers, enfin 10,675 kilogrammes de dépêches (1).

Un avocat, M. Ségalas, proposa à la fin d'août au directeur des télégraphes, M. de Vougy, d'utiliser les pigeons voyageurs comme moyen de transmission en cas de siège. Dès le 2 septembre, M. Ségalas avait installé dans la tour de la Direction des télégraphes une soixantaine de ces animaux. Autorisé par M. Steenackers, le successeur de M. de Vougy, à continuer l'installation de ce service, M. Ségalas réunit 130 pigeons provenant pour la plupart de départements du Nord ou de la Belgique. De son côté, M. Steenackers avait ordonné la création d'un service analogue par son administration, mais cette organisation ayant été commencée trop tard, rien n'avait pu être fait lors de l'investissement et l'on ne disposait que des oiseaux de M. Ségalas (2). C'est du moins ce que déclarait le commissaire du Gouvernement de la Direction des télégraphes à Paris, dans une dépêche qu'il adressa le 18 septembre à M. Steenackers, alors parti à Tours. Mais M. Rampont, dans sa déposi-

(1) Steenackers : *Les Télégraphes et les Postes pendant la guerre de 1870-1871*, p. 392, 394 et 457.

(2) *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, édition 1875, t. VII, p. 118.

Digitized by Google

tion, assure que l'administration avait réuni avant l'investissement, au Jardin des Plantes, 800 à 900 pigeons provenant également du Nord de la France et de la Belgique (1).

Quoi qu'il en soit, les uns et les autres ne pouvaient être employés que difficilement pour l'envoi de dépêches en province, puisque l'on eût voulu surtout communiquer avec Tours ; d'autre part, on n'avait pas eu la précaution de transporter hors de Paris, avant la rupture des communications, les pigeons des colombiers de la capitale. Il fallut alors rechercher, chez les particuliers, les pigeons voyageurs qui pouvaient exister. Le premier ballon qui quitta Paris le 23 septembre, n'emporta aucun de ces messagers ; les suivants en emportèrent trois ou quatre, destinés seulement à permettre à l'aéronaute de faire connaître à l'Administration des postes dans quelles conditions, ils avaient atterri. Ce ne fut que plus tard que l'*Armand-Barbès*, parti le 7 octobre, emporta seize volatiles dont quelques-uns devaient servir à la Délégation de Tours pour communiquer avec Paris. Par la suite, tous les ballons emportèrent un nombre de pigeons assez grand, que les aéronautes, dès leur atterrissement, expédiaient à la Délégation (2).

Service des incendies. — Le Comité de défense décida, dans sa séance du 26 août, que le régiment des sapeurs-pompiers commandé par le colonel Willerme serait tout entier laissé à son service spécial et que les postes installés dans la Ville seraient multipliés de manière à ce que partout où un commencement de sinistre vien-

---

(1) *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, édition 1875, t. V, p. 346, vol. 2.

(2) Steenackers : *Les Télégraphes et les Postes pendant la guerre de 1870-1871*, chap. V, VI et XIII.

Digitized by Google

drait à se déclarer, il y eût à côté un secours immédiat (1).

A la date du 17 septembre, ce régiment comptait 1,294 hommes (2).

A l'approche de l'investissement, les pompiers des communes voisines de la capitale reçurent ordre de rentrer à Paris avec leur matériel et ils furent mis à la disposition du colonel des pompiers. Le 17 septembre, celui-ci disposait de 125 de ces hommes, mais ce nombre augmenta rapidement et quinze jours après, il était estimé que l'on avait de 1,200 à 1,300 de ces auxiliaires.

Ces ressources paraissaient suffisantes au colonel Willerme. Aussi n'accueillit-il qu'indirectement les nombreuses offres de concours volontaires qui lui furent faites. Le 9 septembre, le journal *le Moniteur de la Garde nationale mobile* ayant demandé l'autorisation d'organiser un corps de pompiers civils, le colonel déclara que le meilleur moyen d'utiliser ces bonnes volontés était la création de postes de guetteurs chargés de signaler la chute des projectiles, afin que l'on pût combattre, dès leur début, les incendies qu'ils occasionneraient.

Le nombre total des postes entre lesquels étaient répartis les hommes du régiment de Paris et des compagnies de banlieue, qui était de 80 avant la guerre, fut porté à 122, chiffre qu'il atteignit le 17 septembre puis, au 3 octobre, à 170. Leur effectif variait de 3 à 9 hommes. Ils étaient placés près des endroits les plus dangereux : magasins de fourrages, entrepôts de marchandises, usines à gaz ou dans ceux dont les sauvetages importaient le plus : musées du Louvre, du Luxembourg, bibliothèques,

---

(1) *Rapport* du colonel Willerme sur le service de secours contre l'incendie pendant l'état de siège, 17 septembre.

(2) Le 3 octobre, cet effectif était de 1,498.

Digitized by Google

palais, etc. Dans les établissements qui renfermaient des richesses artistiques, des escouades de jeunes ingénieurs concouraient en outre à la surveillance de tous les instants.

Tous les postes furent réunis télégraphiquement avec l'état-major du régiment, les diverses casernes du corps et le bureau des Eaux de la Ville.

Le matériel dont le colonel Willerme disposait, y compris celui de la banlieue, comprenait 205 pompes dont 30 étaient en réserve pour parer à toutes les éventualités. Il fallait du reste ajouter à ce nombre celles possédées par les administrations publiques et privées, les palais, les ministères, etc. Enfin six pompes à vapeur très puissantes avaient été installées sur les bords de la Seine ou du canal Saint-Martin.

Pour alimenter les appareils et éviter l'emploi des chaînes d'hommes, des pompes alimentaires assez puissantes avaient été ajoutées au matériel. Soixante baquets, de 700 litres chacun, distribués sur les points les plus convenables, étaient destinés à parer aux premiers besoins. Les habitants avaient été invités à faire des réserves d'eau, surtout dans les parties hautes de leurs habitations et les possesseurs de réservoirs alimentés par des machines devaient tenir ceux-ci constamment sous pression. Les tonneaux des arroseurs municipaux devaient être en outre tenus pleins.

Pour indiquer rapidement aux pompiers les réservoirs et les puits et assurer l'ouverture rapide des conduites d'eau, le colonel Willerme avait obtenu que la Compagnie des eaux mît à sa disposition 86 fontainiers qui étaient répartis entre les différents postes (1).

De plus, des précautions furent prises pour parer aux dangers que présentaient les accumulations de matières inflammables.

---

(1) *Rapport* du colonel Willerme, Paris, 17 septembre.

Digitized by Google

Le Préfet de police, le 23 août, sur le désir du Conseil de défense, exigea que tous les approvisionnements de ce genre fussent réunis par les soins de chaque propriétaire sur un seul point de son établissement et couverts de 2 mètres de terre dans tous les sens (1). Le 12 septembre, ordre fut donné par le Gouverneur à tous les dépositaires d'huiles de pétrole d'en faire la déclaration dans les vingt-quatre heures (2).

A Bercy, on prit également des dispositions pour mettre à l'abri un million d'hectolitres de vin et 30,000 hectolitres de spiritueux à divers degrés qui occupaient l'entrepôt, près des fortifications (3). Il en fut de même à la Pharmacie centrale du quai d'Orsay que l'on isola des vastes dépôts de bois qui avaient été accumulés à la Manufacture des tabacs, afin de mettre en sûreté ses réserves d'alcool, d'éthers et d'essences (4).

Expulsion des étrangers et des bouches inutiles hors de la capitale. — La question du séjour en France des étrangers, particulièrement de ceux d'origine allemande, et de leur entrée ou de leur sortie du territoire, avait préoccupé le Gouvernement dès le début de la guerre.

Avant son départ de Paris, le représentant de la Confédération de l'Allemagne du Nord avait chargé l'ambassadeur des États-Unis, M. Washburne, de prendre sous sa protection les sujets originaires de la Prusse et des autres États confédérés. Celui-ci, autorisé par le Gouvernement de Washington, avait accepté et en avait informé officiellement le Gouvernement français le 17 juillet (5).

---

(1) Le Gouverneur au Préfet de police, Paris, 23 août.

(2) *Journal officiel* du 13 septembre.

(3) Le Gouverneur au Ministre de l'Intérieur, Paris, 23 août.

(4) Le Directeur de la manufacture des tabacs au Gouverneur, Paris, 27 août.

(5) Voir Adolf Hepner, *Der Schutz der Deutschen in Frankreich*,

Digitized by Google

Les sujets de la Saxe, du grand-duché de Hesse, du duché de Saxe-Cobourg-Gotha relevèrent également des États-Unis. Ceux de la Bavière et du grand-duché de Bade furent placés sous la protection de la Suisse et ceux du Wurtemberg sous celle de la Russie.

Un avis, inséré au *Journal officiel* du 21 juillet (1) à la suite d'une décision prise par le Gouvernement français, avait fait connaître que les sujets prussiens et ceux des États alliés, qui se trouvaient alors en France, seraient autorisés à y continuer leur résidence et leurs entreprises commerciales tant que leur conduite ne fournirait aucun motif de plaintes. L'admission, sur le territoire de l'Empire, des sujets des mêmes États, était subordonnée à des autorisations spéciales et individuelles. Quant au départ des confédérés prussiens, le Gouvernement avait décidé de laisser sortir seulement ceux qui avaient passé l'âge du service militaire actif et de retenir au contraire sur le territoire français ceux qui voudraient le quitter pour entrer dans l'armée ennemie.

L'ambassadeur des États-Unis protesta immédiatement contre cette dernière décision par une longue lettre qu'il adressa, le 25 juillet, au duc de Grammont, Ministre des Affaires étrangères (2). Celui-ci en conféra avec ses collègues, et le Conseil des Ministres résolut de maintenir les décisions prises. Toutefois, comme on s'était rendu compte qu'il était assez difficile de reconnaître les individus libérés du service militaire ou non, on fixa à 40 ans la limite d'âge au-dessus de laquelle les

---

1870-71, Stuttgart, 1907, Dietz Nachs. L'auteur publie une grande partie de la correspondance échangée entre le gouvernement français, l'ambassadeur des États-Unis et divers agents diplomatiques au sujet des étrangers.

(1) Cet avis contenait également des indications relatives à l'admission et au séjour dans nos ports des navires de commerce étrangers.

(2) Adolf Hepner, *loc. cit.*, p. 7.

Digitized by Google

étrangers pouvaient être autorisés individuellement à quitter la France. C'est dans ce sens que le duc de Grammont répondit, le 3 août, à l'ambassadeur des États-Unis (1).

Des instructions spéciales déterminèrent les formalités à remplir par les confédérés pour justifier de leur âge et demander leurs sauf-conduits, qu'ils n'obtenaient qu'après enquête et par décision du Ministre de l'Intérieur (2). Une circulaire fut adressée, le 5 août, à cet effet aux chefs de légion de gendarmerie.

Une ordonnance de police, antérieure au 5 août, astreignit les étrangers à réclamer, dans le délai de trois jours, un permis de séjour. Quinze mille demandes parvinrent à la Préfecture de police, mais on n'y fit aucune réponse. C'est que, bientôt, les idées du Gouvernement s'étaient modifiées. Les mesures restrictives apportées au départ des étrangers avaient paru avoir des inconvénients et il sembla préférable de diminuer le plus possible le nombre des Allemands résidant en France, et, pour cela, de les pousser à abandonner le pays et surtout Paris. A la veille de sa chute, le ministère Ollivier était décidé à se débarrasser des sujets allemands, et, pour faciliter leur exode, le Ministre de l'Intérieur télégraphia aux préfets que ces étrangers pourraient quitter la France sur un passe-port ou sur un simple visa des agents étrangers chargés de les protéger.

---

(1) Adolf Hepner, *lot. cit.*, p. 13. L'ambassadeur des États-Unis écrivit une longue lettre au duc de Grammont, le 9 août, dans laquelle il discutait la décision du Gouvernement français, en invoquant des précédents historiques.

(2) Le Ministre des Affaires étrangères au Ministre de la Guerre, Paris, 25, 29 et 30 juillet ; le Ministre de l'Intérieur aux Préfets, Paris, 28 juillet ; le Ministre des Affaires étrangères au Ministre de l'Intérieur, Paris, 30 juillet ; le Ministre de l'Intérieur au Ministre de la Guerre, 31 juillet et 1er août ; le Ministre de la Guerre aux Chefs de légion de gendarmerie, Paris, 5 août.

Digitized by Google

D'autre part, l'opinion publique s'exagérait les dangers que pouvait faire courir la présence de ces étrangers et, par la voie des journaux, réclamait leur expulsion immédiate (1).

L'ambassadeur des États-Unis s'émut de ces polémiques, et voulut intervenir auprès du Gouvernement, mais, sur ces entrefaites, le ministère Ollivier démissionna. Le ministère du 10 août se montra, lui aussi, partisan de l'expulsion, mais il fut interpellé au Corps législatif, le 12 août, sur cette question. Le Ministre de l'Intérieur ayant déclaré que, depuis le 10 août, il prenait des mesures pour « expulser » les étrangers, cette expression souleva des protestations (2).

Un député déclara « qu'il y aurait de graves inconvénients au point de vue de l'humanité et de la civilisation à chasser de France ou même de Paris, sans distinction, toutes les personnes appartenant aux nations avec lesquelles nous sommes en guerre ». Un autre député reprocha au Gouvernement d'avoir commis deux fautes : « La première, c'est de n'avoir pas laissé sortir les Allemands quand ils demandaient à partir, c'était une violation du droit des gens ; la seconde faute, ce serait de les expulser dans les circonstances actuelles, car, apparemment, quand les étrangers sont mis sous la protection des ambassades américaine et anglaise, vous entendez respecter le droit des gens et le faire respecter. Oh ! les fléaux de la guerre sont assez grands

(1) Un article du *Figaro*, paru dans le numéro du 9 août, demandait l'expulsion immédiate des Allemands hors Paris, l'embarquement dans les 24 heures au Havre de ceux qui avaient de l'argent pour leur voyage et l'arrestation de ceux qui étaient sans ressources. Après avoir lu cet article, M. Washburne courut chez le Ministre des Affaires étrangères, mais le Ministre était démissionnaire. Adolf Hepner, *loc. cit.*, p. 25.

(2) *Journal officiel* du 13 août.

Digitized by Google

pour qu'on ne veuille pas y impliquer des victimes qui n'ont commis aucun délit (1). »

Ces étonnantes paroles, destinées à combattre des mesures prises dans l'intérêt général et pour la sûreté du pays, n'étaient pas faites pour faire disparaître les hésitations du Gouvernement qui cependant, à ce moment, aurait eu besoin de se sentir soutenu complètement dans tout ce qu'il faisait pour la Défense nationale.

La question des étrangers ne fut donc pas résolue, le Gouvernement manquant d'autorité pour la faire aboutir puisqu'il ne sentait pas d'appui auprès du Parlement et que, d'autre part, l'ambassadeur des États-Unis le sollicitait de donner des délais assez longs pour le départ des sujets allemands. Cependant, leur exode commença vers cette époque (2). Mais quand, après les combats sous Metz, la marche des armées allemandes sur Paris et la perspective d'un siège parurent imminentes, l'opinion publique, dans la capitale, s'émut de plus en plus de la présence de nombreux étrangers dont elle grossissait même le nombre.

Le Comité de défense s'en occupa dans sa séance du 22 août, et souhaita l'expulsion des 30,000 nationaux allemands présents à Paris (3).

---

(1) *Journal officiel* du 13 août.

(2) Adolf Hepner, *loc. cit.*, p. 34. L'ambassadeur des États-Unis au Ministre des Affaires étrangères, Paris, 17 août.

L'ambassadeur des États-Unis avançait des subsides aux partants, les compagnies de chemins de fer français leur accordait demi-tarif; on les acheminait par la Belgique, sur Herbesthal, à la frontière prussienne.

(3) *Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 409.

Le Ministre de l'Intérieur, estimait à 40,000 le nombre des sujets allemands. Ce chiffre ne paraît pas exagéré, car le 2 septembre, l'ambassadeur des États-Unis avait signé environ 30,000 passeports aux confédérés de l'Allemagne du Nord. (Adolf Hepner, *loc. cit.*, p. 35.)

Digitized by Google

Le 24 août, le général Trochu prit un premier arrêté aux termes duquel : « Toute personne dépourvue de moyens d'existence et dont la présence à Paris constituerait un danger pour l'ordre public ou la sécurité des personnes et des propriétés, ou qui s'y livrerait à des manifestations de nature à affaiblir ou à entraver les mesures de défense et de la sûreté générale, sera expulsée de la capitale (1). »

Le Préfet de police crut, à son tour, devoir appeler, le 27 août, l'attention du Gouverneur sur les dangers que « ferait courir la présence de nombreux étrangers appartenant à des pays en guerre avec la France et qui seraient les amis, les parents, tout au moins les compatriotes des soldats campés sous les murs de la capitale ». Après avoir refait l'historique des mesures contradictoires édictées successivement puis, après avoir rappelé les dernières instructions envoyées par le Ministre de l'Intérieur aux préfets, il ajoutait : « Soit que le ministère ait cru devoir s'arrêter devant les difficultés que pouvait offrir une expulsion en masse, soit qu'il ait été touché des observations présentées à ce sujet à la tribune du Corps législatif, sa décision est restée sans publicité, de sorte qu'elle n'a même pas eu la portée d'une mesure comminatoire et elle a laissé planer une véritable indécision, tant dans l'esprit des individus intéressés que dans celui des administrations locales elles-mêmes. »

Dans la même lettre, le Préfet de police estimait à 10,000 ou 12,000 le nombre de sujets allemands encore à Paris et demandait que l'on prît un parti définitif sur une question qui ne pouvait rester plus longtemps en suspens. « Il est certain, ajoutait-il, qu'une décision du Gouverneur de Paris, invitant les sujets allemands à

(1) *Journal officiel* du 26 août.

Digitized by Google

pour qu'on ne veuille pas y impliquer des victimes qui n'ont commis aucun délit (1). »

Ces étonnantes paroles, destinées à combattre des mesures prises dans l'intérêt général et pour la sûreté du pays, n'étaient pas faites pour faire disparaître les hésitations du Gouvernement qui cependant, à ce moment, aurait eu besoin de se sentir soutenu complètement dans tout ce qu'il faisait pour la Défense nationale.

La question des étrangers ne fut donc pas résolue, le Gouvernement manquant d'autorité pour la faire aboutir puisqu'il ne sentait pas d'appui auprès du Parlement et que, d'autre part, l'ambassadeur des États-Unis le sollicitait de donner des délais assez longs pour le départ des sujets allemands. Cependant, leur exode commença vers cette époque (2). Mais quand, après les combats sous Metz, la marche des armées allemandes sur Paris et la perspective d'un siège parurent imminentes, l'opinion publique, dans la capitale, s'émut de plus en plus de la présence de nombreux étrangers dont elle grossissait même le nombre.

Le Comité de défense s'en occupa dans sa séance du 22 août, et souhaita l'expulsion des 30,000 nationaux allemands présents à Paris (3).

---

(1) *Journal officiel* du 13 août.

(2) Adolf Hepner, *loc. cit.*, p. 34. L'ambassadeur des États-Unis au Ministre des Affaires étrangères, Paris, 17 août.

L'ambassadeur des États-Unis avançait des subsides aux partants, les compagnies de chemins de fer français leur accordait demi-tarif; on les acheminait par la Belgique, sur Herbesthal, à la frontière prussienne.

(3) *Revue d'Histoire*, 1907, 29e vol., p. 409.

Le Ministre de l'Intérieur, estimait à 40,000 le nombre des sujets allemands. Ce chiffre ne paraît pas exagéré, car le 2 septembre, l'ambassadeur des États-Unis avait signé environ 30,000 passeports aux confédérés de l'Allemagne du Nord. (Adolf Hepner, *loc. cit.*, p. 35.)

Digitized by Google

Le 24 août, le général Trochu prit un premier arrêté aux termes duquel : « Toute personne dépourvue de moyens d'existence et dont la présence à Paris constituerait un danger pour l'ordre public ou la sécurité des personnes et des propriétés, ou qui s'y livrerait à des manifestations de nature à affaiblir ou à entraver les mesures de défense et de la sûreté générale, sera expulsée de la capitale (1). »

Le Préfet de police crut, à son tour, devoir appeler, le 27 août, l'attention du Gouverneur sur les dangers que « ferait courir la présence de nombreux étrangers appartenant à des pays en guerre avec la France et qui seraient les amis, les parents, tout au moins les compatriotes des soldats campés sous les murs de la capitale ». Après avoir refait l'historique des mesures contradictoires édictées successivement puis, après avoir rappelé les dernières instructions envoyées par le Ministre de l'Intérieur aux préfets, il ajoutait : « Soit que le ministère ait cru devoir s'arrêter devant les difficultés que pouvait offrir une expulsion en masse, soit qu'il ait été touché des observations présentées à ce sujet à la tribune du Corps législatif, sa décision est restée sans publicité, de sorte qu'elle n'a même pas eu la portée d'une mesure comminatoire et elle a laissé planer une véritable indécision, tant dans l'esprit des individus intéressés que dans celui des administrations locales elles-mêmes. »

Dans la même lettre, le Préfet de police estimait à 10,000 ou 12,000 le nombre de sujets allemands encore à Paris et demandait que l'on prît un parti définitif sur une question qui ne pouvait rester plus longtemps en suspens. « Il est certain, ajoutait-il, qu'une décision du Gouverneur de Paris, invitant les sujets allemands à

(1) *Journal officiel* du 26 août.

Digitized by Google

pour qu'on ne veuille pas y impliquer des victimes qui n'ont commis aucun délit (1). »

Ces étonnantes paroles, destinées à combattre des mesures prises dans l'intérêt général et pour la sûreté du pays, n'étaient pas faites pour faire disparaître les hésitations du Gouvernement qui cependant, à ce moment, aurait eu besoin de se sentir soutenu complètement dans tout ce qu'il faisait pour la Défense nationale.

La question des étrangers ne fut donc pas résolue, le Gouvernement manquant d'autorité pour la faire aboutir puisqu'il ne sentait pas d'appui auprès du Parlement et que, d'autre part, l'ambassadeur des États-Unis le sollicitait de donner des délais assez longs pour le départ des sujets allemands. Cependant, leur exode commença vers cette époque (2). Mais quand, après les combats sous Metz, la marche des armées allemandes sur Paris et la perspective d'un siège parurent imminentes, l'opinion publique, dans la capitale, s'émut de plus en plus de la présence de nombreux étrangers dont elle grossissait même le nombre.

Le Comité de défense s'en occupa dans sa séance du 22 août, et souhaita l'expulsion des 30,000 nationaux allemands présents à Paris (3).

---

(1) *Journal officiel* du 13 août.

(2) Adolf Hepner, *loc. cit.*, p. 34. L'ambassadeur des États-Unis au Ministre des Affaires étrangères, Paris, 17 août.

L'ambassadeur des États-Unis avançait des subsides aux partants, les compagnies de chemins de fer français leur [illegible]rdait demi-tarif; on les acheminait par la Belgique, sur Herbe[illegible] frontière prussienne.

(3) *Revue d'Histoire*, [illegible]

Le Ministre de l'[illegible]

allemands. Ce [illegible]

bassadeur d[illegible]

confédéré[illegible]

Digitized by Google

Le 24 août, le général Trochu prit un premier arrêté aux termes duquel : « Toute personne dépourvue de moyens d'existence et dont la présence à Paris constituerait un danger pour l'ordre public ou la sécurité des personnes et des propriétés, ou qui s'y livrerait à des manifestations de nature à affaiblir ou à entraver les mesures de défense et de la sûreté générale, sera expulsée de la capitale (1). »

Le Préfet de police crut, à son tour, devoir appeler, le 27 août, l'attention du Gouverneur sur les dangers que « ferait courir la présence de nombreux étrangers appartenant à des pays en guerre avec la France et qui seraient les amis, les parents, tout au moins les compatriotes des soldats campés sous les murs de la capitale ». Après avoir refait l'historique des mesures contradictoires édictées successivement puis, après avoir rappelé les dernières instructions envoyées par le Ministre de l'Intérieur aux préfets, il ajoutait : « Soit que le ministère ait cru devoir s'arrêter devant les difficultés que pouvait offrir une expulsion en masse, soit qu'il ait été touché des observations présentées à ce sujet à la tribune du Corps législatif, sa décision est restée sans publicité, de sorte qu'elle n'a même pas eu la portée d'une mesure comminatoire et elle a laissé planer une véritable indécision, tant dans l'esprit des individus intéressés que dans celui des administrations locales elles-mêmes. »

Dans la même lettre, le Préfet de police estimait à 10,000 ou 12,000 le nombre de sujets allemands encore à Paris et demandait [illegible] l'on prît un parti définitif sur [illegible] qui [illegible] rait rester plus longtemps en [illegible] ajoutait-il, qu'une décision du [illegible] tant les sujets allemands à

Digitized by Google

de Paris les principales richesses artistiques de la capitale (1). Des ordres furent en effet donnés par le Gouvernement qui fit envoyer en province les drapeaux des Invalides (2), les plus précieux tableaux du Louvre, etc.

Ces objets furent en général dirigés sur les ports : Brest, Bayonne, etc., d'où l'on espérait pouvoir facilement les expédier, le cas échéant, en pays étranger (Amérique, Espagne, etc.).

D'autre part, M. de Kératry fit rentrer à Paris les objets précieux qui se trouvaient dans les châteaux impériaux voisins de la capitale (3).

CHAPITRE IX.

Flottille de la marine sur la Seine.

Dans sa séance du 19 août, le Comité de défense décida d'utiliser, pour la défense de la Seine, des canonnières à faible tirant d'eau que possédait la marine.

L'amiral Rigault de Genouilly, Ministre de la Marine, disposait en effet, à ce moment, des canonnières et batteries cuirassées à tranches démontables qui devaient opérer primitivement sur le Rhin, sous les ordres du contre-amiral Exelmans. Cet officier général se trouvait à cette date enfermé avec quelques marins à Strasbourg, mais le matériel, non encore expédié, restait disponible dans les ports.

Le Ministre fit venir à Paris :

Le yacht le *Puebla*;

---

(1) *Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 403.

(2) Sur la demande du Ministre de la Marine (*Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 407).

(3) *Procès-verbaux des séances du Conseil du Gouvernement de la Défense nationale*, p. 19.

Digitized by Google

Cinq batteries flottantes cuirassées armées chacune de deux canons rayés de 14 centimètres ;

Huit canonnières non blindées (l'*Estoc*, la *Caronade*, l'*Escopette*, la *Bayonnette*, la *Claymore*, le *Perrier*, la *Rapière*, le *Sabre*), armées chacune d'un canon de 16 centimètres et d'un canon de 4 de montagne ;

Six chaloupes à vapeur pontées, dites vedettes, armées d'un canon de 12 ;

Six canots à vapeur (1).

A ces unités, vint se joindre une canonnière armée d'un canon de 24 centimètres et appelée canonnière Farcy, du nom de son inventeur.

Tout ce matériel, transporté par chemin de fer, commença à arriver à Paris le 23 août et les arrivages continuèrent jusque dans les premiers jours de septembre (2). Le montage des canonnières eut lieu à Saint-Denis ; les différentes embarcations y furent lancées à la Seine, puis dirigées sur Saint-Cloud où la flottille fut réunie.

Celle-ci fut placée sous les ordres du capitaine de vaisseau Thomasset qui prit le titre de « chef de division » et arbora son guidon de commandement sur le *Puebla*. Le capitaine de frégate Riennier lui servit de second et de chef d'état-major (3).

Le Comité de défense, après entente avec le Ministre, avait décidé, le 22 août, que l'on formerait avec cette flottille deux sections, l'une en amont, l'autre en aval de la place, et que des portières seraient ménagées

---

(1) Pour plus de détails sur cette flottille, voir *La Marine au siège de Paris*, p. 14.

(2) Le Préfet maritime de Cherbourg au Ministre de la Marine, D. T., Cherbourg, 1er septembre, 10 h. 23 matin.

(3) Le Ministre de la Marine au Ministre de la Guerre, Paris, 21 août ; le Ministre de la Guerre au général Trochu, Paris, 17 septembre ; liste numérique et nominative des officiers et marins formant les équipages de la flottille de la Seine, Paris, 23 août.

Digitized by Google

dans les estacades pour permettre la circulation des embarcations (1). Des dépôts de charbon furent créés à l'intérieur de Paris, et un dépôt de munitions devait être installé à l'île de Billancourt.

Toute la flottille était prête le 14 septembre. Son rôle avait été défini quelques jours auparavant dans une conférence de son chef avec le général de Chabaud la Tour (2).

« Elle devait garder les deux points en aval et en amont, où la Seine traverse l'enceinte de Paris ; éloigner les brûlots que l'ennemi eût pu lancer sur l'immense matériel flottant remisé le long des quais ; protéger les barrages, les ponts de bateaux et s'opposer à toute tentative de construction de ponts de la part de l'ennemi ; enfin agir sur toute l'étendue de la rivière pour y protéger toutes les opérations de l'armée de terre (3). »

On pensait aussi l'utiliser, soit pour transporter des troupes, soit pour accompagner des bateaux-omnibus chargés de troupes. Ceux-ci pouvaient porter chacun 250 hommes, ce qui permettait, avec 20 d'entre-eux, de déplacer en peu de temps 5,000 hommes du centre de Paris, à l'une ou l'autre des extrémités du trajet fluvial (4).

Quand l'investissement devint imminent, la flottille fut chargée d'enlever tous les moyens de transport ou de passage sur la Seine, de faire rentrer dans la ville ce qu'il était possible et de couler le reste. Ce fut surtout en aval que ces opérations furent exécutées.

Puis, ainsi qu'il avait été décidé auparavant, la flot-

---

(1) *Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 412.

(2) *Ibid.*, p. 572.

(3) *La Marine au siège de Paris*, p. 22. Voir aussi *Note* du capitaine de vaisseau Thomasset à l'amiral de Dompierre d'Hornoy, Paris, 25 août.

(4) *Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 572.

Digitized by Google

tille fut fractionnée : une partie, sous les ordres du capitaine de frégate Goux (2 batteries flottantes, 3 canonnières, 2 chaloupes-vedettes) se rendit à Bercy tandis que l'autre partie, sous les ordres directs du capitaine de vaisseau Thomasset (3 batteries, 5 canonnières, 4 chaloupes-vedettes et la canonnière Farcy) était maintenue entre Javel et Billancourt (1).

Cette répartition, faite définitivement, le barrage du pont d'Iéna put être terminé, ce qui coupa toute communication par eau entre les deux tronçons (2).

Le 18 septembre, la section de Bercy remonta jusqu'à Port-à-l'Anglais, puis revint mouiller en arrière de l'estacade, à hauteur des fortifications. Là, les trois canonnières placées en travers de la Seine, pouvaient battre de leurs feux les deux rives et les routes et chemins qui les longeaient.

Quant à la section de Javel, son chef avait placé deux batteries à une centaine de mètres en amont du pont de bateaux construit par l'artillerie à Billancourt, d'où elles battaient les deux bras du fleuve, les coteaux de Meudon et de Clamart. D'autre part, trois canonnières étaient à hauteur de l'île de Billancourt ; le reste de la section stationnait au port de Javel (3).

(*A suivre.*) V. H.

---

(1) Le Ministre de la Marine au capitaine de vaisseau Thomasset, Paris, 19 septembre ; le capitaine de vaisseau Thomasset au général de Chabaud la Tour, Port-Javel, 20 septembre.

(2) Le capitaine de vaisseau Thomasset au général Schmitz, Paris, 20 septembre.

(3) Le capitaine de vaisseau Thomasset au général de Chabaud la Tour, Port-Javel, 20 septembre.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

REVUE DES REVUES.

I. — REVUES FRANÇAISES.

Journal des Sciences militaires. Décembre 1907. — Considérations sur la guerre russo-japonaise, par le général baron DE HEUSCH, de l'armée belge (*suite*). — Les soldats de la Révolution, par le lieutenant DIEZ (*fin*).

Revue militaire générale. Décembre 1907. — Les manœuvres suisses en 1907, par le général LANGLOIS (*fin*). — Quelques réflexions au sujet de l'étude des faits historiques contemporains, par le général DE JACQUELOT DE BOISROUVRAY. — Études sur la guerre russo-japonaise : du Yalou à Liao-Yang, par le lieutenant-colonel BARDONNAUT.

Le Spectateur militaire. 1er et 15 décembre 1907. — Général MARTYNOV, de l'état-major russe. Quelques leçons de la triste expérience de la guerre russo-japonaise (*suite*).

Revue d'Infanterie. 15 décembre 1907. — Lieutenant PINOIR. Étude sur les paniques des troupes (*fin*). — Lieutenant CARRÉ. Étude historique sur le chargement du fantassin (*suite*). — Général HARDY DE PÉRINI. Afrique et Crimée, 1850-1856 (*suite*).

Revue du Génie militaire. Décembre 1907. — De l'influence des combats livrés sous Port-Arthur sur la construction des forts (*suite*).

Revue du Cercle militaire. 7 décembre 1907. — Saint-Jacques de la Birse (1444), par le lieutenant BERNARDIN. — La Moricière, par Karl SYLVAIN.

28 décembre 1907. — La défense de Namur, par le lieutenant PAULHIAC. — La détention de Desaix à Épinal (septembre-octobre 1792), par le lieutenant BERNARDIN.

Digitized by Google

Carnet de la Sabretache. Décembre 1907. — Narration de la campagne de 1814 en Hollande, par le lieutenant J.-W. DUNBAR. Traduction de M. G. COTTREAU. — Lettre du maréchal Bugeaud sur l'Algérie. Communication de M. le vicomte DE GROUCHY. — Lettres et souvenirs d'un officier de cavalerie légère, par H. LECOQ (*fin*).

Revue des Deux-Mondes. 15 décembre 1907. — Madame, mère du Régent, par Arvède BARINE (*suite*).

La Nouvelle Revue. 1er décembre 1907. — G. STENGER. La Société française en 1815 (*fin*).

Le Correspondant. 10 décembre 1907. — Albert Sorel et son œuvre, par M. DE LANZAC DE LABORIE. — Un homme de guerre méconnu; la réhabilitation de Mack, par M. Édouard GACHOT.

Revue Bleue. 14 décembre 1907. — DEBIDOUR. Léon XIII et le Ralliement (1890). — Maurice LAIR. Le pangermanisme et l'avenir de l'Autriche-Hongrie.

21 décembre 1907. — SVENN. Oscar II et la Suède.

La Revue hebdomadaire. 7 décembre 1907. — E. et J. FRANCESCHINI. Un épisode du Coup d'État du 2 décembre 1851 : l'émeute de Poligny.

14 décembre 1907. — Robert MITCHELL. Souvenirs de la guerre. — Lieutenant-colonel BARATIER. Moussa.

La Revue de Paris. 15 décembre 1907. — Capitaine X***. L'augmentation de notre artillerie.

II. — REVUES ÉTRANGÈRES.

Militär-Wochenblatt. Dezember 1907. — Nos 154, 155 et 156. Vor hundertfünfzig Jahren. VIII. Leuthen. — N° 158. « Kriegsmässige » Manöver in Frankreich. — N° 159. Knesebeck und sein Verhältnis zur Scharnhorst — Die Befestigungen von Venedig und Verona und deren Modernisierung. — Nos 163 et 164. Kriegspiel und Kriegsgeschichte. — N° 165. Der Sieg der Römischen Ermattungstrategie im zweiten Punischen Kriege über Hannibal.

Deutsche Revue. Dezember 1907. — Ottfried NIPPOLD. Ein Hauptergebnis der zweiten Haager Friedenskonferenz. — POSCHINGER. Aus der Korrespondenz Leopolds I, Königs der Belgier (1852-1856). — Vize-admiral VALOIS. Deutschland als Seemacht. — Général BONNAL. Die neuen Infanteriereglements in Frankreich und Deutschland (*fin*).

Digitized by Google

Deutsche Rundschau. Dezember 1907. — X***. Der heutige Stand der Militärlustschiffahrt.

Jahrbücher für die deutsche Armee und Marine. Dezember 1907. — X***. Der 18 August 1870 in französischer Beleuchtung. — Ein erheiterndes Kuriosum während der Belagerung von Paris 1870-1871, von Reinhold WAGNER.

Journal of the Royal United Service Institution. December 1907. — Wars of the Turks with the German, by lieutenant general TYRRELL (*suite*).

Revue militaire suisse. Décembre 1907. — Commandant Émile MANCEAU. Encore un mot sur l'état actuel de l'aéronautique.

Rivista Militare Italiana. 16 décembre 1907. — Giuseppe STICCA. Polemografia classica.

Le Gérant : R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et C°, rue Christine, 2.

Digitized by Google

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

(SECTION HISTORIQUE.)

N° 86 Février 1908

SOMMAIRE

La campagne de 1794 à l'armée du Nord (fin).
La cavalerie pendant la campagne de 1796-97 en Italie (fin).
Étude sur la campagne de 1859 contre les Beni Snassen (à suivre).
La guerre de 1870-1871 (à suivre).
Bulletin bibliographique.

LA CAMPAGNE DE 1794 A L'ARMÉE DU NORD

(17 Pluviôse-8 Messidor An II)

CHAPITRE VII.

La bataille de Pont-à-Chin [3 prairial an II (22 mai 1794)].

A la suite de la bataille de Tourcoing, les troupes françaises occupaient le 1er prairial (20 mai) les positions suivantes :

Digitized by Google

Division Michaud, forte de 10,000 hommes sans cavalerie ; à Furnes, le canal de Loo, Rousbrugghe, Bambecke, Houtkercke.

Division Moreau :

Brigade Desenfans, — à Wytschaete, en observation devant Ypres. Le 2 (21 mai), croyant sur de faux bruits que sa droite était menacée, il s'était porté à Commines avec un demi-bataillon, un escadron et une pièce, et y laissait le chef d'escadrons Murat, à la tête de 50 chasseurs, avec ordre d'éclairer en avant de Commines et de Wervicke et de se relier à Wambeke avec les postes d'infanterie détachés du gros de la brigade situé à Wytschaete.

Brigade Vandamme — à Courtrai, en avant du faubourg de Bruges, bordant la Heule depuis la Lys jusqu'à Waeter-Meulen.

Division Souham :

Brigade Malbrancq — à Gulleghem ;

Brigade Daendels — au Pottelberg et à Belleghem ;

Brigade Macdonald — à Oudesmesse et à Sainte-Anne ;

Brigade Jardon — à Aelbeke ;

Brigade Dewinter — en arrière de Belleghem.

Division Bonnaud :

Une partie gardant le camp de Flers et occupant Hem et Lannoy ;

Brigade Compère — à Watrelos ;

Brigade Thierry — sur les hauteurs du Haut-Judas.

En face de ces troupes, celles des Alliés étaient ainsi réparties :

Clerfayt — à Thielt ;

Hammerstein — vers Thorout et Lichtervelde ;

Cobourg et York — au camp de Tournay, avec avant-gardes à Marquain et Lamain, flanc-gardes à Ramegnies et à Bachy. La ligne des avant-postes passait par Baisieu

Digitized by Google

et Wannain, se reliant au Nord, à la Cense Lanettières, avec ceux de von dem Bussche ; au Sud avec ceux de la flanc-garde de Bachy ;

Von dem Bussche, bordant l'Espierre, face à Courtrai.

Rien ne pouvait mieux montrer l'erreur stratégique commise par Pichegru en s'enfournant dans la vallée de la Lys, que cette situation où il se trouvait encore, malgré sa victoire de Tourcoing, entre deux masses ennemies prêtes encore à se refermer sur lui comme elles avaient failli le faire le 30 floréal. Dans cette situation, une seule solution s'imposait : celle de la manœuvre en lignes intérieures en fixant la masse secondaire et concentrant le maximum des efforts sur la principale. Cette solution n'avait pas échappé à Souham, car, dès le 30 floréal, il écrivait à Bonnaud :

« En nous réunissant en masse sur tous les corps, nous les battrons l'un après l'autre, et il (l'ennemi) sera bientôt obligé à se retirer de là.

« Tu ne peux que rester en observation (devant Tournay) jusqu'à ce que j'aie complètement chassé l'armée de Clerfayt... »

Or, dès le 1er prairial, Souham savait que Clerfayt était repoussé au delà de la Lys par Vandamme. Cet officier général mandait du reste le 2, que ce jour-même, les troupes de Clerfayt devaient reprendre « l'ancienne position de Thielt, Roosebeke, Meulebeke, Pitthem (1) ». D'autre part, la correspondance secrète de Douay, datée du 2 prairial, apprenait que l'on pouvait estimer à 30,000 hommes le renfort qu'avait reçu l'ennemi du côté de Tournay et dont une lettre du 30 floréal avait donné avis (2).

---

(1) Rapport du 2 prairial (21 mai 1794) signé Vandamme. (Voir Documents annexes.)

(2) Correspondance secrète de Douai, 2 prairial. (Voir Documents annexes.)

Digitized by Google

Ces renseignements qui montraient la masse secondaire en retraite vers le Nord et la principale encore accrue et toujours menaçante, devaient amener logiquement le général Souham à concentrer ses efforts de ce côté en laissant le minimum en observation entre Menin et Courtrai. La brigade Vandamme chargée de ce soin devait encore tromper l'ennemi par des feintes du côté d'Ingelmunster et de Roosebeke.

Ce fut cette solution que traduisirent les ordres ci-après :

Le général Souham au général Macdonald.

Courtrai, le 2 prairial (21 mai).

Le général de brigade Macdonald partira demain 3 prairial à 3 heures du matin pour attaquer l'ennemi dans la position du Pecq et de Saint-Léger derrière l'Espierre. Il passera par Rolleghem, Tombrouck et Dottignies, où il attaquera les postes que l'ennemi pourrait y avoir. Il marchera ensuite sur Saint-Léger qu'il attaquera, et fera ses dispositions pour passer l'Espierre sur la gauche et principalement sur la droite de ce village. Le général Macdonald attaquera ensuite les troupes que l'ennemi aura en avant du Pecq entre Warcoing et Estaimbourg et les poussera autant qu'il lui sera possible.

Le général Jardon qui passera par Evregnies, sera sous les ordres du général Macdonald, marchera à sa droite et fera partie de son avant-garde ; il devra tâcher de passer aussi l'Espierre à Frétin et établira la correspondance avec le général Thierry qui doit marcher sur Leers et Estaimbourg.

Le général Macdonald correspondra sur sa gauche avec le général Daendels qui marche par la route de Courtrai à Tournay sur Warcoing et Espierres.

Le parc d'artillerie s'avancera d'abord à Tombrouck et ensuite à Dottignies.

SOUHAM.

Le général Souham au général Jardon.

Courtrai, le 2 prairial (21 mai).

Le général de brigade Jardon partira demain, à 3 heures du matin, pour marcher sur le camp ennemi derrière l'Espierre, par Tombrouck

Digitized by Google

et Evregnies, afin de faire l'avant-garde de la brigade du général Macdonald et de passer l'Espierre à Frétin. Il recevra de nouveaux ordres pour sa marche du général Macdonald et communiquera avec le général Thierry qui marche sur Leers et Estaimbourg.

Le général Souham au général Daendels.

Courtrai, le 2 prairial (21 mai).

Le général de brigade Daendels partira demain à 3 heures du matin, pour attaquer le rassemblement des ennemis, derrière l'Espierre. Il passera par Belleghem et la route de Courtrai à Tournay. Arrivé à Coeyghem, il enverra un petit corps sur Espierres, attaquera directement à droite et à gauche de la route, et établira des passages sur la rivière d'Espierre. Il marchera ensuite sur Warcoing et les corps que l'ennemi aura de ce côté, en même temps que le général Macdonald, les attaquera par Saint-Léger.

Le général Daendels correspondra avec le général Macdonald qui sera à sa droite, et le chef de brigade Dewinter qui sera à Helchin et Saint-Genoix.

Le parc d'artillerie sera établi à Tombrouck et ensuite à Dottignies.

Le 20e régiment de cavalerie marchera avec cette colonne, sous les ordres du général Daendels.

Le général Souham au chef de brigade Dewinter.

Courtrai, le 2 prairial (21 mai).

Le chef de brigade Dewinter partira demain, à 3 heures du matin, avec la 23e demi-brigade, le 2e bataillon de l'Yonne, le 7e du Nord, le 21e des volontaires nationaux, la 3e division de gendarmerie, le 1er bataillon d'infanterie légère, le 9e régiment de hussards et une demi-compagnie de la 11e d'artillerie légère.

Il passera par le moulin de Claren et Saint-Genoix sur Helchin où il placera ses troupes jusque vers l'Escaut. Il enverra des partis du côté d'Espierres et sur la route d'Audenarde et laissera un petit corps à Saint-Genoix, pour s'éclairer du côté de Moen et d'Heestert et couvrir la gauche de l'armée.

Le chef de brigade correspondra sur sa droite avec le général Daendels qui marche sur Espierres et Warcoing et avec le général Moreau qui aura ses troupes depuis Belleghem jusqu'à Courtrai, pour l'instruire des mouvements que l'ennemi pourrait faire du côté de Vichte.

Le parc d'artillerie sera d'abord à Tombrouck et ensuite à Dottignies.

Digitized by Google

Le général Souham au général Moreau.

Courtrai, le 2 prairial (21 mai).

En conséquence des ordres du général en chef Pichegru, le général de division Moreau fera passer demain à 3 heures du matin la Lys aux brigades des généraux Vandamme et Malbrancq, et les placera sur la hauteur du Pottelberg et entre Belleghem et Courtrai sur les hauteurs en avant de la route de Tournay. Il en placera aussi pour observer et défendre la Lys entre Courtrai et Menin.

Le général Moreau enverra de fortes découvertes sur toutes les routes; principalement le matin du côté d'Ingelmunster et de Roosebeke, afin de déguiser notre mouvement à l'ennemi. Il éclairera aussi les routes de Gand et d'Audenarde afin d'être instruit des mouvements que l'ennemi pourrait faire de ce côté.

Si le général Moreau apprenait que l'armée de Clerfayt passât la Lys pour attaquer Courtrai par la droite de la Lys, il m'en donnerait avis sur-le-champ, ainsi qu'au chef de brigade Dewinter qui sera à Helchin et Saint-Genoix, afin de prendre des mesures pour l'attaquer vigoureusement.

La 27e demi-brigade restera à Courtrai avec 100 cavaliers du 20e pour en former la garnison. Le général Moreau en disposera de la manière qui lui paraîtra la plus convenable pour la défense de la place.

Les ponts sur la Lys devront être retirés et placés au faubourg de Lille pour les replacer s'il est nécessaire.

SOUHAM.

Le général Moreau au général Vandamme.

Courtrai, le 2 prairial (21 mai).

ORDRE.

Le général de brigade Vandamme quittera demain matin à 3 heures la position qu'il occupe derrière la Heule, traversera la ville de Courtrai et viendra occuper les hauteurs du Pottelberg.

Il masquera son mouvement par de fortes reconnaissances de troupes légères qu'il enverra vers Ingelmunster, Hulste, Bavichove, etc. Il laissera quelques troupes derrière la Heule pour en rompre les ponts en cas que l'ennemi se présente; il les détruira même avant la nuit, quelque chose qui se passe.

Il se chargera dans sa nouvelle position de défendre le passage de la Lys de Menin à Courtrai, et de donner à ces villes les secours dont elles pourraient avoir besoin en cas d'attaque. Il correspondra fré-

Digitized by Google

quemment avec le général Malbrancq, placé à sa droite sur la route de Tournay. Il donnera ordre au commandant de Menin (de) pousser une reconnaissance vers Rousselaere et de lui envoyer des rapports fréquents sur la position qu'occupe l'ennemi de son côté. Il enverra des espions (1) vers Thielt et la rive droite de la Lys pour s'assurer des mouvements que pourrait faire l'ennemi vers la Lys ou vers Courtrai. Il me rendra compte à Courtrai de tout ce qu'il pourra découvrir, et des mouvements que nécessitera sa position.

Le général Souham au général Leblanc commandant la cavalerie.

Courtrai, le 2 prairial (21 mai).

Le général de brigade Leblanc donnera ordre au 5e régiment de chasseurs à cheval de se rendre demain, à 3 heures du matin, à Marcke, pour marcher avec le général Macdonald.

Le 20e régiment de cavalerie, à l'exception de 100 cavaliers qui sont à Courtrai, se rendra à 3 heures précises du matin au Pottelberg, en passant la Lys sur les ponts entre Courtrai et Bisseghem. Ce régiment recevra de nouveaux ordres du général de brigade Daendels.

Les deux régiments de carabiniers passeront aussi à 3 heures du matin, la Lys à Bisseghem et suivront le chemin de Courtrai jusqu'au faubourg de Lille, prendront ensuite un chemin à droite, pour gagner le faubourg de Tournay et suivront la route de Tournay, après la colonne du général Daendels, jusqu'au moulin de Coeyghem, où ils se placeront, en attendant que je leur envoie de nouveaux ordres, pour se porter aux points où ils pourront être utiles.

Le général Souham au commandant du parc d'artillerie.

Courtrai, le 2 prairial (21 mai).

Le parc d'artillerie partira demain à 4 heures du matin, après que la

---

(1) *Rapport du 4 prairial (23 mai 1794).*

L'espion envoyé à Ingelmunster a passé au delà de ce village. L'ennemi n'y est pas, il a ensuite marché vers Roosebeke, il a rencontré une femme qui lui a assuré qu'il y était arrivé beaucoup de troupes, ce qui l'a empêché d'aller plus loin; il ne sait s'ils viennent d'Ypres ou de Dixmude. Demain il fera sa tournée et ira à Roosebeke.

Pour copie conforme :

VANDAMME.

Digitized by Google

colonne du général Macdonald, qui est sur la hauteur d'Oudesmesse, sera partie, et passera par Ælbeke à Tombrouck où il s'arrêtera jusqu'à ce que la colonne du général Macdonald soit au delà de Dottignies où il ira ensuite et se parquera à droite du village près les anciens retranchements. Le commandant du parc laissera dans la position actuelle des munitions suffisantes pour la place de Courtrai et la division du général Moreau. Les deux ponts établis sur la Lys devront être retirés, après le passage de la cavalerie et des colonnes des généraux Malbrancq et Vandamme. L'équipage dont la manœuvre sera la plus facile devra rejoindre le parc. L'autre restera au faubourg de Lille, à la disposition du général Moreau.

Le général Souham au commandant du génie.

Courtrai, le 2 prairial (21 mai).

Le commandant du génie voudra bien s'occuper le plus promptement possible, de faire abattre toutes les maisons de la place de Courtrai qui pourront être nuisibles à la défense de cette place en commençant par celles des faubourgs de Bruges, Gand et Courtrai.

La position qu'occupaient les Alliés le 21 et qu'allait attaquer Souham semble n'être pas tout à fait la même que celle du 19. D'après la *Relation autrichienne* (1) elle formait autour de Tournay un demi-cercle sur lequel les troupes étaient réparties sur plusieurs lignes.

La première, d'Esplechin à Blandain (8 bataillons, 8 escadrons I., anglais et hessois), était couverte par des avant-gardes à Hertain (6 escadrons) et Nechin (2 compagnies, 2 bataillons, 2 escadrons sous le général Kovachevich). La 2e ligne, suivant de près la lisière du faubourg, s'appuyait à gauche à l'Escaut et à droite au bois de Froïennes; elle comprenait 14 bataillons, 5 escadrons I. et anglais. 10 escadrons I. et R. formaient la 3e ligne depuis Orcq jusqu'au bois de Froïennes. Dans une 4e, sise entre les mêmes limites, se trouvaient la réserve d'artillerie ainsi que 8 bataillons et 2 escadrons

(1) *Oesterreichische militärische Zeitschrift.*

Digitized by Google

hollandais. Le corps de troupe hanovrien, sous les ordres des généraux comte de Walmoden et von dem Bussche, se tenait vers Warcoing.

Tout ce rassemblement était couvert par des avant-postes à Camphin, Baisieu, Willem, Templeuve, Nechin, Leers, Estaimbourg, Saint-Léger, Espierres.

« Le terrain aux environs de Tournay est doucement ondulé. De Froidmont à Lamain, devant l'aile gauche de la position, court vers la Marque un terrain ouvert très favorable aux mouvements de la cavalerie. Le terrain vers Templeuve, et surtout devant toute l'aile droite, est fréquemment coupé de haies, d'aqueducs et de fossés. Sur tous les points du front qui s'y prêtaient étaient établies des redoutes fermées ou des redans ; les localités étaient fortifiées (1). »

L'archiduc Charles décrit le terrain à peu près dans les mêmes termes. « Les Alliés, dit-il, s'étaient postés devant Tournay sur les faibles hauteurs qui s'étendent de Lamain par Froïennes vers l'Escaut. Elles étaient entourées d'une chaîne d'avant-postes allant de Camphin à Espierres par Templeuve. Toute la plaine comprise entre le Ruisseau d'Espierre et la position est complètement coupée de villages, jardins, haies et marais. C'est à travers ces obstacles que l'armée française se porta le 22 mai à l'attaque... (2). »

La bataille.

Aux termes des ordres donnés par Souham, Macdonald avait pour objectifs Saint-Léger et Pecq, et son attaque se combinait avec celle de Daendels qui, s'avançant sur la grande route de Courtrai, devait marcher sur Warcoing.

---

(1) *Oesterreichische militärische Zeitschrift.*
(2) *Erzherzog's Karl Einzelschriften.*

Digitized by Google

Ce mouvement débordant devait être couvert du côté d'Audenarde par la brigade Dewinter placée en observation à Helchin et maintenant la liaison avec Courtrai.

De son côté, la division Bonnaud, amusant l'ennemi sur le front Baisieu-Willem, devait l'attaquer de front sur la ligne Nechin-Templeuve-Estaimbourg. « La tâche de ce général, dit Pichegru (1) était de faciliter à la division Souham le but de l'opération qu'elle seule devait remplir. »

Contrairement à l'assertion de l'archiduc Charles (2) il y avait donc bien un plan de bataille qui consistait à maintenir l'ennemi sur le front Baisieu-Estaimbourg et à le déborder par une attaque décisive débouchant sur le front Saint-Léger-Warcoing. L'attaque de front se divisait elle-même en une simple démonstration vers Baisieu et en un combat d'usure sur Templeuve.

Démonstration sur le front Baisieu-Willem.— Pichegru ne fit qu'inquiéter pour la forme cette ligne au moyen de 1,500 chevaux et de l'artillerie à cheval se montrant vers Baisieu. Ces troupes s'y heurtèrent aux avant-postes du général de Bellegarde ; mais elles commirent la faute de ralentir leur feu de telle sorte que cet officier général comprit qu'il ne s'agissait là que d'une démonstration ; et, laissant cette partie qui constituait son aile gauche, au commandement du colonel Blaskovitch, il concentra toute son attention sur l'attaque qui se dessinait vers Templeuve. Lorsque la division Bonnaud emportera ce dernier poste et Ramegnies, le colonel Blaskovitch rétrogradera de Baisieu sur Hertain pour ne pas être tourné.

D'autre part, devant la démonstration française, le

(1) Opérations du général en chef Pichegru.
(2) Mémoires de l'archiduc Charles.

Digitized by Google

colonel Devay fit avancer quatre escadrons du camp de Lamain dans la plaine entre Camphin et Baisieu et en plaça six autres en réserve, à un moulin entre Camphin et Wannain.

Sur ces entrefaites, les volontaires d'O'Donnell, renforcés par une division (2 compagnies) autrichienne, s'emparèrent de Baisieu.

Pour répondre à cette attaque, la division Bonnaud envoya vers 1 heure de l'après-midi 2,000 cavaliers pour tourner Baisieu par Camphin ; mais, tandis que le colonel Blaskovitch agissait de front contre cette localité, Devay chercha à la tourner par les 6 escadrons débouchant du moulin entre Camphin et Wannain.

Les 2,000 cavaliers républicains n'attendirent pas cette attaque et se dérobèrent derrière un rideau composé de tirailleurs embusqués derrière des buissons qui arrêtèrent l'élan de la cavalerie autrichienne.

La situation resta ainsi stationnaire jusqu'au moment où la division Bonnaud fut, comme on le verra plus loin, obligée de rétrograder de Froïennes sur Templeuve. A ce moment, la cavalerie républicaine, chargée de la démonstration sur Baisieu et Camphin, se retira sur Willem. L'obscurité était alors presque complète et mit fin à la lutte.

Attaque de front sur Templeuve. — Dès 6 heures du matin, les tirailleurs du général Bonnaud avaient commencé à inquiéter les piquets autrichiens placés en avant de Templeuve et de Nechin. Le général-major de Bellegarde renforça alors ses avant-postes de Templeuve des compagnies de Jellachich, de 3 de Giulay, de 2 de tirailleurs et de 2 de Slavons afin de rendre ce front inviolable et de donner à son gros en arrière le temps de se rassembler en formation préparatoire. Mais tandis que Bellegarde prenait ces dispositions, les Républicains produisaient leur principal effort sur Nechin, en chassaient les

Digitized by Google

troupes du général Kovachevich et menaçaient ainsi la droite et les derrières des défenseurs de Templeuve. De Nechin, les Républicains gagnèrent Ramegnies tandis que la brigade Thierry enlevait Estaimbourg et Baillœul. De Ramegnies les tirailleurs se répandirent dans les bocages, haies, ruisseaux et fossés qui sont autour de Pont-à-Chin (1).

Ce mouvement tournant par Nechin força le général de Bellegarde à abandonner Templeuve (2) dont les défenseurs se retirèrent au moulin de Croisette, où les recueillit un bataillon de Murray avec deux canons. Les tirailleurs de la division Bonnaud venaient, de leur côté, border la rive méridionale des marais au Sud-Est de Templeuve. Se glissant en outre dans les haies de Templeuve, ils s'emparaient même, plus au Sud, de la batterie de Blandain (3), et envoyaient de là des tirailleurs jusqu'aux premières maisons de Froïennes, à une petite demi-lieue des remparts. Cette infanterie légère entretint alors, de 2 heures à 5 heures « le feu de mousqueterie le plus violent dont il soit possible de citer un exemple (4). » Mais l'infanterie du prince d'Orange (5) appuyée par « le feu de quelques pièces d'artillerie légère des Autrichiens et des Hanovriens, dirigé contre eux avec beaucoup de vivacité de dessus la chaussée

---

(1) Voir la note (2) de la page 227.

(2) Pichegru à Macdonald, Watrelos, 3 prairial an II, 11 heures du matin. «..... Nous sommes maîtres depuis longtemps de Leers, Nechin et Templeuve..... »

(3) Pichegru à Macdonald, le Pecq, 3 prairial an II, 5 h. 30 soir. « Je viens de recevoir une lettre du général Bonnaud, datée de 3 heures. Il me dit être dans la position que je lui avais indiquée sur Templeuve et Ramegnies ; il a fait quelques prises, entre autres 6 pièces de canon.

Reynier à Moreau, Courtrai, 3 prairial. « Tout va bien, mon cher Moreau, on poursuit l'ennemi vers Ramegnies et Pont-à-Chin .... »

(4) D'Arnaudin.

(5) Rapport du prince d'Orange en date du 22 mai 1794 (K. K. A.).

Digitized by Google

de Courtrai, ne leur permit pas de se porter plus avant (1) ».

La situation vers 5 heures du soir était donc la suivante : la division Bonnaud s'étendait des abords de Pont-à-Chin à Blandain en passant par les marais de Templeuve ; en face Kovachevich occupait Pont-à-Chin, et Bellegarde les hauteurs du moulin de Croisette.

Cette position était importante car c'est elle qui assurait la liaison entre ces deux généraux. Aussi le prince de Waldeck y amena-t-il en renfort 2 bataillons et quelques escadrons ; mais les Républicains se lancèrent par Ramegnies (2) sur le flanc et les derrières de ces hauteurs et en déterminèrent l'abandon. Les défenseurs se retiraient alors sur la position principale occupée par Bellegarde tandis que les Républicains occupaient ces hauteurs avec de l'infanterie et deux canons (3).

A ce moment, le général Kovachevich, renforcé par le général von dem Bussche, dont il sera parlé plus loin, gagnait du terrain en avant de Pont-à-Chin. D'autre part, deux bataillons de la division Bonnaud se portèrent en avant de Blandain en s'exposant en quelque sorte aux coups de l'ennemi. Le prince de Waldeck qui méditait la reprise des hauteurs de Blandain profita de cette occasion, et fit charger ces deux bataillons. La charge fut si heureuse qu'ils furent mis en déroute, rejetés en désordre sur Blandain, où ils jetèrent la confusion et décidèrent la retraite sur Templeuve. Mais, malgré leurs efforts, les Autrichiens ne purent s'emparer de cette localité. Néanmoins le mouvement en avant de Froïennes à Templeuve amena celui du colonel Blaskovitch de Hertain à Baisieu.

---

(1) D'Arnaudin.
(2) Voir la note (2) de la page précédente.
(3) *Oesterreichische militärische Zeitschrift.*

Digitized by Google

Attaque de Saint-Léger et Warcoing par Macdonald et Daendels. — Pendant que se déroulaient ces événements, Macdonald et Daendels avaient mené leur attaque décisive. Macdonald devait forcer tout d'abord le passage de l'Espierre à Saint-Léger et à Mauroy. « Nous partîmes le 3 prairial à 2 heures du matin, écrit P. Lacroix (1). Nous marchâmes par Ælbeke et Tombrouck et arrivâmes à l'aube près Saint-Léger. Nous y trouvâmes effectivement l'ennemi. Mon général chargea Jardon de Saint-Léger, et la brigade s'étendit sur la gauche du côté de Mauroy. L'affaire s'engagea de suite à coups de canon. L'on s'y fusilla peu. L'ennemi ne nous résista pas longtemps, craignant pour sa droite que le général Daendels poussait vigoureusement sur la route de Courtrai à Tournay.....

« Nous passâmes l'Espierre en nous dirigeant sur Pecq. Là nous fîmes notre jonction avec le général Daendels qui y arrivait en même temps que nous (2). »

En face de cette double attaque se trouvaient les Hanovriens de von dem Bussche, qui se retirèrent en bon ordre. « Ils se replièrent partie sur le gros de l'armée, partie derrière l'Escaut. Ces derniers traversèrent cette rivière près de Warcoing sur un pont de pontons qu'ils replièrent après eux et prirent une position sur la rive droite pour disputer le passage (3) » ; mais cela n'empêcha pas les Français, parvenus sur l'Escaut, d'y brûler un convoi de fourrages qui, transporté par *bélandres* remontait vers Tournay. Quant à l'autre partie des Hanovriens, ils se retirèrent sur Pecq. Ils n'eurent pas le temps d'y brûler le pont de pontons

(1) Précis des opérations de la brigade Macdonald, par P. Lacroix.

(2) Reynier à Moreau, Courtrai, 3 prairial. « On a pris un de ses ponts à Pecq..... »

(3) D'Arnaudin.

Digitized by Google

qui y était installé (1), et furent ainsi coupés de l'Escaut; ils durent dès lors se rabattre sur Ramegnies et sur Pont-à-Chin (2), où ils firent leur jonction avec les troupes du général Kovachevich.

Mais ce hameau leur fut encore enlevé ; en effet, bien que les ordres de Souham ne spécifiassent pas d'objectif plus avancé que Pecq à la brigade Macdonald, et Warcoing à celle de Daendels, Macdonald devait cependant pousser l'ennemi autant qu'il lui serait possible et Daendels devait lui prêter son concours. Ce dernier « opinait de passer l'Escaut (3) », afin de prendre à revers toute la ligne ennemie, mais ce mouvement pouvait rendre la retraite très difficile en cas d'échec. Aussi « résolut-on de n'agir que sur la rive gauche. Daendels resta à Pecq pour observer l'Escaut, et Macdonald, à la tête de 5 régiments de cavalerie (4), se dirigea rapidement vers Pont-à-Chin dans l'intention de couper la retraite sur ce point à quelques corps que Thierry et Compère chassaient devant eux ; mais l'artillerie placée en avant du pont retint le mouvement de Macdonald, qui ne voulut s'avancer davantage sans son infanterie (5) ». Ce temps d'arrêt permit à l'ennemi de se retirer sur une ligne de redoutes en arrière de Pont-à-Chin. De son côté Macdonald, dès qu'il eut son infanterie à sa hauteur, lui fit longer l'Escaut et la grande route de Courtrai pour prendre l'ennemi en flanc, sinon à revers ; en même temps, « avec la cavalerie et l'artil-

(1) Voir P. Lacroix.

(2) « Hameau situé en avant de Ramegnies sur la grande route que traverse en cet endroit un petit ruisseau qui va tomber près de là dans l'Escaut. » (D'Arnaudin.)

(3) Opérations du général en chef Pichegru.

(4) D'après les ordres de Souham, il n'y avait que 4 régiments (5e chasseurs à cheval, 20e cavalerie, 1er et 2e carabiniers). Souham à Leblanc, 2 prairial.

(5) Opérations du général en chef Pichegru.

Digitized by Google

lerie légère, Macdonald grimpa ventre à terre dans le village qu'il traversa sans difficulté, l'ennemi l'ayant évacué; mais lorsqu'il voulut se déployer au delà, il fut assailli par une grêle de balles et de mitraille qui le firent rétrograder jusque derrière le village (1) ».

A ce moment la situation était la suivante : entre l'Escaut et Templeuve se trouvaient les brigades Macdonald, Thierry et Compère; de Templeuve à Blandain et Baisieu était la division Bonnaud, comme on l'a expliqué plus haut.

Comme l'investissement de la position ennemie était ainsi bien dessiné, Souham ordonna à Macdonald d'enlever à nouveau le hameau de Pont-à-Chin.

Une lutte acharnée s'établit alors autour de cette localité.

On a vu précédemment que les tirailleurs de la division Bonnaud avaient été arrêtés dans leur mouvement offensif vers Froïennes, par l'infanterie du Prince héritier d'Orange, appuyée de quelques pièces d'artillerie légère. Après les avoir ainsi fixés, le prince d'Orange songea à les refouler et à prendre pour objectif de cette attaque le village de Pont-à-Chin. Dans ce but, il réclama le concours des généraux von dem Bussche et Kovachevich, et attaqua alors avec deux bataillons, qui refoulèrent bien les tirailleurs sur Pont-à-Chin, mais ne purent enlever ce hameau. En effet, l'artillerie républicaine dissimulée « à la faveur des haies et des bocages (2) » se démasqua tout à coup lorsque l'attaque du prince d'Orange arriva à bonne portée : « Salués d'un feu terrible de mousqueterie et de mitraille, qui répandit partout le désordre et l'épouvante, les Alliés furent obligés de se retirer (3). »

---

(1) Opérations du général en chef Pichegru.
(2) D'Arnaudin.
(3) *Ibid.*

Digitized by Google

Mais, peu après, le prince d'Orange renouvelait son attaque et grâce à l'appui du général Monfroit, commandant le corps hanovrien, il enlevait Pont-à-Chin (1).

Mais ce premier succès fut de courte durée. En effet, devant « la supériorité immense de l'artillerie ennemie faisant un ravage épouvantable dans nos rangs (2) », Souham allait renoncer à l'occupation de ce hameau, lorsqu'un ordre mal transmis lui fit croire que Pichegru lui ordonnait de s'y maintenir à tout prix. Aussi, tenta-t-il un nouvel effort de concert avec la division Bonnaud. Grâce à cette attaque combinée, Pont-à-Chin était repris et Blandain menacé de nouveau.

L'attaque sur Blandain fut repoussée par le prince de Waldeck qui rejeta les Républicains dans la direction de Ramegnies et fit canonner cette position. Grâce à cet appui, les Hanovriens purent s'emparer une deuxième fois de Pont-à-Chin. Mais les Français recevant de nouveaux renforts chassèrent encore les Alliés de cette position, et le prince de Waldeck fut rejeté sur Blandain. Dans cette affaire qui fut très chaude et causa de nombreuses pertes aux Alliés, le général Kovachevich fut blessé. Sa brigade complètement harassée fut rejetée dans la plaine de Tournay et vigoureusement canonnée par les Républicains.

Les Hanovriens perdaient donc Pont-à-Chin pour la troisième fois ; mais ils revenaient encore à la charge, l'occupaient et en étaient à nouveau chassés ; ils s'en retiraient épuisés par la lutte.

Du côté du général comte de Bellegarde, l'effort offensif était également venu mourir aux premières maisons de Templeuve. « Sur ce point, dit la *Relation autrichienne*, fut épuisé tout ce que de braves troupes

(1) Rapport du prince héritier d'Orange, daté du 22 mai 1794.
(2) Opérations du général en chef Pichegru.

Digitized by Google

pouvaient donner de courage. Chaque pouce de terrain fut perdu et repris maintes fois. »

« Le feu, écrit d'autre part le général de Bellegarde, était ininterrompu; mais cependant on ne cédait ni d'un côté, ni de l'autre. Les pertes étaient effroyables... De tous côtés le feu de l'infanterie ennemie sortait des haies, et on ne parvenait pas à gagner du terrain (1). »

Des deux côtés, à Pont-à-Chin et à Templeuve, les forces étaient épuisées, et un nouvel effort ne pouvait être demandé qu'à des troupes fraîches.

Ces dernières se présentèrent avec une partie des renforts que l'on faisait passer de la gauche de l'armée alliée pour soutenir la droite. « Ils consistaient dans la seconde brigade d'infanterie anglaise et sept bataillons autrichiens. Le général Fox, à la tête des Anglais qui arrivaient les premiers,.... fit mettre ses troupes en bataille à environ 300 ou 400 pas en arrière de Pont-à-Chin et sous la protection de deux pièces de bataillon, les deux seules qu'il eût à sa disposition, il fit avancer sa troupe et emporta le village la baïonnette au bout du fusil. Les Français se retirèrent en désordre et du village, et de la chapelle de Bellerive, située sur les bords mêmes de l'Escaut, où ils s'étaient établis comme pour y tenter le passage de la rivière. Ce fut particulièrement dans cet endroit qu'ils perdirent beaucoup de monde. Le nombre des Anglais qui y restèrent sur la place fut aussi très considérable (2). »

Après cette lutte opiniâtre, les Républicains se retirèrent sur Templeuve et sur la chaussée de Courtrai et dans le pays couvert intermédiaire; l'ennemi de son côté avait traversé le ruisseau de Pont-à-Chin.

---

(1) Relation sur la défense et l'attaque de Templeuve, le 22 mai 1794, par le général-major de Bellegarde.

(2) D'Arnaudin.

Digitized by Google

Le jour baissait; l'attaque était manquée, et il n'y avait plus qu'à rompre le combat (1) en se retirant au Nord de Templeuve; « on résolut d'attendre les ombres de la nuit pour dérober aux ennemis le désordre que la fatigue de nos troupes rendait probable.

« On se fusilla encore vivement dans la plaine, surtout au centre. Nos premiers bataillons attendaient l'ennemi à deux cents pas, lâchaient leur décharge et se retiraient alors derrière les seconds bataillons qui attendaient l'assaillant à pareille distance. La bonne contenance de toute notre cavalerie et le feu bien nourri de notre artillerie légère facilitèrent beaucoup ces différents mouvements de retraite. Ce ne fut cependant que vers les onze (*sic*) de la nuit que la plaine fut entièrement évacuée par nos troupes. L'ennemi n'osa l'occuper que par des grand'gardes; il ignorait sûrement le désordre qui se mit dans nos bataillons lorsqu'ils eurent gagné le pays fourré.

«Thierry n'ayant peut-être pas une connaissance exacte du terrain, fut se jeter dans Templeuve avec une partie de ses troupes », alors que Bonnaud venait de l'évacuer; « le reste de la brigade Thierry gagna son ancienne position. Cette faute inconcevable manqua de lui devenir personnellement funeste (2) ».

En voyant en effet les Républicains se retirer sur Baillœul et Nechin, le général-major de Bellegarde pensa qu'ils avaient abandonné Templeuve. Il y envoya donc des patrouilles de tirailleurs pour s'en assurer. « Elles rapportèrent que jusqu'auprès de l'église du village il n'y avait plus d'ennemis, mais que là il s'en trouvait encore.

« Ou bien l'ennemi avait commis une grande négli-

---

(1) Opérations du général en chef Pichegru.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

gence, ou bien il avait placé à Templeuve des avant-postes auxquels on pouvait se heurter. Bellegarde résolut alors de pénétrer dans cette localité avec le bataillon de Jordis et de surprendre les Républicains.

« Ceux-ci, après une aussi dure et sanglante journée, ne cherchaient que le repos et étaient plongés dans un profond sommeil. Ils furent réveillés subitement, n'eurent même pas la pensée de se défendre et s'enfuirent rapidement après quelques coups de fusil (1). »

Leur retraite désordonnée sur Lannoy y causa « quelques confusions qui furent bientôt réparées (2) ».

Telle fut cette sanglante bataille de Pont-à-Chin qui, si elle constituait un échec tactique pour Pichegru, était pour lui un succès stratégique car elle allait immobiliser le gros des forces alliées sous Tournay et lui permettre de remplir enfin le vœu du Comité du Salut public en allant attaquer Ypres.

Elle avait encore une signification morale des plus importantes : elle consacrait enfin la valeur de cette armée que deux ans d'escarmouches, de luttes et de revers avaient fini par rendre suffisamment solide pour qu'elle ait pu se mesurer sérieusement en bataille rangée avec une armée professionnelle.

De l'aveu même de l'ennemi (3) « l'affaire fut très chaude et horriblement sanglante..., des rangs entiers étaient enlevés et aussitôt remplacés sans que de part et d'autre il y eut apparence d'un mouvement rétrograde, et cette terrible boucherie ne faisait qu'animer le soldat de plus en plus. Les plus anciens officiers qui ont

---

(1) Relation sur la défense et l'attaque de Templeuve, le 22 mai 1794, par le général-major de Bellegarde.

(2) Journal de Bonnaud.

(3) Extrait d'une lettre de Bruxelles du 26 mai (7 prairial). (Registre 50 *bis*.)

Digitized by Google

fait la guerre de Sept Ans et celle des Turcs ne se rappellent pas avoir vu un carnage et un feu pareil pendant un aussi long espace de temps ».

L'armée de la Révolution était donc faite, et n'avait plus qu'à accomplir ses glorieuses destinées.

B.

Digitized by Google

LA CAVALERIE

PENDANT LA CAMPAGNE DE 1796-97

EN ITALIE

La période qui s'étend jusqu'à la fin de juillet ne présente pas d'intérêt particulier au point de vue de la cavalerie (1). Elle fut occupée par les sièges de Mantoue et du château de Milan et par les expéditions sur Modène, Bologne et Livourne. L'offensive de Wurmser, qui avait remplacé Beaulieu et était considérablement renforcé, allait déterminer de nouvelles et glorieuses opérations (2).

Le 29 juillet, la situation était la suivante (3) :

(1) Kilmaine, malade, avait dû abandonner son commandement.

(2) Se reporter aux croquis joints au numéro de la *Revue d'Histoire* de décembre 1907.

(3) Correspondance de Napoléon, nos 757 et 783. — Historiques.

Digitized by Google

Situation de l'armée d'Italie au 11 thermidor an IV (29 juillet 1796) (1).

	PRÉSENTS.		DÉTACHÉS.	EFFECTIFS.	CHEVAUX	
	Officiers.	Hommes.			en état de servir.	à l'effectif.
Division Sérurier.						
8e dragons	15	145	»	162	175	175
Force totale	305	9,971	»	14,081	»	»
Division Augereau.						
22e chasseurs	19	245	96	1,108	436	444
Force totale	223	4,749	»	7,577	»	»
Division Despinoy.						
Détach. du 15e drag.	»	12	»	12	?	?
Détach. du 1er huss.	1	25	»	33	27	27
Force totale	199	4,534	»	6,529	»	»
Division Masséna.						
15e dragons	26	264	»	502	420	433
25e chasseurs	16	209	21	258	210	219
Force totale	758	15,344	»	18,749	»	»
Division Sauret.						
Force totale	285	4,191	»	5,733	»	»
Division Kilmaine.						
5e dragons	11	146	39	291	147	191
20e dragons	28	351	275	870	614	774
10e chasseurs	25	430	29	701	587	673
1er hussards	28	558	153	989	492	716
En route.						
24e chasseurs	22	362	21	484	310	403
7e *bis* hussards	29	346	75	859	382	483
RÉCAPITULATION.						
Cavalerie	220	3,093	709	6,269	3,802 approxim.	4,538 approxim.
Force totale	1,913	40,982	»	56,863	»	»

La division Masséna occupe le terrain depuis le lac de Garde jusqu'à San Giovanni sur l'Adige au-dessous de Vérone; sa gauche est à Rivoli. Elle a, avec elle, le

(1) Chiffres donnés par la situation décadaire du 15 thermidor (2 août).

Digitized by Google

25e chasseurs (1) et le 15e dragons (2), sous les ordres du général Beaumont, qui fournissent chaque jour des reconnaissances (3).

La division Sauret garde le terrain depuis le lac d'Iseo jusqu'à celui de Garde, sur le chemin de Riva à Brescia par Lodrone et Nozza. Elle a, à Brescia, un escadron du 5e dragons et 80 chasseurs du 24e (4).

La division Augereau sur l'Adige, de Zevio à Castagnaro, a placé le 22e chasseurs à Legnago. 100 à 200 cavaliers, détachés par le général Kilmaine, devaient couvrir la droite et patrouiller au delà de l'Adige et de Badia (5).

La division Despinoy à Peschiera, San Giovanni et Zevio.

La division Sérurier fait le siège de Mantoue. Elle dispose du 8e dragons et, semble-t-il, du 7e *bis* hussards (6).

---

(1) Probablement à Vérone.

(2) Campé à Valdoneghe, près de Rivoli. (Historique.)

(3) *Masséna au général Rampon.*

Castiglione, 25 messidor an IV (13 juillet 1796).

Ordre d'envoyer tous les matins une reconnaissance de 50 cavaliers et deux compagnies de grenadiers ou carabiniers dans la direction de Fescantino, jusqu'à ce que le pont sur l'Adige soit établi. (Fonds Masséna.)

Kellermann, général en chef de l'armée des Alpes, à Berthier.

Chambéry, 30 messidor an IV (18 juillet 1796).

Il lui prépare cinq escadrons, dont trois du 9e dragons et deux du 5e cavalerie. Les hommes sont plus difficiles à trouver que les chevaux. La désertion est à son comble. (Fonds Masséna.)

(4) Correspondance de Napoléon, n° 794. 100 chevaux (capitaine Barbier), dit l'Historique du 24e chasseurs, qui furent surpris à Brescia le 30 juillet. Le reste du 24e chasseurs est au quartier général.

(5) Correspondance de Napoléon, nos 791 et 744.

(6) D'après l'Historique de ce corps.

Digitized by Google

La division Kilmaine avec les 10e chasseurs, 1er hussards, 20e dragons, deux escadrons du 5e dragons et douze canons, est à Vallese, protégée par l'infanterie. « Il observera tous les mouvements que l'ennemi pourrait faire sur l'Adige et fera telles dispositions qu'il jugera convenables, suivant les circonstances, pour que la cavalerie à ses ordres soit employée à empêcher l'ennemi de passer l'Adige (1). »

Le total des troupes à cheval est de 3,000, dont 2,000 avec Kilmaine. Tous les dépôts de cavalerie ont été réunis à Milan sous les ordres du général Beaurevoir (2). Au 9 juin, ils comprennent 300 hommes démontés des différents corps, à qui l'on s'efforce de procurer des chevaux.

Les événements allaient montrer ce que valaient ces dispositions.

Débouchant à la fois par les deux rives de l'Adige et par des itinéraires qui révélaient « la connaissance la plus minutieuse des communications du pays (3) », les colonnes autrichiennes (4) surprirent le même jour les

---

(1) Correspondance de Napoléon, n° 757. Lettre au Directoire, du 12 juillet.

(2) Baillard de Beaurevoir (Louis-Ferdinand), né en 1747, entra à la 1re compagnie de mousquetaires le 4 février 1763. Il reçut une commission de capitaine le 28 mai 1775 et fut nommé maréchal de camp le 8 mars 1793. Après avoir appartenu à l'armée du Rhin, il arriva à l'armée d'Italie en 1796. (Archives administratives de la Guerre.)

(3) Mémoires de Masséna.

(4) D'après la Relation autrichienne les colonnes autrichiennes comprenaient :

1re colonne : 16 bataillons, 9 compagnies, 13 escadrons 1/4 ;
2e — 17 bataillons, 11 compagnies, 4 escadrons ;
3e — 10 bataillons, 8 compagnies, 10 escadrons ;
4e — 4 bataillons, 6 compagnies, 7 escadrons.

Au total 46,937 hommes, dont 5,766 cavaliers.

Digitized by Google

postes de la Corona et de Salo, et enlevèrent Rivoli et Brescia. « Voici, écrivait Bonaparte à Augereau (1), la malheureuse situation de l'armée..... Vous voyez que nos communications sont coupées avec Milan et Vérone. » Ni à Rivoli, où était le 15e dragons, ni à Brescia, où le détachement du 24e chasseurs se laissait surprendre et enlever « dans son quartier (2) », la cavalerie n'avait joué aucun rôle, ni annoncé l'approche de l'ennemi, pourtant prévue par de nombreux renseignements.

Les glorieuses victoires de Lonato et Castiglione sauvèrent l'armée, mais, exemple typique du peu de services que rendit la cavalerie, même au point de vue de la sécurité immédiate, lorsque, le 4 août, après que la victoire eût été décidée à Castiglione, Bonaparte se rendit à Lonato, il faillit être enlevé par une colonne autrichienne venant de San Marco et débouchant sur les derrières de la division Masséna.

Dans la journée du 3 août, tandis que Masséna se préparait à attaquer Lonato, son avant-garde (14e légère et carabiniers de la 11e) (3) fut enveloppée. Le général Pijon était tombé au pouvoir des Autrichiens, ainsi que deux pièces de canon, lorsque le 15e dragons, arrivant par la route de San Marco en tête du gros, chargea cinq pelotons de uhlans (4) et les rejeta.

Une fois Lonato repris, Junot, avec 25 guides et le 15e dragons, chargea 200 hussards, qui emmenaient à Desenzano, au Nord de ce point, les prisonniers faits à l'avant-garde et les repoussa sur la route. Mais, attaqués

---

(1) Correspondance de Napoléon, n° 806. — « La situation était critique. » (Mémoires de Marmont.)

(2) Historique du 24e chasseurs. Murat et La Salle furent pris à Brescia.

(3) Historiques des 4e demi-brigade légère et 15e dragons. Correspondance de Napoléon, n° 842.

(4) *Œsterreichische Militärische Zeitschrift.*

Digitized by Google

à leur tour par les uhlans avant qu'ils fussent formés, les dragons furent battus et se retirèrent sur Desenzano, perdant 6 tués, 12 blessés, dont Junot, deux autres officiers et 35 prisonniers.

A la division Augereau également, une surprise s'était produite dans la soirée du 3 août (1). « A la nuit tombante, écrit Augereau, précisément au moment où je prenais des dispositions, 200 hussards se sont présentés sur nos derrières et sont venus à portée de pistolet de la ville; au même moment tout le parc d'artillerie s'est mis en déroute et a semé la terreur dans l'âme des soldats qui fuyaient à toutes jambes. Heureusement, nous sommes venus à bout d'en rallier quelques-uns pour pouvoir nous garder..... La cavalerie a beaucoup souffert, vu son petit nombre..... (2) »

La poursuite après Castiglione. — Le 5 août au soir, pendant que l'armée autrichienne effectuait le passage du Mincio, les troupes françaises étaient ainsi disposées. A la droite : Sérurier et Fiorella sur les hauteurs de Volta, entre Borghetto et Giudizzolo; au centre, Masséna devant Castellaro; à la gauche, Augereau devant Pozzolengo, couvert sur la gauche par la division de cavalerie Kilmaine (3), très éprouvée et dont le chef, malade, devait céder le commandement au général Beaumont.

---

(1) Elle coûta la vie au chef de brigade du 1er hussards, Bougon-Duclos. Ce dernier, né à Caen en 1765, entra au service comme dragon au régiment du Roi le 13 août 1782. Congédié le 25 juin 1787, il rentra le 15 janvier 1788 aux dragons de Noailles. Il commandait le corps franc, dit cavalerie du Calvados, lorsqu'il reçut le grade de chef d'escadrons, le 15 février 1793, lors de l'incorporation de sa troupe au 1er régiment de hussards. Il devint, le 23 septembre 1795, chef de brigade de ce régiment avec lequel il avait appartenu en 1794 et 1795 à l'armée des Pyrénées-Orientales. Passé en 1796 à l'armée d'Italie, il fut tué à Castiglione.

(2) Correspondance générale, 3 août. Augereau à Bonaparte.

(3) Correspondance générale. Lettre de Kilmaine, 4 août. « La cava-

Digitized by Google

Du côté autrichien, la droite, sous Davidovich et Vukassevich, avait ses avant-postes de Peschiera à Valeggio. Ceux de la gauche, sous Sebottendorf, s'étendaient de ce point à Goïto. Les ponts de Monzambano et Pozzolo étaient tenus chacun par un bataillon. La brigade Mitrovsky avait, dans la soirée, rejoint à Peschiera les troupes de Bajalicz qui assiégeaient la place, défendue par le général Guillaume.

Les ordres pour le lendemain (1) portaient que Masséna, avec la moitié de la cavalerie (2), marcherait sur Peschiera, Augereau sur Valeggio, soutenu par Fiorella (commandant provisoirement la division Sérurier) et couvert sur son flanc droit par la moitié de la cavalerie. Despinoy devait pousser dans la nuit sur Castiglione delle Stiviere. Dallemagne, remplaçant Sauret, devait garder la défensive.

Dès 8 heures du matin, Masséna atteignit Peschiera au moment où y était repoussée une énergique sortie de la garnison, traversa la ville et atteignit les ouvrages d'investissement défendus par Bajalicz, que venait bientôt renforcer la brigade Mitrovski (3) arrivant de Cavalcaselle (4). Après deux tentatives infructueuses, les deux brigades autrichiennes devaient céder le terrain et se retirer sur Castelnuovo.

Ce succès compromettait gravement la retraite de Wurmser vers le Tyrol et obligeait sa gauche et son centre à une dangereuse marche de flanc ou à un grand détour en se repliant sur Vérone. Ce fut à ce parti que

---

lerie n'existe plus : elle a perdu la moitié de son effectif, ayant chargé six fois... »

(1) Ordres n°s 834, 835, 836, 837, 840, 841.

(2) 15e dragons.

(3) 7 bataillons 2/3, 5 compagnies, 2 escadrons. (*Œsterreichische Militärische Zeitschrift.*)

(4) Route de Castelnuovo.

Digitized by Google

s'arrêta le feld-maréchal. Après avoir renforcé la garnison de Mantoue, il ramena sur Vérone, dans la nuit du 6 au 7, les troupes de Davidovich, Sebottendorf, Meszaros et Alvinzi, tandis que Bajalicz et Mitrovsky se retiraient, l'un par Madona della Corona sur le Monte Baldo, l'autre à Canale.

Ni Masséna, ni Augereau, qui avaient canonné Valeggio pendant la journée, ne paraissent s'être servis de leur cavalerie pour reconnaître les directions de retraite des Autrichiens, et l'énergique résistance rencontrée à l'Est de Peschiera semble avoir induit le commandement français dans une erreur qui ressort des ordres donnés (1) pour le 7.

La division Augereau, précédée de la cavalerie de Beaumont « faisant l'avant-garde », dut se porter par la rive gauche du Mincio sur Peschiera, « d'où l'armée doit attaquer l'ennemi avant le jour » ; elle fut suivie de la division Fiorella (Sérurier), qui devait laisser à Borghetto 100 chevaux avec 1 bataillon et 4 pièces (2). Toute l'armée devant ainsi passer par Peschiera, il en résulta que la retraite des Autrichiens se fit sans difficultés. Dans la soirée seulement, l'avant-garde de Masséna atteignit Rivoli (3). Le général Gardanne, avec la cavalerie de Beaumont (5e, 15e et 20e dragons, 10e et 25e chasseurs) et suivi de la division Sérurier, n'atteignit Vérone que vers minuit, trois heures après que la réserve d'artillerie ennemie en fût partie. Les divisions Davidovich et Sebottendorf avaient pu suivre la route d'Ala, pour rejoindre l'Adige, couvertes par la cavalerie

(1) Ordres nos 847, 848, 849, 850, 851.

(2) Dallemagne, commandant la division Sauret, devait marcher sur Riva.

(3) La 4e légère à Rivoli, la 32e à la Sega, la 51e à Castelnuovo, les 18e et 19e à Peschiera. (Historiques des corps de troupe.) Quartier général à Piovezzano, 15e dragons à Sega.

Digitized by Google

de Meszaros, qui prit ensuite la direction de Vicence. Augereau, retardé dans sa marche, n'avait pu dépasser Castelnuovo.

Tout autre, on le voit, aurait été la situation, si, bien renseignés, le centre et la droite des Français avaient marché directement de Borghetto sur Vérone.

Une fois les positions antérieures reprises et le siège de Mantoue recommencé par la division Sérurier (Fiorella) qui s'était dirigée dès le 8 au soir sur Villafranca; Augereau, installé à Vérone avec la cavalerie de Beaumont, dut pousser des partis de cavalerie sur Vicence et Porto Legnano et sur toute autre position qui pourrait lui donner connaissance de l'ennemi et harceler sa retraite. « Il ordonnera à la cavalerie d'être audacieuse sans être imprudente, mais de bien balayer l'ennemi, tant à la rive droite qu'à la gauche de l'Adige (1). » Cette belle tâche ne paraît avoir été que très incomplètement remplie. Seul, le 5e dragons semble avoir été lancé, le 8, « sur la route de la Chiusa » avec l'adjudant général Leclerc; il ramena quelques centaines de prisonniers (2).

Le 10 août, la répartition de la cavalerie dut être la suivante (3) :

---

(1) Correspondance de Napoléon, n° 853.

(2) Historique du 5e dragons. Le 8e dragons était avec la division Sérurier, le 15e avec Masséna cantonné à la Sega derrière l'infanterie; le 20e fut ramené à Isola della Scala au Sud de Vérone où il y eut une affaire dans laquelle il perdit des prisonniers; le 10e chasseurs est à Vérone, le 25e avec Sauret sur la rive droite du lac de Garde, le 25e bivouaque sous les murs de Vérone « pendant cinq jours », le 7e *bis* hussards, resté à Castiglione jusqu'au 8, est ensuite envoyé à Brescia. (Historiques des corps de troupe.)

(3) Correspondance de Napoléon, nos 864 et 865.

Digitized by Google

Situation au 23 thermidor (10 août) (1).

	PRÉSENTS.		DÉTACHÉS.	EFFECTIFS.	CHEVAUX	
	Officiers.	Troupe.			en état de servir.	à l'effectif.
Division Sahuguet.						
Détach. du 8e drag.	4	53	»	75	49	53
2 escad. du 24e chass.	11	86	»	199	78	102
2 escad. du 25e chass.	18	243	»	341	247	293
Force totale.....	187	4,274	»	12,962	»	»
Division Augereau.						
Force totale.....	423	8,884	»	13,169	»	»
Division Masséna.						
15e dragons.....	23	148	74	487	220	397
Force totale.....	398	9,643	»	14,368	»	»
Division Sauret.						
Détach. du 7e *bis* huss.	2	72	»	123	74	74
Force totale.....	465	7,687	»	15,586	»	»
Division Kilmaine.						
20e dragons.....	?	207	»	869	»	738
10e chasseurs.....	17	309	»	717	»	378
22e chasseurs.....	?	255	»	1,172	»	528
3 escad. du 1er husards	?	358	118	825	»	613
Force totale.....	23	1,284	»	3,803	»	»
Division du quartier général à Brescia.						
5e dragons.....	17	269	15	371	254	296
Guides à cheval....	3	42	»	56	40	45
7e *bis* hussards	18	214	44	438	210	239
Force totale.....	75	1,239	»	2,433	»	»
Dépôt général* (2) *de Milan.						
1er hussards,.....	11	237	»	»	»	93
7e *bis* hussards	10	180	»	»	»	262
10e chasseurs.....	8	106	»	»	»	243
22e chasseurs.....	11	108	»	»	»	108
24e chasseurs.....	6	71	»	»	»	82
25e chasseurs.....	2	147	»	»	»	24
5e dragons.....	1	103	»	»	»	37
9e dragons.....	1	42	»	»	»	102
15e dragons.....	7	70	»	»	»	69
20e dragons.....	6	122	»	»	»	167
RÉCAPITULATION.						
Force totale des divis.	2,474	33,011	»	62,321	»	»
Cavalerie.....	?	2,256	»	5,673	»	3,756
Dépôts de cavalerie..	63	986	»	»	»	1,187

(1) Chiffres donnés par la situation générale au 1er fructidor (18 août).
Cette situation indique les emplacements occupés le 10 août.
(2) Situation au 26 thermidor (13 août).

Digitized by Google

A Brescia : le 7e *bis* hussards, 2 escadrons du 5e dragons (les deux autres à Milan).

A Vérone et à proximité sur l'Adige : le 1er régiment de hussards, le 10e et le 22e chasseurs, le 20e dragons.

Avec le général Masséna, à Piovezzano : le 15e régiment de dragons.

Avec la division du général Fiorella (ci-devant Sérurier), à Marmirolo : le 8e dragons, le 24e et le 25e chasseurs.

Le général Dubois (1) dut se rendre à Vérone « pour y prendre le commandement de la cavalerie que lui remettra le général de brigade Beaumont (rappelé à Milan) qui la commande provisoirement..... Ceux (des régiments) qui sont dans les divisions seront aux ordres des généraux qui les commandent, pour le service de chaque division, mais ils rendront compte au général de division commandant la cavalerie à Vérone pour les détails d'administration, les soins, etc..... ».

Malgré l'utilité d'employer le général Dubois (2), si honorablement connu comme général de cavalerie, le

---

(1) Dubois (Paul-Alexis), né le 27 janvier 1754 à Guise (Aisne), s'engagea au régiment de Lyonnais (infanterie) le 16 août 1770. Sous-lieutenant le 1er avril 1791, il fit la campagne de 1792 à l'armée de la Moselle. Les Représentants du peuple à l'armée du Rhin le nommèrent, le 24 août 1793, général de brigade provisoire, attaché à la division de Lauterbourg. Quelques mois plus tard, le 10 mars 1794, les Représentants le nommèrent général de division et lui confièrent le commandement de la cavalerie de l'armée de la Moselle, le 10 mars 1794. Dubois passa les années 1795 et 1796 aux armées de Sambre-et-Meuse, du Nord, des Côtes-de-Cherbourg et enfin à celle d'Italie. Il trouva la mort à la bataille de Roveredo, le 4 septembre 1796. (Archives administratives de la Guerre.)

(2) Voir *Le Général Dubois*, par Léon Hennet.

Le général Beaurevoir était, de son côté, rappelé à Milan, où il venait de remplacer Sahuguet. (Correspondance générale, 10 août. Berthier à Sahuguet et à Beaurevoir.)

Digitized by Google

rappel sur les derrières du général Beaumont peut être considéré comme un indice du peu de satisfaction qu'éprouvait Bonaparte du manque d'activité de sa cavalerie.

Deux jours plus tard, le général Kilmaine, que Bonaparte croyait encore malade, ayant réclamé contre cette nomination, un nouvel ordre lui conserva le commandement de l'arme à cheval, mais en restant au quartier général. Dubois devait commander « les troupes à cheval qui sont à Milan (*sic*) (1), le général Beaumont celles qui sont à Brescia, l'adjudant général Picard (2) celles qui sont à Marmirolo..... ». En outre, l'inspecteur Berruyer (3) était invité (4) à porter sa sollicitude sur les

---

(1) Correspondance de Napoléon, n° 880. C'est, sans doute, Vérone qu'il faut lire, comme on le verra par la suite.

(2) Picard (Joseph Denis, dit), né à Paris, le 23 juillet 1761, entra au service comme cavalier au 11e régiment de dragons le 3 novembre 1780. Nommé adjudant général chef de bataillon le 9 septembre 1793, il fit campagne à l'armée du Rhin jusqu'en 1796. Pendant la campagne d'Italie de 1796, il était adjudant général chef de brigade, lorsqu'il prit, au mois de septembre, le commandement du 1er hussards, devenu vacant par la mort de son chef tué à Castiglione. Il devint général de brigade le 26 février 1803, lieutenant général le 16 août 1820 et mourut en 1826. (Archives administratives de la Guerre.)

(3) De Berruyer (Jean-François), né en 1738 à Lyon, s'engagea au régiment d'Aumont le 17 février 1751. Après avoir fait campagne en 1756, à Minorque, et avoir pris part à la guerre de Sept Ans pendant laquelle il obtint, en 1761 et 1762, les grades de cornette et de lieutenant de dragons, il devient capitaine d'infanterie en 1767 et fait campagne en Corse en 1768 et 1769. On le retrouve capitaine de chasseurs au régiment de Jarnac en 1776. Il commandait le 1er carabiniers lorsqu'il fut nommé maréchal de camp, le 3 mai 1792, à l'armée du Nord. Il devint lieutenant général le 7 septembre de la même année. Retraité et remis en activité dans le courant de l'année 1795, il fut placé à Versailles comme inspecteur de la cavalerie et des dépôts de remonte le 8 octobre 1795 et passa avec le même titre, l'année suivante, à l'armée d'Italie. Il mourut à Paris en 1804. (Archives administratives de la Guerre.)

(4) Correspondance de Napoléon, n° 881.

Digitized by Google

dépôts établis à Codogno et à Milan... ». « Il ne faut pas se dissimuler, ajoutait Bonaparte, qu'il existe de grands abus dans les dépôts et une malversation qui mérite un profond examen. Vous verrez, Général, beaucoup de chevaux et d'hommes qui devraient être à leurs corps.... Le résultat de votre inspection dans les dépôts procurera à l'armée beaucoup d'hommes et de chevaux et d'économie, et après que vous aurez réparé tous les abus, vous pourrez commencer une inspection qui finira d'établir l'ordre dans les troupes à cheval. »

Quelques jours après, Bonaparte prenait, en ce qui concerne la cavalerie, une mesure des plus importantes. « Le général en chef ordonne au général Kilmaine, commandant la cavalerie, de faire toutes ses dispositions pour que les *dragons soient armés de fusils avec baïonnettes*. Il ordonnera en conséquence la confection des bretelles et grenadières nécessaires; il se concertera avec le commandant de l'artillerie pour choisir et faire fournir les fusils les plus propres à ce service. Il s'arrangera pour que 100 dragons du 5e régiment, au moins, soient armés de fusils dans le courant de la décade (1). »

On verra bientôt dans quelle circonstance honorable le 5e dragons inaugura son nouvel armement. Mais il est remarquable que la mesure prise par Bonaparte coïncide avec la fin d'une période dans laquelle la cavalerie avait été très au-dessous de sa tâche, et avec les efforts faits par le commandant en chef de l'armée d'Italie pour ranimer l'entrain et l'activité qui lui ont fait si longtemps défaut. On ne saurait en tout cas trouver réponse plus typique à ceux qui croient que l'usage de l'arme à feu doit, pour la cavalerie, amener la diminution des qualités cavalières.

La mesure paraît d'ailleurs avoir été fort bien accueil-

(1) Correspondance de Napoléon, n° 910.

Digitized by Google

lie par les intéressés. « Le général en chef, dit l'Historique du 5e dragons, a rendu les dragons de cette armée à leur institution primitive et s'en est servi très avantageusement dans un pays toujours coupé ou montueux. Les dragons armés de fusils doivent être, à l'infanterie à pied, ce que l'artillerie à cheval est à l'artillerie à pied... Les dragons, par la rapidité de leur marche, peuvent couper la retraite à une armée et achever sa défaite en s'emparant et gardant des défilés, des ponts et des chaussées, où un très petit nombre d'infanterie postée peut arrêter un grand nombre de cavalerie qui ne pourrait combattre à pied. »

Le 19 août, la situation de l'armée était la suivante (1) :

1re division (Sahuguet) : 12e légère, 19e, 45e et 69e demi-brigades de bataille, à Marmirolo et environs.

2e division (Augereau) : 5e et 29e légères, 4e, 5e et 51e de bataille, à Vérone et environs.

3e division (Masséna) : 4e, 11e et 18e légères, 11e de bataille à la Corona ; 18e légère à Costermano ; 32e légère à Rivoli et Incanale.

4e division (Sauret) : 17e et 22e légères à Condino ; 27e légère, 25e, 39e, 85e de bataille, demi-brigade des Allobroges, à Storo.

Cavalerie : Kilmaine (2), Dubois, Beaumont et l'adjudant général Picard.

A Brescia : 7e *bis* hussards, 5e dragons.

A Vérone et environs : 1er hussards, 10e et 22e chasseurs, 20e dragons.

A Piovezzano : 15e dragons.

A Marmirolo : 8e dragons, 24e et 25e chasseurs.

---

(1) Correspondance générale, 19 août. Ordre du jour du 19 août.

(2) Malade à Brescia.

Digitized by Google

A peine arrivé à Vérone, le général Dubois recevait l'ordre (1) « de faire partir, demain 4 (21 août) dans la journée, 300 hommes de troupes à cheval avec 2 pièces d'artillerie légère pour parcourir les chemins de Vérone à Montebello (2)—Vicence et celui de Bassano, *jusqu'à ce qu'il rencontre l'ennemi*. Il aura soin, arrivé à Montebello, d'envoyer une forte reconnaissance sur le grand chemin de ce lieu à Ala passant par Valdagno, jusqu'à ce que l'on rencontre l'ennemi.

« Il fera partir également un détachement de 200 hommes de cavalerie qui descendra à Porto Legnago (3) par le chemin de la rive gauche de l'Adige ; ce détachement ramassera tous les Autrichiens que l'on pourrait trouver sur la route de Porto Legnago à Este. Le général Dubois communiquera le présent ordre au général Augereau, il se concertera avec lui et l'invitera à donner des ordres pour protéger ces reconnaissances par de petits mouvements d'infanterie ».

De son côté, le général Masséna devait « envoyer de fortes reconnaissances jusqu'à Torbole et le long de l'Adige, jusqu'à ce que l'on rencontre l'ennemi (4) ».

On ne possède aucun renseignement sur ces opérations (5), mais, si on devait les apprécier par leurs résultats, il faudrait constater avec la Relation autrichienne (6) « que la première nouvelle reçue par Bonaparte du mouvement effectué par Wurmser avec le gros de ses forces à partir du 1er septembre, et du complet change-

---

(1) Correspondance de Napoléon, n° 915, du 20 août.

(2) 35 kilomètres de Vérone.

(3) 40 kilomètres de Vérone.

(4) Correspondance de Napoléon, n° 916.

(5) L'Historique du 20e dragons seul signale une reconnaissance dirigée par le chef d'escadrons Baunart sur Isola della Scalla (29 kilomètres Sud de Vérone) où l'on perdit 4 hommes.

(6) *Œsterreichische Militärische Zeitschrift*, 1831, t. IV, p. 291.

Digitized by Google

ment de situation résultant de l'offensive autrichienne, ne parvint au quartier général français que le 5 septembre, après deux jours d'un combat sanglant ». Tout au contraire c'étaient des patrouilles autrichiennes qu'on signalait près de Vérone le 27 août (1) (le 28), et qui obligeaient à faire prendre les armes à toute la division Augereau.

Effectivement Bonaparte donnait ses ordres pour la marche générale vers Trente (2), au moment où, le 1er septembre, Wurmser commençait les mouvements de concentration qui devaient rassembler à Bassano, où se trouvait déjà la division Meszaros, les divisions Sebottendorf et Quasdanovich, tandis que Davidovich restait chargé de la défense du Tyrol.

On ne saurait s'étonner que la cavalerie française n'ait pas encore signalé les mises en route des divisions Sebottendorf et Quasdanovich, puisque celles-ci ne devaient avoir lieu que le 1er septembre pour l'une, le 2 septembre pour l'autre; mais, après les ordres donnés le 21 août, on devrait reprocher aux troupes à cheval d'avoir laissé Bonaparte ignorer la présence à Bassano, au débouché des montagnes et à 70 kilomètres de Vérone, de la division Meszaros, forte de 10 bataillons, 3 compagnies et 23 escadrons (soit 10,673 hommes dont 3,308 cavaliers); et, à première vue, on pourrait douter, si le fait eût été connu, que l'armée française aurait été engagée dans les montagnes. Sans qu'on puisse affirmer que la force réelle des troupes occupant Bassano ait été signalée à Bonaparte, celui-ci connaissait cependant leur présence et avait prévu quel rôle elles devaient jouer (3).

---

(1) Correspondance générale, 27 août et jours suivants. Rapport de Belliard, chef d'état-major d'Augereau.

(2) Correspondance de Napoléon, n° 954.

(3) Une lettre de Berthier à Clarke en date du 30 août (Correspon-

Digitized by Google

Les ordres, datés de Vérone le 1er septembre à 10 h. 30 du soir, prescrivaient en effet à la division Masséna de se porter le lendemain, à partir de midi, sur Ala ou au moins Borghetto ; à la division Augereau (1), de remonter le val Pantena jusqu'à Lugo ; à Vaubois de se porter sur Torbole (2). Le général Dubois devait, avec le 1er hussards et le 10e chasseurs, se porter d'abord sur la Chiusa où il rallierait le 15e dragons de la division Masséna, dont il attendrait le passage et qu'il suivrait ensuite.

La surveillance de la direction de Bassano était confiée au général Kilmaine qui, appuyé par 1,200 hommes laissés par Augereau à Vérone, devait, avec les 22e chasseurs, 7e *bis* hussards (3) et 20e dragons, couvrir cette place en poussant des patrouilles jusqu'à Vicence. En prévenant le lendemain de ces dispositions le général Sahuguet (4) resté devant Mantoue, Bonaparte ajoutait « qu'il pourrait arriver, quoique cela ne soit pas probable, que l'ennemi, de Bassano, se portât sur Vérone ou sur Porto

---

dance générale) dit positivement que « Wurmser paraît devoir diviser son armée en deux : un corps est à Trente, l'autre sur le bord de Bassano avec toute sa cavalerie. Le 18 (5 septembre), nous culbuterons le corps qui est à Trente... Quant au corps qui est à Bassano, nous sommes obligés de nous en occuper et de le battre, ce qui nous forcera à le suivre... »

(1) Ordre du 31, n° 947.

(2) Avec 100 hussards du 1er régiment.

(3) Venant de Brescia. (Historique du corps.) — Ordre du 31 août Correspondance générale.

(4) De Sahuguet Damarzil de la Roche (Jean-Pierre-François-Léonard), né à Brive le 12 octobre 1756, entra à la 1re compagnie de mousquetaires le 30 avril 1773 et fut nommé sous-lieutenant au régiment de dragons de Conti le 8 décembre 1776. Il fut employé à l'armée des Pyrénées, en 1792 et 1793, comme maréchal de camp ; il avait été nommé à ce grade le 28 septembre 1792. Il passa ensuite à l'armée des Pyrénées-Occidentales, puis en 1796 à l'armé d'Italie. Sahuguet mourut de la fièvre jaune à Tabago, en 1802. (Archives administratives de la Guerre.)

Digitized by Google

Legnago, y passât l'Adige pour revenir débloquer Mantoue ; que si l'ennemi faisait cette sottise, les dispositions du général en chef sont combinées de manière à l'en faire repentir, mais qu'il pourrait cependant avoir deux marches sur l'armée et arriver à temps pour écraser sa division, que le général Kilmaine lui fera connaître les mouvements des ennemis sur Vérone. » Dans cette hypothèse, Sahuguet devait lever le blocus et se replier derrière l'Oglio.

On voit quel rôle important, au point de vue stratégique, la prévoyance de Napoléon avait assigné à la cavalerie du général Kilmaine. Ce rôle fut précisé dans les instructions suivantes (1) :

« Le général Kilmaine fera partir demain 27 (3 septembre), à 2 heures du matin, une forte reconnaissance sur Vicence (2) ou jusqu'à ce qu'elle rencontre l'ennemi. Elle instruira sur-le-champ le général en chef à Ala des mouvements que pourrait avoir faits l'ennemi. Il couvrira par des patrouilles fréquentes le chemin de Vérone à Porto Legnago par Villanova (3). Si l'ennemi faisait un mouvement d'infanterie soit sur Vérone, soit sur Porto Legnago, et que cela fût assez considérable pour faire croire qu'il voulût se porter sur Mantoue, il en préviendrait le général Sahuguet qui est à Rivalta sur le Mincio, le général Guillaume qui est à Peschiera ou le quartier général qui est à Lazise, rive droite du lac de Garde, à 3 milles de Peschiera. S'il était obligé de se renfermer dans Vérone, tandis que les canonniers et l'infanterie défendraient l'enceinte de cette place, il occuperait sa cavalerie à maintenir le bon ordre dans la ville et à surveiller les rives de l'Adige pour s'assurer que l'ennemi

(1) Correspondance de Napoléon, n° 956, au général Kilmaine, de Vérone, 2 septembre.

(2) 50 kilomètres de Vérone.

(3) Probablement Villafontana.

Digitized by Google

ne cherche pas à y jeter un pont..... ». En cas de nécessité Kilmaine devait laisser 100 hommes dans le château, une garnison dans Peschiera, et se replier sur le Mincio.

Dans l'après-midi du 3 septembre, la division Masséna parvint à Ala; 100 dragons du 5e régiment et 100 hussards du 1er, qui formaient l'avant-garde avec la 4e légère, avaient enlevé un poste de hussards et poursuivi les 1,500 hommes de la brigade Vukassevich jusqu'à Serravalle, couvrant le chemin de Cazano par lequel Vaubois pouvait le lendemain se relier à Masséna. Vigoureusement attaqué dans la soirée par le général Pijon, Vukassevich dut se replier sur San Marco où il fut soutenu par Davidovich.

D'après l'historique du 5e dragons (1), un épisode intéressant avait marqué ce fait d'armes :

« Les Autrichiens avaient placé, en avant et sur la gauche de ce village (Serravalle), un poste assez considérable d'infanterie, soutenu sur la hauteur par l'artillerie. Les tirailleurs de l'ennemi furent repoussés jusqu'à une tour qui domine le village à mi-côte de la montagne; le village était aussi garni d'infanterie. Le chef de brigade du 5e dragons, voyant qu'il n'avait encore à sa disposition que la compagnie des carabiniers de la 4e légère, fit mettre pied à terre à 50 dragons pour soutenir les efforts des carabiniers en attendant un bataillon qui arrivait au pas de charge. Tandis qu'un feu assez vif éclate près de la tour, le 5e dragons et un détachement du 1er de

(1) Confirmé par celui de la 4e légère, sauf en ce que ce dernier place le fait à Ala au lieu de Serravalle. Bonaparte dit d'ailleurs (Lettre à Augereau, n° 957) que l'avant-garde occupait Sainte-Marguerite (2 kilomètres en avant Serravalle) et que le combat s'était livré à Ala. La Relation autrichienne place le combat à Serravalle, ainsi que le Rapport de Bonaparte au Directoire, n° 967.

Digitized by Google

hussards chargent dans le village, en chassent la cavalerie et se portent avec rapidité sur la grande route près du pont de San Marco, où, malgré le feu de l'artillerie ennemie, ils coupent la retraite à un bataillon de Croates qui avait déjà été chassé de la tour et qui fut fait prisonnier malgré la résistance qu'il faisait..... Les renforts étaient arrivés à temps, et, si la nuit n'était pas survenue, le camp de San Marco, où nous avions déjà pénétré par la crête de la montagne, aurait été enlevé le même jour. »

Le lendemain 4, Masséna avait à pousser sur Roveredo où devaient converger les colonnes de Vaubois et d'Augereau, l'une par Vallarsa, l'autre par Mori (1). Il conservait à son avant-garde les 200 chevaux; le reste de la cavalerie (environ 500 chevaux), commandé par Dubois, devait suivre le mouvement. Après deux heures de combat, Vukassevich, menacé sur son flanc gauche par les tirailleurs de Pijon, qui suivaient les hauteurs, évacua San Marco et se retira vers le régiment de Nadasdy, posté sur le chemin qui mène à Pieve. Tandis que Victor se portait en avant le long de la grande route, Dubois, avec le 1er hussards, s'efforçait de gagner Roveredo par un chemin latéral et d'y devancer Vukassevich, mais, en approchant de la ville, il se heurta au régiment Nadasdy, qui s'était déployé et qui l'accueillit par un feu violent. Dubois tomba frappé à mort, et ses hussards durent battre en retraite. L'approche de Rampon, qui avait passé entre Roveredo et l'Adige, détermina cependant l'abandon de la ville vers 1 heure du soir.

Tandis que Masséna remettait un peu d'ordre dans ses troupes désunies par la poursuite, Bonaparte, accompagné de deux escadrons, vint en personne recon-

(1) 25 cavaliers, dirigés par Marmont, avaient passé l'Adige à la traille de Serravalle pour établir la communication vers Mori avec Vaubois.

Digitized by Google

naître la position occupée par le régiment Preiss, que Davidovich avait posté à l'étranglement de la vallée située au Sud de Calliano, à Castel Pietra. Confiant dans la force de ce poste, Davidovich laissait les 4,800 hommes qui lui restaient se reposer et faire la cuisine au camp de Calliano, quand, à 4 heures du soir, il se vit attaquer brusquement par Masséna, qui avait enlevé Castel Pietra. Le 1er hussards, chargeant la foule des Autrichiens en retraite et dont une partie n'avait pu prendre les armes, fit de nombreux prisonniers (1).

Davidovich, réduit à 5,000 hommes après sa retraite sur Trente, dut renoncer à défendre la ville et se replia le 5 vers Lavis. Dès 8 heures du matin, l'avant-garde de Masséna atteignit Trente, d'où il poussait sur la route de Pergine et était suivi par Augereau.

Bonaparte avait, en effet, appris à ce moment seulement la marche du gros des forces de Wurmser vers Bassano, et, par une géniale inspiration, il avait résolu de le poursuivre par la vallée de la Brenta. Mais, pour écarter Davidovich, dont il ne connaissait pas encore la faiblesse numérique, il lança, dans la soirée du 5, Vaubois contre Lavis et le cours de l'Avisio. A 6 heures du soir, les Français venaient border le petit cours d'eau. Murat, avec deux escadrons du 10e chasseurs, trouvait un gué, et, le passant avec quelques carabiniers, déterminait la retraite des Autrichiens (2) sur Saint-Michel. Leur arrière-garde, enveloppée, avait perdu 500 prisonniers au Sud d'Alla Nave.

---

(1) Le chef de brigade du 1er hussards Carowé fut tué, Lemarrois, aide de camp de Bonaparte, blessé.

(2) D'après le Rapport de Bonaparte au Directoire, n° 967. Il est à remarquer que l'Historique du 10e chasseurs ne parle pas de ce fait d'armes et ne mentionne que la prise, par le sous-lieutenant Lebas et 50 cavaliers, d'une ambulance autrichienne après avoir chassé de Trente un escadron de hussards autrichiens.

Digitized by Google

Le 6, Augereau, formant l'avant-garde, attaqua les postes laissés par Wurmser à Levico et poussa jusqu'à Borgo di Val Sugana. Le 7, il entrait à Primolano et attaquait les 3,000 hommes du colonel Gavasini postés à hauteur du fort de Covolo. Au moment où l'ennemi commence sa retraite « le général Berthier commande au chef de brigade du 5e dragons de passer la rivière, de joindre la colonne ennemie et de mettre, s'il le fallait, pied à terre pour achever la déroute de l'ennemi. Un détachement du 10e chasseurs suit immédiatement le 5e dragons. La cavalerie républicaine joint la colonne ennemie à portée de pistolet; mais, tout à coup, un pont-levis se baisse et deux pièces chargées à mitraille, qui défendent le petit fort de Covolo, suspendent un instant la marche des Français. La place était brûlante; plusieurs chevaux sont mis hors de combat; 2 sous-officiers du 5e dragons sont tués. Le chef de brigade commande qu'on appuie un peu à gauche, et en même temps à *25 dragons de mettre pied à terre, de gravir le rocher voisin à gauche* et de tirer sur les canonniers autrichiens pour ralentir le feu de l'ennemi et donner le temps à notre infanterie d'arriver et de tourner le petit fort de Covolo. Le général Verdier se met à la tête de l'infanterie légère et fait dépasser le fort. Les Autrichiens évacuent avec précaution..... (1) ».

C'était la seconde fois, en quelques jours, que le 5e dragons trouvait l'occasion d'employer glorieusement les armes à feu que Bonaparte lui avait fait rendre. Cela ne paralysait point son élan à cheval, et la fin de la journée allait le prouver.

Retiré vers Cismone, Gavasini s'était déployé en avant du village. « 150 hussards ennemis sont en bataille sur la gauche, dans une petite plaine entre la rivière et le

(1) Historique du 5e dragons.

Digitized by Google

grand chemin. Le chef de brigade du 5e dragons reçoit l'ordre de tomber sur l'ennemi et de l'inquiéter dans sa retraite. Ce même régiment part à l'instant, longe un moment la rive droite de la rivière, suivi par une cinquantaine de carabiniers qui, pour marcher plus vite, se prennent à la queue des chevaux. Au lieu de prendre par la tête la colonne ennemie, le 5e dragons, pour lui couper la retraite, passe la rivière plus bas avec les cinquante braves carabiniers, dont une partie monte en croupe et l'autre s'accroche aux crins des chevaux et se laisse entraîner jusqu'à l'autre bord. Le petit nombre de carabiniers est mis en embuscade dans les saules, et, tandis qu'il fait feu sur les hussards de Wurmser qui s'ébranlent, le 5e dragons se précipite sur la cavalerie et l'artillerie ennemies qui s'embarrassent ensemble. Le guidon des hussards est pris..... la retraite est coupée à 3,000 fantassins qui sont faits prisonniers de guerre avec une quinzaine de hussards hongrois; huit pièces de canon et quinze caissons restent en notre pouvoir. Dans cette glorieuse journée, dans ce combat seul, le 5e dragons remit entre les mains du général en chef sept drapeaux et un guidon qu'il avait arrachés à l'ennemi et ensuite, secondé par un détachement du 10e chasseurs et quelques hussards du 1er régiment, ramassa les débris de l'ennemi et poursuivit le reste jusqu'au premier village vénitien qu'un pont sépare de la grand'route (1). »

Le 10e chasseurs avait eu pour sa part 2 tués, 4 blessés et 2 prisonniers (2). Le lieutenant-colonel Gavasini, blessé, était tombé aux mains des Français.

Pendant la journée du 7, Wurmser, rallié dans la matinée seulement par la division Quasdanovich, réduite

(1) Historique du 5e dragons.

(2) Historique du 10e chasseurs. Le Rapport de Bonaparte, n° 976, confirme le rôle glorieux des 5e dragons et 10e chasseurs, reconnu aussi par la Relation autrichienne.

Digitized by Google

à 1,600 fantassins et 700 cavaliers, s'était porté au Nord de Bassano et parallèlement à la Brenta et à 2,000 pas de cette rivière, sa droite à la montagne (1). Dans la soirée, outre les nouvelles de la défaite de Primolano, il reçut l'avis, qui le troubla profondément, de l'apparition de patrouilles françaises sur la Piave, c'est-à-dire sur la seule ligne de retraite qui lui restât. Le capitaine comte Neipperg, expédié à 8 heures du soir dans cette direction, apprit assez vite qu'il ne s'agissait que de partisans détachés de Primolano vers Feltre et qui avaient poussé des patrouilles le long de la Piave. Mais, avant que Wurmser pût recevoir ce renseignement rassurant, il avait déjà renoncé à effectuer sa retraite sur le Frioul, jugeant impossible de rappeler à temps la division Meszaros déjà lancée vers Vérone, et avait résolu de jouer le tout pour le tout, c'est-à-dire de rallier Meszaros et de se porter avec lui sur Mantoue.

Il semble que le bruit seul de l'apparition de quelques coureurs français vers sa ligne de retraite exerça sur l'esprit du feld-maréchal une influence considérable et contribua au parti désespéré auquel il s'arrêta.

Aucun Historique français ne faisant mention de cette circonstance, on ne sait à quel corps il faudrait attribuer cette pointe audacieuse (2). D'ailleurs, Neipperg, parvenu le 9 au matin seulement sur la Piave entre Quero et Feltre, y apprit, par les prisonniers qu'il y fit, que les coureurs français n'étaient parvenus dans cette région que le 8 au soir.

Inquiet de l'approche des Français signalés à Cismone

---

(1) *Œsterreichische Militärische Zeitschrift.*

(2) De Primolano à Quero, point où Neipperg aurait rencontré des patrouilles françaises, il y a une vingtaine de kilomètres par le chemin de Feltre. Il est donc plus que douteux que, dès le 7, les patrouilles françaises aient pu paraître sur la Piave.

Digitized by Google

dès le 7 au soir, Wurmser fit passer la nuit sous les armes à ses troupes, les chevaux sellés et bridés. A minuit, il envoya une forte reconnaissance (1 escadron, 3 bataillons) sur la rive droite de la Brenta vers Campolongo, et une autre (3 bataillons) sur la rive gauche, vers Solagna (1).

Mais Bonaparte avait mis en marche, dès 2 heures du matin, les divisions Masséna et Augereau. Les deux avant-gardes autrichiennes, attaquées dès 7 heures du matin et cernées en partie, étaient mises en déroute ou prises. Les troupes de Bassano étaient rejetées en désordre, les unes vers Castelfranco, les autres vers Cittadella. Ces dernières, conduites par le feld-maréchal en personne, se dirigèrent vers Fontaniva et Vicence pour rallier Meszaros, appelé vers Montebello.

Dans la poursuite, la cavalerie avait bousculé plusieurs bataillons de grenadiers et fait de nombreuses prises; dans la soirée, le 5e dragons lançait des partis sur la route de Castelfranco tandis que le gros, conduit par le chef de brigade, poussait jusqu'à Cittadella (à 15 kilomètres au Sud de Bassano) d'où il chassait une cinquantaine de hussards qui formaient l'arrière-garde de Wurmser (2).

5,000 prisonniers, 35 canons, 2 équipages de pont et 3 drapeaux, restaient aux mains des Français (3).

Que s'était-il passé pendant ce temps du côté de Vérone?

Le 4 septembre, Murat, commandant la cavalerie en l'absence de Kilmaine, qui n'avait toujours pas rejoint, rendait compte que la reconnaissance qu'il avait envoyée

---

(1) Il ne lui restait plus, à Bassano, que 2,300 hommes, dont 700 cavaliers. (*Œsterreichische Militärische Zeitschrift.*)

(2) Historique du 5e dragons.

(3) Rapport de Bonaparte, n° 978.

Digitized by Google

la veille, sous les ordres de l'adjudant général Picard, vers Vicence où l'on avait signalé l'ennemi, était rentrée à 1 heure du matin, après avoir poussé une patrouille dans Vicence même, où l'ennemi n'avait pas paru (1).

Suivant les errements de l'époque, personne n'était resté en avant des postes occupés devant Vérone, de sorte que le renseignement, exact le 3, allait devenir faux le lendemain.

Le général Meszaros était, en effet, parti le 4 septembre de Bassano pour Vicence. Le 6, il avait atteint Olmo, poussant son avant-garde jusqu'à Montebello et ses patrouilles jusqu'à Villanova, à 20 kilomètres de Vérone. Mais le 5, son approche avait été signalée par Kilmaine, car la nouvelle de son départ de Bassano était parvenue au quartier général de Trente dans la nuit du 5 au 6 septembre (2). Cette lettre intéressante était ainsi conçue : « Je vous préviens, citoyen général (3), que l'ennemi est en marche pour se porter sur Vérone ; d'après la longueur de la colonne, il doit être en force. L'avant-garde est composée de 4 escadrons d'hussards. Je ne peux pas vous en dire plus pour le moment. Signé Kilmaine. »

---

(1) Correspondance générale. Lettres de Murat, des 3 et 4. Kilmaine arriva à Vérone le 3, et Murat alla rejoindre Bonaparte.

(2) *Mémoires de Napoléon*, 3e livraison. Confirmé par la lettre adressée, le 6, au Directoire et par une lettre de Berthier à Clarke. (Correspondance générale.)

(3) Correspondance générale, 5 septembre, de Vérone, sans indication d'heure.

Dans la journée, en transmettant un paquet envoyé de Venise par le Ministre de France, Kilmaine ajoutait : « Nos reconnaissances sont parties ce matin au point du jour. Mais ils ont trop de chemin à parcourir pour que je puisse en recevoir le résultat dans la journée..... D'après les rapports les plus certains, l'ennemi se renforce tous les jours à Bassano. Il y a environ 15,000 hommes, dont une grande partie de cavalerie. J'aurai soin de l'éclairer et je ferai de mon mieux avec 800 hommes d'infanterie et 300 de cavalerie.

Digitized by Google

Des trois régiments de cavalerie que Kilmaine avait alors avec lui (1), aucun ne donne des détails sur ces reconnaissances ; mais, si l'on considère qu'il y a 70 kilomètres de Vérone à la Brenta et 90 de Vérone à Trente, on doit admirer la rapidité avec laquelle Bonaparte fut prévenu de la marche de Meszaros.

Le 7, Meszaros atteignit avec son gros Montebello et poussa un détachement de son avant-garde, sous les ordres du colonel comte Klenau, jusqu'à Saint-Michel, d'où il vint tirailler jusque sur les glacis de Vérone, dont Kilmaine (2) organisait la résistance sans se laisser intimider (3). C'est dans cette situation que, pendant la nuit du 8 au 9, Meszaros reçut l'avis de rappeler ses détachements avancés sur Montebello, où allait se diriger le feldmaréchal Wurmser et d'où il devait se porter ensuite plus au Sud sur Legnago. Dès le soir même, ce mouvement était signalé à Bonaparte (4).

Malgré les défectuosités du procédé employé pour les reconnaissances qui, forcées de parcourir à l'aller et au retour d'énormes distances, ne pouvaient observer que pendant un moment seulement, et malgré le départ du 22e chasseurs (5), Kilmaine, réduit à 300 chevaux, avait

---

(1) 20e dragons, 22e chasseurs, 7e *bis* hussards.

(2) Kilmaine écrivait, le 7, que l'ennemi, fort de 2,000 fantassins et 1,500 chevaux, avait poussé dans la matinée jusqu'à Vago (4 kilomètres de Vérone). Une autre colonne, égale en forces, marchait sur Porto Legnago. (Correspondance générale.) Un Rapport de l'agent secret Piso, daté du 8 (*Ibid.*), est très complet sur la position des Autrichiens.

(3) 2 bataillons et 2 escadrons étaient en soutien de ce détachement à Villanova, derrière l'Alpone.

(4) Correspondance générale, 9 septembre. Lettre de Kilmaine. « ..... L'ennemi a passé l'Adige à Legnago avec 2,000 hommes, à 9 heures ce matin; il y en a encore 6,000 à peu près à passer..... J'ai prévenu la division Sahuguet..... »

(5) Lettre de Kilmaine à Bonaparte. Correspondance générale, 8 septembre.

Digitized by Google

donc accompli d'une façon particulièrement heureuse la mission stratégique si importante dont il avait été chargé. Non seulement il avait éventé la marche de l'ennemi dès son début, mais sa ferme attitude à Vérone (1) avait décidé le commandement autrichien, pour atteindre Mantoue, à choisir l'itinéraire de Legnago, où les difficultés du terrain allaient encore augmenter les dangers de sa position déjà si critique. Dès le 9, Masséna, accompagné du 10e chasseurs à cheval, atteignit Vicence. Les renseignements recueillis sur l'ennemi étaient parfaitement clairs et exacts (2), de sorte que, le soir même, Bonaparte pouvait prescrire à Augereau, dirigé sur Padoue, de marcher sur Legnago, quitte en arrivant à Este, « si..... les partis de cavalerie que vous aurez poussés le plus en avant possible, et les nouvelles que vous pourrez tirer des gens du pays, vous donnaient la certitude que l'ennemi ne se porte pas sur Porto-Legnago, il serait alors évident qu'il se jette tout sur Vérone; alors vous marcheriez sur Villanova, en vous faisant bien éclairer. Vous tâcherez de faire donner de vos nouvelles au général en chef, qui marche avec toutes ses forces de Vicence sur Montebello ».

Cependant Wurmser, après avoir donné dans la matinée du 9 quelques heures de repos à ses troupes à Montebello, avait repris sa marche sur Legnago. Forcé

---

(1) Lettre de Kilmaine à Gaultier, 8 septembre. Correspondance générale :

« Nous nous amusons..... aux dépens de l'ennemi. Il paraît, nous lui sanglons un coup ou deux de 36 à mitraille; nous lui tuons du monde, il s'en va; il revient, nous recommençons et toujours de même. S'il ne prend pas d'autre moyen, il ne passera pas, et je me fais fort de tenir ici avec mes quatre pelés et un tondu..... Il pourrait bien lui prendre fantaisie de passer à Porto-Legnago..... Les troupes ennemies qui sont devant moi sont de 4,000 hommes d'infanterie et 1,200 chevaux..... » Mêmes renseignements à Bonaparte, du même jour.

(2) Lettre de Bonaparte, n° 980, à Augereau.

Digitized by Google

de s'arrêter quelques heures à Cologna, il avait atteint Legnago dans la matinée du 10. Son avant-garde en chassa facilement 25 cavaliers français, et tout son corps put franchir l'Adige dans la journée (1).

Il lui restait 12,000 hommes, dont 3,000 cavaliers, épuisés de fatigue, et auxquels il dut accorder un repos de trente-six heures.

Ses mouvements n'avaient pas échappé à Bonaparte. Le jour même, il avait dirigé Masséna sur Ronco, où Kilmaine devait réunir des moyens de passage, tandis qu'avec ses 3 régiments de cavalerie et 500 fantassins il marcherait lui-même sur Isola della Scala (2). Dans la nuit du 10 au 11, Augereau devait pousser sur Montagnana et Legnago; Sahuguet, avec une partie des troupes du blocus et l'appui du détachement de Kilmaine, devait venir à Castel d'Ario pour barrer la route de Mantoue à Wurmser, que Masséna, débouchant de Ronco, attaquerait par le Nord.

Le 11, à 9 heures du matin, Wurmser quitta Legnago pour Sanguinetto, précédé de l'avant-garde du général Ott (3 bataillons, 2 escadrons de hussards et 2 de uhlans). Celui-ci apprit en route que des colonnes françaises se montraient vers San Pietro di Morubio et Roverchiara;

---

(1) D'après les *Mémoires de Napoléon*, il y aurait eu à Legnago un bataillon de la division Sahuguet qui se serait retiré sans résistance à la nouvelle que trois escadrons autrichiens, ayant franchi le bac d'Albaredo, étaient apparus sur la rive droite de l'Adige. Les postes autrichiens furent poussés jusqu'à Sanguinetto, à 14 kilomètres, sur la route de Mantoue, et Isola Rizza (même distance) sur celle de Vérone (*Œsterreichische Militärische Zeitschrift*) et, sur la rive gauche de l'Adige, sur la ligne Bevilacqua—Minerbe—San Stefano.

(2) C'est peut-être ce jour-là que, dans des circonstances peu connues, le 20e dragons, dirigé sur Isola della Scala, perdit 4 hommes. (Historique du corps.) Le 15e, qui marchait avec Masséna, entama une affaire heureuse sur l'Adige, vers Arcole, où 25 dragons firent prisonniers 66 Autrichiens. (Historiques des corps.)

Digitized by Google

c'était l'avant-garde de Masséna, composée des 4e et 18e légères avec les 10e chasseurs et 15e dragons, lesquels, sous les ordres de Murat, éclairaient toutes les routes latérales (1).

Ott s'arrêta aussitôt à l'Est de Cerea qu'il fit occuper par deux compagnies, tandis que les deux escadrons de uhlans, qui avaient déjà atteint Sanguinetto, recevaient l'ordre de se porter vers le Nord. Il semble que le 10e chasseurs français, qui couvrait la droite de la colonne de Pijon, subit alors un échec : le 15e dragons, parvenu près de Cerea, dut aussi se replier (2) sur les 4e et 18e légères, qui cependant enlevèrent le village et le pont du Menago (3).

Mais avec les trois bataillons du régiment Alvinzi, couverts sur leurs flancs par les hussards, Ott attaqua vigoureusement et chassa Pijon de Cerea, lui enlevant 3 canons et 1 obusier et lui faisant plus de 300 prisonniers (4).

La déroute fut complète, et les fuyards ne se rallièrent qu'à Ronco, à 15 kilomètres du champ de bataille.

Arrivé de sa personne sur le champ de bataille avec la brigade Victor, Bonaparte lança la 18e de bataille contre le village de Cerea. L'attaque échoua, et, dans la retraite, 3 pièces de canon furent encore enlevées par les hussards de Wurmser. Au total 28 officiers,

---

(1) Journal historique. (Correspondance générale, 20 septembre.) Historique de la 4e légère et de la 18e légère ; de la 18e de bataille ; des 15e dragons et 10e chasseurs. Mémoires de Masséna. *Œsterreichische Militärische Zeitschrift*. Gachot, *Première campagne d'Italie*.

(2) Ayant eu 30 blessés. (État fourni le 6 septembre. Correspondance générale.)

(3) Il y aurait eu alors un nouveau combat de la cavalerie, cette fois favorable aux Français. (Journal historique cité.)

(4) La 4e légère annonça 200 prisonniers ; la 18e, 129 et 4 officiers. (Historiques des corps.) Le 15e dragons accuse, à lui seul, 30 blessés. (Correspondance générale, 16 septembre.)

Digitized by Google

761 hommes, 7 canons ou obusiers, étaient tombés aux mains des Autrichiens qui avaient reconquis le chemin de Mantoue.

Dans la soirée, Wurmser atteignit Nogara. Il avait laissé à Legnago 1,600 hommes hors d'état de marcher et dont une partie seulement avaient conservé leurs armes. Ceux-ci devaient se rendre prisonniers, le 13, à l'approche de la division Augereau.

A minuit, Wurmser reprit sa marche et, précédé par deux escadrons de uhlans et deux bataillons, franchit le Tartaro. Trouvant les passages du Tione occupés vers Castel d'Ario, il se rejeta sur Villimpenta (5 kilomètres au Sud), d'où il put donner la main à la garnison de Mantoue.

Dans la journée, Ott, marchant de Ronco Ferraro vers Castel d'Ario, avec 1 bataillon et 5 escadrons, se trouva sur le flanc de la brigade Charton qui suivait la rive droite du Tione marchant vers Villimpenta, la chargea, la mit en déroute, et fit prisonniers le chef et la majeure partie de la 12e légère.

Le 13, Sahuguet se concentrait à Goïto ; Masséna arrivait à Castel d'Ario ; Bon, remplaçant Augereau malade, parvint le lendemain à Governolo, où il rallia la brigade Sandoz. Dans l'attaque concentrique ordonnée pour le 14, Sahuguet devait marcher sur la Favorite, Masséna sur Due Castelli.

Sahuguet échoua à Saint-Antoine, Masséna put surprendre les postes ennemis et pénétrer dans le camp. Mais la cavalerie autrichienne qui, à ce moment, faisait un fourrage dans la forteresse, revint vers Saint-Georges et se précipita avec une telle vigueur sur la brigade Pijon qu'elle la culbuta et l'aurait entièrement anéantie si la 32e demi-brigade n'eût rétabli le combat (1). Pous-

(1) Historiques des 20e dragons et 32e demi-brigade.

Digitized by Google

sant jusqu'à Saint-Georges, l'infanterie française fut de nouveau arrêtée par une charge énergique de la cavalerie autrichienne. Le faubourg resta aux mains des Autrichiens. Pendant l'engagement, les 10e chasseurs et 20e dragons soutenaient la droite; le 15e dragons, la gauche.

La seconde bataille eut lieu le lendemain. A droite, Sahuguet marcha sur Saint-Antoine; au centre, Masséna sur Saint-Georges; à gauche, la division Augereau, partant de Governolo, devait se porter également sur Formigosa.

Le succès de l'attaque centrale détermina la retraite des Autrichiens dans la place: à leur aile droite, 3 escadrons de cuirassiers et un demi de uhlans avaient été cernés et forcés de mettre bas les armes (1).

Bientôt, et malgré la tentative faite le 23 septembre sur Governolo, qui contribua à faire échouer l'attaque du 24e chasseurs à cheval, Wurmser dut subir un blocus de plus en plus étroit. Kilmaine parvint à l'assurer avec les divisions Sahuguet et Dallemagne.

D'après l'ordre du 16 septembre (2), le général Beaumont devait commander la cavalerie du général Kilmaine. Il devait avoir sous ses ordres les 1er et 5e de cavalerie qui venaient de rejoindre, les 8e et 20e dragons, les 24e et 25e chasseurs.

La brigade Murat « destinée aux opérations actives »

---

(1) Le 5e dragons était au centre avec le général en chef. (Historique du corps.) Le 24e à gauche, avec la division Augereau. Les 10e chasseurs et 20e dragons entre la Favorite et Saint-Georges. Aucun d'eux ne semble avoir chargé, mais tous firent des pertes par le feu.

(2) Correspondance de Napoléon, nos 1001, 1002 et 1005.

Les pertes de la cavalerie, du 2 au 16 septembre, sont, au total, de 7 tués, 62 blessés, 6 prisonniers; 25 chevaux tués, 41 blessés, 24 pris par l'ennemi, sans compter les 1er hussards, le 22e chasseurs et le 9e dragons, qui n'ont pas fourni l'état demandé. (Correspondance générale, 16 septembre.)

Digitized by Google

devait se réunir à Vérone et comprendre les 5e, 9e et 12e dragons, lesquels devaient être *armés de fusils*, puis les 10e chasseurs et 7e *bis* hussards.

Kilmaine conservait le commandement de la cavalerie de l'armée (1), tout en étant chargé du blocus de Mantoue.

Dans sa lettre du 11 octobre au Directoire (n° 1086), Bonaparte réclamait des hommes qui aient servi dans la cavalerie : « Nous leur procurerons des chevaux; qu'ils viennent avec leurs uniformes de dragons, chasseurs et hussards, leurs sabres et carabines, hormis les dragons qui doivent avoir des fusils comme l'infanterie... Nous avons plus de 1,200 hommes de notre cavalerie malades ou blessés, et leurs chevaux sont à ne rien faire. Envoyez-nous des officiers de cavalerie, chefs de brigade, capitaines, nous trouverons ici à les placer. *Que ce soit des hommes qui se battent.* » En même temps, Bonaparte demandait la mise à la retraite de plusieurs officiers supérieurs vieux, fatigués ou sans énergie. « Ces gens-là, disait-il, n'aiment pas le sabre. »

On ne saurait trouver plus éclatant témoignage de la nécessité d'une cavalerie nombreuse et brave.

---

(1) Le 25 septembre était définitivement organisée la compagnie des guides à l'effectif de : 1 chef d'escadrons, 1 capitaine, 1 lieutenant, 2 sous-lieutenants, 15 gradés, 136 guides, 2 maréchaux ferrants, 1 bourrelier, 1 sellier et 1 maréchal expert.

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR LA

CAMPAGNE DE 1859

CONTRE LES

BENI SNASSEN

PRÉFACE.

On peut dire que, d'une façon générale, on est à peu près fixé actuellement sur la manière dont doit marcher, stationner et combattre, dans le Nord de l'Afrique, une colonne de faible effectif, que ce soit en pays montagneux ou dans une région découverte ; et, par colonne de faible effectif, nous entendons une force de 2,000 à 3,000 hommes ou au-dessous. Tous les hommes de guerre qui ont fait campagne en Algérie ont en effet laissé, à ce sujet, de longues et précieuses instructions, qui depuis, d'ailleurs, ont toujours été fidèlement suivies et ont reçu par conséquent la meilleure des consécrations : celle de la pratique. Nous rappelons seulement, pour mémoire, les noms de leurs auteurs : les Bugeaud (1),

(1) *Mémoire sur notre établissement dans la province d'Oran par suite de la paix*, Paris, Gauthier-Laguionie, 1838, in-8°. — *Aperçus sur quelques détails de la guerre*, Paris, Duverger, 1832, in-8° ; Leneveu,

Digitized by Google

les Yusuf (1), les Randon (2), les Lapasset (3), etc.

Il y a une quizaine d'années, le général Bréart, commandant le 19e corps d'armée, eut même l'excellente idée de faire rédiger une synthèse des différents principes émis par ces généraux, d'où l' « Instruction pour la conduite des colonnes en Algérie (4) » qui, à l'heure actuelle, pour les opérations de faible envergure, pour la conduite des petites colonnes, constitue une base des plus sérieuses et des plus utiles.

Mais si l'on envisage des colonnes de gros effectif, c'est-à-dire comprenant des forces s'élevant à 15,000 et 20,000 hommes et davantage, on constate que nous ne possédons aucun document nous indiquant la façon dont de semblables colonnes doivent stationner, marcher et combattre en Afrique. Évidemment, certains principes (nous dirons même un très grand nombre) admis pour les petites colonnes sont également applicables à celles de gros effectifs; mais il n'en est pas moins vrai qu'en pratique, l'organisation et la conduite de ces deux genres de colonnes présentent des différences considérables.

On s'explique d'ailleurs très bien que cette question d'organisation et de conduite de grosses colonnes ait été laissée quelque peu de côté. Depuis de longues années, depuis plus de quarante ans, nous n'avons pas eu en effet, heureusement, à en organiser de semblables en

---

1846, in-32; Dumaine, 1846, in-18. — *L'Algérie. Des moyens de conserver et d'utiliser cette conquête*, Paris, Dentu, 1842, in-8°. — *Instructions pratiques du maréchal Bugeaud, duc d'Isly, pour les troupes en campagne*, Paris, Leneveu, 1854. — *Mémoires et correspondance*, Archives historiques de la guerre (A. H. G.).

(1) *De la guerre en Afrique*, Alger, Bourget, 1850, in-8°; Paris, Dumaine, 1851, in-8°.

(2) *Mémoires*, Paris, Lahure, 1875-1877, 2 vol. in-8°.

(3) *La guerre en Algérie*, Paris, Tanera, 1873, in-16.

(4) 9 juillet 1890, état-major du 19e corps d'armée.

Digitized by Google

Algérie ; celles de Tunisie, eu égard au genre d'adversaires auxquels on avait affaire, n'ont jamais compris plus de 7,000 à 8,000 hommes.

Les opérations dirigées, en 1859, par le général de Martimprey contre les Beni Snassen, Angad, Mahia, Zakkara, Beni Guil et autres tribus marocaines peuvent donner d'intéressants renseignements.

Très habilement conduite, cette expédition n'en a pas moins laissé les souvenirs les plus pénibles, en raison du nombre considérable de victimes que fit le choléra (le cinquième de l'effectif, soit près de 3,000 hommes), aussi généralement n'aime-t-on pas à la rappeler.

Le général de Martimprey, qui fut placé à la tête du corps expéditionnaire, était un organisateur de premier ordre et fut certainement, sous le second Empire, un des plus brillants représentants de l'ancien corps d'état-major. Pendant la guerre d'Italie, en 1859, il joua un rôle tout à fait prépondérant ; des *Mémoires* publiés récemment sur cette époque (1) nous le montrent, sur le champ de bataille, notamment, suppléant par son activité, son initiative intelligente, à la torpeur étrange qui, maintes fois, s'empara de l'empereur Napoléon III et de son entourage. A Magenta, à Solférino, c'est à lui que les officiers d'état-major, las de s'adresser à l'Empereur ou au Major général, viennent demander des instructions. Aussi, à la fin de la guerre d'Italie, dès que le mouvement insurrectionnel sur les frontières du Maroc prit une tournure grave, le maréchal Randon, alors Ministre de la guerre, qui se connaissait en hommes et en choses d'Afrique, le fit-il désigner pour le gouvernement de l'Algérie.

Le général de Martimprey avait d'ailleurs fait cam-

---

(1) Germain Bapst, *Le Maréchal Canrobert, souvenirs d'un siècle*, Paris, Plon, 1904, in-8°, t. III.

Digitized by Google

pagne longtemps en Afrique, soit avec Bugeaud, soit avec le maréchal Randon et avait pris notamment une part des plus brillantes à la bataille d'Isly. Avant de quitter Paris, le maréchal Randon qui, deux années auparavant, en 1857, avait dirigé l'expédition de Kabylie, c'est-à-dire les plus importantes colonnes, en tant qu'effectif, qui furent jamais mises sur pied en Algérie, lui exposa, avec toute l'autorité et la compétence que lui avait données l'expérience, les principes directeurs qui devaient présider à l'organisation, puis à la conduite de ce genre de colonnes. Il en résulta que ces colonnes de 1859, dont l'effectif varia entre 15,000 et 16,000 hommes, furent organisées et conduites en mettant à profit toute l'expérience acquise jusque-là dans nos guerres d'Algérie; elles sont donc éminemment instructives.

Elles restent d'ailleurs intéressantes à d'autres points de vue. Elles eurent lieu en plein Maroc. Le corps expéditionnaire parcourut à peu près tous les genres de régions et de terrains que l'on est appelé à rencontrer dans l'empire du Maghreb, pays plat et pays montagneux, terrains couverts et terrains découverts. Il eut donc à prendre, surtout pour stationner et marcher, des formations appropriées. D'autre part, on ne saurait oublier que la concentration ou plutôt la préparation de l'expédition, si importante quand il s'agit de guerre coloniale, se fit sur la frontière même du Maroc.

Enfin, la durée relativement assez longue de la campagne (45 jours), ainsi que la diversité des situations, permet d'étudier dans ses moindres détails l'organisation et le fonctionnement de colonnes à gros effectifs.

Telles sont les différentes raisons qui nous ont incité à entreprendre l'étude de cette expédition. Étant donné le point de vue auquel nous nous sommes placé, nous avons cherché, naturellement, à faire surtout « œuvre didactique » et à tirer de cette expédition le maximum d'enseignements. C'est ce qui nous a conduit à exposer

Digitized by Google

plutôt sommairement les opérations proprement dites, et à insister tout spécialement, d'une part, sur la préparation de l'expédition, et d'autre part, sur les enseignements tactiques que l'on peut en déduire.

Les guerres franco-marocaine de 1844 et hispano-marocaine de 1859-60 fournissent, en ce qui concerne le combat proprement dit, des enseignements très intéressants; mais, en campagne, on ne se bat pas tous les jours, par contre, quotidiennement, on stationne, on marche, on se ravitaille : c'est en quoi l'expédition de 1859 vient très heureusement compléter les guerres précitées, montrant surtout comment une colonne un peu considérable, appelée à opérer dans le Nord de l'Afrique, doit « stationner, marcher et se ravitailler ».

Sa préparation, en raison même des circonstances, fut peut-être un peu lente, un peu pénible; mais l'expédition proprement dite fut ensuite très habilement conduite et constitue, pour l'avenir, une source d'enseignements des plus fécondes.

CHAPITRE PREMIER.

LES CAUSES DE L'EXPÉDITION.

Nous sommes en 1859, au lendemain de la guerre d'Italie. L'armée d'Afrique, comme toujours, avait été largement mise à contribution, et les populations indigènes de la province d'Oran furent vivement frappées du nombre considérable de troupes qui avaient quitté l'Algérie. Sans doute, pour les remplacer, quelques envois avaient été faits de France, mais ils se composaient uniquement de recrues qui arrivaient dans un assez triste état, sans armes, sans vêtements, mal chaussées, dans une tenue véritablement pitoyable. Les indigènes en vinrent bien vite à conclure « qu'il y avait pénurie de

Digitized by Google

soldats en France (1) », puisque l'on en était réduit, ainsi que le disait un de leurs grands chefs, à envoyer « des civils pour garder l'Algérie (2) ». D'autre part, les chefs arabes, à qui nous avions donné l'investiture, en voyant les provinces aussi dégarnies de troupes, manifestaient une certaine inquiétude qui fut rapidement remarquée dans les milieux musulmans.

Une telle situation ne pouvait manquer d'être exploitée. On apprit bientôt, en effet, qu'un certain Mohammed Ben-Abd-Allah, se présentant comme le Mouley-Saa, se faisait passer pour chérif (descendant de Mahomet) et rappelait partout la prédiction qui assignait un terme de 30 ans à notre domination.

Peu après il prêchait la guerre sainte chez les Beni Snassen et tentait de soulever contre nous, non seulement les tribus de la montagne mais encore celles de la plaine (Angad et Mahia). Abd-Allah était patronné par Abd-El-Selam, le chef de l'ordre des Mouley Taïeb. Ce dernier déclarait ouvertement qu'Abd-Allah était son Khalifat (lieutenant), que l'on devait se rallier autour de lui pour commencer la guerre sainte, que lui-même arriverait d'ici peu avec de nombreux contingents et attaquerait Maghnia.

Les paroles se transformèrent bientôt en actes. Évidem-

---

(1) Journal des marches et opérations sur la frontière du Maroc, commencé le 6 octobre 1859, terminé le 1er décembre de la même année et rédigé sous la direction du général Borel de Bretizel, chef d'état-major général du corps expéditionnaire (A. H. G.).

(2) « J'ai appris aussi à Tlemcen que les indigènes avaient été fort étonnés de voir arriver des *civils* dans nos régiments. Cette arrivée coïncidant d'ailleurs avec la guerre d'Italie, ils ont pensé avec leur naïveté caractéristique que la France n'avait plus de soldats, et se sont dit et répété qu'elle était obligée d'envoyer des bourgeois pour garder l'Algérie. » [Lettre du général de Martimprey au Ministre de la guerre, Tlemcen, 12 octobre 1859 (A. H. G.).]

Digitized by Google

ment, sur cette frontière du Maroc, se produisaient assez souvent, à cette époque, un certain nombre d'actes de brigandage, dont l'autorité supérieure ne s'émouvait pas outre mesure; leur répression était plutôt du ressort de la police du pays que du domaine des opérations militaires. Mais au mois d'août 1859, ces actes de brigandage prirent une tout autre tournure ; nos douars, nos convois furent attaqués, et dans le courant du mois, les Mahia et les Angad, rentrant du Sahara, vinrent s'établir sans autorisation sur notre territoire. Le caïd d'Oudjda, représentant du sultan du Maroc, vint même recevoir la diffa dans un des douars marocains établis en pays oranais. D'ailleurs, notre service de renseignements faisait connaître que l'agitation créée par Mohammed Ben-Abd-Allah prenait, de jour en jour, une plus grande extension et que le chérif ne cessait d'engager les tribus marocaines à marcher contre nous.

Le 31 août, trois escadrons français et des goumiers furent attaqués près de Zouïa par 1,200 Marocains ; les goumiers tournèrent bride et nos escadons demeurèrent à grand'peine maîtres du terrain, après avoir subi de grosses pertes (17 tués, 2 blessés, 11 disparus) (1). Le caïd d'Oudjda avait pris part à l'affaire avec bon nombre de cavaliers marocains.

Le 1er septembre, Mohammed Ben-Abd-Allah prenait enfin lui-même le commandement de 3,000 cavaliers ou fantassins et attaquait, sans succès il est vrai, la redoute et le caravansérail de Sidi Zaher (2).

---

(1) Rapport du commandant Bachelier sur le combat de Zouïa, Lalla Maghnia, 31 août, 6 h. 30 soir (Documents annexes, p. 312).

(2) Où se trouvaient deux compagnies de Tirailleurs et une compagnie du 24e de ligne [Rapport du chef de bataillon Lecoq, Ghar Rouban, 7 septembre (Documents annexes, p. 313)].

Digitized by Google

Quelques jours après, le 11, avec 6,000 à 7,000 cavaliers ou fantassins, appartenant aux Angad, Mahia et Beni Snassen, il essayait de surprendre à Tiouly (1) le camp du commandant Beauprêtre, commandant supérieur de Nemours, mais n'était pas plus heureux (2).

En présence de ces événements, des renforts assez importants furent dirigés vers la province d'Oran et principalement vers toutes les garnisons de la frontière. Mais il était évident qu'une défensive pure ne viendrait pas à bout d'un pareil mouvement. Ces différentes agressions avaient produit un effet énorme parmi les populations musulmanes qui, ne constatant pas de répression immédiate, étaient convaincues que notre domination commençait à chanceler. Le mouvement prenait d'ailleurs bientôt des proportions inquiétantes puisqu'il s'étendait jusqu'à la province d'Alger où des marchés venaient d'être pillés.

Il fallait donc agir et agir au plus vite. Il semble même que l'on avait beaucoup tardé et que si, dès le

---

(1) Le 13e bataillon de chasseurs, deux bataillons de zouaves, un bataillon du 81e, un escadron de chasseurs, un détachement de spahis et le goum étaient réunis dans ce camp de Tiouly situé sur la rive droite de l'oued Zlama, juste en face du marabout de Sidi-Brahim, où quatre ans plus tôt Abd-el-Kader avait anéanti les troupes du lieutenant-colonel de Montagnac [Rapport du commandant Beauprêtre, Tiouly, 11 septembre (Documents annexes, p. 315)].

(2) Il est regrettable que ce jour-là, le général Thomas, campé à Ras Mouïlah (sur l'oued Mouïlah, à l'Est de Korkar Abd er Rhamane), ne se soit pas porté par Sidi bou Djenane sur les derrières des contingents marocains engagés avec le commandant Beauprêtre.

Ainsi que le fait remarquer le général Esterhazy dans une lettre adressée au Ministre de la guerre, le 17 septembre 1859, « avec les forces dont il disposait, cet officier général eût coupé la retraite aux 6,000 ou 7,000 hommes du faux sultan et pris, sur ce même terrain, une revanche éclatante du désastre de Sidi-Brahim ». Il en exprima d'ailleurs le regret au général Thomas qui argua « qu'il n'avait pas pensé être en mesure de le faire » (A. H. G.).

Digitized by Google

début, sans tenir plus compte de la frontière que les Marocains ne le faisaient eux-mêmes, on leur avait rendu coup pour coup, on aurait évité fort probablement la grande expédition devenue nécessaire quelques semaines plus tard.

Cependant depuis que ces graves événements se succédaient le général Gues-Viller qui, au mois de mai 1859, avait remplacé, comme commandant supérieur de l'Algérie, le maréchal de Mac-Mahon appelé au commandement d'un corps d'armée dans la guerre d'Italie, n'avait pris, en quelque sorte, que des demi-mesures. Très âgé (1), d'un tempérament plutôt maladif, hanté par de graves soucis de famille, le nouveau commandant supérieur ne se trouvait pas à la hauteur de la situation et surtout d'une situation aussi grave. Il s'était contenté de prescrire l'envoi à la frontière de toutes les troupes disponibles de la province d'Oran. Ainsi se formèrent successivement les camps ou rassemblements de l'oued Kouarda (2), de Tiouly, de Ras Mouïlah, de Maghnia, de Sidi Zaher, de Sebdou, etc. C'était le système du cordon, de l'éparpillement des forces avec tous ses inconvénients ; le Gouvernement impérial le comprit fort bien et, imputant au général Gues-Viller une large part de responsabilité dans la gravité des événements qui venaient de se dérouler dans la province d'Oran, il « l'autorisa à rentrer en France », puis le remplaça dans le commandement supérieur de l'Algérie par le général de Martimprey.

Ce dernier reçut l'ordre de rejoindre sur-le-champ le siège de son commandement, de procéder sur place à

(1) Il avait été rappelé du cadre de réserve.

(2) Ce camp était établi au point où la route de Nemours atteint l'oued Kouarda.

Digitized by Google

un examen sérieux de la situation et d'adresser au Gouvernement, le plus tôt possible, les propositions qu'il jugerait convenables pour ramener le calme sur la frontière.

En attendant, et pour montrer pratiquement aux populations arabes que nous avions l'intention bien arrêtée d'agir immédiatement contre les Marocains, deux colonnes légères furent formées à Sebdou et à Bel-Khélil.

La première de ces colonnes, sous le commandement du général Durrieu, se composait (1) :

1° De 8 compagnies d'infanterie appartenant au 24e de ligne, au 1er bataillon d'Afrique et au 2e Tirailleurs ;

2° De 3 escadrons de cavalerie fournis par les 1er et 2e régiments de chasseurs d'Afrique et par le 2e de spahis ;

3° Des goums de Sebdou, Mascara et Bel-Abbès.

La deuxième, placée sous les ordres du commandant de Colomb, comprit une compagnie du 1er bataillon d'Afrique et les goums du Sud, sous la direction de Sidi-Hamza.

Ces deux colonnes (2) reçurent pour mission de dissiper une forte réunion de contingents des Mahia, Beni Yala, Angad, Beni Bou Zeggou Sedja, qui venait, paraissait-il, de se constituer dans les environs de Sidi Djelali.

Elles trouvèrent le pays à peu près vide et ne sem-

---

(1) Historiques du 24e de ligne, du 2e Tirailleurs et du 2e spahis.

(2) Effectifs au 9 octobre 1859 :

Colonne de Sebdou : infanterie, 22 officiers, 973 hommes, 16 chevaux ou mulets ; cavalerie, 17 officiers, 407 hommes, 407 chevaux ou mulets ; 1,100 goumiers.

Colonne de Bel-Khélil : infanterie, 3 officiers, 100 hommes ; 700 goumiers [Situation établie au quartier général, à Oran, 9 octobre 1859 (A. H. G.)].

Digitized by Google

blèrent donner aucun résultat immédiat, mais elles n'en produisirent pas moins l'excellent effet de montrer aux Arabes ou aux Marocains que la France avait encore des soldats qui, loin de se confiner derrière les retranchements des postes, ne demandaient au contraire qu'à « faire parler la poudre ».

CHAPITRE II.

LA SITUATION POLITIQUE A L'ARRIVÉE DU GÉNÉRAL DE MARTIMPREY.

Conformément aux instructions qu'il avait reçues, le général de Martimprey (1) se hâta de rejoindre le siège de son commandement et arriva à Alger le 21 septembre 1859.

Il se rendit bientôt compte, par lui-même, que la situation était particulièrement grave, et que, pour y remédier, il fallait prendre sur-le-champ les mesures les plus énergiques. L'éparpillement de nos troupes le long de la frontière nous conduisait à la défensive pure; nous

(1) Le général de Martimprey naquit en 1808. A sa sortie de Saint-Cyr, il entra dans le corps d'état-major et fut envoyé presque immédiatement en Afrique où il fit la plus grande partie de sa carrière. En 1854, en Crimée, il remplit les fonctions de chef d'état-major du corps expéditionnaire et y fut nommé général de division. De nouveau chef d'état-major général pendant la campagne d'Italie (1859), il joua pendant toute la durée de cette guerre un rôle des plus prépondérants. Désigné pour commander les forces de terre et de mer en Algérie en 1859, il dirigea l'expédition contre les Beni Snassen et fut nommé successivement sous-gouverneur puis gouverneur de cette colonie. En 1864, il réprima brillamment l'insurrection des Flitta. Revenu en France en 1867, il reçut le poste honorifique de gouverneur des Invalides. Pendant la Commune, il fut arrêté; mais, très malade déjà à cette époque, il fut transporté à l'hôpital Dubois d'où il put s'échapper. Après la guerre, il reprit ses fonctions aux Invalides et mourut en 1873.

Digitized by Google

parions quelquefois les coups mais nous ne les rendions pas. Or, avec les Marocains, et en général avec tous les peuples de l'Islam, il est bien connu que l'on ne saurait se faire respecter que si l'on rend au moins coup pour coup. En conséquence, il était nécessaire de prendre l'offensive, donc de concentrer les troupes et de marcher à l'ennemi.

Mais cet ennemi était marocain; les grandes tribus que nous devions châtier s'appelaient en effet les Beni Snassen, les Angad, les Mahia, toutes tribus appartenant à l'empire du Maghreb; il fallait donc opérer en plein Maroc. Cette considération n'arrêta cependant pas le général de Martimprey, et cela en raison même de la situation politique du pays à cette époque (septembre 1859).

Le sultan Abd-Er-Rhaman venait de mourir le 29 août 1859. Comme toujours, en pareil cas, dans l'empire du Maghreb, la succession au trône avait donné lieu à une série de révoltes, de troubles qui obligeaient le nouveau sultan, Sidi-Mohammed, à consolider tout d'abord son pouvoir à l'intérieur avant de pouvoir s'occuper des affaires extérieures. Cependant, celles-ci n'étaient pas à négliger car, au moment où survenait le décès du sultan Abd-Er-Rhaman, des négociations, des plus délicates d'ailleurs, étaient engagées avec le gouvernement espagnol.

Sidi-Mohammed demanda à ce dernier de prolonger de vingt jours le délai de dix jours qui avait été donné à Abd-Er-Rhaman pour accorder satisfaction de l'attaque de Ceuta. Pendant cette période eurent lieu de nouvelles agressions contre la garnison de Ceuta, agressions commises par les Riffains, peuplade kabyle qui habite le long de la côte. A l'expiration du délai précité de vingt jours, Sidi-Mohammed, toujours aux prises avec des difficultés intérieures, sollicita un troisième délai de neuf jours. Il lui fut accordé, mais cette fois l'Espagne exigea

Digitized by Google

la cession des hauteurs qui commandaient les ouvrages de la place de Ceuta.

Tel était l'état des négociations hispano-marocaines à la fin du mois de septembre 1859, c'est-à-dire à l'arrivée du général de Martimprey en Algérie.

Le général de Martimprey n'était pas sans connaître cette situation, tout spécialement renseigné, en particulier, par le consul de France à Tanger, qui, depuis plus d'un mois, ne cessait d'adresser des remontrances à la cour chérifienne pour les actes de brigandage et les incursions armées faits sur notre territoire par des tribus marocaines. Las de se plaindre sans obtenir de réponse satisfaisante (ce qui au fond n'avait rien d'extraordinaire étant donnés les embarras intérieurs et extérieurs du nouveau sultan), notre consul à Tanger avait fini par déclarer au représentant de l'empereur dans cette ville « qu'il ne nous restait d'autre parti qu'à nous faire justice nous-mêmes en allant frapper les tribus que son Gouvernement était impuissant à contenir (1) ». Et ce dernier avait « donné à entendre que ce ne serait jamais cela qui nous brouillerait avec son maître (2) ».

Notre consul concluait que « dans cet état de la question, et notamment en l'absence du Gouvernement constitué, auquel je puisse aujourd'hui faire même parvenir une plainte, une vigoureuse représaille serait, je pense, d'autant plus opportune, qu'elle ferait taire de fâcheux commentaires sur des échecs dont on a grossi la portée, et me fournirait, en même temps, un excellent terrain pour poser la question vis-à-vis du futur délégué de Sidi-Mohammed (3) ».

---

(1) Le consul général à Tanger au général Esterhazy, commandant la division d'Oran, Tanger, 12 septembre 1859 (A. H. G.).

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

Digitized by Google

On conçoit qu'une pareille opinion, émanant d'un homme particulièrement bien placé pour l'émettre en toute connaissance de cause, ait suffi pour lever les derniers scrupules que pouvait avoir le général de Martimprey à porter la guerre sur le territoire marocain.

Mais il y avait lieu également d'envisager la question au point de vue diplomatique ou plus exactement au point de vue des autres puissances européennes.

En ce qui concernait l'Espagne, elle ne pouvait voir que favorablement une action militaire de notre part contre les populations marocaines de la frontière. Étant donnée en effet son intention bien arrêtée déjà à cette époque de déclarer la guerre au sultan, une expédition française allait constituer une diversion dont elle ne pourrait que profiter (1).

Du côté de l'Angleterre, quelques-uns des rapports fournis à cette époque par les généraux d'Algérie sur la situation politique, allaient jusqu'à attribuer à cette puissance avec des réserves justifiées, semble-t-il, un rôle occulte dans l'agitation marocaine (2).

---

(1) « M. Schousboë est rentré hier de sa mission à Melila et aux îles Zaffarines où il a été parfaitement reçu. Les Espagnols font des vœux pour nos armes, en attendant les suites de l'ultimatum posé au Maroc par leur gouvernement. » [Lettre du général de Martimprey au Ministre de la guerre, Nemours, 16 octobre 1859. (A. H. G.).]

(2) C'est ainsi que nous trouvons le passage suivant dans une dépêche du 12 septembre 1859 adressée par le général Gues-Viller au Ministre de l'Algérie et des colonies :

« Grande agitation dans le Maroc qui recevrait de l'Angleterre des armes et de la poudre. »

La conclusion d'un rapport du général Esterhazy, daté du 25 septembre (camp de Ras Mouïlah) et relatif aux événements de la frontière marocaine, est particulièrement intéressante (*).

« Enfin, et je le dis avec la plus grande réserve mais je dois le con-

(*) Archives historiques de la Guerre.

Digitized by Google

Malgré ces différentes considérations, le général de Martimprey n'hésita pas à demander au Gouvernement impérial l'autorisation de diriger contre les Beni Snassen, Angad, Mahia et autres tribus marocaines ayant violé notre territoire, une expédition qui serait poussée jusqu'au cœur même de la région qu'elles habitaient ou fréquentaient.

L'autorisation lui ayant été accordée, il en commença immédiatement la préparation.

---

signer ici, dans l'opinion publique de tous les Arabes, *sans exception*, l'Angleterre n'est pas étrangère à tous ces faits. Les apparitions successives de bâtiments à vapeur anglais à la Moulouya au moment des premières attaques ne sont pas de nature à faire repousser cette idée (*). »

Le général Esterhazy n'avait pu d'ailleurs qu'être confirmé davantage dans cette idée par les renseignements suivants qu'il avait reçus, vers le 15 septembre, de notre consul à Tanger.

« Quant aux affirmations des Arabes de la province qui n'hésitent pas à dire que l'Angleterre a poussé le gouvernement marocain dans cette voie vis-à-vis de nous, il m'est beaucoup moins facile que vous le pensez d'en apprécier la valeur. Tout ce que je puis vous dire c'est que ces affirmations ne rencontrent pas une réfutation péremptoire dans la ligne de conduite de la mission d'Angleterre au Maroc (**). »

(*) « On a vu deux bâtiments anglais rôder sur la côte à l'embouchure de la Moulouya. » [Le général Gues-Viller aux Ministres de la Guerre et de l'Algérie, D. T., Alger, 2 septembre 1859, 7 h. 25 soir (A. H. G.).]

(**) Le Consul général, à Tanger, au Général commandant la division d'Oran, Tanger, 12 septembre 1859 (A. H. G.).

Digitized by Google

CHAPITRE III.

LA PRÉPARATION DE L'EXPÉDITION.

§ 1. — *Composition du corps expéditionnaire* (1).

Commandant en chef : général de division DE MARTIMPREY.

Quartier général : état-major ; service de l'artillerie ; service du génie ; service de l'intendance ; service de la prévôté ; vaguemestre général commandant le train ; trésor et postes.

1re DIVISION D'INFANTERIE.

Commandant : général de division WALSIN ESTERHAZY.

Quartier général : état-major ; service de l'artillerie ; service du génie ; intendance ; affaires arabes.

Infanterie (deux brigades). — 1re brigade (6 bataillons), général DELIGNY : 81e de ligne (2 bat.), 2e de zouaves (4 bat.).

2e brigade (5 bataillons), colonel DANGET : 3e de ligne (1 bat.), 24e de ligne (3 bat.), 2e de Tiraillleurs (1 bat.).

Cavalerie (3 pelotons) : 2e de chasseurs d'Afrique (2 pel.), 2e de spahis (1 pel.).

---

(1) D'après une situation établie au quartier général, à Oran, le 9 octobre 1859 (A. H. G.).

Résumé de l'effectif à cette date (non compris les colonnes de Sebdou et de Bel-Khélil) :

	Officiers.	Hommes de troupe.	Chevaux ou mulets.
Infanterie (1re division)	185	6,339	305
— (2e division)	137	4,569	234
Cavalerie (17 escadrons)	116	1,913	1,993
Artillerie (16 pièces)	15	604	530
Génie	5	131	48
Services administratifs, ambulances et administration	32	120	50
Train	13	900	1,350
États-majors, divers	63	201	294
Effectif général	566	14,777	4,807

Digitized by Google

Artillerie : deux sections de montagne, une section de fuséens (1), deux sections de mortiers de montagne, une section de campagne.

Génie : une section.

Service de santé : une ambulance.

Train des équipages : un détachement de 300 mulets.

Troupes d'administration : une section (2 officiers, 45 hommes).

2e DIVISION D'INFANTERIE.

Commandant : général de division YUSUF.

Quartier général : état-major; service de l'artillerie; service du génie; intendance.

Infanterie (deux brigades). — 1re brigade (4 bataillons), général DE LINIERS : 13e bataillon de chasseurs à pied (1 bat.), 9e de ligne (3 bat.).

2e brigade (4 bataillons), général THOMAS : 1er de zouaves (1 bat.), 2e étranger (2 bat), 1er de Tirailleurs (1 bat.).

Cavalerie (3 pelotons) : 1er chasseurs d'Afrique (2 pel.), 2e spahis (1 pel.).

Artillerie : deux sections de montagne, une section d'obusiers rayés, une section de mortiers de montagne, une section de pontonniers, une section de parc.

Génie : une section.

Service de santé : une ambulance.

Train des équipages : un détachement de 275 mulets.

Troupes d'administration : une section (1 officier et 45 hommes).

DIVISION DE CAVALERIE.

Commandant : général de division DESVAUX.

Quartier général : état-major; intendance.

Deux brigades. — 1re brigade (7 escadrons), colonel BONNEMAINS : 1er de chasseurs (3 esc.), 12e de chasseurs (4 esc.).

2e brigade (10 escadrons), colonel BRÉMOND D'ARS : 1er de chasseurs d'Afrique (4 esc.), 2e de chasseurs d'Afrique (4 esc.), 2e de spahis (2 esc.).

600 goumiers des subdivisions de Tlemcen et d'Oran.

Service de santé : une ambulance.

Troupes d'administration : une section (1 officier, 20 hommes).

Train des équipages.

---

(1) Comprenant en tant que personnel : 2 officiers, 94 hommes de troupe et comme animaux : 60 chevaux ou mulets.

Digitized by Google

Réserve du corps expéditionnaire. — L'infanterie du corps expéditionnaire comprenait le nombre respectable de 19 bataillons; cependant, le maréchal Randon, en raison de l'importance qu'avait prise le mouvement insurrectionnel et du genre d'adversaires auxquels on allait avoir affaire, estima que ces forces n'étaient pas suffisantes. Il décida, en conséquence, qu'en plus des troupes énumérées ci-dessus, il serait constitué une grosse réserve d'infanterie.

Le 17 octobre, dans une lettre adressée au général de Martimprey, il lui annonçait qu'il demandait à l'Empereur de faire rentrer d'Italie les 1er et 3e zouaves et de les diriger sur Oran (1). L'Empereur y consentit.

A la fin de ce même mois, ces régiments débarquaient à Oran, où ils se mirent à la disposition du général de Martimprey. Mais, à ce moment, ainsi qu'on le verra plus loin, le commandant du corps expéditionnaire venait de triompher, à Aïn Taforalt, de la résistance des Beni Snassen, les adversaires les plus redoutables parmi toutes les tribus soulevées. Dans ces conditions, une réserve ne semblait plus indispensable.

D'autre part, à la fin du mois d'octobre, une certaine agitation se manifestait dans les provinces d'Alger et de Constantine.

Dans la première, à Laghouat, au Djebel-Amour, à Ksar-el-Haïran, des marabouts répétaient partout la fameuse prédiction indiquant, pour cette année même, la fin de la domination des Roumis, et excitaient ouver-

---

(1) « Quoi qu'il en soit, je n'aime pas à vous voir entrer en expédition dans ces parages sans avoir à votre portée une forte et solide réserve, et c'est pour obvier à ce qui vous fait, je crois, défaut, que je viens de demander à l'Empereur de faire rentrer en Algérie les 1er et 3e zouaves qui seront envoyés à Oran. Je pense que d'ici à huit ou dix jours le mouvement sera commencé, peut-être même près d'être achevé..... » (Archives historiques de la Guerre.)

Digitized by Google

tement les populations à prendre les armes pour venir en aide à leurs frères de l'Ouest, qui avaient commencé la guerre sainte. La propagande ne se bornait pas, d'ailleurs, à des paroles, elle en arrivait bientôt à des actes : des marchés étaient pillés à Ouled-el-Aziz, Boghar, etc.

En Tunisie, le bey venait de mourir, et là aussi, la succession au trône avait donné lieu à une certaine effervescence, dont la répercussion se faisait sentir non seulement sur la frontière, mais encore dans toute la province de Constantine. Des fanatiques, se basant sur les événements du Maroc et encouragés par le petit nombre de nos troupes dans la partie Est de l'Algérie, poussaient vivement les indigènes à la révolte.

En présence d'une telle situation, le général de Martimprey n'hésita pas ; il prescrivit aux deux régiments de zouaves qui devaient constituer la réserve du corps expéditionnaire de rejoindre immédiatement leurs anciennes garnisons. Le 1er de zouaves regagna aussitôt la province d'Alger par étapes, en suivant la vallée du Chéliff; le 3e fut transporté, par mer, dans la province de Constantine (1).

---

(1) Dans une lettre du Ministre de la guerre, datée du 6 novembre 1859, et adressée au général de Martimprey, on trouve encore des renseignements intéressants sur les différents mouvements exécutés par ces régiments : « J'ai regretté que l'interruption des communications électriques ne m'ait pas permis de vous répondre plus tôt au sujet des régiments de zouaves venus d'Italie. Je les avais, en effet, dirigés sur Oran. J'avais deux raisons pour cela : la première, la marine ne pouvait aller à Nemours, où déjà l'invasion de la maladie s'était produite; la deuxième, je ne voulais pas jeter ces deux régiments au milieu de l'infection, sans même qu'aucune précaution eût pu être prise pour les préserver. Je n'ai pas tardé, d'ailleurs, à vous faire savoir que je trouvais qu'Oran était trop loin de vous et qu'il convenait de rapprocher ces deux régiments, de manière, cependant, à ne pas les mettre au milieu du foyer de la maladie qui a si cruellement décimé votre

Digitized by Google

§ 2. — *Concentration.*

Le général de Martimprey avait prescrit que les principaux éléments du corps expéditionnaire devaient être réunis à la redoute du Kiss le 20 octobre.

La concentration de la 1re division (Esterhazy), qui se composait presque uniquement de troupes appartenant à la province d'Oran, fut d'autant plus facile qu'une grande partie de celles-ci se trouvaient déjà sur la frontière. (Camps de l'oued Kouarda, de Tiouly et de Ras Mouïlah.) Aussi le 18 octobre, à son arrivée à la redoute, le général en chef trouva-t-il la 1re division tout entière réunie.

La 2e division (Yusuf) comprenait presque exclusivement des troupes de la province d'Alger, mais la plupart, grâce aux mesures prises par le général de Martimprey à son arrivée à Alger (21 septembre), se trouvaient déjà sur le théâtre d'opérations dans la première quinzaine d'octobre.

Le 13e bataillon de chasseurs à pied, fort de 1,200 hommes, était dans la province d'Oran depuis le 9 septembre, date à laquelle il avait débarqué à Nemours venant d'Alger. Mis immédiatement à la disposition du commandant Beauprêtre, il était parti en colonne, avait brillamment figuré au combat de l'oued Tiouly le 11 septembre, puis avait été dirigé sur le Kiss, où il avait participé à la construction de la redoute. Les deux bataillons du 2e étranger qui faisaient partie de la colonne Thomas dans la province d'Oran (camp de Ras Mouïlah) avaient pu également rejoindre le Kiss avant la date

---

troupe. Enfin, aussitôt que vous m'avez parlé de votre désir de faire rentrer ces régiments dans leur province, je vous ai répondu sans retard par télégraphe, pour vous donner cette autorisation. » (A. H. G.)

Digitized by Google

fixée. Le 22 septembre, deux bataillons du 9e de ligne avaient été embarqués à Alger à destination de Nemours. Le 30, partaient également, par la même voie et pour la même destination, un troisième bataillon du 9e de ligne, un bataillon du 3e de ligne et un bataillon du 1er zouaves.

Ces différents éléments opérèrent une première concentration dans les camps de Ras Mouïlah et de Tiouly, puis furent dirigés sur le Kiss où ils arrivèrent en temps voulu.

Seul des troupes d'infanterie, le IIe bataillon du 1er Tirailleurs débarqua à Nemours le 19 et ne put rejoindre sa division que le 21.

Tous ces transports de troupes furent exécutés par les frégates le *Christophe-Colomb* et l'*Asmodée*, les corvettes le *Titan*, le *Tanger*, l'*Yonne* et l'*Ulloa*, qui embarquèrent également les détachements d'artillerie, du génie et du train des équipages fournis par la province d'Alger. Ces mêmes navires transportèrent enfin la plus grande partie des approvisionnements en vivres et en matériel nécessaires au corps expéditionnaire.

Mais si l'infanterie put exécuter sa concentration à l'époque fixée par le commandant en chef, il n'en fut pas de même pour la cavalerie, dont les nombreux escadrons furent loin d'arriver pour la date indiquée. On ne saurait toutefois en rejeter la faute sur le général de Martimprey.

Comme presque tous les escadrons appelés à constituer la division de cavalerie provenaient de la province d'Alger, le commandant en chef avait beaucoup insisté auprès du Ministre de la marine (ainsi que le témoigne la correspondance échangée à ce sujet), pour que l'on mît à sa disposition deux grands navires destinés à transporter cette cavalerie dans la province d'Oran. Le Ministre de la marine répondit que tous les grands transports disponibles étaient réservés aux troupes qui allaient opérer en Chine et que, dans ces conditions, il

Digitized by Google

lui était impossible de donner satisfaction à la demande du général de Martimprey. C'est alors que ce dernier fit partir, par voie de terre, la cavalerie de la province d'Alger destinée au corps expéditionnaire; elle arriva naturellement en retard.

Le 20 octobre, deux escadrons du 2e chasseurs d'Afrique, deux escadrons du 1er chasseurs d'Afrique et deux escadrons du 1er chasseurs de France atteignirent le Kiss. Le 23, rejoignirent encore deux escadrons du 1er chasseurs d'Afrique et enfin le 24, quatre escadrons du 12e chasseurs de France.

Cette arrivée tardive de la cavalerie fut déplorable. Le départ du corps expéditionnaire fut forcément différé, et ces quelques jours de retard eurent la plus fâcheuse influence sur la marche du choléra qui, ainsi qu'on le verra plus loin (1), fit les plus grands ravages au milieu de ces troupes d'infanterie si longtemps immobilisées.

§ 3. — *Service de l'artillerie* (2).

Les approvisionnements en projectiles et cartouches furent réunis sans grosses difficultés à la redoute du Kiss, si bien que lorsque les colonnes se mirent en marche, elles purent faire transporter par leur train de combat environ 554,000 cartouches de diverses espèces (en moyenne 40 par homme) et 1,780 projectiles, dont 864 pour obusiers de montagne ordinaires, 288 pour obusiers de montagne rayés, 420 fusées pour affût de fusée de 60 millimètres, 208 fusées pour canons-obusiers (3). Ces diverses munitions furent transportées

(1) Chapitres IV et VII.

(2) Commandant de l'artillerie du corps expéditionnaire : colonel Michel.

(3) Journal des marches et opérations sur la frontière du Maroc (A. H. G.).

Digitized by Google

pendant toute la durée des opérations par 272 mulets arabes provenant de la réquisition.

Il existait, de plus, dans les différentes petites places qui bordaient la frontière (1) :

	Cartouches.	Projectiles.
Tlemcen	395,150	160 (2)
Nemours	744,200	375 (2)
Sebdou	132,000	439 (2)
Maghnia	564,200	530 (2)
Maghnia	»	180 (3)
TOTAL	1,835,550	1,684

Dans une lettre datée du 10 octobre 1859 et adressée au Ministre de la guerre (4), le général de Martimprey résumait ainsi la situation au point de vue des approvisionnements en munitions :

« A l'égard des munitions de guerre, outre 2,000 coups de canon ou fusées, outre l'approvisionnement de 40 et 60 cartouches que porte chaque soldat, j'ai une réserve, à la suite des troupes, de 320,000 cartouches et, dans les postes frontières, une deuxième réserve de 1,140,000 cartouches ; en tout une moyenne de 150 cartouches par homme. »

Les approvisionnements étaient donc largement suffisants et permettaient de prévoir toutes les éventualités.

§ 4. — *Service du génie.*

Sur la proposition du colonel Lafont, chef du service du génie du corps expéditionnaire, le général de Martimprey avait prescrit de réunir à Nemours comme

(1) Journal des marches et opérations sur la frontière du Maroc (A. H. G.).

(2) Pour obusiers de montagne.

(3) Pour canons-obusiers.

(4) Archives de la guerre.

Digitized by Google

outils, instruments ou explosifs, les approvisionnements suivants (1) :

Objets.	Nombre.	Quantités.
Brouettes complètes	200	»
Pelles rondes de terrassier	200	»
Pelles carrées	200	»
Pioches de terrassier grand modèle	600	»
— petit modèle	2,100	»
Pics à roc petit modèle	750	»
Manches de pelles	3,400	»
Manches de pioches	2,625	»
Haches ordinaires de bûcheron	220	»
Serpes	250	»
Hachettes	50	»
Massettes à casser la pierre	200	»
Scies passe-partout	10	»
Barres à mine	9	»
Pistolets de mine	20	»
Refouloirs	8	»
Grosses masses à trancher	20	»
Masses à pétarder	10	»
Épinglettes en cuivre	10	»
Curettes	10	»
Pinces fortes	6	»
Pinces moyennes	6	»
Coins en fer	10	»
Amadou	»	1 kg.
Cordeau porte-feu	50 paquets	500 m.
Sacs à terre	1,000	»
Niveaux d'eau complets	3	»
Mires à voyants mobiles	3	»
Marteaux de menuisier	4	»
Planes de charron	6	»
Clous à têtes fortes pour manches de pelles.	»	4 kg.
Pointes ordinaires de 0m,065	»	10 kg.
Cordeau à tracer	»	50 kg.
Ellipses	8	»
Demi-madriers	15	»
Objets de bureau	1 caisse	»

(1) Journal des marches et opérations sur la frontière du Maroc (A. H. G.).

Digitized by Google

Tous ces outils ne furent d'ailleurs pas emportés par le corps expéditionnaire. Une partie resta à Nemours, où elle constitua une réserve ; une autre partie fut dirigée sur le Kiss et sur Berkane, où elle fut employée à la construction des redoutes ; le reste seulement, soit la charge de 92 mulets environ, fut mis au convoi et suivit les colonnes pendant toute la durée de l'expédition. Ce dernier chargement consistait surtout en pelles (400), pioches (400) et pics à roc (une centaine environ).

§ 5. — *Pontonniers.*

En 1859, les pontonniers étaient rattachés à l'artillerie (1). Nous leur consacrons donc un paragraphe spécial, indépendant de ceux réservés aux services de l'artillerie et du génie.

Le corps expéditionnaire comprenait une section de pontonniers (2) placée sous la direction d'un officier, qui reçut pour mission « d'assurer, en toutes circonstances, le passage de la Moulah et de la Tafna (3) ». Ces deux rivières, comme tous les oueds du Nord de l'Afrique, ne présentent pas, en temps normal, de grandes difficultés de passage, par la simple raison qu'elles n'ont généralement pas beaucoup d'eau ; mais, en cas de crue, elles grossissent en un espace de temps des plus courts et deviennent alors très dangereuses.

Comme matériel, cette section de pontonniers ne disposait que de quatre pontons et des matériaux nécessaires pour deux portières.

---

(1) Voir la composition de l'artillerie de la 2e division d'infanterie, p. 283.

(2) De la 1re compagnie du 6e régiment. Effectif au 9 octobre : 2 officiers, 40 hommes, 57 chevaux et mulets.

(3) Journal des marches et opérations sur la frontière du Maroc (A. H. G.).

Digitized by Google

Les pontonniers ne devant pas être utilisés dans la première partie de l'expédition qui allait se dérouler en pays de montagne, la section fut placée à Maghnia jusqu'à nouvel ordre. Dans la seconde partie, les pontonniers furent fortement mis à contribution, et l'on s'aperçut que les prévisions du commandement, aussi bien pour ce qui concernait le personnel que le matériel, était dépassées d'une façon considérable. On dut constamment fournir aux pontonniers des travailleurs d'infanterie qui, évidemment, firent tous leurs efforts pour s'acquitter de leur tâche, mais furent loin de rendre les services de professionnels (1). En tout cas, les pontonniers furent très surmenés; ils durent tracer des routes d'accès dans le roc, abattre du bois pour établir un pont de chevalets, faire des fascines, etc.

Ils eurent à construire :

1° *Sur la Mouïlah :*

a) Un pont de chevalets. Les chevalets, à trois pieds, avaient 4 mètres de hauteur et $3^m,50$ de large. Ils supportaient cinq rangs de poutrelles, chevillées dans les chapeaux et garnies de traverses. La voie pour les voitures était de 3 mètres de large environ. Le tablier long de 25 mètres se trouvait à $3^m,50$ à peu près au-dessus de l'eau ;

b) Une traille placée à 20 mètres en amont du pont, pour assurer le passage dans le cas où une crue subite viendrait à emporter le pont de chevalets;

c) Un pont de bateaux sur un point où la Mouïlah ne pouvait dépasser 80 mètres de largeur, en admettant même que le niveau de l'eau atteignît 7 mètres. Il fallut faire en cet endroit pour les voitures une tranchée de 200 mètres.

---

(1) Journal des marches et opérations sur la frontière du Maroc (A. H. G.).

Digitized by Google

2° *Sur l'oued Zitoun :* une passerelle pour l'infanterie lui permettant de marcher sur deux files.

3° *Sur l'oued Messaoud :* une passerelle analogue à la précédente.

Ces deux passerelles purent être utilisées tant que les eaux ne s'élevèrent pas au delà de 1m,50.

§ 6. — *Service de santé* (1).

L'épidémie de choléra qui se déclara dans le corps expéditionnaire vers le milieu d'octobre, surprit évidemment, par sa soudaineté et surtout son intensité, le service de santé, qui ne put prendre immédiatement toutes les mesures efficaces et enrayer, dès le début même, la marche de la maladie. Cependant, l'organisation du service sanitaire avait été l'objet de préoccupations toutes particulières de la part du commandement, et il est fort probable que cette organisation n'aurait eu aucun reproche à subir si l'on ne s'était pas trouvé en face d'une épidémie aussi grave.

Le général de Martimprey était d'ailleurs un vieil Africain, sachant fort bien qu'un tel service, pour fonctionner convenablement sur la terre algérienne, exige une préparation des plus minutieuses. Aussi, lorsqu'il quitta Oran le 11 octobre pour se mettre à la tête du corps expéditionnaire, commença-t-il par aller s'assurer lui-même à Tlemcen, Maghnia et Nemours que les hôpitaux d'évacuation, qu'il avait donné l'ordre d'installer, étaient bien en état de recevoir des malades.

a) *Service de l'arrière.* — A Tlemcen, toute la partie du casernement qui se trouvait libre, par suite du départ des troupes, fut pourvue du mobilier nécessaire et installée de façon à pouvoir recevoir des malades. Bientôt,

(1) Intendant militaire du corps expéditionnaire : intendant Moisez.

Digitized by Google

grâce à ces nouvelles ressources jointes aux ressources sanitaires qui existaient déjà, Tlemcen fut en état d'hospitaliser, en cas de besoin, plus de 500 malades et cela dans d'excellentes conditions. De plus, le général de Martimprey, ayant remarqué qu'un certain nombre d'hommes convalescents ne pouvaient rejoindre leurs régiments respectifs en marche vers la frontière et encombraient les salles destinées aux malades et aux blessés, prescrivit de constituer, pour eux, dans des locaux spéciaux, possédant peut-être une installation rudimentaire mais en tout cas suffisante, un dépôt particulier de convalescents, qui fonctionna d'ailleurs dans des conditions très satisfaisantes.

A Lalla Maghnia, à Nemours, tous les bâtiments militaires disponibles furent organisés en hôpitaux; des approvisionnements considérables en médicaments, matériel sanitaire, etc., furent expédiés dans ces places ainsi qu'à Tlemcen. Maghnia fut dès lors en état d'hospitaliser environ 150 malades; Nemours, à peu près le double.

Enfin, à Oran même, qui possédait un hôpital des mieux installés, pourvu d'une réserve considérable en tant que matériel et médicaments, tous les malades qui étaient transportables furent évacués sur Arzeu ou Mostaganem et les convalescents envoyés en France, de façon à assurer le maximum de places aux blessés et malades du corps expéditionnaire. Les casernes également furent mises largement à contribution et pourvues de l'installation nécessaire; elles fournirent environ 500 places.

En résumé, le service de l'arrière assurait pour les évacuations :

Oran, 500 places; Tlemcen, 500; Maghnia, 150; Nemours, 300; Le Kiss, 500; soit au total, 1,950 places.

b) *Service de l'avant.* — Les ambulances du corps expéditionnaire furent fournies à la fois par la province d'Oran et par celle d'Alger; la première procurant les ressources nécessaires en personnel, mulets, matériel,

Digitized by Google

médicaments pour environ 6,000 hommes, la seconde pour 10,000 hommes.

Ces ressources parurent suffisantes pour subvenir aux besoins des deux divisions d'infanterie et de la division de cavalerie dont se composait le corps expéditionnaire.

Elles comprenaient en personnel :

Ambulance du quartier général : 1 médecin; 1 officier d'administration; 22 infirmiers ; 32 mulets.

Ambulances des divisions d'infanterie : 1 sous-intendant; 3 médecins; 1 officier comptable ; 40 infirmiers; 138 mulets.

Ambulance de la division de cavalerie : 1 sous-intendant; 2 médecins; 1 officier comptable; 18 infirmiers; 78 mulets.

§ 7. — *Service des subsistances.*

Le général de Martimprey avait donné l'ordre au service de l'intendance de réunir à la redoute du Kiss un approvisionnement de 25 jours de vivres et de 15 jours d'orge, pour un effectif de 20,000 hommes et 5,000 chevaux. Ces approvisionnements devaient être constitués à la date du 20 octobre (1).

L'*administration*, comme on l'appelait alors, déploya la plus grande activité pour assurer l'exécution de cet ordre et on peut dire que, d'une façon générale, elle s'acquitta convenablement de sa mission.

Nemours fut naturellement choisie pour base de ravitaillement ; en dehors de sa proximité relative de la redoute du Kiss, elle offrait l'énorme avantage d'être située au bord de la mer et par suite, étant donné qu'à cette époque la province d'Oran ne possédait aucune

(1) « Je ne quitterai ma base d'opérations du Kiss qu'avec la certitude de disposer de vingt-cinq jours de vivres. » [Lettre du général de Martimprey au Ministre de la guerre, Oran, 10 octobre 1859 (A. H. G.).]

Digitized by Google

voie ferrée, de présenter les plus grandes facilités pour l'arrivage et le rassemblement des denrées ou fourrages.

Cet approvisionnement de 25 jours de vivres et de 15 jours d'orge pour 20,000 hommes et 5,000 chevaux, demandé par le commandement, exigeait des ressources considérables que ne pouvaient fournir, surtout dans un si faible délai, les provinces d'Oran et d'Alger; aussi l'intendance s'adressa-t-elle à la métropole et même à l'étranger. Elle fit appel à Marseille et à Gênes qui dirigèrent sur Nemours des envois très importants de denrées de toute nature. Les arrivages furent d'ailleurs favorisés par un temps superbe, ce dont il y a lieu de tenir compte car la rade de Nemours, par les gros temps, ne permet pas l'accostage. En dehors des navires marchands, la marine militaire contribua, pour une large part, à la constitution des approvisionnements. Les frégates l'*Asmodée* et le *Christophe-Colomb*, ainsi que le *Titan* et le *Tanger*, transportèrent à Nemours presque tous les vivres et l'orge que la province d'Alger put envoyer, en même temps d'ailleurs que les troupes et les moyens de transports fournis par cette province.

Ainsi qu'on le verra un peu plus loin, d'après le plan même d'opérations, le général de Martimprey avait l'intention, après avoir châtié les Beni Snassen, de revenir par la plaine des Angad, puis de ramener la colonne sur Maghnia et Tlemcen. En prévision de cette éventualité et pour avoir sous la main plusieurs bases de ravitaillement dans le cas où l'expédition se prolongerait au delà de ses prévisions, il donna l'ordre de réunir à Tlemcen, et même à Maghnia (1), tous les approvisionnements disponibles qui ne seraient pas dirigés sur Nemours.

---

(1) Journal des marches et opérations sur la frontière du Maroc (A. H. G.).

Digitized by Google

C'est ainsi que, vers le 15 octobre, Tlemcen disposait de 140,000 rations de biscuit et farine, 260,000 de café, 500,000 de sucre, 153,000 de riz et 50,500 d'orge (1).

A Maghnia, on ne put réunir que 120,000 rations de biscuit et 16,000 rations d'orge, mais un peu plus tard, dans le courant même de l'expédition, cette petite place fut désignée par le général de Martimprey pour servir de deuxième base d'opérations. Elle fut donc approvisionnée de 15 jours de vivres et de 15 jours d'orge pour un effectif d'environ 15,000 hommes. Là encore il fallut aller vite et cela pour d'assez gros approvisionnements ; les prolonges du train ne suffisant pas, toutes les voitures civiles que l'on put trouver furent réquisitionnées.

Si nous en revenons maintenant à la base de ravitaillement proprement dite, la partie la plus délicate de la tâche de l'intendance n'était pas la constitution des approvisionnements à Nemours même, ce qui pouvait se faire assez facilement grâce à la situation maritime de cette place, c'était surtout le transport de ces approvisionnements à la redoute du Kiss, que la 1re division venait de construire, et qui se trouvait à deux journées de marche environ de Nemours. Le temps pressait, les mulets du train n'étaient pas encore arrivés, notamment ceux de la province d'Alger à laquelle on faisait un fort emprunt (plus de 600 mulets); on utilisa donc tout ce que l'on eut sous la main, et bien entendu on recourut largement à la réquisition. On arriva ainsi à réunir près de 2,400 mulets, 3,400 ânes, 400 chameaux, soit près de 6,200 animaux, qui furent ensuite utilisés par le corps expéditionnaire pendant le cours des opérations.

L'organisation des convois entre Nemours et la redoute

(1) Journal des marches et opérations sur la frontière du Maroc (A. H. G.).

Digitized by Google

fut si bien réglée que la plupart purent franchir la distance qui séparait ces deux points en une étape au lieu de deux. En résumé, grâce à l'activité déployée par les services administratifs, et surtout à l'excellente organisation des transports, le 20 octobre, c'est-à-dire à la date fixée par le commandement, l'approvisionnement de 25 jours de vivres et de 15 jours d'orge était constitué.

Un tel résultat est tout à l'honneur de l'intendance du corps expéditionnaire. Il est assez intéressant de constater que la rapidité des résultats obtenus pour la constitution des approvisionnements destinés à l'expédition de 1859 tint précisément à l'absence de tout formalisme, à la largeur d'idées que montra le service de l'intendance ; c'est ainsi que pour avoir rapidement les approvisionnements qui lui manquaient il n'hésita pas à recourir même à l'étranger (1), et à employer, pour assurer les transports des denrées entre Nemours et la redoute, jusqu'à des bourricots (plus de 3,400).

Personnel. — Le personnel destiné à assurer le service des subsistances pendant l'expédition n'avait rien d'exagéré ; chaque division disposait d'un officier comptable, d'un adjoint et de 45 hommes dont quelques-uns même furent fournis par les corps comme auxiliaires. Le sous-intendant de la division s'occupait en même temps de l'ambulance.

La division de cavalerie était moins bien partagée en tant qu'hommes de troupe ; elle ne comptait que 20 ouvriers d'administration avec 1 sous-officier et 1 officier comptable.

Fourniture de la viande. — L'intendance n'assura pas la fourniture de la viande. Les corps passèrent directe-

(1) A l'Italie et principalement au port de Gênes.

Digitized by Google

ment des marchés avec des bouchers civils qui, pendant tout le cours des opérations, devaient suivre le corps expéditionnaire avec des troupeaux.

Lorsque le général de Martimprey arriva à la redoute du Kiss, il voulut s'assurer que cette façon de procéder donnerait des résultats pratiques; il se fit donc montrer les marchés et présenter les bouchers qui les avaient passés. Il s'aperçut alors que ces derniers, tant que l'on resterait en Algérie, pourraient assurer l'exécution des conventions passées avec les corps, mais qu'une fois en territoire marocain, il y avait de fortes chances pour qu'ils ne fussent plus en état de reconstituer leurs troupeaux.

Il fallait parer à cette éventualité par n'importe quel moyen. Le commandant en chef prescrivit donc au commandant d'armes de Nemours de faire réunir un premier troupeau de 400 bœufs qui seraient livrés aux bouchers au prix coûtant, et de se tenir prêt, dans la suite, à en fournir d'autres.

Et l'on vit alors cette étrange anomalie : des bœufs livrés aux bouchers par l'administration à des prix raisonnables, revendus ensuite par ceux-ci, à cette même administration, avec une grosse majoration.

§ 8. — *Organisation d'une station tête d'étapes de route.*

La redoute du Kiss. — Le général de Martimprey, arrivé en Algérie le 21 septembre, s'était rapidement rendu compte de la situation. Il avait bien compris que la patience du général Gues-Viller n'était interprétée par les Arabes que comme une preuve de faiblesse, qu'il fallait en conséquence frapper un grand coup, et cela dans l'endroit même où était né le mouvement insurrectionnel : chez les Beni Snassen.

Digitized by Google

Aussi, dès les derniers jours de septembre, avait-il pris une série de mesures des plus énergiques, ayant pour but précisément de montrer aux Arabes que l'heure était venue pour la France de « faire parler la poudre » et qu'elle y était absolument décidée.

Il fit porter nos colonnes sur la frontière même et prescrivit en particulier au général Thomas (1), campé alors sur l'oued Kouarda, de se rendre immédiatement sur le Kiss et d'y construire une grande redoute destinée à recevoir tous les approvisionnements nécessaires au corps expéditionnaire. C'était une véritable station tête d'étapes de route qui allait permettre, plus tard, d'assurer, dans de bonnes conditions, le ravitaillement et les évacuations des colonnes.

Le général Thomas choisit, comme emplacement de cette redoute, un mouvement de terrain peu élevé, situé non loin de la rivière le Kiss (à 100 mètres environ), et dernier mamelon des contreforts qui se détachent à l'Est des montagnes des Beni Snassen. Cette position, sans être élevée, se trouvait suffisamment éloignée des mamelons voisins d'où, étant donnée la portée des armes de cette époque, on ne pouvait tirer efficacement sur la redoute même.

La redoute fut commencée immédiatement et les travaux très avancés vers le 12 octobre (2); creusée, en grande partie, dans le tuf, et un tuf blanchâtre, elle offrait, paraît-il, de loin l'apparence d'une vaste construction carrée en maçonnerie blanchie à la chaux (3). Cette redoute était très vaste : 400 mètres de long

(1) Le général Thomas mourut du choléra peu de temps après (22 octobre).

(2) Le général de Martimprey au Ministre de la guerre (D. T.), Tlemcen, 12 octobre, 1 h. 10 soir (A. H. G.).

(3) Journal des marches et opérations sur la frontière du Maroc (A. H. G.).

Digitized by Google

sur 300 mètres de large; on put d'ailleurs y établir toute une installation permettant de traiter sous la tente plus de 500 malades ou blessés en attendant leur évacuation sur les hôpitaux de l'arrière, c'est-à-dire ceux de Nemours, Maghnia et Tlemcen. On y accumula 25 jours de vivres pour 20,000 hommes, et 15 jours d'orge pour 5,000 chevaux ou mulets, ainsi que des approvisionnements considérables en munitions. Bref, pour construire une telle redoute, il fallut faire des remuements de terre considérables, et les effets s'en firent bientôt sentir, car une épidémie terrible de choléra ne tarda pas à se déclarer. Nous verrons, un peu plus tard, que d'après les documents officiels mêmes, elle ne fit pas moins de 2,393 victimes.

Cette même année, vers le mois de décembre, les Espagnols opéraient également en Afrique, dans les environs de Ceuta ; ils couvraient les abords de cette place d'un nombre considérable de redoutes, puis marchant ensuite sur Tétouan, construisaient une route pour permettre au matériel de siège de suivre le corps expéditionnaire. Le choléra éclatait également dans les rangs espagnols; en peu de temps, près de 10,000 hommes étaient atteints par l'épidémie.

Nous insistons tout particulièrement sur cette question de remuements de terre, parce que, dans toute expédition coloniale, elle présente une importance capitale. Malheureusement on oublie presque toujours les enseignements du passé. Faut-il rappeler l'expédition récente de Madagascar et la construction de la fameuse route qui coûta la vie à tant de nos soldats ?

Le vieux proverbe colonial : « Toute pelletée de terre creuse un tombeau » a toujours été malheureusement vérifié.

Pour en revenir à la redoute du Kiss, nous comprenons fort bien, jusqu'à un certain point, que le commandement ait voulu mettre à l'abri, contre toute attaque

Digitized by Google

des Arabes, les énormes approvisionnements que l'on entassait à la station tête d'étapes de route, ainsi que les malades et blessés qui y seraient installés. Cependant, il nous semble que point n'était besoin pour cela de se lancer dans des travaux aussi importants ; quelques tranchées autour du camp auraient été très suffisantes contre un adversaire qui ne disposait pas de pièces de canon.

En tout cas, il eut été prudent, comme cela s'est fait maintes fois depuis dans nos colonies, de recourir à la main-d'œuvre indigène, tout au moins pour exécuter les travaux les plus pénibles.

Comme il était de la plus haute importance que la station tête d'étapes de route fût en communication permanente et rapide avec la base d'opérations, Nemours, et par suite avec la France, on entreprit immédiatement la construction d'une ligne télégraphique entre Nemours et la redoute du Kiss ; elle fut à peu près terminée vers le 20 octobre.

Enfin le commandement proprement dit de la redoute fut confié au commandant Beauprêtre (1), soldat énergique et « débrouillard », qui avait déjà fait ses preuves en Afrique, et sur lequel, à tous points de vue, on pouvait absolument compter.

§ 9. — *Quelques réflexions sur la composition du corps expéditionnaire.*

Étant donnée la gravité des événements qui venaient de se dérouler sur notre frontière algérienne, on com-

(1) Le commandant Beauprêtre avait, en effet, à cette époque, une très grande réputation en Algérie pour sa bravoure, son énergie, mais aussi malheureusement pour sa cruauté. Les Arabes le haïssaient ; aussi fut-il assassiné dès le début de l'insurrection de 1864 (Flitta).

Digitized by Google

prend très bien que le Gouvernement impérial ait donné son assentiment à la réunion de forces aussi considérables. Il est certain que les premiers mouvements provoqués par le départ de nos troupes pour l'Italie s'étaient transformés rapidement, grâce à la faiblesse du général Gues-Viller, en une véritable insurrection. On était arrivé au moment où il fallait frapper un coup énergique.

D'autre part, les Beni Snassen, qui n'avaient jamais vu pénétrer l'étranger dans leurs montagnes, gardaient la plus grande confiance dans l'inviolabilité de leur territoire.

Il y avait donc lieu de prévoir (il était même sage de le faire) qu'ils opposeraient une résistance des plus énergiques. Enfin, à un autre point de vue, l'insurrection ayant eu, en somme, pour cause principale, notre pénurie de troupes, il était bon de montrer aux populations arabes que nous avions encore des soldats, et que nous en avions même beaucoup. Ce sont certainement ces différentes considérations qui conduisirent le général de Martimprey à demander, pour cette expédition, une force de 12,000 à 15,000 hommes, qui lui fut facilement accordée, d'ailleurs.

Mais ce que l'on peut trouver exagéré, c'est l'effectif de la cavalerie : près de 19 escadrons, sans compter les goumiers (plus de 600). En Afrique, la cavalerie est un peu une arme de luxe qui est nécessaire, sans doute, mais dont il ne faut pas abuser. Elle est difficile à nourrir, elle exige des moyens de transport considérables ; toutes choses égales, un cavalier en exige cinq fois plus qu'un fantassin. Or, les moyens de transport sont constitués par des animaux, dont il faut également assurer la nourriture.

En ce qui concerne cette expédition contre les Beni Snassen, cette nombreuse cavalerie s'explique d'autant moins que l'on allait opérer en pays très accidenté. Le maréchal Randon, alors Ministre de la guerre, dans une

Digitized by Google

lettre datée du 30 septembre 1859, semble fixer au général de Martimprey la composition et le but de la cavalerie : « Une division de 16 ou 18 escadrons pour garder la plaine, escorter les convois ou empêcher la concentration de contingents étrangers au pays (1). »

Mais, le général de Martimprey, dans une lettre du 21 septembre, adressée au Ministre de l'Algérie et des Colonies, réclamait déjà une forte proportion de cavalerie. « Le terrain sur lequel nous aurons à opérer rend indispensable la présence d'une nombreuse cavalerie (2). »

C'est donc bien à lui qu'il faut attribuer la responsabilité des nombreux escadrons mis en mouvement.

Nous verrons dans la suite que, pour cette expédition, quelques escadrons auraient très largement suffi.

CHAPITRE IV.

LES OPÉRATIONS.

Plan d'opérations. — Ainsi que nous le verrons un peu plus loin, les Beni Snassen, contre qui était dirigée l'expédition, habitaient ce massif montagneux qui s'étend de l'Est à l'Ouest sur une longueur de 56 kilomètres, et du Nord au Sud sur une largeur moyenne de 24 kilomètres ; au Nord, c'est la plaine des Trifa ; au Sud, celle des Angad. De l'Est à l'Ouest, la montagne présente une crête très étroite et à pentes des plus abruptes. Au milieu, se trouve un plateau assez élevé (1,200 mètres), dont l'accès est facilité, aussi bien au Nord qu'au Sud, par une double rampe permettant précisément de passer de la

(1) Archives historiques de la Guerre.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

plaine des Angad dans celle des Trifa et réciproquement. L'occupation de ce plateau, où se trouvent la source abondante d'Aïn Taforalt et le centre habité le plus important des Beni Snassen, permettait de couper toute communication entre les deux plaines et surtout entre les deux parties Est et Ouest du massif montagneux. On en arrivait donc ainsi à rompre toute unité de défense dans la confédération. C'était également non loin d'Aïn Taforalt, dans un gros village, que se trouvait la demeure héréditaire du cheik El-Hadj-Mimoun.

Ce fut ce premier objectif qu'assigna le général de Martimprey au corps expéditionnaire. Il développait d'ailleurs nettement, et tout au long, son plan d'opérations, dans une lettre adressée de Nemours, le 16 octobre, au maréchal Randon (1).

« Le 20, ou au plus tard le 21, écrivait-il, je me porterai avec la 1re division d'infanterie (Esterhazy), toute la cavalerie aux ordres du général Desvaux, des outils

(1) Le maréchal Randon naquit à Grenoble en 1795. Son oncle, le général Marchand, le fit engager de bonne heure et c'est ainsi qu'il prit part aux campagnes de Russie, de Saxe et de France. En 1813, il était capitaine; cette même année, à Lützen, il fut blessé grièvement. Pendant la Restauration, sa carrière fut arrêtée, mais en 1830, il fut nommé chef d'escadron. De 1838 à 1848, il servit en Algérie, où il prit part à toutes les expéditions un peu importantes, ce qui lui valut, en 1847, le grade de lieutenant général. En 1851, il fut appelé au Ministère de la guerre, démissionna en 1852 pour prendre le gouvernement général de l'Algérie, où il resta jusqu'en 1858. Pendant ces six années, il donna à la colonie un très grand essor économique; on lui doit l'exécution de nombreux travaux d'utilité générale, de routes, de puits artésiens, enfin la construction des premières voies ferrées en Algérie.

En 1859, au moment de la guerre d'Italie, il reprit le portefeuille de la guerre qu'il conserva jusqu'en 1867. Cette dernière période de sa carrière est certainement la moins glorieuse; en dehors de l'expédition du Mexique, dont il dirigea l'organisation, il ne sut pas comprendre les transformations que nécessitait l'état de l'armée française.

Digitized by Google

en suffisance et un convoi de huit jours de vivres, le premier jour à Aïn Regada (plaine des Trifa), le deuxième jour à Cherraa où je construirai une redoute. La 2e division d'infanterie (Yusuf) continuera à menacer du Kiss, Arbal et la partie Est de la montagne des Beni Snassen, jusqu'au 25. Je compte à cette époque avoir réuni par d'autres convois vingt jours de vivres pour mon effectif à Cherraa. Je compte sur le pays pour la plus grande partie de l'orge.

« J'appellerai alors rapidement à moi la 2e division, laissant le Kiss gardé par un bataillon. La cavalerie tiendra la plaine et menacera même les contingents des Kebdana et des Guelaïa. Le 26 ou le 27, si le temps est favorable, j'attaquerai la montagne par son point le plus accessible et stratégiquement le plus favorable, avec 18 bataillons, en me faisant suivre des moyens de transport les plus nécessaires, et je compte atteindre le large col surbaissé d'Aïn Taforalt. Je m'y établirai alors solidement et j'y ferai monter mes vivres de Cherraa, et j'opérerai dans la montagne suivant les principes qui ont assuré le succès de la campagne de Kabylie en 1857.

« D'après les démarches des cheïks des Beni Snassen, chez lesquels se trouve d'ailleurs aujourd'hui encore le dernier chérif Ben-Abdallah, d'après les ouvertures du caïd d'Oudjda, que j'ai également repoussées, j'ai bien lieu de croire que la situation des esprits a déjà subi de l'autre côté de la frontière une modification très sensible. On nous croyait sans soldats, et tout d'un coup, il en surgit de tous côtés. Sans me faire d'illusion sur la résistance qui nécessairement aura lieu, je suis porté à croire que nous ne tarderons pas trop à obtenir les satisfactions auxquelles nous avons droit.

« Les choses réglées avec les Beni Snassen, je descendrai par le versant Sud de leurs montagnes sur Aïoun Sidi Mellouk et je remonterai, en traversant la plaine,

Digitized by Google

vers les Zakkara, etc., dont je ferai occuper la sortie des passages vers le Sud par le général Durrieu (1). »

Les Beni Snassen et leur chef El-Hadj-Mimoun. — Avant d'étudier les opérations proprement dites du corps expéditionnaire contre les Beni Snassen, il n'est pas sans intérêt de jeter un coup d'œil rapide sur ces populations et sur le chef qui était à leur tête à cette époque : El-Mimoun.

Les Beni Snassen appartiennent à la race kabyle et habitent depuis un nombre incalculable d'années, on pourrait dire de tout temps, cette chaîne montagneuse qui se développe parallèlement à la mer, entre la plaine des Trifa, celle des Angad, le Kiss et la Moulouya. La plaine des Trifa, presque plate, jouit d'une grande fertilité. Celle des Angad, plus vaste, plus accidentée, est presque inculte ; elle renferme la ville d'Oudjda et est arrosée par l'oued d'Isly, près duquel se livra, le 14 août 1844, la bataille qui porte ce nom.

Les Beni Snassen comprennent quatre tribus, divisées elles-mêmes en un grand nombre de fractions s'administrant comme toutes les populations appartenant à la race berbère, c'est-à-dire d'après des principes essentiellement démocratiques. Ces tribus portent les noms de Beni Khaled, Beni Mengouch, Beni Attig et Beni Ourimeuch.

El-Hadj-Mimoun appartenait à cette dernière. Son père commandait dans toute la montagne des Beni Snassen et son influence s'étendait très loin dans le pays, jusqu'à la cour même de Fez, disait-on.

Cependant, à la mort de ce dernier (1846), il dut lutter, les armes à la main, pour conserver la situation prépondérante que les Beni Ourimeuch avaient acquise dans la

(1) Archives historiques de la Guerre.

Digitized by Google

confédération. Les Beni Khaled, les Beni Mengouch et les Beni Attig prétendirent que le père de Mimoun leur avait fait subir la plus lourde part des impôts et réservé, par contre, tous les privilèges aux gens de sa tribu, les Beni Ourimeuch ; dans ces conditions, ils ne consentaient pas à reconnaître les droits de son fils. Dans une réunion où les tribus dissidentes étaient représentées par des délégués, ceux-ci déclarèrent « qu'on ne pouvait d'ailleurs reconnaître pour chef un homme qui s'appelait Mimouna, comme une femme ».

Mimoun appela les Beni Ourimeuch aux armes, les renforça de contingents levés chez les montagnards du Sud de la plaine des Angad ou chez les Riffains et, après une campagne énergique, obligea les dissidents à se soumettre. Dès lors la prépondérance héréditaire ne lui fut plus contestée.

L'empereur Mouley-Abd-Er-Rhaman, lui-même, le félicita hautement de son énergie.

Vers 1848, Mimoun se décida à remplir le devoir de tout bon musulman et se rendit à la Mecque ; c'est à la suite de ce pèlerinage qu'il attacha à son nom le titre vénéré d'El-Hadj.

A son retour, il eut encore à lutter contre quelques intrigants, qui avaient profité de son absence pour battre en brèche son influence, mais il eut vite fait rentrer tout dans l'ordre.

El-Hadj-Mimoun, en cette année 1859, était âgé d'environ 48 ans; brave soldat, intelligent, énergique, les Kabyles disaient de lui « qu'il était aussi brillant dans l'action que ferme et entraînant dans le conseil ». Il jouissait dans toute la confédération des Beni Snassen d'une autorité considérable et absolument incontestée. C'était lui qui présidait à la répartition des impôts et des charges de toute nature ; c'était par ses soins que se réglaient, non seulement toutes les affaires de la montagne, mais aussi celles des habitants des plaines des

Digitized by Google

Trifa et des Angad. On disait même à cette époque que son influence s'étendait jusque sur les tribus sahariennes du commandement d'Oudjda.

Ce qu'il y avait de certain, c'est que le caïd d'Oudjda n'était qu'un représentant nominal du sultan et que le grand chef de toute la région était bien El-Mimoun. Aussi fût-ce près de lui que se rendit le chérif Ben-Abd-Allah, quand il résolut de prêcher la guerre sainte contre les Français. Il reçut d'ailleurs un excellent accueil.

Nous avons développé peut-être un peu largement la biographie d'El-Mimoun, mais elle nous a paru d'autant plus intéressante que les voyages récents, faits au Maroc par des explorateurs français, ont montré que la plus grande partie du Bled-El-Siba était soumise à l'autorité d'un certain nombre de grands chefs berbères, rappelant assez bien les seigneurs féodaux français du moyen âge, et dont El-Hadj-Mimoun représente très fidèlement la physionomie moderne.

El-Hadj-Mimoun fut assassiné le 4 septembre 1863 par un djich (1) appartenant à la tribu des Mahia.

*
* *

Avant d'aller prendre le commandement effectif du corps expéditionnaire, le général de Martimprey adressa aux troupes qui allaient entrer en campagne, l'ordre général suivant (2) :

Au quartier général à Alger, le 6 octobre 1859.

Soldats du corps expéditionnaire !

Au moment d'aller me placer à votre tête, je tiens à vous dire dans

(1) Petit groupe de six maraudeurs environ.

(2) Journal des marches et opérations sur la frontière du Maroc (A. H. G.)

Digitized by Google

quelles circonstances je le fais, le but que nous avons à atteindre et ce que j'attends de vous.

Notre frontière a été violée par les Marocains. Nos patrouilles, nos colons ont d'abord été surpris par leurs attaques, nos camps eux-mêmes placés à plus de cinq lieues en dedans de la frontière ont été assaillis par des rassemblements de plusieurs milliers de fantassins et de cavaliers.

Le trouble s'est répandu dans l'Ouest de la subdivision de Tlemcen et des fractions de tribus ont incliné vers l'insurrection.

Enfin, il faut le dire, sous l'influence de menées secrètes, l'agitation s'est communiquée jusque dans la division d'Alger, où, fait inouï depuis des années, plusieurs marchés viennent d'être pillés.

Ainsi, de proche en proche, notre domination et le principe d'autorité au moyen desquels le pouvoir assure la sécurité aux personnes et aux intérêts de toute nature, semblent menacés de déchoir.

Il s'agit pour nous de relever, de rétablir la situation et nous allons y procéder en marchant contre ces agresseurs qui, méprisant toute autorité régulière, ne reconnaissent que l'ascendant de la force.

La bataille d'Isly eut pour conséquence de faire respecter notre voisinage par les Marocains pendant quinze années, et aujourd'hui, pour obtenir un résultat analogue, il est nécessaire de leur donner des preuves nouvelles que, si nous aimons la paix, et si nous ne songeons à aucun agrandissement territorial, ils n'en ont pas moins toujours devant eux les dignes émules de ceux que conduisait, en 1844, le maréchal Bugeaud, de vénérée mémoire.

Oui, il faut qu'ils s'inclinent de nouveau devant votre courage et votre discipline.

J'étais à Isly, et j'ai présentes les leçons que cette campagne nous a fournies.

Vos frères d'armes d'alors se distinguaient par l'ordre qui régnait dans leurs rangs, aussi bien dans les marches que dans les attaques. L'élan appartenait aux nombreux tirailleurs et derrière eux marchaient des bataillons solides et irrésistibles.

Qu'aujourd'hui il en soit encore ainsi !

Je blâmerais, dans les chefs comme dans les soldats, une fougue intempestive qui, nous amenant en désordre devant les positions à conquérir, nous ferait heurter de front et prématurément les obstacles et entraînerait le sacrifice des plus vaillants.

Au contraire, en faisant concourir au même but le feu de l'artillerie et les mouvements tournants, on arrive quelques instants plus tard à triompher sûrement des obstacles, en épargnant un sang précieux.

Soldats, la tâche que vous aurez à accomplir sera digne de votre valeur !

Digitized by Google

Montrez-vous dociles à la voix des chefs expérimentés qui vous conduisent et, dans les moments difficiles, ayez présent à la pensée que l'Empereur, qui aime si vivement son armée, a les yeux sur vous.

Général DE MARTIMPREY.

(*A suivre.*) H. M.

Digitized by Google

DOCUMENTS ANNEXES

Rapport du commandant Bachelier sur le combat de Zouïa, le 31 *août* 1859.

Lalla Maghnia, 31 août, 6 h. 30 soir.

Comme j'ai l'honneur de vous l'annoncer par ma lettre n° 142 (affaires arabes), je suis parti aujourd'hui 31 août, à 6 heures du matin, de Maghnia avec l'escadron de chasseurs de France, les deux escadrons de spahis et 300 cavaliers du goum.

Mon intention était uniquement de parcourir la plaine et de m'assurer que les Marocains avaient évacué notre territoire.

J'avais donné l'ordre au caïd des Beni Bou Saïd, de partir de l'oued Zouïa et de se porter à ma rencontre ; le lieu fixé pour la réunion, était le Kerkour Sidi Hamza.

Arrivé à Ras Mouïlah, j'ai entendu une vive fusillade dans la direction de Zouïa ; j'ai supposé que les Beni Bou Saïd étaient aux prises avec quelques fractions marocaines et j'ai mis immédiatement ma colonne au trot, en me dirigeant de ce côté-là.

Effectivement, les Beni Bou Saïd étaient aux prises avec les Angad; j'ai lancé sur ces derniers le goum des Ouled-Mellouk qui les a promptement et vigoureusement repoussés.

Ne voulant pas laisser les nôtres *s'aventurer* trop loin et ne voulant pas surtout laisser dépasser la frontière sur laquelle arrivait un fort goum marocain, je les ai fait rentrer et j'ai pris la direction de Sidi Zaher dans l'ordre de marche suivant :

Les chasseurs et les spahis en colonne par escadron, les goums en tirailleurs à l'arrière-garde.

En agissant ainsi, mon intention était de me retirer lentement et de ne pas engager les chasseurs et les spahis ou du moins de ne les engager que sur un bon terrain et à la dernière extrémité.

Je marchais en bon ordre lorsque tout à coup a débouché sur mon flanc gauche un goum très nombreux (1,200 cavaliers environ), composé de Mahia, de Sdjâa, de Beni Snassen et de cavaliers réguliers, qui ont immédiatement fait feu sur nous.

Le goum s'avançait en ligne ayant à sa tête Mohammed Ben-

Digitized by Google

Abd-Allah; à sa vue, les cris : « Voilà le Sultan ! Voilà le Sultan ! » ont été proférés par les Marocains et nos goums, et ces cris ont redoublé lorsque ce sultan a lancé lui-même une espèce de fusée.

A ce signal, nos goums saisis d'une panique indescriptible sont partis à toute bride, malgré les efforts que nous avons faits pour les retenir et ont entraîné dans leur mouvement les chasseurs et les spahis auxquels ils ont crié : « Au trot les chasseurs ! ».

Alors le goum marocain a fondu sur nous avec une ardeur incroyable, et jeté dans les rangs une démoralisation telle que, malgré les efforts des officiers, les spahis et les chasseurs n'ont pu être reformés qu'au pied des hauteurs de Sidi Zaher.

J'ai fait reprendre l'offensive et les Marocains se sont vite retirés.

Mais cette retraite précipitée et en si mauvais ordre nous a coûté assez cher et j'ai à vous annoncer les pertes suivantes : 17 tués, 2 blessés, 11 disparus.

Les uns ont été tués par la fusillade de l'ennemi, d'autres sont tombés de cheval, d'autres enfin ont été pris parce que leurs chevaux se sont abattus et ont refusé de marcher.

Après ce qui s'est passé aujourd'hui, mon Général, je ne puis accorder la plus petite confiance aux goums de nos tribus ; je les crois fanatisés et tout disposés ou au moins en grande partie, à suivre la cause du Sultan qui est accompagné d'El-Hadj-Mimoun, de Bou-Bekr et peut-être même du caïd d'Oudjda.

La situation me paraît excessivement grave et je crois que le seul moyen d'empêcher l'invasion marocaine et la défection de nos tribus, est de former immédiatement un camp considérable à Ras Mouïlah.....

Rapport du chef de bataillon Lecoq, commandant le IIe *bataillon du* 2e *régiment de Tirailleurs, sur le combat de Sidi Zaher, le* 1er *septembre* 1859.

Ghar Rouban, 7 septembre.

J'ai l'honneur de vous informer que le 1er septembre, je fus attaqué par des forces nombreuses, que j'évalue à 2,000 cavaliers et 1,000 fantassins, commandées par le chérif en personne, qui marchait précédé de sa bannière.

Cette attaque me trouva prêt, car j'étais bien au courant des affaires du pays et certain que l'échec que nos goums venaient d'éprouver, le 31 août, dans mon voisinage, amènerait les vainqueurs à Sidi Zaher pour y manger (selon leurs expressions) une poignée de chrétiens : deux compagnies de Tirailleurs et une compagnie de voltigeurs du 24e, en tout 198 baïonnettes.

Digitized by Google

Le 1er septembre, entre 10 heures et midi, j'avais donc évacué le camp que j'occupais à 1,000 mètres du caravansérail et déjà j'étais établi sur le prolongement des faces d'un petit redan afin de relier ainsi les ouvrages du caravansérail, lorsque, entre 2 ou 3 heures, un de mes officiers, M. Charpille, que j'avais placé en observation avec une quinzaine d'hommes, me fit prévenir qu'il apercevait dans la direction d'Oudjda un cercle immense de poussière.

Je me rendis en toute hâte auprès de M. Charpille et je ne tardai pas à être convaincu qu'enfin on s'avançait vers nous.

Aussitôt je fis rentrer le poste d'observation ; j'envoyai dans le caravansérail nos mulets, nos bagages et les havresacs de nos soldats, mais je laissai dressées nos grandes tentes pour que l'ennemi ne pût juger de notre nombre et ne crût pas que nous avions peur, et pour aussi nous en servir en nous masquant derrière elles.

A peine toutes les mesures étaient-elles prises, que l'avant-garde du chérif se présenta sur la hauteur qui couronne mon ancien camp.

Les Arabes étonnés sans doute de ne pas me trouver où l'on m'avait vu le matin, de voir le redan occupé, s'avancèrent lentement en fouillant le terrain, ce qui, par bonheur, me donna le temps de sauver un poste de 5 voltigeurs qui, à 1,800 mètres du caravansérail, gardait nos fontaines.

Je me précipitai avec la compagnie de Tirailleurs commandée par M. le capitaine Veran, entre le lit de la rivière et les Arabes ; je fis monter à cheval les spahis qui se trouvaient sous ma main, et les voltigeurs furent mis hors de danger.

Alors le feu s'engagea vivement car nous fûmes subitement presque entourés ; mais, comme nos soldats n'étaient pourvus que de 60 cartouches, qu'en conséquence il était de la plus grande importance de les ménager précieusement, je rentrai rapidement au camp, protégé par une compagnie de Tirailleurs commandée par M. Bonneval, qui l'avait divisée en petits échelons bien embusqués.

Puis je fis sortir des rangs tous nos meilleurs tireurs auxquels je recommandai de ne faire feu qu'à coup sûr ; je les embusquai à 100 mètres environ de nos faces ; je fis garnir la banquette du redan et nous continmes ainsi l'ennemi assez longtemps.

Cependant les Arabes gagnaient insensiblement du terrain ; leur nombre allait toujours croissant et ils manœuvraient bien certainement pour essayer de nous enlever.

Convaincu de ces intentions, je réunis mes officiers et leur déclarai qu'il fallait tenter de refouler l'ennemi avant d'être obligés d'aller nous enfermer dans le caravansérail. Je donnai le commandement du redan à M. Charpille en lui disant qu'il formait notre réserve et qu'il ne devait faire feu qu'au dernier moment.

Digitized by Google

Aussitôt après, la charge sonna; mes trois compagnies, officiers en tête, s'ébranlèrent avec une impétuosité remarquable. Mes Tirailleurs, les manches retroussées, poussèrent des cris sauvages, effrayants; mes voltigeurs, mêlés à eux, les imitaient; aussi, l'ennemi recula.

J'arrêtai notre course à 600 mètres environ. Je fis embusquer derrière des arbres et des broussailles, je fis ouvrir un feu bien réglé par les officiers, qui dura jusqu'au coucher du soleil, puis chacun reprit son poste sur le prolongement des faces du redan, les soldats couchés à plat ventre, baïonnettes en avant.

Nous ne fûmes plus inquiétés et le commandant du cercle vint se joindre à nous entre 9 et 10 heures du soir.

Pendant que nous nous battions, M. Campillo, négociant, et M. Cabel, entrepreneur des travaux de Sidi Zaher, avaient, conformément à mes instructions, avec leurs voitures, formé un carré en avant de la porte du caravansérail pour en défendre l'entrée et me l'assurer. Ces deux messieurs avaient avec eux une vingtaine d'ouvriers et des colons français et espagnols armés, qui obéirent bien et eurent du calme.

Enfin, je termine ce rapport, en citant comme s'étant parfaitement conduits tous les officiers et soldats de mon détachement, qui ont fait éprouver une perte à l'ennemi de 100 à 150 hommes; un de mes Tirailleurs a été tué.....

Rapport du commandant Beauprêtre sur le combat de Tiouly, le 11 septembre 1859.

Au camp de Tiouly, 11 septembre.

En vous accusant réception de votre lettre d'aujourd'hui 11, j'ai l'honneur de vous rendre compte que les contingents, que je vous ai signalés hier par trois lettres différentes, ont campé cette nuit à environ 2 kilomètres de mon camp, et se sont augmentés, dans le courant de la nuit, d'autres contingents qui sont venus les rejoindre.

Ce matin, au point du jour, la colonne de cavalerie du faux chérif s'est mise en mouvement et s'est dirigée sur mon camp, en occupant les crêtes près du marabout Sidi Moussa el Ambri. La cavalerie tournait mon camp et avait déjà engagé un feu très vif sur deux de nos faces; pendant ce temps, 4,000 fantassins environ descendaient la montagne de Kerkour et remontaient la gorge de l'oued Tiouly. Le IV° bataillon de zouaves était préparé pour les recevoir, et lorsque le moment a été venu, j'ai dû lancer à la charge le III° bataillon de zouaves couvert par une bonne ligne de tirailleurs, ayant à son côté deux compagnies du 13° bataillon de chasseurs. En même temps que la ligne de tirailleurs ouvrait son feu sur cette grande nuée de cava-

Digitized by Google

liers, le 6e escadron du 1er régiment de chasseurs de France, le goum et le détachement de spahis étaient également lancés à la charge, et bientôt les cavaliers ennemis les plus engagés ont été englobés par les nôtres et toutes leurs masses ont fait demi-tour et pris la fuite à toutes jambes. L'escadron de chasseurs principalement et le goum conduit avec intelligence par M. Pan-Lacroix ont donné la poursuite, jusqu'à trois lieues de mon camp, à plus de 2,000 cavaliers. Enfin, les nôtres ne se sont arrêtés que lorsque leurs chevaux n'en pouvaient plus. L'ennemi a fui à toutes jambes en se dirigeant vers le Kiss sans essayer de se reformer et par conséquent sans retour offensif de sa part. En un mot, c'était une déroute complète. Pendant que la cavalerie fuyait ainsi, le IVe bataillon de zouaves et une compagnie du 81e faisaient éprouver des pertes aux piétons marocains qu'ils avaient près d'eux et qui n'ont pas tardé à suivre l'exemple de la cavalerie; mais le terrain difficile qu'occupaient ces piétons ne m'a pas permis de leur faire donner la chasse par l'escadron de chasseurs. Ils ont pu se retirer sans trop de précipitation. Néanmoins, abandonnés par leurs cavaliers, ils se sont retirés en désordre et dans la même direction. A 10 heures, tout était terminé. La vigueur de l'attaque qui a fourni une prompte déroute à l'ennemi, nous a évité bien certainement bon nombre de blessés. Je n'ai à vous signaler que 2 hommes tués et 8 blessés; ci-joint l'état détaillé.

Je n'ai qu'à me louer de tout le monde et principalement de la bonne cordialité de MM. les officiers supérieurs de la colonne, qui me facilite beaucoup la mission dont vous m'avez chargé. Je dois vous signaler M. le lieutenant Pan-Lacroix, chef du bureau arabe de Nemours, qui, avec autant d'intelligence que de vigueur, a entraîné le goum à la charge et a, avec M. le capitaine Petit, commandant l'escadron du 1er régiment de France, ainsi que le capitaine Moutié, commandant le IIIe bataillon de zouaves, beaucoup contribué au succès de cette affaire.

A midi, aucun cavalier marocain n'avait reparu tant sur les crêtes du Kerkour que sur les plateaux des Souhalia; je pense que la poursuite qu'ils ont reçue, les éloignera au moins pour quelque temps. On a pu remarquer qu'une trentaine environ de leurs cavaliers sont restés morts sur notre terrain, ainsi qu'une dizaine de leurs chevaux. Une vingtaine de chevaux ont été également pris par les nôtres. Je pense que la perte des contingents à pied est plus grande que celle des cavaliers. Je dois vous signaler aussi, mon Général, que la plus grande partie des Msarda qui, dans le commencement de l'affaire se tenaient à l'écart, se sont mis aussi de la partie lorsque la retraite de l'ennemi a été décidée et l'ont accompagné à coups de fusil aussi loin qu'ils ont pu. Néanmoins je dois vous rendre compte de la mauvaise impression

Digitized by Google

que la présence de cette nombreuse colonne marocaine a produite hier sur les plateaux des Souhalia. La prudence le commandait, il m'était impossible de l'empêcher. Le 13e bataillon de chasseurs à pied, qui n'est arrivé qu'hier à 9 heures du soir, m'a permis de prendre une revanche que je désirais.

J'ai bien regretté, mon Général, que vous n'ayez pas eu des renseignements suffisants pour envoyer en avant de Sidi bou Djenane quelques escadrons de votre cavalerie, qui auraient pu bien certainement tomber sur les Marocains en déroute auxquels ils auraient fait subir les pertes qu'ils auraient voulu. Dans leur fuite, ils ne songeaient même plus à se défendre.

J'apprends à l'instant que la ligne télégraphique a été coupée ce matin entre Nemours et Tlemcen ; j'envoie M. le lieutenant Pan-Lacroix pour la faire réparer. Le début du 6e escadron du 1er chasseurs de France a été magnifique.....

P.-S. — La tente et les bagages du faux sultan ont été pris par le goum.

Le général de Martimprey au Ministre de la Guerre, à Paris.

Oran, 13 octobre 1859.

Au moment de commencer mes opérations au delà de la frontière marocaine, il m'a paru nécessaire de faire connaître aux autorités espagnoles des îles Zaffarines et de Melila, très sommairement, les circonstances qui ont motivé ces opérations, ainsi que le but que je me propose d'atteindre.

Ces communications font l'objet de lettres que j'adresse aux gouverneurs de ces établissements, et lesquelles seront remises à destination par M. Schousboé, interprète principal de l'armée, qui prend passage, pour cette mission, sur l'aviso le *Caton*.

Je charge en même temps le commandant du *Caton* d'explorer la côte et de me rendre compte du résultat de cette exploration qui s'effectuera d'ailleurs en plein jour, tant à l'aller qu'au retour.

Ce voyage du *Caton* pourra ainsi contribuer à maintenir chez elles, les populations du Rif (Guelaïa, Kebdana, etc...).

Les gouverneurs espagnols sont bien prévenus que le but de nos opérations atteint, les troupes françaises rentreront dans leurs garnisons.

J'informe de ces dispositions M. le Ministre de l'Algérie et des colonies.

Digitized by Google

LA

GUERRE DE 1870-1871

L'INVESTISSEMENT DE PARIS

(*Suite.*)

IIIe PARTIE.

Constitution de la garnison de Paris (1).

CHAPITRE PREMIER.

Généralités.

Lors de la déclaration de guerre, la garnison de Paris (2) comprenait :

Les corps de la Garde, avec leurs dépôts (3), sauf trois de ses régiments de cavalerie ;

---

(1) Le lecteur ne trouvera ici qu'un court résumé de la question, très complexe, de la constitution de la garnison de Paris, en vue du siège. Pour plus de détails, se reporter au tirage à part de l'*Investissement de Paris* qui paraîtra sous peu.

(2) Y compris les forts, Versailles, Vincennes, Saint-Germain et les places annexes (Courbevoie, Saint-Cloud, Rueil, Saint-Denis).

(3) L'infanterie de la Garde comprenait un bataillon de chasseurs à

Digitized by Google

Douze régiments d'infanterie de ligne (1);
Trois bataillons de chasseurs à pied (2);
Six régiments de cavalerie (3);
Deux régiments d'artillerie (4).

Neuf des régiments d'infanterie de ligne avaient leurs dépôts hors de la capitale et de ses annexes (5). Leurs bataillons, présents à Paris, ne comptaient que six de leurs compagnies (6).

Par contre, les trois bataillons de chasseurs à pied avaient leurs dépôts à Vincennes. Quant aux dépôts des régiments de cavalerie, ils tenaient tous garnison en province.

Tous ces régiments ayant été affectés, dès le début, aux corps d'armée de campagne, il ne resta à Paris, après leur départ, que les unités non mobilisées, les dépôts

---

pied (Paris), quatre régiments de voltigeurs (Paris), trois régiments de grenadiers (Courbevoie, Saint-Cloud et Rueil), un régiment de zouaves (Versailles).

La cavalerie de la Garde se composait de : un régiment de dragons et un régiment de lanciers (Paris), un régiment de chasseurs (Fontainebleau), un régiment de guides (Melun), un régiment de carabiniers (Compiègne), un régiment de cuirassiers (Saint-Germain).

L'artillerie comprenait un régiment monté, un régiment à cheval et un escadron du train d'artillerie, tous à Versailles.

La Garde comptait, en outre, un escadron du train des équipages (Versailles), le corps des Cent Gardes (caserne de Bellechasse, Paris) et l'escadron des gendarmes d'élite.

(1) 7e, 19e, 29e, 41e, 51e, 59e, 62e, 69e, 71e, 81e, 90e et 95e de ligne.

(2) 7e, 15e et 18e bataillons.

(3) 3e, 10e et 12e chasseurs à cheval; 2e, 5e et 7e hussards.

(4) 4e et 11e d'artillerie.

(5) Les 29e et 59e régiments avaient leurs dépôts aux forts de Nogent et de Charenton. Le dépôt du 90e était à Saint-Germain.

(6) Les 7e et 8e compagnies des bataillons des régiments de Paris et de Lyon étaient, en général, dans les mêmes garnisons que les dépôts.

Digitized by Google

des corps de la Garde, des trois régiments d'infanterie et des trois bataillons de chasseurs.

Ces forces étaient insuffisantes, même pour assurer le service de place et la sûreté du Gouvernement.

Dès les 20 et 21 juillet, arrivèrent, à Paris, quatre régiments d'infanterie, les 25e, 26e, 28e et 70e de ligne, venant de Belle-Ile, Lorient, Cherbourg, Nantes et Brest. Ils s'installèrent dans les casernes et les forts et envoyèrent même des détachements en province, pour la garde des maisons centrales (1).

Ces régiments appartenaient à la 4e division (général Levassor-Sorval) du 6e corps lequel, comme on le sait, devait, en principe, former le noyau de l'armée de réserve que l'on avait projeté de constituer au camp de Châlons.

Le 22 et le 23 juillet arrivèrent aussi les huit escadrons des 5e et 6e cuirassiers, venant de Vendôme et du Mans, qui furent logés aux quartiers Dupleix et du quai d'Orsay.

Ces unités d'infanterie et de cavalerie assurèrent immédiatement le service de place et fournirent les nombreux piquets que l'agitation politique rendit nécessaire, particulièrement les 8, 9 et 10 août, lors de l'ouverture de la session du Corps législatif et de la chute du Ministère Ollivier.

Le 9 août, débarquèrent, dans la capitale, quatre régiments d'infanterie de marine, formés dans les ports.

---

(1) Les 25e et 26e occupèrent la caserne du Prince-Eugène. Le 26e détacha immédiatement deux compagnies à Poissy. Le 28e fut logé à la caserne Napoléon, mais envoya son Ier bataillon à Melun. Les Ier et IIe bataillons du 70e allèrent à Vincennes, cinq compagnies du IIIe bataillon au fort de Vanves et la sixième à Clairvaux (Aube). Le 30 juillet, le Ier bataillon du 70e détacha quatre de ses compagnies aux forts de Bicêtre et d'Ivry (*Historiques* manuscrits des 25e, 26e, 28e et 70e régiments).

Digitized by Google

En même temps, l'on ordonnait de diriger sur Paris dix bataillons de marins.

Les unités de ces deux catégories de troupes étaient destinées, dans le principe, à la défense de la place.

A la suite des revers subis par les armes françaises, en Alsace et en Lorraine, le 8 août, la division Levassor-Sorval reçut brusquement, dans la nuit du 10 au 11 août, l'ordre de partir immédiatement pour Metz où était appelé tout le 6e corps.

Le lendemain, 12 août, la division d'infanterie de marine (général de Vassoigne) fut dirigée, elle-même, sur le camp de Châlons pour entrer dans la composition du 12e corps (1).

La garnison de Paris se trouva, par suite de ces départs, encore une fois réduite aux unités de dépôt des corps de la Garde et des régiments qui la composaient en temps de paix.

Mais, dès le 14 août, commencèrent à arriver dans la place les quatrièmes bataillons appelés pour constituer le 13e corps, dont la création avait été décidée la veille.

A partir du 21, débarquèrent d'autres quatrièmes bataillons destinés à former les divisions actives, affectées quelques jours après au 14e corps, puis des compagnies de marche d'infanterie de marine et des bataillons de marins.

Le 25 et les jours suivants, la garnison fut, par contre, réduite par le départ du 13e corps qui revint cependant en entier y reprendre sa place avant le 8 septembre.

Enfin, dans les premiers jours de ce dernier mois, arrivèrent les compagnies de dépôt, appelées, au nombre de 80, pour constituer la garnison des forts.

Tels sont, rapidement résumés, les mouvements divers

---

(1) Le Ministre de la Guerre au Ministre de la Marine, Paris, 12 août.

Digitized by Google

des troupes d'infanterie qui constituèrent la masse principale des troupes de Paris appartenant à l'armée active. Pour être complet, il faudrait y ajouter les mouvements des corps de cavalerie et d'artillerie, qui furent incessants mais qui, effectués par petites fractions, n'influencèrent pas d'une manière sensible la composition de la garnison dont on a voulu simplement retracer ici les variations dans leurs grandes lignes.

A côté de l'armée active, se forma une véritable armée de mobiles avec dix-huit bataillons de la Seine et soixante-quinze bataillons de province, renforcée elle-même bientôt par de nombreuses unités de corps francs, de corps auxiliaires et des bataillons de gardes nationaux sédentaires.

Sans chercher à entrer dans le détail des mesures prises, les chapitres qui suivent feront connaître brièvement les résultats auxquels les efforts de l'autorité militaire, faits dans le but de constituer un solide soutien à la capitale, étaient parvenus le 19 septembre, jour du combat de Châtillon.

CHAPITRE II.

Armée active (1).

Infanterie. — La garnison de Paris comprenait, le 19 septembre, au moment où se fermait, autour de la capitale, le cercle d'investissement des armées allemandes, les unités ci-après :

2 régiments de ligne, d'ancienne formation, à 3 bataillons (2);

---

(1) *Situation* des hommes disponibles au 19 septembre, établie par le Général commandant la place et la subdivision, Paris, 19 septembre.

(2) 35e et 42e régiments de ligne (brigade Guilhem), embarqués à Civita-Vecchia le 6 août, débarqués à Marseille le 8, arrivés à Satho-

Digitized by Google

23 régiments de marche à 3 bataillons (1);
1 régiment de zouaves à 3 bataillons, en formation (2);
17 compagnies de chasseurs à pied (3);

---

nay le 9, partis pour Paris le 18 août et arrivés le même jour dans la capitale. Cette brigade était entrée dans la composition du 13e corps (*Historiques manuscrits* des 35e et 42e d'infanterie).

(1) Régiments de marche nos 5 à 14, affectés au 13e corps, nos 15 à 26, affectés au 14e corps, 28e régiment de marche. Les 22 régiments de marche, affectés aux 13e et 14e corps d'armée, avaient été formés de 66 quatrièmes bataillons, dont trois (ceux des 29e, 59e et 90e de ligne) avaient été mobilisés à Paris et 63 appelés de province. Tous ces quatrièmes bataillons étaient à six compagnies.

Le 28e de marche, affecté à la défense de Saint-Denis, avait été créé en vertu d'un ordre ministériel du 8 septembre et était formé des 7es compagnies des régiments de grenadiers et de voltigeurs de la Garde. Ses trois bataillons étaient à sept compagnies (*Note* de la 2e Direction (Bureau de l'infanterie) du Ministère de la Guerre pour la 1re Direction, Paris, 14 septembre).

(2) Formé de détachements des trois régiments de zouaves qui se trouvaient réunis à Saint-Cloud. L'ordre avait été donné par le Délégué du Ministère de la Guerre à Tours, le 17 septembre, de diriger ces zouaves sur Antibes, Avignon et Montpellier où se formaient les 1er, 2e et 3e régiments de marche de zouaves, mais le Ministre de la Guerre, à Paris, s'était opposé à leur départ. Le régiment créé avec ces détachements prit le nom de 4e de marche de zouaves (Le Délégué du Ministre de la Guerre à Tours au Général commandant les troupes à Versailles, D. T., Tours, 17 septembre; le Ministre de la Guerre au Délégué du Ministre de la Guerre à Tours, D. T., Paris, 18 septembre, 1 h. soir).

(3) Ces dix-sept compagnies se composaient :

1° De trois compagnies mobilisées à Paris (7es compagnies des 7e et 18e bataillons, 8e compagnie du 15e bataillon), affectées aux trois divisions du 13e corps;

2° De neuf compagnies mobilisées en province (7es compagnies des 3e, 5e, 6e, 8e, 9e, 12e et 14e bataillons, 8es compagnies des 4e et 9e bataillons) et appelées à Paris pour être affectées, concurremment avec les trois compagnies mobilisées dans la capitale, aux divisions des 13e et 14e corps, à raison de deux compagnies par division;

3° De cinq compagnies de dépôt non mobilisées (8e compagnie du 7e bataillon, 7e compagnie du 15e bataillon, 8e compagnie du 18e bataillon, 9e et 10e compagnies du bataillon de chasseurs de la Garde).

Digitized by Google

80 compagnies de dépôt (1);
1 compagnie de Tirailleurs (2);
13 compagnies hors rang (3).

A ces troupes, représentant, en dehors des compagnies hors rang, le nombre exact de 566 compagnies, il y a lieu d'ajouter, pour mémoire : un régiment de gen-

---

(1) Sur la demande du Comité de défense, le Ministre avait prescrit, le 27 août, la réunion, dans la capitale, de quatre-vingt-six compagnies de dépôt. Six devaient être fournies par les 29e, 59e et 90e de ligne et mobilisées à Paris.

Il fut envoyé des ordres de départ à quatre-vingt-une compagnies de province, mais l'une d'elles (84e) reçut contre-ordre avant sa mise en route et une autre (85e) reçut, deux jours après son arrivée à Paris, ordre de rejoindre sa garnison. Sur ces quatre-vingt-une compagnies, soixante-dix-neuf donc seulement restèrent dans la place.

Quant aux six compagnies mobilisées à Paris, le 15 septembre, l'ordre fut donné, de Tours, de diriger les dépôts entiers des trois régiments qui les avaient fournies sur la province. Les deux compagnies du 29e et du 59e se rendirent à Angers. Une compagnie du 90e et la compagnie hors rang de ce régiment se rendirent au Mans. Quant à la deuxième compagnie du 90e, elle resta à Paris, on ne sait par quel ordre, et on la retrouve, plus tard, incorporée dans le 38e de marche. C'est cette compagnie qui, jointe aux soixante-dix-neuf venues de province, forme le chiffre de quatre-vingts compagnies de dépôt donné plus haut.

(2) De nombreux détachements de Tirailleurs, venant d'Algérie ou de l'armée du Rhin, après avoir été arrêtés à Paris, avaient été dirigés sur Tours avant l'investissement. Il ne restait, le 19 septembre, dans la capitale, qu'une compagnie qui fut versée provisoirement dans le 4e régiment de marche de zouaves (Le Ministre de la Guerre au Président du Gouvernement, Paris, 17 septembre).

(3) 1° Compagnies hors rang des 29e et 59e régiments d'infanterie de ligne et des 7e, 15e et 18e bataillons de chasseurs à pied. La compagnie hors rang du 90e était partie le 15 septembre pour le Mans (Le Général commandant la 1re division au Ministre de la Guerre, Paris, 17 septembre).

2° Compagnies hors rang des huit régiments d'infanterie de la Garde. Avant la déclaration de guerre, ces compagnies étaient casernées dans les forts. Elles reçurent, le 22 août, l'ordre de rentrer dans Paris (*Rapport* du Commandant du fort d'Ivry, 22-23 août).

Digitized by Google

darmerie à pied, à trois bataillons, créé le 11 août (1), les deux bataillons de la garde républicaine (2) et le régiment des sapeurs-pompiers à douze compagnies, réservé exclusivement au service des incendies (3).

Cavalerie. — Au 19 septembre, il ne restait à Paris (4), comme troupes de cavalerie, que la division de Champéron, primitivement affectée au 14e corps (5), la brigade de Bernis à trois régiments, formée des 6es escadrons des régiments de la Garde impériale (6), le 1er régiment

---

(1) *Journal militaire officiel*, 1870, 2e semestre, p. 335.

(2) La garde de Paris, devenue garde républicaine par décret du 10 septembre (*Journal militaire officiel*, 1870, 2e semestre, p. 125), avait été désignée, le 8 septembre, pour prendre part aux opérations actives. Les deux bataillons comprenaient seize compagnies.

(3) Séance du Comité de Défense du 26 août (*Revue d'Histoire*, 1907, 28e volume, p. 433).

(4) La division de cavalerie du 13e corps (général Reyau), après avoir pris part aux opérations de la deuxième semaine de septembre, entre la Marne et la Seine, rejoignit l'armée de la Loire sans revenir à Paris (Le Ministre de la Guerre au général Reyau, D. T., Paris, 13 septembre, 9 heures soir). — Seuls, les régiments de la Garde impériale avaient, avant la guerre, leurs dépôts à Paris. Les ateliers et les pelotons hors rang de ceux-ci furent envoyés à Lyon le 10 septembre (Notification du Général directeur de la cavalerie au Ministère de la Guerre aux Directeurs du même Ministère, Paris, 10 septembre).

(5) La division de Champéron comprenait dix-sept escadrons. Elle était formée des deux régiments d'ancienne formation à quatre escadrons (1er et 9e chasseurs) composant la 1re brigade (général Cousin) et des 1er et 2e régiments de marche de dragons (2e brigade, général de Gerbrois). On avait ajouté à ces quatre régiments un escadron formé de détachements des 1er, 2e et 3e spahis.

(6) La brigade de Bernis, forte de quatorze escadrons, comprenait :

1° Le 1er régiment de marche de cavalerie mixte, formé des 6es escadrons des lanciers, des guides, des chasseurs et des lanciers de la Garde (Le Ministre de la Guerre au sous-intendant X..., Paris, 10 septembre).

2° Le 2e régiment de cuirassiers de marche, comprenant l'escadron des Cent Gardes, les 6es escadrons des régiments de carabiniers et de

Digitized by Google

de marche de lanciers (1) mis à la disposition du général commandant les troupes de Saint-Denis et, enfin, l'escadron des gendarmes d'élite (2), ancien escadron des chasses, auparavant réparti dans les véneries impériales et récemment concentré à Paris.

L'ensemble de ces unités comprenait 36 escadrons.

A ceux-ci, il y a lieu d'ajouter, pour mémoire, les quatre escadrons de la garde républicaine (3).

Artillerie. — Le personnel de l'artillerie, présent à Paris au moment de l'investissement, était réparti entre les dépôts et les pelotons hors rang des 4e et 11e régiments d'artillerie (4), 35 batteries montées ou à cheval (5),

---

cuirassiers de la Garde et le 6e escadron du 1er cuirassiers (*Note* de la 3e Direction du Ministère de la Guerre pour la 1re Direction, Paris, 10 septembre).

3° Le régiment des gendarmes à cheval, à six escadrons, créé à Versailles, en vertu d'un décret du 11 août, au moyen de contingents des légions départementales (*Journal militaire officiel*, 1870, 2e semestre, p. 335).

(1) Le 1er régiment de marche de lanciers avait été formé, à Lyon, du 3e escadron du 1er lanciers, du 1er escadron du 4e chasseurs, du 3e du 7e chasseurs, du 3e du 8e lanciers. D'abord affecté à la brigade de Bernis, il fut remplacé, tout au moins provisoirement, dans l'organisation de celle-ci, à partir du 14 septembre, par le régiment de gendarmes à cheval (Le Gouverneur au Général commandant la 2e subdivision à Versailles, Paris, 13 septembre).

(2) Le Ministre de la Guerre au Président du Gouvernement, 17 septembre. — Cet escadron entra plus tard dans la composition du 2e régiment de gendarmes à cheval.

(3) Désignés, le 8 septembre, pour fournir, le cas échéant, un service de guerre (Le Gouverneur au Colonel commandant la garde de Paris, Paris, 8 septembre).

(4) A Vincennes.

(5) Ce chiffre se composait :

1° De cinq batteries mobilisées à Paris : 11e batterie du régiment monté de la Garde, 11e batterie du régiment à cheval de la Garde, 17e batterie du 4e régiment, 3e et 17e batteries du 11e régiment (toutes

Digitized by Google

34 batteries à pied (1). En outre, les batteries n°s 1 bis et 2 bis du régiment d'artillerie de marine étaient en transformation et se dédoublaient pour former deux batteries montées. Les débris des batteries n°s 11 et 12 du même régiment échappés de Sedan étaient également en transformation pour devenir batteries montées (2).

Une nouvelle batterie de 12 montée était également en voie d'organisation, au moyen de la 2e batterie

---

ces batteries étaient affectées au 14e corps, sauf la 3e du 11e, affectée au 13e corps et la 11e batterie à cheval de la Garde, affectée à la défense mobile);

2° De trente batteries venues de province : 3e et 4e batteries du 2e régiment, 3e et 4e du 6e régiment, 3e et 4e du 9e régiment, 3e et 4e du 10e régiment, 4e du 12e régiment, 3e et 4e du 13e régiment, 3e et 4e du 14e régiment, 15e du régiment d'artillerie de marine, affectées au 13e corps;

8e mixte et 17e mixte du 3e régiment, 17e du 6e régiment, 17e du 7e régiment, 17e du 8e régiment, 17e du 9e régiment, 17e du 12e régiment, 17e du 13e régiment, 17e du 14e régiment, 17e du 15e régiment, 13e batterie à cheval du 18e régiment, 13e batterie à cheval du 19e régiment, affectées au 14e corps;

17e batterie du 2e régiment, 12e et 18e batteries du 3e régiment, 17e batterie du 10e régiment, affectées à la défense mobile.

(1) 1° Sept batteries mobilisées à Paris : 1re bis, 2e principale, 2e bis et 13e batteries du 4e régiment, 1re principale, 1re bis et 13e batteries du 11e régiment;

2° Vingt-sept batteries mobilisées en province : 13e batterie et 1re batterie principale du 2e régiment, 1re principale du 6e régiment, 1re bis, 2e principale et 13e batteries du 7e régiment, 13e du 8e régiment, 13e du 9e régiment, 12e et 1re bis du 10e régiment, 2e principale du 15e régiment, 13e et 1re principale du 14e régiment, 12e du 15e régiment, 9e du 18e régiment, 9e du 19e régiment, 1re bis, 2e bis, 11e bis, 13e bis, 15e bis, 16e, 17e, 18e, 19e 23e, 27e batteries du régiment d'artillerie de marine.

Il y a lieu d'ajouter, à ces trente-quatre batteries, une demi-batterie à pied (moitié de la 2e bis du 14e régiment), provenant du parc de la réserve générale de l'armée du Rhin.

(2) *Historique manuscrit* du régiment d'artillerie de marine.

Digitized by Google

à pied du 7e régiment et d'un détachement du train d'artillerie (1).

Pour le service des parcs, huit compagnies du train d'artillerie se trouvaient dans la place (2).

Le personnel de l'artillerie comprenait encore trois compagnies d'ouvriers d'artillerie (3) et la 2e compagnie d'artificiers (4), employées à la confection des munitions.

Enfin, deux compagnies du 16e régiment d'artillerie (pontonniers) assuraient le service des deux équipages de pont qui étaient réunis à Paris (5).

Génie. — Pour former le génie du 13e corps, on avait fait venir à Paris, d'Arras et de Montpellier, trois compagnies du génie (6).

D'autre part, le Comité de défense avait fixé à sept le nombre de ces unités à répartir entre les forts et il avait exprimé le désir qu'une huitième compagnie fût laissée en réserve entre les mains du commandant du génie. Le Ministre ne put donner satisfaction à ces desiderata (7). Il lui fut impossible de faire venir, dans la capitale, plus

---

(1) Le lieutenant-colonel Roche au général Guiod, Paris, 19 septembre.

(2) 9e, 10e, 14e et 16e compagnies du 1er régiment du train d'artillerie, 2e, 3e, 6e et 14e compagnies du 2e régiment.

(3) 4e compagnie (détachement), 6e et 9e compagnies (Le Ministre de la Guerre au Gouverneur, Paris, 6 septembre).

(4) Cette compagnie était venue du Bouchet. Il y avait en outre, dans la place, des détachements des 1re et 4e compagnies, ce dernier employé à l'atelier de l'avenue de Suffren (Le général Soumain au Général commandant les dépôts de la Garde impériale, Paris, 23 août).

(5) 5e et 6e compagnies du 16e d'artillerie (pontonniers), affectées la première à l'ancien équipage de pont du 5e corps, la seconde à un équipage de pont de réserve venu de Belfort.

(6) 1re et 15e compagnies de sapeurs du 2e régiment, 2e compagnie de sapeurs du 3e régiment.

(7) Le Ministre de la Guerre au Gouverneur, Paris, 27 août.

Digitized by Google

de sept compagnies (1) et, sur ce nombre, il fallut pourvoir le 14e corps (2).

En outre de ces dix compagnies de sapeurs et de mineurs, il y avait dans la place, au moment de l'investissement, une compagnie de sapeurs-conducteurs dont le noyau avait été formé par un détachement du 2e régiment qui avait été antérieurement affecté au service télégraphique de l'armée du Rhin et qui avait pu rétrograder sur Paris (3).

Six des compagnies de sapeurs, sur dix, étaient arrivées munies de leurs parcs. On pourvut les autres d'outils, soit par des commandes à l'industrie privée, soit par des emprunts aux dépôts de Perpignan et de Bayonne. Enfin, on fit venir un parc de Civita-Vecchia, trois parcs de compagnie d'Arras et on utilisa le matériel disponible à la suite de l'évacuation du camp de Châlons.

A la date de l'investissement, les cinq compagnies, affectées aux divisions actives, avaient leurs réserves d'outils et les deux corps d'armée possédaient leurs parcs.

---

(1) Sur ces sept compagnies, une seule était d'ancienne formation : la 2e compagnie de mineurs du 3e régiment. Les six autres étaient les 16e, 17e et 18e compagnies des 2e et 3e régiments.

(2) Les deux sections de la 16e compagnie de sapeurs du 2e régiment furent affectées respectivement aux deux premières divisions du 14e corps, les deux sections de la 16e compagnie de sapeurs du 3e régiment, à la 3e division et au quartier général du corps d'armée. Les 17e et 18e compagnies de sapeurs du 2e régiment, la 2e compagnie de mineurs et les 17e et 18e compagnies de sapeurs du 3e régiment furent attachées au service des forts. Quant à la réserve, elle fut constituée, jusqu'à la formation du 14e corps seulement, par les deux compagnies qui entrèrent dans celui-ci. A partir de ce moment, il n'y eut plus de réserve disponible (Le Ministre de la Guerre au Gouverneur, Paris, 29 août; Tableau de la répartition des troupes du génie dans les forts, Paris, 29 août).

(3) *Historique manuscrit* du 2e régiment du génie.

Digitized by Google

Un parc de réserve était, en outre, établi à Grenelle, avec atelier de construction et de réparations (1).

14e *Corps.* — La création du 13e corps ayant été étudiée à propos de son envoi à l'armée de Châlons (2), il ne reste à parler que de la formation du 14e corps.

La date exacte à laquelle cette dernière fut décidée est assez difficile à établir. Le Ministre avait d'abord songé à créer, à Paris et à Lyon, des divisions actives dont l'emploi éventuel ne fut pas précisé (3). Il semble, cependant, que ce fut le 27 août que l'on se décida à organiser le nouveau corps (4) dont, après quelques hésitations, le général Renault reçut le commandement (5).

La composition de la nouvelle unité fut définitivement arrêtée et rendue publique par un ordre général du 10 septembre (6).

Le 19 septembre, elle était complètement organisée ; on lui affecta les trois divisions d'infanterie précédemment formées (7).

---

(1) *Mémoire* du général Petit (Archives du Comité du génie).

(2) *Revue d'Histoire*, 1907, 25e vol., p. 321.

(3) Le Ministre de la Guerre au Général commandant la 1re division, Paris, 19 août ; *Ordre* du général d'Hugues, Paris, 26 août.

(4) Le Ministre de la Guerre au Gouverneur, Paris, 27 août.

(5) Il avait d'abord été question de confier ce commandement au général de Wimpfen qui relate ce projet (général de Wimpfen, *Sedan*, Paris, Librairie Internationale, 1871, in-8°, p. 122). — Le général Renault prit effectivement possession de son commandement le 31 août (*Rapport* du 14e corps du 12 septembre).

(6) *Ordre* général du Général commandant le 14e corps d'armée, Paris, 10 septembre.— Cet ordre fait remonter la constitution du corps d'armée à un décret impérial du 31 août. C'est aussi ce que dit le général Ducrot (*La Défense de Paris*, t. I, p. 429), mais ce décret n'a pu être retrouvé. Il est certain, par contre, que de très nombreuses modifications eurent lieu, entre le 31 août et le 10 septembre, dans la désignation des troupes qui devaient entrer dans la future unité.

(7) Créées, à Paris et à Lyon, par ordre du 19 août.

Digitized by Google

La 1re division (général de Caussade) était composée d'une compagnie de chacun des 3e et 4e bataillons de chasseurs à pied et des régiments de marche nos 15 à 18.

A la 2e division (général d'Hugues) étaient affectés une compagnie de chacun des 6e et 9e bataillons de chasseurs à pied et les régiments de marche nos 19 à 22.

Enfin, la 3e division (général de Maussion), formée à Lyon, groupait une compagnie de chacun des 12e et 14e bataillons de chasseurs à pied et les régiments de marche nos 23 à 26 (1).

Le 16 septembre, le VIIe bataillon de la garde nationale mobile de la Seine (3e régiment) qui se trouvait englobé, au fort de Clamart, dans la zone d'opérations du 14e corps, fut mis pour quelques jours sous les ordres du général Renault et placé par lui à la division de Caussade avec laquelle il combattit à Châtillon (2).

La cavalerie du 14e corps devait, à l'origine, se composer de la division de Champéron mais celle-ci qui revenait de prendre part aux opérations dirigées par le général

---

(1) Chaque régiment de marche comprenait trois quatrièmes bataillons provenant des régiments de ligne ci-après :

15e régiment de marche, IVes bataillons des 10e, 14e et 26e de ligne;
16e régiment de marche, IVes bataillons des 35e, 38e et 39e de ligne;
17e régiment de marche, IVes bataillons des 42e, 46e et 68e de ligne;
18e régiment de marche, IVes bataillons des 82e, 88e et 97e de ligne;
19e régiment de marche, IVes bataillons des 16e, 27e et 58e de ligne;
20e régiment de marche, IVes bataillons des 73e, 83e et 87e de ligne;
21e régiment de marche, IVes bataillons des 5e, 37e et 56e de ligne;
22e régiment de marche, IVes bataillons des 72e, 76e et 99e de ligne;
23e régiment de marche, IVes bataillons des 3e, 13e et 21e de ligne;
24e régiment de marche, IVes bataillons des 30e, 31e et 34e de ligne;
25e régiment de marche, IVes bataillons des 47e, 48e et 61e de ligne;
26e régiment de marche, IVes bataillons des 66e, 89e et 98e de ligne.

(2) Le Gouverneur de Paris au Général commandant le 14e corps d'armée, Paris, 16 septembre.

Digitized by Google

Reyau fut placée hors des corps d'armée (1). Elle fut remplacée, le 14 septembre, par la brigade de Bernis dont on a vu plus haut la composition (2).

Le 14e corps fut pourvu de quinze batteries d'artillerie dont neuf divisionnaires (six de 4 et trois à balles) et six de réserve (deux de 4, deux de 12 et deux à cheval) (3).

Un parc d'artillerie avait été préparé pour lui (4), comme pour le 13e corps, mais, le 10 septembre, le Ministre, considérant que le rôle des 13e et 14e corps devait se borner aux opérations autour de la capitale, et qu'ils n'avaient, par suite, pas besoin de parcs sur roues, donna l'ordre d'expédier ceux-ci sur la Loire (5). Il ne laissa à Paris, pour le corps du général Renault, que trente voitures formant trois réserves divisionnaires et six chariots de batteries.

En ce qui concerne le génie, chaque division avait à sa disposition une section de cette arme (6). Une autre section était affectée au quartier général.

---

(1) Le général de Champéron au général Renault, Paris, 15 septembre.

(2) Le général Renault au général de Bernis, Paris, 14 septembre.

(3) 1re division : 17es batteries des 4e, 6e et 7e régiments;

2e division : 17es batteries des 8e, 11e et 13e régiments;

3e division : 17es batteries des 9e et 12e régiments, 11e batterie du régiment monté de la Garde.

Réserve : 8e batterie mixte et 17e batterie du 3e régiment, 17es batteries des 1er et 14e régiments, 13es batteries des 18e et 19e régiments (*Note* de la 4e direction (artillerie) au Ministère de la Guerre pour la 1re Direction, Paris, 6 septembre).

(4) Le Ministre de la Guerre au général Renault, Paris, 30 août.

(5) Le Ministre de la Guerre au Gouverneur, Paris, 10 septembre.

(6) 1re et 2e sections de la 16e compagnie du 2e régiment aux 1re et 2e divisions; 1re et 2e sections de la 16e compagnie du 3e régiment à la 3e division et au quartier général (Le général Véronique, directeur du génie au Ministère de la Guerre, au général Renault, Paris, 1er septembre).

Digitized by Google

Train des équipages. — En dehors de la compagnie du train de la Garde et du dépôt de celui-ci, la garnison de Paris comprenait, toujours à la date du 19 septembre, huit compagnies du train des équipages (1).

Sections d'ouvriers d'administration et d'infirmiers. Remonte. — Il paraît impossible, faute de documents, d'établir l'état des sections d'ouvriers et d'infirmiers au 19 septembre. La situation de la place du 18 accuse un effectif de 4,281 ouvriers d'administration et de 1,385 infirmiers mais ne donne aucune indication sur leur organisation, ni sur les numéros des sections qui les avaient fournis.

Toutefois, on relève, sur diverses pièces, l'existence de détachements des 2e, 4e, 9e, 11e et 13e sections d'ouvriers, des 1re et 6e sections d'infirmiers.

Enfin, il existait à Paris, au début du siège, un détachement de la 6e compagnie de remonte.

Gendarmerie. — Les troupes de la gendarmerie se composaient des quatre escadrons et des deux bataillons de la garde républicaine (ex-garde de Paris), qui, le 8 septembre, avaient été désignés pour faire un service de guerre (2) et de l'ancien escadron des chasses devenu escadron des gendarmes d'élite qui avait reçu la même affectation (3).

En outre, deux régiments de gendarmerie, l'un à pied,

---

(1) 16e, 17e et 18e compagnies du 1er régiment du train des équipages, 5e et 6e compagnies du 2e régiment, 2e, 17e et 18e compagnies du 3e régiment.

(2) Le général Trochu au Colonel commandant la garde de Paris, Paris, 8 septembre.

(3) Le Ministre de la Guerre au Président du Gouvernement, Paris, 17 septembre.

Digitized by Google

l'autre à cheval, avaient été créés par décret du 11 août (1).

Le gouverneur disposait encore d'un groupe de gendarmes des compagnies de province, de la région de l'Est en particulier, qui s'étaient repliés sur Paris à l'approche de l'ennemi et qui devaient être organisés en compagnies et en escadrons provisoires pour concourir à la défense des points les plus menacés. Quelques gendarmes coloniaux, avaient été également dirigés de Toulon sur Paris, vers le 27 août (2).

Il restait, pour le service spécial de la gendarmerie, un certain nombre de gendarmes de la 1re légion, disséminés dans le département de la Seine, sous les ordres de leur chef de légion, le colonel Bouttier (3).

Douaniers. — Six bataillons, formés avec les douaniers des 37 départements mis à la disposition du Ministère de la Guerre (4), se trouvaient réunis à Paris, au moment de l'investissement, sous les ordres de l'inspecteur Bigot.

Forestiers. — Au moyen des agents et gardes domaniaux des forêts, mis également à la disposition de l'autorité militaire (5), il avait été formé un régiment à trois bataillons de 7 compagnies (6).

De plus, un décret de l'Impératrice régente ayant fait

---

(1) *Journal militaire officiel*, 1870, 2e semestre, p. 335. — L'effectif du régiment à pied avait été porté, le 27, à 1,600 hommes (*Journal militaire officiel*, 1870, 2e semestre, p. 369).

(2) Le Ministre de la Guerre au Président du Gouvernement, Paris, 9 septembre.

(3) *Ibid.*

(4) *Journal militaire officiel*, 1870, 2e semestre, p. 314.

(5) *Ibid.*, p. 341.

(6) *Note* de la 2e direction du Ministère de la Guerre pour la 1re Direction, Paris, 22 août.

Digitized by Google

de même passer les gardes forestiers des domaines de la Couronne sous les ordres du Ministre de la Guerre (1), il fut organisé, avec ces hommes, quatre compagnies dont trois purent rentrer à Paris avant l'investissement et furent mises sous le commandement général du marquis de Castelbajac, capitaine des chasses de la maison de l'Empereur (2).

Gardiens de la paix. — Devant l'impopularité des sergents de ville (3), M. de Kératry, le nouveau préfet de police, dut licencier le corps auquel ils appartenaient et créer celui des gardiens de la paix (4). En réalité, ce furent les mêmes hommes qui, sous un nom nouveau et un costume différent, entrèrent dans la nouvelle organisation, mais leurs fonctions furent complètement changées. Trois cents, à peine, non armés, demeurèrent chargés de la sûreté publique. Les autres formèrent un régiment de marche à six bataillons (5) qui devait coopérer à la défense active de la place.

A la fin de septembre, vingt compagnies étaient déjà organisées (6).

Infanterie de marine. — Pour remplacer la division de

---

(1) *Journal militaire officiel*, 1870, 2e semestre, p. 370.

(2) Ces trois compagnies furent : la 1re compagnie formée des gardes des forêts de Fontainebleau, Sénart et Mormant, la 3e formée des gardes de Saint-Cloud, Saint-Germain et Versailles et la 4e comprenant les agents de Rambouillet. La 2e compagnie (forêts de Compiègne et de Laigle) n'était pas rentrée à Paris (*Rapport* de l'inspecteur des forêts Levret, Paris, 19 septembre).

(3) *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, t. V, p. 302.

(4) *Journal officiel* du 8 septembre.

(5) *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, t. V, p. 302.

(6) Rey et Féron, *Histoire du corps des gardiens de la paix*, Paris, Firmin-Didot, 1896, in-4, p. 276.

Digitized by Google

Vassoigne (1), l'amiral Rigault de Genouilly, Ministre de la Marine, avait fait venir, à la fin d'août et au début de septembre, seize compagnies de marche d'infanterie de marine, créées dans les dépôts (2). Ces unités, groupées par quatre, formèrent quatre bataillons qui furent répartis dans les forts occupés par la marine. Solidement encadrés, ils présentaient, le 19 septembre, un effectif total de 3,200 hommes.

Artillerie de marine. — L'artillerie de marine participa à la défense de Paris avec seize batteries (onze à pied, cinq montées) après avoir fourni trois batteries montées à l'armée du maréchal de Mac-Mahon.

Matelots. — « Dès que, le 7 août, la nouvelle de nos insuccès parvint à Paris et qu'il fallut songer à armer la capitale, le Ministre de la Marine et des Colonies sollicita pour la marine l'honneur de défendre tous les forts (3). » Cette proposition ayant été acceptée, mais pour six forts seulement, ceux de Romainville, Noisy, Rosny, Ivry, Bicêtre et Montrouge (4) et pour les batteries de Saint-Ouen et de Montmartre (5), « les ordres furent immédiatement expédiés dans les ports de former douze bataillons de marins renfermant tous les matelots canonniers et matelots fusiliers disponibles. On en trouva les

(1) Voir plus haut, p. 321.

(2) Ces compagnies, créées à raison de quatre par régiment, étaient désignées par les lettres A, B, C, D (Le Ministre de la Marine aux Préfets maritimes, Paris, 21 août; le même aux mêmes, Paris, 23 août et 1er septembre; le général de Barolet au Ministre de la Marine, Brest, 3 septembre).

(3) Vice-amiral de La Roncière le Noury, p. 1.

(4) Le Ministre de la Marine au maréchal Baraguey d'Hilliers, Paris, 10 août.

(5) Le vice-amiral de La Roncière le Noury au Gouverneur de Paris, Paris, 12 septembre.

Digitized by Google

principaux éléments dans les équipages des bâtiments déjà armés à Brest et à Cherbourg et destinés au corps expéditionnaire de la Baltique dont le départ venait d'être contremandé (1) ».

Treize bataillons de marins, présentant ensemble un effectif total de 8,300 hommes, arrivèrent à Paris avant la fin d'août et furent répartis dans les forts désignés. Le Ier bataillon, toutefois, ne comptait pour ainsi dire pas, puisqu'il n'était composé que du personnel des états-majors, des secrétaires, plantons, etc., soit 80 hommes à peine.

Le XIIe bataillon, formé des huit compagnies du *Louis XIV*, vaisseau-école des canonniers, fut réparti dans les six forts nommés plus haut. Chacun de ceux-ci reçut une compagnie, sauf Ivry et Bicêtre qui en reçurent deux (2).

Effectifs de l'armée active — Il est difficile de donner l'effectif exact des hommes de l'armée régulière présents à Paris le 19 septembre. On n'a retrouvé, en effet, aux archives de la Guerre, aucune des situations détaillées établies par les corps. Toutefois, il existe une série de situations d'ensemble dressées par le Général commandant la Place et faisant ressortir le chiffre des disponibles, intra et extra muros, réellement prêts à marcher en cas de prise d'armes.

De la situation du 19 septembre, il ressort que les forces disponibles se montaient à 2,010 officiers et 104,426 hommes de troupe (3).

---

(1) Vice-amiral de La Roncière le Noury, *loc. cit.*, p. 2.

(2) *Historique manuscrit* du 12e bataillon de marins; *Rapport* de M. Bellanger, lieutenant de vaisseau (Archives du Ministère de la Marine).

(3) Chiffres obtenus en retranchant de la situation du 19 septembre la garde nationale mobile de la Seine (infanterie et artillerie).

Digitized by Google

Il faudrait, pour être complet, pouvoir ajouter le nombre des indisponibles, toujours considérable.

D'ailleurs, une note manuscrite du général de Chaumont, commandant la Place de Paris, sur la situation du 18 septembre, porte : « Situation problématique. Je ne connais pas de moyen d'en établir une à peu près exacte. »

On comprend, en effet, qu'étant donné le nombre des corps, compagnies, détachements isolés s'administrant séparément, la Place de Paris ait éprouvé de grandes difficultés pour réunir les situations d'effectifs de toutes les unités, et il est certain que tous les états d'ensemble qui furent établis sont plus ou moins inexacts.

CHAPITRE III.

Gardes nationales mobile et sédentaire. — Corps francs et personnel auxiliaire.

Garde nationale mobile. — La garde nationale mobile, réunie à Paris au moment de l'investissement, se composait des dix-huit bataillons de la Seine, revenus de Châlons après les incidents que l'on connaît (1) et de soixante-quinze bataillons de mobiles départementaux (2).

Ces derniers avaient été répartis entre quatre divisions, organisées le 8 septembre (3), fortes chacune de 25,000 hommes et placées sous le commandement de quatre officiers généraux (4). Cinquante-cinq de ces bataillons étaient, le 19 septembre, armés de fusils Chassepot (5)

---

(1) *Revue d'Histoire*, 1907, 26e vol., p. 138.
(2) *Ibid.*, p. 152.
(3) Le Gouverneur au général Soumain, Paris, 8 septembre.
(4) *Journal officiel* du 13 septembre.
(5) Au 1er octobre, l'armement de tous ces bataillons en chassepots

Digitized by Google

dont les bataillons de la Seine étaient depuis longtemps pourvus (1).

A ces unités et en dehors des divisions ainsi créées, il faut ajouter trois compagnies de mobiles de l'Yonne venues à Paris antérieurement au 10 septembre et mises à la disposition du Ministre du Commerce pour la garde des parcs à bestiaux.

Le Gouvernement et le Conseil de défense s'étaient, à maintes reprises, préoccupés de renforcer l'artillerie de la défense en faisant appel à des batteries de la garde mobile (2).

Au 19 septembre, Paris en possédait quinze dont six de la garde mobile de la Seine (3) et deux compagnies de pontonniers (4).

Garde nationale sédentaire. — Le nombre des bataillons de la garde nationale sédentaire de Paris qui était de cinquante et un avant la déclaration de guerre (5) avait été porté à soixante après le vote de la loi du 12 août (6).

Le 6 septembre, une circulaire du Ministre de l'Intérieur ordonna la création, dans la capitale, de soixante

---

était sur le point d'être terminé (*Rapport* du Ministre de la Guerre au Gouvernement de la Défense nationale, Paris, 1er octobre; *Journal militaire officiel*, 1870, 2e semestre, p. 528).

(1) *Revue d'Histoire*, 1907, 26e vol., p. 352.

(2) Le Ministre de la Guerre aux Généraux commandant les divisions, Paris, 25 août; le général Berthaut au Gouverneur, Paris, 26 août; *Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 551.

(3) Batterie de la Drôme, 1re et 2e batteries de la Seine-Inférieure, 6e batterie à pied du Pas-de-Calais, 1re et 2e batteries à pied du Rhône, 1re, 2e, 3e batteries à pied de Seine-et-Oise, 1re, 2, 3e, 4e, 5e, 6e batteries de la Seine constituant le 1er régiment d'artillerie.

(4) 1re et 2e compagnies de pontonniers de la garde mobile du Rhône.

(5) *Revue d'Histoire*, 1907, 26e vol., p. 153.

(6) *Journal militaire officiel*, 1870, 2e semestre, p. 333.

Digitized by Google

nouveaux bataillons à l'effectif, comme les anciens, de 1,500 hommes répartis en huit compagnies (1).

Le chiffre fixé par le décret du 6 septembre fut largement dépassé et, le 30 septembre, il avait été créé cent quatre-vingt-quatorze bataillons nouveaux (2) ce qui, ajouté aux soixante anciens, portait le nombre des unités à deux cent cinquante-quatre.

Certains bataillons avaient été formés avec le personnel de quelques grandes administrations ou industries, tels, par exemple, les bataillons de la compagnie du gaz, des petites voitures, des omnibus, etc.

Leurs effectifs étaient extrêmement variables et allaient de 350 à 2,600 hommes (3). Les éléments qui les composaient avaient une valeur physique et surtout morale très variable.

Au 19 septembre, plus de 200,000 de ces hommes étaient armés, mais leur armement se composait des modèles les plus divers (4).

Le général de la Motterouge qui avait succédé, le 29 août (5), au général d'Autemarre, dans le commandement de la garde nationale de la Seine, fut lui-même remplacé, le 8 septembre, par M. Tamisier (6).

L'arrêté du 8 septembre créant les commandements des neufs secteurs de l'enceinte réglait la répartition, entre eux, de tous les bataillons de la garde nationale

---

(1) *Journal officiel* du 6 septembre.

(2) *Arrêté* du Ministre de l'Intérieur, Paris, 30 septembre (*Journal officiel* du 1er octobre).— Cet arrêté suspendait la formation de nouveaux bataillons.

(3) *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, t. I, p. 305.

(4) *Ibid.*

(5) Le Gouverneur de Paris au Général commandant la 1re division, Paris, 1er septembre.

(6) *Journal officiel* du 9 septembre.

Digitized by Google

formés ou à former. Le premier groupement de ces unités en régiments n'eut lieu qu'au mois de décembre; jusqu'à ce moment, elles restèrent isolées (1).

Il est à remarquer que, contrairement à ce qui eut lieu pour la garde nationale mobile, la garde nationale sédentaire resta toujours sous les ordres directs du Ministre de l'Intérieur. Le Ministre de la Guerre n'avait à intervenir ni dans sa formation, ni dans son administration, ni dans la désignation de ses cadres.

Francs-tireurs. — On a vu les conditions dans lesquelles les corps francs furent autorisés par l'instruction du 28 mars 1868, la large expansion que ces unités prirent, dès le début de la guerre, les hésitations, les difficultés, les contradictions qu'engendra leur développement (2).

La situation exacte ou complète des corps de volontaires qui existaient à Paris, au moment de l'investissement, est difficile à établir. Le Bureau de la garde nationale mobile au Ministère de la Guerre a bien publié un tableau des corps francs organisés en 1870-1871 (3) mais ce tableau ne donne que les dates des autorisations qui furent accordées. Ces autorisations, parfois, précédaient la création mais, d'autres fois, la suivaient à des intervalles plus ou moins longs (4).

---

(1) Le général Clément Thomas, commandant supérieur de la garde nationale, au Gouverneur, Paris, 9 décembre (*Journal officiel* du 10 décembre).

(2) *Revue d'Histoire*, 1907, 26e vol., p. 157.

(3) Direction générale du personnel (Bureau de l'infanterie et de la garde mobile), État des corps francs organisés en 1868, 1870 et 1871.

(4) Beaucoup de ces corps ne demandèrent l'autorisation qu'à la suite du décret du 11 octobre qui les assujettissait à une revue d'effectif passée par l'intendance et les assimilait, sous le rapport de la solde, à la garde nationale mobile (*Journal militaire officiel*, 1870, 2e semestre, p. 553).

Digitized by Google

En ce qui concerne les corps autorisés, ils comprenaient, le 19 septembre :

En infanterie, cinq bataillons, une légion étrangère à plusieurs compagnies, treize compagnies à effectifs divers, le tout présentant un effectif global d'au moins 4,500 hommes;

En cavalerie, deux escadrons dont l'un à 200 hommes.

Personnel auxiliaire d'artillerie. — Pour renforcer l'artillerie de la défense, le Ministre avait décidé d'organiser des compagnies auxiliaires, à raison d'une par secteur de l'enceinte, et provoqua, dans toutes les mairies, l'enrôlement dans ces compagnies de tous les gardes nationaux sédentaires ou autres citoyens ayant servi dans l'artillerie (1). Ces unités, convoquées dès le 8 septembre (2), étaient complètement organisées le 19 septembre et encadrées par des élèves de l'École polytechnique, de l'École des Ponts et Chaussées et de l'École des Mines (3).

De même, les ouvriers mécaniciens d'un certain nombre d'usines qui travaillaient pour le service de l'artillerie, à Paris, ayant demandé à être admis à faire le service des bouches à feu sur les remparts de l'enceinte, sous la conduite de leurs contremaîtres et chefs d'établissements, on les groupa par atelier d'origine, chaque atelier étant fractionné en brigades de dix hommes destinées à servir

---

(1) Le Gouverneur au général Guiod, Paris, 26 août; le général Guiod au Gouverneur, Paris, 27 août; le Gouverneur au Général commandant la garde nationale, Paris, 27 août; le Gouverneur au Préfet de la Seine, Paris, 2 septembre; le Gouverneur au Ministre, Paris, 3 septembre; le général Guiod au Gouverneur, Paris, 6 septembre.

(2) *Avis* du Gouverneur (affiche), Paris, 7 septembre.

(3) Le général Frébault aux Commandants de l'artillerie des secteurs, Paris, 22 septembre.

Digitized by Google

une pièce (1). Ce corps de volontaires d'artillerie ne fut militarisé que dans le courant d'octobre.

Personnel auxiliaire du génie. — Beaucoup de services municipaux ou d'entreprises publiques tinrent à honneur de contribuer à la défense.

Les services des mines, des ponts et chaussées, de la navigation de la Seine, des forêts, les services municipaux des eaux, des égouts, de la voirie, des promenades publiques, les compagnies de chemins de fer, des bateaux-omnibus, des omnibus, prêtèrent un concours efficace au génie militaire (2).

Plusieurs corps spéciaux se formèrent dans le même but, parmi lesquels il faut citer :

1° Le corps auxiliaire du génie militaire organisé le 24 août (3) et comprenant une section d'ouvriers de corps d'état divisée en six compagnies fortes, chacune, de 100 à 150 hommes et une section de sapeurs divisée également en six compagnies de 150 à 250 hommes chacune (4).

La création de ce corps était due à MM. Alphand et Viollet le Duc qui en exerçaient le commandement.

2° Le corps des mineurs volontaires, organisé par M. Flachat (5), qui prit, le 22 septembre, le nom de corps du génie volontaire. Il était, dès le 15 septembre, en

---

(1) Le Colonel chargé de l'armement du 2e arrondissement d'artillerie au général Guiod, Paris, 9 septembre.

(2) Le général de Chabaud la Tour au Gouverneur, Paris, 21 septembre.

(3) *Journal officiel* du 25 août.

(4) Répartition des officiers du génie et des compagnies auxiliaires sur l'enceinte de Paris, Paris, 14 septembre ; M. Alphand au général de Chabaud la Tour, Paris, 29 août.

(5) Les Ingénieurs civils, membres de l'Association des anciens élèves de l'École centrale des arts et manufactures, au Gouverneur, Paris, 11 septembre.

Digitized by Google

mesure de concourir aux travaux de la place avec ses six compagnies (1).

3° Le corps franc Milne-Edwards, organisé par le savant membre de l'Institut et recruté parmi les professeurs et employés de l'Institut, du Muséum et de l'Observatoire. Le commandement en fut confié à M. Desnoyers, ingénieur civil (2). Après avoir rendu des services pour la mise en état de défense du fort de Bicêtre, cette compagnie cessa d'exister, à peu près au moment de l'investissement, ses membres ayant été distraits de leur service, soit par l'établissement des ambulances dans les lycées, soit par la nécessité de mettre en sûreté les collections du Muséum (3).

CHAPITRE IV.

Répartition de la garnison.

D'après les dispositions adoptées au 19 septembre, les 13e et 14e corps restaient disponibles pour les opérations de campagne.

La garde des forts avait été constituée avec une partie des compagnies de dépôt que l'on avait fait venir dans ce but, avec les bataillons de canonniers et de fusiliers marins, formés dans les ports, et, enfin, avec certains bataillons de mobiles de la Seine.

Le service de l'artillerie était assuré par des fractions

---

(1) Le Commandant du génie volontaire au Ministre des Travaux publics, Paris, 5 janvier 1871.

(2) *Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale*, t. VI, p. 266.

(3) *Rapport* de M. Desnoyers au général de Chabaud la Tour, Paris, 25 septembre.

Digitized by Google

de l'artillerie de terre, de l'artillerie de marine et de l'artillerie de la garde mobile.

Les secteurs de l'enceinte furent confiés à la garde des bataillons de la garde nationale de Paris, à laquelle incombait, en principe, la défense de l'enceinte.

Les bataillons de mobiles départementaux, formés en réserve dans chaque secteur, devaient leur prêter un secours éventuel.

Une deuxième réserve était formée par des bataillons non encore utilisés de la garde mobile de la Seine. Enfin, des troupes de ligne devaient être postées en différents points de la capitale pour renforcer, au besoin, la défense des secteurs (1).

En principe, chaque secteur devait comprendre une ou plusieurs batteries à pied de l'artillerie de terre et de l'artillerie de marine, une ou deux batteries de mobiles, une compagnie auxiliaire. Toutefois, cette règle ne fut jamais complètement appliquée.

---

(1) *Ordre* du Gouverneur de Paris du 16 septembre.

Digitized by Google

IVe PARTIE.

Rupture et garde des voies de communication.

CHAPITRE PREMIER.

Préparation des destructions.

Après nos premiers revers en Lorraine, Paris se trouvait directement menacé par les forces allemandes sans être encore prêt dans sa défense. Les obstacles que l'on pouvait opposer à la marche de l'ennemi prenaient une importance particulière et chaque heure gagnée était précieuse. On aurait pu en obtenir beaucoup par une destruction méthodique et raisonnée des voies de communication conduisant vers la capitale. Mais personne n'y avait songé avant la campagne.

Quand le danger devint imminent, puisque rien n'était préparé, il fallut improviser. En l'absence de toute réglementation antérieure, les initiatives des divers Départements ministériels (Guerre, Travaux publics, Intérieur) s'entre-croisèrent et se gênèrent. Ici et là, des destructions prématurées ou sans objet, beaucoup de travaux inutiles qui ne causèrent guère de retard à l'ennemi, furent les conséquences de cet état de choses.

Dès le 18 juillet, cependant, le Ministre de la Guerre, sur l'initiative de la Compagnie de l'Est, avait prié cette compagnie d'exécuter, de concert avec le service du génie, les travaux nécessaires pour préparer la destruc-

Digitized by Google

tion des principales voies ferrées et notamment celle des souterrains et des grandes tranchées de la traversée des Vosges (1).

Quelques travaux furent ainsi exécutés dans cette région mais, par suite du manque d'organisation et de l'absence d'ordres (2), aucun ouvrage d'art n'y fut détruit à temps et tout le réseau ferré de la frontière tomba, à peu près intact, entre les mains de l'ennemi, à la grande surprise de celui-ci d'ailleurs (3).

Quand l'armée du maréchal de Mac-Mahon se retira sur Châlons, il fallut la protéger contre la poursuite de la cavalerie allemande. La Compagnie de l'Est, fit, le 19 août, après le passage du dernier train qui emportait le 5e corps, sauter les ponts de Donjeux, de Villiers et de Froncles, sur la ligne de Blesmes à Chaumont (4).

Toujours derrière le corps de Failly, le génie, sur l'ordre du Conseil de défense de Vitry-le-François, détruisit, le 22 août, près de cette place, le pont de la ligne de Châlons à Bar-le-Duc, sur la Marne (5).

Cependant, à Paris, devant les événements qui se précipitaient, on s'était rapidement rendu compte de la confusion qui pouvait résulter de l'absence de méthode. Le général de Chabaud la Tour avait chargé le lieutenant-colonel Karth, du génie, d'étudier la destruction

---

(1) Jacqmin, *Les Chemins de fer pendant la guerre de 1870-1871*, p. 315.

(2) L'ordre de détruire le grand tunnel de Saverne arriva le 10 août, alors que les Allemands l'occupaient déjà (Ernouf, *Histoire des chemins de fer pendant la guerre franco-prussienne*, Paris, Librairie générale, 1874, in-12, p. 22).

(3) Jacqmin, *loc. cit.*, p. 316.

(4) Hermann Budde, *Die französischen Eisenbahnen im deutschen Kriegsbetriebe 1870-71*, Berlin, Mittler, 1904, in-8°, p. 107.

(5) *Ibid.*, p. 84.

Digitized by Google

des voies de communication qu'il pouvait y avoir lieu de préparer au point de vue de la protection de Paris.

Le rapport de cet officier supérieur, rapport qui embrassait les cinq routes d'invasion situées à l'Est de la capitale et celles permettant de tourner la place au Nord et au Sud (1), fut transmis, le 19 août, au Ministre et au maréchal Vaillant (2) et discuté dans la séance du 20 août par le Comité de défense qui demanda sa mise à exécution (3).

Le général de Chabaud la Tour chargea, le même jour, le colonel Gras auquel il adjoignit le commandant Bénier et le capitaine Marcille (4) de faire préparer les destructions ainsi ordonnées « tant sur la Seine que sur la Marne, aux abords de Paris (5) ».

On commença à miner les ponts dont l'existence à proximité des fortifications pouvait compromettre la défense.

Mais, ce fut surtout à partir du 23 août, que l'on se rendit réellement compte de l'importance de la question.

Ce jour-là, M. Jacqmin, ingénieur en chef de la Compagnie de l'Est, introduit devant le Comité de défense, l'informa que la compagnie continuait à faire creuser les mines nécessaires pour que l'on pût interrompre les voies au moment opportun. Mais il fit remarquer qu'il n'appartenait pas à une compagnie industrielle de charger les fourneaux, encore moins de donner l'ordre de détruire

---

(1) *Note* du lieutenant-colonel Karth sur les ponts à détruire autour de Paris et sur la destruction des voies de communication à l'Est de Paris, Paris, 16 août.

(2) Le Ministre de la Guerre au maréchal Vaillant, Paris, 19 août.

(3) *Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 402.

(4) Le général de Chabaud la Tour au capitaine Marcille et au commandant Bénier, Paris, 20 août.

(5) Le général de Chabaud la Tour au colonel Gras, Paris, 20 août.

Digitized by Google

des lignes qui pourraient encore servir à des mouvements stratégiques (1). En conséquence, si l'on ne prenait des mesures, les travaux resteraient inutiles, et tant d'efforts ne serviraient qu'à l'ennemi, s'il devait battre un jour en retraite. M. Jacqmin demandait donc que des agents fussent désignés pour provoquer les explosions en temps voulu (2).

Le Comité proposa, à la suite de ces observations, que tout le service des destructions à opérer fût mis entre les mains d'officiers supérieurs à raison d'un par ligne menacée. Ces officiers, en rapport avec les ingénieurs des chemins de fer, devaient recevoir de ces derniers toutes les indications relatives aux préparatifs déjà faits et prescrire, s'il y avait lieu, l'exécution des dispositifs complémentaires. Des ordres pouvaient leur être donnés par les généraux commandant en chef, mais ils étaient autorisés à prendre sur eux de faire sauter les ouvrages d'art en cas de besoin (3).

Le Ministre entra dans ces vues et, le 24, il invita le général de Chabaud la Tour à faire pousser les travaux avec la plus grande activité (4).

Les deux lignes immédiatement menacées étaient celles de Paris à Troyes et de Paris à Châlons. Conformément aux désirs du Comité, par lettre du 24 août, le lieutenant-colonel Sauzay fut chargé de l'organisation de la première, le colonel Fervel de celle de la seconde (5). Ces deux officiers étaient en outre chargés de faire mettre les gares, « sur ces lignes, en état de défense, les travaux

(1) Jacqmin, *loc. cit.*, p. 315.
(2) *Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 412.
(3) *Ibid.*, p. 413.
(4) Le Ministre au général de Chabaud la Tour, Paris, 24 août.
(5) Le général de Chabaud la Tour au Gouverneur de Paris, Paris, 27 août.

Digitized by Google

étant exécutés par le service de la voie (1) ». Ils recevaient du Ministre des Travaux publics pleins pouvoirs pour réclamer le concours et l'appui des autorités civiles. Un détachement de dix soldats du génie, dont un sergent, pris à la compagnie de mineurs du 3e régiment à Romainville, était mis à la disposition de chacun d'eux (2).

En même temps, le général de Chabaud la Tour écrivait aux directeurs des diverses compagnies de chemins de fer qu'il y avait lieu de faire exécuter tous les préparatifs en question « au plus vite (3) ».

Le colonel Gras, après ces désignations, demeurait chargé du service aux abords de Paris. En outre, les lignes de Laon à Soissons et de Soissons à Reims restaient, par ordre du Ministre, sous l'autorité directe du commandant du génie de l'armée du maréchal de Mac-Mahon (4).

Le lieutenant-colonel Sauzay commença sa mission aussitôt. Le 27 août, il fit miner et sauter le pont de Bernières, sur la Seine, près de Nogent-sur-Seine, à la nouvelle de l'approche de l'ennemi qui, la veille, avait coupé, près de Payns, la ligne de Paris-Mulhouse (5). Cette destruction faite, il repartit en wagon vers Nogent. Après un quart d'heure de marche, le train où il se trouvait fut heurté si violemment par un train venant à sa rencontre que le lieutenant-colonel et l'ingénieur qui l'accompa-

---

(1) Le général de Chabaud la Tour au lieutenant-colonel Sauzay et au colonel Fervel, 24 août.

(2) Le général de Chabaud la Tour au général Duboys-Fresney, Paris, 25 août.

(3) Le général de Chabaud la Tour à MM. les Directeurs des Compagnies de l'Est et du P.-L.-M., Paris, 24 août.

(4) Le Ministre au maréchal de Mac-Mahon, Paris, 23 août.

(5) L'inspecteur principal des chemins de fer de l'Est Lépine au Général commandant le département de la Haute-Saône, Vesoul, 26 août. — Cette destruction avait été faite par deux escadrons du 2e uhlans.

Digitized by Google

gnait furent tués sur le coup (1). A la suite de cette catastrophe, les survivants du petit détachement du génie rentrèrent le 28 à Romainville.

Le lieutenant-colonel Sauzay fut remplacé, le 28 août, par le commandant Maréchal (2). Celui-ci fit préparer des fourneaux au tunnel de Saint-Loup et à la tranchée de Chalmaison sur la ligne de Paris à Troyes, puis au pont de Saint-Germain-Laval sur la ligne de Flamboin à Montereau.

Le commandant Maréchal reconnut bientôt, avec les ingénieurs de la compagnie, que la destruction du pont de Bernières avait été prématurée, les Allemands ayant abandonné la direction de Paris pour remonter vers le Nord, et il proposa au Ministre des Travaux publics, le 1er septembre, de faire reconstruire provisoirement ce pont afin de permettre la remise en exploitation de la ligne jusqu'à Troyes (3). Mais l'ennemi reprenant sa marche sur Paris, après Sedan, arriva avant que ce projet ne pût être mis à exécution.

Sur la ligne de Paris à Strasbourg, le colonel Fervel, apprenant, le 25 août, au moment où il venait prendre son service à la gare de l'Est, que l'ennemi occupait le camp de Châlons, donna, de la gare même, l'ordre de brûler, près de Châlons, sur la ligne de Saint-Hilaire-au-Temple, le pont sur la Marne et les ponts sur le canal qui, construits en bois, formaient une longue estacade (4).

---

(1) Le capitaine Capperon, commandant la 2e compagnie de mineurs du 3e régiment du génie, au général de Chabaud la Tour, Romainville, 31 août.

(2) Le général de Chabaud la Tour au commandant Maréchal, Paris, 28 août.

(3) Le commandant Maréchal au Ministre des Travaux publics, D. T., Melun, 1er septembre, 5 h. 3 soir.

(4) *Rapport* du colonel Fervel sur les travaux de protection et de

Digitized by Google

Il partit ensuite pour Épernay dont, le 26, il mit la gare des réparations en état de défense. Les travaux étaient effectués par les ouvriers des ateliers, sous la protection des 10 sapeurs mis à la disposition du colonel et qui venaient de le rejoindre.

Vers 2 h. 30, une troupe de 40 cavaliers, appartenant au *10e* uhlans, pénétra tranquillement dans la ville. Pendant que les uns en gardaient les issues et que les autres se rendaient à la poste, 11 cavaliers se portaient vers la gare, sous le commandement d'un lieutenant. Une partie de ces derniers se dirigea sur l'entrée du public, l'autre sur un train qui chauffait pour Paris. Les 10 soldats du génie s'élancèrent de leur poste et, se partageant eux-mêmes en deux groupes, mirent en fuite les Allemands qui laissèrent sur place 1 officier prisonnier, 4 morts, dont 1 sous-officier, et 2 blessés. Le reste du groupe s'échappa sur un chariot de poste saisi à cet effet à la sortie de la ville. Le petit détachement français avait deux hommes hors de combat et un troisième légèrement blessé (1).

Les travaux de la gare continuèrent le lendemain, sous la protection de deux bataillons du 7e de marche, envoyés, de Reims, par le général d'Exéa.

Le colonel Fervel entreprit, les jours suivants, les travaux préparatoires de destruction des lignes. Il fit établir des mines au tunnel de Rilly sur la ligne de Reims à Épernay et, sur la grande ligne, aux tunnels de Nanteuil-sur-Marne et d'Armentières, aux ponts de Trilport, d'Esbly et de Chalifert où la voie ferrée franchit la Marne. En même temps, il faisait mettre en état de

---

destruction exécutés, avant l'investissement de Paris, sur les chemins de fer de l'Est, du Nord et de l'Ouest, Paris, 4 novembre.

(1) *Rapport* du colonel Fervel, Paris, 4 novembre; *Das Posensche Ulanen Regiment Nr. 10*, p. 142.

Digitized by Google

défense les gares de Dormans, Nogent-l'Artaud, Meaux et la Ferté-sous-Jouarre (1).

Le 3 septembre, il recevait du Ministre l'ordre de remettre son service au lieutenant-colonel Devèze et d'aller entreprendre la même mission sur le réseau du Nord (2).

Paris pouvait, par ce réseau, être abordé par trois lignes : par la ligne de Soissons et par les deux lignes de Creil dont l'une passe par Chantilly et l'autre par l'Isle-Adam.

Sur la première de ces voies ferrées, les travaux nécessaires étaient déjà en cours d'exécution au tunnel de Vierzy, à la profonde tranchée située entre Vierzy et Villers-Cotterets, au viaduc de Nanteuil-le-Haudoin et à deux ponts situés, l'un à l'Est de Mitry, sur la Biberonne, et l'autre, dit pont de l'Abîme, au Sud de cette localité. De plus, les gares de Villers-Cotterets, Crépy-en-Valois et Mitry avaient été mises en état de défense.

Enfin, dans les environs de Soissons, le génie de cette place, préparait de nombreuses destructions.

L'obstruction de cette ligne, la plus menacée, se trouvait donc amplement assurée.

Pour les deux autres, le colonel Fervel désigna le pont de Creil et une tranchée entre cette ville et Chantilly, enfin le pont de Saint-Ouen-l'Aumône, près de Pontoise. On commença de suite à travailler en ces divers points.

Mais deux autres lignes du réseau pouvaient encore être utiles à l'ennemi : l'embranchement d'Amiens à Tergnier dont la destruction fut préparée par celle du pont de Nesle et la voie de Pontoise à Gisors, dont l'exploita-

---

(1) *Rapport* du colonel Fervel.

(2) Le général de Chabaud la Tour au lieutenant-colonel Devèze, Paris, 1er septembre.

Digitized by Google

tion fut assujettie à la non-destruction du pont miné de Pontoise.

Quant aux autres lignes du Nord, Creil-Tergnier, Creil-Amiens, Creil-Gournay, elles n'offraient aucun ouvrage d'art dont la disparition pût constituer un obstacle de quelque importance (1).

Le 11 septembre, enfin, le colonel Fervel reçut pour les réseaux de l'Ouest et d'Orléans une mission analogue à celle qu'il venait de remplir sur l'Est et sur le Nord (2). Il n'eut pas le temps de s'occuper des lignes d'Orléans. Mais, le 15 septembre, il entrait en pourparlers avec le directeur de la Compagnie de l'Ouest.

Pour ce réseau, des projets immenses avaient été conçus.

On ne pensait à rien moins, en haut lieu, qu'à détruire tous les ponts, très nombreux, de la ligne de Rouen et tous ceux qui donnaient accès à Paris. Le 16 septembre même, le Ministre de la Guerre décida, d'accord avec le Ministre des Travaux publics et sur la demande du préfet maritime de Cherbourg, la destruction de tous les ouvrages d'art des lignes de l'Ouest jusqu'à Cherbourg et jusqu'à Granville!

Ce plan, irréalisable parce que trop étendu, aurait été la cause de graves inconvénients si on avait tenté de le mettre à exécution. M. Pierrard, directeur des chemins de fer de l'Ouest, se chargea de les signaler au Comité de défense, devant lequel il fut convoqué à diverses reprises. Il fit remarquer que ce qu'il importait surtout, c'était d'empêcher l'ennemi de se servir des voies ferrées. En faisant rentrer à Paris une partie du matériel, en repliant l'autre en Bretagne, on arrivait à ce résultat et la

---

(1) *Rapport* du colonel Fervel.

(2) Le Ministre de la Guerre au Général commandant la 1re division, Paris, 11 septembre.

Digitized by Google

destruction d'un ou deux ouvrages d'art sur chaque ligne, bien choisis, suffisait pour l'assurer. Il fallait, ajoutait-il, envisager le rétablissement ultérieur des ponts détruits qui nécessiterait plusieurs mois de travail et interromprait d'une façon préjudiciable les communications de Paris et de la province, soit que, la guerre continuant, on voulût poursuivre l'ennemi dans sa retraite, soit que, la guerre étant finie, on sentît seulement le besoin de réapprovisionner Paris (1).

Le Comité de défense entra dans ces vues et le Gouvernement, abandonnant le plan complet adopté la veille (2), approuva les dispositions qui avaient été étudiées et préconisées par le colonel Fervel et M. Pierrard.

Leur programme consistait :

1° A conserver, à la suite de la voie Amiens-Rouen qui appartenait à la Compagnie du Nord et qui était encore intacte, la ligne Rouen-Tourville-Serquigny-Mézidon-Surdon-Le Mans de manière à maintenir la communication qu'il semblait absolument indispensable de ménager entre le Centre et le Midi.

2° A préparer, par la destruction de quelques ouvrages d'art, la cessation du trafic sur les embranchements qui, de cette artère, se dirigeaient sur Paris.

Après étude, les points ci-dessus furent choisis dans ce but :

Sur la ligne Tourville-Paris, les tunnels de Tourville et de Rolleboise;

Sur la ligne Serquigny-Paris, les tunnels de Conches et de Boisset-Pacy (3);

Sur la ligne Surdon-Paris, le viaduc de l'Eure à l'Est de Dreux ;

---

(1) *Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 588.

(2) *Ibid.*, p. 592.

(3) Peu après, on résolut de limiter la destruction à ce dernier ; on se souvint, en effet, qu'un village était bâti au-dessus du premier.

Digitized by Google

Sur la ligne Le Mans-Paris, le viaduc de l'Eure à Courville (1).

Il pouvait, en outre, devenir nécessaire, pour couvrir le Havre que l'on tenait à protéger, de détruire aussi la ligne conservée d'Amiens-Rouen. La Compagnie du Nord avait déjà fait préparer, dans ce but, des dispositifs au tunnel de Famechon, au viaduc de Poix et sous le grand souterrain de Sommery.

Mais ces travaux ne pouvaient être prêts que le 21 septembre. On eut peur d'avoir à provoquer plus tôt l'interruption des communications et le colonel Fervel décida de faire miner le tunnel de Beauvoisine, à l'entrée de la gare de Rouen, qui pouvait être prêt beaucoup plus vite.

Ces dispositions prises, le colonel Fervel délégua le capitaine Marcille, qui avait remplacé auprès de lui le colonel Devèze, pour préparer le tunnel de Boisset, le commandant Bénier pour diriger les travaux de Beauvoisine tandis que le commandant Peltier était chargé de miner les tunnels de Rolleboise et de Tourville (2).

Ces officiers partirent immédiatement, mais leurs missions n'étaient pas terminées quand, dans la nuit du 17 au 18, la Compagnie de l'Ouest arrêta brusquement ses trains (3), sans prévenir les officiers intéressés qui furent ainsi coupés de Paris (4).

Cependant, le colonel Fervel avait pu rentrer dans la capitale. Le 18, la Direction de l'Ouest lui com-

---

(1) *Rapport* du colonel Fervel.

(2) *Ibid.*

(3) Le Commissaire de surveillance administrative de la gare Saint-Lazare au Ministre des Travaux publics, D. T., Paris, 18 septembre, 10 h. 5 matin.

(4) Le colonel Fervel au Ministre de la Guerre, D. T., Paris Saint-Lazare, 19 septembre, 12 h. 10 soir.

Digitized by Google

muniqua une dépêche du Ministre des Travaux publics, l'informant, que, par ordre du Gouvernement (1), la Compagnie ne devait plus obéir pour les ouvrages d'art à aucune autre réquisition que celles faites directement par le Gouverneur de Paris (2). Cette dépêche mettait fin à sa mission.

Pendant que le colonel Fervel opérait ainsi sur les lignes éloignées, le colonel Gras continuait ses préparatifs. Aidé des capitaines Bardonneau et Hertz, il avait fait miner tous les ponts de chemins de fer et de routes importants qui se trouvaient aux abords de Paris. Il prépara ainsi la destruction de 67 ponts. Parmi ceux-ci, étaient compris tous les ponts sur la Seine entre Corbeil et l'enceinte à l'amont, entre l'enceinte et Meulan à l'aval, tous les ponts de la Marne entre Paris et Trilport, sauf celui de Meaux, tous les ponts de l'Oise, depuis son confluent jusqu'à Beaumont, sauf ceux du chemin de fer à Pontoise et à Épluches dont la destruction avait été assurée par le colonel Fervel (3).

Enfin, ce travail comprenait tous les ponts sur les canaux de l'Ourcq, de Saint-Denis et de Chelles, dont la disparition rentrait dans le plan adopté. Le pont au Sud de Meaux, sur le canal de Chalifert, avait été également miné au lieu de celui de Meaux, que le Comité de défense avait consenti à conserver. Ces deux ponts, en effet, commandaient les communications de la ville vers le Sud, et la conservation du dernier permettait de ne pas isoler Meaux de son faubourg du Marché.

---

(1) *Procès-verbaux des séances du Conseil du Gouvernement de la Défense nationale*, p. 131.

(2) *Rapport* du colonel Fervel.

(3) *Rapport* du colonel Gras sur les travaux exécutés en vue de la destruction des ponts aux abords de Paris en 1870, Paris, 18 mars 1871.

Digitized by Google

Tous ces préparatifs furent en général conduits avec rapidité, sous la surveillance des ingénieurs des Ponts et Chaussées et des compagnies de chemins de fer.

Du reste, on ne s'en tint pas là. Sur toutes les routes aux abords de Paris, hors de l'autorité du colonel Gras et des officiers du génie délégués par le Ministre, les Ponts et Chaussées, les services de la navigation ou les communes élevèrent des barricades, creusèrent des tranchées de 4 à 6 mètres, enlevèrent les pavés (1), accumulèrent des obstacles de peu de valeur et d'autant plus faciles à tourner ou à détruire qu'ils n'étaient pas défendus, et que les gardes nationales sédentaires auxquelles de nombreuses armes avaient été distribuées, les utilisèrent rarement derrière ces retranchements improvisés, ne fût-ce que pour arrêter la cavalerie. On verra, en effet, non sans étonnement, que les armées allemandes purent venir de Sedan jusqu'aux abords immédiats de Paris, sans subir aucune perte, sauf celles causées par l'explosion de la citadelle de Laon.

Beaucoup de ces coupures de routes gênèrent même les mouvements des troupes françaises qui, jusqu'au 15 septembre, circulèrent à l'Est de Paris. Le 11, le général de Pointe de Gevigny, commandant la subdivision de Seine-et-Marne, écrivait aux généraux Soumain et de Champéron, que toutes ses communications étaient coupées, non par l'ennemi, mais en vertu d'ordres venus des administrations françaises (2).

Le 11, également, le général Jolif-Ducoulombier, détaché vers Senlis, écrivait au Ministre, pour se plaindre

---

(1) Le commandant Bénier au colonel Gras, D. T., Creil, 9 septembre, 7 h. 45 soir.

(2) Le Général commandant la subdivision de Seine-et-Marne au Général commandant la division de cavalerie à Melun, Melun, 11 septembre.

Digitized by Google

que l'ingénieur des Ponts et Chaussées, sur l'ordre du général Trochu, obstruait les routes en arrière de lui et allait ainsi gêner les opérations de sa cavalerie (1). Bien qu'excessive, puisque la cavalerie pouvait, au besoin, contourner ces obstacles en passant à travers champs, la plainte de cet officier général faisait, néanmoins, ressortir ce qu'il y avait d'anormal à voir des travaux de ce genre exécutés sans l'assentiment de l'autorité militaire présente sur les lieux.

Les travaux préparatoires de dispositifs de mines sur les routes avaient été commencés dès la deuxième quinzaine d'août. En beaucoup d'endroits, ils avaient été entravés par l'hostilité des habitants et le Comité de défense avait dû prier le général Trochu de demander au Ministre l'envoi des forces nécessaires pour permettre leur exécution (2). Ces protestations se produisirent surtout sur l'Aube, où les habitants trouvaient ces destructions inutiles (3), la rivière ayant peu d'eau, puis, plus tard, à Melun, Bray, Montereau, Argenteuil... Souvent, les populations eurent gain de cause, comme à Montereau, où la destruction préparée du pont fut remplacée par l'érection d'une barricade de pavés.

Enfin, l'autorité militaire se laissa aller quelquefois à utiliser des concours qui lui étaient offerts par des personnes sur la compétence et la moralité desquelles elle n'était pas suffisamment renseignée.

Cette trop grande facilité, outre qu'elle était une cause de désordre, avait l'inconvénient d'introduire l'élément civil dans des opérations qui auraient dû rester

---

(1) Le général Jolif-Ducoulombier au Ministre de la Guerre, D. T., Senlis, 11 septembre, 3 h. 45.

(2) *Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 413.

(3) Le Préfet de l'Aube au Ministre de l'Intérieur, D. T., Troyes, 9 septembre, 1 h. 15 matin ; le même au même, D. T., Troyes, 9 septembre, 1 h. 20 soir.

Digitized by Google

entièrement militaires et d'être une source de difficultés pour le commandement.

Les préparatifs de rupture ne se limitèrent pas aux régions que l'on vient de voir. Dès le 3 septembre, on se préoccupa des ponts sur la Loire entre Nevers et Gien. Le 17, le Ministre de la Guerre ordonna, en outre, la destruction de ceux qui se trouvaient entre Orléans et Tours.

CHAPITRE II.

Chargement des fourneaux.

Les mesures relatées précédemment n'avaient pour but que de préparer l'interruption éventuelle des voies de communication. Il restait à déterminer le moment où les fourneaux seraient chargés et à assurer leur explosion. C'est alors que se firent surtout sentir les inconvénients du manque d'organisation préalable.

Le 29 août, le général de Chabaud la Tour donna l'ordre au colonel Gras de faire charger immédiatement les mines préparées sous tous les ponts autres que les ponts de chemin de fer (1). Ceux-ci devaient ensuite être gardés par un poste de gardes nationaux (2). Cette précaution d'ailleurs ne suffit pas toujours. Dans les pays où la population était violemment hostile à une destruction qui la gênait, on eut à déplorer plusieurs fautes de surveillance et il en résulta quelques actes malveillants qui retardèrent ou rendirent partiellement inefficaces les explosions.

Quant aux ponts de chemins de fer, d'après l'ordre du

(1) Le général de Chabaud la Tour au colonel Gras, Paris, 29 août.

(2) Le Ministre de la Guerre aux Généraux commandant les subdivisions de la Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise, Loiret, Aube et Yonne, Paris, 31 août.

Digitized by Google

29 août, on devait, jusqu'à nouvel ordre, déposer les poudres dans les stations les plus rapprochées, sous la garde et la responsabilité des chefs de gare. Le 4 septembre, enfin, arriva l'ordre de les faire charger immédiatement (1).

La question se posait, dès lors, de savoir qui donnerait l'ordre de mise de feu. En l'absence d'aucune instruction préalable, il fallut chercher à réglementer à l'improviste. Jusqu'au dernier jour, on ne put arriver à lever les hésitations et à restreindre les initiatives imprudentes ou fâcheuses.

On a vu que, dans les instructions données au colonel Fervel et au lieutenant-colonel Sauzay, il était spécifié que ces officiers pourraient faire jouer les mines en cas d'urgence. Certaines lignes avaient été réservées aux ordres directs du maréchal de Mac-Mahon, mais, après Sedan, elles furent rattachées à la mission Fervel.

Une première circulaire ministérielle, adressée le 31 août aux généraux commandant les 1re et 18e divisions et à ceux commandant les subdivisions de Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise, Loiret, Aube et Yonne, prescrivit de ne faire exploser les fourneaux que sur l'ordre des généraux commandant les subdivisions avec qui les officiers du génie ou, à défaut, les ingénieurs des Ponts et Chaussées, spécialement délégués, devaient se tenir constamment en rapport (2).

Mais, le 3 septembre, à la nouvelle du désastre de l'armée impériale, le Ministre de l'Intérieur télégraphiait aux préfets de tous les départements situés entre les armées allemandes et Paris, qu'il fallait gagner l'ennemi

(1) Le général de Chabaud la Tour au colonel Gras, Paris, 4 septembre.

(2) Le Ministre de la Guerre aux Généraux commandant les 1re et 18e divisions, Paris, 31 août.

Digitized by Google

de vitesse, couper les ponts et détruire les chemins de fer et les routes (1).

Ces instructions contradictoires étaient bien faites pour amener de la précipitation et des conflits. Ceux-ci ne tardèrent pas à se produire et, le 11 septembre, le Ministre dut rappeler, par une circulaire adressée aux généraux commandant les 1re, 2e, 16e, 18e et 19e divisions (2), que l'autorité militaire, seule, pouvait être en mesure de juger de l'opportunité d'une destruction (3).

« Le soin de déterminer le moment de l'interruption des communications doit être laissé à l'autorité militaire qui, seule, peut apprécier l'opportunité de détruire un pont, un viaduc, un tunnel, etc., d'après la connaissance qu'elle a des mouvements des troupes ou des approvisionnements militaires. Ses agents d'exécution pour la préparation des fourneaux de mine, leur chargement et leur explosion, sont les officiers du génie ou, à leur défaut, des ingénieurs des Ponts et Chaussées spécialement délégués à cet effet. En ce qui concerne les voies ferrées, les officiers du génie doivent se concerter avec les ingénieurs des compagnies pour la préparation des fourneaux et leur chargement, mais l'ordre formel d'explosion doit toujours émaner du commandement. Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que le commandement, dans certaines circonstances, délègue ses pouvoirs soit à l'autorité civile, soit aux agents des services du génie et des Ponts et Chaussées, soit aux compagnies de chemins de fer. »

Cette circulaire ne suffit pas à lever toutes les hésita-

---

(1) Le Ministre de l'Intérieur aux Préfets de l'Aisne, Somme, Nord, Oise, Pas-de-Calais, Seine-et-Marne, Aube, Seine-et-Oise, D. T., Paris, 3 septembre, 7 h. soir.

(2) Paris, Rouen, Rennes, Tours, Bourges.

(3) Le Ministre de la Guerre aux Généraux commandant les 1re, 2e, 16e, 18e et 19e divisions, Paris, 11 septembre.

Digitized by Google

tions. Le général commandant la 1re division écrivit au Gouverneur de Paris pour protester contre le pouvoir qui lui était donné « d'ordonner ces opérations quand il le jugerait opportun ».

« Je ne peux, de Paris, ajoutait-il, être juge de l'heure précise où il convient de détruire les ponts ou tunnels et, si les généraux commandant les subdivisions doivent prendre mes ordres à ce sujet, il y aura forcément des retards (1). »

Mais le général Trochu avait pris, avant d'avoir reçu cette lettre, la haute main sur le service. Dès le 11 septembre, il avait télégraphié à divers généraux la défense expresse de faire sauter aucun pont sans son ordre. Il avait prescrit, en outre que « le pont de Charenton sur la Marne et les ponts encore conservés sur la Seine ne devront sauter que sur un ordre formel de lui (2) ».

Le même jour, il mettait le capitaine Bardonneau à la disposition du général Reyau qui était en marche de Meaux sur Paris, pour assurer sa retraite. Il déléguait de même le capitaine Marcille auprès du général de Champéron pour faire sauter les ponts de la Seine, de Corbeil à Choisy-le-Roi, et le pont du chemin de fer à Athis, pendant que la brigade de cavalerie se replierait sur Paris (3).

Ces officiers, d'ailleurs, rencontrèrent souvent des difficultés de la part des municipalités ou de celle des représentants de l'administration, préoccupés de ménager les

---

(1) Le général Soumain au Gouverneur, Paris, 12 septembre.

(2) Note autographe du général Trochu, sans date ; le Gouverneur au Général commandant la subdivision du Loiret, Paris, 11 septembre ; le Gouverneur au Général commandant la subdivision de Seine-et-Oise, Paris, 11 septembre.

(3) Note du Gouverneur de Paris, Paris, 11 septembre ; le Gouverneur au Directeur du chemin de fer de Lyon, Paris, 11 septembre.

Digitized by Google

intérêts privés de leurs administrés (1). On dut, du reste, souvent céder à des nécessités d'ordre civil.

Dans ses entrevues avec le Conseil de défense dont il a été parlé, M. Pierrard avait obtenu que, sur son réseau, aux abords de Paris, le pont d'Argenteuil serait seul détruit. Ce pont commandait la communication des lignes de l'Ouest et de celles du Nord. Quant aux autres, leur impraticabilité devait être assurée par l'enlèvement des tabliers et l'établissement de coupures sur les chaussées (2).

Il avait été décidé, en outre, que l'on ne toucherait pas aux ponts de la ligne de Saint-Germain.

Les directeurs des autres compagnies intervinrent vraisemblablement auprès du Ministre des Travaux publics car celui-ci s'adressa à son tour au général Trochu et au Ministre de la Guerre pour demander que toutes les destructions préparées ne fussent pas opérées, sous prétexte que toutes n'entraveraient pas la marche de l'ennemi et que la destruction des ponts, sur certaines rivières peu profondes ou guéables, comme la Loire, était sans objet.

Tout cela n'empêcha pas nombre de destructions prématurées. En rapprochant les dates de destruction des dates d'arrivée des premières troupes allemandes, on verra que la plupart des explosions furent provoquées plusieurs jours trop tôt.

On pourra voir, aux Documents, dans le rapport du colonel Gras, les procédés techniques qui furent employés pour faire sauter ou brûler tous ces ponts.

Les mises de feu eurent lieu, le plus souvent, par

---

(1) On a vu que le pont de Montereau ne put être détruit et qu'il fut simplement obstrué par une barricade de pavés. La destruction du pont d'Athis fut retardée par l'opposition du sous-préfet de Corbeil.

(2) *Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 594.

Digitized by Google

l'électricité. A cet effet, 14 employés des lignes télégraphiques avaient été mis à la disposition du génie militaire.

CHAPITRE III.

Exécution des destructions.

On va essayer maintenant de montrer le jeu successif des destructions, au fur et à mesure de la marche en avant des armées allemandes.

Il a été déjà dit que, dès le 19 août, la ligne de Blesmes à Chaumont avait été interrompue sur trois points, que, le 22 août, le pont de Vitry-le-François avait sauté. Par ordre du colonel Fervel, la voie ferrée de Châlons à Saint-Hilaire-au-Temple avait été coupée le 25 août, enfin le lieutenant-colonel Sauzay avait détruit, le 27 août, le pont de Bernières, près de Nogent-sur-Seine.

D'autre part, les Allemands, en détruisant le 26 août le pont d'Aubréville, avaient coupé la ligne Châlons-Verdun (1).

A la date du 1er septembre, par conséquent, entre Paris et les Allemands, la ligne de Mulhouse ne fonctionnait plus que jusqu'à Nogent, celle de Strasbourg jusqu'à Vitry-le-François. Celles du Nord, sur Hirson, Tergnier et Amiens, restaient libres dans toute leur étendue. Entre ces lignes, il ne restait que les raccordements Soissons-Reims-Épernay et Amiens-Tergnier-Reims.

Le 3 septembre, la navigation sur le canal latéral à la Marne fut interrompue, par ordre du colonel Fervel, en amont de Châlons et en aval d'Épernay, par l'enlèvement des portes des écluses de Pogny.

---

(1) H. Budde, *loc. cit.*, p. 16.

Digitized by Google

L'impossibilité d'utiliser cette voie d'eau fut d'ailleurs renforcée, en vertu des mêmes ordres, le 5, par la mise à sec des biefs et la destruction des écluses de Damery et de Vendières (1).

Le 4 septembre, alors que les têtes des colonnes allemandes arrivaient à Reims et à Château-Porcien, le lieutenant-colonel Devèze fit sauter le tunnel de Rilly-la-Montagne, sur l'embranchement Reims-Épernay et les tunnels de Nanteuil-sur-Marne et d'Armentières, sur la grande ligne de Paris-Strasbourg (2).

La destruction de ces deux derniers tunnels, surtout celle du tunnel de Nanteuil, causèrent plus tard une gêne considérable à l'ennemi, en l'obligeant à débarquer à Nogent-l'Artaud tout le matériel destiné au siège de Paris. Il dut construire une voie de détour et la circulation des trains ne fut rétablie que le 22 novembre jusqu'à Chelles (3).

Le 4 septembre aussi, la ligne de Reims à Soissons fut interrompue au pont sur le canal situé à la sortie de la gare de Reims.

Le 6 septembre, le capitaine Hertz, adjoint au colonel Devèze, faisait sauter le pont du chemin de fer, à Trilport, à une heure de l'après-midi (4).

Ce jour-là, comme la 5e division allemande marchait sur Soissons et que sa tête était à Neufchâtel-sur-Aisne, les destructions se précipitèrent dans la région. On mit

---

(1) L'Ingénieur en chef de la navigation au Ministre des Travaux publics, D. T., Châlons, 2 septembre, 8 h. 35; *Rapport* du colonel Fervel ; l'Ingénieur des Ponts et Chaussées à M. Bouniceau, attaché au Comité de défense, 1, rue d'Albe, à Paris, D. T., Château-Thierry, 5 septembre, 7 h. 15 soir.

(2) *Rapport* du colonel Fervel.

(3) H. Budde, *loc. cit.*, p. 86.

(4) Le colonel Devèze au Général commandant la subdivision de Seine-et-Marne, D. T., Meaux, 6 septembre, 5 heures soir.

Digitized by Google

hors de service la bifurcation des lignes de Laon à Tergnier et de Laon à Soissons.

La ligne de Laon à Paris était dès lors coupée : on compléta cette œuvre en faisant sauter le pont d'Anizy, sur la Lette. D'autre part, le Conseil de défense de Soissons fit sauter précipitamment deux ponts sur l'Aisne qui se trouvaient sous le canon de la place, sur les lignes de Reims et de Laon, puis, il voulut faire de l'Aisne un long obstacle.

Le pont de Condé-sur-Aisne était détruit depuis la veille; il fit sauter, le 6 et les jours suivants, les ponts de Missy, de Soissons, la passerelle du Mail près Soissons, les ponts de Pasly, Pommiers, Fontenoy et Vic-sur-Aisne. Ces dernières destructions, qui se prolongèrent jusqu'au 17, ne se firent pas sans protestations de la part des habitants et ne profitèrent guère à la défense de Soissons, en vue de laquelle elles étaient faites (1).

En arrière de Soissons, le 6 septembre, le colonel Fervel avait fait sauter le tunnel de Vierzy, qui interrompait la ligne Paris—Soissons, que les défenseurs de cette dernière ville endommagèrent aussi au tunnel de Belleu et au remblai de Vignolles (2).

Le 7 septembre, les Allemands n'étant encore qu'à Ville-en-Tardenois et sur la ligne Laon-Reims, le capitaine Hertz fit sauter, dans les environs de Meaux, cinq ponts de route, deux sur la Marne, à Trilport et à Esbly, deux sur le canal de l'Ourcq, entre Trilport et Meaux, enfin, le cinquième, sur le canal de Chalifert. Ce dernier était sacrifié pour sauver le pont du Marché sur la Marne, à Meaux. Enfin, le canal de l'Ourcq était obstrué et déversé à Congis. Dans la région du Nord, le même

(1) *Rapport* du colonel Fervel.

(2) Le colonel Fervel au Ministre de la Guerre, D. T., Paris, 8 septembre, 7 h. 30 matin.

Digitized by Google

jour, on continuait à accumuler des obstacles sur la ligne de Soissons en comblant, sur une longueur de 90 mètres, la profonde tranchée dite du Mamelon, près de Villers-Cotterets.

Plus au Nord encore, les ponts de chemins de fer de Tergnier, et, celui de la Fère, sur l'Oise, sautaient (1).

Le 8, la cavalerie allemande qui marchait sur Meaux, étant à Hondevillers et Viels—Maisons, le capitaine Hertz continuait les destructions de la veille. Les ponts du chemin de fer à Isle-les-Villenoy et à Chalifert, le tunnel du canal de Chalifert sautaient.

Ce même jour, disparaissait le viaduc de Nanteuil-le-Haudoin, sur la ligne déjà si bouleversée de Paris à Soissons. La ligne Laon—Hirson était encore une fois obstruée par l'effondrement du viaduc d'Origny.

Le 11 septembre, le VIe corps allemand atteignait Chezy-sur-Marne, en aval de Château-Thierry. On compléta à la hâte les défenses de la région de Meaux, en interceptant une fois de plus la route nationale n° 3 de Paris à Meaux, au pont sur le canal de l'Ourcq, à Claye (2).

Ce jour-là aussi, le Gouverneur de Paris prescrivit de faire sauter tous les ponts de la haute Seine, depuis Montereau jusqu'à Choisy-le-Roi, en y comprenant le pont de chemin de fer d'Athis (3). Conformément à cet ordre, les Ponts et Chaussées firent sauter, le 12, les ponts de Missy, Marolles, Saint-Mammès, Champagne, Vilaine, Fontaine-le-Port, Chartrettes, Melun, Saint-Assise. Seul, le pont de Montereau fut conservé : on se contenta de le barrer par une forte barricade de pierres.

---

(1) *Rapport* du colonel Fervel

(2) Le Gouverneur au général Reyau, Paris, 11 septembre.

(3) *Note* du Gouverneur de Paris, 11 septembre.

Digitized by Google

De même, le pont du chemin de fer de Melun fut conservé. A la même date du 11, le Gouverneur avait ordonné de détruire les ponts qui existaient encore sur la Marne aux abords de Paris et sur le canal de Chelles à l'exception de celui du chemin de fer à Nogent. Cet ordre fut exécuté, le 12, par M. Evrard, employé des télégraphes (1). On démolit aussi les ponts de Gournay, Lagny, Noisy, Bry, Champigny, Chennevières et Créteil.

Seul, le pont éclusé de Chelles resta intact. Le fourneau n'en était pas bourré et l'arrivée des Prussiens dans la localité ayant été annoncée officiellement comme imminente, on dut jeter les poudres dans l'eau.

Plus au Sud, le pont de Saint-Germain entraînait avec lui la disparition de la circulation sur la ligne de Montereau à Flamboin.

Le 13 septembre, on continua à s'obstiner sur la ligne de Soissons, qui fut encore une fois coupée par la chute du pont de l'Abîme, au Sud de Mitry. On avait même préparé la destruction d'un autre pont, sur la Biberonne, à l'Est de ce même village, près de Compans-la-Ville, mais, comme il n'était pas prêt, il fut abandonné. Ce même jour, le capitaine Hertz, sur des ordres verbaux du Gouverneur, faisait sauter les ponts de Meulan et de Triel ; le capitaine Marcille, sur des ordres de même provenance, détruisait, sur la Seine, les ponts de Ris, de Corbeil, de Villeneuve-Saint-Georges et de Choisy (2).

La destruction du pont de Bougival et les incendies des ponts de bois de Chatou (route) et d'Argenteuil (route) commençaient à isoler la presqu'île de Gennevilliers. Le dernier, dont la disparition donna lieu à de

(1) *Rapport* de M. Evrard sur la destruction des ponts sur la Marne.
(2) *Note* du capitaine Marcille au colonel Gras, 17 septembre.

Digitized by Google

violentes protestations, ne fut qu'incomplètement brûlé. Sa destruction ne fut complétée que trois jours après.

Les têtes de colonnes allemandes étaient, ce jour-là, à Meaux, à Coulommiers, autour de Beton—Bazoches. On précipita dès lors l'exécution déjà si rapide.

Le 14, les ponts de l'Oise à Beaumont, l'Isle-Adam, Pontoise et Fin-d'Oise disparurent. La veille, le pont de Creil avait été anéanti, les piles mêmes en avait été rasées. Les trains du Nord ne pouvaient plus quitter Paris qu'en prenant la ligne Pontoise—Beaumont. Cette ligne, à son tour, fut interrompue le 14, au matin, par l'explosion du pont de Saint-Ouen-l'Aumône (1).

Enfin, le capitaine Marcille fit sauter, à 5 heures du soir, le pont d'Athis, dont l'explosion avait été retardée par les efforts du sous-préfet de Corbeil qui voulait sauver quelques wagons de blé. Les destructions continuaient sur la basse Seine où les ponts de route, de Poissy à Bezons, disparaissaient.

Le 15, par la chute du pont de tôle de Pontoise, la ligne Gisors-Paris était elle-même fermée (2). Les derniers ponts sur l'Oise, d'Auvers, de Neuville, disparurent. Ce jour-là, le général Trochu se décida à faire sauter le viaduc de Joinville dont deux arches furent anéanties et à couper le viaduc de Nogent. Celui-ci sauta, le 16, à 5 heures du matin (3). Le chemin de fer de l'Est ne put plus dépasser la première boucle de la Marne.

---

(1) Le colonel Fervel au Ministre de la Guerre, D. T., Paris, 14 septembre, 7 h. 50 matin.

(2) Le Commissaire de surveillance administrative de Pontoise au Ministre des Travaux publics, Paris, 15 septembre, 6 h. 50 soir.

(3) Le Commandant de la place de Vincennes au Gouverneur, D. T., Vincennes, 16 septembre, 6 h. 40 matin.

Digitized by Google

Enfin, le 17, on fit sauter le pont de chemin de fer d'Argenteuil, sur la Seine, laissant intacts les autres ponts de la compagnie de l'Ouest dont, seuls, les tabliers furent enlevés.

Le 19 septembre, après l'affaire de Châtillon, le Gouverneur fit détruire, d'urgence, les ponts sur la basse Seine (1). Billancourt, Sèvres, sautèrent à 9 h. 30 et à 10 heures du matin, ce dernier incomplètement. Saint-Cloud, Courbevoie, le pont de bois d'Asnières (2), les ponts de Clichy et de Saint-Ouen suivirent.

Enfin, le 22 septembre, le général Ducrot fit détruire le pont suspendu de Suresnes.

A cette dernière date, l'investissement étant complet, il ne restait plus, aux environs de Paris, que le pont de route de Charenton sur la Marne, le pont d'Ivry et celui du chemin de fer de Charenton, sur la haute Seine, le pont éclusé de Chelles, sur le canal de ce nom, deux ponts sur le canal de Saint-Denis, les deux ponts de route de Saint-Denis et de Neuilly sur la basse Seine, enfin cinq ponts de chemins de fer sur la basse Seine : ceux d'Asnières, Bezons et Maisons sur la ligne de Rouen, ceux du Pecq et de Chatou sur la ligne de Saint-Germain.

Le pont de Chelles n'avait pu être détruit à temps, les ponts de Charenton, de Saint-Denis, d'Ivry avaient été conservés pour les besoins de la défense. Les ponts de l'Ouest, démunis de leur tablier, avaient été sauvés par M. Pierrard. Quant au pont de Neuilly, en raison de son caractère artistique, il avait été décidé qu'on le conserverait le plus longtemps possible. On

(1) Le lieutenant-colonel du génie Segretain au capitaine Bardonneau, D. T., Paris, 19 septembre, 11 h. 30 matin.

(2) Le capitaine Hertz au Gouverneur, Saint-Ouen, 19 septembre, 5 h. 35 soir.

Digitized by Google

avait même construit un massif de maçonnerie, contre la deuxième pile, de façon à limiter sa destruction à une seule arche, au cas où l'on aurait été dans l'absolue nécessité de le sacrifier (1).

Poursuivant sa mission, le capitaine Marcille faisait sauter, le 20 septembre, à 2 heures de l'après-midi, le tunnel de Boisset-Pacy où l'explosion causa d'importants dégâts. Ce fut le seul des ouvrages d'art de l'Ouest, éloigné de Paris, qui disparut jusqu'à cette date. Les tunnels de Tourville et de Rolleboise avaient été minés, mais les fourneaux du premier ne reçurent pas le feu et ils furent déchargés après l'armistice. Quant au second, il ne fut détruit partiellement que le 3 octobre. Il en fut de même du viaduc à l'Est de Dreux et de celui de Courville. On voit donc que le plan adopté par le colonel Fervel ne fut que très incomplètement appliqué, faute de temps.

CHAPITRE IV.

Garde des voies ferrées.

En même temps que de la destruction des ouvrages d'art, le Comité de défense s'était préoccupé de la mise en état de défense des gares.

Dès le 21 août, le général de Chabaud la Tour avait préconisé l'emploi de fractions de cavalerie battant la campagne et de petits noyaux d'infanterie occupant les points principaux (2). Ce projet était peu pratique.

Mais le Ministre voulut tenter d'assurer une protection plus spéciale aux gares, particulièrement à celles où aboutissaient des embranchements.

---

(1) *Rapport* du colonel Gras.
(2) *Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 407.

Digitized by Google

Il décidait, le 24, que, sur chaque, réseau, quelques gares seraient choisies dans ce but, que le service du génie établirait les plans des travaux et que les ingénieurs de la voie seraient chargés de les exécuter. Les gardes nationales mobiles ou sédentaires, les compagnies de francs-tireurs ou quelques troupes de ligne devaient être employées à leur défense (1).

Il s'agissait, dans les gares désignées, de créneler les bâtiments, de les réunir entre eux par des tranchées ou des palanques, de disposer, en travers des voies, des barrières faciles à fermer.

Il avait été arrêté que ces travaux de défense seraient exécutés dans un rayon de 100 kilomètres autour de Paris.

Nous avons déjà vu que, dans la mission confiée aux colonels Sauzay et Fervel, était comprise la mise en état de défense des gares des lignes de Troyes et de Strasbourg dont ils étaient chargés. Le général de Chabaud la Tour, laissant donc de côté ces deux lignes, confia l'étude de l'organisation défensive à donner aux gares au commandant Maréchal, qui fut bientôt remplacé par le commandant Ratheau, pour la ligne de Lyon, au commandant Soulé pour la ligne d'Orléans, au commandant Hennebert pour les lignes de Bretagne et au commandant Guyot pour celles de Normandie et du Nord (2).

Sur le réseau du Nord, le général commandant le département de l'Aisne, après entente avec les inspecteurs de la compagnie, échelonna des postes de 30 à 40 gardes nationaux aux principales stations (3) et fit parcourir les

(1) Le Ministre au général de Chabaud la Tour, Paris, 24 août.

(2) Le général de Chabaud la Tour au colonel de Courville, Paris, 24 août.

(3) *Rapport* de l'ingénieur Murel, 30 août (Archives de la Compagnie des chemins de fer du Nord).

Digitized by Google

voies par des patrouilles accompagnées par des employés de la compagnie. On songea, en outre, à armer le personnel des gares. C'est ainsi que Laon, Hirson, Anizy, Crécy, Marle, La Fère, Aulnoye, Guignicourt, Loivre, etc., furent pourvus de postes d'effectif variable. A La Fère, des canons furent même installés dans la gare. A Villers-Cotterets, Crépy-en-Valois et Mitry, on organisa des retranchements de campagne. Tous ces travaux furent poussés avec activité. Le lieutenant-colonel Segretain rendait compte, le 1er septembre, au Comité, à la suite d'une inspection dont il avait été chargé, que, commencés le 28 août, ils seraient terminés, dans une grande partie des gares, le 6 septembre (1).

L'envahissement rapide du réseau de l'Est ne permit guère d'y faire une organisation développée. On a vu cependant que le colonel Fervel avait mis en état de défense la gare des réparations d'Épernay où ses sapeurs eurent à soutenir un petit combat contre une troupe de uhlans. Il fit de même retrancher les gares de Dormans, Château-Thierry, Nogent-l'Artaud et enfin celle de la Ferté-sous-Jouarre. Le directeur de la compagnie demanda au Ministre l'autorisation d'utiliser les pompiers armés des communes traversées et quelques corps de francs-tireurs. Il obtint cette autorisation le 14 septembre, mais il ne put en profiter (2).

Sur le réseau de Lyon, le commandant Ratheau désigna pour être mises en état de défense les gares de Villeneuve-Saint-Georges, Lieusaint, Melun, Moret, Saint-Mammès, Montereau et Pont-sur-Yonne (3).

Ces organisations furent presque partout terminées.

---

(1) Le lieutenant-colonel Segretain au Gouverneur, Paris, 1er septembre.

(2) *Rapport* du colonel Fervel.

(3) *Rapport* du commandant Ratheau, Paris, 3 septembre.

Digitized by Google

Le 2 septembre, M. Talabot, directeur général de P.-L.-M., ayant fait remarquer au Comité que ces travaux seraient inutiles sans défenseurs, se fit fort, si on lui en donnait l'autorisation, et si on lui faisait remettre des cartouches et 300 fusils, de défendre vigoureusement les gares de ses lignes, de Paris jusqu'à Tonnerre, avec son personnel, presque en entier composé d'anciens militaires (1). Dans sa séance du 4, le Comité admit cette proposition mais à condition que l'on remettrait à ces employés « une estampille sur un uniforme ou toute autre marque distinctive bien apparente », afin de leur conférer la qualité de belligérant (2). Le général de Chabaud la Tour devait s'entendre à ce sujet avec M. Talabot, mais ce projet n'eut sans doute pas de suite, car, dans la séance du 14 septembre, divers fonctionnaires de la Compagnie P.-L.-M. demandaient encore au Comité de défense l'autorisation d'organiser militairement les employés rendus disponibles par l'interruption du service (3).

Le commandant Soulé, de son côté, étudia le reranchement des gares de Toury, Château-Gaillard, Artenay, Chevilly, Cercottes, les Aubrayes (4).

Enfin, sur les lignes de Bretagne et de Granville, le commandant Hennebert prépara les projets de défense des gares de Versailles, Saint-Cyr, Rambouillet, Maintenon, Chartres, Montfort et Dreux (5). A la date du 18 septembre, les trois premières, seules, étaient prêtes. Les organisations des autres étaient en cours d'exécution. Tous ces choix avaient été déterminés par l'importance des voies de communication aboutissant aux gares ci-dessus, ou à cause du voisinage d'ouvrages d'art qu'il

(1) M. Talabot au général de Chabaud la Tour, Paris, 2 septembre.
(2) *Revue d'Histoire*, 1907, 28e vol., p. 560.
(3) *Ibid.*, p. 585.
(4) *Rapport* du colonel Soulé, Paris, 5 septembre.
(5) *Rapport* du commandant Hennebert, Paris, 5 septembre.

Digitized by Google

était essentiel de ne pas laisser exposés aux entreprises des coureurs ennemis.

Malheureusement, le manque de troupes et la rapidité de l'investissement de Paris firent que ces travaux ne purent rendre les services que le Comité de défense en attendait. On ne pourrait citer la défense d'aucun d'eux. Les quelques postes établis se retirèrent alors que l'ennemi était encore à une ou deux journées de marche ou encore devant une faible fraction de cavalerie, après un court échange de coups de fusil.

Improvisée sous l'empire du besoin, cette organisation défensive des gares, ne relevant pas d'un commandement unique, ne pouvait rendre aucun service, étant donnés surtout la terreur et l'affolement qui se répandirent dans les campagnes, après Sedan, et auxquels de faibles détachements ne pouvaient échapper.

(*A suivre.*) V. H.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

REVUE DES REVUES.

I. — REVUES FRANÇAISES.

Journal des Sciences militaires. 1er et 15 janvier 1908. — A. Grouard. Critique stratégique de la guerre franco-allemande. — Lieutenant-colonel Camon. La bataille napoléonienne. Technique de sa préparation. — Capitaine E. Buat. Vingt-quatre heures au grand quartier général de l'armée d'Allemagne (2-3 mai 1809).

Revue militaire générale. Janvier 1908. — Remarques au sujet d'une offensive qu'aurait pu tenter l'armée française sur la rive droite de la Moselle, le 17 août 1870, par le général Lebon. — Les Mémoires du général Kraft de Hohenlohe, par le lieutenant-colonel Rousset. — Études sur la guerre russo-japonaise : du Yalou à Liao-Yang, par le lieutenant-colonel Bardonnaut (*suite*).

Le Spectateur militaire. 1er et 15 janvier 1908. — Général Martinov, de l'état-major russe. Quelques leçons de la triste expérience de la guerre russo-japonaise (*fin*).

Revue d'Infanterie. 15 janvier 1908. — Lieutenant Carré. Étude historique sur le chargement du fantassin (*fin*). — Général Hardy de Périni. Afrique et Crimée, 1850-1856 (*fin*).

Revue du Génie militaire. Janvier 1908. — De l'influence des combats livrés sous Port-Arthur sur la construction des forts (*suite*). — Capitaine F. Simon. Le 1er régiment du génie à Waterloo.

Revue des troupes coloniales. Janvier 1908. — Capitaine Vallier. Historique des troupes coloniales : campagne du Mexique.

Carnet de la Sabretache. Janvier 1908. — Souvenir du général de division Le Poittevin de la Croix, comte de Vaubois. — Narration de la campagne de 1814 en Hollande, par le lieutenant J.-W. Dunbar (*fin*).

Digitized by Google

La Giberne. Janvier 1908. — Maurice DE FÜRST. Le régiment Royal-Niort (1621-1790).

Revue des Deux-Mondes. 1er janvier 1908. — La France dans l'Afrique du Nord : le Maroc, par P. LEROY-BEAULIEU.

La Nouvelle Revue. 1er janvier 1908. — Roger TROUSSELLE. La politique étrangère en 1907.

Revue de Paris. 1er janvier 1908. — X***. Au Ministère de la Marine. — Louis AUBERT. États-Unis et Japon (*fin* le 15 janvier).

Le Correspondant. 10 et 25 janvier 1908. Lieutenant-colonel ROLLIN. Le Service des renseignements militaires : I, en temps de guerre; II, en temps de paix.

Revue Bleue. 25 janvier 1908. — Arthur CHUQUET. La « Marseillaise » en Allemagne.

La Revue hebdomadaire. 11 janvier 1908. — Lieutenant-colonel ROUSSET. Les méfaits du service obligatoire.

25 janvier 1908. — Gabriel HANOTAUX. L'affaire du Maroc et l'opinion. — G. de GRANDMAISON. Napoléon à Bayonne.

Revue des Questions historiques. 1er janvier 1908. — Marbot, garde du corps et général de la République, par Ch. de LOMÉNIE. — La question des étangs d'Austerlitz, par J. LEROY.

II. — REVUES ÉTRANGÈRES.

Militär-Wochenblatt. Januar 1908. — N° 1. Französische Stimmen über die Zuteilung von Infanterie und Radfahrerabteilungen an die Kavalleriedivisionen. — N° 4. Die Unternehmungen Frankreichs in Marokko; V. — Die Ergebnisse der Konferenzen zu London und im Haag 1907, für das Rote Kreuz. — Nos 5 et 6. Japanische Kriegserfahrungen über Maschinengewehre. — N° 10. Taktische Studien aus dem russisch-japanischen Kriege 1904 bis 1905. — N° 11. Zum Friedrichstage : Vor hundertfünfzig Jahren. IX. der König während des Winters 1757 auf 1758. — N° 15. F. A. L. v. der Marwitz, ein Märkischer Edelmann in Zeitalter der Befreiungskriege.

Beiheft zum Militär-Wochenblatt. 1908. Erstes Heft. — v. PELET-NARBONNE. Die Lehren für die Kavallerie aus dem Mandschurischen Feldzuge. — v. HÜLSEN. Wanderungen über französische Schlachtfelder des Krieges 1870-71.

Digitized by Google

Militär-Zeitung. Januar 1908.— N° 3. Die Geschichte des Festungskrieges von 1885-1905, einschliesslich der Belagerung von Port-Arthur, von Generalleutnant H. v. Müller. — N° 4. Bericht über das französische Heerwesen.

Deutsche Revue. Januar 1908. — G. Maura Gamazo. Die öffentliche Meinung in Spanien und das marokkanische Problem. — H. W. L. Moedebeck. Eine neue Zeit der Luftschiffahrt.

Jahrbücher für die deutsche Armee und Marine. Januar 1908. — Spohn. Militärische Jugenderziehung unter besonderer Berücksichtigung der Militärpflichtjahre.

Vierteljahrshefte für Truppenführung und Heereskunde. 1908 Erstes Heft. — Hauptmann Tiersch. Die Kämpfe um die Kintschou-Enge im Mai 1904. — Oberleutnant Heinersdorff. Russische Bestrebungen in der Mongolei. — Aus der Verluststatistik des Ostasiatischen Krieges 1904-05 und des Feldzuges 1870-71.

Journal of the Royal United Service Institution. January 1908. — Captain B. Vincent. Artillery in the Manchurian Campaign. — Lieut-general H. Tyrell. Wars of the Turks with the Germans (*suite*).

Revue militaire suisse. Janvier 1908. — Capitaine R. de Diesbach. Les signaux optiques dans la cavalerie divisionnaire.

Rivista Militare Italiana. 16 Gennaio 1908. — S. Nappi. Il nuovo regolamento di disciplina militare.— Dott. Z. Bricito. Il servizio obligatorio e professionale. — A. Cavaciocchi. Per la definizione della disciplina.

REVUE DES LIVRES.

LIVRES FRANÇAIS.

Capitaine H. Choppin. — **Le maréchal de Gassion (1609-1647).** — Berger-Levrault et C°, Paris et Nancy, 1907, 194 p., in-8°.

Élevé à l'école de Gustave-Adolphe, possesseur d'un régiment de cavalerie célèbre dans l'armée suédoise par ses exploits, Gassion passa au service de la France en 1635. Richelieu avait deviné le parti qu'il pouvait tirer de ce chef audacieux, dont le nom seul ralliait en foule les jeunes gentilshommes avides de servir sous ses ordres. A une

Digitized by Google

époque où nos compagnies de chevau-légers se signalaient surtout par leur indiscipline, il importait de leur donner un chef renommé qui sût les contenir dans le devoir, les habituer à combattre en régiments, leur inspirer l'audace et la décision qui doivent animer une cavalerie digne de ce nom. Sous la conduite de Gassion, la cavalerie française ne tardera pas à rendre à nos généraux les plus grands services aux avant-gardes, dans les reconnaissances et dans les combats. Le couronnement de cette transformation sera, en 1643, la victoire de Rocroi où, ayant à sa tête l'intrépide Gassion, notre cavalerie enfoncera la redoutable infanterie espagnole et wallone et déterminera le succès de la journée.

M. le capitaine Choppin a eu l'heureuse pensée de faire revivre cette belle figure de soldat, ce cavalier accompli que Richelieu appelait « la Guerre » et que l'historien des princes de Condé a comparé à La Hire. Il l'a fait avec bonheur, ayant recours aux Archives des Ministères des Affaires étrangères et de la Guerre, aux manuscrits de la Bibliothèque nationale, parmi lesquels il a utilisé un document de premier ordre, *la Vie de Gassion*, rédigé par l'aumônier du maréchal. Il a pu ainsi ajouter plus d'une page précieuse et inédite à l'histoire de son héros ainsi qu'à l'histoire des débuts de nos régiments de cavalerie, intimement liée à sa glorieuse carrière.

Hippolyte Carnot. — **Mémoires sur Lazare Carnot (1753-1823).** 2 vol. de 608 et 646 pages in-8° avec 23 héliogravures. — Paris, Hachette.

Cette nouvelle édition d'un livre déjà vieux de cinquante ans, et qui était épuisé en librairie, est due aux soins du regretté E. Charavay. Elle ne fait pas double emploi avec les travaux plus récents, qui étudient dans le détail le rôle politique et militaire de l' « Organisateur de la Victoire » : (*Correspondance générale de Carnot*, publiée par le Ministère de l'Instruction publique. — Publications de M. Aulard sur les *Actes du Comité de Salut public*. — Publications de la Section historique de l'État-Major de l'Armée sur les Campagnes de la Révolution et du Consulat. — *1815*, par M. H. Houssaye). Elle n'approfondit pas davantage l'œuvre du savant ni le bagage du poète. Le nouvel éditeur, en utilisant les nombreuses notes laissées par M. H. Carnot sur son père, s'est conformé surtout à son désir de faire mieux connaître et respecter l'homme dont la vie si mouvementée n'eut jamais d'autre idéal que la patrie, dans un temps qui vit sombrer tant de caractères. Un tel ouvrage, nourri des souvenirs et des jugements personnels de Lazare Carnot, recueillis au cours de son dernier exil, est, en même temps qu'un monument filial, un véritable document, qui présente le plus vif et le plus solide intérêt au point de vue des faits de la grande

Digitized by Google

Histoire. La collection, qui l'accompagne, de 23 héliogravures tirées de documents inédits, ajoute à l'attrait de cette belle publication.

Dr Max Billard. — **La Conspiration de Malet** (Un interrègne de quelques heures, la nuit du 23 octobre 1812). — Paris, Perrin et Cie, 1907, 199 p., in-8°.

Après beaucoup d'autres historiens, l'auteur nous présente une étude de la conspiration de Malet. En un prologue, il relate succinctement le complot de 1808, le projet de 1809 et les portraits des principaux acteurs du drame de 1812 qu'il étudie particulièrement. La suite est une série de tableaux fort animés, soigneusement dessinés au préalable, avec érudition et une grande documentation provenant des Archives nationales et des abondants souvenirs des contemporains. C'est d'abord la curieuse comédie au cours de laquelle Savary se trouve « déministérisé », suivant la piquante expression de la duchesse d'Abrantès, pendant que Pasquier subit une pénible mésaventure et que Frochot déploie un zèle inconscient, imperturbable et amusant. Une scène de transition se déroule ensuite dans le cabinet de Hulin, où un coup de pistolet consacre le nouveau baptême du général « Bouffe-la-Balle. » Enfin viennent le tragique jugement et, sans délai, le dénouement brutal, dans le sang dont les balles du peloton d'exécution éclaboussent le mur des Fermiers généraux, à la plaine de Grenelle.

Comme naguère M. A. Duruy, dans la *Revue des Deux-Mondes*, l'auteur combat la thèse dont E. Hamel s'est fait, après d'autres, le champion enthousiaste. Malet n'est point « le jacobin par principe » de Ch. Nodier, mais M. Billard ne paraît point disposé à voir, dans le général, le conspirateur royaliste dévoilé par M. A. Duruy. « Homme aux consciences successives », lisons-nous, « il était né conspirateur comme d'autres naissent orateurs ». M. G. Lenôtre n'a-t-il point déjà écrit : « c'est un dramaturge de génie »?

Lieutenant-colonel J.-B. Dumas. — **Neuf mois de Campagnes à la suite du général Soult.** — Paris, Lavauzelle, 1907, 610 p., in-8°.

Cet ouvrage fait suite à un premier volume paru en 1905 et intitulé : *Des Manœuvres de couverture*. L'auteur y avait exposé et discuté les règles qui lui paraissaient devoir présider à la conduite des opérations de cette nature et cette discussion était appuyée par la relation, forcément un peu sommaire, de dix manœuvres de couverture.

Cette fois, l'auteur a traité en détail certaines de ces manœuvres précédemment indiquées et a choisi les opérations de Soult dans le Nord de l'Espagne et en deçà des Pyrénées, à partir de la fin de juillet 1813, en raison de la variété des situations, et de la valeur des exemples qu'elles fournissent.

Digitized by Google

Sur le territoire espagnol, la couverture des sièges de Pampelune et de Saint-Sébastien par les armées alliées; sur le territoire français, celles de Bayonne et de Bordeaux, ainsi que la retraite sur Toulouse, lui ont fourni matière à des observations tout à fait intéressantes. Elles lui ont permis d'affirmer d'une manière plus précise et plus nette encore la valeur du principe déjà dégagé dans *les Manœuvres de couverture*, principe qui peut se résumer ainsi : *Aucun dispositif de protection pure ne saurait suffire à rendre la couverture effective et efficace. Un système de défense n'a de valeur qu'à la condition d'être apte à l'offensive et d'en renfermer toujours la menace.*

Au point de vue historique, le nouvel ouvrage de M. le lieutenant-colonel Dumas possède une très grande valeur. Les opérations qu'il y développe n'avaient encore jamais été traitées en détail avec pièces à l'appui. Il a réussi à grouper des matériaux particulièrement nombreux et il les a mis en pleine valeur en se transportant lui-même sur le terrain pour revivre plus complètement les épisodes qu'il décrit.

Cette excellente méthode lui a permis de déterminer avec une grande précision une foule de points particuliers, restés très obscurs ou défigurés par des relations antérieures à la description du terrain.

Un aperçu sur l'armement et la tactique élémentaire des armées française et anglaise complète cette œuvre du plus réel intérêt.

Général Canonge. — **Histoire militaire**, t. II (2e partie). — Paris, Fanchon, 708 p., in-8°.

En 1900, le général Canonge entreprenait la publication d'une *Histoire militaire*, destinée à précéder une étude de l'*Art militaire*. L'auteur n'entendait plus, comme en 1882, dans son *Histoire militaire contemporaine* (Paris, Charpentier, 2 vol., 516 et 502 p., in-16), se limiter aux campagnes du second Empire. Il se proposait au contraire, en élargissant singulièrement le cadre de ses études, de remonter jusqu'aux temps historiques où certains principes relatifs à l'art de la guerre commencèrent à être adoptés et de ne terminer ses travaux d'histoire que par l'exposé des expéditions lointaines contemporaines.

Nous devons rendre hommage dès maintenant à la somme prodigieuse d'efforts produits pour mener à bonne fin une œuvre aussi considérable.

La deuxième partie du tome II, relative à la guerre 1870-71, attire particulièrement notre attention. Cette Relation de la guerre franco-allemande est en effet conçue dans un esprit différent de celle écrite en 1882 (2e vol. de l'*Histoire militaire contemporaine*). Comme l'auteur l'explique lui-même dans son avant-propos, « le recul désirable pour juger des événements militaires contemporains commence à se faire »; les passions se sont amorties; bien des personnages ont disparu; enfin, de nombreux documents importants, que le général Canonge met lar-

Digitized by Google

gement à profit, ont vu le jour récemment. A toutes ces conditions favorables, s'ajoutent la haute compétence en matière historique du général Canonge et « un labeur personnel de plus de trente années dont aucun jour ne s'est écoulé sans que le souvenir du passé n'ait opprimé la pensée de l'auteur ».

Mettant l'analyse et la synthèse au service de la méthode historique, le général Canonge élimine « ce qui n'apprend rien qu'un fait de plus ». Par contre, il se livre « à un examen approfondi » lorsque l'intérêt pratique est en jeu; il cherche à traiter uniquement, « sans aucune préoccupation de proportion, des événements heureux ou malheureux qui fournissent des enseignements ».

Le général Canonge fractionne sa relation bien ordonnée en trois livres. Le premier nous conduit jusqu'à la chute de l'Empire et comprend également le blocus de Metz; le deuxième esquisse plus qu'il ne traite (par suite du plan adopté) l'histoire de la Défense nationale jusqu'à la capitulation de Paris; enfin, le troisième s'occupe des opérations spéciales (places fortes, guerre de partisans, opérations maritimes), de la paix et contient de précieux renseignements généraux.

81 cartes, plans et croquis, un index alphabétique et de nombreux tableaux bibliographiques complètent ce « loyal Historique » qui se classe parmi les meilleurs des ouvrages sur la guerre de 1870-71.

Commandant de Fonclare. — **Un soldat, le lieutenant Burtin (1874-1905).** — Paris, Chapelot, 1907, 252 p., in-8°.

Pendant sa courte carrière militaire, le lieutenant Burtin n'a eu qu'une pensée, se préparer à bien servir son pays. C'est pour s'entraîner physiquement et moralement qu'il accomplit, dans les Alpes et en Tunisie, des exploits merveilleux d'endurance et d'intrépidité; c'est pour se familiariser avec l'impression du champ de bataille qu'il part volontairement en Mandchourie pendant la guerre russo-japonaise. Il parvient à se faire admettre dans l'armée russe comme officier de cosaques et tombe sous les balles japonaises dès la première rencontre.

Le commandant de Fonclare, qui fut, à Saint-Cyr, le capitaine instructeur de Burtin, a fait revivre la figure de ce vigoureux soldat. Après avoir, avec le concours de ceux qui en ont été témoins, retracé les actes follement audacieux qui ont rendu Burtin légendaire dans les troupes des Alpes, l'auteur publie sa correspondance de Mandchourie. Elle est une nouvelle preuve de l'énergie de ce soldat qui parvient à vaincre les difficultés de toute nature s'opposant à la réalisation de son but; elle abonde, en même temps, en détails précieux qui montrent que leur auteur savait observer.

Digitized by Google

LIVRES ÉTRANGERS.

W. v. Unger, Generalmajor.— **Blücher.**— Erster Band : von 1742 bis 1811; mit 6 Bildnissen, der Nachbildung eines Briefes von Blücher und 19 Kartenskizzen. — Berlin, Mittler, 1907, 401 p., in-8°.

Le feldmaréchal Blücher est considéré en Allemagne comme un type de héros national, dont la physionomie et le caractère ont tenté la plume de maints écrivains d'outre-Rhin. Parmi ses nombreux biographes, il en est peu toutefois dont les connaissances militaires aient été suffisantes pour faire ressortir la double personnalité de leur héros, qui fut non seulement un très énergique soldat, mais aussi un habile général en chef. Le général-major von Unger, qui a entrepris cette tâche, consacre un premier volume à cette période extraordinairement active de la vie de Blücher, où il se manifeste comme un admirable soldat, popularisé en Allemagne par le livre et par l'image. Pendant cette tranche de vie déjà longue, le futur maréchal « Vorwærtz » n'a pas encore donné son entière mesure, et ce ne sera qu'à partir des guerres de délivrance, qu'il révélera ses aptitudes de « commandant d'armée ». Un second volume, actuellement en préparation, nous montrera le rôle singulièrement brillant qu'il joua en cette qualité dans la lutte entreprise contre Napoléon. Dans ce premier volume, on trouvera, outre la narration des faits de guerre auxquels fut mêlé Blücher, depuis son entrée au service comme junker suédois jusqu'à la retraite de Lübeck, le récit d'une foule d'anecdotes amusantes et de traits de mœurs pris sur le vif, qui rendent la lecture de cette biographie des plus attrayantes.

On y trouvera également des commentaires sur les règlements de la cavalerie qui étaient alors en vigueur, et de nombreuses citations d'un « Journal de campagne » où Blücher a relaté lui-même les événements auxquels il prit part pendant les campagnes de 1793 et de 1794. Ce journal a été rédigé de mémoire pendant l'hiver de 1795 à 1796, et l'imagination très vive de l'auteur s'y reflète dans des exagérations qui nuisent à la vérité historique. Toutefois, ce document assez ignoré en France n'en constitue pas moins une source qui ne doit pas être négligée par les historiens des guerres de la Révolution.

En lisant le livre du général von Unger, on sera peut-être étonné d'apprendre que l'homme d'action, l'héroïque sabreur qu'était Blücher, avait des tendances mystiques et se laissait bercer entre deux campagnes par des rêves de félicité universelle.

Dans un appendice annexé à ce volume, l'auteur mentionne et fait la critique des sources où il a puisé les éléments de son livre ; il indique de plus la valeur qu'il convient d'attribuer à la plupart des biographies parues jusqu'à ce jour.

Digitized by Google

F. Loraine Petre. — **Napoleon's Conquest of Prussia, 1806,** with an introduction by Field Marshal Earl Roberts. — London, John Lane, 1907, 319 p., in-8°.

La relation claire, bien ordonnée, de M. Loraine Petre, offre un bel ensemble littéraire; la lecture en est facilitée par des cartes et croquis, ainsi que par des photographies des principaux aspects des champs de bataille.

Dans sa préface, l'auteur nous fait connaître les sources où il a puisé pour se documenter. En Allemagne, il a consulté, à l'exemple de Lettow-Vorbeck, les relations de Hœpfner et du colonel saxon Muntz; du côté français, la correspondance de Napoléon et les publications du lieutenant-colonel Foucart.

Il semble donc que l'on puisse accorder, *a priori*, une certaine confiance à l'œuvre de M. Loraine Petre. Il est regrettable que, dans le dessein de ne pas fatiguer l'attention du lecteur, il se soit abstenu, sauf dans quelques rares cas particuliers, de citer les documents sur lesquels il appuie son texte. Cette absence de références, en livrant l'auteur à lui-même, le conduit parfois à des appréciations exagérées ou inexactes. C'est ainsi que, au début du chapitre II, il ne craint pas de qualifier d'« infâmes » les pratiques de rapine et de pillage des officiers et soldats de la Grande Armée, en 1806. Sans prétendre que la discipline fut toujours observée, on pourrait apporter, à l'encontre de cette assertion, de nombreux témoignages de contemporains allemands et français, tels que Varnhagen von Ense, les Vertraute Briefe, les généraux Boulart et Pouget, le colonel Pion des Loches, Fantin des Odoards, et enfin ce curieux document, cité par les *Berliner Nachrichten* du 12 mai 1807, où la municipalité de Brandenbourg déplore le départ du commandant d'armes de la petite ville, célèbre ses vertus et lui souhaite dans l'avenir toutes sortes de prospérités.

Malgré ces réserves, le livre de M. Loraine Petre est bien établi dans son ensemble, et sa relation donne une idée juste des opérations si saisissantes de la courte campagne de 1806.

Major general C. W. Robinson. C. B. (late rifle brigade). — **Wellington's Campaigns** (III° vol.), **Peninsula-Waterloo** (1808-15). — London, Hugh Rees, 1906, 707 p., in-8°.

Le livre du major général Robinson est destiné aux officiers de l'armée britannique désireux de suivre pas à pas le grand Wellington dans sa brillante carrière. C'est une relation très claire et assez détaillée, surtout en ce qui concerne Waterloo, des campagne de 1813 et 1814, dans le Sud-Ouest de la France, et de la campagne de 1815, en Belgique.

Digitized by Google

La documentation du major général Robinson est exclusivement bibliographique, mais elle s'adresse généralement à des sources dignes de foi. En première ligne, nous devons mentionner le recueil des *Wellington's Despatches*, édité en 1852, et leurs suppléments publiés par la famille du duc de 1865 à 1872. A ces pièces contemporaines, l'auteur joint l'*Autobiography of Sir Harry Smith*, publiée par ses descendants, mais seulement en 1902, et les intéressantes études de Napier qui ont pour titres : *Peninsular War* (1840) et *English Battles and Sieges in Peninsula* (1852).

Pour la relation de la campagne de 1815, le major général Robinson dispose en outre d'une quantité considérable de notes, de mémoires et de récits publiés au siècle dernier par des officiers anglais ayant pris part à la célèbre journée du 18 juin.

Il faut souhaiter que l'auteur ait fait subir à ces publications l'épreuve d'une sévère critique; heureusement, il les corrobore au moyen de documents de sources étrangères, comme la Campagne de 1815 de Charras et le fameux *Aus meinem Leben* de Müffling, écrivain qui, on le sait, faisait partie de l'état-major de Blücher.

En résumé, les *Wellington's Campaigns* du major général Robinson terminent dignement une série d'excellentes études, qui n'apportent aucun élément nouveau à l'histoire militaire, mais qui se recommandent par une documentation consciencieuse et de sérieuses qualités de méthode et d'exposition.

Georg Cardinal von Widdern. — **Der kleine Krieg und der Etappendienst, Teil II.** (avec 2 cartes et 1 croquis). — Berlin, Eisenschmidt, 1908, 175 p., in-8°.

Le colonel Cardinal von Widdern s'est fait en Allemagne une spécialité de l'étude des opérations sur les communications des armées. Il vient de publier une troisième édition de la deuxième partie de l'ouvrage consacré à la petite guerre et au service des étapes. Ce sont, pour la plupart, des exemples nouveaux qu'il produit. Il relate d'abord les raids remarquables accomplis par le lieutenant-colonel von Mayr dans la guerre de 1757. Lorsque Frédéric II pénétra en Bohême à la fin du mois d'avril, il chargea Mayr, avec un corps de partisans (2 bataillons, 2 escadrons, 4 pièces) de détruire d'abord les magasins autrichiens de Pilsen et de se porter ensuite en Franconie, sur Bayreuth, Bamberg, Nüremberg, afin d'y semer la terreur et d'empêcher la réunion de contingents. L'opération eut un plein succès et les détails que donne l'auteur sont des plus intéressants. Pendant la campagne de 1806, certains corps de partisans prussiens réussirent maintes fois d'audacieux coups de main. On peut citer : le lieutenant Hellwig qui, avec 55 hussards, aurait délivré 6,000 prisonniers prussiens escortés seulement par

Digitized by Google

60 hommes; le célèbre chef de partisans von Schill qui opéra en Poméranie et qui aurait capturé un jour le général Victor, lequel fut échangé contre Blücher; le lieutenant von Hirschfeld qui, de 1806 à 1807, parcourut la Sibérie et la Pologne. L'auteur a résumé dans le chapitre V les opérations très intéressantes sur les communications de l'armée française en 1813; il a écrit sur cette question un ouvrage spécial très complet. L'ouvrage se termine par des épisodes des campagnes en Danemark de 1848-49 et de 1864.

Georg Cardinal von Widdern. — **Der kleine Krieg und der Etappendienst, Teil IV.** (avec 5 croquis). — Berlin, Eisenschmidt, 1907, 117 p., in-8°.

Dans ce fascicule, l'auteur étudie, d'après les Archives de la Guerre de Berlin et de Vienne, les opérations sur les communications des armées prussiennes en 1866. Le commandement autrichien prit le parti, le 17 juillet, d'organiser des entreprises sur ces communications, ainsi qu'en témoigne un ordre de l'archiduc Albert (p. 4-6). Il s'agissait surtout de détruire ou au moins d'interrompre la voie ferrée unique dont disposaient les Prussiens : celle de Reichenberg à Brünn par Pardübitz et Prague. L'ordre prescrivait aussi la levée de la landsturm sur les derrières et sur les flancs des envahisseurs. De nombreux corps de partisans agirent aussitôt et ne furent pas sans inquiéter le commandement prussien. L'un d'eux, composé seulement de 4 escadrons attira à lui plus d'une division d'infanterie prussienne. Un autre réussit un coup de main sur le pont de Neratowitz. L'auteur expose également comment on s'y prit pour couvrir la ligne de communications. Mais les troupes qui furent affectées à ce service eussent été en trop petit nombre pour empêcher les partisans autrichiens de continuer leurs entreprises, si la guerre n'avait pas pris fin. Le colonel Cardinal von Widdern termine par une conclusion très juste : la nécessité d'exercer dès le temps de paix les officiers de l'armée territoriale, qui auront à garder des routes d'étapes ou des voies ferrées, aux petites opérations de la guerre. « C'est l'histoire militaire, dit-il, qui est à cet égard le meilleur mode d'instruction. »

Lieutenant-colonel Moser. — **Kurzer strategischer Ueberblick über den Krieg 1870-71** (avec 7 croquis). — Berlin, Mittler, 1908.

Cet ouvrage qui, en 48 pages, donne un aperçu d'ensemble très substantiel et très complet de la guerre franco-allemande, a paru pour la première fois en mai 1893. L'auteur, professeur à l'Académie de guerre, en donne aujourd'hui une 4e édition, qu'il a modifiée et complétée en tenant grand compte des publications de la Section historique de l'État-Major de l'Armée sur la guerre de 1870-71.

Digitized by Google

Major Gerald GILBERT. — **The Evolution of Tactics.** — Londres, Hugh Rees, 1907, 193 p., in-8°.

Ainsi que l'indique le titre de son livre, le major Gilbert ne s'est pas proposé de faire œuvre d'historien, mais d'appliquer à l'art de la guerre quelques données historiques connues, empruntées aux auteurs anciens, et à Gibbon, Thiers, Carlyle et Macaulay, ainsi qu'à quelques autres biographes anglais.

Il distingue avec quelque insistance entre la tactique proprement dite, qui n'est que le moyen de combiner le plus efficacement possible l'action des trois armes, suivant l'objectif qu'on se propose d'atteindre sur le champ de bataille, et la grande tactique, qui est tout entière contenue dans les conceptions du commandant en chef, et qui prépare les événements imprévus de l'ennemi, qui décideront de la victoire.

La tactique simple dépend essentiellement de l'armement ; son étude ne saurait donc s'appuyer que sur l'examen de faits relativement récents ; la grande tactique, au contraire, est de tous les temps, et c'est pour cela que Napoléon recommandait, à qui voulait devenir un grand capitaine, la lecture des campagnes d'Alexandre, d'Annibal, de César, de Gustave-Adolphe, de Turenne, d'Eugène et de Frédéric.

Partant de ce principe, le major Gilbert condamne la préférence accordée par Clausewitz aux seuls événements de la période moderne, et il prétend tirer d'utiles enseignements de l'étude de Thymbra, de Pharsale, de la Trébie, autant que de l'investissement d'Ulm et du combat du Mont-Thabor.

Pour faciliter la lecture de son livre, il a établi, pour chaque action de guerre, un croquis en couleurs, qui souvent n'a que la valeur d'un schéma, et qui représente les principaux mouvements des différents corps de bataille, avec une légende explicative.

Après avoir examiné successivement l'ordre linéaire et l'ordre profond, l'ordre oblique, les attaques concentriques et enveloppantes, l'auteur conclut en déplorant que l'armée anglaise suive aveuglément les principes de la tactique allemande, au lieu de se créer une tactique propre, adaptée aux conditions particulières où les troupes britanniques sont généralement appelées à combattre.

Le livre du major Gerald Gilbert n'apporte aucun document nouveau à l'histoire ; il contient des aperçus intéressants sur la tactique ancienne et sur certaines batailles généralement peu connues.

Le Gérant : R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et C°, rue Christine, 2.

Digitized by Google

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

(SECTION HISTORIQUE.)

N° 87 Mars 1908

ÉTUDES TACTIQUES

SUR LA

CAMPAGNE DE 1806 (1)

IÉNA

(*Fin.*)

XXVII

Après le succès de son attaque contre l'aile droite de la division Grawert, la division Desjardins avait été arrêtée par le maréchal Augereau et s'était rassemblée dans l'ordre suivant :

Le 105e, à l'aile droite sur la crête du plateau, faisant face aux bataillons de la brigade de réserve Dyhernn. Ce régiment, comme on sait, continua l'action à la gauche du Ve corps et fut perdu pour la division Desjardins.

(1) Voir *Revue d'Histoire*, nos 81, 82, 83 et 84.

Digitized by Google

A sa gauche, les 1er et 2e bataillons du 16e léger et les deux bataillons du 14e de ligne occupaient le petit plateau conquis sur la droite prussienne, la gauche du 14e se reliant vers Isserstedt au 3e bataillon du 16e léger, qui occupait ce village.

En seconde ligne, la droite au petit bois de la principauté d'Altenbourg, le 44e, son 1er bataillon en bataille, le 2e en colonne serrée, derrière le 8e peloton du bataillon précédent.

En arrière de la division, le VIe corps s'ébranlait sur les pentes du Dornberg pour venir prendre possession du terrain conquis et appuyer la poursuite suivant la route de Weimar. Dès son arrivée, la division Desjardins reprendra l'offensive (1).

Dans sa position de rassemblement, elle est prise à partie par les batteries Ernst, Haussmann et Bonniot installées avec la brigade Burgsdorf de la division saxonne, au Sud-Ouest d'Isserstedt, sur les pentes Nord du plateau de la Schnecke.

Ce plateau allongé se détache, à l'Est de Kotschau, de celui qui s'étend entre ce dernier village et Vierzehnheiligen, descend d'abord vers le Sud dans la direction de Gross-Schwabhausen, puis se dirige brusquement, en formant une équerre, à l'Est vers la Schnecke. Il est constitué de telle sorte qu'une crête, formant l'axe du plateau, isole complètement le bassin d'Isserstedt, de sorte que la brigade Burgsdorf, qui est au Sud-Ouest de ce village, et la brigade Nerhof, qui occupe la Schnecke, ne pourront pas se voir et ignoreront leurs mouvements réciproques.

Le maréchal Augereau, pendant le temps d'arrêt d'environ une demi-heure que marque la division Desjardins, fait « reconnaître l'ennemi sur son extrême

(1) Rapport du 14e de ligne. — Foucart, p. 659.

Digitized by Google

droite, afin de savoir s'il était prudent de l'attaquer avec aussi peu de monde (1) ».

Le maréchal escompte aussi l'entrée en ligne de sa 2e division qui ne saurait tarder. Les premiers tirailleurs de cette division s'engageaient en effet vers la Schnecke avec les Saxons.

Heudelet avait dû laisser passer les divisions des VIe et IVe corps ; aussi n'avait-il pu, malgré les appels réitérés d'Augereau, arriver plus tôt sur le champ de bataille. L'encombrement du Mühlthal et du défilé de Cospoda par les convois de munitions et de blessés avait encore retardé ses colonnes.

Jugeant avec justesse qu'il ne devait pas attendre sa division tout entière, il se détermina à faire filer ses troupes sur le champ de bataille à mesure de leur arrivée (2).

Dès que la tête de colonne de sa 1re brigade, formée uniquement du 7e léger, commença à déboucher sur le plateau de Cospoda, Heudelet poussa vers Isserstedt par la forêt le 1er bataillon, puis successivement les deux autres pour se relier à la gauche de la division Desjardins, couverte par les tirailleurs qui, descendant dans le vallon d'Isserstedt et le Liskauerthal, commençaient à gravir les pentes de la Schnecke (3).

On se rappelle que la division saxonne avait reçu d'Hohenlohe l'ordre de couvrir sa droite en maintenant ses positions sur le plateau de la Schnecke. En voyant se dessiner l'attaque contre la droite de Grawert, par l'avant-garde du VIe corps puis par la 1re brigade de la division Desjardins, le général Zeschwitz I avait porté la brigade Burgsdorf et les trois batteries de la division à

(1) Rapport du 7e corps. — Foucart, p. 636.
(2) Rapport du 7e corps.
(3) *Ibid.*

Digitized by Google

environ 800 mètres au Sud-Ouest d'Isserstedt, en travers vraisemblablement du chemin qui conduit de ce village à Gross-Schwabhausen, les batteries Ernst et Haussmann à droite de l'infanterie, la batterie Bonniot à la gauche, ayant son flanc gauche couvert par quatre escadrons de carabiniers saxons. C'était la batterie de 12 Bonniot qui, en raison de sa plus grande portée, avait ouvert le feu à grande distance sur le rassemblement de la division Desjardins.

La brigade Nehrhof avait été maintenue sur la Schnecke, ayant des tirailleurs dans le fond du vallon d'Isserstedt, du Mühlthal et dans les bouquets de bois des pentes. Le détachement Boguslawski était venu se placer à sa droite, sur la chaussée même, face au Sud, la compagnie de chasseurs Masars occupant les fossés.

Dès que la brigade Nehrhof aperçut le mouvement des premiers éléments du 7e léger et vit les tirailleurs français, qui les précédaient, descendre des hauteurs du Flohberg dans la vallée vers la Schnecke, son chef dirigea immédiatement le 2e bataillon Niesemeuschel sur les bouquets de bois occupés déjà par les tirailleurs saxons. La gauche de ce bataillon fut en même temps renforcée des tirailleurs du bataillon de fusiliers Bevilaqua, et de quelques pièces (1).

La bataillon Boguslawski et les compagnies de chasseurs Masars et Kronhelm reçurent l'ordre de se porter au point de jonction des vallons d'Isserstedt et de Schwabhausen. Le colonel Boguslawski jeta les chasseurs sur les pentes et dans les ravins Sud du plateau, en avant de son bataillon maintenu sur la chaussée.

En même temps les pièces régimentaires de la brigade Nehrhof envoyaient des projectiles avec un certain succès aux colonnes françaises qui se déroulaient sur le pla-

(1) Höpfner, p. 416.

Digitized by Google

teau, au débouché de Cospeda (24e et 63e de ligne, confédérés de Darmstadt et d'Usingen constituant la 2e brigade Sarrut de la division Heudelet), mais sans les arrêter dans leur marche (1).

Un combat violent s'engage presque immédiatement dans les bouquets de bois situés sur les pentes de la Schnecke, entre les tirailleurs français et les tirailleurs saxons, soutenus par le 2e bataillon Niesemeuschel, combat sanglant pour les deux partis. Bientôt de nombreux blessés sortent des bois.

Heudelet, qui voit nos tirailleurs faiblir et aperçoit en même temps le mouvement du bataillon Bevilaqua et des deux compagnies de chasseurs Masars et Kronhelm, court au 7e léger engagé à peine dans la forêt vers Isserstedt, lui fait faire un à gauche en bataille et le porte sur la route d'Isserstedt à Iéna (2). L'apparition du régiment hors de la forêt et sur leur flanc arrête net les tirailleurs Bevilaqua.

Le 7e léger sortant alors complètement de la forêt continue à marcher vers la Schnecke et commence à s'élever sur les pentes. Les tirailleurs Bevilaqua, menacés d'être coupés du plateau sont obligés de se retirer et se replient sur le gros de la brigade, déployé au-dessus de la Schnecke sur le revers Sud du plateau, par rapport à la brigade Burgsdorf.

Le 2e bataillon Niesemeuschel, découvert sur sa gauche, évacue les bouquets de bois et se retire rapidement, entraînant dans sa retraite les chasseurs du détachement Boguslawski (3).

Le 7e léger monte à l'attaque du plateau, soutenu par la brigade Sarrut qui a descendu le Flohberg en colonnes de régiment.

---

(1) Höpfner, p. 416.
(2) Rapport du 7e corps.
(3) Höpfner, p. 416.

Digitized by Google

Les premières lignes qui apparaissent sont accueillies par des salves de bataillon et ne peuvent se maintenir.

Mais le général Zeschwitz I voit du haut de la Schnecke s'exécuter la conversion de la division Desjardins autour d'Isserstedt contre la brigade Burgsdorf. Craignant, s'il restait plus longtemps sur la Schnecke, d'être coupé non seulement d'Hohenlohe, mais encore de l'Ilm et de Weimar, il prescrivit à la brigade Nehrhof de battre en retraite rapidement.

Cet ordre s'exécuta immédiatement. La retraite s'effectua le long de la chaussée, sur les pentes Sud du plateau, hors des vues de la brigade Burgsdorf et de la division Desjardins. Elle eut lieu en un carré ouvert, dont le régiment Niesemeuschel formait la face arrière, le bataillon Bevilaqua le flanc droit, le régiment Löw la face gauche, et dont le front devait être constitué par les canons de bataillon qui furent maintenus au milieu du carré (1).

La compagnie de chasseurs Masars se déploya sur le flanc gauche et suivit le long des fossés de la route. Les fusiliers Boguslawski et les chasseurs Kronhelm couvrirent la retraite. Leur feu tint en bride les tentatives du 7e léger pour prendre pied sur le plateau. Mais bientôt le canon de la division Heudelet apparut sur la crête et accompagna la retraite de quelques salves qui eurent du succès. Les fusiliers Boguslawski et les chasseurs se retirèrent rapidement (2).

Une fois parvenu sur le plateau, le général Heudelet aperçut sur sa droite la brigade Burgsdorf aux prises avec la division Desjardins. Il arrêta alors sa division et prit ses mesures pour coopérer à ce combat.

Profitant du répit qui lui était ainsi donné, la brigade

---

(1) Höpfner, I. Band, p. 417.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

Nehrhof ouvrit les files et continua dans le plus grand ordre, par pelotons, sa retraite sur Kotschau par la chaussée de Weimar (1).

XXVIII

Nous avons laissé la division Desjardins attendant à l'Est d'Isserstedt, sur les pentes du plateau conquis, l'arrivée des troupes du VIe corps et le résultat de la reconnaissance ordonnée vis-à-vis de la brigade saxonne Burgsdorf par le maréchal Augereau.

Cette attente dura environ une demi-heure (2).

Le rassemblement était couvert par les voltigeurs du 14e, au Nord d'Isserstedt et au village même par le 3e bataillon du 16e léger.

A l'arrivée des troupes du VIe corps (3), le maréchal prescrit au général Desjardins d'attaquer la brigade Burgsdorf, en appuyant sa gauche au village d'Isserstedt, autour duquel sa division pivotera de manière à marcher sur les Saxons du Nord au Sud, tandis qu'Heudelet qui commençait à déboucher de Cospeda, se reliant vers Isserstedt avec Desjardins, attaquera la Schnecke et la brigade Nehrhof par l'Est.

Il était un peu plus de 1 heure de l'après-midi. Le mouvement de la division Desjardins va demander une heure de marche avant que cette division puisse aborder la brigade Burgsdorf (4). Il y avait environ 2 kilomètres à franchir en formation de combat, en exécutant diffé-

---

(1) Höpfner, p. 417.

(2) Rapport du colonel commandant le 44e de ligne. — Foucart, p. 660.

(3) Rapport du colonel commandant le 14e de ligne. — Foucart, p. 658.

(4) Rapport du colonel commandant le 44e de ligne.

Digitized by Google

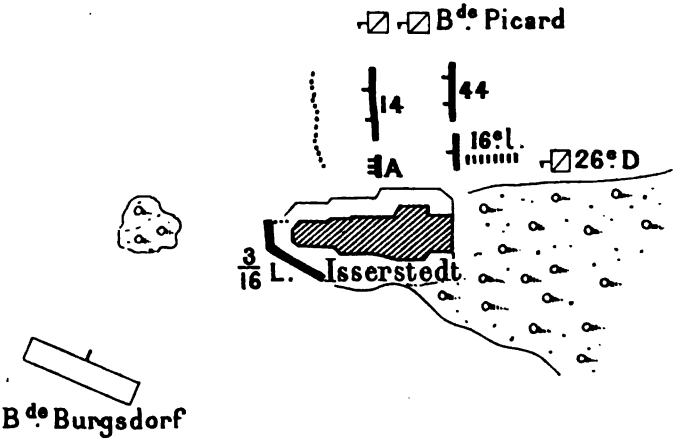
rents changements de front, sous le feu ininterrompu des batteries saxonnes (1). Ce n'est donc que vers 2 heures que se produisit l'attaque de la brigade Burgsdorf.

La marche de la division Desjardins eut lieu dans la formation suivante :

En première ligne les voltigeurs du 14e ;

En seconde ligne le 14e de ligne ;

Enfin en troisième ligne le 44e, ayant à sa gauche le 16e léger.



Trois régiments de la division de cavalerie Klein appuient cette attaque ; la brigade Picard à l'aile droite, le 26e dragons à l'aile gauche.

En arrivant à hauteur de l'extrémité occidentale d'Isserstedt la division conversa à gauche. Le 14e jeta ses deux compagnies de gauche dans le petit bois qui est en avant du village (7e et 8e compagnies du 2e bataillon) (2).

Quand la conversion fut achevée, toute la division

(1) Rapports des colonels commandant les 14e et 44e de ligne.

(2) Rapport du 14e ligne. — Foucart, p. 658.

Digitized by Google

commença à gravir les pentes du plateau sur lequel se tenait la brigade Burgsdorf.

En première ligne, de l'Ouest à l'Est, les voltigeurs du 14e, soutenus par les 7e et 8e compagnies du 2e bataillon, et ayant à leur gauche les tirailleurs du 3e bataillon du 16e léger, soutenus par la 1re compagnie de ce régiment. Cette première ligne était suivie par le 3e bataillon du 16e léger avec les 3 pièces d'artillerie de la division. En troisième ligne marchait le reste du 16e léger.

Quant au 14e de ligne, en arrivant à hauteur du petit bois situé en avant d'Isserstedt, il reçut l'ordre de gravir directement la montagne (1) accentuant de plus en plus la séparation existant entre les Saxons et Hohenlohe. Le 44e fut chargé de le soutenir.

Le 14e de ligne obliqua donc à droite vers le sommet du plateau. « Le 2e bataillon est formé en bataille le premier en colonne serrée, ordre qu'il avait pris près le bois. » La brigade de dragons Picard et la brigade légère du VIIe corps le précédaient. « Sa droite se trouvant souvent à découvert et ayant quelque cavalerie en tête sur la montagne, le régiment fut formé en colonne serrée par le général de division (2). »

Vers 2 heures, donc, la division Desjardins aborde la brigade Burgsdorf.

Les carabiniers saxons se jettent sur la première ligne, formée des tirailleurs, des 7e et 8e compagnies du 2e bataillon du 14e et du 3e bataillon du 16e léger, qu'ils chargent jusqu'à trois fois sans pouvoir arrêter le mouvement offensif. Les escadrons sont repoussés avec des pertes sensibles (3).

Malgré le feu intense des Saxons, le coteau est gravi.

---

(1) Rapport du 14e.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

Digitized by Google

La brigade Burgsdorf, qui a vu le mouvement débordant des 14e et 44e de ligne, comprend qu'il est urgent de commencer sa retraite. Menacée par la cavalerie française, elle forme les carrés de bataillon (1).

Mais le 3e bataillon du 16e léger se précipite et, bousculant les dernières unités d'infanterie, parvient à s'emparer de 6 pièces de canon de bataillon (2). En même temps, le 26e dragons se lance sur la ligne ennemie qui se retirait.

Mais celle-ci s'arrête, le reçoit bravement et l'oblige à reculer en désordre (3).

A ce moment, arrivait sur le plateau par le Sud la division Heudelet, qui, renonçant à poursuivre la brigade saxonne Nehrhof, cherchait à donner la main à la division Desjardins. Le 7e léger tenait la tête.

Le 26e dragons, en se retirant précipitamment se jette dans les rangs du 7e léger. Mais ce régiment, bien qu'un peu bousculé, dépasse les dragons, charge à son tour les Saxons et les aborde à la baïonnette. Le 26e dragons, qui s'est rallié, charge de nouveau (4).

Les trois bataillons de la brigade Burgsdorf sont rompus de toutes parts et après une honorable résistance, entourés de tous côtés, se voient dans l'obligation de mettre bas les armes.

Les batteries Ernst, Bonniot et Haussmann avaient réussi à s'échapper. Elles atteignaient Kotschau quand la brigade de dragons Picard, les poursuivant, les aborda. La batterie Bonniot fut prise à gauche du village, la batterie Haussmann au delà et la batterie Ernst en deçà (5).

---

(1) Höpfner, p. 418.
(2) Rapport du 16e léger.
(3) Rapport du 7e corps.
(4) *Ibid.*
(5) Höpfner, p. 418.

Digitized by Google

Le général Zeschwitz I était d'abord décidé à partager le sort de ses troupes, mais, suivant enfin les conseils de son aide de camp, il se mit à la tête des 300 chevaux restants des carabiniers saxons et d'une troupe de chevau-légers d'Albrecht et réussit à se frayer un chemin à travers la brigade Picard et la brigade de cavalerie du VIIe corps qui s'emparaient des batteries, et que venait de rejoindre la cavalerie légère du VIe corps poursuivant les fuyards du centre sur la route de Weimar. Après deux combats heureux contre dragons et chasseurs, le général Zeschwitz I parvint à gagner la route de Weimar où il se réunira à son frère, commandant la cavalerie saxonne (1).

Les quatre escadrons de Bila-hussards et les deux de Gettkandt qui faisaient partie du détachement Boguslawski, sous le major prince de Solms-Braunfels étaient restés sur la hauteur au-dessus de Gross-Schwabhausen. Ces six escadrons ne s'émurent pas du combat livré sur la Schnecke et continuèrent à surveiller la direction du Sud (2).

Après la prise de la brigade Burgsdorf, le 26e dragons les prendra pour objectif. Nous verrons plus loin ce qu'il advint d'eux.

Ainsi donc, vers 2 h. 15, le VIIe corps faisait prisonnière la brigade Burgsdorf, avec le 16e léger, et la division Heudelet, et le 26e dragons; les 14e et 44e de ligne avaient abordé, en colonnes serrées, le plateau entre Isserstedt et Kotschau. Autour de ce dernier village la brigade de cavalerie du VIIe corps et la brigade de dragons Picard s'emparaient des batteries saxonnes.

De la division saxonne, il ne restait plus que la brigade Nehrhof qui, suivant la chaussée de Weimar, était encore

(1) Höpfner, p. 448.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

le long du Schwabhausergrund et se retirait en ordre, défilée aux vues du VIIe corps par la pente du terrain.

Au Nord du VIIe corps, la première ligne française, après avoir forcé à la retraite la nouvelle ligne formée par Hohenlohe à Klein-Romstedt, allait atteindre Gross-Romstedt. La cavalerie légère du VIe corps était en liaison à Kotschau avec celle du VIIe corps. La brigade Picard, après la prise des batteries, s'était ralliée en arrière de Kotschau et mise en marche pour rejoindre plus au Nord le prince Murat.

Tout à coup, vers 2 h. 30, du fond de Cappellendorf débouche une masse de cavalerie prussienne et saxonne qui refoule la cavalerie légère française. En même temps sortent du village même de Cappellendorf des bataillons d'infanterie ennemie qui se forment en échelon et s'ébranlent pour monter à l'assaut des hauteurs de Gross-Romstedt. C'est le corps de Rüchel, attendu depuis 11 heures du matin, qui entre enfin en ligne.

XXIX

A l'exception d'un régiment (1) et de deux bataillons de grenadiers (2), qui étaient restés dans Weimar, les troupes de Rüchel avaient bivouaqué au bois de Webicht en un carré ouvert ; la cavalerie avait bivouaqué ou cantonné dans les localités environnantes.

Un régiment d'infanterie (3) était demeuré à Erfurt pour en renforcer la garnison.

Un régiment d'infanterie, trois escadrons et une demi-

(1) Régiment Treuenfels.
(2) Bataillons de grenadiers Borstell et Hallmann.
(3) Régiment Électeur-de-Hesse.

Digitized by Google

batterie (1) avaient été poussés à l'intersection des routes de Naumbourg et de Weimar.

A Cappellendorf avaient été détachés deux escadrons de Katte-dragons pour établir la liaison avec Hohenlohe. Nous les avons vus, d'ailleurs, intervenir dans la bataille autour de Vierzehnheiligen.

Le général Rüchel, du bois de Webicht, avait entendu de bonne heure la double canonnade d'Iéna et d'Auerstedt.

Bien qu'ayant pour mission de servir de repli au duc de Weimar, jugeant que l'armée principale et celle d'Hohenlohe étaient toutes deux engagées, et désireux d'être à portée de soutenir l'une ou l'autre, suivant le cas, il résolut de se porter au point d'intersection des routes de Weimar et de Naumbourg, vers Umpferstedt (2).

Ses avant-postes reçurent l'ordre de se rassembler et de se replier sur Weimar, au bois de Webicht, où leur chef, le général Wobeser, devrait attendre de nouveaux ordres. Ajoutons tout de suite que ces avant-postes ne rejoindront pas le corps de Rüchel (3).

Celui-ci envoya ensuite au duc de Weimar l'avis de l'engagement des deux armées, puis il expédia au Roi, à Auerstedt, un officier pour s'informer de la situation et provoquer des ordres.

Des patrouilles furent lancées sur Iéna.

Les deux bataillons de grenadiers furent appelés au camp. Il ne resta plus à Weimar que le général Tschammer avec les trois bataillons du régiment d'infanterie Treuenfels.

Le général Rüchel avait, de sa propre autorité, modifié

---

(1) Régiment Tschepe, 3 esc. Katte-dragons.
(2) Höpfner, p. 395-396.
(3) *Ibid.*

Digitized by Google

l'organisation des régiments d'infanterie placés sous ses ordres. Il les avait formés en trois bataillons rangés sur deux rangs au lieu de trois, de sorte que le 1er bataillon comptait trois compagnies et un canon de bataillon; le 2e bataillon, quatre compagnies avec deux canons, et le 3e, trois compagnies avec un canon. Il en résulta que les hommes avaient ainsi tous perdu leurs chefs habituels, et marchèrent au combat sous des chefs inconnus, qui ne les connaissaient pas davantage (1).

Le général Rüchel réunit les chefs de corps et en attendant des nouvelles ou des ordres, il leur donna les indications verbales suivantes :

« Si je me déploie sur le centre, le régiment Tschepe tiendra l'aile gauche, son 3e bataillon marchera sur le flanc. Les régiments seront en échelons à 100 pas de distance, ayant chacun une division sur le flanc.....

« MM. les généraux disposeront constamment des tirailleurs auprès des batteries..... Ultérieurement nous attaquerons en échelons de régiment sur le centre.

« L'armée sera certainement brave, à hauteur des circonstances (2). »

Vers 9 heures du matin, Rüchel prescrivit au général Tschammer, à Weimar, de lui envoyer le 2e bataillon du régiment Treuenfels pour former la réserve d'aile droite, de laisser le 1er bataillon dans la ville et de couvrir avec le 3e le parc d'artillerie resté en arrière (3).

Bientôt un officier d'Hohenlohe arriva, apportant au général le premier billet du prince et le mettant au courant de la situation.

Rüchel fit prendre les armes et un peu après 10 heures, se mit en marche pour se porter sur Umpfer-

---

(1) Höpfner, p. 395-396.
(2) *Ibid.*, p. 396.
(3) *Ibid.*, p. 397.

Digitized by Google

stedt, en rompant par peloton, et suivant la chaussée, les régiments Larisch, Winning et Wedel à gauche, les régiments Strachwitz et Tschepe à droite.

Le régiment Schenck, un escadron de Kohler-hussards et la batterie de 12 Schäfer formaient la réserve de gauche. Le 2e bataillon Treuenfels, 30 cuirassiers de Bailliodz et la batterie de 12 Kirchfeld celle de droite. Les deux bataillons de grenadiers constituaient la réserve centrale.

L'avant-garde était formée par le faible régiment Bailliodz-cuirassiers, par trois faibles escadrons de Katte-dragons, ensemble 600 chevaux et la batterie à cheval Néander. Bientôt elle fut renforcée de 250 chevaux de Kohler-hussards, arrivant des avant-postes de Kranichfeld (1).

Les bagages furent envoyés à Wippach.

En entrant à Umpferstedt, Rüchel reçut un deuxième appel du prince Hohenlohe. Il répondit qu'il arrivait de suite et fit accélérer la marche.

Il est intéressant de remarquer que par la route il y a environ 9 kilomètres du bois de Webicht à Vierzehnheiligen. Rüchel, partant de ce bois entre 10 heures et 10 h. 30, devait donc arriver sur le champ de bataille entre midi 15 et midi 45, au moment où la division Saint-Hilaire allait entrer en ligne. L'apparition de ses troupes eût permis à Hohenlohe de se dégager plus facilement et de se retirer en ordre sur la rive gauche de l'Ilm. Il est très probable que son arrivée eût évité le désastre irrémédiable.

Avec quelle lenteur a-t-il dû marcher pour n'arriver, comme nous allons le voir, qu'entre 2 heures et 2 h. 30 à Cappellendorf.

A Frankendorf, les colonnes du corps de Rüchel

(1) Höpfner, p. 397.

Digitized by Google

conversèrent à gauche dans la direction de Cappellendorf.

En approchant de ce dernier village, Rüchel reçut un courrier du Roi qui le requérait de se porter sur Auerstedt et de le soutenir rapidement. Jugeant qu'il arriverait trop tard auprès de l'armée principale, mais qu'il pouvait encore soutenir à temps celle de Hohenlohe, le général continua sa marche (1).

A ce moment, le colonel Massenbach vint à sa rencontre et lui apprit que la bataille pouvait être regardée comme perdue. Rüchel lui demanda comment il pourrait venir en aide au prince : « Ietzt, nur durch Kapellendorf » répondit Massenbach en lui montrant les hauteurs au delà du village (2).

De ces hauteurs, le Sperlingsberg, descendait alors Tauentzien avec une partie de l'aile gauche d'Hohenlohe. Le reste se retirait par Gross-Romstedt et au Nord.

Rüchel envoya à Tauentzien l'ordre de s'arrêter et de rassembler tout le monde qu'il pourrait, car lui-même allait immédiatement attaquer. Puis il pénétra dans Cappellendorf. Il y trouva les bataillons de fusiliers Rühle et Rabenau, qui gardaient le quartier général d'Hohenlohe et auxquels s'était joint le bataillon de fusiliers Pelet, ravitaillé en munitions.

La réserve d'aile gauche fut placée au Nord, sur la rive gauche du Sulzbach, à l'Est de Wiegendorf, sur une hauteur, la batterie de 12 en avant, les tirailleurs dans un petit bois (3).

La réserve du centre fut maintenue derrière Cappellendorf. Celle de droite fut poussée sur la rive droite du Sulzbach, sur une hauteur située entre Cappellendorf

(1) Höpfner, p. 407.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

Digitized by Google

et Kotschau, et se couvrit par ses tirailleurs et les 30 cuirassiers Bailliodz dans la direction du fond du Werlitzgrabe (1).

Le Werlitzgrabe lui-même fut occupé par le bataillon de fusiliers Sobbe.

Le corps de Rüchel franchit le Sulzbach en deux colonnes, l'une à travers Cappellendorf, l'autre à gauche du village. La colonne qui traversa Cappellendorf avait en tête les cuirassiers Bailliodz et le régiment Katte-dragons (2).

Pendant que Rüchel se portait à la rencontre de l'armée française, Tauentzien passait le Sulzbach entre Gross-Romstedt et Wiegendorf et rassemblait ce qui lui restait de son corps près de ce dernier village, non loin de la réserve de gauche. Un millier de fuyards se joignit à lui (3).

En même temps, le général Zweiffel réunissait sur cette même rive gauche et un peu plus au Nord 200 hommes environ du régiment Sanitz, les restes des régiments Zastrow et Grawert, du premier bataillon Müffling, et des régiments de dragons Krafft et Prittwitz (4).

En sortant de Cappellendorf, les colonnes de Rüchel se déployèent à droite et à gauche. La cavalerie, dès qu'elle déboucha du village, fut canonnée par de l'artillerie légère que les Français venaient d'installer sur le plateau au Sud de Gross-Romstedt, vers l'origine de Werlitzgrabe. En même temps, plus au Nord, le régiment Gettkandt-hussards descendait les hauteurs de Gross-Romstedt, poursuivi par la brigade de cavalerie

(1) Höpfner, p. 407.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

Digitized by Google

du IVe corps, qui, à la vue des escadrons sortant de Cappellendorf, s'arrêta et se replia sur le plateau, tandis que le régiment Gettkandt-hussards (8 escadrons) se reformait derrière l'aile gauche de Rüchel.

A peu près au même moment, entre le Sperlingsberg et les hauteurs de Kotschau, la cavalerie légère du Ve corps qui précédait le 105e de ligne et la brigade Vedel, se heurtait à la réserve d'aile droite du corps de Rüchel.

Le général Zeschwitz II qui, avec la cavalerie saxonne (4 escadrons chevau-légers Albrecht, 4 escadrons chevau-légers Polenz, 4 escadrons Kochtitzky-cuirassiers) avait suivi la retraite des Prussiens par Gross-Romstedt, fut ramené plus au Sud par Hohenlohe qui avait abandonné le bataillon de grenadiers Winckel. Le Prince le fit défiler derrière le corps de Rüchel et le plaça en soutien en arrière du flanc droit. Les quatre escadrons de carabiniers et le détachement de chevau-légers d'Albrecht qui avaient, avec le général Zeschwitz I, échappé à la prise de la brigade saxonne Burgsdorf par le VIIe corps, se réunirent alors à cette cavalerie, qui compta 16 escadrons, affaiblis il est vrai, mais ayant conservé toute leur cohésion (1).

Rüchel, avant d'attaquer, voulut céder le commandement à Hohenlohe. Le Prince refusa, disant qu'il venait d'être battu et qu'il voulait laisser au général la gloire de rétablir les affaires.

Dès que l'infanterie se fut déployée, les escadrons de cuirassiers Bailliodz et le régiment Katte-dragons démasquèrent le front et se placèrent derrière l'aile droite, près de la cavalerie saxonne, ce qui porta à 24 le nombre des escadrons réunis de ce côté. Le régiment Kohler-hussards fit de même vers la gauche, qui compta dès

(1) Höpfner, p. 408.

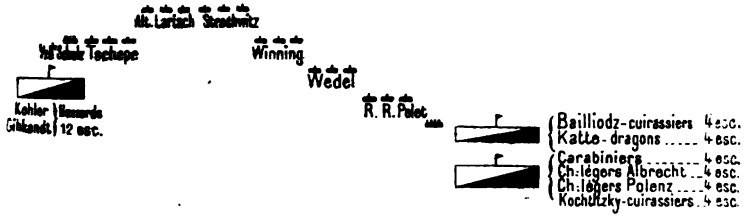
Digitized by Google

lors 12 escadrons. La batterie à cheval Néander fut partagée entre les deux masses de cavalerie. Sa demi-batterie de gauche sera désignée dans ce qui va suivre sous le nom de demi-batterie Schulz (1).

C'est vers 2 h. 30 que le premier échelon du corps de Rüchel sortit de Cappellendorf. Il était formé des régiments Alt-Larisch et Strachwitz. Se déployant sous le feu de l'artillerie légère française, il marcha vivement vers les hauteurs.

A gauche, à 100 pas de distance, le régiment Tschepe formait un second échelon, avec la demi-batterie Schulz.

A droite les régiments Winning et Wedell formaient chacun un échelon, également à 100 pas de distance (2). En outre Rüchel avait fait appel aux trois bataillons Pelet, Rühle et Rabenau et en avait constitué un quatrième échelon de droite.



Du côté des Français, la cavalerie et l'artillerie légère étaient seules parvenues sur la crête du plateau compris entre Kotschau et Gross-Romstedt, soutenues par des tirailleurs (3).

Les gros étaient en arrière assez loin sur le plateau et n'avaient pas encore atteint le village de Gross-Romstedt que Tauentzien, comme on sait, venait seulement d'évacuer.

---

(1) Höpfner, p. 408.
(2) *Ibid.*, p. 409.
(3) Rapport du 105e de ligne.

Digitized by Google

XXX

Le déploiement du corps de Rüchel s'effectua donc sous un feu d'artillerie meurtrier, il est vrai, mais qui ne commença à faire sentir toute son action qu'à partir du moment où les troupes prussiennes apparurent sur le plateau du Sperlingsberg.

Les batteries légères françaises installées sensiblement sur le revers du plateau suivi par le chemin qui va de Gross-Romstedt à Kotschau, causaient de cruels ravages dans les rangs des Prussiens.

Après avoir parcouru un espace d'environ 500 pas, le corps de Rüchel obliqua légèrement à droite pour obvier, dès le début, à toute tentative d'enveloppement de ce côté (1), dépassa par suite en partie le Werlitzgrabe, puis marcha résolument sur les batteries françaises. La demi-batterie Schulz se porta crânement très en avant à gauche de la ligne et s'installa de manière à prendre d'écharpe l'artillerie ennemie (2). Celle-ci redouble l'intensité de son feu. La plupart des chefs prussiens sont mis hors de combat ou démontés. Rüchel lui-même est blessé à la poitrine. Mais les échelons prussiens continuent vaillamment leur marche dans le plus grand ordre et se rapprochent résolument du plateau occupé par les batteries.

Alors la brigade de dragons que Murat a détachée de la division Klein auprès de la division Saint-Hilaire, soutenue par la brigade de cavalerie du IVe corps, se précipite sur les régiments Alt-Larisch et Strachwitz, formant le premier échelon, ainsi que sur le deuxième

(1) Höpfner, p. 409.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

échelon de droite, constitué par le régiment Winning. Cette brigade de dragons, repoussée par le feu, est vivement ramenée par les hussards de Gettkandt et Kohler ainsi que la brigade du IVe corps qui avait manœuvré pour la soutenir (1).

Après ce succès, le corps de Rüchel continue à progresser, malgré les pertes énormes qu'il subit. Les premiers échelons, repoussant les tirailleurs qui couvraient les batteries, arrivent à 200 pas de celles-ci, quand l'artillerie française cesse le feu, amène les avant-trains et se retire.

En même temps des tirailleurs français apparaissent tout autour de Gross-Romstedt et aux lisières du village.

La demi-brigade Schulz prend aussitôt Gross-Romstedt et ces tirailleurs sous son feu et le régiment Tschepe, échelon de gauche, se dirige vers la localité et va y pénétrer quand le combat prend soudain une face nouvelle (2).

De Gross-Romstedt et du Sud du village débouchent d'épaisses lignes d'infanterie, tandis qu'au Nord une autre ligne de bataillons se développe inopinément sur le flanc gauche des Prussiens (3).

Ce sont les 55e et 43e de ligne de la division Sain-Hilaire, qui ont rejoint leurs tirailleurs et qui sortent de Gross-Romstedt, tandis que, sortant du vallon situé au Nord de ce village, le 10e léger enveloppe l'aile gauche de Rüchel. Au Sud de Gross-Romstedt, le 36e se porte en ligne à son tour.

En même temps, en face de Rüchel, sur le plateau même, une imposante ligne d'artillerie se met en batterie et foudroie les bataillons prussiens. C'est la grande

(1) Höpfner. — Journal des opérations du 4e corps.
(2) Höpfner, p. 409.
(3) *Ibid.*

Digitized by Google

batterie du centre, qui a continué vers l'Ouest entre le Ve corps et la gauche de la Grande Armée (1).

Au Sud de cette batterie centrale, la brigade Vedel et le 105e se portent contre l'aile droite de Rüchel.

La ligne française, dont la crête occidentale du plateau, qu'allaient atteindre les Prussiens, masquait l'approche aux yeux de ces derniers, leur apparaît d'un seul coup tout entière, à portée de fusil.

Le régiment Alt-Larisch s'arrête le premier et ouvre le feu. Les autres régiments suivent son exemple. Mais ce combat de feux ne dure pas un quart d'heure. Écrasés de toutes parts par un feu infernal d'infanterie et de mitraille, les bataillons prussiens que leur artillerie, laissée sur la rive gauche du Sulzbach, à 2,000 mètres, ne peut pas soutenir, subissent des pertes inouïes (2).

Le régiment Larisch, décimé, ayant perdu son colonel et presque tous ses commandants de compagnie, tourbillonne le premier et se retire « en troupeau ».

Le régiment Strachwitz et successivement toutes les autres unités sont obligés de suivre son exemple et battent en retraite.

En voyant le recul des Prussiens, les Français se précipitent. La demi-batterie Schulz est enlevée. Le 36e fournit plusieurs charges contre le régiment Winning qui, en quelques instants a perdu 17 officiers et 674 hommes (3). Plus au Sud, le 2e bataillon du 88e, commandant Cambronne, s'empare de plusieurs canons (4).

A l'extrême droite de Rüchel, la cavalerie saxonne avait refoulé au Sud du Werlitzgrabe la cavalerie légère du Ve corps. Derrière celle-ci arrivait bientôt le

(1) Rapports des commandants de l'artillerie des 5e et 7e corps.
(2) Höpfner, p. 410.
(3) Journal des opérations du 4e corps.
(4) Rapport de Suchet.

Digitized by Google

105e, rejoint par la brigade de dragons Picard qui venait de coopérer à la prise de la brigade saxonne Burgsdorf et de ses batteries.

Les dragons et la cavalerie du Ve corps se reportent en avant, mais un régiment de dragons, mal éclairé, est surpris par le feu du régiment prussien Wedell, en échelon à droite, qui remontait le Werlitzgrabe, et se trouve compromis (1).

Le 105e se déploie le long du bord du ravin et « fait un feu de deux rangs extrêmement roulant », qui dégage les dragons. Le régiment Wedell fait alors front contre le 105e, mais le 34e de ligne survenant à son tour à la droite du 105e et bordant le versant Nord du Werlitzgrabe, prend en flanc le régiment prussien (2).

En même temps la 1re brigade de cuirassiers a repoussé au Nord du Werlitzgrabe également quelques escadrons de Gettkandt et Kohler-hussards qui cherchaient à couvrir la retraite des bataillons du centre et de la gauche de Rüchel. En poursuivant ces escadrons, elle vient donner sur les débris du régiment Winning qui battaient en retraite (3).

Le 4e escadron du 1er cuirassiers se jette sur ce régiment, et lui fait prisonniers environ 400 hommes et s'empare d'un drapeau. Les trois autres escadrons du régiment apercevant les cuirassiers de Bailliodz courent à eux. Mais ceux-ci font demi-tour et se retirent par un des nombreux chemins qui traversent le fond boisé du Werlitzgrabe en forme de défilé. Les trois escadrons du 1er cuirassiers chargent cependant à deux reprises la queue de la colonne ennemie, mais n'ayant pu atteindre

(1) Rapport du 105e de ligne.
(2) *Ibid.*
(3) Rapport du général d'Hautpoul. — Foucart, p. 667.

Digitized by Google

l'arrière-garde ils n'ont comme prisonniers que 30 cuirassiers et 3 officiers (1).

Pendant que le 1er cuirassiers était aux prises avec cette cavalerie, le 10e cuirassiers, qui marchait en seconde ligne pour le soutenir, apercevant le régiment Wedell aux prises avec les 34e et 105e de ligne, fait « escadrons à gauche » et attaque ce régiment (2).

Un escadron, lancé seul, ne peut entamer l'infanterie prussienne, mais le colonel charge à son tour deux fois avec trois escadrons. Le régiment Wedell est rompu à la troisième charge. Une partie est prise par les cuirassiers. Une autre se jette dans le ravin et tombe aux mains des dragons Picard qui se trouvaient sur l'autre bord, à la gauche du 105e, et qui poursuivent les fuyards prussiens. Le reste est rejeté sur Cappellendorf (3).

Les charges faites par les 1er et 10e cuirassiers eurent pour résultat environ 4,000 prisonniers, 3 drapeaux et une pièce de canon.

Mais le mouvement de la brigade Picard dans le Werlitzgrabe à la poursuite des débris du régiment Wedell, avait découvert le flanc gauche du 105e. Un parti de cavalerie ennemie chercha alors à profiter de cette circonstance et à entourer le régiment.

Le colonel fit, immédiatement, exécuter « une retraite en échiquier par bataillon à 50 pas, raccorda sa ligne et ordonna au 2e bataillon un changement de front oblique en arrière sur les grenadiers et un feu de deux rangs qui repoussa cette cavalerie (4) ».

Au Sud du 105e, le VIe corps atteignait les environs

---

(1) Rapport de d'Hautpoul.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) Rapport du 105e ligne.

Digitized by Google

de Kotschau. Sa cavalerie dépassait le village à peine, quand au coude que fait à sa hauteur la grande route de Weimar, elle se trouva tout à coup en présence de la brigade d'infanterie saxonne Nehrhof, qui, on s'en souvient, avait évacué la Schnecke devant la division Heudelet du corps d'Augereau. Cette brigade marchait par pelotons, en un carré ouvert le long de la grande route, couverte à gauche par les chasseurs de Masars et en arrière par les fusiliers Boguslawski et les chasseurs Kronhelm.

A sa gauche, il se produisit tout à coup un hourra de cavalerie. Les quatre escadrons de Bila-hussards et les deux de Gettkandt-hussards qui faisaient partie du détachement Boguslawski et qui étaient demeurés, comme on le sait, en obervation au-dessus de Schwabhausen, avaient été attaqués à revers par la brigade de cavalerie du VIIe corps après la prise de la brigade saxonne Burgsdorf. Les hussards bousculent cette cavalerie, la rompent et la poursuivent jusque sur les hauteurs au delà de Kotschau, où ils tombent sous le feu d'une des batteries du VIe corps qui s'avançait au Nord de ce village sur Cappellendorf. Ils se rassemblent et se retirent sur Weimar par la chaussée.

La cavalerie du VIIe corps se rassemble de son côté vers Hohlstedt et, apercevant la brigade Nehrhof sur sa droite elle se porte vers elle. Celle-ci voit donc apparaître en même temps sur ses deux flancs des lignes de cavalerie, celle d'Augereau sur sa gauche, la brigade Treilhard sur sa droite.

Les chasseurs Masars crient en vain aux Saxons de former les carrés. Ils se jettent alors à travers l'infanterie sur le côté droit de la chaussée et aperçoivent de ce côté la cavalerie du VIe corps contre laquelle ils veulent ouvrir le feu, quand les Saxons les arrêtent, leur criant que ce sont des Prussiens. La marche continua par pelotons. Mais quand le colonel d'un des régiments

Digitized by Google

de hussards s'approcha pour reconnaître la brigade Nehrhof, les chasseurs Masars, sûrs désormais d'avoir affaire à des Français, ouvrirent avec la compagnie de chasseurs Kronhelm le feu sur cette cavalerie. Celle-ci répondit par une salve de carabines et chargea ensuite au galop. En vain les chasseurs cherchent-ils à se grouper. Ils sont renversés (1).

Les Saxons, terrifiés, font demi-tour comme au commandement, jettent leurs armes et s'enfuient à toutes jambes vers le Sud sur la chaussée, où la cavalerie française entre de toutes parts dans cette foule désarmée. Le bataillon Boguslawski bousculé par les Saxons, cherche vainement à former le carré. Il est trop mélangé aux fuyards et subit leur sort. La brigade Nehrhof tombe tout entière aux mains des brigades de cavalerie des Ve et VIIe corps (2).

XXXI

Il était environ 3 heures et, du Nord au Sud du champ de bataille, la victoire appartenait définitivement à l'armée française.

La division saxonne était tout entière entre nos mains. Il n'y avait plus de résistance organisée nulle part, à l'exception du Sulzbach, sur la rive gauche duquel les réserves de Rüchel faisaient bonne contenance.

Le général Rüchel s'était rapidement rendu compte que tout effort serait vain pour reformer ses troupes et qu'en présence de l'écrasante supériorité numérique des Français, il était inutile d'essayer d'enrayer la retraite. Il ne songea qu'à la rendre possible, en prescrivant à sa

(1) Höpfner, p. 419.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

réserve centrale, composée de deux bataillons de grenadiers, de se rapprocher de Cappellendorf et d'occuper le village, et à sa réserve d'aile gauche de s'avancer jusqu'au Sulzbach (1).

Mais le corps tout entier de Rüchel, complètement débandé, refluait dans Cappellendorf et les grenadiers se virent dans l'impossibilité d'y pénétrer.

Laissant alors au village même leurs tirailleurs, soutenus par une compagnie, les grenadiers prirent position sur la hauteur en arrière de Cappellendorf, tandis que la réserve d'aile droite s'établit au Sud sur le ruisseau et la réserve d'aile gauche au Nord, sur le même ruisseau (2).

La cavalerie française poussait devant elle les fuyards sur Cappellendorf et faisait prisonniers des groupes entiers.

Le feu des réserves et des batteries lourdes enraya un peu cette poursuite, permit l'écoulement de la foule des fuyards à travers le village et donna le temps de réunir ce qui restait du corps de Rüchel sur les hauteurs à l'Ouest de Cappellendorf (3).

Une partie de l'aile droite (régiment Wedell, débris de Winning et fusiliers Pelet) prit sa retraite sur Weimar avec les chevau-légers Albrecht et Polenz. Les fusiliers Rühle, Rabenau, se repliant sur la rive gauche du Sulzbach, couvrent la retraite de cette fraction du corps de Rüchel, qui prend la suite des fuyards de l'aile droite d'Hohenlohe, et se retirent à leur tour (4).

Les batteries françaises, dès que la cavalerie a refoulé l'ennemi battu dans Cappellendorf, se portent sur le

---

(1) Höpfner, p. 410.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

Digitized by Google

Sperlingsberg, s'y installent et ouvrent le feu sur Cappellendorf et les réserves de Rüchel, sans grand résultat d'ailleurs.

La retraite des Prussiens, rassemblés tant bien que mal en arrière de Cappellendorf, commence dès l'ouverture de ce feu. Il est alors environ 3 h. 30 et les débris de Rüchel reçoivent l'ordre de prendre la direction d'Apolda. Déjà les généraux Tauentzien et Zweiffel qui, on s'en souvient, avaient rassemblé ce qu'ils avaient pu de l'aile gauche d'Hohenlohe près de Wiegendorf, s'étaient mis en marche dans cette même direction en voyant la mauvaise tournure que prenait l'engagement de Rüchel.

La cavalerie reçut l'ordre de couvrir la retraite, en combinaison avec les réserves qui devaient se former en carrés (1).

Il résulta de ces ordres qu'après la défaite de Rüchel, l'armée prussienne avait définitivement adopté deux directions de retraite, l'une sur Apolda (Tauentzien, Zweiffel, Rüchel) l'autre sur Weimar.

Le prince Hohenlohe s'était porté sur Weimar dans l'intention d'y rassembler son armée et de se réunir sur l'Ilm à Tauentzien et à Holzendorf. Arrivé à Umpferstedt il y trouva le général Cerrini qui y réunissait quelques troupes.

Après une tentative inutile pour revenir chercher à Frankendorf le général Rüchel blessé, Hohenlohe expédia Massenbach à Weimar pour y grouper les fuyards, remettre de l'ordre et rassembler les détachements encore constitués. Il chargea un officier de porter aux troupes débandées sur la route des indications dans ce sens. Enfin il donna l'ordre à Cerrini de se porter en arrière au Webicht, de s'y réunir au détachement du général Wobeser, qui devait s'y être porté de

(1) Höpfner, p. 410-411.

Digitized by Google

Weimar, par suite d'un ordre particulier préalablement envoyé. Cerrini devait prendre position au Webicht pour y recueillir Dyhernn et les Saxons, dont on ignorait le malheureux sort.

Si nous résumons ce qui vient d'être exposé, nous voyons que, vers 3 h. 30, au moment où l'armée française, après avoir rompu le corps de Rüchel, se présente devant Cappellendorf, les Prussiens se trouvent dans la situation suivante

Les généraux Zweiffel et Tauentzien battent en retraite de Wiegendorf dans la direction d'Apolda, suivis bientôt par les débris de Rüchel, groupés tant bien que mal sur les hauteurs à l'Ouest de Cappellendorf.

Ce qui reste du corps d'Hohenlohe fuit par la route de Weimar avec ce qui a pu s'échapper de l'aile droite de Rüchel.

La retraite est couverte par les deux bataillons de grenadiers de Rüchel (Borstell et Hallmann) le régiment Schenk, les 8 escadrons de Gettkandt-hussards, les 4 escadrons de Kholer-hussards, la batterie de 12 Schäfer — le 2e bataillon Treuenfels, la batterie de 12 Kirchfeld, les cuirassiers de Bailliodz, les cuirassiers Kochtitzky et les carabiniers saxons, cette dernière cavalerie sous les ordres du général Zeschwitz II — enfin par les bataillons Ruhle et Rabenau.

Sous la canonnade intense de l'artillerie française établie sur le Sperlingsberg, la ligne des réserves de Rüchel se mit en retraite à son tour, suivie par la cavalerie des IVe et Ve corps et par les tirailleurs.

Mais à l'aile droite de la Grande Armée, le maréchal Soult, voyant le mouvement de retraite de Tauentzien, Zweiffel et Rüchel s'orienter dans la direction d'Apolda, manœuvra pour leur couper le passage et se dirigea sur Ulrichshalben.

Les généraux prussiens, apercevant cette manœuvre et avisés, en outre, de l'intention de Hohenlohe de ras-

Digitized by Google

sembler l'armée sur l'Ilm, se rejetèrent à gauche et marchèrent également sur Ulrichshalben.

Au centre de la Grande Armée, toute la cavalerie légère, les dragons et la 1re brigade de cuirassiers avec Murat passent en avant de la ligne et se lancent, vers 4 heures, sur la route de Weimar, accompagnés, à l'aile droite par l'artillerie légère du VIIe corps, réduite à cinq pièces, mais ravitaillée en munitions. La 2e division du VIe corps appuie cette cavalerie.

Au Nord de la route de Weimar, le Ve corps a repris son mouvement vers l'Ouest, précédé par la brigade Vedel, qui, franchissant le Sulzbach, pousse devant elle les réserves du corps de Ruchel. Bientôt ses tirailleurs occupèrent le village de Wiegendorf.

Son action avait rejeté vers le Nord les bataillons de grenadiers Borstell et Hallmann.

Les bataillons Rühle et Rabenau se retirant à leur tour, furent rejoints sur les hauteurs à l'Ouest de Frankendorf par les bataillons Rosen et Erichsen qui, après avoir dépassé la cavalerie saxonne, établie à l'Est du village pour protéger la retraite de la droite d'Hohenlohe dont ils constituaient les derniers éléments, avaient obliqué vers le Nord. Avant cette jonction, les bataillons Rosen et Erichsen avaient reçu plusieurs charges de cavalerie repoussées par le dernier de ces bataillons qui, formé en carré, faisait l'arrière-garde (1).

Les quatre bataillons réunis se dirigèrent sur Umpferstedt.

Le général Zeschwitz II, avec les cuirassiers et les carabiniers saxons, soit environ seize escadrons, se trouvait désormais le dernier élément de l'armée. Voyant le mouvement des tirailleurs du Ve corps sur Wiegendorf, et les progrès de la cavalerie légère de ce même corps

(1) Höpfner, p. 414.

Digitized by Google

d'armée sur sa gauche, il se détermina à se retirer à son tour et fit son mouvement par le Sud de la chaussée (1).

Il reçut, non loin de Frankendorf, un faux avis annonçant qu'Hohenlohe avait donné Apolda comme direction de retraite. Il fit tête de colonne à droite pour marcher sur ce point. Mais à peine avait-il franchi la chaussée qu'il fut suivi par les cuirassiers français débouchant par le Sud de Cappellendorf.

Le général Zeschwitz II fit aussitôt demi-tour et attaqua vigoureusement les cuirassiers, mais menacé d'être pris en flanc par les troupes françaises qui sortaient de Cappellendorf, il fit sonner le ralliement et se porta sur Umpferstedt, en se faisant précéder par l'ordre envoyé au bataillon Rabenau de couvrir sa retraite à travers le village (2).

Cependant le bataillon Rühle s'était laissé persuader, en arrivant au chemin d'Auerstedt, de prendre cette direction. Les trois autres bataillons continuèrent sur Umpferstedt, où le bataillon Rabenau trouva l'ordre du général Zeschwitz II.

Sous la protection du bataillon, celui-ci dépassa Umpferstedt, puis, abandonnant le bataillon à son sort, il se porta sur l'Ilm et après une courte halte à Deustedt, franchit la rivière et continua tranquillement sa retraite sur Buttelstedt (3).

A Umpferstedt, le bataillon Rabenau s'était formé en avant du village. Après le défilé de la cavalerie, les bataillons Rosen et Erichsen s'engagèrent à leur tour dans la localité. Mais les rues en étaient à ce point encombrées de voitures des bagages de l'armée d'Hohenlohe que les hommes ne pouvaient passer qu'indivi-

---

(1) Höpfner, p. 413.
(2) *Ibid.*, p. 414.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

duellement. Le défilé des bataillons fut donc très long. Aussi, au moment où le bataillon Rosen sortait du village, fut-il attaqué, avant d'avoir pu songer même à se rassembler, par la cavalerie française qui avait tourné Umpferstedt par le Sud. Le bataillon fut enfoncé, rompu, dispersé. Le bataillon Erichsen eut le même sort. L'un et l'autre avaient, d'ailleurs, épuisé leurs munitions (1).

Le bataillon Rabenau s'écoula à son tour. Il en fut de lui comme des précédents. Dès qu'il sortit en désordre du village, il fut attaqué par la cavalerie française. En vain son chef chercha-t-il à rassembler ses hommes et à se jeter dans le vallon boisé du Kummergrab; il n'y put parvenir. Cependant, groupé comme il put, le bataillon repoussa plusieurs attaques et ce ne fut qu'après la blessure de son chef qu'il fut entamé. Bientôt il fut complètement rompu et tout ce qui n'avait pas été tué fut pris (2).

Quand au bataillon Rühle engagé dans la direction d'Auerstedt, il s'aperçut vite de son erreur et prit à gauche pour gagner Weimar par Sussenborn. A peine arrivait-il au Nord de ce village, qu'il fut attaqué par la cavalerie du Ve corps, comme il se préparait à descendre la pente boisée et escarpée du plateau. Son chef lui fit former le carré, et le bataillon, après avoir repoussé la charge, descendit la pente et continua sur Weimar où il arriva heureusement.

Derrière le flot de la cavalerie française qui poursuivait les débris des Prussiens, le gros de l'armée suivait la même direction, d'un mouvement plus lent.

Le IVe corps, avons-nous dit, avait coupé la route d'Apolda à Tauentzien et pris la route d'Ulrischshalben.

La brigade Vedel, précédant le Ve corps, par Cappel-

---

(1) Höpfner, p. 415.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

lendorf avait continué sur Weimar à travers pays au Nord de la chaussée. Le 2e bataillon du 88e (Cambronne) appuyait la cavalerie.

Le 105e de ligne, après son engagement du Werlitzgrabe, se trouvant séparé de son corps d'armée avait demandé des ordres au maréchal Lannes, qui le garda à la gauche de ses troupes. Il continua à se porter en avant, le 1er bataillon en bataille, le 2e en colonne.

Le VIe corps suivait, par la chaussée de Weimar, la cavalerie de Murat.

Enfin, plus au Sud, le 44e en colonne serrée, formait l'avant-garde du VIIe corps et le précédait sur Weimar, au Sud de la chaussée, à travers pays.

La Garde impériale, dès la défaite de Tauentzien à Klein-Romstedt, avait été maintenue à Vierzehnheiligen. Elle revint le soir même à Iéna, où l'Empereur passa la nuit.

XXXII

C'est à 4 heures du soir, ainsi que nous l'avons vu, que Murat, avec la division de dragons Klein et la 1re brigade de cuirassiers, appuyées par cinq pièces d'artillerie légère du VIIe corps, entama la poursuite par la chaussée de Weimar.

A 5 heures du soir (1), après avoir fourni de nombreuses charges, pris plusieurs pièces et caissons, plusieurs drapeaux et fait « plusieurs mille prisonniers » il se présenta devant la ville (2).

De 10 heures du matin à 4 heures du soir, Weimar avait été traversé par les convois qui se dirigeaient sur Erfurt. « Au lieu de combattre sur le front, au moins

(1) Journal de Gœthe.

(2) Lettre de Murat à l'Empereur. — Foucart, p. 666.

Digitized by Google

10,000 hommes se traînaient à côté de cet immense serpent de chariots (1). » Puis ce fut la déroute « dans un épouvantable désordre. On entendait des cris, et au-dessus du mur de clôture (du jardin de Gœthe) on voyait s'agiter des baïonnettes (2). »

Mais, à 5 heures du soir, les abords de la ville étaient défendus.

En arrivant, à 2 heures de l'après-midi, à Weimar, le général Wobeser, venant de Merfeld, avait reçu d'Hohenlohe un ordre lui enjoignant de réunir à son détachement (3) les 1er et 3e bataillons du régiment Treuenfels, laissés dans la ville par Rüchel et de s'établir sur la rive droite au Webicht pour recueillir les troupes battues et permettre de rétablir l'ordre. Wobeser jeta les tirailleurs du bataillon Ernst et les chasseurs de la compagnie Kalkreuth dans le Webicht; le bataillon Ernst fut rangé à droite du bois, les deux bataillons Treuenfels au-dessus du bois, l'aile gauche à la chaussée. La demi-batterie à cheval Lehmann, avec un escadron de Wobeser-dragons, fut placée à environ 100 pas à droite et en avant, à la crête du versant de la hauteur de Webicht; les quatre autres escadrons de Wobeser-dragons plus à droite vers le vallon qui conduit à Weimar. Enfin, 30 dragons, vers l'Ilm, furent chargés d'éclairer le flanc droit (4).

Bientôt commencèrent à affluer les fuyards. Ils traversèrent l'Ilm sous la protection du détachement; sur la rive gauche ils prirent la route d'Erfürt.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, le général Cerrini avait

---

(1) Fernow, bibliothécaire de la duchesse de Weimar.

(2) Notes laissées par Riemer, précepteur du fils de Gœthe.

(3) Compagnie de chasseurs Kalkreuth, bataillon de fusiliers Ernst, régiment Treuenfels, 2e bataillon, régiment Wobeser-dragons, demi-batterie à cheval Lehmann.

(4) Höpfner, p. 420.

Digitized by Google

réussi à rassembler à Umpferstedt quelques troupes saxonnes. Il les dirigea sur Weimar conformément à l'ordre que lui avait envoyé Hohenlohe et, sous le couvert du détachement Wobeser, il parvint à reconstituer une brigade avec les débris des régiments Électeur, Xavier, Clément et Maximilien, du 1er bataillon Rechten, du 1er bataillon Frédéric-Auguste et des bataillons de grenadiers Lecoq et Winckel. Il en prit le commandement et, se portant auprès du général Wobeser, il disposa ses Saxons le long du Webicht, de part et d'autre de la chaussée (1).

Massenbach, arrivé sur ces entrefaites, rassembla, en arrière de Wobeser et de Cerrini — mais sur la rive droite — tout ce qui, parmi les troupes prussiennes, n'avait ni franchi l'Ilm, ni pris la route d'Erfürt, c'est-à-dire, la majeure partie des régiments Sanitz et Grawert, le 2e bataillon Müffling, le demi-bataillon Herwarth, le demi-bataillon Kollin, les bataillons Pelet et Rühle, les compagnies de chasseurs Werner et Valentini, quatre escadrons d'Henckel-cuirassiers, et de Katte-dragons, les hussards de Bila et de Gettkandt (2).

Ce rassemblement eut donc lieu en avant du défilé formé par les ponts de Weimar. Cette disposition imprudente fut encore aggravée par l'immobilité qu'on imposa aux troupes rassemblées. On les fit attendre sur place sans même franchir les ponts. Il restait, paraît-il, de grandes quantités de pain et d'eau-de-vie, laissées à Weimar par l'armée du Roi, qu'on voulait distribuer aux troupes. Cette opération se fut faite plus aisément et plus rationnellement sur l'autre rive.

Enfin, Hohenlohe, qui était arrivé à Weimar, et son état-major délibérèrent sur la direction de retraite à

---

(1) Höpfner, p. 421.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

prendre. Le Prince, inquiet de la division saxonne, voulait toujours attendre de recevoir de ses nouvelles (1).

Après être demeuré une heure à discuter sans résultat, quand Hohenlohe vit qu'il était impossible de rien connaître de la division Niesemeuschel, il se détermina enfin à donner l'ordre de retraite sur Liebstedt.

Mais on avait perdu un temps précieux. Une heure plus tôt, la retraite eût pu se faire en toute sécurité le long de l'Ilm par la rive gauche, la jonction avec l'aile gauche de l'armée du Roi eût pu de même s'effectuer. Désormais tout allait se trouver compromis. Peut-être la douleur de la défaite ajoutait-elle à l'indécision d'Hohenlohe.

Quoi qu'il en soit, un peu avant 5 heures, il prescrivit la retraite qui commença aussitôt.

Soudain éclata sur la ligne du détachement Wobeser une fusillade nourrie, et on vit en même temps apparaître, arrivant à vive allure, une colonne de cavalerie sur la chaussée d'Umpferstedt et une autre colonne sur le chemin de Mellingen. C'était la cavalerie de Murat (2).

La batterie Lehmann et les pièces de bataillon ouvrirent aussitôt le feu. Mais l'artillerie française riposta (3) et une grêle de mitraille vint s'abattre sur le Webicht et sur la chaussée.

Les troupes prussiennes rassemblées par Massenbach, qui déjà rompaient pour franchir les ponts et se croyaient en pleine sécurité, furent complètement surprises. Elles se débandèrent immédiatement. Une grande partie de l'infanterie jeta ses armes, et, entraînant avec elle l'artillerie et la cavalerie, descendit à toutes jambes la hauteur et se précipita vers les ponts (4).

---

(1) Höpfner, p. 421.
(2) *Ibid.*, p. 422.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

Digitized by Google

Toutefois l'artillerie de Wobeser tenait en respect la cavalerie française sur la chaussée.

Cependant un régiment de dragons, probablement le 14e, vient tâter la droite du détachement et se présente devant les quatre escadrons de Wobeser-dragons. Ceux-ci, malgré la défense qui leur en a été faite par leur général en raison de l'épuisement de leurs chevaux, se portent à l'attaque du 14e. Ils sont vigoureusement reçus et rejetés sur leur première position (1).

A ce moment le général Wobeser donne l'ordre à son détachement de se retirer sur Weimar.

Pendant cet engagement de cavalerie, le général Cerrini a fait rompre ses bataillons saxons et a commencé sa retraite. Mais, en arrivant sur la chaussée, les Saxons aperçurent les dragons français qui poursuivaient ceux de Wobeser, et qui, par ce mouvement, se portant sur leur gauche, menaçaient par Ober-Weimar de les couper des ponts. Ils rompirent leurs rangs et se jetèrent en désordre dans le Webicht, en arrière des bataillons Treuenfels, aux cris de : « Sauve qui peut ! » (2).

Le 3e bataillon Treuenfels, impressionné, fit demi-tour. Mais son chef l'arrêta, le remit face en tête et la retraite se poursuivit en bon ordre (3).

Quand le détachement Wobeser eut atteint les hauteurs de Webicht, l'infanterie rompit par pelotons et se retira sur Weimar, couverte par la cavalerie (4).

Les deux bataillons Treuenfels avec la demi-batterie passèrent l'Ilm les premiers ; puis ce fut le tour des dragons. Le bataillon de fusiliers Ernst ferma la marche avec les tirailleurs et les chasseurs.

---

(1) Höpfner, p. 422.
(2) *Ibid.*, p. 423.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

Digitized by Google

Comme la tête du bataillon Ernst venait de s'engager dans le défilé, un embarras suspendit le mouvement (1).

Soudain débouche au galop par la chaussée et par Ober-Weimar la cavalerie française. Elle se jette sur le bataillon, s'y enfonce, le disperse et fait plus de 10 officiers et de 250 hommes prisonniers (2).

Il est alors 5 h. 30. La cavalerie se répand dans Weimar et poursuit les débris des Saxons et des Prussiens dans les rues qui sont bientôt jonchées de cadavres et remplies de caissons, canons et bagages abandonnés.

Cependant Hohenlohe qui, en arrière de la ville, avait pu rassembler une dizaine d'escadrons, se portait sur Liebstedt, dans l'espoir d'y réunir son aile gauche et Holtzendorf, quand il apprit que l'armée du Roi avait été défaite à Auerstedt et se retirait sur Erfürt.

Pour ne pas tomber aux mains des Français, il quitta la vallée de l'Ilm et par un long détour, se rendit au château de Vippach, qu'il atteignit vers 10 heures du soir (3).

Cerrini, qui avait commencé sa retraite sur Buttelstedt, avait, en apprenant la défaite du Roi, tourné à gauche sur Kolleda (4).

Le reste du corps d'Hohenlohe fuyait sur la route d'Erfürt.

Quant à Tauentzien, il avait pu gagner Ulrichshalben. Le pont sur l'Ilm fut solidement occupé et sa cavalerie protégea le passage.

La cavalerie du IVe corps arriva encore assez à temps pour chercher à le compromettre. Elle attaqua la cavalerie de Tauentzien, fit quelque 300 prisonniers, aug-

(1) Höpfner, p. 423.
(2) *Ibid.*, p. 424.
(3) *Ibid.*, p. 424-425.
(4) *Ibid.*, p. 425.

Digitized by Google

menta le désordre, mais ne put réussir à franchir la rivière avant la nuit.

L'obscurité mit fin à la poursuite.

Le 105e de ligne, le 2e bataillon du 88e et l'avant-garde du VIe corps, avec le 44e de ligne, forçant la marche pour suivre la cavalerie, prirent une assez forte avance et pénétrèrent dans Weimar entre 6 h. 30 et 7 heures du soir.

Murat s'arrêta dans Weimar, faisant garder les routes d'Erfürt et de Buttelstedt par où s'était retiré l'ennemi (1).

Son quartier général et la 2e division de cuirassiers s'établirent à Weimar.

La 1re division de cuirassiers s'installa au bivouac sur la rive gauche près de Weimar.

La 1re division de dragons coucha à Ullas à 5 kilomètres de Weimar sur la route d'Erfürt (2).

Le 105e de ligne et l'avant-garde du VIe corps s'établirent au delà de Weimar, également sur la route d'Erfürt.

Le 44e du VIIe corps, arrivant derrière eux, traversa Weimar et prit la route de Naumbourg où il campa à une demi-lieue de Weimar.

A 8 heures du soir, le VIIe corps entra à son tour à Weimar et prit position, en avant de la ville, derrière le 44e, sur la route de Naumbourg (3).

Les deux divisions du VIe corps restèrent sur la rive droite de l'Ilm, la 2e division sur les hauteurs en arrière de Weimar, la 3e division derrière la 2e (4).

A la droite du VIe corps, la brigade Vedell campa sur

---

(1) Foucart, p. 665.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*, p. 645.

Digitized by Google

les hauteurs à l'Est de Weimar, ayant derrière elle tout le Ve corps (1).

Quant au IVe corps, il prit position pour la nuit en arrière d'Ulrichshalben, vers Schwabsdorf, se reliant à droite avec le Ier corps d'armée et la 3e division de dragons à Apolda (2).

La cavalerie légère de la réserve de cavalerie campa à Utenbach ; la 4e division de dragons à Dornburg (3).

L'Empereur et le Grand Quartier Impérial passèrent la nuit, avec la Garde, à Iéna.

---

(1) Foucart, p. 635.
(2) *Ibid.*, p. 643.
(3) *Ibid.*, p. 665.

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR LA

CAMPAGNE DE 1859

CONTRE LES

BENI SNASSEN [1]

CHAPITRE IV (*suite*).

LES OPÉRATIONS.

Première partie des opérations.

Le choléra. — La concentration n'était pas encore terminée qu'éclatait une épidémie de choléra. Dès les premiers jours du mois d'octobre, quelques cas avaient été signalés dans les ambulances de Maghnia et de Tlemcen, dans le camp de Ras Mouïlah et surtout à la redoute du Kiss, mais jusque-là les décès avaient été assez peu fréquents. A partir du 13, c'est-à-dire au moment où les troupes rassemblées au Kiss devenaient de plus en plus nombreuses, l'épidémie prit une tournure des plus inquiétantes. Le 20 au soir, le chiffre des morts atteignait déjà 116.

---

(1) Voir *Revue d'Histoire*, n° 86, février 1908.

Digitized by Google

Le commandement donna immédiatement l'ordre au service de santé d'isoler tous les hommes atteints du choléra et, dans ce but, d'installer une deuxième ambulance en dehors de la redoute. Des appels pressants furent faits aux provinces d'Alger et de Constantine, qui envoyèrent, par les voies les plus rapides, tout le personnel technique et administratif dont elles pouvaient disposer. La province de Constantine, moins dégarnie que celle d'Alger, put diriger sur le camp du Kiss près de 100 infirmiers.

En attendant l'arrivée de ce personnel, et pour éviter de se trouver débordé, le service de santé demanda aux corps des infirmiers auxiliaires. Un nombre assez considérable de volontaires répondirent à ces nouveaux appels (1). Afin d'encourager le zèle de ces hommes, on leur accorda certains avantages : double ration de sucre et café, ration d'eau-de-vie, augmentation de la ration de viande, enfin prime journalière de 0 fr. 25.

Cependant, malgré les efforts du commandement, malgré tout le dévouement dont firent preuve officiers et soldats, le choléra n'en continua pas moins d'exercer avec une violence inouïe son œuvre de mort, pendant les quelques journées (20, 21, 22, 23 et 24) qui précédèrent le départ des colonnes (2).

---

(1) Historiques du 13e bataillon de chasseurs, du 2e étranger, des 1er et 2e Tirailleurs, des 24e et 81e de ligne.

(2) Voici comment le colonel Trumelet (*) dépeint cette triste période : « Le fléau n'admet pas la lutte ; à chaque minute, c'est un soldat qui s'étend à terre et qui ne se relève plus ; la mort s'empare instantanément de lui et le livre à ses agents de décomposition, les vers. D'un homme fort, vigoureux, plein du désir de verser son sang pour son Pays, elle fait un cadavre hideux, repoussant et exhalant une odeur fétide ; le beau sang rouge du soldat est devenu, en quelques

(*) Colonel C. Trumelet, *Le général Yussuf*, 2 vol., Paris, Ollendorff, 1890.

Digitized by Google

20 octobre. — Le 20 octobre (1), dans l'après-midi, le général de Martimprey réunit les officiers du corps expéditionnaire, leur exposa les raisons qui avaient motivé cette expédition, le plan d'opérations qui avait été arrêté et termina son allocution par les paroles suivantes :

« Les Beni Snassen et les habitants d'Oudjda, qui injustement sont venus sur notre territoire pour faire une outrageante agression, m'ont écrit, mais j'ai déchiré leurs lettres. Ce n'est qu'au centre de leur pays que nous pouvons recevoir réparation de l'agression dont nous avons été l'objet. Si aujourd'hui, je recevais de l'argent et des chevaux, comme ils m'en ont offert (2),

---

minutes, une boue noirâtre marquant ses chairs blafardes, sur le passage des veines, de vermiculures de mauvais aspect.

« Les soldats du train passent plusieurs fois par jour dans les camps pour y faire leur funèbre récolte de cadavres ; les tentes qui ont des morts les chargent sur les mulets, et le conducteur les y amarre comme il peut, et de façon à en emporter le plus possible ; puis il jette une bâche sur le tas, sans trop s'inquiéter s'il n'en sèmera pas quelques-uns en route, et il se dirige sur l'un des charniers qui ont été préparés pendant la nuit pour les besoins présumés du lendemain.

« Il était impossible de voir quelque chose de plus hideux, de plus lamentable que cette traversée dans nos camps de ces convois funèbres, dont le chargement, plus ou moins bien dissimulé, se révélait facilement d'ailleurs par ce ballottement flasque de corps mous, qu'imprimait la marche du mulet à l'horrible cargaison » (T. II, p. 259-260).

(1) *Situation d'effectif du corps expéditionnaire au 20 octobre* (non compris les six escadrons de cavalerie, qui doivent arriver le 23 et le 24, et le bataillon du 1er Tirailleurs, qui est attendu d'Alger) :

	Hommes.	Chevaux.	Mulets.
Grand quartier général	174	104	86
1re division d'infanterie	6,916	348	711
2e division d'infanterie	5,693	279	450
Division de cavalerie	1,263	1,087	102
TOTAUX	14,046	1,818	1,349

(2) Quelques jours auparavant, en effet, le cheik des Beni Snassen

Digitized by Google

ils ne manqueraient pas de dire ensuite : « Les chrétiens sont venus jusqu'au pied de nos montagnes, mais elles les ont effrayés. Nous leur avons donné de l'argent, des chevaux, et ils ont été satisfaits. » Bientôt, tout serait à recommencer. C'est donc jusqu'au milieu de leurs montagnes que nous devons pénétrer et, une fois là, c'est nous qui leur imposerons nos conditions.

« La situation est attristante ; il est pénible de voir nos propres soldats succomber aux attaques d'un mal terrible, mais rappelons-nous que le siège de Constantine, que le siège de Zaatcha, que la guerre de Crimée ont commencé sous l'influence du même fléau. Notre constance et l'aide de Dieu nous ont fait surmonter le mal. Vous êtes les mêmes hommes, vous avez la même énergie et je sais que je puis compter sur vous (1). »

L'objectif choisi par le général de Martimprey, le plateau d'Aïn Taforalt était trop éloigné de la redoute du Kiss (environ 50 kilomètres) pour que l'on pût utiliser celle-ci comme base d'attaque. Il était indispensable de constituer, au pied même de la montagne, une sorte de *poste-magasin* (comme l'appelle le général de Martimprey) où l'on pourrait réunir tous les approvisionnements nécessaires aux troupes pour s'élancer ensuite à l'attaque dans de bonnes conditions. C'est d'ailleurs ce qu'avait prévu le commandant en chef dans son projet d'opérations (2).

---

et le caïd d'Oudjda, effrayés par le gros rassemblement de troupes qui s'effectuait sur le Kiss, comprenant que le châtiment était proche, essayèrent d'entrer en pourparlers avec le général de Martimprey. Mais ce dernier renvoya leurs représentants, sans leur donner de réponse.

(1) Journal des marches et opérations sur la frontière du Maroc (A. H. G.).

(2) Le général de Martimprey au Ministre de la guerre, Nemours, 16 octobre 1859 (*Revue d'Histoire*, n° 86, p. 305 et 306).

Digitized by Google

21 octobre. — Il se mit donc en marche le 21 octobre, avec la 1re division d'infanterie (Esterhazy), les éléments déjà arrivés de la division de cavalerie et un fort convoi de vivres (1), en vue d'aller reconnaître précisément l'emplacement de ce poste-magasin.

La colonne prit les formations de marche suivantes :

L'infanterie en colonne à distance entière par peloton ; l'artillerie de montagne et les fuséens répartis entre les deux brigades ; la cavalerie divisionnaire à portée du général commandant la division et assurant le service de sûreté immédiat ; la division de cavalerie, à distances entières par peloton, marchait parallèlement à la division d'infanterie et du côté de la plaine.

Entre ces deux colonnes (infanterie et cavalerie) se trouvait le convoi qui, en dehors des vivres, comprenait les munitions d'artillerie, les ambulances, les outils du génie et enfin les bagages. Il avait une garde spéciale constituée par deux bataillons (un par brigade). Le service de sûreté éloigné était constitué par les goumiers.

Nous avons tenu à décrire, en détail, cette formation de marche parce qu'elle nous montre comment le général de Martimprey envisageait, en pays de plaine, la marche d'une grosse colonne (8,000 à 10,000 hommes) comprenant les trois armes. Nous y trouvons un échelon de manœuvre (ou de combat) comprenant l'infanterie et l'artillerie, le convoi complètement distinct de cet échelon et ayant sa garde spéciale, puis la cavalerie, elle aussi complètement indépendante, et enfin les goums assurant le service d'exploration.

---

(1) Quinze jours de vivres pour 7,500 hommes et dix jours d'orge pour 2,500 chevaux. A cet effet, les mulets disponibles du train, de l'artillerie, du génie, des états-majors, des corps de la 2e division furent requis pour suivre la colonne.

Digitized by Google

De nombreux contingents des Beni Snassen couvraient les derniers contreforts des montagnes, mais craignant sans doute d'être attaqués par les troupes qui étaient restées au camp de Kiss, ils n'inquiétèrent pas la colonne (1).

On devait camper le soir à Aïn Regada, où se trouvait une fontaine intermittente, mais, en cours de route, le général fut informé que l'eau ne serait peut-être pas suffisante pour les besoins de la colonne; on s'arrêta donc à Aïn Djeraoua (2), qui possédait un certain nombre de puits, et l'on campa. La division de cavalerie forma la deuxième face du carré vis-à-vis la mer; la 1re brigade d'infanterie occupa la première face et la moitié de la troisième; la 2e brigade acheva de former le carré. L'artillerie et le génie se placèrent un peu en arrière de la première face ainsi que le quartier général; l'ambulance, au centre du carré avec le reste du convoi (3).

On voit donc que, malgré les gros effectifs de la colonne, le général de Martimprey n'hésita pas à ne constituer qu'un seul camp comprenant les troupes et le convoi. Les avantages de ce dispositif dépassent de beaucoup les inconvénients qu'il peut présenter et, point capital, il procure à tout le monde le maximum de sûreté.

La nuit fut tranquille, mais le choléra continuait à faire d'énormes progrès; plus de 180 malades entrèrent à l'ambulance.

Au camp du Kiss, la situation sanitaire était encore plus déplorable. On signalait, le 21 au soir, 837 choléra-

---

(1) Historiques des 1er et 2e chasseurs d'Afrique, du 12e chasseurs de France, des 3e et 9e de ligne.

(2) Hassi ou Djeraoua.

(3) Journal des marches et opérations sur la frontière du Maroc (A. H. G.).

Digitized by Google

riques (1) et le mouvement des ambulances accusait pour cette journée 305 décès (2).

22 octobre. — a) *1re division* (Esterhazy). — Dans la nuit du 21 au 22, le service des renseignements fit connaître au général de Martimprey que près du marabout de Sidi Mohamed ou Berkane, sur les bords de l'oued Tazaghine, se trouvait de l'eau et du bois en abondance et non loin de là cinq ou six grosses meules de paille. Comme cet emplacement se trouvait plus rapproché du plateau d'Aïn Taforalt que Cherraa, et présentait, de plus, toutes les conditions voulues pour y installer des bivouacs ainsi que le poste-magasin, il fut décidé que la colonne s'y porterait (3). Elle y arriva vers 2 heures de l'après-midi. Le camp fut établi dans des conditions hygiéniques excellentes; l'eau de la rivière était bonne, le bois se trouvait en grande quantité et le terrain, légèrement en pente, permettait l'écoulement des eaux de

---

(1) Y compris tous les hommes de la 1re division reconnus atteints du mal au départ de cette division et laissés au camp.

(2) Journal des marches et opérations sur la frontière du Maroc (A. H. G.).

(3) Dans une lettre datée du Kiss, 23 octobre, le général de Martimprey indiquait au Ministre de l'Algérie et des colonies les raisons qui l'avaient incité à choisir Berkane comme poste-magasin, au lieu de Cherraa.

« Je viens de rentrer au Kiss, après avoir fait choix du point d'où je compte attaquer la montagne des Beni Snassen. Cherraa, dont je vous ai parlé, m'a paru trop loin. Ce lieu, marqué par une ancienne kasbah, qui avait pour office de protéger la plaine des Trifa et le pied des pentes du massif des Beni Snassen contre les incursions des habitants de la rive gauche de la basse Moulouïa, est en effet à 16 kilomètres des contreforts qui descendent du col d'Aïn Taforalt. Pour atteindre ce col, j'ai trouvé préférable de constituer mon deuxième dépôt de vivres à la sortie des montagnes de l'oued Sidi Mohamed ou Berkane. De là, les troupes d'attaque auront à longer le pied des pentes pendant 8 à 10 kilomètres et un relai égal les conduira à Aïn Taforalt.... » (A. H. G.).

Digitized by Google

pluie. Malheureusement les Beni Snassen, à l'approche de la colonne, avaient mis le feu aux meules de paille (1).

Dans l'après-midi, les hostilités se bornaient à quelques coups de feu échangés aux avant-postes entre les goumiers et les Kabyles.

Le choléra continuait à faire des victimes; on compta ce jour-là 80 décès.

b) *2e division* (Yusuf) (2). — Rien de particulier en dehors du choléra qui fit perdre, dans cette journée, 146 hommes.

---

(1) Journal des marches de la 1re division d'infanterie.

(2) La vie du général Yusuf, et par son originalité et par son intérêt, appartient à la fois au roman et à l'histoire. Ce n'est donc pas en quelques lignes que l'on peut en donner une idée exacte et nous renvoyons au livre si intéressant publié récemment par M. le général Derrécagaix (*). Ici nous nous contenterons d'esquisser, à très grands traits, la biographie de ce brillant soldat d'Afrique.

Yusuf naquit à l'île d'Elbe en 1808; il s'y trouvait encore en 1814, lors du séjour de Napoléon Ier. Envoyé à Florence pour y faire ses études, le vaisseau sur lequel il était embarqué fut pris par des corsaires tunisiens. L'enfant fut acheté par le bey de Tunis qui, frappé de son intelligence et de son énergie, le prit en amitié et le fit instruire. Mais Yusuf ayant appris le débarquement des Français en Algérie ne cherchait qu'à s'échapper, pour aller, lui aussi, faire parler la poudre. Il y réussit grâce à l'aide de M. de Lesseps, consul de France, à ce moment, à Tunis. Débarqué à Alger vers la fin de l'année 1830, il prit aussitôt du service; deux ans après il était capitaine et décoré. Dès lors sa carrière fut rapide; il était d'ailleurs de toutes les fêtes, de toutes les colonnes (prise de la smala, Isly, Beni Snassen, Kabylie, etc.), et rendait les plus grands services par sa vaillance et sa connaissance des mœurs arabes. En 1856, il fut nommé général de division. Après l'expédition contre les Beni Snassen, il se fit principalement remarquer, en 1864, dans la répression de l'insurrection des tribus de la région de Laghouat. Cette même année, il fut envoyé prendre le commandement d'une division de France, à Montpellier, et mourut à Cannes, deux ans après, d'une maladie de langueur.

(*) Général Derrécagaix, *Yusuf. Récits d'Afrique*, Paris, 1907, Chapelot.

Digitized by Google

23 octobre. — Le général de Martimprey, avec la division de cavalerie et les mulets disponibles, retourna au camp du Kiss où il fit commencer les préparatifs pour le départ de la 2e division et organiser en même temps les évacuations sur Nemours (1).

Il chargea d'autre part le général Deligny (1re brigade de la 1re division) de faire, dans la journée du 23, une reconnaissance offensive vers le col de Taforalt, pour chercher à se rendre compte dans quelles conditions l'attaque de ce point pourrait être exécutée. Cette reconnaissance, forte de trois bataillons d'infanterie (2) et de deux obusiers de montagne, s'effectua dans l'après-midi du 23, et ne donna lieu à aucun incident grave; le général Deligny en rapporta, par contre, des renseignements précieux sur la configuration du terrain et en particulier sur la façon la plus pratique d'aborder le col de Taforalt.

Pendant la journée, les Kabyles, profitant de l'absence des troupes qui faisaient partie de cette reconnaissance, tentèrent une attaque contre le camp de Berkane. Voici comment le général Esterhazy, dans son rapport journalier du 23 (3), rend compte de cet engagement :

« Vers 11 h. 30, le contingent (marocain), réuni à

---

(1) Par suite de l'évacuation sur Nemours du colonel Danget et du général de Liniers, les modifications suivantes s'effectuent dans le commandement et dans la composition des unités : le colonel Tixier (du 2e zouaves) prend le commandement de la 2e brigade de la 1re division; la 2e division a ses brigades composées ainsi qu'il suit : 1re brigade (5 bataillons, 2,302 hommes), général Thomas : 1 bataillon du 1er de zouaves, 2 bataillons du 9e de ligne, 2 bataillons du 2e étranger; 2e brigade (5 bataillons, 2,663 hommes), colonel Archinard : 13e bataillon de chasseurs, 1 bataillon du 3e de ligne, 2 bataillons du 1er de Tirailleurs.

(2) Deux du 2e de zouaves et un formé des compagnies d'élite du 81e de ligne.

(3) Archives historiques de la guerre.

Digitized by Google

l'entrée de la gorge de Tazaghine est venu tâter notre camp sur la face occupée par la 2e brigade. A l'aide des plis du terrain et des couverts que présente le lit de l'oued Tazaghine, d'assez nombreux fantassins se sont avancés à petite distance et ont ouvert la fusillade contre nos postes ; quelques embuscades d'hommes armés de carabines à tige, que j'y ai fait placer, ont promptement éloigné ces Kabyles et ont tué ou blessé une quinzaine d'hommes qu'on leur a vus emporter. Nous avons eu 1 Tirailleur indigène tué et 4 blessés, dont deux officiers, M. de Courville, lieutenant de zouaves, et M. Adj Madi, sous-lieutenant de Tirailleurs, ces deux derniers légèrement. »

24 octobre. — Avant de quitter Berkane, le général de Martimprey avait donné l'ordre de construire une redoute destinée à recevoir les approvisionnements et plus tard, pendant les opérations, à mettre en sûreté les malades et les blessés. Les terrassements ne purent être entrepris le 23 en raison de la pluie, des travaux d'installation et de l'envoi de la reconnaissance précitée vers le col de Taforalt ; mais, dès le 24 au matin, plus de 1,600 travailleurs se mirent à l'œuvre (1). La redoute, bien entendu, fut construite selon toutes les règles de l'art ; les remuements de terre furent considérables et naturellement les entrées à l'ambulance, puis les décès non moins importants (2).

Au camp du Kiss on continua les préparatifs de départ (3) ; le choléra y fit ce jour-là plus de 100 victimes.

---

(1) Historiques des 1er et 2e zouaves, du 13e bataillon de chasseurs, du 2e spahis, etc...

(2) 84.

(3) L'arrivée des quatre escadrons du 12e chasseurs de France complète la division de cavalerie.

Digitized by Google

25 octobre (1). — A 6 heures du matin, la 2e division d'infanterie se mit en route pour le camp de Berkane. Elle adopta une formation de marche absolument identique à celle qu'avait prise la 1re division le 21 octobre. Comme cavalerie, la 2e division ne fut accompagnée que de quatre escadrons, tout le reste de la division de cavalerie ayant été laissé au camp pour escorter, le lendemain, un gros convoi de vivres et un troupeau de bœufs. De plus, un bataillon (du 9e de ligne), auquel on adjoignit deux pièces d'artillerie et quelques cavaliers, fut maintenu à la redoute du Kiss pour en constituer la garnison (2).

La colonne franchit en une seule étape la distance qui sépare le camp du Kiss de celui de Berkane et arriva vers 4 heures du soir, sans avoir été d'ailleurs trop inquiétée. Quelques coups de fusil furent seulement échangés, sur les flancs, avec des groupes de cavaliers marocains qui se retirèrent sans présenter la moindre résistance.

A Berkane, pendant toute la journée du 25, les travaux de la redoute furent poursuivis avec la plus grande

---

(1) *Situation d'effectif au 25 octobre :*

	Hommes.	Chevaux.	Mulets.
Grand quartier général	173	103	86
1re division d'infanterie	5,467	300	579
2e division d'infanterie	5,419	270	634
Division de cavalerie	2,180	2,071	209
TOTAUX	13,239	2,744	1,508

Par suite du décès du général Thomas (24 octobre), le colonel Butet prend le commandement de sa brigade, qui redevient 2e brigade de la 2e division ; la brigade Archinard passe 1re brigade.

(2) Historique du 9e de ligne. — Le capitaine Malafaye remplace momentanément, dans le commandement de la redoute, le commandant Beauprêtre, évacué sur Nemours.

Digitized by Google

activité. A son arrivée, le général de Martimprey trouva que la redoute, dont le tracé se présentait sous la forme d'un triangle équilatéral avec des ouvrages à chaque angle, n'était pas encore suffisamment forte et se trouvait même assez découverte à la gorge. Il prescrivit par suite de créneler un petit marabout qui se trouvait à proximité et de construire un fortin en pierre avec caponnière permettant d'assurer le flanquement des fossés (1).

L'épidémie continuait à faire ses ravages : 55 décès encore ce jour-là.

26 octobre. — Les deux divisions d'infanterie fournirent chacune 1,600 travailleurs pour les travaux de la redoute, l'une de 7 heures à midi (1re division), l'autre de midi à 4 heures (2e division). En outre, elles reçurent l'ordre de se tenir prêtes à commencer les opérations dès le lendemain.

Dans la journée, le commandant en chef leur adressa les instructions suivantes pour le départ:

Les bivouacs seront complètement évacués, à l'exception de la redoute, dans laquelle seront placés :

Les approvisionnements de toute nature qui ne pourront être emportés; une ambulance spéciale pour les cholériques de tous les corps; une compagnie par brigade, qui recevra en subsistance tous les malingres incapables de suivre la colonne.

La cavalerie détachera deux escadrons qui, avec un bataillon du 81e et les compagnies précitées assureront la défense de la redoute; une partie de la gendarmerie, le Trésor, les réserves de munitions seront intallés dans la redoute même; tous les convoyeurs arabes disponi-

(1) Journal des marches et opérations sur la frontière du Maroc (A. H. G.).

Digitized by Google

bles resteront à Berkane. Enfin, le commandement de la redoute est confié au colonel du 81e.

*
* *

27 octobre. — Combat d'Aïn Taforalt. — Ainsi qu'il a déjà été dit (1), à la suite de sa reconnaissance offensive du 23 le général Deligny (2) avait pu fournir au général de Martimprey des renseignements assez précis sur la configuration du terrain entre Berkane et le col de Taforalt, ainsi que sur les abords mêmes du col.

Une excellente piste, continuant celle qui menait du Kiss à Berkane, longeait le pied des contreforts Nord de la montagne et, au bout de 10 kilomètres environ, conduisait à l'entrée de la vallée de l'oued Tagma, c'est-à-dire en vue du col. Pour l'atteindre, il fallait d'abord traverser un éperon assez rocheux, puis descendre dans l'oued Tagma, en suivre le fond, qui ne présentait pas d'ailleurs de grandes difficultés, mais qui était dominé de toutes parts. De là, on était obligé de gravir un long contrefort montagneux, formé d'une suite de mamelons pierreux dont l'accès n'était pas des plus faciles. C'était d'ailleurs le chemin que suivaient les caravanes se rendant de la frontière algérienne à Aïn Taforalt.

---

(1) Voir p. 437.

(2) Le général Deligny naquit à Ballan en 1815; il fit presque toute sa carrière militaire en Algérie, en particulier dans les bureaux arabes. A la suite de l'expédition au Maroc, le général de Martimprey qui le tenait en très haute estime, le fit nommer général de division (décembre 1859) et commandant de la division d'Oran. En 1864, dans la répression de l'insurrection des Flitta, le général Deligny se distingua d'une façon toute particulière. En 1870, placé à la tête de la 1re division de la Garde impériale, il prit part à tous les combats livrés sous Metz. De 1873 à 1879, il commanda le 4e corps au Mans, puis fut nommé inspecteur d'armée, fonction qu'il exerça jusqu'à son passage dans le cadre de réserve, en 1881.

Digitized by Google

A l'entrée de la vallée de l'oued Tagma, le col de Taforalt se présentait obliquement, se découpant nettement sur l'horizon, mais offrant une brèche assez étroite (quelques mètres à peine) dominée de chaque côté par des masses rocheuses inaccessibles de front. Très élevé (1,200 mètres d'altitude), il commandait de 900 mètres environ l'entrée de la vallée de l'oued Tagma dont il était séparé, à vol d'oiseau, par une distance de 6 kilomètres. Il paraissait s'étendre ensuite vers le Sud sur une grande profondeur.

Il ne fallait pas songer à aborder le col par l'Est ; la chaîne de montagnes ne présentait qu'une série de murailles presque verticales et absolument inaccessibles.

Vers l'Ouest, s'étendait une série de ravins à pentes très fortes, dont les fonds étaient plantés d'arbres assez touffus, de vergers, de jardins et surmontés de grands et beaux villages étagés appelés Ahl Tagma. Au-dessus des villages s'ouvraient d'immenses grottes qui, d'après les indigènes, permettaient également de gagner le plateau d'Aïn Taforalt, mais par un autre col, celui d'Orenfou (1).

C'était donc de ce côté, c'est-à-dire vers l'Ouest, que l'on pouvait et devait manœuvrer, si l'on ne voulait pas « prendre uniquement le taureau par les cornes ». Le général de Martimprey adopta cette solution.

Voici d'ailleurs, en résumé, quel fut son plan d'engagement.

Plan d'engagement. — Chaque division d'infanterie devait constituer deux colonnes fortes chacune d'une brigade : l'une de ces colonnes formerait la troupe d'attaque, l'autre la réserve qui assurerait en même temps

(1) Journal des marches et opérations sur la frontière du Maroc (A. H. G.).

Digitized by Google

la sûreté du convoi, jusqu'à ce que l'on ait pénétré dans la montagne.

A la 1re division (Esterhazy), la brigade Deligny fut désignée comme brigade d'attaque, avec mission de marcher droit sur le col d'Aïn Taforalt.

A la 2e division, ce fut la brigade Archinard à qui échut l'honneur de marcher en première ligne. Elle avait d'ailleurs le rôle le plus difficile, car c'était elle qui devait manœuvrer par la droite, y faire diversion pour faciliter la tâche de la brigade Deligny, donc marcher sur les villages de Ahl Tagma, les enlever et même, si possible, atteindre le plateau de Taforalt par le col d'Orenfou.

D'autre part, afin de tromper les Marocains sur le véritable point d'attaque et de les attirer, sinon dans la plaine, tout au moins dans la partie Ouest du massif, pendant que les divisions d'infanterie attaqueraient le col d'Aïn Taforalt, la cavalerie reçut une mission particulière. Le 27, dès le point du jour, elle devait se mettre en mouvement, se diriger droit vers l'Ouest, en laissant au Nord le ksar Cherraa, puis se rabattre au Sud sur le pied des hauteurs, vers un point occupé par un vieux fortin appelé Ksar-Ben-Ghriba, y rester jusqu'à midi en incendiant les gourbis et revenir enfin à l'oued Tagma, en suivant toujours la plaine (1).

Toujours en vue de créer des diversions et cette fois à l'égard des Kebdana et des Guelaïa, tous les bâtiments en rade de Nemours reçurent l'ordre de se rendre, dans la matinée du 27 octobre, au mouillage des îles Zaffarines (2).

---

(1) Historiques des 1er et 2e chasseurs d'Afrique, du 2e spahis, du 12e chasseurs, etc.....

(2) Journal des marches et opérations sur la frontière du Maroc (A. H. G.).

Digitized by Google

Mise en marche des colonnes. — Afin de donner le temps à ces différentes diversions de produire leur effet, le départ des colonnes d'infanterie fut fixé à 9 h. 30 du matin.

Les brigades d'attaque (Deligny et Archinard) étaient sans sacs; ceux-ci étaient portés par des mulets de réquisition (mulets arabes) à raison de six par mulet; groupés par deux dans une couverture cousue et étiquetée, ils renfermaient, en plus du chargement habituel, deux rations de vivres (1). Les objets et effets de campement étaient également réunis dans des couvertures et transportés par des mulets.

Les hommes portaient le pantalon de drap avec le capuchon (2) ou une demi-couverture et avaient une ration de vivres et la viande cuite pour la journée. Les cartouches (à raison de 50 par homme) et les vivres étaient placés dans la tente-abri roulée autour du corps.

Chacune des brigades d'attaque, en dehors des troupes d'infanterie, disposait :

De 25 sapeurs du génie sans sacs, porteurs de leurs outils; d'une section de fuséens, avec 100 fusées; de 2 obusiers ordinaires avec 2 mulets d'approvisionnements; de 2 mortiers avec 2 mulets d'approvisionnements; de deux pelotons de cavalerie divisionnaire; de 20 mulets de cacolets, 5 mulets de litières et 4 brancards.

Les brigades de réserve Tixier (1re division) et Butet (2e division) portaient le sac (3).

---

(1) Historiques des 1er et 2e zouaves, du 2e étranger, du 13e bataillon de chasseurs.

(2) Petite pèlerine analogue à celle en usage actuellement dans les zouaves.

(3) Dans lequel se trouvait aussi la viande cuite pour la journée.

Digitized by Google

La brigade Tixier devait suivre immédiatement les brigades d'attaque, ayant dans son centre les réserves d'artillerie, du génie et les deux ambulances volantes (1) prêtes à suivre les brigades Deligny et Archinard, le reste des bouches à feu, la réserve des cartouches portée à 80,000 de chaque espèce.

La brigade Butet venait enfin en dernier lieu, ayant à son centre les bagages des quartiers généraux et des trois divisions, ainsi qu'une ambulance volante de réserve (2).

Il n'est pas sans intérêt de comparer la formation de marche ou plutôt d'attaque prise ce jour-là par le général Martimprey, avec celle que le général O'Donnel devait adopter cinq mois plus tard le matin de la bataille de Vad-Ras (23 mars 1860).

Le commandant du corps expéditionnaire, disposant alors de trois corps d'armée et de deux divisions de réserve (3), avait adopté le dispositif suivant (4) :

« Le 1er corps en entier en avant-garde (constituant, en quelque sorte, un échelon de manœuvre), avec deux batteries de montagne, un escadron et toutes les troupes du génie qu'emmenait le corps expéditionnaire (5).

« Il était suivi du 2e corps, qui, avec la cavalerie, escortait les trains régimentaires du quartier général et des 1er et 2e corps.

« Enfin, venait le 3e corps, qui était chargé de la garde des convois administratifs.

---

(1) Chacune de ces ambulances volantes comprenait 100 mulets de cacolets et litières et avait une escorte particulière comprenant une compagnie d'infanterie,

(2) Même composition que les précédentes.

(3) Formant un effectif d'environ 20,000 hommes.

(4) Se reporter au croquis n° 1.

(5) Huit compagnies.

Digitized by Google

« L'arrière-garde était constituée par la 1re division de réserve et avait avec elle une batterie et un escadron.

« Le dispositif de sûreté était complété par une division de réserve (à laquelle étaient adjoints deux escadrons de lanciers et une batterie de montagne) chargée d'occuper les hauteurs de la vallée de Vad-Ras, qui commandent, sur la droite, la route qu'allait suivre la colonne..... Cet ordre de marche paraît assez logique et répond très sensiblement à celui que nous adoptons en Algérie dans nos colonnes opérant en Kabylie (pays de montagne): en tête, un échelon de manœuvre ne comprenant que des combattants, puis les trains et convois répartis dans le gros de la colonne; en queue, une forte arrière-garde; des flancs-gardes, dans les directions dangereuses.

« Quant à la répartition des différentes armes : l'infanterie et l'artillerie sont fractionnées dans toute la colonne à peu près également; la cavalerie, en dehors de quelques escadrons donnés à l'avant-garde, à l'arrière-garde et aux flancs-gardes, se trouve réunie au centre, de façon à pouvoir être utilisée dans une direction quelconque si l'occasion se présentait et, en même temps, à se trouver à l'abri du feu de l'infanterie ennemie; le génie, bien entendu, est en tête de la colonne, avec l'avant-garde, pour ouvrir des passages aux autres armes (1). »

On peut cependant adresser un reproche assez grave au dispositif du général O'Donnel : c'est l'escorte très exagérée donnée aux impedimenta, presque la moitié de l'effectif total.

Le général de Martimprey ne tomba pas dans la même faute et ne consacra qu'une brigade, soit à peu près le

(1) Capitaine Mordacq, *La Guerre au Maroc*, p. 112 et suiv., Paris, Lavauzelle, 1904.

Digitized by Google

quart de son effectif, aux impedimenta proprement dits ; encore cette brigade put-elle, pendant le combat, passer la garde du convoi à la cavalerie et entrer elle-même en ligne.

D'autre part, il semble, à première vue, que dans son dispositif d'attaque le commandant du corps expéditionnaire ne se soit pas beaucoup occupé de la sûreté des flancs, mais en étudiant la question de plus près et surtout si l'on se reporte à la configuration du terrain, on constate que dans sa marche sur le col, la colonne d'attaque ne pouvait avoir de craintes sérieuses sur sa gauche, vers l'Est, étant donné qu'elle longeait constamment des falaises rocheuses absolument à pic.

Vers la droite, au contraire, le terrain était éminemment propre à une attaque de flanc, mais la colonne Archinard, tout en exécutant son mouvement tournant, remplissait absolument, de ce côté, le rôle d'une flanc-garde.

La sûreté des flancs était donc complète, et les péripéties du combat le montrèrent d'ailleurs fort bien.

On pourrait peut-être encore adresser un autre reproche au dispositif du général Martimprey : c'est la faiblesse de l'arrière-garde, à qui était confiée la plus grande partie des impedimenta, mais il y a lieu de rappeler que la division de cavalerie tout entière, détachée le matin vers l'Est, avait reçu l'ordre de rallier ensuite la colonne et renforçait alors d'autant l'arrière-garde.

Enlèvement du col d'Aïn Taforalt. — Le signal de l'attaque proprement dite fut donné vers 2 heures (1). De nombreux Kabyles apparaissaient sur le chemin même du col ; d'autres, moins nombreux, tenaient l'épe-

(1) Le général de Martimprey au Ministre de la guerre, camp d'Aïn Taforalt, 29 octobre (A. H. G.).

Digitized by Google

ron isolé rocheux qui domine l'entrée de ce chemin ; enfin tous les villages paraissaient fortement occupés ainsi que les croupes situées à l'Ouest (1).

Malgré un feu assez nourri, les deux brigades d'attaque enlevèrent facilement l'éperon rocheux mentionné ci-dessus. La brigade Deligny laissa un bataillon sur la position conquise, puis se porta au pied de la rampe qui mène au col. La brigade Archiñard, de son côté, se dirigea sur les villages de Tagma pour exécuter sur la droite, vers l'Ouest, le mouvement tournant dont elle était chargée.

A ce moment, le général Desvaux, ayant rempli sa mission dans la plaine, accourait au feu. Le commandant en chef lui prescrivit aussitôt d'assurer la garde du convoi, ce qui permit de porter en avant, comme réserves immédiates, les brigades Tixier et Butet, devenues ainsi disponibles.

Le combat se poursuivit alors sans interruption jusqu'au soir. Les Marocains, ayant eu le temps nécessaire pour organiser la résistance, avaient préparé sur toutes les pentes, aussi bien sur le front que sur les flancs, de nombreuses embuscades. Tous les sentiers étaient barrés par des abatis et des murs en pierres sèches que l'infanterie eut beaucoup de peine à enlever. Elle fut très heureusement secondée dans cette tâche par l'artillerie, dont les obus vinrent à bout d'un grand nombre d'obstacles et dont le feu, à grande portée, en obligeant les Kabyles à se tenir à une certaine distance, annihila presque complètement l'efficacité de leur tir.

Nous voyons donc l'artillerie, dans cette affaire, comme dans tous les combats aux colonies, en dehors de l'aide puissante qu'elle apporte à l'infanterie, contribuer encore

(1) Historiques du 13e bataillon de chasseurs, des 1er et 2e zouaves, du 2e étranger.

Digitized by Google

pour une large part à lui éviter des pertes, en maintenant l'adversaire à distance (1).

La brigade Deligny, grâce à l'appui de l'artillerie, put donc continuer son ascension sans subir de trop grosses pertes. Vers 4 h. 30, elle allait même aborder l'entrée du col, lorsque les Kabyles firent rouler sur elle une véritable avalanche de blocs rocheux. Le général de division Esterhazy, qui marchait avec cette brigade, échappa à grand'peine à ce nouveau genre de projectiles; autour de lui un certain nombre d'hommes et de chevaux furent assez grièvement atteints.

L'artillerie dirigea immédiatement son feu sur les sommets d'où semblaient provenir ces blocs et les premiers bataillons de la brigade Deligny attaquèrent bientôt le col sans incident. A la tombée de la nuit, le village d'Aïn Taforalt était entre nos mains.

De son côté, la brigade Archinard avait rencontré une résistance beaucoup plus sérieuse qu'on ne supposait. Elle avait dû opérer dans un terrain coupé, très couvert, sillonné d'arbres, de vergers, de maisons que les Kabyles défendirent pied à pied. Elle ne put atteindre les grottes situées au-dessus des villages qu'à la tombée de la nuit; encore fallut-il que l'artillerie en battît l'intérieur assez longtemps avant que ses défenseurs ne les abandonnassent. Les Marocains, même à ce moment, ne se tinrent pas pour vaincus et allèrent occuper les sommets voisins. Le général Archinard demanda alors un nouvel effort à

(1) Dans le compte rendu du combat, adressé le 29 octobre au Ministre de la guerre, le général de Martimprey écrivait : « L'artillerie commandée par le colonel Michel, en aidant puissamment au succès, nous a épargné des pertes (*). » C'est dans ce but, d'ailleurs, que le général de Martimprey avait prescrit de placer l'artillerie dans chaque colonne d'attaque, immédiatement derrière le 1er bataillon.

(*) A. H. G.

Digitized by Google

ses troupes et vers 7 heures elles réussirent à chasser les Kabyles de ces dernières positions (1). L'avant-garde de la brigade put même dépasser le col d'Orenfou et opérer sa jonction avec la brigade Deligny qui occupait déjà, ainsi qu'il a été dit plus haut, le village d'Aïn Taforalt.

Toute la colonne bivouaqua sur le lieu même du combat.

Les pertes de la journée s'élevaient à 44 hommes hors de combat, dont 5 tués. Étant donnés la résistance qu'opposèrent les Marocains et le terrain où se déroula le combat, on doit considérer ces pertes comme des plus légères. Ce résultat fut dû, en grande partie, ainsi que nous l'avons fait ressortir ci-dessus, à l'aide continuelle et efficace que l'artillerie apporta aux colonnes d'infanterie, et aussi à la portée des carabines à tige dont étaient pourvus la plupart de nos régiments.

Dans cette affaire d'Aïn Taforalt, la division de cavalerie ne joua qu'un rôle très secondaire. Afin de l'utiliser, le général de Martimprey lui fit exécuter, dans la matinée,

---

(1) Ce ne fut pas d'ailleurs sans peine, car, à ce moment, les troupes étaient épuisées. — Voici, à ce sujet, un épisode des plus intéressants que cite le général Derrécagaix :

« Partout les hommes étaient étendus par terre. Mais sur le sentier qui conduisait au col, une compagnie de chasseurs à pied se tenait debout, l'arme au pied, derrière son chef, le lieutenant Edon, qui avait défendu à ses hommes de se coucher. Le général (Yusuf), surpris de voir cette troupe seule sur pied, félicita son commandant pour cette preuve d'énergie et lui dit qu'il allait lui demander encore un nouvel effort. Il lui prescrivit de conduire ses hommes au col et de les installer en grand'garde sur l'un des sommets qui le dominait. Puis, sentant la difficulté d'obtenir ce résultat, il ajouta : « Je vous promets la « croix pour vous et quatre médailles pour la compagnie si vous réus- « sissez. » Le lieutenant, sans hésiter, cria à ses hommes : « Chasseurs, « vous l'entendez : quatre médailles pour vous et la croix pour moi. En « avant, marche !... » Et ils partirent d'un pas résolu. » (Yusuf, *loc. cit.*, p. 99-100.) Toute la colonne reprit la marche et le col fut bientôt atteint.

Digitized by Google

cette démonstration vers l'oued Moulouya qui, évidemment, inquiéta les populations Kabyles habitant la partie Ouest du massif montagneux, mais il faut reconnaître qu'elle n'eut peut-être pas une grande répercussion sur l'issue même de la lutte. Il est probable que si le général de Martimprey, au lieu de ces nombreux régiments de cavalerie, n'eût disposé que de quelques escadrons, le résultat eût été, sans doute, identique (1).

29 et 30 octobre. — L'occupation du plateau de Taforalt, situé en plein cœur du massif montagneux habité par les Beni Snassen, produisit sur ces derniers un effet décisif. Dans la journée du 29, El Hadj Mimoun, le grand chef de la confédération, fit faire au général de Martimprey des offres de soumission, mais ce dernier exigea qu'El Hadj Mimoun se présentât lui-même, ce qu'il fit dans la matinée du 30 octobre. Il accepta et garantit toutes les conditions qui lui furent imposées; en particulier, il s'engagea à payer une indemnité de 100 francs par fusil (2). Pour assurer l'exécution de ces promesses, il livra d'ailleurs un certain nombre d'otages, pris parmi les notables des différentes fractions et qui furent envoyés à Tlemcen.

---

(1) On peut remarquer que les Espagnols firent aussi entrer la cavalerie pour une large part, 12 escadrons, dans la composition du corps expéditionnaire organisé en novembre 1859 et destiné à opérer contre le sultan du Maroc.

L'expédition terminée, ils constatèrent également que, dans le Nord de l'Afrique, il y avait tout intérêt à limiter, dans la plus faible mesure possible, l'emploi de la cavalerie. C'est ce que reconnut aussi le général de Wimpffen, en 1870, à la suite de son raid contre les Beni Guil (*).

(2) A cette époque, on estimait que les Beni Snassen en possédaient au moins 12,000.

(*) Journal des marches de la colonne expéditionnaire du Sud-Ouest, mars à mai 1870 (A. H. G.).

Digitized by Google

El Hadj Mimoun, par la noblesse de son attitude, la sagesse et la modération de ses paroles, fit une profonde impression sur le général de Martimprey; aussi cette entrevue fut-elle des plus cordiales et des plus courtoises.

Ce même jour, le général de Martimprey adressait à ses troupes l'ordre général suivant :

« Vous venez d'atteindre avec succès le premier but offert à vos efforts. Les ravages d'une affreuse maladie, qui, heureusement vient de disparaître, n'ont pas plus ébranlé votre force morale qu'ils n'ont arrêté les progrès de vos opérations.

« Hier, après une journée glorieuse, vous avez dressé vos camps au cœur d'une montagne où jusqu'ici jamais armée n'avait pénétré; en persévérant, vous obtiendrez bientôt, soyez-en sûrs, les légitimes réparations auxquelles nous ont donné droit des agressions injustes..... » (1).

Restait encore, en effet, à châtier les Angad, les Mahia et autres tribus nomades moins importantes, dont les incursions sur notre territoire avaient motivé, en grande partie, l'expédition.

Deuxième partie des opérations.

Préparation. — En prévision de cette seconde partie de la campagne, le commandant en chef décida tout d'abord de changer sa base d'opérations ou plus exactement, comme on dirait actuellement, sa station tête d'étapes de route.

Dès le 2 novembre, la redoute de Berkane (2) était

---

(1) Voir aux Documents annexes p. 469.

(2) Le 27 octobre, pendant l'affaire du col de Taforalt la redoute de Berkane fut attaquée par les Marocains. 40 hommes du 12e chasseurs à cheval, sous les ordres du sous-lieutenant Beau, les repoussèrent vigoureusement en leur faisant subir des pertes sensibles.

Digitized by Google

complètement évacuée, les malades dirigés sur le Kiss et les approvisionnements transportés au col de Taforalt. Cette redoute n'avait d'ailleurs constitué jusqu'à ce jour qu'une station tête d'étapes de route en quelque sorte secondaire, la véritable ayant toujours été la redoute du Kiss. Le général de Martimprey résolut de ne pas abandonner celle-ci complètement, de la conserver encore comme poste avancé d'observation (1), mais de prendre désormais Maghnia comme point de passage de ses approvisionnements et évacuations, c'est-à-dire comme station tête d'étapes de route. Le directeur du service télégraphique, M. d'Anbuyant, reçut l'ordre en conséquence de relever la ligne télégraphique entre le Kiss et Nemours et d'en établir immédiatement une nouvelle entre Nemours et Maghnia.

En exécution de ces dispositions, les malades ou blessés de la redoute du Kiss furent dirigés sur Nemours et de là sur Oran par mer; ceux qui paraissaient être en état de rejoindre sous peu leur corps furent envoyés à Maghnia.

Les animaux indisponibles furent évacués sur Tlemcen où des petits dépôts furent formés.

Le matériel du génie, les approvisionnements en armes et munitions furent également transportés à Maghnia. En même temps, le service de l'intendance reçut l'ordre de réunir sur ce point, pour le corps expéditionnaire, 18 jours de vivres et 12 jours d'orge.

Le choléra. — La situation sanitaire s'améliorait heu-

---

(1) Le général de Martimprey ne laissa au Kiss que les compagnies du centre des deux bataillons du 81e, une section d'obusiers de campagne, 15 chasseurs à cheval, du matériel du génie, d'artillerie et d'ambulance. Cette garnison fut placée sous le commandement du commandant Beauprêtre. La redoute devait rester occupée jusqu'à ce que les Beni Snassen eussent complètement payé l'indemnité de guerre qui leur était imposée.

Digitized by Google

reusement de jour en jour. Les nombreux décès qui eurent encore lieu les 26, 27, 28 et 29 octobre (1) se produisirent presque tous dans les ambulances des redoutes du Kiss et de Berkane. Dans les colonnes elles-mêmes, dès le 27, c'est-à-dire dès qu'elles quittèrent les bivouacs où de gros remuements de terre avaient eu lieu, on peut dire que le choléra disparut à peu près complètement. Les ambulances légères divisionnaires reçurent bien encore, pendant quelques jours, 20 à 30 cholériques, mais c'est tout au plus si l'on eut à constater, quotidiennement, plus de 5 à 10 décès dans tout le corps expéditionnaire. On peut donc admettre, qu'à partir du 1er novembre, l'épidémie était à peu près enrayée (2).

Séjour du corps expéditionnaire au camp d'Aïn Taforalt. — Le général de Martimprey prolongea le séjour du corps expéditionnaire à Aïn Taforalt bien au delà du temps nécessaire pour assurer les évacuations ou le ravitaillement de la colonne. Il est vraisemblable qu'il tenait ainsi à montrer aux populations environnantes que nous étions bien les maîtres du pays et que nous n'en partirions que lorsque nous aurions reçu toutes les garanties que notre succès nous donnait le droit d'exiger. Ce séjour était peut-être nécessaire, mais il n'en est pas moins vrai qu'il y avait urgence à hâter la seconde partie de la campagne. L'organisation d'une colonne

---

(1) Respectivement 185, 104, 214 et 114.

(2) *Situation d'effectif au 31 octobre.*

	Hommes.	Chevaux.	Mulets.
Grand quartier général	368	134	306
1re division d'infanterie	4,543	283	800
2e division d'infanterie	4,886	243	426
Division de cavalerie	1,961	1,817	292
TOTAUX	11,758	2,477	1,824

Digitized by Google

légère, précédant le corps expéditionnaire, permit de remédier, en partie, à cette temporisation.

Quoi qu'il en soit, on resta à Aïn Taforalt jusqu'au 3 novembre. Ces quelques journées furent principalement employées à améliorer les communications soit vers le Kiss, soit vers la plaine des Angad.

Le général de Martimprey pensait, avec juste raison, que les voies de communication constituent, en général, dans un pays, un excellent moyen de pénétration. En particulier pour une région comme celle des Beni Snassen, si voisine de notre province d'Oran, nous avions le plus plus grand intérêt à en faciliter l'accès. Il prescrivit en conséquence à la 1re division d'infanterie de fournir, tous les jours, une corvée de 400 hommes qui seraient employés non pas à construire une route mais à améliorer le chemin qui conduisait d'Aïn Taforalt au Kiss. Ce n'étaient déjà plus les gros remuements de terre du début de l'expédition.

Comme d'autre part le commandant du corps expéditionnaire avait l'intention de descendre dans la plaine des Angad pour exécuter la deuxième partie de son programme, il décida également de faire améliorer le chemin kabyle qui y conduisait et qui était particulièrement mauvais dans sa partie supérieure. La division Yusuf fut plus spécialement chargée de ce travail.

Ces travaux de routes, exécutés sans imposer aux hommes de grosses fatigues, se firent dans d'excellentes conditions. D'ailleurs le temps était très beau, les nuits un peu fraîches assuraient un sommeil réparateur aux hommes légèrement fatigués par le travail et la chaleur de la journée. L'eau et le bois existaient en abondance; le diss (1) qui couvrait les montagnes des Beni Snassen permettait de compléter la nourriture des animaux.

(1) Genre de graminées très communes en Algérie.

Digitized by Google

Le prétendant Sidi Sliman. — Ce fut pendant le séjour au camp d'Aïn Taforalt que le général de Martimprey reçut la visite du fils de Sidi Sliman, prétendant au trône du Maroc. Agé d'une trentaine d'années, il était le petit-fils de l'empereur marocain Muley Sliman dont Muley Abd-Er-Rhaman, qui venait de mourir le 29 août, avait été le successeur illégitime. Aussi le père de Sidi Sliman avait-il profité de cette circonstance pour chercher à ressaisir le trône, en s'appuyant principalement sur les tribus berbères du Sud de Fez.

Si-Sliman ben Abd-Er-Rhaman Ould Sidi Sliman arriva au camp le 2 novembre dans la soirée. Il fut reçu à 10 heures le lendemain matin, avec un certain apparat, par le commandant du corps expéditionnaire. Un vaste carré, formé de Tirailleurs et de spahis, entourait la tente du général de Martimprey; les fanfares disponibles étaient massées en arrière de la tente; l'entrevue dura environ une demi-heure et ne donna en somme aucun résultat. Le général en chef s'efforça d'écarter de la conversation toute question politique et fit même comprendre à son visiteur qu'il n'était autorisé, en aucune façon, à s'immiscer dans les affaires de politique intérieure du Maroc (1).

Si-Sliman se rendit alors à Oran où, jusqu'au mois de décembre de cette même année, il fut l'hôte d'Abd-el-Kader Ben Daoud, le fameux chef des Douairs.

*
* *

Opérations. — Pendant le séjour au camp d'Aïn Taforalt, le général de Martimprey avait appris que les tribus des Mahia et des Angad se trouvaient toujours

(1) Journal des marches et opérations sur la frontière du Maroc A. H. G.).

Digitized by Google

dans la plaine appelée plaine des Angad, qui s'étend d'une part entre la Moulouya et Oudjda et d'autre part entre les montagnes des Beni Snassen et des Zakkara. Il était évident, qu'à la suite de la soumission des Beni Snassen, les Mahia et les Angad n'essaieraient pas de résister et se retireraient devant le corps expéditionnaire, échappant ainsi au châtiment qu'on voulait leur infliger. Il fallait donc, à tout prix, les atteindre; on ne pouvait y arriver que par un mouvement combiné. Par suite, le commandant du corps expéditionnaire résolut de s'avancer droit au Sud contre les Angad et Mahia, mais après leur avoir fait fermer, au préalable, les routes de l'Ouest et du Sud par deux colonnes légères. Quant à la direction de l'Est, c'était l'Algérie, c'est-à-dire pour les Angad et Mahia l'anéantissement certain s'ils venaient s'y réfugier.

Le général Durrieu, qui opérait précisément, à ce moment-là, dans les environs de Sebdou, reçut en conséquence l'ordre de se porter le plus promptement possible vers le Sud-Ouest pour barrer aux tribus marocaines les routes des hauts plateaux. Pour remplir cette mission le général Durrieu disposait d'un effectif très suffisant : environ 8 compagnies d'infanterie, 3 escadrons de cavalerie et les goums de Sebdou, Mascara, Daya et Saïda (1).

L'autre colonne légère, sous le commandement du général Desvaux, devait comprendre la division de cavalerie (1,300 cavaliers) renforcée de 4 bataillons d'infanterie sans sacs (1,600 hommes), d'une section d'obusiers rayés, d'une fraction de fuséens, d'un certain nombre de goumiers et de 350 mulets arabes. Cavaliers et fantassins emportaient trois jours de vivres, un jour d'orge pour les animaux (2).

---

(1) Voir *Revue d'Histoire*, n° 86, p. 276.

(2) Dans l'infanterie les hommes portaient dans la tente-abri un jour

Digitized by Google

En dehors de ces opérations dirigées contre les Angad et les Mahia, le commandant en chef prescrivit au commandant de Colomb de profiter de cette importante diversion vers le Nord pour aller châtier, au Sud, la tribu pillarde et turbulente des Beni Guil, dont les incursions sur la frontière algérienne ne se comptaient plus.

Voici d'ailleurs une lettre adressée le 31 octobre par le général de Martimprey au général Durrieu, lettre qui résume nettement son projet d'opérations :

« Le 3 au soir, je ferai partir la cavalerie d'ici. Elle marchera toute la nuit et je pense qu'elle atteindra le 4 au matin le pied des Zakkara, à 4 lieues dans l'Ouest du débouché de l'Isly. Je ne doute pas que la cavalerie, conduite par le général Desvaux, ayant en tête le commandant Rachelier avec les goums pour l'éclairer, ne pénètre dans la montagne le même jour, assez avant pour rejeter sur vous tout ce qui pourrait s'y trouver. Je suivrai le général Desvaux à un jour de distance avec l'infanterie. Il faut que le 4 au soir vous quittiez Sebdou et que, d'une traite, vous fassiez 15 à 20 lieues dans l'Ouest, en fouillant les pentes à votre droite.

« Mettez de Colomb en marche sur Tigri, avec liberté de manœuvre suivant le temps et les événements (1). »

3 novembre. — A 6 heures du soir, la colonne légère

---

de vivres, la viande cuite la veille, ainsi que les cartouches. Les deux autres journées de vivres étaient placées dans les sacs portés par des mulets (70 par bataillon). Les vivres et les bagages des officiers étaient également mis dans des sacs de troupe.

Nous nous sommes un peu étendu sur cette dernière colonne et sa composition parce qu'il y a là une question d'organisation qui présente, comme toute question de ce genre, un intérêt didactique tout particulier.

(1) Journal des marches et opérations sur la frontière du Maroc (A. H. G.).

Digitized by Google

Desvaux se mettait en marche, traversait pendant la nuit la plaine des Angad du Nord au Sud, appuyait ensuite vers l'Ouest et arrivait le 4, au point du jour, à Aïoun Sidi Mellouk où elle campait.

De son côté, au matin, le général Durrieu, avait quitté Sebdou avec sa cavalerie et rejoignait son infanterie à Sidi Djelali où elle était était venue se concentrer.

4 novembre. — Le corps expéditionnaire se mettait lui-même en marche à 6 h. 30 du matin. Le général de Martimprey avait donné, pour cette journée, l'ordre de mouvement suivant, très intéressant à étudier au point de vue des formations de marche, de leur souplesse pour une aussi grosse colonne et surtout des facilités qu'elles présentent pour passer de la marche en pays de montagne à la marche en plaine.

Le 1re division devait se mettre en mouvement à 6 h. 30 du matin, la 1re brigade en tête suivie de l'ambulance, des bagages (y compris ceux de la cavalerie), du convoi de vivres, la 2e brigade fermant la marche.

Même dispositif pour la 2e division dont le mouvement devait commencer seulement à 8 h. 30 (1).

Il était recommandé aux troupes de passer le plus rapidement possible le col qui menait à la plaine des Angad, et, arrivées dans cette plaine, de prendre un nouveau dispositif de marche, en évitant toute perte de temps. Dans chaque division, les deux brigades devaient se former à la même hauteur en laissant entre elles un très large espace pour le convoi.

Les deux divisions constitueraient ainsi deux colonnes distinctes l'une de l'autre, en évitant d'une part de se gêner et d'autre part de se perdre de vue.

Il est certain que ce dispositif qui permettait de passer

(1) Historiques des 1er et 2e zouaves, du 13e bataillon de chasseurs.

Digitized by Google

si simplement d'une formation de marche en pays de montagne à une formation en plaine, tout en donnant à l'ensemble du corps expéditionnaire la sûreté la plus complète, présente de grands avantages pour de grosses colonnes comme celles du général de Martimprey.

Le mouvement fut exécuté dans de bonnes conditions, mais assez lentement. La colonne ce jour-là franchit environ 14 kilomètres et bivouaqua près du village kabyle (Beni Snassen) de Sidi bou Houaria. En raison de la configuration du terrain, le bivouac fut établi en triangle, le convoi, bien entendu, au centre.

Dans la journée, le général de Martimprey apprit que le général Desvaux était arrivé le matin à Aïoun Sidi Mellouk, et qu'en cours de route il n'avait rien rencontré. Il lui prescrivit de se rabattre, le lendemain, vers l'Est en fouillant les pentes Nord de la montagne et de le rejoindre à Tinzi ou à Sidi Mahmet (1).

5 novembre (2). — Le corps expéditionnaire continua sa marche vers le Sud et, cette fois, fit une étape de

---

(1) Journal des marches et opérations sur la frontière du Maroc (A. H. G.). — Distances permettant de fixer les emplacements de Sidi Mahmet et de Metlili, localités situées en dehors des limites de la carte de la frontière algéro-marocaine à 1/100,000e annexée au n° 85 de la *Revue d'Histoire* :

Sidi Mahmet à l'Est-Sud-Est et à 30 kilomètres d'Aïoun Sidi Mellouk; au Sud-Sud-Est et à 35 kilomètres de Sidi Bou Hauaria.

Metlili au Sud-Ouest de Sidi Moussa et à mi-chemin entre ce point et Sidi Mahmet.

(2) *Situation d'effectif au 5 novembre.*

	Hommes.	Chevaux.	Mulets.
Grand quartier général	276	125	218
1re division d'infanterie	4,658	317	574
2e division d'infanterie	5,291	308	413
Division de cavalerie	1,783	1,869	141
TOTAUX	12,008	2,619	1,346

Digitized by Google

35 kilomètres en traversant du Nord au Sud la plaine des Angad. On adopta la même formation de marche que la veille en débouchant des montagnes, c'est-à-dire chaque division marchant séparément, ses deux brigades en colonne à la même hauteur, les impedimenta au centre. La marche fut encore assez lente. La 1re division, en queue, partie à 7 heures du matin, n'atteignit le bivouac de Sidi Mahmet que vers 5 heures du soir; sa vitesse de marche fut donc de 3km,500 environ à l'heure. L'arrière-garde de cette division, obligée de ramasser les traînards, n'atteignit le camp qu'à 7 heures du soir seulement.

En cours de route, vers 11 heures du matin, on avait aperçu, dans la direction du Sud, de nombreux nuages de fumée s'élever au-dessus des pentes et des sommets des montagnes; c'étaient les Marocains qui se signalaient les uns aux autres l'arrivée du corps expéditionnaire. D'autre part, à peu près dans la même direction et au pied des montagnes, on observa une poussière intense qui semblait se déplacer de l'Ouest vers l'Est (1).

Le commandant en chef envoya immédiatement les goumiers en reconnaissance. Ils ne tardèrent pas à rencontrer le goum de la colonne Desvaux qui était occupé précisément à fouiller les pentes de la montagne et produisait la poussière intense que l'on apercevait. Les goumiers des deux colonnes se dirigèrent sur le village de Sidi Mahmet, qu'ils trouvèrent occupé par 200 à 300 Kabyles. Après un combat de courte durée ils s'emparèrent du village, dont les défenseurs s'enfuirent dans la montagne.

Les deux divisions d'infanterie et la colonne Desvaux trouvèrent à Sidi Mahmet des ressources abondantes en eau et en bois. On campa en carré.

---

(1) Historiques des 3e et 9e régiments d'infanterie.

Digitized by Google

A la suite des marches exécutées pendant ces deux journées des 4 et 5 novembre et de l'engagement qui venait d'avoir lieu, le général de Martimprey était à peu près certain que les Angad et Mahia étaient en fuite vers le Sud; il y avait donc de nombreuses chances pour que la colonne Durrieu arrivât à leur couper la retraite. Quant au corps expéditionnaire lui-même, il ne pouvait, en raison de ses gros effectifs, s'engager utilement sur les hauts plateaux. De plus, il y avait intérêt à ne pas ouvrir encore les débouchés de la plaine des Angad car les Angad et les Mahia, après s'être heurtés à la colonne Durrieu, pouvaient peut-être chercher à revenir dans cette plaine.

Le commandant en chef résolut donc de rester à Sidi Mahmet jusqu'à ce qu'il eût reçu des nouvelles précises de la colonne Durrieu, ce qui ne pouvait tarder.

6 novembre. — Dans la journée du 6, en effet, le général de Martimprey apprenait, par une lettre du général Durrieu, que ce dernier avait complètement réussi dans sa mission.

Des douars des Mahia lui ayant été signalés vers Foum Metroh, le général Durrieu, le 5 novembre, à 5 heures du soir, avait fait immédiatement partir dans cette direction toute sa cavalerie et les goumiers, en les plaçant sous les ordres du lieutenant-colonel Michel.

La petite troupe marcha toute la nuit; le lendemain, vers 6 heures du matin, elle se trouva non seulement en présence des douars signalés, mais encore en face de plus de 40 douars des Angad et Mahia en pleine émigration et bien couverts par une cavalerie assez nombreuse qui formait l'arrière-garde. Les douars appartenaient, pour les Mahia, aux tribus des Oulad Abie, Oulad N'Hrin et Oulad Kari; pour les Angad, aux Oulad Ali ben Thala, Oulad el Abbès Djaouna et Oulad Hassen. La plupart de ces tribus avaient participé à l'attaque de Sidi Zaher.

Digitized by Google

Spahis et goumiers chargèrent vigoureusement; les Mahia et Angad laissèrent sur le terrain 250 cadavres, 30,000 moutons et plus de 2,000 chameaux.

Le lieutenant-colonel Michel rejoignit le général Durrieu avec toutes ces prises et sans être inquiété.

Le jour même, les Angad et les Mahia demandèrent l'aman; ils durent payer 40,000 francs et livrer 20 otages (1).

Le but poursuivi par le général de Martimprey, dans la seconde partie de l'expédition paraissait donc rempli; les Mahia et les Angad avaient été châtiés et obligés de se soumettre.

Raid du commandant de Colomb. — D'autre part, le commandant de Colomb n'avait pas été moins heureux dans son raid contre les Beni Guil. Dès que ses contingents avaient été réunis, il s'était dirigé immédiatement vers l'Ouest, bien décidé à ne s'arrêter que lorsqu'il aurait atteint cette tribu pillarde et agressive qui avait absolument besoin d'une leçon sévère.

Le 2 novembre, à El Mehaoug, il recevait les renseignements les plus précis sur les campements des Beni Guil. Grâce à une marche de nuit, il les atteignait dans la matinée du 3 novembre, à Etnacher Gara, et les surprenait complètement. Les prises s'élevèrent à 800 chameaux, 26 chevaux, 133 ânes et 15,000 moutons (2). Le lendemain, le commandant de Colomb commençait son mouvement de retour.

Ce raid produisit un excellent effet; il montra aux Beni Guil que l'on pouvait les atteindre quand on le

---

(1) Journal des marches et opérations sur la frontière du Maroc (A. H. G.).

(2) Rapport du chef de bataillon de Colomb. Ould Mehaoug, 4 novembre (Documents annexes, p. 474-476).

Digitized by Google

voulait, et que chaque incursion de leur part risquerait fort, dorénavant, de recevoir un semblable châtiment.

Ainsi, comme le disait le général en chef en portant ces différents succès à la connaissance des troupes par l'ordre général n° 45, du rivage de la mer aux portes de Figuig, c'est-à-dire sur une ligne de plus de 100 lieues, et à plusieurs jours de marche de notre frontière, nos ennemis marocains avaient été, en moins de dix jours, atteints et punis, et devaient subir les conditions de réparation que nous leur imposions (1).

*
* *

7 novembre. — Grâce à ces différents succès remportés le long de notre frontière algérienne sur une étendue de plus de 400 kilomètres, le général de Martimprey pouvait considérer sa mission comme terminée. Le 6 au soir, il donna en effet ses ordres pour le retour en Algérie.

Le 7 novembre, le corps expéditionnaire se mit en route en prenant encore, à peu près, la même formation de marche que les journées précédentes, c'est-à-dire chacune des deux divisions d'infanterie marchant pour son compte, ses deux brigades à la même hauteur avec le convoi au centre. La cavalerie de la 1re division marchait en tête de la colonne, celle de la 2e division en queue avec quelques cavaliers sur les flancs. Les goumiers, bien entendu, constituaient la cavalerie d'exploration. Quant à la division de cavalerie elle-même, elle recevait la mission de couvrir vers le Sud le flanc droit de la colonne, en passant au besoin par la montagne. Le

(1) Voir aux Documents annexes, p. 480.

Digitized by Google

7 au soir, le corps expéditionnaire campa à Metlili, après une très courte étape (9 kilomètres).

8 novembre. — Le 8, les bivouacs furent établis à Sidi Moussa, sur la rive gauche de l'Isly, près du point où il débouche de la belle plaine de Guenfouda. On apercevait, en face, sur la rive droite, les ruines de Ksar Hadja, où, selon les traditions locales, serait mort Barberousse.

9 novembre. — Le 9, le corps expéditionnaire bivouaqua sur l'emplacement même où avait eu lieu, en 1844, la bataille d'Isly (1). Dans l'après-midi, le général de Martimprey, qui avait assisté à la bataille, fit élever une colonne commémorative de 4 mètres de hauteur environ, sur un mamelon, à l'endroit même où le maréchal Bugeaud, le soir de l'affaire, avait fait dresser sa tente (2). Sur un monticule voisin fut érigée une seconde colonne en souvenir du passage du corps expéditionnaire.

Dans la soirée, des salves de coups de canon furent tirées en l'honneur de la petite colonne du maréchal Bugeaud; toutes les troupes, musique en tête, défilèrent devant la pyramide commémorative. Jusqu'à 2 heures du matin, noubas, tambours et clairons accompagnèrent joyeusement les vieux refrains de l'armée d'Afrique qu'entonnaient à pleine voix chacals, nazes, chassmarées, spahis et vitriers (3).

---

(1) Distance parcourue : 25 kilomètres.

(2) C'était d'ailleurs également sur ce mamelon que se trouvait la tente du fils du sultan, Mohamed. — Historiques des 1er et 2e chasseurs de France, du 2e zouaves et du 2e Tirailleurs.

(3) « La petite fête fut terminée par une ronde gigantesque, éclairée par des torches improvisées, dans laquelle zouaves, chasseurs d'Afrique, hussards, fantassins et même un aumônier de la colonne, ancien

Digitized by Google

10 novembre (1). — Le 10, le corps expéditionnaire alla camper à Sidi Yahia, au Sud-Est d'Oudjda. Ainsi qu'il a été dit plus haut (2), le caïd, qui représentait dans cette ville l'empereur du Maroc, s'était gravement compromis vis-à-vis de nous lors des derniers événements qui avaient motivé l'expédition. Le 31 août notamment, il assistait avec ses cavaliers à l'attaque de Sidi Zaher et avait toléré ensuite que les têtes des chasseurs d'Afrique et spahis tués dans cette affaire fussent portées en triomphe dans les rues d'Oudjda. Inquiet, en voyant arriver le corps expéditionnaire, il chercha par une démonstration personnelle à se faire accorder des circonstances atténuantes. Il se porta au-devant du général de Martimprey avec le cadi, plusieurs membres de la djemmaa, 50 cavaliers et un cheval de soumission. Le général de Martimprey le fit arrêter et diriger sur Nemours d'où il fut embarqué à destination de Tanger. Une plainte, indiquant les griefs de la France contre ce fonctionnaire marocain, fut envoyée, en même temps, à l'empereur du Maroc.

Ce même jour, le général de Martimprey adressa au corps expéditionnaire l'ordre du jour suivant :

---

zouave, chantaient *La Casquette* » (Général Derrécagaix, *loc. cit.*, p. 107.)

(1) *Situation d'effectif au 10 novembre.*

	Hommes.	Chevaux.	Mulets.
Grand quartier général	276	122	217
1re division d'infanterie	4,646	323	560
2e division d'infanterie	5,106	237	413
Division de cavalerie	1,796	1,828	160
TOTAUX	11,794	2,510	1,350

(2) Voir *Revue d'Histoire*, n° 86, p. 273.

Digitized by Google

SOLDATS DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE DE L'OUEST.

Les Beni Snassen vaincus par vos armes, les Mahia, les Angad et les Beni Guil frappés par les colonnes du Sud, Oudjda est aujourd'hui à vos pieds, rachetant à prix d'argent les justes châtiments encourus par ce repaire de malfaiteurs.

Son caïd, qui entretenait un tel état de choses et avait pris part à l'attaque perfide de Sidi Zaher, a été arrêté par mes ordres et dirigé sur Tanger. Sa kasbah, son maghzen, tout ce qui appartient au gouvernement marocain, avec lequel la France est en paix, demeureront d'ailleurs respectés.

La campagne est terminée; demain vous repasserez la frontière.

Un camp d'observation sous les ordres du général Deligny, commandant la subdivision de Tlemcen, veillera sur le pays jusqu'à ce que ses populations soient rentrées, de part et d'autre, dans la situation normale que leur assurent vos succès.

Je ne retracerai pas ici dans quelles circonstances ceux-ci ont été obtenus, alors qu'en quelques jours la maladie réduisait vos effectifs d'un cinquième, mais je veux louer hautement la force morale que vous avez opposée à cette rude épreuve.

Je louerai aussi l'ordre dans lequel vous n'avez cessé de marcher, et surtout votre excellente discipline, que rien ne prouve mieux que l'absence absolue de toute plainte en conseil de guerre depuis que je me suis mis à votre tête.

Enfin, toutes les recommandations que j'ai eues à vous faire, d'épargner les villages et les propriétés des populations domptées, ont été rigoureusement observées.

Je vous remercie sincèrement, soldats, et, avec vous, je remercie vos officiers et vos généraux de tous ces faits que je suis heureux de proclamer..... (1).

Dislocation. — En même temps, le général de Martimprey donnait ses ordres pour la dislocation du corps expéditionnaire qui devait commencer le 12.

Le 11 novembre, les troupes repassèrent la frontière, puis se dirigèrent sur leurs garnisons respectives (2).

---

(1) Voir aux Documents annexes, p. 480 et 481.

(2) Le 13e bataillon de chasseurs s'embarqua le 21 février 1860 pour rentrer en France. Avant son départ, il fut l'objet de la part du général

Digitized by Google

Toutefois, 6 bataillons et escadrons, placés sous les ordres du général Deligny, furent destinés à former un camp d'observation sur la Tafna, jusqu'au moment où tout le pays frontière serait rentré dans ses habitudes normales (1).

Seuls parmi les populations marocaines limitrophes, les Zakkara n'avaient témoigné aucune intention de soumission. Mais à son arrivée à Tlemcen, le 12, le général de Martimprey y trouva Si Hamza Muley Tegefaït qui venait demander l'aman pour sa tribu et présenter des otages comme garantie du payement de l'impôt de guerre qu'elle aurait à verser. Ce chef religieux jouissait sur les versants Sud de la plaine des Angad d'une influence considérable, à peu près comparable à celle d'El Mimoun chez les Beni Snassen. Il protesta vivement de son désir sincère de voir désormais l'ordre et la paix régner sur toute la frontière et finit par convaincre le général de Martimprey qui lui accorda l'aman.

(*A suivre.*) H. M.

---

de Martimprey d'un ordre des plus élogieux où l'on relève le passage suivant :

..... « En 1859, le 13e bataillon fournissait son contingent au corps expéditionnaire de l'Adriatique et quelques mois plus tard il était appelé à faire partie de l'expédition du Maroc, où son attitude fut celle d'une troupe d'élite dont rien ne peut ébranler le courage et l'énergie...

« Officiers, sous-officiers et soldats du 13e bataillon, vous avez dignement rempli votre tâche sur la terre d'Afrique. En toutes circonstances, vous avez donné l'exemple du courage devant l'ennemi, de la patience dans les fatigues et d'une parfaite discipline aux bons comme aux mauvais jours..... »

(1) Le camp fut établi à Hamman bel Khrier sur les collines boisées qui dominent la rive gauche de la Tafna.

Digitized by Google

DOCUMENTS ANNEXES.

État nominatif des tués et blessés dans la journée du 27 octobre 1859 (combat d'Aïn Taforalt).

1re DIVISION D'INFANTERIE.

2e de zouaves. — Cayron, sergent-major; Mila, sergent; Rollet, Lassalle, caporaux; Mondin, Naud, Renaud, Mollé, Fracetto, Marguerin, Baston, Carignon, Bouvard, Lassalle, Seltenmayer, zouaves, blessés.

2e de chasseurs d'Afrique. — Chapus, trompette, détaché près du chef d'état-major, blessé.

En tout, 16 blessés.

2e DIVISION D'INFANTERIE.

État-major. — Boussenard, capitaine, blessé.

13e bataillon de chasseurs à pied. — Bourdères, adjudant; Mathis, Ferchal, chasseurs, tués; Schwoob, chasseur, blessé (mort depuis); Tassini, capitaine; Lebey-Taillis, lieutenant; Lambert, Broc, sergents; Thomas, caporal; Coineau, Voiton, Voxeur, Maire, Ybert, Delcroix, Rouanet, Salbert, Despret, Réjat, Berton, chasseurs, blessés.

1er de Tirailleurs. — Amar ben Arab, caporal; Djelloul ben Youssef, Mohamed ben Tahar, Tirailleurs, blessés.

En tout, 3 tués, 21 blessés.

Ordre général n° 26.

Au grand quartier général, à Aïn Taforalt, 28 octobre.

SOLDATS,

Vous venez d'atteindre avec succès le premier but offert à vos efforts. Les ravages d'une affreuse maladie, qui, heureusement, vient de disparaître, n'ont pas plus ébranlé votre force morale qu'ils n'ont arrêté les progrès de vos opérations.

Digitized by Google

Hier, après une journée glorieuse, vous avez dressé vos camps au cœur d'une montagne où jusqu'ici jamais armée n'avait pénétré; en persévérant, vous obtiendrez bientôt, soyez-en sûrs, les légitimes réparations auxquelles nous ont donné droit des agressions injustes.

Vos généraux, vos chefs de corps viennent de me faire parvenir les témoignages de la satisfaction que leur a causée, dans le combat d'hier, la conduite des troupes sous leurs ordres. J'ai suivi de l'œil, avec plaisir, la régularité de vos mouvements.

Aujourd'hui, je me fais un devoir de porter à la connaissance de l'armée, les noms qui me sont signalés parmi les plus méritants.

Je citerai donc :

DANS LA 1re DIVISION D'INFANTERIE

2e de zouaves. — MM. Gambier, lieutenant-colonel, pour sa vigueur dans la journée du 27;

De Sainthillier, chef de bataillon, qui a enlevé les positions avec beaucoup d'entrain;

Moutié, capitaine, commandant le IIIe bataillon, s'est déjà particulièrement distingué dans la journée du 11 septembre;

Lesur, capitaine, a très bien dirigé sa compagnie pendant toute la journée du 27;

Vincendon, capitaine, officier très brave, a enlevé deux positions, notamment celle du col avec beaucoup d'ardeur;

Frachette, zouave, très brave soldat (blessé).

2e de Tirailleurs. — MM. Péan, capitaine, commande d'une manière remarquable, depuis le commencement de la campagne, son bataillon, qui s'est lancé sur le col en même temps que les zouaves;

Adj Madi, sous-lieutenant, très brave, s'est distingué le 23, à Berkane, où il a désarmé et tué de sa main un Kabyle (blessé).

DANS LA 2e DIVISION D'INFANTERIE.

13e bataillon de chasseurs à pied. — MM. de Geslin, chef de bataillon, qui s'est fait remarquer par sa belle conduite, à la tête de son bataillon;

Édon, lieutenant, qui, avec une énergie remarquable, dans une situation pleine de gravité, a enlevé sa compagnie exténuée et est parvenu à occuper une position qui assurait le succès de la journée de ce côté de l'attaque;

Lagasse, sergent-major; Gelhay, sergent; Robinet, caporal, qui ont secondé avec énergie M. Édon.

1er de Tirailleurs. — MM. Suzzoni, chef de bataillon, a imprimé à

Digitized by Google

son bataillon une ardeur remarquable qui a contribué en grande partie au succès de la journée;

Mohamed Ben Larbi, sergent; Nivert, caporal, ont enlevé avec le plus grand entrain la position qui dominait le col d'Orenfou du côté du Nord;

Castellani, sergent; Mustapha el Phaci, Tirailleur, ont planté les premiers leurs fanions sur le village des Grottes.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

MM. Mircher, Vuillemot, chefs d'escadron; de la Soujeole, Fourgues, capitaines, qui se sont distingués, en toutes circonstances, par leur énergie, leur intelligence et leur incessante activité.

DANS LES ÉTATS-MAJORS.

1re division. — MM. Renson, colonel, chef d'état-major, qui, depuis le commencement des opérations, comme depuis l'invasion de l'épidémie, n'a cessé de donner les plus grandes preuves d'énergie et de courage;

Carnet, capitaine, qui, atteint par la maladie régnante, n'en a pas moins continué à servir avec le plus grand zèle;

Pagès, capitaine, aide de camp du général Esterhazy, dont on ne saurait trop louer les services;

Fourchault, capitaine, faisant fonctions d'aide de camp du général Deligny; Delloye, officier d'ordonnance du général Deligny, qui ont montré une grande vigueur dans l'action.

2e division. — MM. Spitzer, colonel, chef d'état-major; Boussenard, capitaine, aide de camp du commandant de la brigade d'attaque (blessé); Derrécagaix, aide de camp du général Yusuf; Philebert, capitaine, de la Direction des affaires arabes d'Alger et attaché auprès du général Yusuf, tous ces officiers ont prêté un concours plein de courage et d'énergie.

Dans l'intendance. — M. le sous-intendant Altmayer qui, avant l'arrivée de M. Moisez, a dirigé d'une manière très remarquable les services administratifs des troupes réunies sur la frontière;

M. le sous-intendant Lemaître, attaché à la cavalerie.

Dans l'artillerie. — MM. Perrault, chef d'escadron, commandant l'artillerie de la 2e division; Jacquot, commandant l'artillerie de la 1re division; Lamandé, capitaine; Courtois, lieutenant en 1er; Dulon, Delaguepierre, lieutenants en 2e; Menanteau, Voisin, Penin, Corbeil, maréchaux des logis; Halter, brigadier, qui méritent d'être cités pour leur belle conduite dans la journée du 27.

Dans le génie. — MM. de Préval, Lanty, Barrillon, capitaines; Martin,

Digitized by Google

caporal à la 7e compagnie du Ier bataillon; Beray, maître ouvrier à la 8e compagnie du IIe bataillon; Lafargue, sapeur-conducteur.

Dans le train des équipages. — MM. Person, vétérinaire; Aubin, capitaine; Bourgeois, maréchal des logis chef; Grime, Maillot, premiers conducteurs.

Je ne terminerai pas cet ordre sans remercier de leur concours les généraux de division Esterhazy et Yusuf; le général Desvaux, dont la cavalerie n'a cessé de protéger les convois en attendant un rôle réel; le commandant Bachelier, chargé d'éclairer l'armée avec les goums; les commandants des brigades d'attaque : le général Deligny, le colonel Archinard; les colonels Tixier et Butet, des brigades de réserve; le commandant Haca et les officiers des affaires arabes si dévoués à leur laborieuse et importante mission; le colonel Michel, dont l'artillerie a puissamment secondé nos efforts; le commandant du génie de Vaufleury, enfin l'intendant militaire Moisez, qui dirige avec sollicitude les services administratifs et hospitaliers.

Je dois payer un tribu tout particulier de reconnaissance à MM. les médecins-majors de 1re classe Prudhomme et Pauly, qui, au milieu de cette épidémie si grave, ont été admirables de dévouement auprès de nos malades. Je cite enfin l'adjudant d'administration en 1er Bourdier, le sergent major-infirmier Léoni et les soldats infirmiers Gallinet et Meunier.

Note sur l'exécution des convois auxiliaires.

Au quartier général, 31 octobre.

Dès la concentration des troupes sur la frontière de l'Ouest, il avait été reconnu que les moyens réguliers de l'administration seraient impuissants. On dut dès lors recourir aux transports auxiliaires par les réquisitions arabes.

Celles-ci portèrent d'abord sur les cercles voisins de la frontière; puis, à la suite de l'accroissement des besoins et des mouvements, elles s'étendirent sur toutes les subdivisions de la province.

En suivant les errements des dernières expéditions, et dans le but d'une bonne et régulière exécution du service, chaque réquisition a compris, autant que possible, les hommes des mêmes tribus ou des mêmes fractions de tribus.

A la tête de chaque convoi a été placé un officier du bureau arabe du cercle dont ce convoi était tiré.

Des spahis et des cavaliers des tribus, en nombre suffisant, encadraient le convoi et concouraient à assurer les diverses opérations de chargement, de marche et de déchargement.

Digitized by Google

Lorsqu'un chargement devait être pris pour être transporté d'un point sur un autre, l'officier chargé du convoi recevait une feuille de route indiquant le jour du départ, le nombre de bêtes requises, les quantités de denrées à prendre.

A l'arrivée, on reconnaissait le chargement et l'on en donnait décharge au chef du convoi.

Les tarifs ont été fixés d'après les précédents, comme il suit :

A 3 francs pour chaque journée de marche de mulet ou du chameau ; à 1 fr. 75 pour chaque journée de séjour.

Les circonstances ayant exigé l'emploi des ânes, le tarif d'après lequel ceux-ci ont été payés, a été fixé à la moitié de celui ci-dessus.

L'époque des payements qui se sont succédé, a été aussi rapprochée que possible.

Les convoyeurs ayant été autorisés à percevoir des rations remboursables pour eux et leurs animaux, la valeur de ces rations a été imputée sur les sommes qui leur étaient dues.

Dans ces conditions, les convois, dont la direction a été confiée à un capitaine du bureau arabe, ont toujours fonctionné de la manière la plus satisfaisante.

Quant à la dépense générale ressortant de l'emploi de ces convois on peut, dès à présent, estimer qu'elle sera de beaucoup inférieure à ce qu'elle aurait dû être en raison des quantités qui ont été transportées.

Parmi les convoyeurs arabes, en effet, l'épidémie n'a pas exercé moins de ravages que dans nos troupes ; ceux qui en ont été les victimes, d'autres que la crainte du fléau a portés à fuir, n'avaient point reçu l'intégralité des sommes auxquelles ils avaient droit, et tout fait présumer qu'aucune répétition ne sera jamais exercée de ce côté.

Le général de Martimprey au Ministre de l'Algérie et des Colonies.

Aïn Taforalt, 3 novembre.

Le petit-fils de l'empereur Muley Soliman, dont Muley Abderrahman avait été le successeur illégitime, à l'exclusion des enfants du premier, sort de ma tente. Il est venu de la part de son père, Muley Abderrahman Ould Muley Sliman qui, s'appuyant sur les tribus berbères du Sud de Fez, cherche en ce moment à ressaisir l'héritage du trône sur lequel Muley Mohammed, fils du dernier empereur, vient de mourir.

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint les deux lettres que m'a remises le prince. Je lui ai déclaré que je ne voulais pas les ouvrir, qu'il ne m'appartenait pas d'intervenir ni directement ni indirectement dans ces affaires. Je lui ai fait comprendre qu'il ne pouvait rester dans mon camp ni sur la frontière, et, comme il insistait pour ne pas

Digitized by Google

retourner chez son père sans réponse, et qu'il témoignait le désir de s'adresser lui-même directement à notre gouvernement, ne pouvant pas le traiter plus mal que tout personnage qui vient demander l'hospitalité de la France, je ne me suis point opposé à ce qu'il se rendît à Oran ou à Alger ou à Marseille, selon qu'il le désirerait. En agissant ainsi, je n'ai d'ailleurs fait que me conformer aux instructions que j'avais reçues il y a un an, lorsque je commandais la division d'Oran, et que, cette fois, Sidi Sliman, par l'intermédiaire de Sidi Hamza des Oulad Sidi Cheikh (de Géryville), sollicitait l'entrée sur le territoire algérien avec l'intention d'un pèlerinage à la Mecque. Il me fut prescrit de l'accueillir honorablement, comme personne, sans accorder à sa situation politique rien qui put nous engager. Ainsi ai-je fait encore aujourd'hui.

Je ne saurais toutefois me dispenser de dire à V. E., combien il y a d'intérêt à examiner les circonstances dans lesquelles vient à nous ce compétiteur de l'empereur actuel Muley Mohamed, dont l'hostilité envers nous est notoire, autant que ses tendances vers l'Angleterre. Il ne serait pas impossible, je dirais presque qu'il est probable, que les droits de Muley Sliman finiront par triompher. Il a pour lui la masse des Berbères et les influence religieuses du Sud. Il peut subir ainsi plusieurs échecs successifs sans que sa cause soit perdue et, si elle triomphe, nous devons y avoir un intérêt direct, au point de vue de la civilisation, de la politique et de nos relations commerciales qui, tout à coup, pourraient s'ouvrir avec le Soudan et nos possessions du Sénégal.

Ces appréciations personnelles m'ont conduit, en dehors de la convenance qu'il y avait ici, à montrer de la déférence envers le représentant d'une grande famille princière, à entourer ma réserve de tous les égards possibles. J'avais ordonné, à dessein, quelques dispositions d'apparat autour de ma tente, afin de mieux représenter, et je n'étais pas fâché que les musulmans qui abondent dans le camp et, entre tous, El Madj Mimoun, vissent de quelle façon chacun compte avec nous.

Sidi Sliman ben Abderrahman Ould Sidi Sliman, fils aîné du prétendant au trône du Maroc peut avoir 30 ans. Il a toute la distinction de son rang et porte le cachet bien marqué des chérifs de la Maison impériale du Maroc. Il est instruit et intelligent et tout à fait initié aux relations politiques des États.....

Rapport du chef de bataillon de Colomb, commandant la colonne de Bel Khélil, sur le combat de Elnacher Gara (3 *novembre* 1859).

Ould Mehaoug, 4 novembre.

J'ai l'honneur de vous annoncer que, hier, 3 novembre, j'ai ren-

Digitized by Google

contré les Beni Guil à Etnacher Gara ou Gara, à 5 journées au Nord-Ouest de Tigri. Convaincu que la hardiesse et la célérité peuvent seules nous mettre en présence de cet insaisissable ennemi auquel nous avons affaire dans le Sahara, je me suis porté en avant le plus rapidement possible, aussitôt que nos contingents ont été réunis à Tismoulin, décidé à m'enfoncer dans l'Ouest jusqu'aux extrêmes limites des campements des Beni Guil. La pire chance était de rencontrer réunis les contingents de cette tribu et ceux des Mahia, et de leur livrer un combat sans résultat bien défini; mais dans l'état de trouble et d'anarchie où sont ces populations, il était plus que probable que lorsque nous paraîtrions au milieu d'elles, elles se disperseraient, laissant aux fractions attaquées le soin de se défendre.

Le 2, j'étais à El Mehaoug, et les éclaireurs que j'avais envoyés en avant m'ayant amené un berger des Beni Guil, qui me donna des renseignements positifs sur les campements ennemis, je laissai mon convoi avec une garde suffisante et je partis vers 10 heures du soir avec le goum, suivi de près par la compagnie du bataillon d'Afrique et 600 fantassins arabes.

Le 3, vers 9 heures du matin, j'aperçus le premier douar des Beni Guil et je lançai une partie du goum, gardant l'autre en réserve et suivant à très petite distance.

Les Beni Guil surpris, débordés de tous côtés, se défendirent mollement; ils abandonnèrent leurs tentes dressées et leurs moutons, ne songeant qu'à sauver leurs chameaux en les conduisant dans les gorges étroites du pays montagneux où ils étaient campés.

Il me fallut quatre heures de galop pour dépasser leurs campements avec la réserve et pouvoir me mettre en position de protéger la partie du goum qui était chargée de la razzia. J'arrivai ainsi jusqu'à des hauteurs nommées Hameïda, d'où nous avions en vue le Djebel el Teldj où sont les principales sources de la Moulouya; nous étions alors à une journée de marche seulement de Gada el Guerâa dans les forêts de laquelle sont, m'a-t-on dit, réfugiés les Mahia.

Les cavaliers du goum de razzia emmenant leurs prises se repliaient sur les Ghedir de l'oued Saïbat. L'ennemi, par un retour en arrière, est venu les y attaquer, mais il a été repoussé par l'infanterie qui est arrivée juste à temps pour cela.

Les fractions des Beni Guil qui ont été razziées sont : les Oulad Ali ben el Haisein, les Oulad Ramdan, les Oulad Brahim, les Oulad Mouloud.

Nous leur avons enlevé : 803 chameaux, 26 chevaux, 49 bœufs, 133 ânes, 14,560 moutons ou chèvres, et tout ce que le goum a voulu ou pu emporter de bagages et d'ustensiles de toute espèce.

Le chiffre de 14,560 moutons est celui que j'ai constaté ici lorsque

Digitized by Google

j'ai pu me rendre maître des prises. En estimant à peu près ce que le goum a égorgé et gaspillé, ce qui a été abandonné sur la route comme trop faible pour suivre, je crois que le dommage réel causé à l'ennemi, est d'environ 20,000 moutons ou chèvres.

Les Beni Guil, d'après ce que j'ai pu voir, ont eu 25 hommes tués ou blessés; de notre côté nous avons 3 hommes blessés et 6 chevaux tués.

J'ai couché le soir même au milieu de leurs campements sur les Ghedir de Saïbat; ils sont venus nous tirer quelques coups de fusil, mais ils n'ont rien entrepris de sérieux.

Les prisonniers que nous avons faits et que j'ai renvoyés ce soir, m'ont dit que depuis plusieurs jours la tribu connaissait notre mouvement, mais que personne n'avait eu un instant l'idée qu'il nous fût possible de venir jusque sur ces campements à cause de l'éloignement, à cause surtout des grandes distances sans eau qu'il fallait franchir pour y arriver.

Les goums ont été pleins d'ardeur pendant l'action.

Sidi Hamza s'est conduit de manière à faire tomber, d'une manière absolue, tous les soupçons qui s'étaient élevés contre lui pendant ces derniers jours et que j'avais adoptés un instant.

Son fils Sidi Bou Beker mérite une mention toute particulière.

Enfin, mon Général, j'ai beaucoup à me louer des services et de l'entrain de MM. Marty, lieutenant adjoint au bureau arabe; Verchet, lieutenant, commandant la 6e compagnie du bataillon d'Afrique; Discours, sergent à la même compagnie; Perrin, maréchal des logis au 2e de spahis; Osman Bironboch, spahi.

Je serai le 7 sur les Ghédir de l'oued bou Lardjem entre Aïn bel Khelil et le Tendrera; je m'y débarrasserai de la razzia en la partageant aux capteurs et en vendant la part de l'État, et je me tiendrai prêt à recevoir vos ordres et à suivre la direction que vous voudrez bien me donner.

Si vous le désirez, je puis encore me jeter par 3 ou 4 marches rapides sur les Oulad Sidi Ali et les Oulad Farès, qui sont campés à l'oued Khoukhat au delà de Matarka, et qui, très probablement me croyant très occupé à conduire la razzia à Géryville, ne songeront ni à fuir ni à se garder.

J'attendrai vos ordres à Bou Lardjem.

Rapport du général Durrieu, commandant les colonnes du Sud, sur la razzia faite le 5 novembre sur les Mahia et les Angad.

Garet El Nous, 7 novembre.

Votre dépêche d'Aïn Taforalt, du 31 octobre, m'informait le 2 no-

Digitized by Google

vembre, à Sebdou, de la marche que le général Desvaux devait faire de nuit sur les Zakkara et me prescrivait de me porter rapidement vers l'Ouest pour profiter de la panique produite par ce mouvement offensif et chercher à atteindre les tribus en fuite par les débouchés qui conduisent de la plaine des Angad vers le Sud.

Le 3 au matin, je quittais, en conséquence de vos instructions, mon bivouac de Sebdou avec ma cavalerie et mes goums de Mascara, Saïda et Daya, rejoignant à Sidi Djilali mon infanterie et me faisant rallier en chemin par les contingents du cercle qui se trouvaient à ma portée.

Le 4, gréé et équipé pour 8 jours, je me portais sur le seul ghedir qui eût encore de l'eau de l'oued Archa. C'est de ce point, à 10 lieues de Sidi Djilali, que j'ai organisé et fait partir à 5 h. 30 du soir, le lieutenant-colonel Michel avec la cavalerie et les goums, pour se porter sur des douars des Mahia qui avaient été vus, le matin, à Foum Metroh.

La lune favorisant la marche, le lieutenant-colonel Michel était à 11 heures du soir sur l'oued El Aï, à 8 lieues d'El Archa. Après un repos, il a repris sa marche dans la direction des feux que les éclaireurs avaient signalés. A 6 heures, les douars étant en vue, le goum des Oulad El Nhar et Angad fut lancé, et le colonel s'avança en bataille, la cavalerie régulière au centre. Au premier coup de fusil, l'agha Caddour ben Morphi, avec le goum de Mascara, s'avança compact pour soutenir le goum de Sebdou engagé. Des douars nombreux et des troupeaux considérables ayant été signalés derrière la montagne, les goums de Saïda et de Daya se détachèrent pour aller s'en emparer. Caddour ben Morphi soutint le mouvement vers la gauche, toute résistance ayant cessé du côté du goum de Sebdou. Le colonel, avec la cavalerie régulière, suivit ce mouvement, pressant sa marche pour soutenir les goums de Saïda et de Daya fortement engagés; la vue seule de la cavalerie régulière paralysa la résistance de l'ennemi, qui abandonna ses douars et ses troupeaux entre nos mains.

Ce premier avantage obtenu, le colonel croyait sa mission terminée lorsqu'une immense émigration se présenta tout à coup devant lui, à une distance d'une lieue environ, bien défendue par une masse de cavaliers qui en formaient l'arrière-garde. C'étaient les Oulad Ali ben Talaha qui, chassés par le général Desvaux, débouchaient par le défilé de Metroh en pleine montagne des Beni Bou Zeggou. Le colonel n'hésita pas un instant et ordonna une charge générale des goums, les soutenant de très près avec sa cavalerie régulière. A mesure qu'il avançait, il voyait grossir devant lui la masse des fuyards; le moment lui parut arrivé de chercher un résultat tout autre que celui d'une simple razzia, auquel il s'était appliqué primitivement.

Digitized by Google

En un instant, 10,000 chameaux, 150,000 moutons étaient déjà derrière lui, et il trouvait enfin l'occasion de nous venger de la trahison de Sidi Zaher. L'escadron de spahis, le sabre à la main, fut lancé sur une masse compacte de fuyards démoralisés; cette charge, vigoureusement conduite par le capitaine Marchand, eut un plein succès : 200 cadavres marquaient les traces des spahis; tout était, chez l'ennemi, désordre et confusion; c'était le dernier coup. Il ne restait au colonel qu'à songer au retour.

Il était 10 heures. Les troupeaux, les chameaux furent alors mis en route vers l'infanterie en marche, et les escadrons disposés pour soutenir la retraite. L'ennemi, trop abattu, n'a pas songé à l'inquiéter. La seule préoccupation du colonel devint la conduite des troupeaux. Ayant trop peu de monde pour faire tout suivre, il dut renoncer à la majeure partie des prises, faute de conducteurs; du reste, les moutons, maigres et fatigués par des émigrations constantes, tombaient par milliers.

Le véritable résultat à poursuivre était obtenu : les auteurs de l'attaque perfide de Sidi Zaher étaient sévèrement châtiés.

Pendant la retraite, quatre chefs des Angad et Mahia sont venus demander l'aman au colonel, promettant de se soumettre aux conditions qu'on voudrait leur imposer. Il leur accorda une trêve pour enterrer leurs morts et fixa la limite au lendemain midi. Ils ont été exacts au rendez-vous.

Les résultats de ce brillant coup de main, qui fait honneur à la vigueur et à l'intelligence du colonel Michel, ont été : 300 hommes tués ou blessés à l'ennemi (Mahia et Angad), 2,000 chameaux chargés, 30,000 moutons et une cinquantaine de chevaux, 350 fusils et un butin considérable. Deux drapeaux pris à l'ennemi, les armes et chevaux appartenant aux spahis et chasseurs repris, etc.....

Les femmes et les enfants restés en notre pouvoir ont été respectés et remis en liberté.

Le colonel Michel, dans le rapport qu'il m'a adressé, se loue de tout le monde; les spahis méritent cependant, ajoute-t-il, une mention particulière; M. Marchand, leur capitaine, blessé dans la charge, les a conduits avec une grande vigueur.

Le capitaine Colonieu, lui a été d'une utilité de tous les instants. Il cite également le commandant Bonvoust, du 2e de chasseurs d'Afrique, et le capitaine Lèques, du 2e de spahis.

Arrivé avec l'infanterie vers 2 heures à Garet El Nous, sur l'oued El Aï, je n'ai pas tardé à apercevoir la tête de la colonne se repliant vers moi. Quatre compagnies d'infanterie sont parties immédiatement pour soutenir au besoin la retraite; comme je l'ai dit plus haut, l'ennemi ne l'a pas inquiétée. Ce vigoureux coup de main ne nous coûte

Digitized by Google

que 6 hommes tués et 12 blessés, parmi lesquels le capitaine Marchand, légèrement atteint à la tête.

Les résultats immédiats de ce beau coup de main, dans lequel en 30 heures l'infanterie a fait 20 lieues et la cavalerie 36 presque sans s'arrêter, ont été la terreur répandue dans toutes les montagnes environnantes, la venue immédiate au camp du marabout Sidi Hamza Muley Tegüa Feït, des chefs des Beni Yala, dont j'ai réglé immédiatement les conditions de soumission, selon l'autorisation que vous m'avez donnée, et qui m'ont remis tous les otages que je leur ai demandés. La situation s'est complètement éclaircie et vous pouvez tout espérer, mon Général, pour le prompt rétablissement de la frontière dans des conditions normales et durables. Jamais, jusqu'à présent, une armée française n'avait campé sur l'Oued El Aï, à 30 lieues Ouest de Sebdou.

Au moment de clore ma lettre, les trois chefs des Mahia, Ben Zherat, Bou Beker, El Agid, entrent dans mon camp demandant l'aman et se rendant à discrétion.....

Ordre général n° 45.

Au quartier général, sur le champ de bataille d'Isly, 9 novembre.

L'armée d'Algérie apprendra avec plaisir les succès que les deux colonnes légères, opérant dans le Sud-Ouest de la province d'Oran sous les ordres du général Durrieu, viennent d'obtenir de leur côté.

Se portant par une marche rapide de 25 lieues sur les débouchés des défilés qui font communiquer les plaines d'Isly avec les hauts plateaux, le général Durrieu a fait subir, le 5 novembre, une razzia immense aux tribus hostiles des Mahia et des Angad que le corps expéditionnaire, à sa descente des Beni Snassen poussait devant lui en marchant du Nord au Sud.

Le général, qui a si habilement frappé ces tribus, entre les mains desquelles on a retrouvé les armes et les chevaux de nos chasseurs et spahis tués à l'attaque perfide de Sidi Zaher, mentionne ceux qui se sont le plus distingués dans cette brillante journée. Je me plais, sur sa désignation, à proclamer les noms : du lieutenant-colonel Michel, qui a conduit l'attaque ; du capitaine Marchand, blessé à la tête en menant à la charge ses braves spahis ; du capitaine Colonieu, commandant du cercle de Sebdou, officier aussi intelligent que dévoué. Envoyé, le 26 octobre au grand quartier général pour y chercher des instructions, il a assisté le lendemain à la prise du col d'Aïn Taforalt, aux côtés du général Deligny. Le commandant Bonvoust, du 2e chasseurs d'Afrique, et le capitaine Lèques, du 2e spahis, ont encore particulièrement contribué au succès, ainsi que le vieil agha El Hadj Caddour Ben Morphi,

Digitized by Google

qui a conduit les goums avec l'ardeur d'un jeune homme. Cette affaire nous a coûté 18 hommes hors de combat, dont 6 tués.

Deux jours avant, à 50 lieues de là, le commandant de Colomb, accompagné du khalifa Si Hamza, atteignait, dans le Sahara marocain, aux sources de la Moulouya, les Beni Guil, ces éternels pillards qui ne connaissent pas de maîtres. De nombreux troupeaux, un butin considérable leur a été enlevé.

Le commandant de Colomb et Si Hamza se partagent les honneurs de ce lointain succès. MM. Marty, lieutenant adjoint au bureau arabe de Géryville; Verchet, lieutenant du 1er bataillon d'Afrique; Discours, sergent du même corps; Perrin, maréchal des logis au 2e spahis et le spahi Osman Bironboch sont cités pour la valeur et l'énergie qu'ils ont déployées dans cette expédition pleine de hardiesse. Le fils du khalifa Si bou Becker Ould Sidi Hamza a montré un élan extraordinaire.

Ainsi, du rivage de la mer aux portes de Figuig, c'est-à-dire sur une ligne de plus de 100 lieues et à plusieurs marches au delà de notre frontière, nos ennemis marocains ont été, en moins de dix jours, atteints et punis et ont dû subir les conditions de réparation que nous leur avons imposées.

Ordre général n° 50.

Au quartier général devant Oudjda, 10 novembre.

SOLDATS DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE DE L'OUEST.

Les Beni Snassen vaincus par vos armes, les Mahia, les Angad et les Beni Guil frappés par les colonnes du Sud, Oudjda est aujourd'hui à vos pieds, rachetant à prix d'argent les justes châtiments encourus par ce repaire de malfaiteurs..... (1).

. . . . . .

Je vous remercie sincèrement, soldats, et, avec vous, je remercie vos officiers et vos généraux de tous ces faits que je suis heureux de proclamer.

Je ne terminerai pas sans rendre justice aux bons services de notre fidèle maghzen d'Oran qui, alors que l'insurrection semblait devoir embraser toute la province, a continué à former l'avant-garde de nos troupes, en bravant les malédictions de leurs coreligionnaires fanatiques.

Je tiens à citer MM. les lieutenants Surtel et Pan-Lacroix, chefs

(1) Voir p. 467.

Digitized by Google

des bureaux arabes de Maghnia et de Nemours, qui, toujours aux avant-postes, y ont fait preuve de capacité, d'énergie et de bravoure. M. Pan-Lacroix a dirigé personnellement deux coups de main pleins d'audace.

Enfin, digne de sa réputation, la gendarmerie commandée par le chef d'escadron Mathis, qu'ont bien secondé tous ses subalternes et particulièrement le capitaine Mesny, a assuré avec une activité infatigable le bon ordre dans les convois et dans les camps.

Au revoir, soldats ! Je retourne à Alger fier de vous avoir commandés et je rendrai compte au Ministre de la guerre de vos bons services, en le priant d'en solliciter la récompense auprès de S. M. l'Empereur dans l'étendue qu'ils comportent.

Digitized by Google

UN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR PRUSSIEN

PENDANT LA GUERRE DE 1870

Le major Hans von KRETSCHMAN

I

Parmi les nombreux ouvrages, relatifs à la guerre de 1870, parus en Allemagne depuis quelques années, il en est un, de publication relativement récente, qui mérite, d'une façon toute spéciale, de retenir l'attention : c'est le recueil des lettres (1), adressées à sa femme, au cours de la campagne, par un officier supérieur de l'armée prussienne, le major Hans von Kretschman, attaché à l'état-major du IIIe corps (général Constantin von Alvensleben II).

Bien que plus de trente années se soient écoulées entre le moment où ces lettres ont été écrites et celui où elles ont été publiées, elles n'en conservent pas moins une saveur toute particulière : ce sont, en effet, des lettres

---

(1) *Kriegsbriefe aus den Jahren 1870-1871*, publié par Lily Braun, née von Kretschman. — Georges Reimer, Berlin, 1903.

Digitized by Google

intimes, écrites au jour le jour, où l'auteur raconte tels qu'il les a vus les faits dont il a été le témoin ou les événements auxquels il a pris part. Les impressions, jetées chaque jour sur le papier, souvent à la fin d'une pénible et fatigante journée, sont celles qu'il a réellement ressenties, et les appréciations qu'il porte sur ses chefs, sur ses camarades, et, d'une manière générale, sur les hommes qui ont eu un rôle à jouer au cours de la campagne, méritent, si dures qu'elles soient parfois, d'être retenues (1).

Les traits saillants du caractère de Kretschman ne tardent pas à ressortir nettement de l'examen attentif de ses lettres. Il réalise aussi complètement que possible le type du *soldat prussien*, — « amour aveugle, poussé jusqu'à l'abnégation, pour le prince et pour la patrie ; — foi absolue en un Dieu, qui se présente plus sous les traits d'Odin que sous ceux du père du Christ ; — strict sentiment du devoir, qui réprime d'une façon souvent brutale tout autre sentiment ; — intransigeance étroite qui condamne toute manière de voir qui n'est pas la sienne ; — amour conjugal, fidèle et plein d'abandon, capable de tous les sacrifices mais qui peut à peine supporter l'indépendance de l'existence chez les autres ; — rigoureux sentiment de l'honneur qui ne connaît que la loi morale ; — inflexible fierté, devant laquelle s'effacent, lors des conflits les plus sérieux de la vie, tous les autres traits du caractère (2) ».

A côté de ces sentiments qui tous existent au plus haut point chez Kretschman, il est un autre trait caractéristique que l'on ne peut laisser dans l'ombre : c'est le profond mépris qu'il a pour la France, pour ses habitants,

---

(1) La *Revue d'Histoire*, en publiant certaines appréciations de Kretschman, en laisse, bien entendu, toute la responsabilité à l'auteur.

(2) *Kriegsbriefe aus den Jahren 1870-1871*, Introduction, p. 1.

Digitized by Google

pour ses hommes politiques, c'est la haine qu'il porte à tout ce qui est Français.

Hans von Kretschman était le fils d'un officier de la Garde prussienne. Celui-ci s'était retiré, une fois admis à la retraite, dans une propriété qu'il possédait aux environs de Berlin, et avait laissé, lors de sa mort survenue en 1845, une veuve et cinq enfants dans une situation de fortune peu brillante (1).

Hans, à peine alors âgé de 14 ans (2), avait eu beaucoup à souffrir du caractère dur et brutal de son père. Sa mère, veuve et sans fortune, s'imposa la tâche ardue de faire donner à ses enfants une éducation convenable, et, pour arriver à faire de ses fils des « hommes d'action », elle n'hésita pas à se montrer ferme et sévère à leur égard.

Élevé dans sa famille à cette rude école, Hans von Kretschman, après de bonnes études dans les collèges de Brieg et de Guben, entra à 17 ans au régiment des grenadiers de la Garde n° 8 : il y resta trois ans et demi.

« Il n'avait qu'une réelle passion, les chevaux. Malgré la supériorité militaire qu'il reconnaissait à l'infanterie, il devait regretter jusque dans sa vieillesse que sa situation de fortune ne lui eût pas permis de devenir cavalier..... Jeune officier, il fit pourtant, aussitôt que ses ressources le lui permirent, l'acquisition d'un cheval ; le soin qu'il apporta dans ce choix et ses connaissances hippologiques ne tardèrent pas à lui donner dans l'armée une certaine notoriété (3). »

Nommé capitaine en 1863 (il avait alors 31 ans), Kretschman fut affecté au 2e régiment d'infanterie de Magdebourg n° 27, à Halberstadt.

---

(1) *Loc. cit.*, Introduction, p. 4.

(2) Il était né à Charlottenbourg le 21 août 1832 (*loc. cit.*, Introduction, p. 4).

(3) *Loc. cit.*, Introduction, p. 5.

Digitized by Google

Il y épousa, l'année suivante, la fille du conseiller provincial Baron de Gustedt.

En 1865, peu de temps après la naissance de sa fille Lily, Kretschman fut nommé professeur à l'École militaire de Neisse. Lorsque la guerre éclata entre la Prusse et l'Autriche, il reprit sa place de capitaine au régiment n° 27 et fit la campagne de 1866 comme commandant de compagnie. Atteint d'un coup de feu à la jambe, le 3 juillet, jour de la bataille de Sadowa, il fut long à se remettre de cette blessure dont il devait souffrir toute sa vie. Après la signature de la paix, il fut envoyé comme professeur à l'École militaire de Postdam. A peine un an avant la guerre franco-allemande, promu chef de bataillon, il fut affecté à l'état-major général et désigné comme directeur de l'École militaire de Neisse.

Son court séjour dans cette ville devait être pour Kretschman l'occasion de montrer un trait intéressant de son caractère. Ce soldat, à l'esprit si cultivé, occupait ses loisirs à éveiller chez sa fille, encore toute enfant, le sentiment de la nature. Il aimait, en effet, la nature d'un amour profond et possédait dans le domaine des sciences naturelles, des connaissances très étendues (1).

La guerre franco-allemande vint mettre un terme à l'existence heureuse qu'il vivait à Neisse au milieu des siens. Affecté à l'état-major du IIIe corps (2), Kretschman fit toute la campagne avec la IIe armée.

---

(1) *Loc. cit.*, Introduction, p. 38.

(2) D'après l'*Historique du Grand État-Major prussien* (1re livr., suppl. V, ordre de bataille), cet état-major comprenait : 1 chef d'état-major (colonel de Voigts-Rhetz), 3 officiers d'état-major, 4 aides de camp. Au total, 8 officiers.

Ce chiffre est à rapprocher de celui des états-majors des corps français, qui se composaient, en moyenne, de 10 à 20 officiers, suivant le nombre des divisions entrant dans la composition du corps d'armée (Cf. P. Lehautcourt, *Guerre de 1870-71*, t. II, annexe V).

Digitized by Google

II

Il faudrait, pour permettre de revivre les impressions de Hans von Kretschman, pouvoir citer *in extenso* la plupart des lettres qu'il adressa à sa femme, au cours de la campagne.

La première est datée du 24 juillet 1870, du jour même où l'état-major du IIIe corps quitte Berlin et pendant dix mois, la série de ces lettres va se continuer ininterrompue.

Ce n'est pas, d'ailleurs, la manière dont les événements de guerre sont présentés et commentés qui constitue l'intérêt primordial de cette correspondance : il réside surtout dans les appréciations personnelles sur les hommes et sur les choses dont chacune de ces lettres est accompagnée.

Rappeler que le IIIe corps faisait partie de l'armée du prince Frédéric-Charles, c'est évoquer le souvenir du rôle joué pendant la campagne par la IIe armée allemande : Spicheren, batailles sous Metz, siège de Metz, opérations contre les armées de la Loire!

A l'état-major du IIIe corps, Kretschman a, dans ses attributions particulières, la préparation des dispositifs de marche et de combat, l'organisation militaire, les nouvelles politiques.

Dans les premières lettres qu'il adresse à sa femme, il montre le surcroît de travail et la somme souvent considérable de fatigues qu'impose à un officier d'état-major la période des mouvements de concentration. Chargé, par exemple, d'une reconnaissance lointaine, il se rend en chemin de fer de Bingen à Armsheim, de là en voiture à Alzey, d'Alzey à Worms en poste, de Worms à Neustadt en passant par Mannheim, de là sur une locomotive à Kaiserslautern et Landstuhl, à pied jusqu'à

Digitized by Google

Landstuhlenbruch et Ramstein, en chemin de fer jusqu'à Homburg près de Sarrebrück, et retourne enfin à Bingen par Homburg, Neuenkirchen et Kreuznach.

« Tout cela en 24 heures, écrit-il ; exécuté en outre la reconnaissance, parlé à des gens, parcouru à cheval les avant-postes établis près d'Einöd (1). »

Quelques jours plus tard, sur le même sujet, il s'exprime ainsi :

« Notre existence actuelle est très agréable. Seulement on n'a pas beaucoup de repos. Comme les ordres n'arrivent du haut commandement que dans la nuit, c'est la nuit seulement que nous pouvons travailler et expédier les ordres ; résultat, l'on se couche à 3 heures pour se lever à 5. J'apprendrai à dormir le jour; j'y arriverai, tu penses bien (2). »

Dans une autre lettre, Kretschman s'avoue extrêmement fatigué, et, à l'appui de son dire, il raconte l'emploi de l'une de ces journées. Couché à 10 heures, il est réveillé à 11 heures par l'arrivée du commandant de la gendarmerie de campagne, avec lequel il a une longue conversation. Vers minuit il retourne au lit, mais, à 1 heure du matin, un officier de l'état-major du prince Frédéric-Charles apporte un ordre très long. Voilà Kretschman obligé de réveiller les secrétaires, de préparer l'ordre de mouvement pour le IIIe corps, de le faire recopier pour les destinataires, de le vérifier et de mettre en route, dans les diverses directions, les cavaliers chargés de transmettre l'ordre, — travail qui se prolonge jusque vers 4 heures du matin. Il retourne, cependant, au lit jusqu'à 5 heures ; à peine levé, il lui faut faire à cheval 3 lieues et demie jusqu'à Saint-Wendel. Il a à peine le temps de descendre de cheval, qu'il

(1) *Loc. cit.*, lettre 4, Bingen, 29 juillet 1870.
(2) *Ibid.*, lettre 5, Wöllstein, 1er août.

Digitized by Google

lui faut aussitôt s'occuper de préparer et d'expédier les ordres pour le lendemain; il arrive, naturellement, en retard pour le déjeuner et est obligé d'avaler à la hâte quelque chose. Il termine, d'ailleurs, son récit par ce simple aveu : à 6 heures du soir seulement, pour la première fois de la journée, il a pu songer à se laver les mains (1).

Au cours de cette même période de concentration, l'enthousiasme des populations et des troupes allemandes est extraordinaire; il note cette impression :

« Le dévouement des habitants est vraiment admirable. Leur bonne volonté, mise à contribution sans interruption depuis 8 jours, est toujours la même..... A mon avis, de telles dispositions, qui les animent tous au même point, sont les symptômes d'un sentiment national, dont l'expression se retrouve dans l'enthousiasme des troupes; celles-ci brûlent du désir de se mesurer avec les troupes françaises (2). Il est impossible que ce pays, ou plutôt que ce gouvernement de menteurs, prêt à toutes les compromissions, puisse régir le monde; il ne mérite pas le trône, et j'ai la conviction que Dieu mettra fin à ces agissements. Les voies qui y conduisent seront peut-être très rudes pour nous, mais elles nous conduiront au but, et nous aurons travaillé pour la civilisation (3) ! »

Si Kretschman apprécie hautement l'excellent esprit dont les troupes sont animées, il ne reste pas davantage indifférent aux fatigues qui leur sont imposées. « Les marches dans ce pays accidenté, par une chaleur excessive, par un temps lourd et sans un brin d'humidité, ont

---

(1) *Loc. cit.*, lettre 8, Saint-Wendel, 5 août.

(2) Sur le même sujet Cf : Zernin, *August von Gœben*, p. 234 et 236; Paul Güssfeld, *Meine Kriegserlebnisse im deutsch-französischen Feldzug* (*Deutsche Rundschau*, avril 1907, p. 58-59).

(3) *Loc. cit.*, lettre 5, *Sic sup.*

Digitized by Google

été extrêmement fatigantes; aussi, notre corps d'armée, qui, depuis quatre jours, est obligé de faire des étapes de plus de trois lieues, a-t-il subi de grosses pertes. Rien qu'avant-hier, 7 morts et un grand nombre d'hommes tombés par suite d'insolation. Le pays est merveilleux mais, à voir grimper les pauvres diables, haletant sous le poids du sac, l'admiration pour le paysage disparaît pour faire place à la pitié (1). »

Bientôt, les opérations entrent dans la période active. La nouvelle de la victoire de Wissembourg arrive au quartier général du IIIe corps; Kretschman l'annonce à sa femme, et il accompagne cet envoi de cette réflexion :

« La victoire du Prince royal paraît sans importance, puisqu'il a attaqué avec des effectifs très supérieurs en nombre l'ennemi dont la force n'était que d'une division, environ 12,000 hommes. Pourtant Wissembourg est une petite place forte; les lignes de là-bas jouent depuis longtemps dans l'histoire du monde un rôle sous le nom de *lignes de Wissembourg*..... (2). »

Le 6 août, le IIIe corps prend part à la bataille de Spicheren. A peine la nouvelle d'un combat est-elle parvenue au quartier général à Neunkirchen, que le général d'Alvensleben, accompagné de son état-major, se transporte à Sarrebrück par train spécial. L'intervention du IIIe corps dans cette journée semble, d'après Kretschman, — à juste titre d'ailleurs, — avoir eu une importance capitale, bien qu'elle ait été contestée plus tard par le général von Gœben, commandant du VIIIe corps.

Le surlendemain de la bataille, Kretschman traduit ainsi ses impressions. « Ce fut un combat qui, je crois, n'a pas son pareil dans l'histoire militaire. Les Français avaient occupé une position formidable, mais nos gens

(1) *Loc. cit.*, lettre 7, Baumholder, 4 août.
(2) *Ibid.*, lettre 8, Saint-Wendel, 5 août.

Digitized by Google

sont tous des héros ; sans tirer un coup de fusil, ils gravirent les hauteurs escarpées — sur dix, trois peut-être arrivèrent jusqu'au sommet — les autres sont restés, comme fauchés, sur les pentes.

« Le feu était à peu près aussi violent qu'à Königgrätz. Les pertes des deux côtés sont importantes. J'estime les nôtres à 100 officiers et environ 1,000 à 1,500 hommes (1) : celles des Français sont bien supérieures. Ceux-ci se sont retirés si rapidement que cela ressemblait à une fuite, abandonnant entre nos mains environ 2,000 prisonniers blessés ou non. Hier, parcourant à cheval le champ de bataille, j'ai pu me rendre compte de la déroute dans laquelle ils se sont retirés : ils ont laissé sur le terrain toutes leurs tentes et des quantités d'armes (2). »

Le récit de Kretschman est manifestement empreint d'exagération. Comme tous les auteurs de mémoires, celui-ci a une tendance marquée à attribuer le rôle principal aux troupes avec lesquelles il a combattu. Sans vouloir en quoi que ce soit diminuer le mérite du IIIe corps, il était nécessaire de mettre en garde contre cet état d'esprit, que l'on verra reparaître, à plusieurs reprises, au cours de cette étude.

Kretschman revient quelques jours plus tard, dans une de ses lettres, sur le rôle du IIIe corps au combat de Spicheren.

« Le souvenir de la brillante contenance du IIIe corps a été effacé grâce aux mensonges du VIIIe corps. Le général Gœben a écrit ou fait écrire dans les journaux (3);

---

(1) 83 officiers, 1,912 hommes, d'après l'*Historique du Grand État-Major prussien* (3e livraison, suppl. XIV).

(2) *Loc. cit.*, lettre 9, Sarrebrück, 8 août.

(3) A rapprocher de l'attitude du général von Gœben faisant télégraphier au Roi, de Sarrebrück, le 6 août, à 6 h. 50 du soir, que la victoire était gagnée, alors que l'attaque sur le Rother-Berg, qui devait

Digitized by Google

(chez nous cela est défendu). Il a reçu, à ce propos, du Roi, un ordre du cabinet, dont le contenu nous a été communiqué : *il ne devrait pas oublier que, sans la prompte intervention du général d'Alvensleben, il eût été battu.* Des discussions de cette nature sont bien tristes. Lorsque, le 6 août, je me portai à cheval auprès du général de Kamecke, pour lui demander où en était le combat, il me dit : « *Je n'ai plus de division ; les quelques* « *troupes qui sont là-bas, c'est tout ce qui reste.* » Aujourd'hui tout cela est contesté (1). »

Il convient, en passant, de noter cet état d'esprit des généraux allemands se disputant entre eux l'honneur de la victoire.

Les premiers revers, d'après Kretschman, ont jeté la démoralisation dans les rangs des Français (2). Au découragement de l'adversaire, il oppose l'enthousiasme sans cesse grandissant des troupes prussiennes. « La marche de Sarrebrück jusqu'ici, à proximité de Metz, offrait l'image d'un mouvement précipitamment exécuté par une armée, qui est et a été démoralisée. Partout des tranchées, des maisons crénelées, les indices extérieurs de la volonté de se battre, et jamais cette volonté n'est mise à exécution. Des bataillons s'éloignent en toute hâte devant nos patrouilles de uhlans (3). Nous pensions tous les jours livrer une bataille, toujours nous nous trompions, exception faite des petits engagements de uhlans, qui sont vraiment des gaillards dignes d'être

---

décider du sort de la journée, n'était pas encore achevée (Cf. *La Guerre de 1870-71*, publiée par la Section historique de l'État-Major de l'armée, t. VIII, *Bataille de Forbach*, note de la page 111).

A. S. de la dépêche du général Gœben, Cf. Zernin, *August von Gœben*, p. 239 ; voir aussi Cardinal von Widdern, *Die Befehlsführung am Schlachttage von Spicheren*, p. 270.

(1) *Loc. cit.*, lettre 15, Jouaville, 25 août.

(2) *Loc. cit.*, lettre 9, Sarrebrück, 8 août.

(3) Assertion manifestement inexacte.

Digitized by Google

embrassés..... Tous les jours on amène des masses de prisonniers. Les habitants jurent contre l'Empereur, les prisonniers disent : *nos généraux sont des traîtres*.....

« Toute cette campagne se présente à nous sous l'aspect d'une sérieuse entreprise nationale. Quand, à travers les villes françaises, on entend chanter : *Je suis Prussien* ou la *Wacht am Rhein* par les compagnies décimées, marchant au pas, conduites par un officier de réserve, parce que les autres sont morts ou blessés, — après de longs jours passés au bivouac sous la pluie, et bien que chacun ait laissé sur le champ de bataille qui un ami, qui un compatriote, — sais-tu qu'à ce moment là le cœur vous bat plus fort (1) ! »

Est-il nécessaire de rappeler le rôle joué par la IIe armée allemande au cours des grandes batailles sous Metz, journées sanglantes dont le résultat fut d'enlever au maréchal Bazaine la possibilité de se retirer sur Châlons ? Le 16 août, le IIIe corps eut à supporter presque seul tout l'effort de l'ennemi, mais il eut aussi à subir des pertes énormes (2) ; le 18, il fut maintenu en réserve et ne prit part à l'action qu'assez tard dans la soirée.

Kretschman revient à plusieurs reprises, dans ses lettres, sur la bataille du 16 août, sur les incidents qu'il a pu noter, sur les conséquences des victoires de Rezonville et de Saint-Privat. Tout le mérite de la journée de Rezonville revient, à son avis, au général d'Alvensleben qui, sans un instant d'hésitation, attaqua des forces trois fois supérieures. « Je crois, écrit-il, que l'on me sait gré d'avoir, dans un des moments les plus critiques, conduit sur une hauteur 48 pièces, grâce auxquelles le mouvement en avant des Français fut rendu impossible....

---

(1) *Loc. cit.*, lettre 10, Faulquemont, 12 août.

(2) 310 officiers, 6,641 hommes (*Historique du Grand État-Major prussien*, 5e livraison, suppl. XXI).

Digitized by Google

Le feu, les pertes, ont dépassé toute conception. Au 24e régiment seul, 41 officiers..... (1) »

Parmi ses souvenirs personnels, il faut noter le suivant. Chargé, le soir de la bataille, d'aller chercher de la cavalerie, il s'aventura si loin avec elle que les balles des avant-postes français, qui lui sifflaient aux oreilles à courte distance, l'obligèrent à faire demi-tour. Pendant cette randonnée, il perdit la trace de l'état-major du IIIe corps; errant à travers le champ de bataille au milieu de l'obscurité, il finit par atteindre une petite localité où il fut obligé de passer le reste de la nuit (2).

Quelques jours plus tard, Kretschman insiste en ces termes sur les conséquences des journées du 16 et du 18 août : « Naturellement, une victoire produit des résultats plus éclatants si l'on peut poursuivre l'ennemi pendant des lieues et des lieues; dans ce cas, des prisonniers, des canons et tout ce qui s'ensuit tombent aux mains de ceux qui exécutent la poursuite. Nous étions trop près de Metz pour qu'une poursuite fût possible. L'armée française est enfermée dans Metz; elle peut chercher à percer en un point quelconque. Pourtant cela deviendra chaque jour plus difficile, car chaque jour nous nous fortifions. Pendant ce temps, le Prince royal, qui dispose de plus de 200,000 hommes, peut avoir réglé définitivement la question. Nos victoires, c'est-à-dire celles du IIIe corps (3) ne font pas sans doute, dans leur exposé, le même effet que celle de Wœrth, mais elles ont aussi une importance qui ne peut être appréciée (4) : à Spi-

---

(1) *Loc. cit.*, lettre 12, Ferme de Caulx (*sic*), 21 août.

(2) *Loc. cit.*, lettre 10, *sic sup.*

(3) A remarquer cette tendance, déjà signalée, d'attribuer sans cesse au IIIe corps le rôle prépondérant.

(4) Il y a ici, dans le texte allemand, un jeu de mots qu'il est impossible de traduire en français. La phrase est, en effet, la suivante :

« Unsere Siege, d. h. die des III. Corps, machen in ihrer Darstellung

Digitized by Google

cheren comme à Vionville, nous avons combattu contre des forces deux ou trois fois supérieures, tandis que, jusque-là, les rôles étaient renversés. La victoire de Vionville est, dans son exécution comme dans ses conséquences, un triomphe pour nos armes. Ceux qui étaient présents ont pu seuls apprendre ce que l'on peut faire (1) ! »

Avant de quitter le champ de bataille de Rezonville, faut-il rappeler quel intérêt présente la journée du 16 août au point de vue *combats de cavalerie*. Kretschman porte sur cette arme et sur le rôle joué par elle des appréciations qui méritent d'être retenues. « Le 16 (août), le 7e cuirassiers a mené une charge *à la Seidlitz*, mais de quatre escadrons, il a été réduit à deux..... Cette charge fait le plus grand honneur au régiment.

« La différence est très remarquable : si on porte un ordre à un fantassin, il se met aussitôt en mouvement pour l'exécuter, même si c'est pour aller à une mort certaine.

« Tous les cavaliers font toujours des difficultés — je parle, il est vrai, des officiers supérieurs. Leurs chevaux sont fatigués, ou le feu est trop violent (2). Voigts-Rhetz (3) et moi, nous avons eu l'occasion le 16 août de dire à des chefs de corps des choses qu'un officier ne devrait pas se laisser dire ; c'était pourtant nécessaire..... Un chef de corps, auquel je disais : « *Monsieur le Colonel*, « *vous pouvez sauver l'honneur de votre arme*, *vous pou-*

---

allerdings nicht den Effect, wie der von *Wœrth*, aber sie haben den einen *Werth*, der nicht unterschätzt werden darf. »

(1) *Loc. cit.*, lettre 12, Jouaville, 25 août.

(2) A rapprocher de cette phrase d'Alvensleben : « Je disposais de 9,000 excellents cavaliers, mais pas d'une cavalerie à la hauteur de la mission que je voulais lui confier » (*Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, n° 18, p. 548).

(3) Le colonel de Voigts-Rhetz, chef d'état-major du IIIe corps.

Digitized by Google

« *vez enlever des canons, — je vous accompagne* », s'est purement et simplement esquivé. L'obscurité commençait à tomber. Il me dit qu'il voulait tout d'abord lancer un escadron, et qu'il allait suivre avec les autres : le 1er escadron partit en effet; quant à lui, il disparut avec les autres. J'étais naturellement, comme un sot, resté avec le premier.

« Quant à la charge du 7e cuirassiers et du 16e uhlans (1), elle a dépassé, comme effet et comme exécution, tout ce que l'on pouvait espérer. Elle a été brillante; elle n'a pourtant été entamée qu'après une hésitation d'au moins un quart d'heure du général qui devait la conduire. A la fin, Voigts-Rhetz se décida à lui dire : « *Enfin! Monsieur le Général, vous avez l'ordre formel* « *d'attaquer cette batterie qui est là-bas; vous n'avez pas* « *à vous occuper des pertes.* » Aujourd'hui, ce général est un homme célèbre, car la charge fut évidemment merveilleuse » (2).

Kretschmann, adressant au Roi le compte rendu de la bataille, exprimait l'opinion que la cavalerie, aujourd'hui comme aux plus beaux jours de la guerre de Sept-Ans, était susceptible de rendre des services sur le champ de bataille, à condition toutefois de ne pas hésiter à se sacrifier, le cas échéant, comme l'infanterie et l'artillerie savent le faire (3).

Il est impossible de multiplier davantage les citations relatives à cette partie de la campagne. On l'a déjà dit : les lettres de Kretschman seraient à citer dans leur ensemble, car toutes sont intéressantes. Pendant les deux mois que va durer le blocus de Metz, chaque jour, Kretschman adresse à sa femme ses impressions : il

(1) Brigade Bredow.
(2) *Loc. cit.*, lettre 15, Jouaville, 25 août.
(3) *Ibid.*

Digitized by Google

traite les sujets les plus variés. Tantôt il relate les opérations militaires, vaines tentatives de sortie qui marquent les derniers sursauts de l'agonie de l'armée du Rhin; tantôt, en de pittoresques tableaux, il dépeint l'investissement de jour en jour plus étroit, les troupes allemandes se consumant dans l'ennui et dans l'inaction, dans l'attente de la reddition sans cesse reculée de la place de Metz. En d'autres endroits, Kretschman raconte son installation plus que sommaire pour un officier d'état-major, sa vie en commun avec ses camarades de l'état-major du IIIe corps, son existence journalière peu active et sans gloire au bivouac de Vernéville, tandis que d'autres troupes allemandes, non immobilisées devant Metz, moissonnent de nouveaux lauriers. Ce qui n'enlève rien au charme de ces récits, c'est qu'ils sont accompagnés de réflexions souvent dures, reflétant cependant l'impression du moment. Les appréciations sur les Français abondent : elles ne sont pas tendres en général, et les termes injurieux et les épithètes grossières, à leur adresse, reviennent souvent sous la plume de Kretschman (1). Il est regrettable qu'un homme de cette valeur se laisse aller jusqu'à l'injure à l'égard d'adversaires qui, vaincus, avaient cependant encore droit au respect!

Est-il nécessaire de rappeler que la nature elle-même semble s'être complue à rendre plus atroces les conditions du drame qui se jouait sous Metz? A des chaleurs excessives succéda le mauvais temps; des pluies torrentielles transformèrent les camps en bourbiers. Tandis que l'armée du Rhin, au bivouac sous la petite tente, meurt de faim et est décimée par les maladies, l'armée d'inves-

---

(1) A citer entre autres : « *nation pourrie* », lettre 15; « *canailles* », lettre 25; « *imposteurs, gredins* », lettre 27; « *nation de singes et de fous* », lettre 32, etc.

Digitized by Google

tissement, dans ses cantonnements, ne souffre guère moins des intempéries. L'humeur des chefs s'en ressent. Kretschman lui-même, qui souvent reproche aux Français des excès de toute nature, se laisse aller parfois à des accès d'indignation peu en concordance avec les sentiments humanitaires qu'il manifeste autre part. « La population de la Meuse, écrit-il, commence à devenir très gênante. Il est absolument impossible de sortir seul à cheval. Partout les gens vous accueillent à coups de fusil. Hélas! cela amènera des représailles. Des gens, n'appartenant à aucun corps de troupes portant l'uniforme, sont de simples assassins s'ils vous reçoivent à coups de fusil. Il n'y a pas autre chose à faire que d'incendier toute localité d'où seront partis des coups de feu. C'est ainsi qu'à la guerre tout prend les proportions les plus fâcheuses (1) ! »

Parmi les nombreuses impressions qui accompagnent les lettres de Kretschman, au cours de cette période, il en est quelques-unes cependant que l'on ne peut laisser passer sous silence. Citons, entre autres, les lignes suivantes, inspirées par le rappel du commandant de la Ire armée, ce « polichinelle » de Steinmetz, comme il l'appelle (2).

« Hier, on a prié Steinmetz de se retirer chez lui. On aurait dû, dès le 6 août, l'envoyer à Posen. Il est devenu l'homme complètement fou, auquel, par égard pour son importance, on a laissé commettre beaucoup de sottises. Il a eu avec le Roi et le Prince (Frédéric-Charles) les scènes les plus pénibles (3) ; il met sans cesse en avant ses lauriers de Nachod et de Skalitz, et se figure que

---

(1) *Loc. cit.*, lettre 19, Étain, 29 août.

(2) *Loc. cit.*, lettre 22, Saint-Privat, 2 septembre.

(3) « *Il ne m'obéit plus!* » avait déjà eu l'occasion de dire le roi de Prusse en parlant de Steinmetz, au cours de la marche de la Ire armée

Digitized by Google

chacun, en le voyant, doit s'incliner respectueusement. Il s'est permis d'incroyables abus de pouvoir..... Je ne parle pas de Spicheren, car il fut révoltant de voir cet homme, arrivé sur le champ de bataille, lorsqu'il n'y avait plus rien à commander, se proclamer vainqueur aux yeux du monde, et avoir assez peu de cœur pour rester indifférent aux centaines d'officiers du IIIe corps tombés pendant le combat (1). »

Laissons enfin à Kretschman le soin de porter lui-même une appréciation sur le maréchal Bazaine. « ..... Au début, il lui eût peut-être été possible de percer au prix de grands sacrifices. Maintenant nous avons construit tout un cercle de retranchements, nous avons de grosses pièces et tous les trous sont remplis depuis l'arrivée des troupes de réserve. Il est trop tard actuellement pour sortir. Bazaine n'ordonne d'ailleurs ces combats que pour motiver la capitulation..... Pourtant je ne crois pas à la capitulation : Bazaine lui-même ne souffre pas encore de la faim. Du reste, il a adressé au prince Frédéric-Charles une lettre très aimable; il répète beaucoup *ma pauvre patrie*, *ma pauvre France*, et déclare ne pas être du tout décidé à reconnaître les gredins de Paris. Raison de plus pour se tenir tranquille. S'il reste à Metz jusqu'à la paix, il met une armée à la disposition du nouveau régime et il devient, par ce fait, une personnalité indispensable..... (2) »

Malgré toutes les souffrances endurées, la résistance des Français dans Metz se prolonge, héroïque; elle finit

---

de la Sarre à la Moselle. Cf. Cardinal von Widdern, *Die Führung der I. und II. Armee*, p. 189.

Au sujet de Steinmetz, Cf. Cardinal von Widdern, *loc. cit.*, p. 183 sqq., (*Betrachtungen zur Charakterisirung des Generals von Steinmetz*); Cf. aussi Zerain, *August von Gœben*, *passim*).

(1) *Loc. cit.*, lettre 34, Vernéville, 19 septembre.

(2) *Loc. cit.*, lettre 42, Vernéville, 24 septembre.

Digitized by Google

par exciter l'admiration des Allemands eux-mêmes. C'est cette impression que traduit Kretschman lorsqu'il écrit :

« Cette résistance est admirable. Huit semaines de mauvaise nourriture, des bivouacs sans paille dans une boue épaisse d'un pied, des combats ! J'en suis à me demander si nos gens en auraient fait autant (1). »

Enfin, le drame s'achève ; Metz capitule. La IIe armée, désormais disponible, va se porter à marches forcées vers la Loire, où elle prendra part à son tour aux opérations contre les armées levées par le Gouvernement de la Défense nationale. Avant de quitter Metz, Kretschman a un dernier souvenir pour les troupes françaises vaincues : « Les Français ont fait plus que l'on ne pouvait attendre, même des troupes les plus braves. L'armée a supporté sans faiblesse les plus épouvantables privations. S'ils avaient eu à leur tête un chef tant soit peu intelligent, les Français auraient fait une trouée. Au lieu de cela, ils ont tiré le canon tous les jours, sans faire la moindre impression. Ils ont conduit leurs femmes de chambre sur les remparts pour leur montrer un semblant de guerre — et rien de plus (2) ! »

Avant de suivre les opérations du IIIe corps au cœur même de la France, il faut laisser, une fois encore la parole au major de Kretschman. Le 29 octobre, il assiste en effet à la reddition de la garnison de Metz : il retrace cette impressionnante cérémonie en des termes qui constituent un suprême hommage rendu au courage malheureux : « La journée d'aujourd'hui restera la plus grande de la campagne, une des plus grandes peut-être de l'histoire du monde ; elle a pourtant été profondément triste. Il pleuvait à torrents. Un peintre aurait appris à connaître

(1) *Loc. cit.*, lettre 73, Vernéville, 22 octobre.
(2) *Ibid.*, lettre 81, Vernéville, 28 octobre.

Digitized by Google

toutes les nuances de la douleur et du désespoir. Le premier chef de corps — un beau colonel, — me remit son rapport avec dignité; pas un muscle de son visage ne bougea — pourtant, de temps en temps, une larme tombait de ses yeux fixes; ses hommes prirent congé de lui en sanglotant. L'attachement des soldats pour leurs officiers était impressionnant; ils leur embrassaient les mains. Un capitaine d'artillerie restera inoubliable pour moi, tant que je vivrai. Il chancelait sur son cheval; je pensai qu'il était ivre, mais, lorsqu'il s'approcha, je reconnus qu'il était sous le coup d'une terrible émotion. Je cherchai à le calmer sans le blesser. Il me dit très tranquillement : « *Vous me paraissez être un soldat de* « *cœur; dites-moi franchement, pouvions-nous encore nous* « *battre?* » Je lui répondis : « *Oui, mais vraisemblablement* « *sans espoir de succès.* » Il pâlit et me dit : « *Alors,* « *voyez-vous, autant mourir tout de suite.* » Cet homme m'a produit une profonde impression (1). »

Le 30 octobre, le IIIe corps se met en mouvement : Commercy, Ligny, Bar-sur-Aube, Troyes, Sens sont les étapes principales qui jalonnent cette marche. Les lettres de Kretschman constituent, pendant cette période, un véritable carnet de route, où, à maintes reprises, l'auteur s'extasie sur la beauté des régions parcourues. L'arrivée à Sens est pour lui l'occasion d'évoquer le souvenir des atrocités commises dans cette ville par les Hessois. « Nos frères et alliés, les Hessois, écrit-il, ont traité cette ville d'une façon incroyable. Un civil passe à cheval sur la route, — deux officiers l'obligent à mettre pied à terre, — l'un prend le cheval, l'autre la selle. Un officier d'état-major veut ouvrir une armoire; son hôte prétend ne pas avoir la clef, l'officier veut alors briser l'armoire, mais, comme le propriétaire cherche à l'en empêcher, il l'étend

(1) *Loc. cit.*, lettre 82, Vernéville, 29 octobre.

Digitized by Google

raide mort d'un coup de revolver! De tels procédés sont bien de nature à faire prendre la guerre en horreur. Les habitants d'ici me demandaient naïvement si nous étions une autre armée. Dans notre intérêt, je ne pouvais faire autrement que de leur expliquer la différence qu'il y a entre un Hessois et un Prussien (1). »

De Sens, le IIIe corps gagne Pithiviers; le 24 novembre, il se heurte, pour la première fois, à l'armée de la Loire (combat de Neuville) et prend, quelques jours plus tard, une part active à la bataille de Beaune-la-Rolande (28 novembre). Une nouvelle période d'activité commence pour Kretschman : la nuit, travail de bureau, le jour, longues séances à cheval. A ce moment, l'armée de la Loire, sous d'Aurelle de Paladines, lutte désespérément contre l'armée du prince Frédéric-Charles et celle du grand-duc de Mecklembourg, dans l'espoir de tendre la main à la garnison de Paris. Soumises à des privations de toutes sortes, les troupes françaises sont obligées de reculer, malgré leur bravoure; Orléans est occupé par les Prussiens. « Quelles journées! écrit Kretschman. Un froid rigoureux, quatorze et seize heures à cheval, un morceau de pain sec pour toute nourriture, et la mort tout près de nous; toutes les horreurs de la guerre sous leurs aspects les plus variés. Mais Dieu veillait sur nous avec bonté : il nous a donné la victoire et la vie (2). »

Le IIIe corps se lance à la poursuite des Français. Après une résistance opiniâtre, les débris de la 1re armée de la Loire réussissent à franchir la Loire à Châteauneuf et à Gien, dont elles font sauter les ponts. Alvensleben est rappelé à Orléans avec ses troupes. Ces marches et ces contremarches provoquent, de la part de Kretschman, ces réflexions :

---

(1) *Loc. cit.*, lettre 98, Sens, 16 novembre. V. *Note de l'auteur*, p. 510.
(2) *Loc. cit.*, lettre 115, Orléans, 6 décembre.

Digitized by Google

« Depuis Metz, nous en avons vu de dures comme marches, combats et comme faim. Rien que depuis Metz, les combats suivants : Neuville, bataille de Beaune, combats de Boiscommun, Santeau, Chilleurs-aux-Bois, Loury, Vaumainbert et Saint-Loup, — c'est déjà bien suffisant. Les trois journées des 2, 3 et 4 décembre, j'ai vécu de pain sec. Orléans nous refit un peu ; nous y restâmes un jour, que nous avons d'ailleurs rattrapé en faisant en une seule journée six lieues et demie, pour gagner très vite cet ignoble les Bordes (1). Puis le combat de Gien, et maintenant en route de nouveau pour Orléans. J'avais bien prévu que l'on nous ferait revenir en arrière, car cette chienne de contremarche était par trop insensée. Il est toujours pénible d'imposer de si inutiles allées et venues à nos braves gens (2). »

L'armée du prince Frédéric-Charles va avoir à lutter contre la 2e armée de la Loire, aux ordres du général Chanzy. Le quartier général du IIIe corps s'établit à Meung, le 12 décembre; il y restera jusqu'aux premiers jours de janvier 1871. C'est de là que Kretschman adresse à sa femme cette intéressante appréciation sur les troupes bavaroises : « Tu te ferais difficilement une idée des Bavarois. Par groupe de trois à six, ils couvrent les routes ; ils ont abandonné leurs corps, en partie jeté leurs armes, et, affublés de toutes les couvertures possibles et impossibles, ils s'en retournent chez eux, pillant tout sur leur passage. Sur 30,000 hommes, il en reste encore 5,000 à Thann. Les officiers quittent l'armée pour raison de santé.

« Le Grand Duc a télégraphié : « *Les Bavarois sont*

---

(1) *Les Bordes*, localité située à environ 40 kilomètres à l'Est d'Orléans, entre Châteauneuf et Gien, où, d'après Kretschman, l'état-major du IIIe corps fut particulièrement mal logé.

(2) *Loc. cit.*, lettre 118, Châteauneuf, 10 décembre.

Digitized by Google

« *un poids mort inutile ; ils me font plus de mal qu'ils ne* « *me rendent de services.* » S'adressant au général von der Thann, le Grand Duc s'est exprimé ainsi, au cours du combat : « *Allez-vous-en avec toute votre racaille* (1) ! » Cela fait une très fâcheuse impression.

« On ne reconnaît plus les officiers. Actuellement toute la bande se dirige sur Orléans, pour se refaire quelque peu (2). »

L'armée de Chanzy, après avoir essayé pendant quelques jours de faire tête sur les bords de la Loire, s'était retirée dans les environs de Vendôme. Ce renseignement était parvenu, d'une façon imprécise, au commandement supérieur allemand. Le 15 au matin, le général d'Alvensleben confia au général Hartmann un détachement de toutes armes (six bataillons d'infanterie, huit escadrons, trois batteries dont une à cheval), avec mission de se porter sur Vendôme et d'attaquer l'ennemi en flanc là où il le rencontrerait. Comme l'intention du haut commandement était de ne livrer bataille que le 16, le commandant du détachement reçut l'ordre d'éviter de se laisser entraîner à un combat sérieux.

Alvensleben n'avait pas grande confiance dans le général Hartmann, « qui, déjà en 1866, s'était promené sous les lauriers sans en cueillir une feuille (3) », — aussi lui adjoignit-il le major von Kretschman, avec des pouvoirs très étendus. Le général Hartmann, trop heureux, à ce que raconte Kretschman, de se reposer sur son adjoint, lui laissa l'entière direction du combat. Celui-ci eût, d'ailleurs, une issue heureuse et entraîna, comme conséquence, l'occupation de Vendôme. Hartmann n'hésita pas, bien entendu, à s'attribuer tout l'honneur de

(1) *Rackerzeug*, dans le texte.
(2) *Loc. cit.*, lettre 120, Meung, 12 décembre.
(3) *Ibid.*, lettre 123, Mer, 17 décembre.

Digitized by Google

la victoire : Kretschman fut profondément blessé de ce procédé (1).

Après les combats sur le Loir, le prince Frédéric-Charles garda ses troupes concentrées autour d'Orléans; elles étaient harassées et avaient eu à souffrir cruellement des rigueurs de la température. Ce fut le 4 janvier seulement que la IIe armée allemande reprit son mouvement vers l'Ouest.

Il faut encore citer quelques réflexions de Kretschman au cours de cette période d'inaction. La prise de Paris, à son avis, ne doit pas changer grand'chose aux affaires, car Gambetta n'a rien à perdre ; plus il reste au pouvoir, plus il acquiert de popularité. Il croit nécessaire de convoquer une Assemblée nationale, qui décide si elle accepte ou non la République et si, oui ou non, elle veut continuer la guerre. « Tous les jours, ajoute-t-il, on peut se convaincre que la majorité des habitants désire la paix (2). »

Les efforts faits par le Gouvernement de la Défense nationale ne laissent pas de lui en imposer. Il attribue la résistance prolongée des Français à l'appui de l'Angleterre et accuse cette dernière puissance d'avoir puisé dans ses propres réserves de guerre, pour faire durer plus longtemps la lutte. Kretschman se montre ici particulièrement violent dans ses appréciations.

« Il faudra plus tard, écrit-il dans une de ses lettres, anéantir cette puissance, et, pour cela, il n'est pas nécessaire de faire la guerre. Nous aurons une flotte; l'Amérique n'attend qu'une occasion pour se débarrasser de l'Angleterre, et, depuis la Crimée, la Russie a un petit compte à règler avec elle. Ce peuple, qui, aussi loin que la terre s'étend, arme d'un poignard, contre

(1) *Loc. cit.*, lettre 123, Mer, 17 décembre.
(2) *Loc. cit.*, lettre 128, Meung, 22 décembre.

Digitized by Google

remboursement, le bras de n'importe quel assassin; ce peuple pour lequel tout crime contre l'État, contre l'Église ou contre la Civilisation est juste pourvu qu'il rapporte de l'argent, ce peuple ne mérite pas de tenir une place dans le conseil de l'Europe (1). » On voit à quel point la passion égare l'esprit de Kretschman.

A la reprise de la poursuite de l'armée de la Loire, le IIIe corps suivit le sort de la IIe armée. Il prit part aux combats autour du Mans et occupa une première fois cette ville, du 13 au 23 janvier 1871. « Quelles terribles journées nous venons de vivre ! écrit Kretschman. Un froid épouvantable, des chemins couverts de verglas, une nourriture médiocre, un terrain, où l'on ne peut utiliser ni cavalerie, ni artillerie, et, pendant sept jours sans discontinuer, des combats *à outrance*, comme le voulaient les Français (2). »

Le corps d'Alvensleben suivit un peu au delà du Mans l'armée de Chanzy en retraite sur la Mayenne; il ne dépassa pas Coulans (3), où lui parvint la nouvelle de l'armistice, signé le 28 janvier. Rappelé au Mans, il y attendit la conclusion de la paix et ne quitta définitivement cette ville que dans les premiers jours de mars. Nogent-le-Rotrou, Chartres, Étampes, Fontainebleau et Troyes jalonnent pour le IIIe corps la route du retour. Bien qu'il eût été fort éprouvé, il fit partie des troupes allemandes maintenues en France jusqu'au payement d'une partie de l'indemnité.

Nombreuses sont les lettres de Kretschman entre le 4 janvier, jour de la reprise de la poursuite, et le 17 mai 1871, date de la dernière lettre, écrite d'Épernay.

---

(1) *Loc. cit.*, lettre 131, Meung, 25 décembre.

(2) *Loc. cit.*, lettre 146, le Mans, 13 janvier.

(3) 15 kilomètres à l'Ouest du Mans. Le IIIe corps séjourna à proximité du 24 janvier au 6 février.

Digitized by Google

Les impressions des derniers mois de la campagne y sont relatées : elles ne sont pas moins intéressantes que les précédentes.

On peut en citer deux extraits. Le premier est relatif à la précipitation voulue avec laquelle la guerre a été terminée :

« Chez nous, la guerre était devenue fastidieuse à tout le monde; aussi on y brisa court en une bonne fois. Le haut commandement fit tout au plus vite pour se tirer d'affaire et il laissa tout en mauvaise posture. Le résultat, je suis en train d'apprendre à le connaître. C'est un travail de cheval que d'assurer à nos braves troupiers leur nourriture ordinaire, sans avoir recours ni au chemin de fer, ni au télégraphe, ni aux habitants du pays (1). »

L'autre passage exprime le sursaut de révolte de ce cœur de soldat devant l'attitude peu digne des généraux, des états-majors et des officiers, qui, à peine la guerre terminée, n'eurent qu'une pensée : « *rentrer chez eux au plus vite* » et qui n'hésitèrent pas à abandonner leurs troupes.

« Tous les états-majors se sont empressés de rentrer chez eux; nous verrons maintenant comment nous nous tirerons d'affaire.

« Cette attitude, je ne trouve qu'un mot pour la qualifier, elle est indigne (2). »

Kretschman s'étonne que l'on ne se soit pas préoccupé en haut lieu de désigner les troupes destinées à rester en France et celles destinées à être rapatriées. Il se plaint que toute direction semble avoir disparu : « Tout le monde se fait consteller de décorations, écrit-il, mais personne ne pense aux troupes qui ont bien le droit, pourtant, de savoir à quoi on les destine. Je finis par

(1) *Loc. cit.*, lettre 215, Troyes, 29 mars.
(2) *Loc. cit.*, lettre 216, Troyes, 31 mars.

Digitized by Google

croire que l'on dressera des recrues pour faire une entrée à Berlin; de cette manière, toutes les fêtes, données en raison des victoires de l'armée, pourront avoir lieu sans le concours de celle-ci..... Voilà une frivolité sans pareille: mener à Berlin une joyeuse et plantureuse existence et oublier que cette armée, réduite à un médiocre ordinaire, est une armée victorieuse! La place des princes est au milieu de leurs troupes et non pas à Berlin, où ils ne peuvent se rendre compte de l'état de l'armée. Si aujourd'hui, Alvensleven voulait prendre un congé pour son bon plaisir, on considérerait cela comme un oubli de son devoir. La situation des princes est la même, et l'on trouve très mal, à l'armée, qu'ils soient rentrés chez eux à toute vitesse, avec de vagues congés, pour ne plus avoir à revenir (1). »

III (2)

Quelques mois après la guerre franco-allemande, le major von Kretschman fut désigné pour être employé à l'état-major du XIVe corps, à Karlsruhe, sous les ordres du général de Werder. Devenu, au commencement de 1874, chef de section à l'état-major général, à Berlin, il fut promu, la même année, lieutenant-colonel et détaché à Posen, comme chef d'état-major du Ve corps. Colonel du régiment de fusiliers n° 35, en 1880, il prit, trois ans après, le commandement de la brigade mecklembourgeoise, à Schwerin. En 1886, lors de la création des inspections de landwehr dans les provinces orientales de l'Empire, il fut chargé de celle de Bromberg, où il trouva à s'employer activement pendant un an et demi.

---

(1) *Loc. cit.*, lettre 216, Troyes, 31 mars.

(2) *Loc. cit.* Les renseignements biographiques qui suivent sont extraits de l'Introduction, écrite par Lily Braun.

Digitized by Google

Lors des manœuvres impériales de 1887, — les dernières auxquelles assista le vieil empereur Guillaume Ier — on lui confia le commandement d'un parti. Le prince Guillaume (1) commandait un régiment du parti opposé. Soldat avant tout, Kretschman ne vit dans son adversaire ni le prince, ni l'héritier du trône ; au cours d'un combat, il força le Prince impérial à battre en retraite. Guillaume Ier, qui avait su apprécier à leur juste valeur les hautes qualités militaires de Kretschman, le nomma peu de temps après général de division à Münster (2).

En 1889, de nouvelles manœuvres eurent lieu en Westphalie, sous la direction de l'empereur Guillaume II. Soldat dans l'âme et défenseur acharné des vieilles traditions militaires, le général von Kretschman critiqua d'une façon très acerbe un certain nombre d'innovations, et en particulier, le déploiement de grosses masses de cavalerie. Il rabroua même très brutalement, à cette occasion, un officier supérieur qui cherchait à le convaincre qu'il était battu, alors que, de son côté, il était, au contraire, persuadé d'avoir, par le feu de son infanterie, complètement anéanti son adversaire (3).

Est-ce à cela ou à toute autre cause qu'il faut attribuer la défaveur dont il devint l'objet? Toujours est-il que, l'année suivante, il ne fut pas maintenu par l'Empereur sur la liste de proposition pour commandant de corps d'armée. Ce fut pour Kretschman une grosse déception : de dépit, il demanda sa retraite pour « raisons de santé » et se retira à Berlin.

Il employa alors son activité à écrire des livres à l'usage des soldats, qu'il aimait beaucoup, malgré son apparente rudesse. Il publia successivement : *Lettres à une recrue.*

---

(1) L'empereur d'Allemagne actuel.
(2) *Loc. cit.*, Introduction, p. 50.
(3) *Ibid.*, Introduction, p. 51.

Digitized by Google

— *Notre armée dans les guerres de 1864, 1866 et 1870-71*. — *Récits de guerre*. C'est aussi à lui que sont dues les parties intitulées « *de Spicheren à Vionville* » et « *de Vendôme au Mans* » dans l'ouvrage « *Guerre et Victoire 1870-71* » de Pflugk-Hartung.

Cette activité littéraire n'était pas, d'ailleurs, une nouveauté pour lui. Au cours de sa carrière, il avait à maintes reprises écrit des articles de sciences militaires, dont la plupart avaient paru dans la *Gazette de Cologne*, son journal favori.

Le général von Kretschman avait en outre conservé des relations de correspondance avec un certain nombre de ses vieux compagnons d'armes, auxquels des souvenirs communs le rattachaient. Il prit une part tout particulièrement active aux polémiques soulevées par l'apparition de l'ouvrage du Grand État-Major prussien sur la guerre franco-allemande (1). Il protesta même aussi vivement que possible, contre les assertions du Grand État-Major, au sujet du rôle joué par le IIIe corps pendant la campagne de 1870-71, assertions qui, à son avis, méritaient souvent peu de confiance et ne présentaient pas un degré suffisant d'exactitude (2).

En 1896, à l'occasion du jubilé impérial, il reçut de l'Empereur la décoration de l'*Aigle rouge de 1re classe* « en souvenir de l'activité féconde en résultats qu'il avait montrée, pendant la dernière campagne, comme officier attaché à l'État-Major du IIIe corps (3) ».

---

(1) *Loc. cit.*, Introduction, p. 53.

(2) Le texte allemand porte : « Die Unzuverlä-sigkeit und Ungenauigkeit des Generalstabswerkes wird auf das schärfste verurteilt. » *Loc. cit.*, Introduction, p. 53.

Il convient de remarquer que cette appréciation sur l'ouvrage du Grand État-Major prussien nous est rapportée par Lily Braun, fille du général von Kretschman, et non par le général lui-même.

(3) *Loc. cit.*, Introduction, p. 55.

Digitized by Google

Cette récompense tardive fut une consolation pour le général von Kretschman dont les dernières années avaient été attristées par des soucis d'ordre intime : son cœur de loyal soldat prussien avait eu en effet à souffrir cruellement de l'entrée de sa fille dans les rangs du parti socialiste allemand.

Le 31 mars 1899, Kretschman mourut à peu près oublié.

« Le dimanche de Pâques, il fut enterré au cimetière de garnison dans la Hasenheide au milieu des casernes et des terrains d'exercices. Il avait désiré un enterrement simple ; malgré toutes les amertumes et les désillusions de sa vie, il se serait lui-même refusé à croire que cette cérémonie serait aussi simple. A peine un petit groupe d'amis fidèles et de compagnons d'armes assista au convoi ; de vieux soldats de son régiment, le 35e, portèrent le cercueil. Aucun piquet d'honneur ne se tint dans la chapelle près du cercueil ; aucune musique ne joua ; aucun représentant de l'Empereur ne vint lui faire la conduite. Même, le télégramme habituel de condoléances ne fut pas adressé à la veuve (1). »

A. L.

---

(1) *Loc. cit.*, Introduction, p. 57.

Note de l'auteur. — Le passage, relatif aux excès commis par les Hessois pendant leur séjour à Sens, n'a pas été reproduit dans les éditions, postérieures à celle de 1903, des *Lettres de Kretschman.*

Dans une brochure intitulée : *Vérité ou Légende,* parue en 1904, Lily Braun admet que la bonne foi de son père a pu être trompée en ce qui concerne les Hessois, mais fait observer pourtant que les troupes allemandes, pendant l'occupation du territoire français, n'ont pas toujours scrupuleusement respecté le droit des gens et les règles de la discipline.

Digitized by Google

LA

GUERRE DE 1870-1871

L'INVESTISSEMENT DE PARIS

(*Suite.*)

Ve PARTIE.

Marche des armées allemandes de Sedan sur Paris.

CHAPITRE PREMIER.

Situation des forces françaises et allemandes le 3 septembre au soir.

§ 1er. — *Situation, le 3 septembre au soir, des troupes françaises dans les départements à l'Est de Paris.*

La situation générale de l'armée française au lendemain de la catastrophe de Sedan et les effectifs dont la France pouvait disposer pour continuer la lutte ont déjà été exposés (1).

---

(1) *Revue d'Histoire*, 1907, 26e vol., p. 327, 340 et suiv.

Digitized by Google

Mais avant de retracer la marche de l'ennemi de Sedan sur Paris, il reste à préciser les emplacements occupés par les différents détachements français se trouvant encore à l'Est de la capitale, dans les départements qui allaient être immédiatement envahis ou menacés. On a choisi, à cet effet, la date du 3 septembre au soir, veille du jour où l'adversaire devait commencer son mouvement.

La marche des armées allemandes dans la direction de Paris, après les batailles sous Metz et jusqu'au 25 août au soir, avait déterminé les bataillons de mobiles et les quelques dépôts de troupes de ligne restés dans les départements menacés, à se jeter dans les places ou à se retirer vers l'intérieur.

Dans le département de la Meuse, les Ier et IIe bataillons, les 2e et 3e batteries de mobiles s'enfermaient dans Verdun (1), et le IIIe bataillon dans Montmédy avec la 1re batterie (2).

Dans la Haute-Marne, les Ier, IIe, IIIe bataillons, les 1re et 2e batteries de mobiles du département (3) s'étaient repliés sur Langres où se trouvaient déjà le dépôt et le IVe bataillon du 50e de ligne, 50 gendarmes à cheval, le IIe bataillon de mobiles de la Meurthe, trois bataillons des Vosges, et 1,100 gardes nationaux sédentaires (4). Toutes ces troupes formaient un total de 9,964 hommes (5).

---

(1) *Rapport* du général Guérin de Waldersbach sur la défense de Verdun, 27 mai 1871.

(2) *Rapport* du chef de bataillon Bertin, commandant le IIIe bataillon de garde mobile de la Meuse, Verdun, 26 août 1871.

(3) *Historiques manuscrits* des bataillons de mobiles de la Haute-Marne.

(4) *Journal* de la place de Langres.

(5) Armée active : gendarmerie, 49; artillerie, 69; 50e de ligne, 547. — Garde nationale mobile : artillerie, 147; infanterie, 6,086. — Garde nationale sédentaire : artillerie et pompiers, 160; infanterie,

Digitized by Google

Le 1er septembre, le colonel Martin, remplaçant le général Chauvin, commandant la place, malade, forma, sous les ordres du commandant Koch, du 50e de ligne, une colonne comprenant deux compagnies de ce régiment, un bataillon de mobiles, les gendarmes, au total 1,500 hommes environ, et la dirigea sur Neufchâteau, par voie ferrée. Le lendemain, cette colonne se porta à Domrémy et s'avança, dans l'après-midi du 3 septembre, jusqu'à Vaucouleurs, sur la route d'étapes de la IIIe armée. Elle y attaqua une arrière-garde bavaroise, fit des prisonniers dont 3 officiers (1) et revint, le même jour, à Badonvillers (2). Le 4, elle se rendit à Dainville-aux-Forges d'où elle rentra à Langres (3) les jours suivants.

Le département des Vosges avait été évacué, presque en totalité, vers le 15 août, et les bataillons de mobiles s'étaient repliés sur Langres (4). Il ne restait dans ce département que quelques compagnies de francs-tireurs, errant un peu à leur gré. Épinal était libre de troupes régulières et la garde nationale sédentaire n'était pas encore formée; elle ne le fut que le 6 septembre.

Les places de Neuf-Brisach et de Belfort, dans le

1,000. — Détachés hors de la place : 50e de ligne, 729; garde nationale mobile, 1,177 (Le Commandant supérieur de la place de Langres au Ministre de la Guerre, D. T., Langres, 6 septembre 1870, 8 h. 30 matin).

(1) Le détachement ennemi rencontré appartenait au 27e bataillon de landwehr bavarois (Von der Goltz, *Eine Etappenerinnerung aus dem deutsch-französischen Kriege 1870-1871*, *Militär-Wochenblatt*, 1886, p. 324).

(2) Le Commandant supérieur de la place de Langres au Ministre de la Guerre, D. T., Langres, 5 septembre, 10 h. 45 matin.

(3) *Historique manuscrit* du IVe bataillon du 50e de ligne; un officier de l'armée régulière (capitaine de la Noë), *Langres pendant la guerre de 1870-1871*, p. 19.

(4) *Historiques manuscrits* des bataillons de mobiles des Vosges.

Digitized by Google

département du Haut-Rhin n'avaient pas encore été inquiétées. La première était occupée par des fractions du 74e de ligne, les Ier et IIe bataillons de mobiles du Haut-Rhin, et d'autres détachements (1), formant ensemble un effectif de plus de 3,500 hommes (2); la seconde avait une garnison totale de 11,624 hommes (3) dont trois quatrièmes bataillons (45e, 84e et 85e), un bataillon de mobiles du Haut-Rhin, quatre de la Haute-Saône et un du Rhône (4). Plusieurs compagnies de francs-tireurs tenaient, en outre, la campagne au Nord de la place.

Plus au Nord, les départements du Bas-Rhin, de la Moselle et de la Meurthe étaient complètement envahis depuis longtemps, mais les places de Bitche, Metz, Thionville, Longwy, Strasbourg, Phalsbourg et Toul tenaient encore au commencement de septembre, barraient certaines routes et étaient une gêne pour les mouvements en arrière des armées. Les lignes de communication allemandes, tracées à travers ces départements, n'étaient gardées que par quelques bataillons de landwehr; elles auraient pu être facilement menacées par des colonnes mobiles partant de Langres ou de Belfort. Certes, tous les hommes comptant dans les effec-

---

(1) *Journal* de siège du commandant supérieur de Neuf-Brisach.

(2) Le 6 septembre 1870, la place de Neuf-Brisach comprenait : 74e ligne, 931 hommes; artillerie, 281; 4e chasseurs à cheval, 53; chasseurs à pied, 16; Ier et IIe bataillons de mobiles du Haut-Rhin, 933; francs-tireurs, 70; douanes, 104; gardes nationaux sédentaires, 160. Total : 3,548 hommes (Le Commandant de la place de Neuf-Brisach au Ministre de la Guerre, Neuf-Brisach, 6 septembre).

(3) Troupes de ligne : artillerie à pied, 917 hommes; infanterie, 3,401. — Garde nationale mobile : artillerie, 376; infanterie, 6,030; génie, 105. — Garde nationale sédentaire, 730; pompiers, 65 (Le Commandant de la place de Belfort au Ministre de la Guerre, D. T., Belfort, 2 septembre).

(4) *Journal* de siège de la place de Belfort.

Digitized by Google

tifs indiqués plus haut pour ces deux places ne pouvaient entrer dans la constitution d'une colonne volante, mais l'exemple fourni par la colonne Koch, le 3 septembre à Vaucouleurs, montre le résultat que l'on aurait pu obtenir si on eût généralisé ces incursions sur les lignes de communication allemandes.

L'arrivée, le 20 août, aux environs de Blesmes, des éclaireurs de la 4e division de cavalerie, et le mouvement de l'armée du maréchal de Mac-Mahon, du camp de Châlons sur Reims, amenèrent l'évacuation partielle du département de la Marne (1). Tandis que le IVe bataillon et la batterie de mobiles de la Marne restaient momentanément dans Vitry (2) qu'ils abandonnèrent ensuite dans la nuit du 24 au 25 août (3), le Ier bataillon quitta Châlons par voie ferrée, dès le 20, et se rendit à Château-Thierry où il fut rejoint par le IIe, resté jusqu'à cette date à Épernay. Ce dernier repartit, le 26, pour Amiens, par voie ferrée (4). Quant au IIIe bataillon, formé à Reims, il resta dans cette ville où, après le départ de l'armée de Châlons vers Montmédy (5), il fut

(1) Le général Susbielle, commandant la subdivision de la Marne, fut appelé, vers le 20 août, au commandement d'une brigade du 13e corps et remplacé par le général Ladreit de la Charrière.

(2) *Rapport* du Commandant du IVe bataillon de garde mobile de la Marne.

(3) Ces deux unités furent faites prisonnières, le 25 août, près de Saint-Mard-sur-le-Mont (*Revue d'Histoire*, 1905, 20e vol., p. 137).

(4) Les Ier et IIe bataillons de la Marne reçurent à Château-Thierry, le 26 août, à 1 heure du soir, l'ordre de se rendre immédiatement par voie ferrée à Amiens. Les deux chefs de bataillon, après entente avec le chemin de fer, fixèrent le départ du IIe bataillon à 7 heures du soir, et celui du Ier au lendemain matin. Mais, à 5 heures du soir, un nouvel ordre télégraphique leur prescrivit de rester à Château-Thierry. Malgré cet ordre, le commandant du IIe bataillon partit pour Amiens (*Historique manuscrit* du Ier bataillon de mobiles de la Marne).

(5) *Rapport* du chef de bataillon du Breuil, commandant le IIIe bataillon de garde mobile de la Marne, 1er septembre 1871.

Digitized by Google

rejoint, le 26, par la division d'Exéa, du 13e corps (1), et par le IIIe bataillon de Volontaires de la Seine (2).

Le jour de son arrivée à Reims, et à la suite de l'apparition, dans la matinée, d'un peloton du 10e uhlans à Épernay (3), le général d'Exéa, commandant la 1re division du 13e corps, envoya dans cette ville les deux premiers bataillons du 7e de marche. Ceux-ci effectuèrent ce mouvement par voie ferrée et laissèrent des fractions dans chacune des gares entre Reims et Épernay (4).

Ils envoyèrent, le lendemain, vers Châlons, sous les ordres du lieutenant Moncaup, une reconnaissance, forte de 60 hommes, qui rentra le 1er septembre à Épernay, ramenant un convoi de 57 chevaux et de 27 fourgons contenant des vivres et du harnachement, abandonné par l'ennemi dans les environs de Châlons (5).

De Reims, la division d'Exéa avait envoyé des détachements dans diverses directions. Un bataillon du 6e de marche fut dirigé sur Rethel, le 27 août, avec quelques sapeurs du génie. Le lendemain, une fraction de ce bataillon et les sapeurs poussèrent en chemin de fer jusqu'à Amagne pour y réparer la voie ferrée, endommagée par la cavalerie ennemie. Ces reconnaissances se renouvelèrent les jours suivants (6) jusqu'au 1er septembre, mais, à cette date, les fractions envoyées à Amagne se heurtèrent à des détachements assez forts qui les obligèrent à rétrograder sur Rethel. Au reste,

---

(1) *Revue d'Histoire*, 1907, 25e vol., p. 324.

(2) Les Ier et IIe bataillons de Volontaires de la Seine avaient été envoyés, sous les ordres du lieutenant-colonel Mocquard, à l'armée de Châlons. Le IVe resta momentanément à Paris (*Note* sur le 1er régiment d'Éclaireurs de la Seine, par le lieutenant Ramier, 11 novembre 1870).

(3) *Revue d'Histoire*, 1905, 20e vol., p. 327.

(4) *Journal* de marche de la division d'Exéa.

(5) *Historique manuscrit* du 7e régiment de marche.

(6) *Revue d'Histoire*, 1905, 25e vol., p. 326.

Digitized by Google

l'approche de troupes considérables (VIe corps et 5e division de cavalerie) fut bientôt signalée et, le 3 septembre au soir, sur l'ordre du général d'Exéa, mis au courant de la situation, le commandant du bataillon évacua Rethel et se replia sur Reims.

Le 29 août, 100 hommes du IIIe bataillon du 6e de marche, sous les ordres du capitaine d'état-major Rouvière, partirent en chemin de fer dans la direction de Mourmelon; le train s'avança jusqu'au delà de Bouy. Des cavaliers prussiens ayant été aperçus dans la direction de Cuperly, le train s'arrêta et le détachement ouvrit le feu sur eux, blessant un officier et un soldat près de la ferme de Cuperly (1).

Le détachement rentra ensuite à Reims, sans rapporter d'autres renseignements (2).

---

(1) Il se pourrait que cette reconnaissance ait opéré bien hâtivement et qu'elle ne se soit pas rendu compte de l'élément auquel elle avait affaire. D'après la date et l'emplacement où a eu lieu l'événement, il s'agissait du convoi n° 2 (*Proviantkolonne* n° 2) du XIe corps. Ce convoi avait été retenu à Lunéville pendant deux jours, les 23 et 24 août, avant de pouvoir se recharger. Il suivit alors, à distance, son corps d'armée, arriva à Vitry le 28, y apprit que la 22e division s'était dirigée sur Sainte-Menehould et continua, le même jour, sa route jusqu'à Saint-Jean-devant-Possesse. Le lendemain, il reprit sa marche et s'arrêta, vers 3 heures, près de Cuperly. Pendant qu'il formait son bivouac, le chef du convoi vit un train s'approcher lentement. Un payeur et un fonctionnaire de l'intendance s'avancèrent à cheval vers le train, en virent descendre le détachement français, et reçurent des coups de feu qui les jetèrent à bas de cheval. Tout le personnel du convoi, entendant la fusillade, s'enfuit, n'emmenant que 53 chevaux et abandonnant les autres avec toutes les voitures. Il battit en retraite vers le Sud-Est et s'arrêta à 2 heures du matin à Contault-le-Maupas (*Geschichte des hessischen Train-Bataillons Nr. 11*). L'*Historique* du 6e de marche ne parlant pas de convoi, il est vraisemblable que la reconnaissance ne vit pas les voitures qui le composaient et que ce sont elles que le lieutenant Moncaup, venu d'Épernay, trouva le lendemain, dans les environs de Châlons, comme il a été raconté.

(2) *Historique manuscrit* du 6e régiment de marche.

Digitized by Google

Le 31 août, le Ier bataillon du 5e de marche fut transporté, en chemin de fer, au camp de Châlons. Le train, dit l'*Historique* de ce régiment, portait deux mitrailleuses, l'une en tête, l'autre en queue. Débarqué à Mourmelon, le bataillon se dirigea sur le quartier impérial pour surprendre un parti de cavalerie (1), mais quelques coups de mitrailleuses, tirés trop tôt, donnent l'éveil à celui-ci et le bataillon ne trouve qu'une voiture chargée d'armes et d'effets (2).

Dans le département de l'Aube, les trois bataillons formés s'étaient réunis à Troyes le 17 août; l'ennemi ayant été signalé, le 23, vers Montierender, ils quittèrent Troyes le lendemain par voie ferrée, et, passant par Paris, se rendirent, les Ier et IIe à Orléans, le IIIe à Tours. Ils restèrent dans ces villes jusqu'au 10 septembre, date à laquelle ils partirent pour Paris (3).

Le dépôt du 7e de ligne qui était à Troyes et la compagnie de vétérans d'infanterie, installée à Clairvaux, avaient quitté ces localités dès le 22, et s'étaient repliés sur Fontainebleau (4).

Le Ier bataillon de mobiles des Ardennes avait occupé Givet, tandis que le IIe était venu à Sedan où il fut dissous lors de la capitulation. Les 1re et 2e batteries s'étaient réunies à Mézières. Cette place et celles de Givet et de Rocroi tenaient encore (5).

---

(1) Il s'agissait vraisemblablement de deux escadrons du 3e dragons de réserve, envoyés de Bar-le-Duc par l'Inspection générale d'étapes de la IIIe armée pour surveiller les routes derrière cette armée. — D'après von der Goltz, ces deux escadrons durent évacuer le camp de Châlons à l'approche d'infanterie française (*Eine Etappenerinnerung*, *loc. cit.*, p. 323).

(2) *Historique manuscrit* du 5e régiment de marche.

(3) *Historique manuscrit* des bataillons de mobiles de l'Aube.

(4) Le Préfet de l'Aube au Général commandant la 1re division militaire, D. T., Troyes, 23 août.

(5) *Journaux* de siège de Mézières, de Givet et de Rocroy.

Digitized by Google

Dans l'Aisne (1), le Ier bataillon, formé à Soissons, fut envoyé, le 25 août, à Villers-Cotterets pour dégager la place, trop encombrée de troupes et occupée déjà par les IIe, VIe bataillons du même département et le dépôt du 15e de ligne. Le IIIe bataillon était à Laon; le IVe, formé à St-Quentin avait été dirigé sur La Fère, le 17 août (2) et le Ve, organisé à Bohain, était à Guise depuis la même date, détachant une compagnie à Vervins. Quatre cents mobiles de l'Aisne avaient été envoyés à Hirson.

Les 1re, 3e, 4e, 5e batteries de mobiles du département étaient à La Fère et la 2e à Laon (3).

Dans la Somme (4) et dans l'Oise (5), aucune disposition particulière n'avait été prise et les bataillons de ces départements continuaient leur organisation dans leurs centres de réunion (6), faisant toutefois surveiller les voies ferrées les plus à l'Est.

---

(1) Le général Théremin d'Hame, du cadre de réserve, commandait la subdivision de l'Aisne depuis le 23 août, en remplacement du général de Gerbrois, également du cadre de réserve, appelé au commandement d'une brigade de cavalerie à Paris.

(2) Le IIIe bataillon avait détaché deux postes de 25 hommes aux stations de Saint-Erme et Coucy-les-Eppes et sa 7e compagnie à Guignicourt. Celle-ci, à son tour, avait détaché un poste de 35 hommes à Leivre, sous le commandement d'un lieutenant et un poste de 25 hommes à Amifontaine, sous le commandement d'un sergent (*Rapport* du capitaine Bouxin, commandant la 7e compagnie du IIIe bataillon de mobiles de l'Aisne). — Le IVe avait détaché une compagnie à Crécy, deux à Chauny et une à Crépy-en-Laonnais, pour surveiller les voies ferrées et les environs.

(3) *Historiques manuscrits* des IIe, IIIe, IVe, Ve bataillons de l'Aisne; *Historique* du 103e régiment provisoire; *Journal* de siège de la place de La Fère.

(4) Le département de la Somme était commandé par le général de Lapérouse.

(5) Le département de l'Oise était commandé par le général Dargentelle.

(6) Ier et IIe bataillons de mobiles de l'Oise, à Beauvais; IIIe et IVe,

Digitized by Google

En Seine-et-Marne (1), le Ier bataillon, formé à Fontainebleau, détacha, le 28 août, trois compagnies à Nangis, Moret et Grez-sur-Loing, pour surveiller les points de passage sur cette rivière et sur la Seine.

Le IIIe bataillon, réuni à Melun, avait envoyé, dès le 20 août, deux compagnies à Montereau pour surveiller la voie ferrée. Elles furent rejointes, le lendemain, par deux compagnies du IVe bataillon, venant de Provins, et, le 24, par la 8e compagnie du 4e bataillon de chasseurs (146 hommes), venant de Chambéry (2). Ces cinq compagnies avaient pour mission de garder le pont de l'Yonne et d'empêcher un coup de main sur la gare de Montereau (3).

Le gros du IIIe bataillon resta à Melun, mais le gros du IVe qui, le 27, avait évacué Provins avec le dépôt du 5e lanciers et s'était retiré à Longueville (4), abandonna cette dernière localité le 29, n'y laissant qu'une compagnie et les lanciers pour garder le viaduc; il se porta, par voie ferrée, à Nangis.

Le IIe bataillon de Seine-et-Marne, formé à Meaux, fut rejoint dans cette ville, le 25 août, par les petits dépôts que le 7e corps renvoyait du camp de Châlons et qui

---

à Compiègne; Ier bataillon de la Somme, à Abbeville; IIe, à Ham; IIIe, à Amiens; IVe, à Doullens; Ve, à Montdidier; VIe, à Péronne; 1re batterie, à Amiens; 2e batterie, à Péronne (*Historiques manuscrits* des bataillons de mobiles de la Somme; le Préfet de l'Oise au Ministre de l'Intérieur, Beauvais, 1er septembre).

(1) Le département de Seine-et-Marne était commandé par le général de Pointe de Gévigny.

(2) *Historiques manuscrits* des bataillons de mobiles de Seine-et-Marne.

(3) D'après l'*Historique* de la 8e compagnie du 4e chasseurs, il y aurait eu, à Montereau, six compagnies de mobiles de Seine-et-Marne et non pas quatre, comme l'indiquent les historiques des mobiles.

(4) Le Général commandant la subdivision de Seine-et-Marne au Commandant d'armes de Provins, Melun, 27 août.

Digitized by Google

comprenaient, au total, 40 cavaliers et 250 hommes d'infanterie environ (1). Une compagnie de mobiles fut détachée à Crécy, au Sud de Meaux, une autre à la Ferté-sous-Jouarre et deux furent envoyées à Armentières pour garder le pont du chemin de fer et le tunnel de Chalifert. Les 40 cavaliers assurèrent la liaison avec ces différents postes, et l'infanterie de ligne forma réserve (2).

Dans le département de l'Yonne (3), les bataillons de mobiles, après leur formation, furent d'abord chargés de surveiller les points de passage sur la rivière et de garder la voie ferrée de Paris-Lyon. Le IVe bataillon resta aux environs de Sens, où il s'était formé, le IIIe à Joigny, son point de concentration. Le Ier, formé à Auxerre, détacha des compagnies à Brienon, Saint-Florentin et Laroche. Enfin, le IIe, créé à Avallon, se rendit, le 27 août, à Tonnerre (4).

---

(1) Ces hommes appartenaient aux 8e lanciers et 4e hussards, aux 37e, 52e, 53e, 72e, 82e, 83e et 89e de ligne.

(2) Indépendamment de ces bataillons de mobiles, le général de Pointe de Gévigny, d'accord avec le préfet, avait organisé sept postes de gardes nationaux sédentaires à la limite Est du département : Bray, Melz, Montceaux, la Ferté-Gaucher, Hardevilliers, Montereau et Nanteuil. Ces postes étaient en relation avec les brigades de gendarmerie, les conducteurs des Ponts et Chaussées et les cantonniers chargés de leur faire parvenir tous les renseignements intéressants ou de les transmettre à Melun. Le commandant de la subdivision de Seine-et-Marne utilisa encore la 1re compagnie des gardes forestiers qu'il envoya tout d'abord à Longueville avec mission de recueillir des renseignements sur l'ennemi. Cette compagnie, commandée par M. de la Rue, inspecteur des forêts, comptait 2 officiers, 5 sous-officiers, 40 gardes (Le Commandant de la gendarmerie de Seine-et-Marne au Général commandant la 4e subdivision, Melun, 26 août; le Général commandant la 4e subdivision au Général commandant la 1re division militaire, Melun, 26 août; *Ordre* du Général commandant la 4e subdivision, Melun, 27 août).

(3) Le général de Kersalaun commandait la subdivision de l'Yonne.

(4) *Historiques manuscrits* des bataillons de mobiles de l'Yonne.

Digitized by Google

A cette date, l'ennemi fut signalé à la limite orientale du département, et, à la nouvelle que cinq brigades de gendarmerie avaient été faites prisonnières dans l'Aube, le préfet réunit à Sens toutes les brigades de gendarmerie du département (1).

De tout ce qui précède, il résulte qu'après le désastre de Sedan, en dehors du 13e corps et des unités composant les garnisons des places de Givet, Rocroi, Mézières, Laon, La Fère, Soissons, il ne restait que peu de troupes françaises dans le secteur compris entre l'Oise, la Seine et l'Yonne, pour entraver la marche des armées allemandes sur Paris.

Le tableau ci-après résume la situation, le 3 septembre au soir, des troupes françaises qui pouvaient entrer en contact plus ou moins immédiat avec les forces ennemies :

Givet (place forte (2)...	Ier bataillon de mobiles des Ardennes (800 hommes). 40e régiment d'infanterie (550 h.). 3e lanciers (250 h.). Garde sédentaire (400 h.). Soldats isolés (50 h.).
Mézières (place forte).....	2,750 hommes des 3e, 6e, 36e, 45e, 47e, 56e de ligne. 800 artilleurs (y compris les 1re et 2e batteries de mobiles). 800 Volontaires de la Seine.
Rocroi (place forte).....	Un détachement du 13e d'artillerie (30 hommes). Quelques centaines d'isolés. Garde sédentaire.
Hirson.....	400 mobiles de l'Aisne.
Vervins.....	Une compagnie du Ve bataillon de mobiles de l'Aisne.
Guise.....	Ve bataillon de mobiles de l'Aisne (moins la compagnie précédente).

(1) Le Préfet de l'Yonne au Colonel de gendarmerie d'Orléans, D. T., Auxerre, 27 août.

(2) Situation du 3 septembre.

Digitized by Google

Montcornet...	État-major du 13e corps. Division Blanchard, du 13e corps. Réserve d'artillerie du 13e corps. 6e régiment de hussards.
La Fère (place forte).....	IVe bataillon de mobiles de l'Aisne. Quatre batteries de mobiles de l'Aisne. Une batterie de mobiles de la Seine-Inférieure. Garde nationale sédentaire.
Laon (place forte).....	Division de Maud'huy, du 13e corps. IIIe bataillon de mobiles de l'Aisne (une compagnie à Guignicourt). 2e batterie de mobiles de l'Aisne.
Soissons (place forte).....	Dépôt du 15e de ligne (1,900 hommes). IIe et VIe bataillons de l'Aisne. Batterie d'artillerie du 8e régiment (1).
Reims.....	IIIe bataillon de Volontaires de la Seine. Division d'Exéa, du 13e corps. 6e régiment de dragons. IIIe bataillon de mobiles de la Marne.
Épernay.....	Ier et IIe bataillons du 7e de marche.
Compiègne...	IIIe et IVe bataillons de mobiles de l'Oise.
Villers-Cotterets.....	Ier bataillon de mobiles de l'Aisne.
Château-Thierry.....	Ier bataillon de mobiles de la Marne.
Meaux.....	IIe bataillon de mobiles de Seine-et-Marne. 250 hommes de régiments de ligne (dépôts du 7e corps). 40 cavaliers.
Nangis.....	IVe bataillon de mobiles de Seine-et-Marne (une compagnie à Longueville). Trois compagnies du Ier bataillon de Seine-et-Marne.
Montereau....	8e compagnie du 4e bataillon de chasseurs à pied. Quatre compagnies de mobiles.
Melun.....	IIIe bataillon de mobiles de Seine-et-Marne.
Sur le cours de l'Yonne, de Sens à Tonnerre.....	Quatre bataillons de mobiles de l'Yonne.

(1) Le 5 septembre, arrivèrent, à Soissons, trois batteries d'artillerie des mobiles du Nord.

Digitized by Google

Badonvillers..	Un bataillon de mobiles de la Haute-Marne. Deux compagnies du 50e de ligne. 50 gendarmes.
Langres.....	Dépôt du 50e de ligne. IVe bataillon (moins 2 compagnies) du 50e de ligne. Deux bataillons de mobiles de la Haute-Marne. IIe bataillon de mobiles de la Meurthe. Trois bataillons de mobiles des Vosges. Deux batteries de mobiles.
Vosges.....	Compagnie de francs-tireurs.
Vesoul.....	Bataillons de mobiles de la Haute-Saône.
Belfort..... Neuf-Brisach.. Schlestadt. ...	Places fortes investies ou menacées.

§ 2. — *Situation des armées allemandes aux environs de Sedan le 3 septembre au soir.*

Dans la journée du 3 septembre, les troupes allemandes, groupées autour de Sedan, se conformant à l'ordre du grand quartier général, daté de la veille (midi) (1), se retirèrent à une étape environ du champ de bataille, de manière à prendre l'espace nécessaire pour se reformer et trouver des cantonnements.

L'armée de la Meuse, dont le quartier général était resté à Mouzon, se replia vers le Sud-Est, la Garde entre la Chiers et la frontière belge, le XIIe corps entre la Chiers et la Meuse, le IVe corps entre la Meuse et la route Remilly-Stonne incluse (2).

Dans la IIIe armée, le VIe corps, les 5e et 6e divisions de cavalerie, qui avaient poursuivi le corps Vinoy les deux jours précédents et avaient reçu l'ordre, dans la journée du 3, de se porter sur Reims (3), se trouvèrent,

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, trad. française, t. I, p. 343.

(2) *Historique du Grand État-Major prussien*, IIe partie, p. 14.

(3) *Revue d'Histoire*, 1907, 25e vol., p. 558.

Digitized by Google

en fin de marche, face au Sud-Ouest, la 5e division de cavalerie à Bergnicourt, le quartier général du VIe corps à Juniville et celui de la 6e division de cavalerie à Attigny (1).

Le IIe Bavarois avait gagné Malmy et environs; le Ve corps se porta vers Flize, la division wurtembergeoise à Guignicourt, et la 2e division de cavalerie à Poix (2). Le quartier général de la IIIe armée resta à Donchery.

Quant aux troupes réunies sous les ordres du général von der Tann pour garder les prisonniers, elles se trouvaient aux points ci-après : le Ier Bavarois au Sud de Sedan, sur la rive gauche de la Meuse; le XIe corps au Nord, sur la rive droite, et la 4e division de cavalerie à Vrigne-aux-Bois, chargée de la surveillance du côté Ouest (3).

En résumé, le 3 septembre au soir, les emplacements occupés par les armées allemandes étaient les suivants :

Cantonnements des armées allemandes le 3 septembre au soir (4).

Grand quartier général : Vendresse.

IIIe ARMÉE.

Quartier général : Donchery.

5e DIVISION DE CAVALERIE (5). — Bergnicourt (E. M.).

---

(1) *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, Heft 20 et 21, *Die Operationen gegen Vinoy im September 1870*, p. 203 et suiv.

(2) *Historique du Grand État-Major prussien*, *loc. cit.*, IIe partie, p. 14.

(3) *Ibid.*, Ire partie, p. 1224.

(4) D'après les *Historiques* des corps de troupe et l'*Historique du Grand État-Major prussien*.

(5) Il manquait, à cette division, le 1er escadron du 10e hussards,

Digitized by Google

11e brigade. — Tagnon et Saint-Loup-en-Champagne.

12e brigade et 4e batterie à cheval. — Neuflize, le Châtelet-sur-Retourne.

13e brigade et 2e batterie à cheval. — L'Écaille, Bergnicourt, Roizy.

VIe CORPS (1). — Juniville (Q. G.).

Avant-garde (22e brigade, deux escadrons, une batterie). — Au bivouac au Nord-Est d'Aussonce. Avant-postes : Ménil-Lépinois, Aussonce, la Neuville-en-Tourne-à-Fuy.

Gros de la 11e division et artillerie de corps. — Juniville, Bignicourt, Ville-sur-Retourne, Annelles (deux compagnies à Rethel).

12e division. — Chaumont-Porcien (E. M.).

23e brigade. — Novion-Porcien et Proviny;

24e brigade. — Chaumont-Porcien, Givron, Bégny, Wasigny, Doumely, Herbigny.

6e DIVISION DE CAVALERIE (2). — Attigny (E. M.), Charbogne, Saint-Lambert, Alland'huy.

2e DIVISION DE CAVALERIE. — Poix (E. M.), Montigny-sur-Vence, Raillicourt, Jandun, Barbaise, Touligny.

IIe BAVAROIS. — Malmy (Q. G.), Omont, Sauville, Artaise-le-Vivier, Chéhéry et localités intermédiaires.

---

détaché sous Metz avec le Xe corps et qui rejoignit son régiment, le 16 septembre, à Compans. Un convoi administratif du Xe corps marchait avec la *5e* division de cavalerie.

(1) Le IIe bataillon du *38e* était resté à Saint-Dizier, le 26 août, pour garder les magasins; il ne rejoindra que le 1er octobre. Pour plus de détails sur les cantonnements du VIe corps, le 3 au soir, voir *Kriegeschichtliche Einzelschriften*, Heft 20 et 21, p. 228.

(2) Le *3e* régiment de hussards, détaché de sa division le 19 août, après être resté, jusqu'au 24, auprès du quartier général de la IIe armée, à Doncourt, avait été envoyé vers Longuyon, pour y détruire la voie ferrée, puis surveiller le terrain entre Thionville et Stenay; le 4 septembre, il était encore à Longuyon. Il reçut à cette date l'ordre de rejoindre sa division, fit étape le 5 à Stenay, le 6 à Nouart, le 7 à la Neuville, les 8 et 9 à Reims, le 10 à Corbeny, le 11 à Anizy-le-Château, où il entra en liaison avec la *6e* division, établie à cette date autour de Coucy-le-Château. Pendant le temps où il resta détaché de la *15e* brigade, il y fut remplacé par le *15e* uhlans, appartenant à la *14e* brigade (*Geschichte des Husaren-Regiments von Zieten Nr. 3*, p. 346).

Digitized by Google

Ve CORPS (1). — Flize (Q. G.), Dom-le-Mesnil, Boutancourt, Étrépigny, Boulzicourt, Saint-Marceau, Chalandry.

DIVISION WURTEMBERGEOISE (2). — Guignicourt (Q. G.), Yvernaumont, Champigneul-sur-Vence, Mondigny, Évigny.

ARMÉE DE LA MEUSE.

Quartier général : Mouzon.

GARDE (3). — Carignan (Q. G.), Pouru-aux-Bois, Pouru-Saint-Rémy, Matton, les Deux-Villes.

Division de cavalerie de la Garde. — De Carignan à Thonne-le-Thil.

XIIe CORPS. — Mouzon (Q. G.), Amblimont, Euilly, Vaux, Malandry, Inor, Pouilly.

---

(1) Le *7e* régiment d'infanterie était à Vendresse, comme garde spéciale du grand quartier général. Il rentra tout entier à son corps d'armée, le 5, à Juniville (Stieler von Heydekampft, *Das V. Armee-Corps im Kriege gegen Frankreich, 1870-71*, p. 90).

(2) Le *121e* régiment d'infanterie et deux escadrons du *3e* régiment de cavalerie wurtembergeoise avaient été, le 2 septembre, désignés pour escorter des prisonniers jusqu'à Pont-à-Mousson où ils arrivèrent le 7 septembre. Ils en repartirent le 9, et, par Apremont, Chaumont-sur-Aire, Sainte-Menehould, Saint-Hilaire-au-Temple, regagnèrent la division à Reims, le 13 septembre (*Geschichte des 3. Württ. Infanterie-Regiments Nr. 121*, p. 375).

(3) La *3e* brigade de la Garde (*1er* grenadiers, IIe et IIIe bataillons du *3e* grenadiers) et deux escadrons et demi du *2e* uhlans de la Garde, désignés pour escorter des prisonniers, étaient le 3 septembre à Dun et Stenay, le 4 à Damvillers, le 5 à Étain. Après un repos le 6, ces troupes rétrogradèrent, et, par Damvillers, Dun, Buzancy, Vouziers, Juniville, Neufchâtel, Fismes, Oulchy, rejoignirent, le 16 septembre, le corps de la Garde à la Ferté-Milon.

Les *2e* et *3e* compagnies du génie et le parc du génie (*Schanzzeug*) de la Garde étaient restés sous Metz. Ces trois éléments se mirent en route le 11 septembre pour rejoindre leur corps d'armée en faisant étape à Vigneulles, Vilotte, Sommeille, Courtisols, Saint-Julien, Verzenay (séjour), Reims, Champvoisy, Montreuil-aux-Lions, Saint-Souplets, Aulnay-lès-Bondy et Mitry, où ils arrivèrent le 21 septembre (*Geschichte des Kaiser-Alexander Garde-Grenadier-Regiments Nr. 1*, p. 173; *Die Ersten 60. Jahre des 2. Garde-Ulanen-Regiments*, p. 85; *Geschichte des Königlich-Preussischen Garde-Pionier-Bataillons*, p. 100).

Digitized by Google

12e division de cavalerie (saxonne). — Stenay (Q. G.), Martincourt, Olizy-sur-Chiers, Lamouilly, Nepvant.

IVe CORPS (1). — Raucourt (Q. G.), Stonne, la Besace, Flaba, Haraucourt, Augecourt.

Convois. — Raucourt et Augecourt.

Dépôt de chevaux et escadron d'escorte. — Sommauthe.

TROUPES LAISSÉES A SEDAN.

XIe CORPS. — Floing (Q. G.), Vrigne-aux-Bois, Saint-Menges, Fleigneux, Givonne, Sedan, Cazal.

Ier BAVAROIS. — Glaire, Villette, Frénois, Torcy, Wadelincourt.

Brigade de cuirassiers bavarois. — Balan.

4e DIVISION DE CAVALERIE. — Vrigne-aux-Bois (Q. G.), Bosséval, Vivier-au-Court, Vrigne-Meuse.

CHAPITRE II.

Retraite des troupes françaises, à l'Est de Paris, du 4 au 8 septembre.

Arrivé à Montcornet le 3 septembre au soir (2), le général Vinoy désirait continuer sa retraite le lendemain sur Laon, mais les renseignements qu'il avait sur

---

(1) Le IVe corps avait laissé dix de ses hôpitaux de campagne (*Feldlazarett*) à Beaumont et Sedan. Il n'avait avec lui que le 2e à Raucourt, et le 12e à Haraucourt. Les ambulances (*Sanitäts-detachement*) étaient à Raucourt et Haraucourt.

Ces renseignements sont extraits de l'*Historique* du 4e bataillon du train (*Geschichte des Magdeburgischen Train-Bataillons Nr. 4*, p. 261) qui donne la liste des cantonnements journaliers des divers éléments sanitaires et des convois. Toutefois, de fortes erreurs se sont glissées dans ces tableaux, et les cantonnements indiqués sont souvent en avance d'un ou plusieurs jours sur les dates réelles auxquelles ils ont été occupés. On a dû, par suite, dans les emplacements donnés ici et ultérieurement, rectifier ces erreurs.

(2) *Revue d'Histoire*, 1907, 25e vol., p. 539.

Digitized by Google

l'ennemi étaient contradictoires; certains lui signalant les troupes adverses en marche vers l'Ouest, et déjà à Neufchâtel (1), il craignit d'être devancé par elles à Laon ou inquiété dans sa marche s'il prenait la route directe de Montcornet à cette place, par Notre-Dame-de-Liesse. C'est pourquoi il préféra se diriger vers Marle d'où, si Laon était menacé, il pouvait gagner La Fère (2).

Le 4, à 4 heures du matin, il remit donc ses troupes en mouvement. Comme les jours précédents (3), un régiment de ligne, le 42e, était à l'avant-garde, et un autre, le 35e, à l'arrière-garde, encadrant les régiments de marche et l'artillerie. A part quelques difficultés et quelques retards, au départ, causés par l'excès de fatigue de la veille, les diverses unités effectuèrent cette marche facilement et s'installèrent, vers 11 heures du matin, au bivouac dans les plaines à l'Ouest de Marle, le long de la route de Laon (4).

Dès son arrivée, le général Vinoy télégraphia, à 11 h. 30, au Ministre, pour lui rendre compte de son installation à Marle et lui demander s'il devait défendre Laon et Soissons ou battre en retraite sur Paris (5).

Presque en même temps, le commandant du 13e corps reçut un télégramme par lequel le général de Maud'huy l'informait, de Laon, que la division d'Exéa se retirait de Reims sur Soissons; le commandant de la 2e division demandait si lui-même ne devait pas déjà commencer à évacuer Laon pour éviter les encombrements sur la voie ferrée (6).

---

(1) Général Vinoy, *Siège de Paris*, p. 83.
(2) *Ibid.*, p. 84.
(3) *Revue d'Histoire*, 1907, 25e vol., p. 540.
(4) *Historique manuscrit* du 13e corps.
(5) Le général Vinoy au Ministre de la Guerre, D. T., Marle, 4 septembre, 11 h. 30 matin.
(6) Général Vinoy, *loc. cit.*, p. 432.

Digitized by Google

Le commandant du 13e corps reçut ensuite une dépêche du Ministre de la Guerre lui demandant quelles étaient les forces qui le poursuivaient et s'il ne lui serait pas possible de faire front et de bousculer les têtes de colonnes ennemies (1).

Mais le général Vinoy ignorait le nombre des troupes auxquelles il avait eu affaire; il savait seulement que la veille au soir on avait signalé des forces ennemies à l'Est de Rozoy et vers Château-Porcien, et il ne pouvait chercher à résister avant d'avoir réuni son corps d'armée (2).

Bientôt après, un nouveau télégramme du général de Maud'huy faisait savoir au général Vinoy qu'une proclamation des Ministres annonçait que l'armée de Châlons et l'Empereur avaient été faits prisonniers à Sedan, et que le Gouvernement concentrait des forces à Paris et sur la Loire.

Quelques heures plus tard, enfin, le général Vinoy recevait du Ministre une dépêche datée de 5 h. 20 du soir, répondant à son télégramme de 11 h. 30 du matin, lui faisant connaître la révolution qui venait de s'accomplir à Paris et lui prescrivant de ramener son corps d'armée dans la capitale, afin de se mettre à la disposition du nouveau Gouvernement (3).

Cette nouvelle détermina le commandant du 13e corps à partir immédiatement pour Laon, où il espérait trouver, notamment auprès du préfet, des renseignements plus complets sur ce qui se passait à Paris, et sur les mouvements des troupes allemandes (4). Après avoir ordonné au général Blanchard de se diriger le lendemain sur

---

(1) Le Ministre de la Guerre au général de Maud'huy, pour remettre au général Vinoy, dès qu'il le pourra, D. T., Paris, 9 h. 40 (Général Vinoy, *loc. cit.*, p. 86).

(2) Général Vinoy, *loc. cit.*, p. 83.

(3) *Ibid.*, p. 88.

(4) *Ibid.*, p. 89.

Digitized by Google

Laon avec toutes les troupes réunies à Marle, le général Vinoy partit pour Laon par un train spécial emmenant également les malades et les éclopés. Il y arriva à 11 heures du soir.

Avant de continuer à retracer la retraite du gros du 13e corps, il importe de voir ce qui s'était passé dans la région de Reims.

Le 3, au matin, le général d'Exéa avait envoyé dans la direction de Rethel, une reconnaissance commandée par le commandant Polinière, du 6e dragons, et composée d'un escadron de ce régiment et de deux compagnies. Cette reconnaissance rentra le soir sans avoir rien vu (1).

Par contre, le IIe bataillon du 8e de marche, parti à 1 heure de l'après-midi en chemin de fer et transporté jusqu'à Guignicourt (2), s'avança jusqu'à deux kilomètres au delà de Neufchâtel. Il ne rencontra aucune fraction adverse, mais il apprit qu'un corps de 1,200 Prussiens était signalé entre Château-Porcien et Asfeld. Il rentra ensuite à Reims à 7 heures du soir (3).

Après le retour de ces reconnaissances, le général d'Exéa fut informé dans la soirée de l'apparition de nombreuses troupes prussiennes aux environs de Rethel et de Juniville. Ne pouvant défendre Reims avec les forces dont il disposait, il décida de battre en retraite dans la nuit même sur Soissons (4).

Entre 5 et 9 heures du matin, en effet, l'état-major de la division, les 5e et 6e régiments de marche et le IIIe bataillon du 7e s'embarquèrent en chemin de fer pour gagner Soissons où ces divers éléments arrivèrent vers midi.

---

(1) *Historique manuscrit* du 6e dragons.
(2) Station de la ligne de Reims à Laon.
(3) *Historique manuscrit* du 8e de marche.
(4) *Journal* de marche de la division d'Exéa.

Digitized by Google

Le 8e de marche, l'artillerie, le 6e dragons et tous les bagages avaient, dès 4 heures du matin, pris la route de Fismes (1). Deux escadrons de dragons formèrent l'arrière-garde et poussèrent jusqu'à Fismes les traînards et les mauvais soldats qui quittaient les rangs, impressionnés défavorablement par la nouvelle du désastre de Sedan (2).

La 1re compagnie du 2e régiment du génie quitta Reims la dernière et, après le départ de toutes les troupes et l'évacuation sur Soissons de tout le matériel de guerre de Reims, elle fit sauter complètement le pont du chemin de fer sur le canal, à l'Ouest de la ville.

En arrivant à Fismes, l'infanterie s'arrêta et s'embarqua en chemin de fer pour gagner Soissons, tandis que la cavalerie, l'artillerie et les bagages continuaient leur route vers cette place qu'ils atteignirent à 8 heures du soir, après une étape de 55 kilomètres environ.

Toute la division d'Exéa se trouva par suite réunie à Soissons, ainsi que le IIIe bataillon des Volontaires de la Seine et le IIIe bataillon de mobiles de la Marne. Ces deux fractions avaient évacué Reims par voie ferrée, sur l'ordre du général de Liniers, commandant la 4e division militaire, qui avait transporté son siège de commandement à Soissons (3) et qui, le lendemain,

---

(1) *Historiques manuscrits* des 5e, 6e, 7e, 8e régiments de marche.

(2) Avant de quitter Reims, les troupes avaient appris le désastre de Sedan; aussi, à 4 kilomètres de Reims, la mission du peloton d'arrière-garde devient difficile. Les traînards de toutes armes encombrent la route, les uns refusent d'aller plus loin, les autres abandonnent leurs fusils, leurs sacs, jusqu'à leurs chaussures pour aller plus vite. Les dragons, loin d'être ébranlés par ce spectacle affligeant, vont jusqu'à frapper de coups de plat de sabre ceux de ces malheureux qui se montrent par trop récalcitrants (*Historique manuscrit* du 6e régiment de dragons).

(3) Le 8 septembre, le général de Liniers fut appelé à Paris pour y commander une division de mobiles.

Digitized by Google

prescrivit aux mobiles de la Marne de partir pour Abbeville, par voie ferrée, en passant par Paris (1).

Le général d'Exéa, arrivé à Soissons vers 8 heures du matin, avait télégraphié aussitôt au Ministre pour lui demander s'il devait arrêter sa division dans cette place. Il lui signalait que Soissons n'avait pas de vivres pour ses troupes. A 10 h. 30, le Ministre lui répondit d'attendre, s'il le pouvait, le général Vinoy qui était à Laon, de se replier ensuite avec lui sur Paris et de faire sauter après son départ toutes les communications aux environs de Soissons (2).

Les deux bataillons du 7e de marche, détachés à Épernay, reçurent également du général d'Exéa l'ordre de battre en retraite, et, le 4, ils furent transportés directement à Paris, où ils arrivèrent vers 3 heures du soir.

Ainsi, le 4 au soir, il ne restait plus de troupes françaises à l'Est de la ligne Marle, Laon, Soissons, Château-Thierry, et tout le 13e corps se trouvait échelonné de Marle à Soissons (3).

---

(1) On craignait que la ligne Amiens—Laon—Tergnier ne fût déjà coupée et la Compagnie du Nord évacuait ses gares au Nord de Laon. Le IIIe bataillon de mobiles de la Marne comptait 1,600 hommes armés du fusil à tabatière (*Historique manuscrit* du IIIe bataillon de mobiles de la Marne).

(2) Le Ministre de la Guerre au général d'Exéa, D. T., Paris, 4 septembre, 10 h. 30 matin.

(3) 1re division à Soissons ; 2e division à Laon ; 3e division et réserve d'artillerie à Marle. La division de Maud'huy, bivouaquée près de la gare de Laon, s'était couverte par des avant-postes. Un bataillon, placé à l'Est du faubourg de Vaux, avait des grand'gardes sur les routes de Maubeuge et de Sissonne, se reliant, à droite, avec des grand'gardes dans le faubourg d'Ardon, et, à gauche, à un bataillon campé au Nord-Ouest de la gare et détachant des postes sur le chemin d'Aulnois et dans le faubourg de la Neuville. En outre, des fractions de mobiles étaient toujours détachées aux gares de Saint-Erme et de Coucy-les-Eppes, et une compagnie occupait Crépy-en-Laonnois (*Registre* de correspondance de la division de Maud'huy).

Digitized by Google

La nuit du 4 au 5 fut assez tranquille (1). Cependant la nouvelle se répandit à Marle et à Laon qu'un détachement de cavalerie adverse d'une trentaine de chevaux était arrivé vers une heure du matin à Sissonne, puis s'était replié (2). D'autre part, le poste de mobiles, envoyé par la 7e compagnie du IIIe bataillon de l'Aisne à Loivre, se laissa surprendre vers 9 heures par une colonne d'environ 150 uhlans, alors que de nombreux hommes étaient allés dîner et que l'officier lui-même était absent. Le sergent à qui était resté le commandement perdit la tête; les mobiles se dispersèrent dans différentes directions et 5 d'entre eux tombèrent entre les mains de l'ennemi. Dès qu'il apprit ces faits, le capitaine qui commandait la 7e compagnie restée à Guignicourt partit avec 40 hommes en voitures réquisitionnées au secours du poste attaqué, mais, à l'approche de cette petite troupe, les cavaliers allemands se retirèrent (3).

La nouvelle de l'arrivée de cavalerie prussienne à Sissonne causa une certaine émotion à Marle, parmi les troupes du général Blanchard. Toutefois, elles se mirent en route, le 5 au matin, en bon ordre, mais, par mesure de prudence, leur chef les fit passer par Crécy-sur-Serre,

---

(1) Général Vinoy, *loc. cit.*, p. 93.

(2) La 6e division de cavalerie, partie le 4 septembre au matin d'Attigny et arrivée à Château-Porcien vers midi, fit partir à 8 h. 30 du soir un peloton du 16e hussards commandé par un officier, et composé de chevaux choisis, dans la direction de Laon, pour arrêter, sur l'ordre du maréchal de Moltke, le préfet de l'Aisne, M. Ferrand, qui excitait vivement les populations à la résistance. Ce peloton, parvenu à Sissonne dans la nuit du 4 au 5, apprit que Laon était occupé par des troupes de toutes armes, et que la station d'Eppes était gardée. Sa mission devenant inexécutable, il rentra à Château-Porcien le 5, à 8 h. 45 du matin (*Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, Heft 20 et 21, p. 235 et 240).

(3) *Rapport* du capitaine Bouxin, commandant la 7e compagnie du IIIe bataillon de mobiles de l'Aisne, 6 septembre.

Digitized by Google

au lieu de suivre la route directe de Laon. Parties à 3 heures du matin, elles n'arrivèrent à destination que vers 2 heures du soir et bivouaquèrent près de la gare (1).

Pendant ce temps, la 2e division commençait son embarquement à la gare de Laon. Dès que le 4, dans la matinée, le général de Maud'huy avait appris le mouvement de retraite de la division d'Exéa sur Soissons, il avait prié la Compagnie du Nord de réunir le matériel nécessaire à l'enlèvement de ses troupes. D'autre part, la compagnie avait reçu directement de Paris, l'ordre de se préparer à ramener dans la capitale tout le corps Vinoy. Grâce à ces mesures, on put réunir assez rapidement à Laon un certain nombre de wagons et commencer dans la nuit du 4 au 5 l'embarquement de la division de Maud'huy (2). Le mouvement commença par le 9e de marche dont les premiers éléments partirent à 2 heures du matin. Il continua toute la journée. Entre les divers éléments de la 2e division, on embarqua les services administratifs, le génie, le parc d'artillerie, de sorte que, le 5 au soir, il ne restait plus à enlever de cette division que deux bataillons et demi du 12e de marche. Mais, à 6 heures du soir, la Compagnie du Nord cessa d'envoyer des trains sur Laon, car le général d'Exéa avait évacué Soissons vers midi, et, après son départ, on avait interrompu la circulation entre ces deux villes (3).

---

(1) Pendant le séjour du 13e corps à Laon, les troupes du général Vinoy et un certain nombre d'habitants pillèrent des approvisionnements de vivres et des effets d'habillement réunis à la gare (*Rapport* du général d'Autemarre sur la capitulation de Laon).

(2) Ernouf, *loc. cit.*, p. 120.

(3) D'après Ernouf, *loc. cit.*, p. 121, on aurait fait partir de Laon, du 4 au soir au 6 à 8 heures du matin, 14,500 hommes en 9 trains de 45 voitures chacun; en outre, trois trains d'artillerie auraient été chargés à La Fère.

Digitized by Google

Dans la nuit cependant, on put faire venir de Tergnier le matériel d'un train qui emmena le 6 à 7 heures du matin un bataillon et demi du 12e de marche (1), mais le IIIe bataillon et les bagages de ce régiment durent quitter Laon à la même heure par voie de terre et aller s'embarquer à Tergnier (2).

Il y avait hâte, en effet, à évacuer Laon, car dans l'après-midi du 5, le Ier bataillon du 12e, aux avant-postes au faubourg de Vaux, et le IIe, au Nord de la gare, avaient été mis en alerte par l'apparition dans la plaine de quelques cavaliers ennemis; c'est pourquoi, dès le 5 au soir, le général Vinoy avait prescrit à la réserve d'artillerie et au 6e hussards, arrivés dans l'après-midi de Marle, de doubler l'étape pour gagner le soir même La Fère (3).

Cette colonne, placée sous les ordres du général Renault d'Ubexi, se rendit le 6 à Noyon (4), le 7 à Pont-Sainte-Maxence, le 8 à Luzarches et le 9 à Paris. Le mouvement des troupes montées se fit sans incident (5) et, à leur arrivée, elles allèrent bivouaquer avenue de la Grande-Armée. La division de Maud'huy s'installa sur l'avenue de Neuilly.

Quant à la division Blanchard, sur l'ordre du général Vinoy, elle quitta Laon le 6 à 7 heures du matin par voie de terre et passa par Crépy et La Fère pour aller s'embarquer à Tergnier (6). L'opération commença dans

---

(1) *Historique manuscrit* du 12e régiment de marche.

(2) Le général Blaise au général de Maud'huy, Paris, 6 septembre.

(3) Le 4e escadron du 6e hussards était cependant laissé à Laon à la disposition du général Blanchard (*Historique manuscrit* du 13e corps).

(4) A Tergnier, cette colonne fut rejointe par la 15e batterie d'artillerie de marine, du 12e corps, qui avait battu en retraite avec la 2e division et qui plus tard remplaça la 3e batterie du 12e, restée à Mézières.

(5) Général Vinoy, *loc. cit.*, p. 96.

(6) *Ibid.*

Digitized by Google

cette gare à 2 heures de l'après-midi et ne fut terminée qu'à 1 heure du matin, après le départ successif de dix trains partant d'heure en heure (1). Toute la division arriva à Paris le 7 au matin et alla bivouaquer avenue de la Grande-Armée.

Le commandant du 13e corps avait quitté lui-même Laon le 6 au matin, par le dernier train se dirigeant sur La Fère. Quelques heures après, un peloton de uhlans, comme on le verra ultérieurement, se présentait aux portes de Laon.

Le même jour, dans l'après-midi, le général Vinoy arriva à Paris (2).

La division d'Exéa et le 6e dragons restés à Soissons ne devaient pas quitter cette ville le 5. Le général Vinoy avait en effet prescrit le 4 à 11 h. 30 du matin au général d'Exéa de rester à Soissons et d'y attendre ses ordres (3).

Dans la matinée du 5, un escadron du 6e dragons et un bataillon du 6e de marche furent envoyés en reconnaissance sur la route de Fismes. Cette reconnaissance ne recueillit d'autres renseignements que la nouvelle de l'arrivée de l'ennemi à Reims, la veille, dans l'après-midi. Mais, en cours de route, elle reçut l'ordre de rentrer immédiatement à Soissons (4). En effet, vers midi, le général d'Exéa avait reçu un avis inexact de l'arrivée des Prussiens à Fismes et il avait décidé de battre en retraite immédiatement sur Paris (5).

---

(1) Ces trains enlevèrent 12,500 hommes, 340 chevaux et 41 wagons de canons et mitrailleuses (Ernouf, *loc. cit.*, p. 121).

(2) Général Vinoy, *loc. cit.*, p. 97.

(3) Le général d'Exéa au Ministre de la Guerre, D. T., Soissons, 4 septembre, 1 h. 12 soir.

(4) *Historique manuscrit* du 6e de marche.

(5) Le général d'Exéa au général Vinoy, D. T., Dammartin, 5 septembre.

Digitized by Google

L'état-major de la division, les 6e et 8e régiments de marche, le IIIe bataillon du 7e de marche, le IIIe bataillon de Volontaires de la Seine et la compagnie du génie, partirent dans l'après-midi par voie ferrée pour Dammartin où ils débarquèrent à la nuit, tandis que le général Mattat, commandant la 1re brigade, faisait route par voie de terre avec le 5e régiment de marche, l'artillerie, tous les bagages et voitures et trois escadrons du 6e dragons, suivis bientôt par l'escadron et le bataillon envoyés en reconnaissance (1). Toutes ces troupes bivouaquèrent à Villers-Cotterets, où, après une marche assez défectueuse (2), elles arrivèrent entre 7 et 9 heures du soir.

Le 6, les troupes de cavalerie et d'artillerie qui étaient à Villers-Cotterets, vinrent à Dammartin, tandis que le 5e régiment de marche était transporté en chemin de fer à Livry.

Dans l'après-midi, les unités d'infanterie arrivées la veille à Dammartin se rendirent à Livry. Mais le général d'Exéa, resté à Dammartin, se débarrassa, dès le 6, du IIIe bataillon de Volontaires de la Seine (3). En raison de son indiscipline, il lui rendit sa liberté et celui-ci rentra immédiatement à Paris. Le 7, les régiments d'infanterie firent séjour à Livry et furent rejoints par les unités de cavalerie et d'artillerie venant de Dammartin.

Toute la division d'Exéa se trouva, par suite, réunie ce jour-là, à Livry. Le lendemain, elle se mit en marche à 6 heures du matin et entra dans Paris à 3 heures du soir, à l'exception du 6e dragons qui, contournant la capi-

---

(1) Sur un ordre du Ministre, la division laissa à Soissons 1 officier et 30 hommes de la 1re compagnie du 2e régiment du génie pour concourir aux travaux de défense de la place.

(2) Le 5e régiment de marche laissa 800 traînards que les compagnies d'arrière-garde eurent beaucoup de mal à pousser devant elles (*Historique manuscrit* du 5e régiment de marche).

(3) *Historique manuscrit* du 13e corps.

Digitized by Google

tale, se rendit à Versailles (1). Les troupes de la division allèrent bivouaquer à Neuilly (avenue du Roule et boulevard d'Argenson) (2).

La retraite du 13e corps et l'annonce des premiers coureurs ennemis avaient déterminé également la retraite d'une partie des fractions de mobiles énumérées plus haut.

Le 5, la compagnie du Ve bataillon de mobiles de l'Aisne, détachée à Vervins, rejoignit à Guise son bataillon, qui se maintint cependant dans cette ville jusqu'au 12 septembre et se replia alors sur Ham (3).

Le 5 également, les compagnies détachées en avant de La Fère par le IVe bataillon de l'Aisne rentrèrent dans la place.

Le Ier bataillon de l'Aisne, resté à Villers-Cotterets, se replia le même jour sur Dammartin et s'y embarqua le lendemain pour Paris (4).

Le 6, les 400 mobiles qui étaient à Hirson se retirèrent sur Landrecies, ne pouvant gagner Laon, en raison de la rupture des voies ferrées (5).

Le Ier bataillon de la Marne qui était à Château-Thierry, reçut, le 5 septembre, du général de Liniers, l'ordre de se rendre à Amiens. La voie ferrée étant coupée à Nanteuil, il vint coucher, le 5 au soir, à la Ferté-sous-Jouarre, et le 6, à Meaux où il prit le chemin de fer, mais en passant à Paris, un ordre du gouverneur l'y fit débarquer (6).

---

(1) Le 14 septembre, le 6e dragons quitta Versailles pour aller rejoindre l'armée de la Loire (*Historique manuscrit* du 6e dragons).

(2) *Historique manuscrit* du 13e corps.

(3) *Historique manuscrit* du Ve bataillon de mobiles de l'Aisne.

(4) *Historiques manuscrits* des Ier et IVe bataillons de mobiles de l'Aisne.

(5) Le capitaine Kuhlmann, commandant les mobiles d'Hirson, au Ministre de la Guerre, Landrecies, 7 septembre.

(6) Dès que le Gouverneur de Paris avait appris que ce bataillon de

Digitized by Google

Sur la Marne, les postes avancés du IIe bataillon de Seine-et-Marne s'étaient repliés sur Meaux le 4 au soir, puis, le 6, la garnison de cette ville reçut ordre de partir pour Paris (1). Les petits dépôts du 7e corps quittèrent Meaux par voie ferrée, mais le bataillon de mobiles reçut ordre de s'y maintenir car plusieurs régiments de cavalerie, sous les ordres du général Reyau étaient envoyés à l'Est de Meaux pour surveiller les abords de la capitale et fournir des renseignements sur la marche de l'ennemi (2).

Pour terminer ces mouvements de retraite des troupes françaises sur Paris, après la bataille de Sedan, il convient de dire quelques mots des diverses fractions et isolés qui, échappés à l'enveloppement des troupes allemandes, se réunirent tout d'abord au corps du général Vinoy. Dans son ouvrage sur le siège de Paris, le commandant du 13e corps évalue à 10,000 le nombre des fuyards de toutes armes qui, dans la soirée du 1er septembre et dans la nuit suivante, vinrent se grouper auprès

---

mobiles avait quitté Meaux, il avait prescrit au Directeur des chemins de fer de l'Est de l'arrêter immédiatement et de le ramener à Meaux (Le Gouverneur au Directeur des chemins de fer de l'Est, Paris, 6 septembre).

« A son entrée en gare de la Villette, à 8 heures du soir (le 6), le bataillon est arrêté par un inspecteur général de la Compagnie de l'Est qui veut le faire rétrograder sur Meaux. Ne pouvant y consentir sans ordre écrit et voulant mettre sa responsabilité à l'abri, le commandant dut se rendre à la place de Paris, chez le Gouverneur, qui, par l'entremise de son chef d'état-major, le retint à Paris. Le bataillon passa la nuit en wagon dans la gare de Pantin et ne débarqua que le lendemain à la Villette » (*Historique* du Ier bataillon de mobiles de la Marne).

(1) *Historique manuscrit* du 38e régiment de garde mobile (Seine-et-Marne).

(2) Le Gouverneur de Paris au Général commandant à Melun et au Chef de bataillon de la garde mobile à Meaux, D. T., Paris, 6 septembre; *Historique manuscrit* du 38e régiment de garde mobile.

Digitized by Google

de ses troupes (1). Outre cette masse d'isolés, il y avait d'assez nombreuses fractions de cavalerie, des régiments presque entiers (2), réunis sous les ordres du général Michel, des caissons d'artillerie, des fractions de batteries, une partie du parc d'artillerie du 4e corps, etc.

Le général Vinoy fit prendre à toute cette masse de composition si hétérogène la route de Hirson (3). Les hommes à pied s'arrêtèrent en partie dans cette gare où ils prirent le chemin de fer, d'autres s'éparpillèrent vers Valenciennes, Douai et les villes du Nord; la cavalerie alla s'embarquer, en grande partie, à Landrecies (4). Quelques régiments gagnèrent Albert, sur la ligne d'Amiens à Arras. Toutes ces fractions utilisèrent les voies ferrées du réseau du Nord et se dirigèrent sur Paris, où s'arrêtèrent tout d'abord les isolés, tandis que les fractions constituées et notamment les régiments de cavalerie étaient envoyés sur leurs dépôts, pour s'y reconstituer (5).

CHAPITRE III.

Marche des armées allemandes du 4 au 9 septembre.

§ 1er. — *Ordre donné à la IIIe armée et à l'armée de la Meuse de reprendre, le 4 septembre au matin, leur marche sur Paris.*

Comme on a pu le remarquer, les cantonnements des

---

(1) Général Vinoy, *loc. cit.*, p. 55.

(2) 2e, 5e, 6e lanciers, 7e, 11e, 12e chasseurs, 3e hussards.

(3) Général Vinoy, *loc. cit.*, p. 60.

(4) Dans cette gare s'embarquèrent 2,700 hommes et 2,380 chevaux (Ernouf, *loc. cit.*, p. 123).

(5) Au total, la Compagnie du Nord transporta 7,350 hommes et 5,550 chevaux, sous la rubrique « isolés venant de Sedan » (Ernouf, *loc. cit.*, p. 123).

Digitized by Google

troupes allemandes, le 3 au soir (1), sauf ceux du VIe corps et des 5e et 6e divisions de cavalerie, ne faisaient préjuger en rien les directions de marche ultérieures des deux armées. Ils avaient été arrêtés, du reste, dans la journée du 2, après la signature de la capitulation de Sedan et n'avaient d'autre but que de permettre aux troupes de prendre un peu de repos dans des cantonnements assez larges, au lieu du bivouac auquel beaucoup avaient été contraintes les jours précédents.

Mais l'état-major allemand n'hésita pas longtemps à reprendre la marche sur Paris, but primitif assigné aux armées du prince royal de Prusse et du prince royal de Saxe, par l'ordre du 19 août (2).

Bien que rentré à 1 heure du matin seulement, le 3 septembre, à son quartier général de Vendresse (3), après sa visite du champ de bataille, le roi de Prusse avait décidé le mouvement sur Paris dans la matinée, et ses ordres, comme on le verra, étaient expédiés dès midi.

Cependant, autour de lui, tous ses conseillers n'avaient pas été unanimes à proposer cette solution (4). Le parti militaire considérait Paris comme le but final de toute guerre en France, en raison de l'importance politique et militaire de la capitale et de son influence sur la province, et il entrevoyait une marche rapide vers l'Ouest comme le meilleur moyen de terminer la lutte.

Dans toute l'armée, du reste, on croyait à la fin prochaine de la guerre, car il semblait que la France,

---

(1) Voir plus haut, p. 525.

(2) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, t. I, p. 286 et 299.

(3) *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, Heft 19, *König Wilhelm auf seinem Kriegszuge in Frankreich 1870. Von Mainz bis Sedan*, p. 80.

(4) *Ibid.*

Digitized by Google

ayant perdu son armée normale, ne pouvait plus résister (1).

Le prince de Bismarck, au contraire, eût voulu laisser la France à elle-même après la catastrophe de Sedan et établir les armées allemandes sur une position défensive en Alsace-Lorraine, en attendant l'attaque éventuelle des Français (2).

Le chancelier expliqua toute sa pensée dans une lettre qu'il écrivit, le 7 septembre, de Reims, à son fils Herbert :

« La République est proclamée à Paris; il est à voir si elle se maintiendra et comment elle se développera. Mon désir serait que nous laissions ces gens mijoter un peu dans leur sauce et que nous nous installions commodément dans les départements conquis avant d'avancer plus loin. Si nous nous avançons trop tôt, nous empêcherons par là qu'ils ne se brouillent entre eux (3)..... »

---

(1) *Geschichte des Bergischen Lanziers Westfälischen Husaren-Regiments Nr. 11*, p. 388.

(2) Dr. Wilhelm Busch, *Das deutsche grosse Hauptquartier und die Bekämpfung von Paris im Feldzuge* 1870-71, p. 9.

(3) *Lettres* de Bismarck à sa femme, trad. française par Schroeder et Bruck-Gilbert, p. 76.

Deux mois plus tard, ses idées ne s'étaient guère modifiées à ce sujet. Il écrivait à sa femme, dans une lettre datée des 16 et 17 novembre : « Nos canons se taisent toujours après qu'on en a amené a peu près trois fois plus qu'on n'en peut utiliser pour le moment. Je n'étais pas, dès le commencement, c'est-à-dire il y a deux mois, pour le siège de Paris, mais pour d'autres méthodes de guerre; cependant, puisque notre grande armée se trouve clouée ici et que l'enthousiasme s'en va en fumée chez nous tandis que le Français arme de nouveau, il faut bien que le siège soit mené jusqu'au bout » (*Ibid.*, p. 132).

Au début de la guerre, après Wœrth et Spicheren, le prince de Bismarck avait, au contraire, reconnu la nécessité de marcher sur Paris et avait demandé si le matériel de siège nécessaire était prêt, « les conditions, disait-il, étant tout autres qu'en 1866 ». On sait, en effet,

Digitized by Google

L'opinion de Bismarck ne prévalut pas, et la marche immédiate sur Paris fut décidée. Mais les mouvements des jours précédents avaient amené l'armée de la Meuse à l'Est et presque au Sud de la IIIe armée ; il en résultait que si, pour les mettre en marche, on se fût contenté de de leur faire faire face au Sud-Ouest, la IIIe armée se se serait trouvée à la droite de l'armée du prince royal de Saxe, ce qui aurait amené un croisement de leurs lignes d'étapes et causé, peut-être, de grands embarras (1). Pour éviter toute confusion à ce sujet, il parut nécessaire de faire reprendre aux deux armées leurs places respectives par des mouvements préparatoires (2).

L'ordre ci-après eut précisément pour but d'arrêter

---

qu'à cette époque, il avait agi, de toute son autorité, auprès du Roi, pour empêcher la marche des armées prussiennes jusqu'à Vienne, après leur victoire à Sadowa (Dr. Vilhelm Busch, *loc. cit.*, p. 7).

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, t. I, p. 350.

(2) La IIIe armée avait, le 18 août, installé à Nancy son inspection générale d'étapes, et, dès le 21, l'exploitation de la voie ferrée Wissembourg, Haguenau, Vendenheim, Sarrebourg, Lunéville, était assurée jusqu'à Nancy. Par là, la IIIe armée recevait tous les approvisionnements qui, à destination de ses corps, arrivaient sur le Rhin à Mannheim, Bruchsal et Landau par toutes les voies ferrées de Silésie, de Saxe, de l'Allemagne du Sud et de la Bavière, mises à sa disposition.

En raison de la place de Toul, la voie ferrée ne pouvait être exploitée au delà de Frouard; par suite, quand l'armée se mit en marche sur Paris, une route d'étapes fut organisée par Colombey, Void et Bar-le-Duc, où l'inspection d'étapes se transporta le 26 août. Quand l'armée prit la direction du Nord, une route d'étapes fut tracée de Bar-le-Duc sur Clermont, Varennes et Buzancy, et une autre de Void sur Saint-Mihiel, d'où elle rejoignait, par Beauzée ou par Fresnes, les routes d'étapes de l'armée de la Meuse tracées à l'Ouest et à l'Est de cette rivière.

Les communications des Ire et IIe armées allemandes investissant Metz étaient assurées par les routes d'étapes tracées à travers l'Eifel et le Hunsrück pour la Ire armée, puis par les voies ferrées aboutissant par Sarrebrück à Remilly (d'où une route d'étapes menait à Pont-à-Mousson), par la ligne Sarrebourg, Nancy, Frouard, Pont-à-Mousson, enfin par la

Digitized by Google

les dispositions nécessaires et d'orienter les deux commandants d'armée sur les opérations ultérieures.

Quartier général de Vendresse, le 3 septembre, midi.

« Les opérations des derniers jours ont amené des inversions par suite desquelles, à la reprise de la marche sur Paris, la subdivision d'armée de S. A. le prince royal de Saxe, se trouverait à la gauche de la IIIe armée. En entamant ce mouvement, qui va s'exécuter sur un front très développé, il importe de remédier au plus tôt à une situation de nature à compromettre le service régulier des lignes d'étapes.

« La IIIe armée laisse provisoirement deux corps autour de Sedan et a dû porter dès aujourd'hui sur Reims le VIe corps et la 5e division de cavalerie, ainsi que le prescrivait l'ordre de l'armée en date d'hier; elle aura à régler ensuite les itinéraires du Ve corps, du IIe corps bavarois, de la division wurtembergeoise, des

---

ligne Mannheim, Deux-Ponts, prolongée depuis cette localité par une route d'étapes jusqu'à Pont-à-Mousson par Sarreguemines et Delme.

Quand on forma l'armée de la Meuse avec des corps empruntés à la IIe armée, Pont-à-Mousson, où l'on organisait des magasins, fut provisoirement tête d'étapes de cette nouvelle armée, dont la ligne de communication fut d'abord tracée par Thiaucourt, Saint-Mihiel et Vaubecourt. Lorsque le prince de Saxe marcha vers le Nord, sa ligne de communication passa par Saint-Mihiel, Beauzée, Clermont, Varennes, puis, quand le XIIe corps se fut transporté sur la rive droite de la Meuse, une nouvelle ligne fut organisée, le 27 août, par Thiaucourt, Étain, Damvillers, Dun, Stenay et Mouzon.

C'est cette dernière route qui, au 3 septembre, était la ligne de communication normale de l'armée de la Meuse, tandis que celle de la IIIe armée passait par Saint-Mihiel, Clermont-en-Argonne, Buzancy.

L'inspection générale d'étapes de l'armée de la Meuse, constituée à Pont-à-Mousson, s'était avancée successivement, le 23 à Saint-Mihiel, le 26 à Clermont, le 30 à Bantheville, le 31 à Dun, le 3 septembre à Mouzon (*Historique du Grand État-Major prussien*, IIe partie, p. 916).

Digitized by Google

2e et 4e divisions de cavalerie, de manière à diriger sa droite sur Dormans, par Rethel et Reims. Les queues de colonnes devront avoir dégagé la ligne Montigny-Vendresse pour le 4 de ce mois, et la ligne Rethel-Attigny pour le 5.

« S. A. le prince royal de Prusse, commandant en chef de la IIIe armée, dirigera la 6e division de cavalerie par Château-Porcien sur Laon, en la prévenant qu'elle rentre désormais sous les ordres de S. A. le prince royal de Saxe.

« La subdivision d'armée de S. A. le prince royal de Saxe réglera ses marches de telle façon que les têtes de colonnes ne dépassent pas la ligne Malmy-Stonne pour la journée du 4, et la ligne Poix-Le Chêne pour celle du 5. L'aile droite se portera ensuite sur Laon; l'aile gauche ne devra pas déborder la ligne Attigny, Rethel, Château-Porcien, Roizy et Loivre. Les queues de colonnes feront en sorte de dégager la ligne Poix-Attigny pour le 8 de ce mois, afin qu'il soit possible de faire suivre les corps de la IIIe armée laissés à Sedan. L'aile droite de ces corps prendra alors sa direction par Attigny.

« LL. AA. le prince royal de Prusse et le prince royal de Saxe voudront bien établir au plus tôt leurs tableaux de marche d'après les données ci-dessus, de façon à permettre au grand quartier général de donner les instructions relatives à la continuation du mouvement, qui se poursuivra à même hauteur à partir de la ligne Laon-Fismes-Dormans-Sézanne.

« Le grand quartier général de Sa Majesté le Roi viendra, le 4, à Rethel et, le 5, à Reims. La IIIe armée sera chargée de pourvoir à sa sécurité.

Signé : DE MOLTKE (1) ».

---

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, Supplément LXI.

Digitized by Google

Les deux armées allemandes, prenant comme axe de marche la route Rethel—Reims—Dormans, devaient, d'après cet ordre, se diriger au plus court vers la vallée de la Marne, c'est-à-dire vers la grande voie ferrée Nancy—Châlons-sur-Marne—Château-Thierry, que l'on comptait utiliser pour les ravitaillements dès la chute de Toul.

Pour que les deux armées fussent placées à même hauteur, les corps du prince royal de Prusse devaient d'abord se porter au Sud de l'Aisne, puis s'y arrêter, pendant que ceux du prince royal de Saxe s'avanceraient vers l'Ouest, en passant au Nord des premiers.

La disparition de la dernière armée régulière française permettait d'espérer que la marche sur Paris s'effectuerait sans difficultés. L'état-major allemand s'attendait à ne rencontrer aucune résistance sur sa route (1) et à se présenter devant une capitale en proie à la révolution. « Nous n'avons pas jusqu'ici de nouvelles de Paris, écrivait le maréchal de Moltke, le 5 septembre, au général de Stiehle. Une révolution est inévitable depuis que l'Empereur a quitté la terre de France. Bazaine est une de ses créatures et aura peut-être en vue des considérations plus particulières que l'intérêt de la France (2). » Paroles prophétiques qui montrent combien le chef du grand état-major prussien avait une connaissance approfondie de la situation politique et de la valeur du commandement chez son adversaire. Toutefois, il se trompait sur le degré de résistance qu'il allait rencontrer, mais il ne faisait en cela que partager

(1) Le 7 septembre, Verdy du Vernois écrit de Reims : « L'ennemi pourra à peine s'opposer à notre marche en rase campagne. C'est pourquoi, jusqu'à Paris, l'opération aura plutôt le caractère d'un voyage d'agrément » (Verdy du Vernois, *Im Grossen Hauptquartier* 1870-71, p. 169).

(2) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, t. I, p. 351.

Digitized by Google

l'erreur commune de toute l'armée qui, depuis le haut commandement jusqu'aux soldats, croyait, après Sedan, à une conclusion prochaine de la paix. C'est pourquoi l'état-major allemand regardait comme indispensable de hâter la marche sur Paris pour dicter la paix sous les murs de la capitale, qu'il n'estimait pas capable d'une résistance sérieuse. « Une ville comme Paris, écrivait Verdy du Vernois, le 3 septembre, n'a pas besoin d'être assiégée. On se déploie autour d'elle et, avec une nombreuse cavalerie, on lui coupe tout secours. Si bien approvisionnés qu'ils soient dès maintenant, les habitants, dans quinze jours au plus tard, se tueront entre eux à l'intérieur de la ville (1). » Quelques jours après, cependant, il croyait qu'un effort sérieux serait à faire devant Paris, mais d'autres officiers, au grand quartier général, pensaient que rien d'important ne se produirait et que la place ouvrirait ses portes (2).

§ 2. — *Considérations générales sur les marches des troupes allemandes dans leur mouvement sur Paris.*

La certitude qu'avait le commandement de ne rencontrer aucune résistance sérieuse, lui permit de donner aux troupes d'assez grandes facilités de marche, et d'étendre considérablement les zones réservées à chaque corps d'armée.

Chacun d'eux disposa, pour se mouvoir et pour cantonner, d'une zone de 6 à 10 kilomètres de largeur, ce qui lui permit de marcher toujours en plusieurs colonnes, par divisions et même quelquefois par brigades, celles-ci étant suivies immédiatement par leurs bagages et les convois.

---

(1) Verdy du Vernois, *loc. cit.*, p. 166.
(2) *Ibid.*, p. 171.

Digitized by Google

Les divisions de cavalerie, particulièrement les 2e, 5e et 6e, prirent des cantonnements très spacieux, ne mettant qu'un demi-régiment, quelquefois même qu'un seul escadron dans un village. Elles marchèrent, le plus souvent, à une journée ou une demi-journée de marche en avant des corps d'armée, à l'exception toutefois de la division saxonne et de celle de la Garde qui restèrent presque constamment au contact de leurs corps d'armée respectifs.

Cette cavalerie ne rencontra aucune résistance, sauf aux abords de Paris; elle traversa presque sans coup férir toute la région accidentée entre l'Oise et la Marne où, cependant, les nombreuses forêts de Saint-Gobain, Reims, Villers-Cotterets, Compiègne, etc., auraient permis l'action de corps de partisans ou facilité les résistances locales. Toutes les populations des départements traversés avaient reçu de nombreuses armes. Sur la demande de membres du Parlement qui voulaient que l'on armât toute la nation, le Gouvernement impérial avait fait distribuer des milliers de fusils aux gardes sédentaires du plus grand nombre des localités (1). Par plusieurs circulaires, l'Empire avait invité les préfets et les populations à retarder le plus possible la marche de l'ennemi et le Gouvernement de la Défense nationale avait renouvelé ces recommandations (2). Tout

(1) Au 2 septembre 480,981 fusils avaient été répartis entre 56 départements, non compris les 200,000 fusils qui étaient déjà entre les mains des pompiers de beaucoup de communes ou de villes (*Note* du 1er Bureau de l'Administration générale départementale du Ministère de l'Intérieur, remise à Tours, le 19 septembre, à la Délégation du Gouvernement).

(2) Le Ministre de la Guerre aux Généraux commandant les divisions et subdivisions territoriales, Paris, 1er septembre; le Président du Gouvernement de la Défense nationale aux Préfets, D. T., Paris, 6 septembre, 3 h. 52 et 4 h. 20.

Digitized by Google

cela ne fut d'aucune utilité, et c'est là un enseignement à retenir.

Cela prouve, d'une manière évidente, que pour arrêter l'invasion, il ne suffit pas d'inviter les habitants à défendre leur sol natal, ni de distribuer des armes aux populations, même les plus énergiques et les plus patriotiques, comme celles de l'Est. Le manque d'organisation, de cohésion, la crainte des représailles ont vite fait de paralyser toute tentative de résistance.

A leur arrivée dans les cantonnements, les troupes de cavalerie allemandes eurent grand soin de se faire remettre les armes détenues par les habitants. Les municipalités firent peu d'opposition, et toutes les armes livrées furent immédiatement détruites. Les cavaliers faussaient les culasses et les canons, brisaient les crosses et les fûts, ou les brûlaient.

D'une manière générale, les marches ne furent pas très longues et furent coupées par plusieurs séjours, nécessités non seulement par le besoin de repos pour certaines unités mais aussi par l'obligation de permettre aux différents corps d'arriver à même hauteur. Elles furent contrariées par le temps très souvent pluvieux, surtout dans les premiers jours. Aussi, la traversée des Ardennes, particulièrement pour l'armée de la Meuse (1), et celle des plaines de Champagne pour la IIIe armée, furent-elles assez pénibles; toutes les routes suivies au début avaient déjà été parcourues par l'armée du maréchal de Mac-Mahon, puis par les armées allemandes ; le sol était, par suite, défoncé, adhérant aux pieds des

(1) « La marche sur Paris eût été une véritable promenade, si nous avions eu meilleur temps, et avant tout, de meilleurs gîtes. Comme déjà en Lorraine, la division n'eut pour sa marche aucune route principale, mais suivit de mauvais chemins ou des chemins de traverse à peine utilisables, et sous beaucoup de pluie » (*Das Garde-Fusilier-Regiment von seinem Ursprung bis zur Gegenwart*, p. 15).

Digitized by Google

hommes et des chevaux et rendait assez difficile la marche de l'artillerie et des convois (1).

Dans certains corps d'armée, particulièrement au IVe corps et dans la Garde, l'artillerie de corps, à laquelle avait été adjoint un bataillon d'infanterie, effectuait son mouvement isolément, après les autres troupes (2).

Les convois administratifs (*Proviant-Kolonnen*) (3), les hôpitaux de campagne, n'étaient pas toujours rejetés en queue de colonne. Comme ils venaient souvent cantonner le soir auprès des troupes, même de celles qui occupaient la tête des cantonnements, ils repartaient le lendemain avec elles, intercalés entre les derniers éléments de la division ou de la brigade à laquelle ils étaient affectés.

---

(1) *Geschichte des Preussischen Ersten Garde-Regiments zu Fuss*, p. 187.

(2) L'artillerie de corps dut le plus souvent marcher l'après-midi, car les routes n'étaient pas libres pour elle auparavant (*Die Königlich Preussische Garde-Artillerie*, t. I, p. 206).

(3) L'organisation des services administratifs dans les corps d'armée bavarois différait un peu de celle des corps prussiens. Chaque division, chaque réserve de corps d'armée (c'est-à-dire les éléments non endivisionnés) était pourvue d'un détachement d'administration de campagne (*Feld-Verpflegs-Abtheilung*) comprenant un état-major, une boulangerie de campagne, une boucherie de campagne (*Feldmetzgerei*), un magasin de campagne (*Feldmagasin*), un convoi (*Proviant-Kolonne*).

La boulangerie disposait de deux fours de campagne et de 40 boulangers. Les deux fours, avec 17 hommes, pouvaient fabriquer 3,000 livres de pain en vingt-quatre heures. Les autres boulangers, en utilisant les fours des localités, pouvaient fabriquer 5,000 livres, ce qui donnait, au total, 8,000 livres par jour, soit seulement trois quarts de livre par homme et par jour. Le surplus devait être demandé aux approvisionnements de réserve ou à la réquisition.

La boucherie avait un personnel de 18 bouchers pouvant livrer en six heures la viande nécessaire à la division.

Le magasin de campagne était un organe particulier chargé de tirer des magasins de l'armée ou de se procurer par réquisitions les vivres

Digitized by Google

Dans d'autres corps, au contraire, les convois ne se mettaient en route qu'après 1 heure de l'après-midi (1).

En approchant de Paris, les colonnes trouvèrent de nombreux ponts rompus sur l'Aisne, l'Ourcq, la Marne; beaucoup de routes étaient dépavées, d'autres étaient obstruées par des barricades, mais comme tous ces obstacles n'étaient pas défendus ou avaient été créés en des points peu judicieux, ils furent facilement surmontés ou tournés (2).

Les équipages légers de pont, marchant avec la cavalerie et les avant-gardes, ou bien les équipages de pont, appelés en temps utile de la queue à la tête des colonnes (3), permirent de créer des points de passage sur les rivières, et ce travail se fit d'autant plus facilement, qu'il était exécuté dans des conditions de tranquillité presque complète. La marche ne se trouva donc pas retardée, sauf cependant pour les *4e*, *5e* et *6e* divisions de cavalerie qui subirent un retard de plusieurs heures quand elles eurent à franchir l'Oise et la Seine.

Les mesures de sûreté en station et en marche furent très réduites, jusqu'au moment où les corps se rapprochèrent de Paris. A part les troupes qui passèrent à proximité des places fortes, les autres se contentèrent de faire garder les cantonnements.

---

nécessaires autres que le pain et la viande, c'est-à-dire les légumes, le sel, les boissons, l'avoine. Ces vivres étaient transportés sur 8 voitures.

Le convoi d'une division portait des vivres pour deux ou trois jours.

Au total, le détachement d'administration de campagne d'une division avait un effectif de 11 officiers, 217 hommes de troupe, 238 chevaux, 53 voitures et celui des éléments non endivisionnés, 11 officiers, 168 hommes de troupe, 149 chevaux et 32 voitures (*Darstellungen aus der bayerischen Kriegs und Heeres-Geschichte*, Heft 2, Munich, Lindauer, 1893, in-8°).

(1) *Geschichte des Preussischen Garde-Train-Bataillons*, p. 170.

(2) *Revue d'Histoire*, 1908, 28e vol., p. 316.

(3) *Geschichte des Magdeburgischen Pionier-Bataillons Nr. 4*, p. 133.

Digitized by Google

Dans un certain nombre de corps d'armée, il semble que les divers éléments d'une division se rassemblaient ou se rapprochaient chaque matin, pour recevoir les ordres et la désignation des cantonnements qui n'était pas toujours faite dans l'ordre de la veille. Aussitôt, les campements qui n'avaient pu se mettre en route dès l'aube partaient, le plus souvent en voitures (1), pour préparer les cantonnements et la nourriture; puis les unités se dirigeaient directement sur les localités qui leur étaient assignées.

Grâce à l'étendue des cantonnements, les troupes purent presque toujours vivre sur le pays. En quittant Sedan, cependant, elles eurent des difficultés à se procurer du pain et de la viande (2), la région ayant été épuisée par les nombreux corps français et allemands qui y opéraient depuis plusieurs jours. Il est juste de remarquer que les armées ennemies y arrivaient immédiatement après la récolte, et que, si les habitants évacuèrent de nombreuses localités, et emmenèrent parfois leur bétail, ils ne purent enlever les grains et approvisionnements divers qui emplissaient alors les granges (3). Du reste, les patrouilles de cavalerie ou des détachements constitués *ad hoc*, trouvèrent parfois dans les bois les habitants et le bétail qui s'y étaient réfugiés. Malgré cela, l'armée de la Meuse qui traversa la dernière le département des Ardennes, dans les journées des 5 et 6 septembre, eut quelques difficultés à vivre complètement sur le pays.

Le Gouvernement de la Défense nationale avait prescrit aux habitants des départements avoisinant la capi-

---

(1) *Geschichte des Preussischen 2. Garde-Regiments zu Fuss*, p. 277.

(2) *Geschichte des Preussischen Grenadier-Regiments Graf Kleist von Nollendorf Nr. 6*, p. 141.

(3) *Geschichte des Preussischen Garde-Train-Bataillons*, p. 170.

Digitized by Google

tale de faire le vide devant l'ennemi, et d'enlever tous leurs approvisionnements ou de les brûler, mais cette mesure n'avait pas été appliquée dans toute son étendue (1). Les troupes allemandes trouvèrent les localités abandonnées, de plus en plus grand nombre, à mesure qu'elles approchaient de Paris (2), mais, comme il y avait encore de nombreuses ressources dans les greniers, basses-cours et caves, elles en devinrent complètement maîtresses, et ne purent en jouir que plus largement.

Quelquefois, la viande était abattue dans la nuit, par les soins des municipalités, et distribuée le matin avant le départ, de sorte que les hommes, en arrivant le soir au gîte d'étape, pouvaient préparer de suite leur nourriture (3).

En principe donc, la nourriture de la troupe était assurée par les habitants prévenus par les maires, dès l'arrivée des campements; à défaut, on avait recours aux réquisitions et, exceptionnellement, aux convois qui se ravitaillaient eux-mêmes immédiatement sur le pays (4). Quand les communes ne pouvaient fournir les approvisionnements en nature, elles avaient à payer une indemnité représentative, par homme, de 30 centimes pour le pain, 70 centimes pour la viande, 20 centimes pour le tabac et le café, 40 centimes pour le vin (5).

---

(1) *Revue d'Histoire*, 1908, 29e vol., p. 152.

(2) « L'impression que faisaient les villes et villages abandonnés lorsque nous entrions dans la sphère de Paris, était particulière. Aucune cheminée ne laissait échapper de fumée, aucun chien n'aboyait à notre approche. Tout était désert et mort » (*Geschichte des 6. Sachsischen Infanterie-Regiments Nr. 105*, p. 71).

(3) *Geschichte des Preussischen Garde-Pionier-Bataillons*, p. 107.

(4) « Les troupes furent constamment en possession de leurs vivres du sac au complet et même de victuailles pour plusieurs jours » (*Geschichte des Preussischen Garde-Train-Bataillons*, p. 168).

(5) *Geschichte der Sächs. Jäger-Brigade und des daraus hervorge-*

Digitized by Google

Les boulangeries de campagne n'ayant pas encore rejoint (1), tout au moins dans la première partie de la marche sur Paris, le pain était demandé en nature aux communes, et, à cet effet, les campements emmenèrent souvent avec eux le nombre de soldats boulangers nécessaires pour sa fabrication. A défaut, des distributions de farine furent faites fréquemment aux hommes

---

gangenen Sächs. Schützen- (Füsilier-) Regiments Prinz Georg Nr. 108, p. 168.

(1) La boulangerie du IVe corps, restée à Kaiserslautern jusqu'au 31 août, fut transportée le lendemain, par voie ferrée, à Nancy; elle en repartit le 6 septembre, et par Strouve, Void, Ligny, Bar-le-Duc (séjour), Revigny, Vitry-la-Ville, Châlons (séjour), Vaudemanges, Reims, Fismes (séjour), Fère-en-Tardenois, Essommes, les Brûlis, May-en-Multien (séjour), Trilbardon, vint s'installer en arrière de son corps d'armée, le 25 septembre, au Mesnil-Aubry (*Geschichte des Train-Bataillons Nr. 4*, p. 260).

La boulangerie du corps de la Garde, restée à Sarreguemines jusqu'au 26 août, puis transportée en chemin de fer jusqu'à Pont-à-Mousson, gagna Saint-Mihiel le 29 août et y séjourna jusqu'au 8 septembre. A cette date, elle se mit en route et, par Nubécourt, Neuville près Grandpré, Bergnicourt, Craonne, Braisne, Oulchy-le-Château, La Ferté-Milon, Acy-en-Multien, arriva le 18 septembre au Mesnil-Amelot, où elle resta jusqu'en mars 1871 (*Geschichte des Preussischen Garde-Train-Bataillons*, p. 273).

La boulangerie du VIe corps, maintenue à Wissembourg, en partit le 14 septembre par voie ferrée jusqu'à Nancy. De là, elle fit route avec une partie du *82e* régiment jusqu'à Châlons, où elle arriva le 27. Elle alla s'installer au camp, et y fonctionna jusqu'au 1er février 1871 (*Geschichte des Schlesischen Train-Bataillons Nr. 6*, p. 44).

La boulangerie du XIe corps l'avait suivi dans sa marche initiale sur Paris; le 25 août, elle était à Vitry. Quand le XIe corps se dirigea sur Sedan, elle revint en arrière; elle était, le 29, à Dommartin-la-Planchette, le 1er septembre à Tonnay et le 3 à Floing. Elle fabriqua à Sedan jusqu'au 10 et suivit, le 11, son corps d'armée dans sa marche sur Paris (*Hessisches Train-Bataillon Nr. 11*, p. 46).

Les renseignements manquent, dans les *Historiques* des bataillons du train des autres corps d'armée, pour donner des indications analogues sur leurs boulangeries.

Digitized by Google

qui durent se confectionner eux-mêmes des galettes à l'arrivée aux cantonnements.

Les troupes trouvèrent partout d'importants approvisionnements en vin, dont elles usèrent largement, et celles qui traversèrent Reims et Épernay reçurent des distribntions en vin de Champagne assez abondantes (1).

Enfin, elles rencontrèrent dans la campagne une grande quantité de fruits, souvent pas encore mûrs, dont elles abusèrent et eurent à souffrir. De nombreux cas de diarrhée et de dysenterie se manifestèrent; il fallut laisser en route un certain nombre de malades, et les commandants d'armées durent, à plusieurs reprises, interdire la consommation des fruits. Un ordre même du grand quartier général fit des recommandations à ce sujet (2) et les commandants de division prescrivirent de pourvoir les hommes, autant que possible, de ceintures de flanelle, de donner une double ration de café aux soldats en bonne santé et de l'eau de riz aux malades.

La cavalerie, grâce à l'étendue de ses cantonnements, y trouva presque toujours ou tout au moins dans les villages voisins, les fourrages nécessaires. Elle eût toutefois quelques difficultés pour l'avoine, que les cavaliers durent plusieurs fois battre eux-mêmes en arrivant à l'étape. Quand les régiments faisaient séjour, la nourriture des chevaux devenait plus difficile, et il fallait envoyer des détachements en réquisition dans les localités avoisinantes.

La réquisition ne s'exerça pas seulement sur les vivres, les troupes eurent besoin de produits divers, notamment de cuir pour réparer les chaussures (3), qui avaient

---

(1) *1. Niederschlesisches Infanterie-Regiment Nr. 46*, p. 204.

(2) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, t. II, p. 374.

(3) Le 8 septembre, 451 paires de bottes ont besoin de réparations urgentes au IIe bataillon du 3e grenadiers de la Garde (*Geschichte des Königin Elisabeth Garde-Grenadier-Regiments Nr. 3*, p. 227).

Digitized by Google

beaucoup été détériorées pendant les marches sur Sedan et que la précipitation des étapes, depuis le 25 août, avait empêché de bien entretenir. Il en était de même pour les harnachements, notamment dans l'artillerie (1).

Lors de la mise en marche des troupes, l'état sanitaire n'était pas très satisfaisant. Le mauvais temps des derniers jours d'août, les efforts demandés aux hommes, la nourriture irrégulière pendant la bataille de Sedan et les journées qui l'avaient précédée et suivie immédiatement, enfin l'accumulation de tous ces hommes sur un petit espace avaient causé de nombreux cas de fièvre, de dysenterie et même de typhus. Il fallut laisser un certain nombre d'hommes en arrière, et l'état général ne s'améliora pas beaucoup au début de la marche en raison du mauvais temps persistant, et, comme on l'a dit, de l'abus des fruits. Chaque jour, les corps amenèrent en voitures, au lieu de rassemblement de la brigade ou de la division, leurs malades de la veille, et ceux-ci furent évacués sur les lignes d'étapes de l'arrière ou soignés dans certaines localités par des hôpitaux de campagne, temporairement immobilisés, en tout ou en partie, à cet effet.

Mais les effectifs ne diminuèrent pas. Au contraire, durant la première quinzaine de septembre, beaucoup de régiments furent rejoints par des détachements d'hommes de remplacement, ce qui permit de reconstituer les régiments qui avaient été les plus éprouvés, notamment ceux de la Garde (2).

Les équipages des corps s'étaient considérablement

---

(1) L'*Historique* du régiment d'artillerie de la Garde rapporte que la journée de repos accordée au corps de la Garde, le 12, fut précisément employée à remettre tout en ordre dans les batteries et à faire en particulier de nombreuses réparations au harnachement (*Die Königlich Preussiche Garde-Artillerie*, p. 206).

(2) Le 1er régiment de la Garde à pied reçoit, le 14 septembre, 84 hommes, et le 17, 24 sous-officiers, 8 musiciens, 565 hommes sous

Digitized by Google

accrus dans la marche sur Sedan, soit pour porter les sacs, comme dans la Garde, soit pour porter d'autres bagages. Des instructions furent données tout d'abord pour rejeter toutes ces voitures aux convois auxiliaires (*Fuhrparks-kolonnen*) (1), puis pour faire reprendre les sacs à tout le monde, et enfin, pour ramener les équipages aux nombres réglementaires. Mais, peu à peu, au cours de la marche sur Paris, les équipages s'accrurent de nouveau. Comme les troupes ne rencontraient aucune résistance, elles ne virent aucun inconvénient à se faire suivre de nombreuses voitures pour transporter les vivres requis au passage dans les localités, alléger les hommes, etc. Lorsque le 17, on approcha de Paris, les équipages furent ramenés de nouveau au chiffre réglementaire (2) ou, tout au moins, les voitures en excédent furent rejetées en arrière des troupes.

Pour terminer ces considérations générales il faut ajouter que les troupes allemandes rencontrèrent de la part des populations qu'elles traversèrent peu de résistance à leurs demandes. Plusieurs *Historiques* racontent que, peu d'instants après leur arrivée dans les can-

---

la conduite d'un capitaine (*Geschichte des Ersten Garde-Regiments zu Fuss*, p. 187).

Le 2e régiment de la Garde à pied reçoit, le 14, à Braine, un détachement de 3 officiers, 1 porte-épée, 1 vice-feldwebel, 21 sous-officiers, 605 hommes de troupe. Ce détachement, transporté de Potsdam à Pont-à-Mousson par voie ferrée, avait fait route par étapes, tantôt à pied, tantôt en voiture, du 4 au 14 septembre. En ces dix jours, il avait laissé en route 4 sous-officiers et 171 hommes (*Das 2. Garde-Regiment zu Fuss*, p. 278).

On trouvera dans les *Historiques* des autres régiments de la Garde et des autres corps d'armée, l'indication de l'arrivée de semblables détachements.

(1) *Geschichte des Ersten Garde-Regiments zu Fuss*, p. 187.

(2) *Geschichte des Anhaltischen Infanterie-Regiments Nr. 93*, t. II, p. 124.

Digitized by Google

tonnements, et après que les habitants leur avaient tout d'abord déclaré ne plus rien avoir, les officiers et les hommes réussissaient à se faire donner par eux tout ce dont ils avaient besoin (1). Enfin, quelques personnes se laissèrent aller avec les officiers qu'elles recevaient à des conversations familières au cours desquelles elles donnèrent des renseignements trop complets sur l'état des forces ou la situation morale du pays (2).

(*A suivre.*) V. H.

---

(1) *Das Füsilier-Regiment von Steinmetz Nr. 37*, p. 170.

(2) *Geschichte des Infanterie-Regiments Nr. 50*, p. 281; Hermann Vogt, *Kriegstagebuch eines Truppenoffiziers*, p. 60.

Digitized by Google

DOCUMENTS ANNEXES

IV.

Rupture et garde des voies de communication.

Note du lieutenant-colonel Karth sur la destruction des voies de communication à l'Est de Paris.

Paris, 16 août.

Les routes qu'un ennemi venant de l'Est peut suivre pour se porter sur Paris sont les suivantes :

1° La route de Paris à Soissons par Dammartin, Nanteuil et Villers-Cotterets;

2° La route de Paris à Metz et Strasbourg par Meaux et Châlons;

3° La route de Paris à Nancy et Strasbourg par Lagny, Coulommiers et Vitry-le-François;

4° La route de Paris à Troyes par Provins;

5° La route de Paris à Lyon par Melun.

Nous allons indiquer les points où l'on pourrait couper ces routes en s'avançant jusqu'à une douzaine de lieues en avant de Paris.

Route n° 1 de Paris à Soissons. — La route n° 1 parcourt un pays qui offre peu d'obstacles et ne franchit aucun cours d'eau important; on ne pourrait l'intercepter que pour très peu de temps en faisant des abatis dans la traversée de la forêt de Villers-Cotterets. Il est peu probable, du reste, que l'ennemi vienne dans la direction de Soissons; seulement, si, arrivé à Meaux, il rencontrait quelque obstacle dans la vallée de la Marne, il pourrait se porter sur la route de Soissons par une route départementale conduisant de Meaux à Dammartin et qui n'offre aucun moyen de défense.

Digitized by Google

Route n° 2 de Paris à Strasbourg. — La route n° 2 est la ligne que suivra probablement une armée prussienne déjà arrivée sur la Moselle entre Metz et Nancy. Dans son parcours, entre la Ferté-sous-Jouarre et Paris, elle présente plusieurs points où elle peut être coupée avantageusement :

1° A Trilport, à 5 kilomètres à l'Est de Meaux, la route passe de la rive gauche de la Marne sur la rive droite au moyen d'un pont en maçonnerie qu'il sera de la plus grande urgence de détruire complètement, ainsi que le pont du chemin de fer qui est un peu à l'aval du précédent. Cette rupture sera d'autant plus avantageuse que l'armée ennemie ne trouvera sur la rive gauche de la Marne que des chemins difficiles sur une étendue de 5 à 6 kilomètres pour regagner la route venant de Meaux et conduisant sur celle n° 3, au point où elle traverse le Grand-Morin ;

2° Entre Trilport et Meaux, la route traverse deux fois le canal de l'Ourcq et, au-dessous de Meaux, elle le franchit une troisième fois; tous ces passages peuvent être interceptés et l'on trouverait une position défensive dans la presqu'île comprise entre Meaux et Trilport ;

3° A Claye, on traverse trois fois successivement le même canal de l'Ourcq sur des ponts que l'on fera également sauter. Remarquons ici que ces ponts de Claye se trouvant rompus, l'ennemi sera forcé de se reporter sur Meaux pour retrouver une route carrossable ;

4° Dans la traversée des forêts de Claye et de Bondy, on pourra rendre pour quelque temps la route impraticable au moyen d'abatis. Toutefois, la forêt de Bondy est actuellement percée de plusieurs avenues qu'il faudrait également fermer par des abatis si l'on voulait tenir quelques temps sur cette position.

Route n° 3 de Paris à Nancy. — La route n° 3 de Paris à Nancy par Coulommiers pourrait être également suivie par l'armée ennemie laissant sur sa droite le camp de Châlons. Elle franchit entre Couilly et Saint-Germain la rivière du Grand-Morin sur un pont qu'il faudra détruire, et, à Lagny, elle traverse la Marne sur un pont de maçonnerie qu'il faudra faire sauter. De ce point au bois de Vincennes, il n'y a aucun endroit favorable à la défense. Le pont de Lagny étant rompu, l'ennemi peut continuer à suivre la rive droite de la Marne ; plusieurs routes secondaires et chemins vicinaux viennent traverser cette rivière aux ponts de Gournay, de Brie et de Saint-Maur. Les deux premiers devront aussi être détruits, le troisième est situé dans la zone des fortifications.

Route n° 4 de Paris à Troyes. — Sur la route n° 4 de Paris à Troyes par Provins, il n'y a à détruire qu'un petit pont sur l'Yères, entre Brie-Comte-Robert et Mormant. Cette route, depuis Provins, suit des plateaux assez découverts et ne présente de position défensive que sur le

Digitized by Google

mamelon de Boissy-Saint-Léger, s'appuyant à la Seine à Villeneuve-Saint-Georges.

Route n° 5 de Paris à Lyon. — La défense de la route n° 5 de Paris à Lyon, déjà assez en dehors de la ligne probable suivie par l'invasion, exigera la destruction du pont de Montereau sur la Seine et celle du pont de Villeneuve-Saint-Georges sur l'Yères. Cette route traverse la grande forêt de Sénart mais il serait difficile d'en fermer le passage par des abatis à cause du grand nombre d'avenues qui la traversent.

Chemins de fer. — Quant aux chemins de fer qui aboutissent de ce côté à la capitale, ils exigent peu de travaux de défense parce que, leur parcours étant rendu impraticable à une grande distance de Paris, l'ennemi ne pourra s'en servir, n'ayant aucun moyen d'y transporter son matériel roulant. Il faudra seulement, sur la voie de Paris à Strasbourg, entre Meaux et Lagny, détruire deux ponts placés sur la Marne et qui faciliteraient à l'ennemi les communications entre les routes n°s 2 et 3. Il faudra aussi faire sauter les deux ponts du chemin de fer sur le canal de l'Ourcq, entre Trilport et Meaux.

Le chemin de fer de Paris à Lyon pourra être intercepté, si c'est nécessaire, en coupant le pont de Melun sur la Seine.

Résumé. — En résumé, des dispositifs de mines doivent être établis immédiatement :

Sur la route n° 2, aux ponts de Trilport, du canal de l'Ourcq à Meaux et à Claye et aux ponts du chemin de fer de Strasbourg entre Meaux et Lagny ;

Sur la route n° 3, aux ponts de Couilly et de Lagny, de Gournay et de Brie ;

Sur la route n° 4, au pont de l'Yères ;

Sur la route n° 5, au pont de Montereau et à Villeneuve-Saint-Georges.

Les ponts de Trilport, de Couilly et de Lagny devront être détruits aussitôt que l'ennemi sera signalé dans les environs de la Ferté-sous-Jouarre ; on fera sauter les autres d'après les mouvements ultérieurs de l'armée d'invasion.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

REVUE DES REVUES.

I. — REVUES FRANÇAISES.

Journal des Sciences militaires. 1er février 1908. — Lieutenant-colonel GROUARD. Critique stratégique de la guerre franco-allemande (*suite*). — Capitaine BROUSSE. Essai historique sur les canons d'infanterie (*fin* le 15 février).

15 février 1908. — Capitaine FOUQUET. Tactique d'infanterie : les enseignements de la guerre russo-japonaise. — Capitaine HUYGHÉ. La théorie moderne de Bataille défensive-offensive n'a aucun fondement historique. — L. HENNET. Regards en arrière: études d'histoire militaire sur le XVIIIe siècle. I. L'État-Major (*suite*).

Revue militaire générale. Février 1908. — Commandant DE CUGNAC. Les prodromes de Frœschwiller ou quarante heures de stratégie de Mac-Mahon. — Lieutenant-colonel BARDONNAUT. Études sur la guerre russo-japonaise : du Yalou à Liao-Yang (*suite*).

Le Spectateur militaire. 1er et 15 février 1908. — Général DAUDIGNAC. Les réalités du combat : défaillances, héroïsmes, paniques.

Revue du Génie militaire. Février 1908. — Chef de bataillon VOYER. Le ballon dirigeable « Patrie ». — De l'influence des combats livrés sous Port-Arthur sur la construction des forts (*fin*).

Revue de Cavalerie. Février 1908. — Commandant DE CAZENOVE. La cavalerie légère en France à la fin de l'ancien régime : Saxe-Hussards. — C.-A. BIDAULT. Les chevaux de l'armée sous la Révolution et l'Empire.

Revue des troupes coloniales. Février 1908. — Capitaine VALLIER. Historique des troupes coloniales : campagne du Mexique (*suite*).

Digitized by Google

Carnet de la Sabretache. Février 1908. — Ed. Joppé. Le colonel baron Martin (1772-1852). — Adjudant-major Husson. Journal de la campagne d'Espagne (1808-1810). — Général Le Poittevin de la Croix, comte de Vaubois. Souvenirs (*fin*).

La Giberne. Février 1908. — Abrégé de mes voyages (1808-1813), par un chasseur de la Garde impériale (*suite*).

Revue des Deux-Mondes. 15 février 1908. — R. Pinon. Trente ans d'indépendance : la force bulgare.

Revue de Paris. 15 février 1908. — E. Tonnelat. Les Allemands dans l'Afrique du Sud. I.

Nouvelle Revue. 1er février 1908. — Général Bourelly. La discipline militaire.

Le Correspondant. 10 février 1908. — Lieutenant-colonel Rousset. Le commandement des armées allemandes en 1870 : la bataille de Rezonville.

25 février 1908. — G. de Grandmaison. Napoléon en Espagne.

Revue Bleue. 8, 15, 22 et 29 février 1908. — A. Chuquet. L'aide-major Bellegarde.

La Revue hebdomadaire. 1er février 1908. — G. de Grandmaison. Napoléon à Bayonne (*fin*).

8 février 1908. — F. Masson. La jeunesse de Napoléon.

22 février 1908. — Général Bonnal. La psychologie militaire de Napoléon. — Marquis Costa de Beauregard. 1870-1871 ; pendant et après les coups de fusil.

Annales révolutionnaires. Janvier-mars 1908. — A. Chuquet. La Défense nationale en 1815. — A. C. Le colonel Moncey sous les Cent Jours.

II. — REVUES ÉTRANGÈRES.

Militär-Wochenblatt. Februar 1908. — Nos 16 et 17. Die Schlacht von Landiansan. — N° 19. Die Sprengung der Mösel-Brücke bei Fontenoy am 22 Januar 1871. — N° 21. Beschreibung eines Gefechts der Französischen Truppen in Marokko. — Ein Wort zu den Lebenserinnerungen des Generals F. A. L. v. der Marwitz. — N° 22. Die Unternehmungen Frankreichs in Marokko. VI. — N° 26. Zum sechzigsten Geburtstage Seiner Majestät des Königs Wilhelm II. von Würt-

Digitized by Google

temberg. — N° 29. Noch ein Wort zu den Lebenserinnerungen des Generals F. A. L. v. der Marwitz.

Beiheft zum Militär-Wochenblatt. 1908. Zweites Heft. — BREITKOPF. Der Angriff über die Ebene nach dem Ex. R. 1906, beleuchtet durch Beispiele aus der neuesten Kriegsgeschichte. — H. GIEHRL. Das Gefecht von Yuschulin-Pjelin am 31 Juli 1904.

Militär-Zeitung. Februar 1908. — N° 5. Die entscheidende Tätigkeit der japanischen Kavallerie-Brigade Akijama in der Schlacht bei Wafangou (15 Juni 1904). — N° 9. Oberstleutnant E. v. SOMMERFELD. 1870-71, vor Paris.

Deutsche Revue. Februar 1908. — Dr. O. NIPPOLD. Das Deutsche Reich und die zweite Haager Friedenskonferenz.

Deutsche Rundschau. Februar 1908. — G. WENDT. Grossherzog Friedrich I. von Baden.

Jahrbücher für die deutsche Armee und Marine. Februar 1908. — Generalleutnant M. ROHNE. Rückblick auf die Organisation der deutschen und französischen Feldartillerie seit dem Kriege 1870-71.

Journal of the Royal United Service Institution. February 1908. — Lieut-general H. TYRELL. Wars of the Turks with the Germans (*fin*).

Rivista Militare Italiana. Febbraio 1908. — V. TRANIELLO. La Cina ed il Giappone nel problema orientale. — ALLINEY EMILIO. Breve studio sui gruppi alpini.

Société imperiale russe d'histoire militaire. — Nous empruntons au *Rousski Invalid* les renseignements suivants concernant la *Société impériale russe d'histoire militaire*, qui vient de se constituer à Saint-Pétersbourg :

A la suite de la publication, par le général Milioutin, de l'*Histoire de la campagne de 1799*, il se produisit en Russie un mouvement portant les esprits vers l'étude de l'histoire nationale russe.

On songeait depuis longtemps à grouper les personnes qui s'occupaient de ces questions, mais ce n'est que dans ces derniers temps qu'on put aboutir à la création d'un bureau chargé de l'organisation. Celui-ci s'adressa à 105 personnes, dont 86 répondirent favorablement à son appel. Un projet de constitution de société fut formé et le règlement approuvé le 27 août (9 septembre 1907) (1) par l'empereur.

---

(1) *Rousski Invalid*, n°s 206, 211 et 212 de 1907.

Digitized by Google

Le but de la société nouvelle, appelée *Société impériale russe d'histoire militaire*, est d'étudier le passé historique militaire du peuple russe dans toutes ses manifestations. La Société reste étrangère à la politique et s'occupe de grouper les personnes qui s'occupent de l'histoire militaire ou contribuent à répandre les connaissances historiques. Elle forme des sections locales, contribue à la constitution des archives, à la conservation, à la restauration et à l'érection des monuments historiques, ainsi qu'à l'exécution de fouilles et de visites aux champs de bataille. Elle organise un bureau de renseignements, des musées d'antiquités militaires, des bibliothèques, etc.; elle vient en aide aux historiens militaires dans leurs travaux.

Les membres effectifs sont admis par le conseil, au scrutin secret, s'ils obtiennent les deux tiers des voix.

La société a le droit : 1° d'organiser des réunions, des leçons publiques et des conférences sur des questions intéressant la Société; 2° de publier un journal spécial, des livres et des brochures traitant de l'histoire militaire.

Les membres de la Société peuvent être convoqués en assemblée générale, lorsqu'il en est besoin.

Ils sont d'ailleurs convoqués régulièrement une fois par an : 1° pour entendre le rapport annuel sur les travaux de la Société; 2° pour examiner et approuver les comptes financiers de l'année écoulée; 3° pour examiner et approuver le budget des recettes et des dépenses de l'année courante; 4° pour élire les membres honoraires de la Société et les membres de la commission de contrôle (voir plus loin); 5° pour statuer sur les modifications au règlement; 6° pour examiner les travaux de la Société; 7° pour élire les membres du conseil (une fois tous les trois ans).

La première assemblée générale (1) a eu lieu le 29 septembre (12 octobre) 1907, dans la salle de réception de l'état-major du ministère de la guerre. Elle comprenait plus de quarante membres fondateurs. Elle a procédé à l'élection des membres du conseil, qui se trouve ainsi constitué :

Président : Général-lieutenant Dmitri-Antonovitch Skalon.

Vice-président : Général-lieutenant Mychlacoski, général de jour à l'état-major du ministère de la guerre, professeur à l'Académie d'état-major Nicolas.

Secrétaire : Lieutenant-colonel Stroukov, directeur du musée historique d'artillerie.

---

(1) *Rousski Invalid*, nos 216 et 220.

Digitized by Google

Trésorier : Colonel Baiov, professeur à l'Académie d'état-major Nicolas.

Membres : Voenski, chef des archives du ministère de l'instruction publique, connu par ses études sur la guerre nationale ; capitaine Gervais ; général-lieutenant Kamenski, professeur à l'Académie d'état-major Nicolas; général-major Kolioubakin; Krotkov, historien de la marine; Pantchoulidzev, directeur des archives au conseil de l'empire; lieutenant-colonel Simanski, membre de la commission de l'histoire de la guerre russo-japonaise de 1904-1905; Tchetchoulin, historien.

Nota. — Pour toute communication, s'adresser au secrétaire du conseil de la *Société impériale russe d'histoire militaire*, colonel Stroukov, à Saint-Pétersbourg, enceinte fortifiée, courtine 6.

A la date du 20 octobre (2 novembre) 1907, l'empereur a accepté le titre de président honoraire de la Société, qui portera désormais la dénomination de *Société impériale russe d'histoire militaire* (1).

REVUE DES LIVRES.

LIVRES FRANÇAIS.

Richard Waddington. — **La guerre de Sept Ans**, histoire diplomatique et militaire, t. IV, *Torgau. Pacte de famille.* — Librairie de Paris, Firmin Didot, 637 p. in-8°, 8 cartes et plans.

L'intérêt de ce volume ne le cède en rien aux précédents. Clarté d'exposition, art de mettre en scène les personnages et de les faire mouvoir dans leur milieu avec leur caractère et leurs passions, appréciation impartiale de leur conduite, telles sont les qualités qui distinguent l'œuvre de M. Waddington, œuvre puissante où, pour la première fois, se trouve décrite sur des pièces d'archives l'histoire diplomatique et militaire d'une longue guerre à laquelle prirent part les principales puissances de l'Europe.

Dans le domaine militaire, M. Waddington nous fait assister au réveil de la fortune en faveur du roi de Prusse. Ce sont, suivant l'expression même de Frédéric II, de véritables travaux d'Hercule que ce

---

(1) *Journal de Saint-Pétersbourg*, n° 276.

Digitized by Google

prince doit accomplir avec une armée réduite à moins de 100,000 hommes en face d'adversaires qui disposent d'une supériorité numérique plus que double. A son infanterie et à sa cavalerie diminuées comme nombre et comme qualité, le Roi adjoint une artillerie nombreuse, qui comptera jusqu'à 250 pièces (y compris celles des régiments) pour 50,000 hommes. A Liegnitz, Frédéric se trouve présent à l'endroit où les Autrichiens prononcent leur attaque principale. Il la repousse grâce à son coup d'œil, grâce à ses troupes « admirablement servies par leurs habitudes de discipline et par leurs qualités manœuvrières ». A Torgau, la bataille, perdue pendant le jour, se transforme, à l'approche de la nuit, en une victoire éclatante, grâce à l'initiative des lieutenants de Frédéric, à la ténacité et à l'endurance de son armée.

Entre le Rhin et le Weser, M. Waddington nous montre le maréchal de Broglie et son lieutenant, M. de Castries, réparer l'échec de Warburg par les succès de Clostercamp, de Grünberg et la levée du siège de Cassel. Pour la première fois, nous conservons le territoire conquis pendant les opérations. La campagne de 1760 consacre les talents du maréchal de Broglie et sa supériorité sur ses prédécesseurs.

Au Canada, la victoire de Sainte-Foy, remportée par le marquis de Lévis sous les murs de Québec, jette un dernier rayon de gloire sur une lutte sans espoir. Abandonnée par la métropole, Montréal capitule, et les troupes anglaises en prennent possession le 8 septembre 1760.

Dans le domaine diplomatique, M. Waddington retrace les efforts de Choiseul pour parvenir à la paix, mais à une paix conforme à la dignité et aux intérêts de la France. Quand notre Ministre des affaires étrangères voit Pitt décidé à faire brutalement sentir au vaincu la loi du vainqueur, quand il s'aperçoit que le but de l'Angleterre est d'humilier profondément la France, d'anéantir son commerce et sa marine, de lui enlever ses colonies, Choiseul refuse de souscrire à ces conditions déshonorantes et se prépare à la reprise des hostilités après s'être habilement assuré l'alliance de l'Espagne. Malheureusement, comme le dit M. Waddington, ce suprême effort pour disputer aux Anglais l'hégémonie sur mer vient trop tard. Les escadres franco-espagnoles pourront égaler en nombre les vaisseaux anglais, mais elles leur seront inférieures « par le prestige de chefs habitués à la victoire, l'expérience de longues campagnes à la mer et la forte discipline des subordonnés ».

A. Aulard. — **Taine, historien de la Révolution française.** — Paris, Armand Colin. Un vol., 332 p.

Taine était déjà un littérateur célèbre lorsque, en 1875, parut le

Digitized by Google

premier volume de ses *Origines de la France contemporaine*. De nombreux ouvrages de littérature, de philosophie ou d'histoire de l'art avaient attiré sur lui l'attention du grand public, à l'étranger tout aussi bien qu'en France.

L'appareil d'érudition, dont il fit complaisamment étalage dès le premier volume de son nouvel ouvrage, parut fort imposant et lui valut aussitôt la réputation d'un grand historien. On admira sans réserves le caractère scientifique de sa méthode qu'affirmait le système des références et des cotes d'archives répandues à profusion au bas des pages; et il ne vint à l'idée de personne de supposer qu'une exactitude méthodique et scrupuleuse n'eût pas présidé à l'utilisation et à l'indication des sources.

Cette apparence d'une magistrale et solide érudition en imposa à ceux-là mêmes qui, jusqu'alors, avaient discuté les méthodes d'investigation philosophiques employées par Taine. Elle a continué à en imposer jusqu'à nos jours.

L'honneur d'éclairer l'opinion publique sur la valeur réelle de la documentation et sur la solidité de l'érudition de cet historien devait revenir à M. Aulard, dont l'extraordinaire connaissance de nos archives révolutionnaires et la haute compétence sont universellement appréciées.

La méthode qu'il a suivie dans son étude est, au surplus, de nature à rassurer le lecteur le plus sceptique. Les preuves et les arguments qu'il y a introduits peuvent tous, grâce à des indications précises, être vérifiés même par des personnes qui ne sont aucunement au courant de la recherche et de la manipulation des pièces d'archives.

Enfin, avant d'étudier l'œuvre historique elle-même, il a eu l'heureuse inspiration de nous montrer dans quelle mesure Taine avait été préparé, par son tempérament, par son caractère, par son éducation générale, par son éducation littéraire et philosophique, à devenir l'historien de la Révolution française.

Il nous le montre dès l'École normale, où un de ses professeurs lui donne ces notes admirablement typiques, car elles peuvent s'appliquer au Taine de 50 ans, comme au Taine de 22 ans : « Comprend, conçoit, juge et formule trop vite; aime trop les formules et les définitions, auxquelles il sacrifie trop souvent la réalité, sans s'en douter, il est vrai, car il est d'une parfaite sincérité. »

Après des études purement littéraires, Taine s'oriente vers la philosophie. Il y accuse nettement une personnalité originale, notamment dans ses *Philosophes français au XIXe siècle*, puis dans l'*Intelligence*.

Entre temps, l'histoire l'a attiré, d'abord sous la forme d'histoire littéraire. Dans son *Histoire de la littérature anglaise*, il ébauche la théorie qu'il devait plus tard appliquer à l'histoire de la Révolution, la

Digitized by Google

théorie des *reconstructions*, inspirée des idées de Michelet et de Herder, mais poussée jusqu'au paradoxe. Il déclare en effet qu'on peut et qu'on doit toujours *reconstruire* l'image d'une époque, quelle que soit l'insuffisance des matériaux. Il en arrive donc à concevoir l'histoire comme une science analogue à la physiologie et à la géologie. M. Seignobos a réfuté plus tard, de très heureuse manière, cette théorie excessive, en faisant remarquer que, si le naturaliste opère sur des corps certains, l'historien n'opère, lui, que sur des images. Or nous ne connaissons que par des images souvent imprécises ou déformées les trois éléments que Taine considérait comme les facteurs essentiels des événements historiques, la race, le lieu, le moment.

La connaissance de la conception excessivement déterministe de Taine en matière historique nous permet, en lisant l'ouvrage de M. Aulard, de comprendre immédiatement les *moyens de déduction* de l'auteur des *Origines de la France contemporaine;* elle nous explique notamment sa tendance à des généralisations abusives et souvent tendancieuses.

Les indications que nous possédons sur son tempérament, sur son caractère, sur la tournure de son esprit, nous fournissent, d'autre part, l'explication de sa *méthode de travail* et de ses *procédés d'exposition*.

Impatient, imaginatif, il observe avec hâte, se forme trop vite une opinion mal assise, une idée préconçue, et, sous l'influence de la théorie qu'il applique aux phénomènes historiques, il déforme les objets pour les faire entrer dans le cadre qu'il a imaginé dès le début de son étude.

Littérateur plus que philosophe, aimant l'éclat, la gloire, l'encens du public, désireux de plaire, de séduire et de frapper en étonnant, il peint surtout avec la préoccupation de l'effet à produire. La vérité passe au second plan; il la contraint au besoin à s'adapter à la forme que sollicite son imagination surexcitée.

Telles sont les constatations que M. Aulard nous met à même de faire sans le moindre effort.

Suivant Taine pas à pas, avec une patience et une persévérance inlassable, il analyse successivement les différentes parties de l'œuvre. Dans chacune d'elles, il recherche, inventorie la documentation, en discute et précise la valeur; il examine le mode d'utilisation des sources, compare les citations aux textes, vérifie les cotes, contrôle et refait les statistiques. Il reconstitue en un mot complètement la base documentaire dont Taine s'est servi.

Malgré la précaution prise de nous faire connaître l'homme, ses théories et ses tendances, nous marchons dans cette étude de surprise en surprise.

La documentation, que Taine, par d'adroits artifices, veut faire

Digitized by Google

paraître très étendue, est au contraire singulièrement incomplète. Il ignore ou néglige des sources de première importance. Bien qu'il ait la prétention de nous exposer l'esprit public en France, il omet de consulter les sources les plus essentielles pour la connaissance de cet esprit public, par exemple, pour l'ancien régime, les remontrances du Parlement, les procès-verbaux des diverses assemblées, les cahiers de 1789, etc.

Il ne fait pas de dépouillement complet des sources qu'il consulte; il se borne à puiser, parmi des milliers de faits, deux ou trois « petits faits significatifs » dont il se sert pour ses généralisations. Il accorde la même confiance aux lettres et aux mémoires dont la valeur documentaire est cependant si différente. Il choisit sans méthode dans les sources imprimées. Enfin il n'enquête jamais sur la valeur des sources et sur le degré de confiance à accorder à leurs auteurs.

A-t-il su tirer au moins de ces sources, déjà trop limitées, tout le parti qu'elles pouvaient offrir? Cela ne paraît guère. Les erreurs abondent. Les unes proviennent de négligence; mais beaucoup, et ce ne sont pas les moins importantes, sont tendancieuses. Ainsi que le fait remarquer très justement M. Aulard, « on peut dire, après une vérification suivie et sans parti pris, qu'en ce livre une référence exacte, une transcription de texte, une assertion exacte, c'est l'exception ».

L'érudition qu'on admirait si fort en Taine est donc singulièrement fragile et, si l'on considère que c'était là, au point de vue historique, le principal mérite reconnu à son œuvre, il semble que sa réputation d'historien ait aujourd'hui vécu. Il n'en restera pas moins, et M. Aulard est très heureux de le reconnaître, l'une des figures les plus intéressantes du XIX° siècle, grâce à son originalité philosophique, grâce aussi et surtout à sa verve étincelante et à son style pittoresquement imagé.

Historique du 12° chasseurs à cheval depuis le 29 avril 1792 jusqu'au traité de Lunéville (9 février 1801). — (Mémoires inédits du chef d'escadrons GALY MONTAGLAS, du 12° chasseurs, revus et corrigés par Jean SIGNOREL). — Paris, 1908, Chapelot, XIV-118 p. in-8°.

Né le 25 mai 1763, Montaglas s'enrôla le 7 mars 1786 au régiment de chasseurs des Ardennes, devenu de Champagne, puis 12° régiment de chasseurs à cheval. Il fut nommé sous-lieutenant le 19 février 1794, lieutenant dix ans plus tard, capitaine le 1er novembre 1806, chef d'escadrons le 10 juin 1809 et mis à la retraite pour infirmités en 1812. Avec ses Mémoires, nous suivons l'armée française à Valmy, à Jemapes, à Neerwinden, à Fleurus, puis pendant les campagnes en Allemagne de 1795 à 1797, en Helvétie et en Souabe en 1798 et 1799. Montaglas assiste à la bataille de Marengo, au passage du Splügen.

Digitized by Google

Son récit s'arrête à la paix de Lunéville. Il retrace les événements au jour le jour dans une sorte de journal de marches et opérations du corps avec des détails bien observés et intéressants. Mais quand ces Mémoires ont-ils été rédigés? Certains passages, comme par exemple l'exposé de la bataille de Marengo, semblent écrits longtemps après et se ressentent soit de conversations, soit de lectures. On peut regretter que ces Mémoires ne soient pas pourvus de notes critiques éclaircissant des points obscurs, comblant des lacunes, rectifiant des erreurs. Il eût été relativement facile de le faire par comparaison avec les Archives de la guerre.

Émile Bourgeois et E. Clermont. — **Rome et Napoléon III (1849-1870)**. Étude sur les origines et la chute du Second Empire. — Paris, A. Colin, 1907, xvii-370 p. in-8°.

Réunissant leurs recherches et leurs travaux, M. Bourgeois et M. Clermont se sont proposés de « restituer à l'histoire contemporaine de la France deux chapitres essentiels qui lui manquaient » en montrant comment les destinées de ce pays, au déclin de la seconde République et à la veille de la troisième, ont été étroitement liées à la question du domaine temporel des papes.

La première partie de l'ouvrage retrace l'histoire de l'intervention française à Rome, en 1849, depuis le moment où l'Assemblée constituante décida le départ du corps expéditionnaire du général Oudinot pour la cause de la « vraie liberté », jusqu'à l'époque où l'Assemblée législative élue dans l'intervalle approuva l'emploi des troupes de la République française contre la République romaine, au profit de l'absolutisme pontifical. Désormais la contradiction qui se trouvait au fond de cette expédition de Rome ira se développant et multipliant ses conséquences pendant les vingt années qui vont suivre. Elle créera à Napoléon III « une situation qui était proprement insoluble » (p. 199) et la Convention de septembre 1864 ne sera qu'un moyen d'échapper à la nécessité d'une solution et une façon de dégager la France d'un problème qu'elle ne pouvait trancher.

La deuxième partie forme un récit des tentatives diplomatiques que fit le Second Empire, dès 1868 et jusqu'au mois d'août 1870, « pour rapprocher, après Sadowa et Custozza, l'Italie de l'Autriche, et pour s'assurer leur concours commun dans l'éventualité ou en face d'une guerre avec la Prusse ». (Introduction, p. xv.)

Les sources auxquelles MM. Bourgeois et Clermont ont puisé, ordres, dépêches officielles, confidences et lettres privées écrites à l'heure même, sortent, en grande partie, pour la première fois, des Archives historiques de la Guerre ou des Affaires Étrangères. Ceux de ces textes qui, au hasard des polémiques, avaient déjà paru, ont été rapprochés des

Digitized by Google

originaux et restitués à leur date ; ils ont acquis ainsi un caractère certain d'authenticité et une portée nouvelle. Toutefois il est assez curieux de remarquer (comme M. Monod le fait ressortir dans sa Préface), que les faits nouveaux et inconnus révélés par cette documentation très importante sont en petit nombre ; tous les faits vraiment graves, tous ceux dont la divulgation aurait pu passer pour la violation d'un secret diplomatique, avaient déjà été livrés au public, pour 1849, par Léopold de Gaillard, par M. de Falloux, par M. de Lesseps, par Bittard des Portes, par Odilon Barrot, par Rusconi..... ; pour 1869 et 1870, par M. de Gramont, par M. de Beust, par M. de Vitzthum, par le général Lebrun, par le prince Napoléon.....

Il n'est donc pas étonnant que des historiens, qui avaient su lire ces documents épars, se soient déjà rendu compte de l'importance des négociations de 1869 et 1870 en vue d'une triple alliance ; qu'ils se soient aperçus que la question romaine en avait été le centre réel et que c'était elle qui avait rendu vaines toutes ces tentatives. « Mais personne jusqu'ici n'avait retracé le tableau complet de ces négociations, montré avec quelle légèreté le gouvernement français, entraîné par M. de Gramont, s'était lancé dans les aventures en escomptant des appuis subordonnés à une condition essentielle qu'il refusait d'accorder, comment enfin le pouvoir temporel a pesé d'un poids funeste et irréparable sur les destinées de la France » (p. XI).

On ne peut reprocher à Napoléon III de s'être opposé à abandonner le Pape qu'il venait de sauver quelques années auparavant et l'on comprend son sentiment de répugnance si vraiment l'honneur seul lui dicta ses refus. Les torts de la politique impériale, mal dirigée autant que mal servie, consistèrent à n'avoir pas un seul instant su et voulu regarder la réalité en face, à s'être proposé plusieurs buts à la fois et refusé d'accepter les conséquences de ses actes. « Qui veut la fin veut les moyens » est un vieil adage que les Cavour et les Bismarck n'ont jamais méconnu. « Napoléon III voulait la fin sans les moyens, et encore ne savait-il pas bien exactement quelle fin il poursuivait. Lui, tout-puissant, avec des intentions droites et des aspirations élevées, il se laissait conduire dans des chemins qu'il savait mauvais par des conseillers qui sacrifiaient la France à leurs satisfactions d'amour-propre, qui le trompaient sur nos ressources et celles de nos ennemis, qui subordonnèrent les intérêts du pays à leurs préjugés religieux » (p. XIII).

Désormais, est-il encore permis de nier que le règlement de la question romaine, le rappel des troupes françaises de Civita-Vecchia et le désir des Italiens d'achever à Rome leur unité ne furent pas les écueils où se perdirent la diplomatie et peut-être la fortune de Napoléon III ? M. Welschinger répond affirmativement à ces questions et, dans un article récent du *Correspondant* (25 juillet 1907), conclut que ce ne fut pas

Digitized by Google

« la défense du pouvoir temporel qui a précipité la ruine de l'Empire » (p. 239). Les pièces authentiques citées par MM. Bourgeois et Clermont sont pourtant assez probantes.

LIVRES ÉTRANGERS.

Burg Graf und Graf Annibal zu Dohna. — **Napoleon im Frühjahr 1807.** — Georges Wigand, Leipzig, 1907. 143 pages in-8°.

La famille de Dohna, dont un des descendants nous rapporte les événements qui marquèrent le séjour de Napoléon 1er au château de Finkenstein, au printemps de 1807, est une des plus anciennes et des plus estimées de la Prusse orientale. Plusieurs de ses membres jouèrent un rôle actif dans l'histoire politique et militaire de cette période mouvementée; c'est ainsi que le comte Alexandre zu Dohna suivit la cour de Frédéric-Guillaume à Memel et fut Ministre de l'intérieur de ce souverain de 1808 à 1810; Louis et Fabian de Dohna furent au nombre de ceux qui ne désespérèrent pas et qui soutinrent la lutte, tant au siège de Danzig que sous les ordres de l'Estocq. Malgré la distinction de leurs services, il est certain que les Dohna doivent leur plus grande notoriété à leur terre patrimoniale de Finkenstein, sur qui l'Europe entière eut les yeux fixés, du 1er avril au 6 juin 1807, et d'où furent datés tant de décrets, de bulletins, et de lettres considérables.

Le possesseur actuel de ce château a eu l'heureuse inspiration de ne rien changer aux appartements qu'occupa l'hôte illustre. On y voit encore la chambre où coucha Napoléon, et le verrou qu'il y fit placer à chacune des portes; un lit de parade occupe la place d'honneur, mais le vainqueur d'Iéna lui préféra son petit lit de fer habituel; au même étage, on montre aussi la chambre où, pendant tout le séjour de l'Empereur, logea la comtesse Walewska; cette chambre communiquait avec celle du souverain par l'intermédiaire d'une salle de bains. Enfin, la famille de Dohna a conservé soigneusement, dans tous ses détails, le souvenir de la vie du Quartier impérial. La Garde était logée dans de solides baraques construites à proximité, et, de sa fenêtre, la belle Polonaise pouvait assister à la parade de midi.

Les renseignements intéressants recueillis par le comte zu Dohna dans les archives de sa famille sont principalement d'ordre anecdotique et topographique. L'exposé succinct des événements politiques contemporains, qui leur sert de cadre, n'apporte à l'histoire aucune lumière nouvelle; le tableau en est clair et bien composé. L'auteur s'est inspiré surtout de Lettow-Vorbeck, de la Correspondance de Napoléon, des mémoires contemporains et aussi des livres de M. Fr. Masson.

Digitized by Google

Maximilian RITTER von HOEN et Aloïs WELTZÉ. — **Krieg 1809**, II. Band, ITALIEN. — Wien, 1908, Seidel und Sohn, in-8, x-507 p.

La Section historique autrichienne continue, par cet ouvrage, l'étude de la guerre de 1809. A propos du premier volume, consacré à Ratisbonne, la *Revue d'Histoire* a déjà eu l'occasion de dire tout le bien qu'il fallait penser de ces remarquables travaux qui font partie d'une vaste publication sur les guerres du règne de l'empereur François.

Les événements qui, en 1809, se déroulèrent en Italie, n'ont pas donné lieu, jusqu'à ce jour, à des études très nombreuses. Il semble que tout leur intérêt ait été éclipsé, aux yeux des travailleurs, par celui des faits d'armes qui avaient lieu, au même moment, dans la vallée du Danube.

Grâce à des publications récentes comme celles du *Journal de Vignolle*, des *Mémoires de Macdonald*, à des sources encore peu utilisées comme le *Journal de la division Broussier*, grâce surtout, pour la partie autrichienne, aux ressources des riches *Archives de la guerre de Vienne*, MM. von Hoen et Weltzé ont pu compléter et rectifier, sur de nombreux points, les travaux antérieurs de Pelet, de Vaudoncourt d'une part, ceux de Stutterheim, de Hormayr, d'autre part. Leur documentation est abondante; leurs sources sont minutieusement indiquées; leurs références généralement exactes.

L'ouvrage est divisé en quatre parties. La première expose le déploiement et l'état des forces des armées adverses au début des opérations. Dans la seconde, consacrée à l'offensive italienne en Italie, les auteurs nous montrent l'archiduc Jean, qui avait tenu à porter la guerre sur ce théâtre, malgré l'avis de l'archiduc Charles, tout d'abord masquant habilement ses mouvements par la démonstration du colonel Volkmann sur Venzone, faisant reculer le prince Eugène jusqu'à Caldiero, ne se décidant lui-même à la retraite que sur la nouvelle des succès de Napoléon en Allemagne. La troisième partie narre la retraite de l'armée autrichienne et sa poursuite par ses adversaires jusqu'au Tagliamento. Enfin, la quatrième contient le récit de la lutte qui s'engagea dans les Alpes Carniques et Juliennes. Si bien commencée, la campagne de l'archiduc Jean se terminait par une série de combats meurtriers et démoralisants et par l'échec décisif de Tarvis.

Cet ouvrage fait le plus grand honneur à la Section historique autrichienne.

Le Gérant : R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et C°, rue Christine, 2.

Digitized by Google

TABLE ANALYTIQUE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE VINGT-NEUVIÈME VOLUME

Pages.

La campagne de 1794 à l'armée du Nord (*fin*)..... 1, 213
La cavalerie pendant la campagne de 1796-97 en Italie (*fin*)..... 91, 234
Étude sur la campagne de 1859 contre les Beni Snassen..... 267, 429
Études tactiques sur la campagne de 1806. — II. Iéna (*fin*)..... 389
Un officier d'état-major prussien pendant la guerre de 1870..... 482
La guerre de 1870-1871 : L'investissement de Paris..... 120, 318, 511

CARTES ET CROQUIS HORS TEXTE.

La campagne de 1794 à l'armée du Nord :
- Emplacements des troupes au 28 floréal an II (17 mai 1794) dans la soirée.
- Emplacements des troupes au 1er prairial an II (20 mai 1794).

Étude sur la campagne de 1859 contre les Beni Snassen :
- Carte de la frontière algéro-marocaine.
- Plan de la redoute de Kiss, du camp d'Aïn Taforalt, du poste de Berkane.
- Croquis n° 1. — Dispositif de marche d'une colonne de fort effectif en pays montagneux.

La guerre de 1870-1871 :
- Carte n° 2. — Situation des forces françaises et allemandes le 3 septembre au soir à l'Est de Paris.

Ouvrages analysés dans les comptes rendus.

Capitaine H. Choppin : Le Maréchal de Gassion (1609-1647). — H. Carnot : Mémoires sur Lazare Carnot (1753-1823). — Dr M. Billard : La Conspiration de Malet. — Lieut.-Colonel J.-B. Dumas : Neuf mois de Campagnes à la suite du général Soult. — Général Canonge : Histoire militaire, t. II (2e partie). — Commandant de Fonclare : Un soldat, le lieutenant Burtin (1874-1905)..... 379 à 383

Richard Waddington : La guerre de Sept Ans. — Aulard : Taine, historien de la Révolution française. — Historique du 12e régiment de chasseurs. — Emile Bourgeois et E. Clermont : Rome et Napoléon III..... 567 à 573

W. v. Unger : Blücher (Ier vol.). — F. Loraine Petre : Napoleon's Conquest of Prussia, 1806. — C. W. Robinson : Wellington's Campaigns (IIIe vol.). — C. von Widdern : Der kleine Krieg und der Etappendienst, Teile II. und IV. — Moser : Kurzer strategischer Ueberblick über den Krieg 1870-71. — Gilbert : The Evolution of Tactics..... 384 à 388

Annibal zu Dohna : Napoleon im Frühjahr 1807. — Ritter von Hoen et Alois Weltzé : Krieg 1809. II. Band..... 574-575

Digitized by Google

Digitized by Google

CONDITIONS D'ABONNEMENT

La *Revue d'Histoire*, rédigée à la Section historique de l'État-Major de l'Armée, paraît tous les mois.

Les douze livraisons de l'année forment quatre forts volumes avec figures, planches et tableaux ainsi que des cartes hors texte.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

	UN AN.	SIX MOIS.
Pour la France et l'Algérie. . . .	**20 fr.**	**10 fr.**
Pour les Colonies et l'Étranger.	**26 fr.**	**14 fr.**

Le prix d'un fascicule vendu isolément est de 2 fr. (pris à la librairie).

Les abonnements partent du 1er janvier et du 1er juillet ; ils sont reçus à la Librairie militaire R. Chapelot et Ce, rue et passage Dauphine, 30, à Paris, soit directement, soit par l'intermédiaire des bureaux de poste.

Paris. — Imprimerie R. Chapelot et Ce, 2, rue Christine.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

044 098 671 183

Digitized by Google